



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

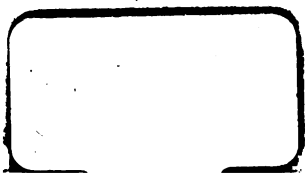


3 3433 07578631 3

PHOX LIBRARY

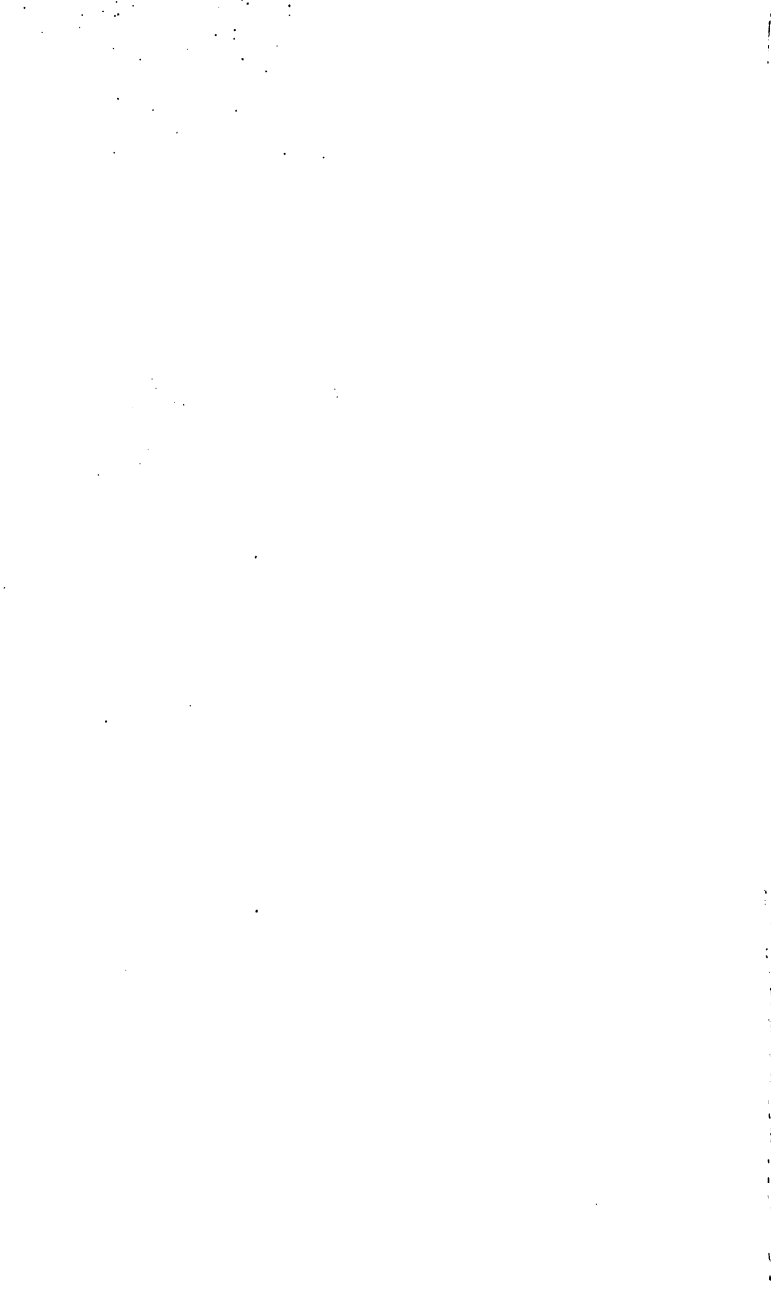


stoin Collection.  
resented in 1884.

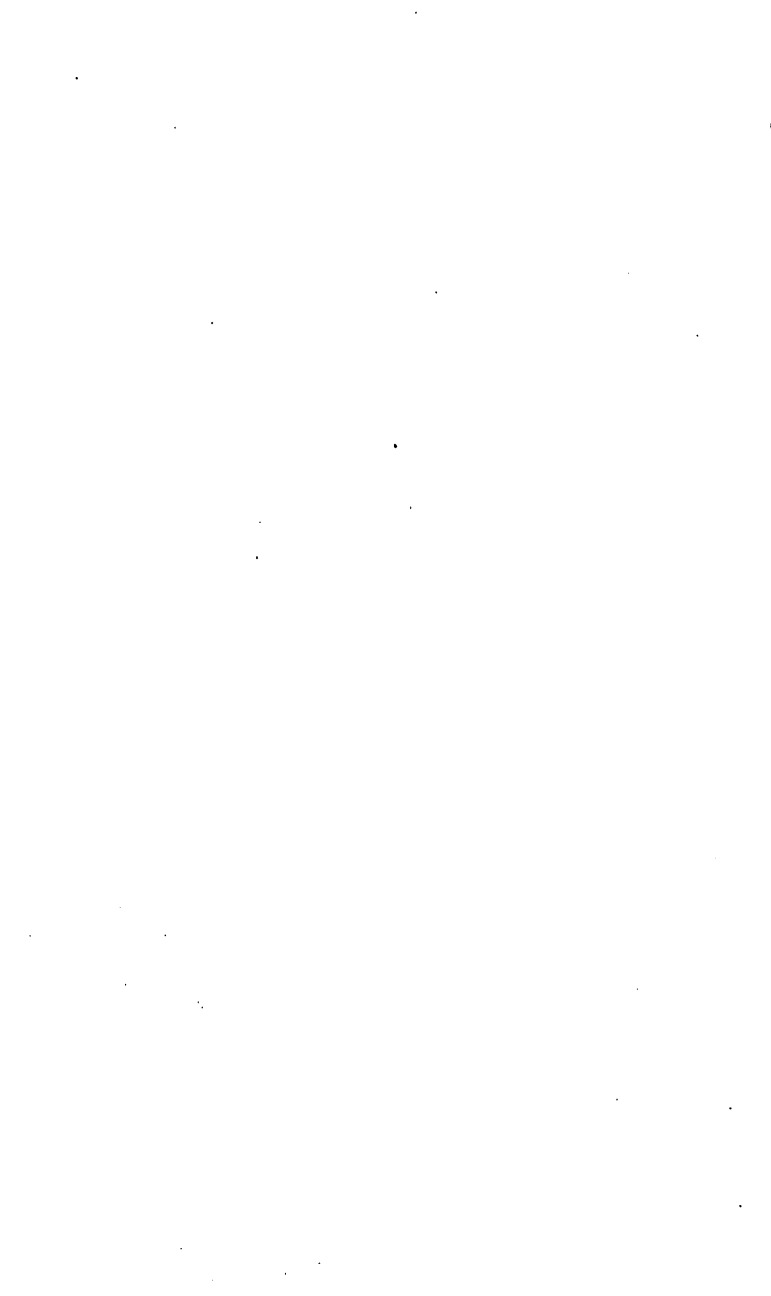




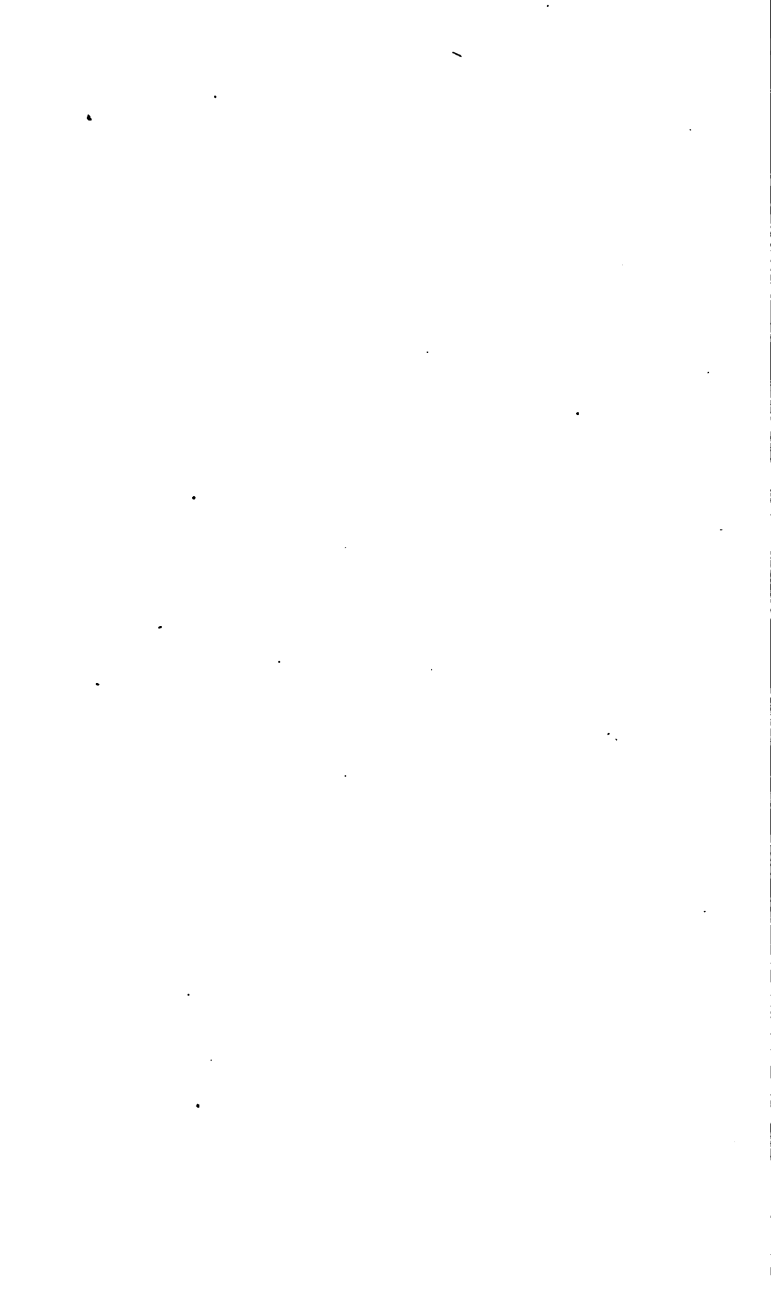








Voltaire  
M. 13.



ŒUVRES COMPLÈTES  
DE VOLTAIRE

ASTORIN NEW-YORK

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>ie</sup>  
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

---



ŒUVRES COMPLÈTES  
DE VOLTAIRE

TOME SIXIÈME

---

ÉDITION DE CH. LANURE ET C<sup>ie</sup>  
Imprimeurs à Paris.

---

RECEIVED  
JAN 10 1859  
LIBRARY  
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

RUE PIERRE-SARRAZIN, N<sup>o</sup> 14

---

1859



NOV 10 1910  
LIBRARY  
NEW YORK

# POÈMES.

(SUITE.)

---

## LA GUERRE CIVILE DE GENÈVE,

ou

### LES AMOURS DE ROBERT COVELLE.

POÈME HÉROÏQUE,

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES.

(1768.)

---

#### AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL.

On a fait un crime à M. de Voltaire d'avoir publié ce poème. Nous ne doutons point que les chantes de la Sainte-Chapelle n'aient aussi trouvé Boileau un homme bien abominable.

M. de Voltaire avait acheté fort cher une petite maison auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défense d'appeler son frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de grosses injures. Cependant le produit de ses ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son séjour avait rendu à la ville de Genève, en Europe, la célébrité que deux siècles auparavant le Picard Jehan Chauvin lui avait donnée, et qu'elle avait perdue depuis que la théologie avait passé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames genevoises, et avait formé plusieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de Servet, d'Antoine et Michel Clément, avaient été jusqu'alors les seuls spectacles permis par le consistoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de son côté.

D'ailleurs ce poème n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; et ce qui prouve que M. de Voltaire avait raison, c'est que bientôt après la lassitude des troubles amena une espèce de paix.

L'histoire de Robert Covelle est très-vraie. Les prêtres genevois avaient l'insolence d'appeler à leur tribunal les citoyens et citoyennes accusés du crime de fornication, et les obligeaient de recevoir leur sentence à genoux : c'était rendre un service important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. Rousseau est traité dans ce poème avec trop de dureté, sans doute ; mais M. Rousseau accusait publiquement M. de Voltaire d'être un athée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages

irrégulier auxquels M. de Voltaire n'avait pas mis son nom, cherchait à attirer la persécution sur lui, et mettait en même temps à la tête de ses persécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la persécution, et qui, dans ce temps-là même, prenait contre les prêtres le parti de Jean-Jacques.

M. de Voltaire vivait dans un pays où des lois barbares, établies contre la liberté de penser dans les siècles d'ignorance, n'étaient pas encore abolies. De telles accusations étaient donc un véritable crime, et elles doivent paraître plus odieuses encore, lorsque l'on songe que l'accusateur lui-même avait imprimé des choses plus hardies que celles qu'il reprochait à son ennemi; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui disait la messe pour de l'argent, sans y croire; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parce qu'il avait développé en prose sérieuse cette épigramme de Jean-Baptiste Rousseau :

..... Oui, je voudrais connaître,  
Toucher au doigt, sentir la vérité.  
— Eh bien ! courage, allons, reprit le prêtre :  
Offrez à Dieu votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de Voltaire n'est-elle pas excusable ? Il eût dû plaindre M. Rousseau ; mais un homme qui, dans son malheur, calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui faisaient cause commune avec lui, pouvait aussi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. Rousseau, on ne trouve ici que des plaisanteries. La manière dont milord Abington ressuscite Catherine est une sorte de reproche aux Genevois d'aimer trop l'argent ; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitants de toutes les villes purement commerçantes, n'est-il pas fondé ? Tout homme qui, ayant le nécessaire, et un patrimoine suffisant à laisser à ses enfants, se dévoue à un métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent ? s'occupe-t-on toute sa vie sans nécessité d'une chose qu'on n'aime point ? le désintéressement qu'affecte un homme qui s'est livré longtemps au soin de s'enrichir ne peut être que de l'hypocrisie.

---

## PROLOGUE.

On a si mal imprimé quelques chants de ce poëme, nous en avons vu des morceaux si dénaturés dans différents journaux, on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissensions présentes de Genève, mises en vers par un jeune Franc-Comtois qui paraît promettre beaucoup. Ses talents seront encouragés sans doute par tous les gens de lettres, qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au-devant du mérite naissant, qui

n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentiments erronés sur la grâce prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question pour faire imprimer contre lui de petits avertissements scandaleux.

Nous recommandons ce poème à la protection des esprits fins et éclairés qui abondent dans notre province. Nous ne nous flatons pas que le sieur d'Hémeri, et le nommé Bruyset Ponthus, marchand libraire à Lyon, le laissent arriver jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces : Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'Opéra-Comique, le singe de Nicolet, les romans nouveaux, les actions des fermes, et les actrices de l'Opéra, fixent l'attention de Paris avec tant d'empire, que personne n'y sait ni se soucie de savoir ce qui se passe au grand Caire, à Constantinople, à Moscou et à Genève. Mais nous espérons d'être lus des beaux esprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons suisses, de M. l'abbé de Saint-Gall, de M. l'évêque d'Annecy et de son chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, etc., etc. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons suivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conservant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas distinguer les *Français* de saint *François d'Assise*; de ne pas écrire anglais et écossais par un *a*, comme on orthographie *portugais*. Il nous semble palpable que quand on prononce *j'ai mais*, *je faisais*, *je plaisais*, avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il est tout à fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, et de ne pas orthographier de même ce qu'on prononce absolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui suivent encore l'ancienne routine, c'est qu'ils composent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi, quand je vois un livre où le mot *Français* est imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre et que je ne le lis point.

J'en dis autant à Le Breton, imprimeur de l'*Almanach royal* : je ne lui payerai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la grossièreté de dire que M. le président.... M. le conseiller.... demeure dans le cul-de-sac de Ménard, dans le cul-de-sac des Blancs-Manteaux, dans le cul-de-sac de l'Orangerie. Jusqu'à quand les Welches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie ?

*Hodieque manent vestigia ruris.*

Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul ? passe encore pour Fréron : on peut habiter dans le lieu de sa

naissance !; mais un président, un conseiller ! fi, monsieur Le Breton ! corrigez-vous, servez-vous du mot *impasse*, qui est le mot propre ; l'expression ancienne est *impasse*. Feu mon cousin Guillaume Vadé, de l'Académie de Besançon, vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs, à qui l'on montre en vain leurs sottises ; ils les laissent subsister, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, monsieur Le Breton, qui avez du génie, comment, dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames, à qui nous devons tous un si profond respect ? Par Notre-Dame, monsieur Le Breton, je vous attends à l'année 1769.

### PREMIER POSTSCRIPT.

A ANDRÉ PRAULT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

Monsieur André Prault, vous avertissez le public, dans *l'Avant-Coureur*, n° 9, du lundi 29 février 1768, que M. Le Franc de Pompignan ayant magnifiquement et superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix-huit livres, ensuite pour seize ; puis vous les avez mis à douze, puis à dix. Enfin vous les cédez pour huit francs, et vous avez dit dans votre boutique :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais culs-de-lampe les ornements, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul, ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je les répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

### SECOND POSTSCRIPT.

A M. PANCKOUCKE.

Et vous, monsieur Panckoucke, qui avez offert par souscription le recueil de *l'Année littéraire* de maître Aliboron, dit Fréron, à dix sous le volume relié, sachez que cela est trop cher ; deux sous et demi, s'il vous plaît, monsieur Panckoucke, et je

1. Voyez *le Pauvre Diable*, ouvrage en vers aisés de feu mon cousin Vadé.

Je m'accostai d'un homme à lourde mine,  
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine, etc.

Voyez plus loin ces vers, qui sont de Voltaire lui-même. (Éd.)

placeraï dans ma chaumière cet ouvrage entre Cicéron et Quintilien. Je me forme une assez belle bibliothèque, dont je parlerai incessamment au roi; mais je ne veux pas me ruiner.

## TROISIÈME POSTSCRIPT.

## AU MÊME.

Je ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaïses in-4°, comme un ouvrage de bénédictins, avec estampes, fleurons, et point de culs-de-lampe. De quoi vous avisez-vous? on aime assez les estampes dans ce siècle; mais pour les gros recueils personne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir. Et n'était le grand usage qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne savent pas lire. La rage de mettre du noir sur du blanc, comme dit Sady; le *scribendi cacooethes*, comme dit Horace, est une maladie dont j'ai été attaqué, et dont je veux absolument me guérir: tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en, au moins en fait de belles-lettres; au siècle de Louis XIV.

M. d'Aquin, que j'aime et que j'estime, a célébré, à mon exemple, le siècle présent comme j'ai broché le passé: il a fait un relevé des grands hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, Mlle Petit-Pas, Mlle Pélissier, Mlle Chevalier, M. Cahusac, plusieurs basses-tailles, quelques hautes-contre, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talents sont fort agréables, et les jeunes gens comme moi en sont fort épris. Mais peut-être le siècle de Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Colbert, des Fénelon, des Bossuet, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Molière, des La Fontaine, avait-il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, et je m'en rapporte à M. d'Aquin.

## CHANT PREMIER.

Auteur sublime, inégal, et bavard,  
Toi qui chantas le rat et la grenouille,  
Daigheras-tu m'instruire dans ton art?  
Poliras-tu les vers que je barbouille?

1. Homère, qui a fait le combat des grenouilles et des rats,

O Tassoni<sup>1</sup> ! plus long dans tes discours,  
 De vers prodigue, et d'esprit fort avare,  
 Me faudra-t-il, dans mon dessein bizarre,  
 De tes langueurs implorer le secours ?  
 Grand Nicolas<sup>2</sup>, de Juvénal émule,  
 Peintre des mœurs, surtout du ridicule,  
 Ton style pur aurait pu me tenter ;  
 Il est trop beau, je ne puis l'imiter :  
 A son génie il faut qu'on s'abandonne ;  
 Suivons le nôtre, et n'invoquons personne.

Au pied d'un mont<sup>3</sup> que les temps ont pelé,  
 Sur le rivage où, roulant sa belle onde,  
 Le Rhône échappe à sa prison profonde,  
 Et court au loin par la Saône appelé,  
 On voit briller la cité genevoise,  
 Noble cité, riche<sup>4</sup>, fière, et sournoise ;  
 On y calcule, et jamais on n'y rit ;  
 L'art de Barème<sup>5</sup> est le seul qui fleurit :  
 On hait le bal, on hait la comédie ;  
 Du grand Rameau l'on ignore les airs :  
 Pour tout plaisir Genève psalmodie  
 Du bon David les antiques concerts,  
 Croyant que Dieu se plaît aux mauvais vers<sup>6</sup> ;  
 Des prédicants la morne et dure espèce  
 Sur tous les fronts a gravé la tristesse.

C'est en ces lieux que maître Jean Calvin,  
 Savant Picard, opiniâtre et vain,  
 De Paul apôtre impudent interprète,  
 Disait aux gens que la vertu parfaite  
 Est inutile au salut du chrétien ;  
 Que Dieu fait tout, et l'honnête homme rien.  
 Ses successeurs en foule s'attachèrent  
 A ce grand dogme, et très-mal le prêchèrent  
 Robert Covelle était d'un autre avis ;  
 Il prétendait que Dieu nous laisse faire ;  
 Qu'il va donnant châtement ou salaire  
 Aux actions, sans gêner les esprits.

1. L'auteur de la *Secchia rapita*, ou de la terrible guerre entre Bologne et Modène, pour un seau d'eau.

2. Nicolas Boileau. — 3. La montagne de Salève, partie des Alpes.

4. Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cent mille livres de rentes sur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui, dans son territoire, ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent : on y poussait autrefois des arguments théologiques.

5. Auteur des *Comptes faits*.

6. Ces vers sont dignes de la musique ; on y chante les commandements de Dieu sur l'air *Réveillez-vous, belle endormie*.



Ses sentiments étaient assez suivis  
Par la jeunesse, aux nouveautés encline.

Robert Covelle, au sortir d'un sermon  
Qu'avait prêché l'insipide Brognon<sup>1</sup>,  
Grand défenseur de la vieille doctrine,  
Dans un réduit rencontra Catherine  
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,  
Qui laissait voir un grand tiers de teton  
Rebondissant sous sa mince étamine.  
Chers habitants de ce petit canton,  
Vous connaissez le beau Robert Covelle,  
Son large nez, son ardente prune, son  
Son front altier, ses jarrets bien dispos  
Et tout l'esprit qui brille en ses propos.  
Jamais Robert ne trouva de cruelle.  
Voici les mots qu'il dit à sa pucelle :  
« Mort de Calvin ! quel ennuyeux prêcheur  
Vient d'annoncer à son sot auditoire  
Que l'homme est faible et qu'un pauvre pécheur  
Ne fit jamais une œuvre méritoire ?  
J'en veux faire une. » Il dit, et dans l'instant,  
O Catherine, il vous fait un enfant.  
Ainsi Neptune en rencontrant Philyre,  
Et Jupiter voyant au fond des bois  
La jeune Io pour la première fois,  
Ont abrégé le temps de leur martyre.  
Ainsi David, vainqueur du Philistin,  
Vit Bethsabée, et lui planta soudain,  
Sans soupirer, dans son pudique sein  
Un Salomon et toute son engeance ;  
Ainsi Covelle en ses amours commence ;  
Ainsi les rois, les héros, et les dieux,  
En ont agi. Le temps est précieux.

Bientôt Catin dans sa taille arrondie  
Manifesta les œuvres de Robert.  
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert,  
Et le scandale a la marche étourdie.  
Tout fut ému dans les murs genevois ;  
Du vieux Picard<sup>2</sup> on consulta les lois ;  
On convoqua le sacré consistoire ;  
Trente pédants en robe courte et noire  
Dans leur taudis vont siéger après boire,  
Prêts à dicter leur arrêt solennel.  
Ce n'était pas le sénat immortel  
Qui s'assemblait sous la voûte éthérée

1. Prédicant genevois. — 2. Calvin, chanoine de Noyon.

Pour juger Mars avec sa Cythérée<sup>1</sup>,  
 Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus,  
 Tout palpitants, et s'embrassant tout nus.  
 La Catherine avait caché ses charmes;  
 Covelle aussi, de peur d'humilier  
 Le sanhédrin trop prompt à l'envier,  
 Cache avec soin ses redoutables armes.

Du noir sénat le grave directeur  
 Est Jean Vernet<sup>2</sup>, de maint volume auteur,  
 Le vieux Vernet, ignoré du lecteur,  
 Mais trop connu des malheureux libraires;  
 Dans sa jeunesse il a lu les saints Pères,  
 Se croit savant, affecte un air dévot :  
 Broun est moins fat, et Needham est moins sot<sup>3</sup>.  
 Les deux amants devant lui comparaissent.  
 A ces objets, à ces péchés charmants,  
 Dans sa vieille âme en tumulte renaissent  
 Les souvenirs des tendres passe-temps  
 Qu'avec Javotte il eut dans son printemps.  
 Il interroge; et sa rare prudence  
 Pèse à loisir, sur chaque circonstance,  
 Le lieu, le temps, le nombre, la façon.  
 « L'amour, dit-il, est l'œuvre du démon;  
 Gardez-vous bien de la persévérance,  
 Et dites-moi si les tendres désirs  
 Ont subsisté par delà les plaisirs. »

Catin suit son interrogatoire  
 Modestement, jalouse de sa gloire,  
 Non sans rougir; car l'aimable pudeur  
 Est sur son front comme elle est dans son cœur.  
 Elle dit tout, rend tout clair et palpable  
 Et fait serment que son amant aimable  
 Est toujours gai devant, durant, après.  
 Vernet, content de ces aveux discrets,  
 Va prononcer la divine sentence.

1. Le Soleil, comme on sait, découvrit Vénus couchée avec Mars, et Vulcain porta sa plainte au consistoire de là-haut.

2. Vernet, professeur en théologie, très-plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ses lettres originales, par lesquelles il pria l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refusé, et se jeta dans la politique.

3. Broun, prédicant écossais, qui a écrit des sottises et des injures, de compagnie avec Vernet. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié, et c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. Needham est un jésuite irlandais, imbécile, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans sa chimère, et quelques philosophes même ont bâti un système sur cette prétendue expérience, aursi fausse que ridicule.

« Robert Covelle, écoutez à genoux....  
 —A genoux, moi!...—Vous-même....—Qui? moi!...—Vous;  
 A vos vertus joignez l'obéissance. »  
 Covelle alors, à sa mâle éloquence  
 Donnant l'essor, et ranimant son feu,  
 Dit : « Je fléchis les genoux devant Dieu,  
 Non devant l'homme; et jamais ma patrie  
 A mon grand nom ne pourra reprocher  
 Tant de bassesse et tant d'idolâtrie.  
 J'aimerais mieux périr sur le bûcher  
 Qui de Servet a consumé la vie;  
 J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,  
 Avec Chausson<sup>1</sup>, et tant d'autres élus,  
 Que m'avilir à rendre à mes semblables  
 Un culte infâme et des honneurs coupables;  
 J'ignore encor tout ce que votre esprit  
 Peut en secret penser de Jésus-Christ<sup>2</sup>;  
 Mais il fut juste, et ne fut point sévère :  
 Jésus fit grâce à la femme adultère,  
 Il dédaigna de tenir à ses pieds  
 Ses doux appas de honte humiliés;  
 Et vous, pédants, cuistres de l'Évangile,  
 Qui prétendez remplacer en fierté  
 Ce qui chez vous manque en autorité,  
 Nouveaux venus, troupe vaine et futile,  
 Vous oseriez exiger un honneur  
 Que refusa Jésus-Christ mon Sauveur!  
 Tremblez, cessez d'insulter votre maître....  
 Tu veux parler; tais-toi, Vernet.... Peut-être  
 Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard  
 Trente prélats, tous dignes de la hart,  
 Pour exalter leur sacré caractère,  
 Firent fesser Louis le Débonnaire<sup>3</sup>,  
 Sur un cilice étendu devant eux?  
 Louis était plus bête que pieux :  
 La discipline, en ces jours odieux,  
 Était d'usage, et nous venait du Tibre;  
 C'était un temps de sottise et d'erreur.  
 Ce temps n'est plus; et si ce déshonneur  
 A commencé par un vil empereur,

1. Chausson, fameux partisan d'Alcibiade, d'Alexandre, de Jules César, de Giton, de Desfontaines, de l'*Âne littéraire*, brûlé chez les Welches au XVIII<sup>e</sup> siècle.

2. Voyez l'article GENÈVE dans l'*Encyclopédie*. Jamais Vernet n'a signé que Jésus est Dieu consubstantiel à Dieu le Père. A l'égard de l'Esprit, il n'en parle pas.

3. Voyez l'histoire de l'Empire et de France.

Il finira par un citoyen libre<sup>1</sup>. »

A ces discours tous les bons citadins,  
Pressés en foule à la porte, applaudirent,  
Comme autrefois les chevaliers romains  
Battaient des pieds et claquaient des deux mains  
Dans le forum, alors qu'ils entendirent  
De Cicéron les beaux discours diffus  
Contre Verrès, Antoine, et Céthégus<sup>2</sup>,  
Ses tours nombreux, son éloquente emphase,  
Et les grands mots qui terminaient sa phrase :  
Tel de plaisir le parterre enivré  
Fit retentir les clameurs de la joie  
Quand l'*Écossaise* abandonnait en proie  
Aux ris moqueurs du public éclairé  
Ce lourd Fréron<sup>3</sup>, diffamé par la ville,  
Comme un bâtard du bâtard de Zoile.  
Six cents bourgeois proclamèrent soudain  
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,  
Et défenseur des droits du genre humain.  
Chacun embrasse et Robert et Catin ;  
Et, dans leur zèle, ils tiennent pour des traîtres  
Les prédicants qui, de leurs droits jaloux,  
Dans la cité voudraient faire les maîtres,  
Juger l'amour, et parler de genoux.

Ami lecteur, il est dans cette ville  
De magistrats un sénat peu commun,  
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,  
Font le complet de cette troupe habile.  
Ces sénateurs, de leur place ennuyés,  
Vivent d'honneur, et sont fort mal payés ;  
On ne voit point une pompe orgueilleuse  
Environner leur marche fastueuse :  
Ils vont à pied comme les Manlius,  
Les Curius, et les Cincinnatus ;  
Pour tout éclat, une énorme perruque  
D'un long boudin cache leur vieille nuque,  
Couvre l'épaule, et retombe en anneaux ;  
Cette crinière a deux pendants égaux,  
De la justice emblème respectable ;  
Leur col est roide, et leur front vénérable  
N'a jamais su pencher d'aucun côté ;

1. Il est très-vrai que les ministres citèrent à Covelle l'exemple de Louis le Débonnaire ou le Faible, et qu'il leur fit cette réponse.

2. Céthégus, complice de Catilina.

3. Maître Aliboron, dit Fréron, était à la première représentation de l'*Écossaise*. Il fut hué pendant toute la pièce, et reconduit chez lui par le public avec des huées.

Signe d'esprit et preuve d'équité.  
Les deux partis devant eux se présentent,  
Plaident leur cause, insistent, argumentent :  
De leurs clameurs le tribunal mugit ;  
Et plus on parle, et moins on s'éclaircit :  
L'un se prévaut de la sainte Écriture ;  
L'autre en appelle aux lois de la nature ;  
Et tous les deux décochent quelque injure  
Pour appuyer le droit et la raison.

Dans le sénat il était un Caton,  
Paul Gallatin, syndic de cette année,  
Qui crut l'affaire en ces mots terminée :

« Vos différends pourraient s'accommoder.  
Vous avez tous l'art de persuader.  
Les citoyens et l'éloquent Covelle  
Ont leurs raisons.... les vôtres ont du poids....  
C'est ce qui fait.... l'objet de la querelle....  
Nous en pourrions parler une autre fois....  
Car.... en effet.... il est bon qu'on s'entende....  
Il faut savoir ce que chacun demande....  
De tout Etat l'Eglise est le soutien....  
On doit surtout penser au.... citoyen....  
Les blés sont chers, et la disette est grande.  
Allons dîner.... les genoux n'y font rien<sup>1</sup>. »

A ce discours, à cet arrêt suprême,  
Digne en tout sens de Thémis elle-même,  
Les deux partis également flattés,  
Également l'un et l'autre irrités,  
Sont résolus de commencer la guerre.  
O guerre horrible ! ô fléau de la terre !  
Que deviendront Covelle et ses amours ?  
Des bons bourgeois le bras les favorise ;  
Mais les bourgeois sont un faible secours  
Quand il s'agit de combattre l'Eglise.  
Leur premier feu bientôt se ralentit,  
Et pour l'éteindre un dimanche suffit.  
Au cabaret on est fier, intrépide ;  
Mais au sermon qu'on est sot et timide !  
Qui parle seul a raison trop souvent ;  
Sans rien risquer sa voix peut nous confondre.  
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre ;  
Ce temps est proche, et sera fort plaisant.

---

1. C'est le refrain d'une chanson grivoise, *Et lon, lan, la, les genoux n'y font rien.*

## CHANT SECOND.

Quand deux partis divisent un empire,  
Plus de plaisirs, plus de tranquillité,  
Plus de tendresse et plus d'honnêteté;  
Chaque cerveau, dans sa moelle infecté,  
Prend pour raison les vapeurs du délire;  
Tous les esprits, l'un par l'autre agité,  
Vont redoublant le feu qui les inspire :  
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs,  
Faisant au vin succéder les liqueurs,  
Tout en buvant demande encore à boire,  
Verse à la ronde, et se fait une gloire  
En s'enivrant d'enivrer son voisin.

Des prédicants le bataillon divin,  
Ivre d'orgueil et du pouvoir suprême,  
Avait déjà prononcé l'anathème;  
Car l'hérétique excommunie aussi.  
Ce sacré foudre est lancé sans merci  
Au nom de Dieu. Genève imite Rome,  
Comme le singe est copiste de l'homme.  
Robert Covelle et ses braves bourgeois  
Font peu de cas des foudres de l'Eglise :  
On en sait trop; on lit *l'Esprit des lois*;  
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.  
Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,  
Pallard le riche, et le discret Clavière,  
Vont envoyer, d'une commune voix,  
Les prédicants prêcher dans la rivière.  
On s'y dispose; et le vaillant Rodon  
Saisit déjà le sot prêtre Brognon  
A la braguette, au collet, au chignon;  
Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule,  
En déchirant la robe qui le brûle,  
Lancer d'un jet le malheureux Lychas.

Mais, ô prodige! et qu'on ne croira pas,  
Tel est l'ennui dont la sage nature  
Dota Brognon, que sa seule figure  
Peut assoupir, et même sans prêcher,  
Tout citoyen qui l'oserait toucher;  
Rien n'y résiste, homme, femme, ni fille.  
Maitre Brognon ressemble à la torpille;  
Elle engourdit les mains des matelots  
Qui de trop près la suivent sur les flots.  
Rodon s'endort, et Pallard le secoue;

Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi;  
Ils criaient tous : « Au secours ! à la loi !  
A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi ! »  
A leurs clameurs, une troupe dévote,  
Se rajustant, descend de son grenier,  
Et crie, et pleure, et se retrouse, et trotte,  
Et porte en main Saurin<sup>1</sup> et le psautier;  
Et les enfants vont pleurant après elles,  
Et les amants donnant le bras aux belles;  
Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier,  
D'un flot subit inondent le quartier.  
La presse augmente; on court, on prend les armes;  
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes;  
Chacun pense être à ce jour si fatal  
Où l'ennemi, qui s'y prit assez mal,  
Au pied des murs vint planter ses échelles<sup>2</sup>,  
Pour tuer tout, excepté les pucelles.

Dans ce fracas, le sage et doux Dolot  
Fait un grand signe, et d'abord ne dit mot :  
Il est aimé des grands et du vulgaire;  
Il est poète, il est apothicaire,  
Grand philosophe, et croit en Dieu pourtant;  
Simple en ses mœurs, il est toujours content,  
Pourvu qu'il rime, et pourvu qu'il remplisse  
De ses beaux vers *le Mercure* de Suisse.  
Dolot s'avance; et dès qu'on s'aperçut  
Qu'il prétendait parler à des visages,  
On l'entoura, le désordre se tut.

« Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages;  
Ces mouvements sont des convulsions;  
C'est dans le foie, et surtout dans la rate,  
Que Galien, Nicomaque, Hippocrate,  
Tous gens savants, placent les passions;  
L'âme est du corps la très-humble servante;  
Vous le savez, les esprits animaux  
Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux  
Porter le trouble avec l'humeur peccante.  
Consultons tous le célèbre Tronchin;  
Il connaît l'âme, il est grand médecin;  
Il peut beaucoup dans cette épidémie. »  
Tronchin sortait de son académie

1. Les sermons de Saurin, prêchant à la Haye, connu pour une petite espièglerie qu'il fit à milord Portland, en faveur d'une fille : ce qui déplut fort au Portland, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles.

2. L'escalade de Genève, le 12 décembre 1602.

Lorsque Dolot disait ces derniers mots :  
 Sur son beau front siège le doux repos;  
 Son nez romain dès l'abord en impose;  
 Ses yeux sont noirs, ses lèvres sont de rose;  
 Il parle peu, mais avec dignité;  
 Son air de maître est plein d'une bonté  
 Qui tempérait la splendeur de sa gloire;  
 Il va tâtant le pouls du consistoire,  
 Et du conseil, et des plus gros bourgeois.

Sur eux à peine il a placé ses doigts,  
 O de son art merveilleuse puissance!  
 O vanités! ô fatale science!  
 La fièvre augmente, un délire nouveau  
 Avec fureur attaque tout cerveau.  
 J'ai vu souvent, près des rives du Rhône,  
 Un serviteur de Flore et de Pomone  
 Par une digue arrêtant de ses mains  
 Le flot bruyant qui fond sur ses jardins :  
 L'onde s'irrite, et, brisant sa barrière,  
 Va rayager les œillets, les jasmins,  
 Et des melons la couche printanière.  
 Telle est Genève; elle ne peut souffrir  
 Qu'un médecin prétende la guérir :  
 Chacun s'émeut, et tous donnent au diable  
 Le grand Tronchin avec sa mine affable.  
 Du genre humain voilà le sort fatal :  
 Nous buvons tous dans une coupe amère  
 Le jus du fruit que mangea notre mère;  
 Et du bien même il nait encor du mal.  
 Lui, d'un pas grave et d'une marche lente,  
 Laisse gronder la troupe turbulente,  
 Monte en carrosse, et s'en va dans Paris  
 Prendre son rang parmi les beaux esprits.

Genève alors est en proie au tumulte,  
 A la menace, à la crainte, à l'insulte :  
 Tous contre tous, Bitet contre Bitet,  
 Chacun écrit, chacun fait un projet;  
 On représente, et puis on représente;  
 A penser creux tout bourgeois se tourmente;  
 Un prédicant donne à l'autre un soufflet;  
 Comme la horde à Moïse attachée  
 Vit autrefois, à son très-grand regret,  
 Sédékia, prophète peu discret,  
 Qui souffletait le prophète Michée<sup>1</sup>.

1. Voyez les *Paralipomènes*, liv. II, chap. XVIII, v. 23. « Or Sédékia, fils de Kanaa, s'approcha de Michée, lui donna un soufflet, et lui dit : « Par



Quand le soleil, sur la fin d'un beau jour,  
 De ses rayons dore encor nos rivages,  
 Que Philomèle enchante nos bocages,  
 Que tout respire et la paix et l'amour,  
 Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.  
 D'où partent-ils? dans quels antres profonds  
 Étaient cachés les fougueux aquilons?  
 Où dormaient-ils? quelle main, sur nos têtes,  
 Dans le repos retenait les tempêtes?  
 Quel noir démon soudain trouble les airs?  
 Quel bras terrible a soulevé les mers?  
 On n'en sait rien. Les savants ont beau dire  
 Et beau rêver, leurs systèmes font rire.  
 Ainsi Genève, en ces jours pleins d'effroi,  
 Était en guerre, et sans savoir pourquoi.

Près d'une église à Pierre consacrée,  
 Très-sale église, et de Pierre abhorrée,  
 Qui brave Rome, hélas! impunément,  
 Sur un vieux mur est un vieux monument,  
 Reste maudit d'une déesse antique,  
 Du paganisme ouvrage fantastique,  
 Dont les enfers animaient les accents  
 Lorsque la terre était sans prédicants.  
 Dieu quelquefois permet qu'à cette idole  
 L'esprit malin prête encor sa parole.  
 Les Genevois consultent ce démon  
 Quand par malheur ils n'ont point de sermon.  
 Ce diable antique est nommé l'Inconstance;  
 Elle a toujours confondu la prudence :  
 Une girouette exposée à tout vent  
 Est à la fois son trône et son emblème;  
 Cent papillons forment son diadème :  
 Par son pouvoir magique et décevant  
 Elle envoya Charles-Quint au couvent,  
 Jules second aux travaux de la guerre;  
 Fit Amédée et moine, et pape, et rien<sup>1</sup>,  
 Bonneval turc<sup>2</sup>, et Macarty chrétien<sup>3</sup>.  
 Elle est fêtée en France, en Angleterre.

« où l'esprit du Seigneur a-t-il passé pour aller de ma main à ta joue »  
 (et, selon la Vulgate, « de toi à moi »)?

1. Amédée, duc de Savoie, retiré à Ripaille, devenu antipape sous le nom de Félix V, en 1440.

2. Le comte de Bonneval, général en Allemagne, et bacha en Turquie, sous le nom d'Osman.

3. L'abbé Macarty, Irlandais, prieur en Bretagne, sodomite, simoniac, puis turc. Il emprunta, comme on sait, à l'auteur de ce grave poème deux mille livres, avec lesquelles il s'alla faire circoncir. Il a re-christianisé depuis, et est mort à Lisbonne.

Contre l'ennui son charme est un secours.  
 Elle a, dit-on, gouverné les amours :  
 S'il est ainsi, c'est gouverner la terre.  
 Monsieur Grillet<sup>1</sup>, dont l'esprit est vanté,  
 Est fort dévot à cette déité :  
 Il est profond dans l'art de l'ergotisme ;  
 En quatre parts il vous coupe un sophisme,  
 Prouve et réfute, et rit d'un ris malin  
 De saint Thomas, de Paul, et de Calvin :  
 Il ne fait pas grand usage des filles,  
 Mais il les aime ; il trouve toujours bon  
 Que du plaisir on leur donne leçon  
 Quand elles sont honnêtes et gentilles ;  
 Permet qu'on change et de fille et d'amant,  
 De vins, de mode, et de gouvernement.  
 « Amis, dit-il, alors que nos pensées  
 Sont au droit sens tout à fait opposées,  
 Il est certain par le raisonnement  
 Que le contraire est un bon jugement ;  
 Et qui s'obstine à suivre ses visées  
 Toujours du but s'écarte ouvertement.  
 Pour être sage, il faut être inconstant ;  
 Qui toujours change une fois au moins trouve  
 Ce qu'il cherchait, et la raison l'approuve :  
 A ma déesse allez offrir vos vœux ;  
 Changez toujours, et vous serez heureux. »  
 Ce beau discours plut fort à la commune.  
 « Si les Romains adoraient la Fortune,  
 Disait Grillet, on peut avec honneur  
 Prier aussi l'Inconstance, sa sœur. »  
 Un peuple entier suit avec allégresse  
 Grillet, qui vole aux pieds de la déesse.  
 On s'agenouille, on tourne à son autel.  
 La déité, tournant comme eux sans cesse,  
 Dicte en ces mots son arrêt solennel :  
 « Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,  
 Mon favori, qui devers Neuchâtel  
 Par passe-temps fait aujourd'hui ses pâques<sup>2</sup>.  
 C'est le soutien de mon culte éternel ;

1. Celui que l'auteur désigne par le nom de Grillet est en effet un homme d'esprit, qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination. (Le véritable nom du personnage est Rilliet. Ep.)

2. Jean-Jacques Rousseau communiait en effet alors dans le village de Moutier-Travers, diocèse de Neuchâtel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit *qu'il pleurait de joie à cette sainte cérémonie*. Le lendemain il écrivit une lettre sanglante contre le prédicant, qui l'avait, dit-il, très-mal communiqué ; le surlendemain, il fut lapidé par les petits garçons, et ne communia plus. Il avait commencé par se faire papiste à

Toujours il tourne, et jamais ne rencontre;  
 Il vous soutient et le pour et le contre  
 Avec un front de pudeur dépouillé.  
 Cet étourdi souvent a barbouillé  
 De plats romans, de fades comédies,  
 Des opéras, de minces mélodies;  
 Puis il condamne, en style entortillé,  
 Les opéras, les romans, les spectacles.  
 Il vous dira qu'il n'est point de miracles,  
 Mais qu'à Venise il en a fait jadis.  
 Il se connaît finement en amis;  
 Il les embrasse, et pour jamais les quitte.  
 L'ingratitude est son premier mérite.  
 Par grandeur d'âme il hait ses bienfaiteurs.  
 Versez sur lui les plus nobles faveurs,  
 Il frémira qu'un homme ait la puissance;  
 La volonté, la coupable impudence  
 De l'avilir en lui faisant du bien.  
 Il tient beaucoup du naturel d'un chien;  
 Il jappe et fuit, et mord qui le caresse;  
 « Ce qui surtout me plaît et m'intéresse,  
 C'est que de secte il a changé trois fois,  
 En peu de temps, pour faire un meilleur choix.  
 Allez, volez, Catherine, Covelle;  
 Dans votre guerre engagez mon héros,  
 Et qu'il y trouve une gloire nouvelle;  
 Le dieu du lac vous attend sur ses flots.  
 En vain mon sort est d'aimer les tempêtes;  
 Puisse Borée, enchaîné sur vos têtes,  
 Abandonner au souffle des zéphyr  
 Et votre barque et vos charmants plaisirs!  
 Soyez toujours amoureux et fidèles,  
 Et jouissants. C'est sans doute un souhait  
 Que jusqu'ici je n'avais jamais fait;  
 Je ne voulais que des amours nouvelles :  
 Mais ma nature étant le changement,

Turin, puis il se refit calviniste à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait poursuivre au consistoire de Genève pour avoir fait jouer la comédie sur terre de France, dans son château à deux lieues de Genève; puis il écrivit contre M. d'Alembert en faveur des prédicants de Genève; puis il écrivit contre les prédicants de Genève, et imprima qu'ils étaient tous des fripons, aussi bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de *l'Encyclopédie*, auxquels il avait de très-grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. Hume, son protecteur, qui le mena en Angleterre, et qui épuisa son crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui : « Premier soufflet, dit-il, sur la joue de mon protecteur; second soufflet, troisième soufflet. » Apparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi.

Pour votre bien je change en ce moment.  
 Je veux enfin qu'il soit dans mon empire  
 Un couple heureux sans infidélité,  
 Qui toujours aime, et qui toujours désire;  
 On l'ira voir un jour par rareté :  
 Je veux donner, moi qui suis l'Inconstance,  
 Ce rare exemple : il est sans conséquence;  
 J'empêcherai qu'il ne soit imité.

Je suis vrai pape, et je donne dispense,  
 Sans déroger à ma légèreté :  
 Ne doutez point de ma divinité;  
 Mon Vatican, mon église est en France. »  
 Disant ces mots, la déesse bénit  
 Les deux amants, et le peuple applaudit.

A cet oracle, à cette voix divine,  
 Le beau Robert, la belle Catherine,  
 Vers la girouette avancèrent tous deux,  
 En se donnant des baisers amoureux :  
 Leur tendre flamme en était augmentée;  
 Et la girouette, un moment arrêtée,  
 Ne tourna point, et se fixa pour eux.

Les deux amants sont prêts pour le voyage;  
 Un peuple entier les conduit au rivage :  
 Le vaisseau part; Zéphyre et les Amours  
 Sont à la poupe, et dirigent son cours.  
 Enflent la voile, et d'un battement d'aile  
 Vont caressant Catherine et Covelle.  
 Tels, en allant se coucher à Paphos,  
 Mars et Vénus ont vogué sur les flots;  
 Telle Amphitrite et le puissant Nérée  
 Ont fait l'amour sur la mer azurée.

Les bons bourgeois, au rivage assemblés,  
 Suivaient de l'œil ce couple si fidèle;  
 On n'entendait que les cris redoublés  
 De liberté, de Catin, de Covelle.

Parmi la foule il était un savant  
 Qui sur ce cas rêvait profondément,  
 Et qui tirait un fort mauvais présage  
 De ce tumulte et de ce beau voyage.  
 « Messieurs, dit-il, je suis vieux, et j'ai vu  
 Dans ce pays bon nombre de sottises;  
 Je fus soldat, prédicant, et cocu;  
 Je fus témoin des plus terribles crises;  
 Mon bisaïeul a vu mourir Calvin :  
 J'aime Covelle, et surtout sa Catin;  
 Elle est charmante, et je sais qu'elle brille  
 Par son esprit comme par ses attrait;

Mais, croyez-moi, si vous aimez la paix,  
Allez souper avec madame Oudrille. »

Notre savant, ayant ainsi parlé,  
Fut du public impudemment sifflé.  
Il n'en tint compte; il répétait sans cesse :  
« Madame Oudrille ... » On l'entoure, on le presse;  
Chacun riait des discours du barbon;  
Et cependant lui seul avait raison.

### CHANT TROISIÈME.

Quand sur le dos de ce lac argenté  
Le beau Robert et sa tendre maîtresse  
Voguaient en paix, et savouraient l'ivresse  
Des doux désirs et de la volupté;  
Quand le sylvain, la dryade attentive,  
D'un pas léger accouraient sur la rive;  
Lorsque Protée et les nymphes de l'eau  
Nageaient en foule autour de leur bateau,  
Lorsque Triton caressait la naïade,  
Que devenait ce Jean-Jacques Rousseau  
Chez qui Robert allait en ambassade ?

Dans un vallon fort bien nommé Travers  
S'élève un mont, vrai séjour des hivers;  
Son front altier se perd dans les nuages,  
Ses fondements sont au creux des enfers;  
Au pied du mont sont des antres sauvages,  
Du dieu du jour ignorés à jamais :  
C'est de Rousseau le digne et noir palais;  
Là se tapit ce sombre énergumène,  
Cet ennemi de la nature humaine,  
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel;  
Il fuit le monde, et craint de voir le ciel :  
Et cependant sa triste et vilaine âme  
Du dieu d'amour a ressenti la flamme;  
Il a trouvé, pour charmer son ennui,  
Une beauté digne en effet de lui :  
C'était Caron amoureux de Mégère.  
Cette infernale et hideuse sorcière  
Suit en tous lieux le magot ambulante,  
Comme la chouette est jointe au chat-huant.  
L'infâme vieille avait pour nom Vachine<sup>1</sup>;

1. Son nom est Vacheur; c'est de là que l'auteur a tiré le nom de la fée Vachine. — Par ce nom de Vachine, Voltaire désigne Thérèse Le Vasseur, femme de J. J. Rousseau. (Ed.)

C'est sa Circé, sa Didon, son Alcine.  
 L'aversion pour la terre et les cieux  
 Tient lieu d'amour à ce couple odieux.  
 Si quelquefois, dans leurs ardeurs secrètes,  
 Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes,  
 Dans leurs transports ils se pâment soudain  
 Du seul plaisir de nuire au genre humain.

Notre Euménide avait alors en tête  
 De diriger la foudre et la tempête  
 Devers Genève. Ainsi l'on vit Junon,  
 Du haut des airs, terrible et forcenée,  
 Persécuter les restes d'Ilion,  
 Et foudroyer les compagnons d'Enée.  
 Le roux Rousseau, renversé sur le sein,  
 Le sein pendant de l'inférieure amie,  
 L'encourageait dans le noble dessein  
 De submerger sa petite patrie :  
 Il détestait sa ville de Calvin ;  
 Hélas ! pourquoi ? c'est qu'il l'avait chérie.

Aux cris aigus de l'horrible harpie,  
 Déjà Borée, entouré de glaçons,  
 Est accouru du pays des Lapons ;  
 Les aquilons arrivent de Scythie ;  
 Les gnomes noirs, dans la terre enfermés  
 Où se pétrit le bitume et le soufre,  
 Font exhiler du profond de leur gouffre  
 Des feux nouveaux dans l'enfer allumés :  
 L'air s'en émeut, les Alpes en mugissent ;  
 Les vents, la grêle, et la foudre, s'unissent ;  
 Le jour s'enfuit ; le Rhône épouvanté  
 Vers Saint-Maurice<sup>1</sup> est déjà remonté ;  
 Le lac au loin vomit de ses abîmes  
 Des flots d'écume élancés dans les airs,  
 De cent débris ses deux bords sont couverts ;  
 Des vieux sapins les ondoyantes cimes  
 Dans leurs rameaux engouffrent tous les vents,

<sup>1</sup> Saint-Maurice dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'est en cet endroit que la légende a prétendu que Dioclétien, en 287, avait fait martyriser une légion composée de six mille chrétiens à pied, et de sept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que Saint-Maurice est une vallée étroite entre deux montagnes escarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune persécution ; que Dioclétien alors comblait tous les chrétiens de faveurs ; que les premiers officiers de son palais, Gorgonios et Dorotheos, étaient chrétiens, et que sa femme Prisca était chrétienne, etc. Le lecteur observera surtout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par Grégoire de Tours, qui ne passe pas pour un Tacite, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé Eucher, évêque de Lyon, mort

Et de leur chute écrasent les passants :  
 Un foudre tombe, un autre se rallume :  
 Du feu du ciel on connaît la coutume ;  
 Il va frapper des arides rochers,  
 Ou le métal branlant dans les clochers ;  
 Car c'est toujours sur les murs de l'église  
 Qu'il est tombé : tant Dieu la favorise,  
 Tant il prend soin d'éprouver ses élus !

Les deux amants, au gré des flots émus,  
 Sont transportés au séjour du tonnerre,  
 Au fond du lac, aux rochers, à la terre,  
 De tous côtés entourés de la mort.  
 Aucun des deux ne pensait à son sort.  
 Covelle craint, mais c'était pour sa belle ;  
 Catin s'oublie, et tremble pour Covelle.  
 Robert disait aux Zéphyr, aux Amours,  
 Qui conduisaient la barque tournoyante :  
 « Dieux des amants, secourez mon amante ;  
 Aidez Robert à sauver ses beaux jours :  
 Pompez cette eau, bouchez-moi cette fente ;  
 A l'aide ! à l'aide ! » Et la troupe charmante  
 Le secondait de ses doigts enfantins  
 Par des efforts douloureux et trop vains.

L'affreux Borée a chassé le Zéphyre,  
 Un aquilon prend en flanc le navire,  
 Brise la voile, et casse les deux mâts ;  
 Le timon cède, et s'envole en éclats ;  
 La quille saute, et la barque s'entr'ouvre ;  
 L'onde écumante en un moment la couvre.

La tendre amante, étendant ses beaux bras,  
 Et s'élançant vers son héros fidèle,  
 Disait : « Cher Co..... » L'onde ne permit pas  
 Qu'elle achevât le beau nom de Covelle ;  
 Le flot l'emporte, et l'horreur de la nuit  
 Dérobe aux yeux Catherine expirante.  
 Mais la clarté terrible et renaissante

en 454; et dans ce roman il est fait mention de Sigismond, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois apprendre au public qu'un nommé Nonnotte, ci-devant jésuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le style de son père, soutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu plusieurs femmes, que Dioclétien avait toujours été persécuteur, et que Constantin était, comme Moïse, le plus doux de tous les hommes. Cela se trouve dans un libelle de cet ex-jésuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, libelle aussi rempli d'erreurs que de mauvais raisonnements. Cette note est un peu étrangère au texte, mais c'est le droit des commentateurs. (Note de M. C\*\*\*, avocat à Besançon.)

De cent éclairs dont le feu passe et fuit  
 Montre bientôt Catherine flottante,  
 Jouet des vents, des flots, et du trépas.  
 Robert voyait ses malheureux appas,  
 Ces yeux éteints, ces bras, ces cuisses rondes,  
 Ce sein d'albâtre, à la merci des ondes;  
 Il la saisit, et d'un bras vigoureux,  
 D'un fort jarret, d'une large poitrine,  
 Brave les vents, fend les flots écumeux,  
 Tire après lui la tendre Catherine,  
 Pousse, s'avance, et cent fois repoussé,  
 Plongé dans l'onde, et jamais renversé,  
 Perdant sa force, animant son courage,  
 Vainqueur des flots, il aborde au rivage.

Alors il tombe épuisé de l'effort.

Les habitants de ce malheureux bord  
 Sont fort humains, quoique peu sociables,  
 Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,  
 En gagnent peu, mais sont fort charitables  
 Aux étrangers, quand il n'en coûte rien.  
 Aux deux amants une troupe s'avance :  
 Bonnet<sup>1</sup> accourt, Bonnet le médecin,  
 De qui Lausanne admire la science;  
 De son grand art il connaît tout le fin;  
 Aux impotents il prescrit l'exercice;  
 D'après Haller, il décide qu'en Suisse  
 Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.  
 A ce seul mot Covelle se réveille;  
 Avec Bonnet il vide une bouteille,  
 Et puis une autre : il reprend son teint frais,  
 Il est plus lesté et plus beau que jamais.  
 Mais Catherine, hélas ! ne pouvait boire;  
 De son amant les soins sont superflus :  
 Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;  
 Robert disait : « Qui ne boit point n'est plus. »  
 Lors il se pâme, il revient, il s'écrie,  
 Fait retentir les airs de ses clameurs,

1. Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire ; mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. Jori, mon médecin ordinaire, a contribué beaucoup à la pacification ; il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en sont peu mêlés, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.



Se pâme encor sur la nymphe chérie,  
 S'étend sur elle, et, la baignant de pleurs,  
 Par cent baisers croit la rendre à la vie;  
 Il pense même en cet objet charmant  
 Sentir encore un peu de mouvement :  
 A cet espoir en vain il s'abandonne,  
 Rien ne répond à ses brûlants efforts.  
 « Ah ! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne !  
 Si les baisers n'animent point les morts,  
 Qu'on n'a jamais ressuscité personne. »  
 Covelle dit : « Hélas ! s'il est ainsi,  
 C'en est donc fait, je vais mourir aussi : »  
 Puis il retombe ; et la nuit éternelle  
 Semblait couvrir le beau front de Covelle.  
 Dans ce moment, du fond des antres creux  
 Venait Rousseau suivi de son Armide,  
 Pour contempler le ravage homicide  
 Qu'ils excitaient sur ces bords malheureux ;  
 Il voit Robert qui, penché sur l'arène,  
 Baisait encor les genoux de sa reine,  
 Roulait des yeux, et lui serrait la main.  
 « Que fais-tu là ? lui cria-t-il soudain.  
 — Ce que je fais ? mon ami, je suis ivre  
 De désespoir et de très-mauvais vin :  
 Catin n'est plus ; j'ai le malheur de vivre ;  
 J'en suis honteux : adieu ; je vais la suivre. »  
 Rousseau répliqua : « As-tu perdu l'esprit ?  
 As-tu le cœur si lâche et si petit ?  
 Aurais-tu bien cette faiblesse infâme  
 De t'abaisser à pleurer une femme ?  
 Sois sage enfin ; le sage est sans pitié,  
 Il n'est jamais séduit par l'amitié ;  
 Tranquille et dur en son orgueil suprême,  
 Vivant pour soi, sans besoin, sans désir,  
 Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,  
 Dans son mérite il met tout son plaisir.  
 J'ai quelquefois festoyé ma sorcière ;  
 Mais si le ciel terminait sa carrière,  
 Je la verrais mourir à mes côtés  
 Des dons cuisants qui nous ont infectés,  
 Sur un fumier rendant son âme au diable,  
 Que ma vertu, paisible, inaltérable,  
 Me défendrait de m'écarter d'un pas  
 Pour la sauver des portes du trépas.  
 D'un vrai Rousseau tel est le caractère ;  
 Il n'est ami, parent, époux, ni père ;  
 Il est de roche ; et quiconque, en un mot,

Naquit sensible, est fait pour être un sot.  
— Ah ! dit Robert, cette grande doctrine  
A bien du bon ; mais elle est trop divine :  
Je ne suis qu'homme, et j'ose déclarer  
Que j'aime fort toute humaine faiblesse ;  
Pardonnez-moi la pitié, la tendresse,  
Et laissez-moi la douceur de pleurer. »  
Comme il parlait, passait sur cette terre  
En berlingot certain pair d'Angleterre,  
Qui voyageait tout excédé d'ennui,  
Uniquement pour sortir de chez lui,  
Lequel avait pour charmer sa tristesse  
Trois chiens courants, du punch, et sa maîtresse.  
Dans le pays on connaissait son nom,  
Et tous ses chiens : c'est milord Abington.

Il aperçoit une foule éperdue,  
Une beauté sur le sable étendue,  
Covelle en pleurs, et des verres cassés.  
« Que fait-on là ? dit-il à la cohue.  
— On meurt, milord. » Et les gens empressés  
Portaient déjà les quatre ais d'une bière,  
Et deux manants fouillaient le cimetière.  
Bonnet disait : « Notre art n'est que trop vain ;  
On a tenté des baisers et du vin,  
Rien n'a passé ; cette pauvre bourgeoise  
A fait son temps ; qu'on l'enterre, et buvons. »  
Milord reprit : « Est-elle Gènevoise ?  
— Oui, dit Covelle. — Eh bien, nous le verrons. »  
Il saute en bas, il écarte la troupe,  
Qui fait un cercle en lui pressant la croupe,  
Marche à la belle, et lui met dans la main  
Un gros bourson de cent livres sterling.  
La belle serre, et soudain ressuscite.  
On bat des mains : Bonnet n'a jamais su  
Ce beau secret ; la gaupe décrépète  
Dit qu'en enfer il était inconnu.  
Rousseau convient que, malgré ses prestiges,  
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.

Milord sourit : Covelle transporté  
Croit que c'est lui qu'on a ressuscité.  
Puis en dansant ils s'en vont à la ville,  
Pour s'amuser de la guerre civile.

---

## CHANT QUATRIÈME.

Nos voyageurs devisaient en chemin;  
 Ils se flattaient d'obtenir du destin  
 Ce que leur cœur aveuglément désire :  
 Bonnet, de boire; et Jean-Jacques, d'écrire;  
 Catin, d'aimer; la vieille, de médire;  
 Robert, de vaincre, et d'aller à grands pas  
 Du lit à table, et de table aux combats.

Tout caractère en causant se déploie.  
 Milord disait : « Dans ces remparts sacrés  
 Avant-hier les Français sont entrés :  
 Nous nous battons, c'est là toute ma joie;  
 Mes chiens et moi nous suivrons cette proie;  
 J'aurai contre eux mes fusils à deux coups :  
 Pour un Anglais c'est un plaisir bien doux;  
 Des Gênois je conduirai l'armée. »

Comme il parlait, passa la Renommée;  
 Elle portait trois cornets à bouquin<sup>1</sup>,  
 L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain;  
 Et le dernier, que l'on entend à peine,  
 Est pour le vrai, que la nature humaine  
 Chercha toujours, et ne connut jamais.  
 La belle aussi se servait de sifflets.  
 Son écuyer, l'astrologue de Liège,  
 De son chapitre obtint le privilège  
 D'accompagner l'errante déité;  
 Et le Mensonge était à son côté.  
 Entre eux marchait le Vieux à tête chauve,  
 Avec son sable et sa fatale faux.  
 Auprès de lui la Vérité se sauve.  
 L'âge et la peine avaient courbé son dos;  
 Il étendait ses deux pesantes ailes;  
 La Vérité, qu'on néglige, ou qu'on fuit,  
 Qu'on aime en vain, qu'on masque, ou qu'on poursuit,  
 En gémissant se blottissait sous elles.  
 La Renommée à peine la voyait,  
 Et tout courant devant elle avançait.

« Eh bien, madame, avez-vous des nouvelles?

1. Observez, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans *la Henriade*, on lui en a donné deux dans la divine *Pucelle*, et aujourd'hui on lui en donne trois dans le poème moral de la guerre gènevoise. Pour moi, j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

Dit Abington. — J'en ai beaucoup, milord :  
 Déjà Genève est le champ de la mort ;  
 J'ai vu Deluc<sup>1</sup>, plein d'esprit et d'audace,  
 Dans le combat animer les bourgeois ;  
 J'ai vu tomber au seul son de sa voix  
 Quatre syndics<sup>2</sup> étendus sur la place :  
 Verne<sup>3</sup> est en casque, et Vernet en cuirasse ;  
 L'encre et le sang dégouttent de leurs doigts :  
 Ils ont prêché la discorde cruelle  
 Différemment, mais avec même zèle.  
 Tels autrefois dans les murs de Paris  
 Des moines blancs, noirs, minimes, et gris,  
 Portant mousquet, carabine, rondelle,  
 Encourageaient tout un peuple fidèle  
 A débusquer le plus grand des Henris,  
 Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,  
 Héros charmant, plus héros que Covelle.  
 Bèze et Calvin sortent de leurs tombeaux ;  
 Leur voix terrible épouvante les sots :  
 Ils ont crié d'une voix de tonnerre :  
*Persécutez !* c'est là leur cri de guerre.  
 Satan, Mégère, Astaroth, Alecthon,  
 Sur les remparts ont pointé le canon :  
 Il va tifer ; je crois déjà l'entendre :  
 L'église tombe, et Genève est en cendre.  
 — Bon, dit la vieille, allons, doublons le pas ;  
 Exaucez-nous, puissant Dieu des combats,  
 Dieu Sabaoth, de Jacob, et de Bèze !  
 Tout va périr ; je ne me sens pas d'aise. »  
 Enfin la troupe est aux remparts sacrés,  
 Remparts chétifs et très-mal réparés :  
 Elle entre, observe, avance, fait sa ronde.  
 Tout respirait la paix la plus profonde ;  
 Au lieu du bruit des foudroyants canons,  
 On entendait celui des violons ;  
 Chacun dansait ; on voit pour tout carnage  
 Pigeons, poulets, dindons, et grianaux ;

1. Deluc, d'une des plus anciennes familles de la ville ; c'était le Paoli de Genève : il est d'ailleurs physicien et naturaliste. Son père entend merveilleusement saint Paul, sans savoir le grec et le latin : on dit qu'il ressemble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit.

2. Les bourgeois voulaient avoir le droit de destituer quatre syndics.

3. Le ministre Verne, homme d'un esprit cultivé, et fort aimable. Il a beaucoup servi à la conciliation. Ce fut lui qui releva la garde posée par les bourgeois dans l'antichambre du procureur général Tronchin pour l'empêcher de sortir de la ville. La Renommée, qui est menteuse, dit ici le contraire de ce qu'il a fait.

Trois cents perdrix à pieds de cardinaux  
Chez les traiteurs étalent leur plumage.

Milord s'étonne; il court au cabaret :  
A peine il entre, une actrice jolie  
Vient l'aborder d'un air tendre et discret,  
Et l'inviter à voir la comédie.  
O juste ciel ! qu'est-ce donc qui s'est fait ?  
Quel changement ! Alors notre Zaire  
Au doux parler, au gracieux sourire,  
Lorgna milord, et dit ces propres mots :  
« Ignorez-vous que tout est en repos ?  
Ignorez-vous qu'un Mécène de France,  
Ministre heureux et de guerre et de paix,  
Jusqu'en ces lieux a versé ses bienfaits ?  
S'il faut qu'on prêche, il faut aussi qu'on danse.  
Il nous envoie un brave chevalier <sup>1</sup>,  
Ange de paix comme vaillant guerrier :  
Qu'il soit béni ! grâce à son caducée,  
Par les plaisirs la discorde est chassée;  
Le vieux Vernet sous son vieux manteau noir  
Cache en tremblant sa mine embarrassée;  
Et nous donnons le *Tartuffe* ce soir.  
— *Tartuffe* ! allons, je vole à cette pièce,  
Lui dit milord : j'ai hâi de tout temps  
De ces croquants la détestable espèce;  
Égayons-nous ce soir à leurs dépens.  
Allons, Bonnet, Covella, et Catherine;  
Et vous aussi, vous, Jean-Jacque et Vachine;  
Buvons dix coups, mangeons vite, et courons  
Rire à Molière, et siffler les fripons. »

A ce discours enfant de l'allégresse,  
Rousseau restait morne, pâle et pensif;  
Son vilain front fut voilé de tristesse;  
D'un vieux caissier l'héritier présomptif  
N'est pas plus sot alors qu'on lui vient dire  
Que le bonhomme en réchappe, et respire.  
Rousseau, poussé par son maudit démon,  
S'en va trouver le prédicant Brognon :  
Dans un réduit à l'écart il le tire,  
Grince les dents, se recueille et soupire;  
Puis il lui dit : « Vous êtes un fripon;  
Je sens pour vous une haine implacable;  
Vous m'abhorrez, vous me donnez au diable;

1. Le chevalier de Beuteville, ambassadeur en Suisse, lieutenant général des armées. Il contribua plus que personne à la prise de Berg-op-Zoom.

Mais nos dangers doivent nous réunir.  
 Tout est perdu; Genève a du plaisir;  
 C'est pour nous deux le coup le plus terrible;  
 Vernet surtout y sera bien sensible.  
 Les charlatans sont donc bernés tout net!  
 Ce soir *Tartuffe*, et demain *Mahomet*!  
 Après-demain l'on nous jouera de même.  
 Des Gênois on adoucit les mœurs,  
 On les polit, ils deviendront meilleurs;  
 On s'aimera! Souffrirons-nous qu'on s'aime?  
 Allons brûler le théâtre à l'instant.  
 Un chevalier, ambassadeur de France,  
 Vient d'ériger cet affreux monument,  
 Séjour de paix, de joie, et d'innocence:  
 Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement!  
 Ayons tous deux la vertu d'Erostrate<sup>1</sup>;  
 Ainsi que lui méritons un grand nom.  
 Vous connaissez la noble ambition;  
 Le grand vous plaît, et la gloire vous flatte:  
 Prenons ce soir ~~en~~ secret un brandon.  
 En vain les sots diront que c'est un crime;  
 Dans ce bas monde il n'est ni bien ni mal;  
 Aux vrais savants tout doit sembler égal.  
 Bâtir est beau, mais détruire est sublime.  
 Brûlons théâtre, actrice, acteur, souffleur,  
 Et spectateur, et notre ambassadeur. »

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,  
 Crut contempler l'ange exterminateur  
 Qui fait sonner sa fatale trompette  
 Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire,  
 Pour réussir, Vachine doit s'armer.  
 Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire?  
 Sans toi, Vénus, peut-on savoir aimer?  
 Sans toi, Vachine, on n'est pas sûr de nuire.  
 Ils font venir la vieille à leur taudis.  
 La gausse arrive, et de ses mains crochues,  
 Que de l'enfer les chiens avaient mordues,  
 Forme un gâteau de matières fondues  
 Qui brûleraient les murs du paradis.  
 Pour en répandre au loin les étincelles  
 Vachine a pris (je ne puis décemment  
 Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)  
 Un tas pourri de brochures nouvelles,

1. Erostrate brûla, dit-on, le temple d'Éphèse pour se faire de la réputation.

Vers de Le Brun morts aussitôt que nés<sup>1</sup>,  
 Longs mandements dans le Puy confinés<sup>2</sup>,  
 Tacite orné par le sieur La Blétrie  
 D'un style neuf et d'un mélange heureux  
 De pédantisme et de galanterie,  
 Journal chrétien, madrigaux amoureux,  
 De Chiniac les écrits plagiaires<sup>3</sup>,  
 Du droit canon quarante commentaires.  
 Tout ce fatras fut du chanvre en son temps;  
 Linge il devint par l'art des tisserands,  
 Puis en lambeaux des pilons le pressèrent :  
 Il fut papier; cent cerveaux à l'envers  
 De visions à l'envi le chargèrent;  
 Puis on le brûle, il vole dans les airs,  
 Il est fumée, aussi bien que la gloire.  
 De nos travaux voilà quelle est l'histoire;  
 Tout est fumée, et tout nous fait sentir  
 Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Les trois méchants ont posé cette étoupe  
 Sous le foyer où s'assemble la troupe :  
 La mèche prend. Ils regardent de loin  
 L'heureux effet qui suit leur noble soin<sup>4</sup>,  
 Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie  
 Leurs fronts plissés se dérider de joie.  
 Déjà la flamme a surmonté les toits.  
 Les toits pourris, séjour de tant de rois;  
 Le feu s'étend, le vent le favorise.  
 Le spectateur, que la flamme poursuit,  
 Crie au secours, se précipite, et fuit :  
 Jean-Jacques rit; Brognon les exorcise.  
 Ainsi Calchas et le traître Sinon  
 S'applaudissaient lorsqu'ils mirent en cendre  
 Les murs sacrés du superbe Iliou,  
 Que le dieu Mars, Aphrodise<sup>5</sup>, Apollon,

1. Nous ne savons pas qui est ce Le Brun. Il y a tant de plats poètes connus deux jours à Paris, et ignorés ensuite pour jamais !

2. C'est apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chaudronniers de son diocèse, leur parla de La Motte et de Fontenelle.

3. Le Chiniac nous est aussi inconnu que Le Brun. Nous apprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de Fleury, qui a été assez indigent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très-connu, et assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés.

De telles gens il est assez :  
 Priez Dieu pour les trépassés.

4. Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles.

5. Vénus est nommée en grec Aphrodite. Notre auteur l'appelle Aphrodise : c'est apparemment par euphonie, comme disent les doctes.

Virent brûler, et ne purent défendre.  
 Las ! que devient le pauvre entrepreneur,  
 Ce Rosimond plus généreux qu'habile <sup>1</sup> ?  
 A ses dépens il a, pour son malheur,  
 Fait à grands frais meubler le noble asile  
 Des doux plaisirs peu faits pour cette ville ;  
 Un seul moment consume l'attirail  
 Du grand César, d'Auguste, d'Orosmane,  
 Et la toilette où se coiffa Roxane,  
 Et l'ornement de Rome et du sérail.  
 O Rosimond ! que devient votre bail ?  
 De tous vos soins quel funeste salaire !  
 Est-ce à Calvin que vous aurez recours ?  
 Est-ce à l'évêque appelé titulaire ?  
 Hélas ! lui-même a besoin de secours.  
 Ah ! malheureux ! à qui vouliez-vous plaire ?  
 Vous êtes plaint, mais fort abandonné.  
 Après vingt ans vous voilà ruiné :  
 De vos pareils c'est le sort ordinaire ;  
 Qui du public s'est fait le serviteur  
 Peut se vanter d'avoir un méchant maître.  
 Soldat, auteur, commentateur, acteur,  
 Également se repentent peut-être.  
 Loin du public, heureux dans sa maison  
 Qui boit en paix, et dort avec Suzon <sup>2</sup> !

## CHANT CINQUIÈME.

Des prédicants les âmes réjouies  
 Rendaient à Dieu des grâces infinies <sup>3</sup>  
 Sincèrement du mal qu'on avait fait :  
 Le cœur d'un prêtre est toujours satisfait  
 Si les plaisirs que son rabbat condamne  
 Sont enlevés au séculier profane.  
 Qu'arriva-t-il ? le désordre s'accrut  
 Quand de ces lieux le plaisir disparut.  
 Mieux qu'un sermon l'aimable comédie

1. M. Rosimond, entrepreneur des spectacles à Genève. Il a perdu plus de quarante mille francs à cet incendie.

2. On accusa de cet incendie le fanatisme religieux ou patriotique des bons Genevois, qui croyaient que, si la comédie s'établissait à Genève, ils seraient ruinés dans ce monde, et damnés dans l'autre. C'est par une fiction poétique qu'on l'attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

3. Expression si familière à l'un d'entre eux, que, l'ayant répétée vingt fois dans un sermon, un de ses parents lui dit : « Je te rends des grâces infinies d'avoir fini. »



Instruit les gens, les rapproche, les lie :  
 Voilà pourquoi la discorde en tout temps  
 Pour son séjour a choisi les couvents.  
 Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,  
 S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire;  
 Et tous les soins du ministre de paix  
 Dans la cité sont perdus désormais :  
 Mille horlogers<sup>1</sup>, de qui les mains habiles  
 Savaient guider leurs aiguilles dociles,  
 D'un acier fin régler les mouvements,  
 Marquer l'espace, et diviser le temps,  
 Renonçaient tous à leurs travaux utiles :  
 Le trouble augmente; on ne sait plus enfin  
 Quelle heure il est dans les murs de Calvin.  
 On voit leurs mains tristement occupées  
 A ranimer sur un grès plat et rond  
 Le fer rouillé de leurs vieilles épées;  
 Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb  
 De lourds mousquets dégarnis de platine;  
 Le fer pointu qui tourne à la cuisine,  
 Et fait tourner les poulets déplumés,  
 Bientôt se change, aux regards alarmés,  
 En longue pique, instrument de carnage;  
 Et l'ouvrier, contemplant son ouvrage,  
 Tremble lui-même, et recule de peur.

O jours! ô temps de disette et d'horreur!  
 Les artisans, dépourvus de salaire,  
 Nourris de vent, défiant les hasards,  
 Meurent de faim, en attendant que Mars  
 Les extermine à coups de cimeterre.

Avant ce temps l'industrie et la paix  
 Entretenaient une honnête opulence,  
 Et le travail, père de l'abondance,  
 Sur la cité répandait ses bienfaits :  
 La pauvreté, sèche, pâle, au teint blême,  
 Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,  
 Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,  
 Fille du Styx, pire que la mort même,  
 De porte en porte allait traînant ses pas;  
 Monsieur Labat la guette et n'ouvre pas<sup>2</sup> :

1. Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne sont pas des artisans ordinaires; ce sont, comme l'a dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, des physiciens de pratique. Les Graham et les Le Roy ont joui d'une grande considération; et M. Le Roy d'aujourd'hui est un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens sont aux simples géomètres ce qu'un grand poète est à un grammairien.

2. C'est un Français réfugié, qui, par une honnête industrie et par un

Et cependant Jean-Jacque et sa sorcière,  
 Le beau Covelle et sa reine d'amour,  
 Avec Bonnet, buvaient le long du jour  
 Pour soulager la publique misère.  
 Au cabaret le bon milord payait;  
 Des indigents la foule s'y rendait;  
 Pour s'en défaire, Abington leur jetait  
 De temps en temps de l'or par les fenêtres :  
 Nouveau secret, très-peu connu des prêtres.  
 L'or s'épuisa, le secours dura peu.  
 Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange;  
 Sous les drapeaux il est beau qu'il se range,  
 Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'en était fait; *les seigneurs magnifiques*<sup>1</sup>  
 Allaient subir le sort des républiques,  
 Sort malheureux qui mit Athène aux fers,  
 Abima Tyr et les murs de Carthage,  
 Changea la Grèce en d'horribles déserts,  
 Des fils de Mars énerma le courage,  
 Dans des filets<sup>2</sup> prit l'empire romain,  
 Et quelque temps menaça Saint-Marin<sup>3</sup>.  
 Hélas ! un jour il faut que tout périsse !  
 Dieu paternel, sauvez du précipice  
 Ce pauvre peuple, et reculez sa fin !

Dans le conseil le doux Paul Galatin  
 Cède à l'orage, et, navré de tristesse,  
 Quitte un timon qui branlait dans sa main.

travail estimable, s'est procuré une fortune de plus de deux millions. Presque toutes les familles opulentes de Genève sont dans le même cas. Les enfants de M. Hervart, contrôleur général des finances sous le cardinal Mazarin, se retirèrent dans la Suisse et en Allemagne, avec plus de six millions, à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande et l'Angleterre sont remplies de familles réfugiées qui, ayant transporté les manufactures, ont fait des fortunes très-considérables, dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaisir dans leur patrie, et y rapporteraient plus de cent millions, si l'on établissait en France la liberté de conscience, comme elle l'est dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vaste empire de la Russie, et dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un descendant de M. Hervart.

1. Quand les citoyens sont convoqués, le premier syndic les appelle *souverains et magnifiques seigneurs*.

2. Les filets de saint Pierre. Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné sur les descendants des Scipions.

3. Le cardinal Albéroni, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de Saint-Marin en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin, entre Urbin et Rimini. Elle conquiert autrefois un moulin; mais, craignant le sort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquille et heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les États.

Nécessité fait bien plus que sagesse.  
 Cramer un jour, ce Cramer dont la presse  
 A tant gémi sous ma prose et mes vers,  
 Au magasin déjà rongés des vers;  
 Le beau Cramer, qui jamais ne s'empresse  
 Que de chercher la joie et les festins,  
 Dont le front chauve est encor cher aux belles,  
 Acteur brillant dans nos pièces nouvelles;  
 Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,  
 Se promenait dans la ville affligée,  
 Vide d'argent, et d'ennuis surchargée.  
 Dans sa cervelle il cherchait un moyen  
 De la sauver, et n'imaginait rien.  
 A la fenêtre il voit madame Oudrille,  
 Et son époux, et son frère, et sa fille,  
 Qui chantaient tous des chansons en refrain  
 Près d'un buffet garni de chambertin.  
 Mon cher Cramer est homme qui se pique  
 De se connaître en vin plus qu'en musique.  
 Il entre, il boit; il demeure surpris,  
 Tout en buvant, de voir de beaux lambris,  
 Des meubles frais, tout l'air de la richesse :  
 « Je crois, dit-il non sans quelque allégresse,  
 Que la fortune enfin vous a compris  
 Au numéro de ses chers favoris.  
 L'an dix-sept cent deux six, ou je me trompe,  
 Vous étiez loin d'étaler cette pompe;  
 Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;  
 Votre gosier, raclé par la piquette,  
 Poussait des sons d'une voix bien moins nette :  
 Pour Dieu, montrez à mes sens ébaudis  
 Par quel moyen votre fortune est faite. »

Madame Oudrille en ces mots répliqua :  
 « La pauvreté longtemps nous suffoqua,  
 Quand la discorde était dans la famille,  
 Et de chez elle écartait le bon sens.  
 J'étais brouillée avec monsieur Oudrille,  
 Monsieur Oudrille avec tous ses parents,  
 Ma belle-sœur l'était avec ma fille;  
 Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.  
 Notre intérêt nous a tous réunis :  
 Pour être en paix dans son lit comme à table,  
 Le premier point est d'être raisonnable;  
 Chacun, cédant un peu de son côté,  
 Dans la maison met la prospérité. »

Cramer aimait cette saine doctrine :  
 D'un trait de feu son esprit s'illumine;

Il se recueille, il fait son pronostic,  
 Boit, prend congé, puis avise un syndic  
 Qui disputait dans la place voisine  
 Avec Deluc, et Clavière, et Flournois;  
 Trois conseillers et quatre bons bourgeois  
 Auprès de là criaient à pleine tête,  
 Et se morguaient d'un air très-malhonnette.  
 Cramer leur dit : « Madame Oudrille est prête  
 A vous donner du meilleur chambertin :  
 Montez là-haut, c'est l'arrêt du destin ;  
 Ce jour pour vous doit être un jour de fête. »  
 Chacun y court, citadin, conseiller :  
 Le beau Covelle y monte le premier ;  
 En jupon blanc sa belle requinquée,  
 Les cheveux teints d'une poudre musquée,  
 L'accompagnait, et serrait son blondin,  
 Qui sur le cou lui passait une main.  
 A leur devant madame Oudrille arrive ;  
 Sa face est ronde, et sa mine est naïve  
 En la voyant, le cœur se réjouit.  
 Elle conta comment elle s'y prit,  
 Pour radouber sa barque délabrée.

Tout le conseil entendit la leçon :  
 Le peuple même écouta la raison.  
 Les jours sereins de Saturne et de Rhée,  
 Les temps heureux du beau règne d'Astrée,  
 Dès ce moment renaquirent pour eux ;  
 On rappela les danses et les jeux  
 Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable,  
 Jeux protégés par un ministre aimable,  
 Jeux détestés de Vernet l'ennuyeux.  
 Celle qu'on dit de Jupiter la fille,  
 Mère d'amour et des plaisirs de paix,  
 Revint placer son fils à Plainpalais<sup>1</sup>.  
 Genève fut une grande famille ;  
 Et l'on jura que, si quelque brouillon

1. Plainpalais, promenade entre le Rhône et l'Arve aux portes de la ville, couverte de maisons de plaisance, de jardins, et d'excellents potagers d'un très-grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du temps qu'il n'était question dans Genève que de la grâce prévenante accordée à Jacob, et refusée à son frère le *patis-pelu*; qu'on ne parlait que des supralapsaires, des infralapsaires, des universalistes, de la perception de Dieu différente de sa vision, de plusieurs autres visions; de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de Vigilantius et de Jérôme, et autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, et par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, et on marie avantageusement ses filles.

N. B. On a souvent donné à Plainpalais de très-agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

Mettait jamais le trouble à la maison,  
On l'enverrait devers madame Oudrille.

Le roux Rousseau, de fureur hébété,  
Avec sa gaupe errant à l'aventure,  
S'enfuit de rage, et fit vite un traité  
Contre la paix qu'on venait de conclure.

## ÉPILOGUE.

Je donnerai le sixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier; car il gratifie, et ne vend pas, quoi qu'en dise l'ex-jésuite Patouillet dans un de ses mandements contre tous les parlements du royaume, sous le nom d'un archevêque <sup>1</sup>. J'espère qu'alors ma fortune sera faite, comme celle de *l'Homme aux quarante écus*.

1. J. F. de Montillet, archevêque d'Auch, signa *dans son palais archi-épiscopal*, le 23 janvier 1764, un libelle diffamatoire composé par Patouillet et consorts. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le bourreau, et l'archevêque à dix mille écus d'amende. Il est dit dans ce libelle (page 35) : « Vos pères vous avaient appris à respecter les jésuites; cette vénérable compagnie vous avait pris dans son sein dès votre enfance, pour former vos cœurs et vos esprits par le lait de ses instructions. Elle cesse d'être : on leur ôte, en les rendant au siècle, le patrimoine qu'ils y avaient laissé, etc. »

C'est-à-dire que Patouillet voulait bouleverser la famille des Patouillet, en demandant à partager, et en ne se contentant pas de sa pension.

Patouillet poursuit humblement *dans son palais archiépiscopal* (p. 47) : « Quelle est la puissance qui a frappé ces coups inouïs ? C'est une puissance étrangère.... qui est allée bien au delà des limites de sa compétence. »

Ainsi, selon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlements du royaume, les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, etc., etc. « Ces parlements, ajoute-t-il (page 48), sont les vrais ennemis des deux puissances, qui, mille fois abattus par leur concert, toujours animés de la rage la plus noire, toujours attentifs à nous nuire, nous ont porté enfin le plus perçant de tous les coups. »

Ainsi Patouillet fait dire à Montillet que les parlements sont des séditions, qui ont nui à tous les évêques en les défaisant des jésuites.

Notre imbécile Montillet  
Devint ainsi le perroquet  
De notre savant Patouillet :  
Mais on rabattit son caquet.

Patouillet s'avise de parler de poésie dans son mandement. Il traite (page 13) de vagabond un officier du roi qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans. Il est assez bien instruit pour appeler mercenaire un homme qui dans ce temps-là même avait prêté généreusement au neveu de J. F. Montillet une somme considérable, en bon voisin; et le J. F. Montillet d'Auch est assez malavisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi quand, au bout de trois ans, la nièce de l'archevêque J. F. Montillet envoya son argent avec les intérêts au créancier, qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque J. F. Montillet, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu : « Monsieur, je vous demande très-hum-

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très-légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes, si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est parfois goguenard, m'a promis de se fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

A l'égard de Jean-Jacques, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée; puisqu'il s'est fait chasser partout où il a paru; puisque c'est un absurde raisonneur, qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre Jésus-Christ, a imprimé aussi dans le même libelle que Jésus-Christ *est mort comme un Dieu*; puisqu'il est quelquefois calomniateur, déclaré tel et affiché tel par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich, et de Berne, le 25 juillet 1766, nous pensons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très-bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons à traiter ainsi les brouillons et les ingrats, et à écraser les serpents de la littérature de la même main dont il a élevé des trophées à Henri IV, à Louis XIV, et à la vérité, dans tous ses ouvrages. Nous avons besoin d'un vengeur : il est juste que celui qui a vécu avec la petite-fille de Corneille extermine les descendants des Claveret, des Scudéry, et des d'Aubignac.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui se contredit à chaque page, un romancier qui croit éclipser *Télémaque* en élevant un jeune seigneur pour en faire un menuisier, et qui croit surpasser Mme de La Fayette en faisant donner des *baisers d'ores* par une Suissesse à un précepteur suisse.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modèles du siècle de Louis XIV, défigurent la langue française par un style barbare, ou ampoulé, on entortillé; ceux qui parlent poétiquement de physique; ceux qui, dans les choses les plus communes, prodiguent les expressions les plus violentes; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable Racine; ceux qui se croient des Tite-Live pour avoir copié des dates; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au lieu de nous apprendre des faits; ceux qui, inconnus au barreau, publient les re-

blement pardon d'avoir signé le libelle de Patouillet, etc.; » ou bien : « Monsieur, je suis un imbécile qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, et qui m'en suis rapporté à ce misérable Patouillet, etc.; » ou bien : « Monsieur, pardonnez à ma bêtise, si, ne sachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de Patouillet; » ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà assez sur Montillet et Patouillet.

cueils de leurs plaidoyers inconnus au public; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes arguments, et qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y faire les réponses les plus frivoles et les plus sottes; ceux qui trafiquent de la louange et de la satire, comme on vend des merceries dans une boutique, et qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé, sans avoir jamais pu rien produire de supportable; ceux qui.... On aurait plus tôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excréments du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût et qui proscrive le mauvais, qui puisse donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver? qui sera assez éclairé et courageux?... Ah! si M. l'abbé d'Olivet, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine! mais il est trop vieux, et l'ex-jésuite Nonnotte<sup>1</sup> infecte impunément notre Franche-Comté.

1. Nous commençons pourtant à espérer que Nonnotte se décrassera. Un magistrat de notre ville le trouva ces jours passés dansant, en veste et en culotte déchirée, avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles; elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un singe. A l'égard de Patouillet, il n'y a rien à espérer de lui; le maraud a pris son pli. En qualité de Franc-Comtois, je ne cherche pas les expressions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre est quelquefois nécessaire, quoique la métaphore ait ses agréments.

On m'a parlé aussi d'un ex-jésuite nommé Prost, impliqué dans la sainte banqueroute de frère La Vallette\*, lequel Prost est retiré à Dôle sous le nom de Rotalier: il a déjà fait son marché avec tous les épiciers de la province pour leur vendre ses *Remarques sur le pontificat de Grégoire VII, de Jean XII, d'Alexandre VI; sur l'ulcère malin dont Léon X fut attaqué dans le périnée; sur la liberté d'indifférence, l'Optimisme, Zaire, Tancrède, Nanine, Mérope, le Siècle de Louis XIV, et la Princesse de Babylone*. Nous pourrions joindre ici frère Prost, dit Rotalier, à frère Nonnotte et à frère Patouillet, quand nous serons de loisir, et que nous aurons envie de rire. Ce n'est pas que nous négligions Cogé, et Larcher, et Guyon, et les grands hommes attachés à la secte des convulsionnaires, de qui les écrits donnent des convulsions. Nous sommes justes, nous n'avons acception de personne:

*Bos, asinusve fuit, nullo discrimine habemus.*

\* On ne sait pas de quelle banqueroute parle ici M. C..., avocat de Besançon, auteur de cet épilogue: car le révérend P. La Valette, ou frère La Valette (comme on voudra), a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam*, l'une à la Guadeloupe ou Guadaloupe, l'autre à Londres.

## JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

(1772.)

Quelquefois le matin, quand j'ai mal digéré,  
 Mon esprit abattu, tristement éclairé,  
 Contemple avec effroi la funeste peinture  
     Des maux dont gémit la nature :  
 Aux erreurs, aux tourments, le genre humain livré;  
 Les crimes, les fléaux de cette race impure,  
     Dont le diable s'est emparé.  
 Je dis au mont Etna : « Pourquoi tant de ravages,  
 Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ? »  
 Je redemande aux mers tous ces tristes rivages  
 Disparus autrefois sous leurs flots écumants;  
     Et je redis aux tyrans :  
     « Vous avez troublé le monde  
     Plus que les fureurs de l'onde  
     Et les flammes des volcans. »  
     Enfin, lorsque j'envisage  
     Dans ce malheureux séjour  
     Quel est l'horrible partage  
     De tout ce qui voit le jour,  
 Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure,  
     Je pleure.

Mais lorsque sur le soir, avec des libertins,  
     Et plus d'une femme agréable,  
 Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins  
 Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table;  
     Quand, loin des fripons et des sots,  
 La gatté, les chansons, les grâces, les bons mots,  
 Ornent les entremets d'un souper délectable;  
     Quand, sans regretter mes beaux jours,  
     J'applaudis aux nouveaux amours  
     De Cléon et de sa maîtresse,  
     Et que la charmante amitié,  
     Seul nœud dont mon cœur est lié,  
     Me fait oublier ma vieillesse,  
 Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits :  
     Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,  
 Qui soufflent dans Paris vainement agité  
     Des inimitiés infernales,  
 Et versent leur poison sur la société;



L'infâme calomnie avec perversité  
 Répand ses ténébreux scandales;  
 On me parle souvent du Nord ensanglanté,  
 D'un roi sage et clément chez lui persécuté,  
 Qui dans sa royale demeure  
 N'a pu trouver sa sûreté,  
 Que ses propres sujets poursuivent à toute heure :  
 Je pleure.

Mais si monsieur Terray veut bien me rembourser;  
 Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent;  
 Si mes vassaux se réjouissent,  
 Et sous l'orme viennent danser;  
 Si parfois, pour me délasser,  
 Je relis l'Arioste, ou même *la Pucelle*,  
 Toujours catin, toujours fidèle,  
 Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits,  
 Je ris.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine :  
 Chacun a son lutin qui toujours le promène  
 Des chagrins aux amusements.  
 De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends;  
 L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine;  
 Nous serons tous un jour des esprits glorieux;  
 Mais dans ce monde-ci l'âme est un peu machine :  
 La nature change à nos yeux;  
 Et le plus triste Héraclite  
 Redevient un Démocrite  
 Lorsque ses affaires vont mieux.

## LE TEMPLE DU GOÛT<sup>1</sup>.

(1731.)

### AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL.

(1733.)

*Le Temple du Goût* a fait à M. de Voltaire plus d'ennemis peut-être que ceux de ses ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puissants et les plus funestes.

On ne pardonna point à l'auteur de *la Henriade*, d'*Œdipe*,

1. Cet ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions; celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample et la plus cor-

de *Brutus*, et de *Zaïre*, d'oser juger les poètes du siècle passé, trouver des défauts dans Corneille, dans Racine, dans Despréaux, et apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-siècle s'est écoulé, et il n'y a peut-être pas un seul des jugements du *Temple du Goût* qui ne soit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poème.

La critique conseillait à M. de Voltaire de ne point faire de vers dans sa vieillesse, et de ne pas aller en Allemagne. Il n'a point profité de ces conseils, et nous y aurions beaucoup perdu s'il avait suivi le premier. Il a laissé subsister ces vers pour éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés : mais il a supprimé,

Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,  
Plus de vraisemblance à *Zaïre* ;

parce que ces conseils de la critique étaient moins l'expression de son jugement qu'un sacrifice qu'il faisait à l'opinion publique du moment.

Il a supprimé également quelques louanges qui n'étaient que des compliments de société, et qui, dans un ouvrage lu par toute l'Europe et destiné pour la postérité, auraient contrasté avec les jugements sévères, mais justes, que contient le reste du poème.

Il n'a pas cru devoir conserver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal Fleury, parce que le cardinal se rendit, peu de temps après, l'instrument de la haine des cagots contre M. de Voltaire, quoiqu'il les méprisât autant que M. de Voltaire lui-même pouvait les mépriser.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un ministre ou un prince, il conserve le droit d'effacer ses éloges, s'ils cessent de les mériter.

## LETTRE A M. CIDEVILLE,

### SUR LE TEMPLE DU GOÛT.

Monsieur, vous avez vu et vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue et exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre : chacun fournissait ses idées, et je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de \*\*\* disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens ou calvinistes; qu'en cherchant l'article de César, il n'avait rencontré que celui de Jean Césarius, professeur à Cologne; et qu'au lieu de Scipion, il avait trouvé six grandes pages sur Gaspard Scioppius. De là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome dans la bibliothèque du Temple du Goût.

recte. — L'auteur parle ici de l'édition de 1748. Le *Temple du Goût* était écrit depuis deux ans quand il parut pour la première fois. (Ed.)

Vous m'assurez tous que vous avez été assez ennuyés en lisant l'*Histoire de l'Académie française* que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de Balaïens, de Porchères, de Bardin, de Baudouin, de Faret, de Goussier, et d'autres pareils grands hommes, et je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que Voltaire; on disait que Saint-Evremond n'aurait jamais dû faire de vers, et qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé : et moi, qui trouve toujours tous les livres trop longs, et surtout les miens, je réduisais aussitôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public. Si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un malintentionné qui puisse avancer que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, et soutenir que Le Brun, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucrèce, et les docteurs de Sorbonne, dans le *Temple du Goût*.

Des auteurs auxquels on n'a point pensé crient à la satire, et se plaignent que leurs défauts sont désignés, et leurs grandes beautés passées sous silence; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie; et ils appellent le *Temple du Goût* un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une âme noire de ne louer personne sans un petit correctif, et que, dans cet ouvrage dangereux, nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation : Qui loue tout n'est qu'un flatteur; celui-là seul sait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la critique, la satire, et le libelle.

Dire que le *Traité des Études* est un livre à jamais utile, et que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries et quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage; dire que les *Mondes* est un livre charmant et unique, et qu'on est fâché d'y trouver que le jour est une beauté blonde, et la nuit une beauté brune, et d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Despréaux ait écrit :

Si je pense exprimer un auteur sans défaut,  
La raison dit Virgile, et la rime Quinault;

c'est de la satire, et de la satire même assez injuste en tous sens (avec le respect que je lui dois); car la rime de défaut n'est point assez belle pour rimer avec Quinault; et il est aussi peu vrai de

dire que Virgile est sans défaut, que de dire que Quinault est sans naturel et sans grâces.

Les Couplets de Rousseau, *le Masque de Laverne*, et telle autre horreur, certains ouvrages de Gacon; voilà ce qui s'appelle un libelle diffamatoire.

Tous les honnêtes gens qui pensent sont critiques, les malins sont satiriques, les pervers font des libelles; et ceux qui ont fait avec moi *le Temple du Goût* ne sont assurément ni malins ni méchants.

Enfin voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres; on changeait tous les soirs quelque chose; et cela a produit sept ou huit *Temples du Goût* absolument différents.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Pope, les Bononcini, ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises et des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée sans mon aveu; et celui qui l'a donnée, quel qu'il soit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition; il ne faut jamais prendre le public pour confident de ses amusements; mais la sottise est faite, et c'est un des cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; et le public aura une petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom), telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satire, et où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un traité du goût, on aurait prié les de Cotte et les Boffrand de parler d'architecture, les Coppel de définir leur art avec esprit, les Destouches de dire quelles sont les grâces de la musique, les Crébillon de peindre la terreur qui doit animer le théâtre: pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il sait, cela aurait fait un gros in-folio. Mais on s'est contenté de mettre en général les sentiments du public dans un petit écrit sans conséquence, et je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune noblesse, qui emploie l'heureux loisir de la paix à cultiver les lettres et les arts; bien différente en cela des augustes Visigoths, leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encore dans notre nation si polie quelques barbares et quelques mauvais plaisants qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant s'ils le pouvaient. Je suis très-persuadé que quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a personne qui ne fît des vers s'il était né poète, et de la musique s'il était né musicien.

Il faut seulement que les graves critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le lansquenet

et le biribi, sachent que les courtisans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande, en 1672, dansèrent à Paris sur le théâtre de Lulli, dans le jeu de paume de Belleaire, avec les danseurs de l'Opéra, et que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Je suis, etc.

Le cardinal oracle de la France (a),  
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,  
Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,  
Qui des savants a passé l'espérance,  
Qui les soutient, qui les anime tous,  
Qui les éclaire, et qui règne sur nous  
Par les attrait de sa douce éloquence;  
Ce cardinal qui sur un nouveau ton  
En vers latins fait parler la sagesse,  
Réunissant Virgile avec Platon,  
Vengeur du ciel, et vainqueur de Lucrèce<sup>1</sup>;

ce cardinal, enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allasse avec lui au temple du Goût. « C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné. »

Je répondis avec franchise :  
« Hélas ! je connais assez peu  
Les lois de cet aimable dieu ;  
Mais je sais qu'il vous favorise.  
Entre vos mains il a remis  
Les clefs de son beau paradis ;  
Et vous êtes, à mon avis,  
Le vrai pape de cette Eglise :  
Mais de l'autre pape et de vous  
(Dût Rome se mettre en courroux)  
La différence est bien visible ;  
Car la Sorbonne ose assurer  
Que le saint-père peut errer,  
Chose, à mon sens, assez possible ;  
Mais pour moi, quand je vous entends

1. *L'Anti-Lucrèce* n'avait point encore été imprimé ; mais on en connaissait quelques morceaux, et cet ouvrage avait une très-grande réputation.

D'un ton si doux et si plausible  
 Débiter vos discours brillants,  
 Je vous croirais presque infaillible.

— Ah ! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, et dans le temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi (b). — Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pèlerinage  
 Aussitôt on demandera  
 Que je compose un gros ouvrage.  
 Voltaire simplement fera  
 Un récit court, qui ne sera  
 Qu'un très-frivole badinage.  
 Mais son récit on frondera ;  
 A la cour on murmurerà ;  
 Et dans Paris on me prendra  
 Pour un vieux conteur de voyage  
 Qui vous dit d'un air ingénu  
 Ce qu'il n'a ni vu ni connu,  
 Et qui vous ment à chaque page. \*

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin<sup>1</sup>, vous fûtes du voyage,  
 Vous que le goût ne cesse d'inspirer,  
 Vous dont l'esprit si délicat, si sage,  
 Vous dont l'exemple a daigné me montrer  
 Par quels chemins on peut sans s'égarer  
 Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge  
 Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes MM. Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius ; une nuée de commentateurs qui restituaient des passages, et qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Dacier, les Saumaises<sup>2</sup> ;  
 Gens hérissés de savantes fadaïses,  
 Le teint jauni, les yeux rouges et secs,

1. L'abbé de Rothelin, de l'Académie française.

2. Dacier avait une littérature fort grande : il connaissait tout des anciens, hors la grâce et la finesse : ses commentaires ont partout de

Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,  
 Tout noircis d'encre, et coiffés de poussière.  
 Je leur criai de loin par la portière :  
 « N'allez-vous pas dans le temple du Goût  
 Vous décrasser? — Nous, messieurs? point du tout;  
 Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude :  
 Le goût n'est rien; nous avons l'habitude  
 De rédiger au long de point en point  
 Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point. »

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète et de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avait estropiés. Nous les remercîâmes de leur courtoisie, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de doreurs, de faux connaisseurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait,  
 Se pavanait sur son large visage;  
 Et mon Crassus tout en ronflant disait :  
 « J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage;  
 Du goût, messieurs, j'en suis pourvu sur tout;  
 Je n'appris rien, je me connais à tout;  
 Je suis un aigle en conseil, en affaires;  
 Malgré les vents, les rocs et les corsaires.  
 J'ai dans le port fait aborder ma nef;

l'érudition, et jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maîtresse :

*Miseri, quibus  
 Intentata nites!*

Dacier dit : « Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace sans vous connaître! » Il traduit,

*Nunc est bibendum, nunc pede libero  
 Pulsanda tellus,*

« C'est à présent qu'il faut boire, et que sans rien craindre il faut danser de toute sa force; »

*Mox juniorès quærit adulteros,*

« Elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de nouveaux galants. » Mais quoiqu'il défigure Horace, et que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, et on loue son travail en voyant son peu de génie.

Saumaise est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre Charles I<sup>er</sup> : « Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec des couronnes, et qui vous servez de sceptres comme de marottes. »

Partant il faut qu'on me bâtit en bref  
 Un beau palais fait pour moi, c'est tout dire,  
 Où tous les arts soient en foule entassés,  
 Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.  
 L'argent est prêt; je parle, obéissez.»  
 Il dit, et dort. Aussitôt la canaille  
 Autour de lui s'évertue et travaille.  
 Certain maçon, en Vitruve érigé,  
 Lui trace un plan d'ornements surchargé,  
 Nul vestibule, encor moins de façade;  
 Mais vous aurez une longue enfilade;  
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur,  
 Grands cabinets; salon sans profondeur,  
 Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,  
 Que l'on prendra pour des portes d'église;  
 Le tout boisé, verni, blanchi, doré,  
 Et des badauds à coup sûr admiré.

« Réveillez-vous, monseigneur, je vous prie,  
 Criaient un peintre; admirez l'industrie  
 De mes talents; Raphaël n'a jamais  
 Entendu l'art d'embellir un palais:  
 C'est moi qui sais ennoblir la nature;  
 Je couvrirai plafonds, voûte, voussure,  
 Par cent magots travaillés avec soin,  
 D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.»  
 Crassus s'éveille; il regarde, il rédige,  
 A tort, à droit, règle, approuve, corrige.  
 A ses côtés un petit curieux,  
 Lorgnette en main, disait : « Tournez les yeux,  
 Voyez ceci, c'est pour votre chapelle;  
 Sur ma parole achetez ce tableau,  
 C'est Dieu le Père en sa gloire éternelle,  
 Peint galamment dans le goût de Wateau<sup>1</sup>. »

Et cependant un fripon de libraire (c),  
 Des beaux esprits écumeur mercenaire,  
 Tout Bellegarde à ses yeux étalait,  
 Gacon, Le Noble, et jusqu'à Desfontaines,  
 Recueils nouveaux et journaux à centaines :  
 Et monseigneur voulait lire, et bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous  
 allions arriver au temple sans autre mauvaise fortune ; mais la

1. Wateau est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, et qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.



route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,  
 Dans l'étroit chemin du salut,  
 Est cent fois tenté par le diable  
 Avant d'arriver à son but.

C'était un (d) concert que donnait un homme de robe, fou de la musique, qu'il n'avait jamais apprise, et encore plus fou de la musique italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, et estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif français, mis en musique par un Italien qui ne savait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes françaises chantées à l'italienne, si ce n'est de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieuse et sage,  
 Par ses dons partagés ornant cet univers,  
 Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.  
 Ainsi que son esprit tout peuple a son langage,  
 Ses sons et ses accents à sa voix ajustés,  
 Des mains de la nature exactement notés :  
 L'oreille heureuse et fine en sent la différence.  
 Sur le ton des Français il faut chanter en France.  
 Aux lois de notre goût Lulli sut se ranger;  
 Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en secouant la tête. « Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. » Il fallut entrer, et voilà son concert qui commence.

Du grand Lulli vingt rivaux fanatiques,  
 Plus ennemis de l'art et du bon sens,  
 Défiguraient sur des tons glapissants  
 Des vers français en fredons italiques.  
 Une bégueule en lorgnant se pâmait;  
 Et certain fat, ivre de sa parure,  
 En se mirant chevrotait, fredonnait,  
 Et, de l'index battant faux la mesure,  
 Criait bravo lorsque l'on détonnait.

Nous sortîmes au plus vite : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa  
 Le fondement ferme et durable,

Puis jusqu'au ciel on exhaussa  
 Le faite de ce temple aimable :  
 L'univers entier l'encensa.  
 Le Romain, longtemps intraitable,  
 Dans ce séjour s'apprivoisa :  
 Le musulman, plus implacable,  
 Conquit le temple, et le rasa<sup>1</sup>.  
 En Italie on ramassa  
 Tous les débris que l'infidèle  
 Avec fureur en dispersa.  
 Bientôt François premier osa  
 En bâtir un sur ce modèle;  
 Sa postérité méprisa  
 Cette architecture si belle.

Richelieu vint, qui répara  
 Le temple abandonné par elle.  
 Louis le Grand le décora :  
 Colbert, son ministre fidèle,  
 Dans ce sanctuaire attira  
 Des beaux-arts la troupe immortelle.  
 L'Europe jalouse admira  
 Ce temple en sa beauté nouvelle;  
 Mais je ne sais s'il durera. »

Je pourrais décrire ce temple,  
 Et détailler les ornements  
 Que le voyageur y contemple;  
 Mais n'abusons point de l'exemple  
 De tant de faiseurs de romans;  
 Surtout fuyons le verbiage  
 De monsieur de Félibien<sup>2</sup>,  
 Qui noie éloquemment un rien  
 Dans un fatras de beau langage.  
 Cet édifice précieux  
 N'est point chargé des antiquailles  
 Que nos très-gothiques aïeux  
 Entassaient autour des murailles  
 De leurs temples, grossiers comme eux<sup>3</sup>.  
 Il n'a point les défauts pompeux

1. Quand Manomet II prit Constantinople en 1453, tous les Grecs qui cultivaient les arts se réfugièrent en Italie. Ils y furent principalement accueillis par les maisons de Médicis, d'Este et de Bentivoglio, à qui l'Italie doit sa politesse et sa gloire.

2. Félibien a fait, sur la peinture, cinq volumes, où on trouve moins de choses que dans le seul volume de Piles.

3. Le portail de Notre-Dame est chargé de plus d'ornements qu'on n'en voit dans tous les bâtiments de Michel-Ange, de Palladio et du vieux Mansard.

De la chapelle de Versaille<sup>1</sup>,  
Ce colifichet fastueux,  
Qui du peuple éblouit les yeux,  
Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire (f) ce que ce temple n'est pas, que de faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai seulement, en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture;  
Chaque ornement, à sa place arrêté,  
Y semblait mis par la nécessité :  
L'art s'y cachait sous l'air de la nature;  
L'œil satisfait embrassait sa structure,  
Jamais surpris, et toujours enchanté<sup>2</sup>.

Le temple était environné d'une foule de virtuoses, d'artistes, et de juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point;

Car la Critique, à l'œil sévère et juste,  
Gardant les clefs de cette porte auguste,  
D'un bras d'airain fièrement repoussait  
Le peuple goth qui sans cesse avançait.

(g) Oh ! que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux esprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris  
Les cabales toujours mutines  
De ces prétendus beaux esprits  
Qu'on vit soutenir dans Paris  
Les Pradons et les Scudéry<sup>3</sup>

1. La chapelle de Versailles n'est dans aucune proportion : elle est longue et étroite à un excès ridicule.

2. Quand on entre dans un édifice bâti selon les véritables règles de l'architecture, toutes les proportions étant observées, rien ne paraît ni trop grand, ni trop petit, et le tout semble s'agrandir insensiblement à mesure qu'on le considère; il arrive tout le contraire dans les monuments gothiques.

3. Scudéry était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarrasin fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de Scudéry, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce Scudéry se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, et il disait qu'il ne céderait à Corneille qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au *Cid* et aux *Horaces*.

A l'égard de Pradon, on sait que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, et qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

Contre les immortels écrits  
Des Corneilles et des Racines.

(h) On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, et *Polyeucte* à Corneille; ils auraient exterminé Le Brun pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre Le Moine à se tuer pour avoir fait l'admirable salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'Orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie.  
L'Intérêt, le Soupçon, l'infâme Calomnie,  
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,  
Entr'ouvrent en secret d'un air mystérieux  
Les portes des palais à leur cabale impie.  
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux;  
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie (i) :  
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,  
Verse en secret des pleurs, que le temps seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant : c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état, et de tout âge, qui grattaient à la porte, et qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'Académie; celui-ci venait de composer une comédie métaphysique, celui-là tenait un petit recueil de ses poésies, imprimé depuis longtemps incognito, avec une longue approbation<sup>1</sup> et un privilège. Cet autre venait présenter un mandement en style précieux, et était tout surpris qu'on se mît à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. « Je suis le R. P. Albertus Garassus (j), disait un moine noir; je prêche mieux que Bourdaloue : car jamais Bourdaloue ne fit brûler de livres; et moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre Pierre Bayle. dans une petite province toute pleine d'esprit, j'ai touché tellement les auditeurs, qu'il y en eut six qui brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau triomphe. — Allez. frère Garassus, lui dit la Critique, allez, barbare; sortez du temple du Goût; sortez de ma présence, Visigoth moderne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré. — J'apporte ici *Marie Alacoque*, disait un homme fort grave. — Allez souper avec elle, » répondit la déesse.

1. La plupart des mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges. Les censeurs des livres manquent en cela de respect au public. Leur devoir n'est pas de dire si un livre est bon, mais s'il n'y a rien contre l'État.

Un raisonneur avec un fausset aigre  
 Criait : « Messieurs, je suis ce juge intègre  
 Qui toujours parle, arguë, et contredit;  
 Je viens siffler tout ce qu'on applaudit. »  
 Lors la Critique apparut, et lui dit :  
 « Ami Bardou, vous êtes un grand mattre,  
 Mais n'entrerez en cet aimable lieu;  
 Vous y venez pour fronder notre dieu :  
 Contentez-vous de ne le pas connaître. »

M. Bardou se mit alors à crier : « Tout le monde est trompé et le sera; il n'y a point de dieu du Goût, et voici comme je le prouve. » Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta, et l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée  
 De ce parvis obstinément chassée,  
 Tout doucement venait La Motte-Houdard,  
 Lequel disait d'un ton de papelard :  
 « Ouvrez, messieurs, c'est mon *OEdipe* en prose.  
 Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose<sup>1</sup>.  
 De grâce, ouvrez; je veux à Despréaux  
 Contre les vers dire avec goût deux mots. »

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien et à la dureté de ses derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre Perrault et Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur (k), soutenu par deux petits satyres, et couvert de lauriers et de chardons.

« Je viens, dit-il<sup>2</sup>, pour rire et pour m'ébattre,  
 Me rigolant, menant joyeux déduit,  
 Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

— Qu'est-ce que j'entends là ? dit la Critique. — C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la saison du printemps :

Car les jeunes zéphyr, de leurs chaudes haleines,  
 Ont fondu l'écorce des eaux<sup>3</sup>. »

1. Houdard de La Motte fit, en 1728, un *OEdipe* en prose et un *OEdipe* en vers. A l'égard de son *OEdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *OEdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, et l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opéras, et des dissertations très-bien écrites.

2. Vers de Rousseau. — 3. *Ibid.* (Ed.)

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. « Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour ' une grenouille aquatique,  
Qui du fond d'un petit thorax  
Va chantant, pour toute musique,  
Brekeke, kake, koax, koax, koax ?

— Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique (1), quel horrible jargon ! » Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, et refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'écria :

« O vous, messieurs les beaux esprits,  
Si vous voulez être chéris  
Du dieu de la double montagne,  
Et que toujours dans vos écrits  
Le dieu du Goût vous accompagne,  
Faites tous vos vers à Paris,  
Et n'allez point en Allemagne. »

Puis, me faisant approcher, elle me dit tout bas : « Tu le connais ; il fut ton ennemi, et tu lui rends justice.

Tu vis sa muse indifférente,  
Entre l'autel et le fagot,  
Manier d'une main savante  
De David la harpe imposante  
Et le flageolet de Marot.  
Mais n'imité pas la faiblesse  
Qu'il eut de rimer trop longtemps :  
Les fruits des rives du Permesse  
Ne croissent que dans le printemps,  
Et la froide et triste vieillesse  
N'est faite que pour le bon sens. »

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida que Rousseau passerait devant La Motte en qualité de versificateur, mais que La Motte aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit et de raison.

Ces deux hommes si différents n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère et l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme qui était depuis longtemps dans ce temple, tantôt à une lace, tantôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle,  
Qui, par les beaux-arts entouré,

Répandait sur eux, à son gré,  
 Une clarté douce et nouvelle.  
 D'une planète, à tire-d'aile,  
 En ce moment il revenait  
 Dans ces lieux où le Goût tenait  
 Le siège heureux de son empire :  
 Avec Quinault il badinait;  
 Avec Mairan il raisonnait;  
 D'une main légère il prenait  
 Le compas, la plume, et la lyre.

« Eh quoi ! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ! Quoi ! le bon Goût souffrira dans son temple l'auteur des *Lettres du ch. d'Iler....*, d'une *Passion d'autonne*, d'un *Clair de lune*, d'un *Ruisseau amant de la prairie*, de la tragédie d'*Aspar*, d'*Endymion*, etc. ! — Hé ! non, dit la Critique : ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois ; c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire ; de *Thétis et Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Histoire de l'Académie des sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre. »

Rousseau alla faire une épigramme ; et Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer ; et il alla prendre tranquillement sa place entre Lucrèce et Leibnitz<sup>1</sup>. Je lui demandai pourquoi Leibnitz était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphysicien et géomètre, et que la Critique le souffrait en cette place pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique, se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : « Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux ; mais je suis la Critique, vous êtes chez le dieu du Goût, et voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public, et de la mienne ; car nous sommes à la longue toujours tous trois d'accord :

Votre muse sage et riante  
 Devrait aimer un peu moins l'art :

1. Leibnitz, né à Leipsick le 23 juin 1646, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique un grand goût pour les belles-lettres ; il faisait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre, et de plusieurs autres souverains.

Ne la gêtez point par le fard ;  
Sa couleur est assez brillante. »

(m) A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima ; il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

« Aveugle que j'étais ! je crus voir la nature ;  
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure ;  
J'adorai comme un dieu ce mortel orgueilleux  
Qui fit la guerre au ciel, et détrôna les dieux.  
L'âme ne me parut qu'une faible étincelle  
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.  
Tu m'as vaincu : je cède ; et l'âme est immortelle,  
Aussi bien que ton nom, mes écrits, et tes vers. »

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les poètes latins qui étaient là le prirent pour un ancien Romain, à son air et à son style ; mais les poètes français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus, et disent que, puisque Lucrèce, né à Rome, embellissait Epicure en latin, son adversaire, né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retarde-ments agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'autel et jusqu'au trône du dieu du Goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,  
Ce dieu charmant que l'on ignore  
Quand on cherche à le définir ;  
Ce dieu qu'on ne sait point servir  
Quand avec scrupule on l'adore ;  
Que La Fontaine fait sentir,  
Et que Vadius cherche encore.  
Il se plaisait à consulter  
Ces grâces simples et naïves  
Dont la France doit se vanter ;  
Ces grâces piquantes et vives  
Que les nations attentives  
Voulurent souvent imiter ;  
Qui de l'art ne sont point captives ;  
Qui régnaient jadis à la cour,  
Et que la nature et l'amour  
Avaient fait naître sur nos rives.  
Il est toujours environné  
De leur troupe tendre et légère ;  
C'est par leurs mains qu'il est orné,  
C'est par leurs charmes qu'il sait plaire ;  
Elles-mêmes l'ont couronné



D'un diadème qu'au Parnasse  
Composa jadis Apollon  
Du laurier du divin Maron,  
Du lierre et du myrte d'Horace,  
Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la sagesse (n);  
Le sentiment et la finesse  
Brillent tendrement dans ses yeux;  
Son air est vif, ingénieux :  
Il vous ressemble enfin, Sylvie,  
A vous que je ne nomme pas,  
De peur des cris et des éclats  
De cent beautés que vos appas  
Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui, Rollin dictait<sup>1</sup>  
Quelques leçons à la jeunesse;  
Et, quoique en robe, on l'écoutait o).  
Chose assez rare à son espèce.  
Près de là, dans un cabinet  
Que Girardon et le Puget<sup>2</sup>  
Embellissaient de leur sculpture,  
Le Poussin sagement peignait<sup>3</sup>,

1. Charles Rollin, ancien recteur de l'université et professeur royal, est le premier homme de l'université qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse, et qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, et cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des études* respire le bon goût et la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter (t. III, liv. VI, part. III, chap. II, art. 1, sect. 1) en parlant de Cyrus : « Aussitôt, dit-il, on équipe le petit Cyrus en échanson; il s'avance gravement, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement entre trois doigts.... » J'ai appréhendé, dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poison. — Du poison ! et comment cela ? — Oui, mon papa. » En un autre endroit (liv. VII, part. I, art. 2), en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfants : « Une balle, un ballon, un sabot, sont fort de leur goût.... » Et liv. VII, part. II, chap. II, art. 4 : « Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne. » Il serait à souhaiter qu'on corrigât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, si estimable d'ailleurs.

2. Girardon mettait dans ses statues plus de grâce, et le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon, ainsi que le mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. Le Milon et l'Andromède sont du Puget.

3. Le Poussin, né aux Andelys en 1594, n'eut de maître que son génie et quelques estampes de Raphaël qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'Etat des Noyers, il y établit le bon goût de la peinture; mais, persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, et sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacre-

Le Brun fièrement dessinait<sup>1</sup>;  
 Le Sueur entre eux se plaçait<sup>2</sup>;  
 On l'y regardait sans murmure;  
 Et le dieu, qui de l'œil suivait  
 Les traits de leur main libre et sûre,  
 En les admirant se plaignait  
 De voir qu'à leur docte peinture,  
 Malgré leurs efforts, il manquait  
 Le coloris de la nature,  
 Sous ses yeux, des Amours badins  
 Ranimaient ces touches savantes.  
 Avec un pinceau que leurs mains  
 Trempaient dans les couleurs brillantes  
 De la palette<sup>3</sup> de Rubens (p).

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du dieu du Goût. Les Pavillon, les Benserade, les Pellisson, les Segrais<sup>4</sup>, les Saint-Évremond, les Balzac, les Voiture, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. « Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands

ments sont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'Orléans un *Ravissement de saint Paul*, du Poussin, qui fait pendant avec la *Vision d'Ezéchiel*, de Raphaël, et qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphaël, et on les voit tous deux avec un égal plaisir.

1. Le Brun, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la *Famille d'Alexandre* est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que le Poussin et Raphaël, mais il a autant d'invention que Raphaël et plus de vivacité que le Poussin. Les estampes des *Batailles d'Alexandre* sont plus recherchées que celles des *Batailles de Constantin* par Raphaël et par Jules Romain.

2. Eustache Le Sueur était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

3. Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos peintres français pour la correction du dessin.

4. Segrais est un poète très-faible; on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Enéide* est du style de Chapelain. Il y a un opéra de lui, c'est Roland et Angélique, sous le titre de *l'Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue :

Pour couronner leur tête  
 En cette fête,  
 Allons dans nos jardins,  
 Avec les lis de Charlemagne,  
 Assembler les jasmins  
 Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un roman purement écrit et entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

hommes : ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits

Beaucoup de grâces sont ternies :

Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,

Mais exclus du rang des génies. »

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux :

« Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts ; »

mais la Critique, ayant lu par malheur pour lui quelques pages de son *Énéide* en vers français, le renvoya assez durement, et laissa venir à sa place Mme de La Fayette<sup>1</sup>, qui avait mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde* et celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pellisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son *Histoire de l'Académie française*, et d'avoir rapporté comme des bons mots des choses assez grossières<sup>2</sup>. Le doux mais faible Pavillon fait sa cour humblement à Mme Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal<sup>3</sup> Saint-Évremond n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de

1. Voici ce que M. Huet, évêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ses *Commentaires*, édition d'Amsterdam ; « Mme de La Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa *Zaïde* paraître sous le nom de Segrais ; et lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis de Segrais, qui ne savaient pas la vérité, se plaignirent de ce trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais longtemps été témoin oculaire, et c'est ce que je suis en état de prouver par plusieurs lettres de Mme de La Fayette, et par l'original du manuscrit de la *Zaïde*, dont elle m'envoyait les feuilles à mesure qu'elle les composait. »

2. Voici ce que Pellisson rapporte comme des bons mots : « Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

Oh ! que ce beau couple d'amants

Va goûter de contentements !

Que leurs délices seront grandes !

Ils seront toujours en festins ;

Car si La Prou fournit les viandes,

Voiture fournira les vins. »

Il ajoute que Mme Desloges, jouant au jeu des proverbes, dit à Voiture : « Celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. » Son *Histoire de l'Académie* est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment : et ceux qui lisent ce livre sans prévention sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

3. On sait à quel point Saint-Évremond était mauvais poète. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politik*.

longues phrases hyperboliques Voiture<sup>1</sup> et Benserade, qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de Bussy. Mme de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le comte de Bussy avait de messire Roger de Rabutin.

Bussy, qui s'estime et qui s'aime  
Jusqu'au point d'en être ennuyeux  
Est censuré dans ces beaux lieux  
Pour avoir, d'un ton glorieux,  
Parlé trop souvent de lui-même.<sup>2</sup>  
Mais son fils, son aimable fils,  
Dans le temple est toujours admis.  
Lui qui, sans flatter, sans médire,  
Toujours d'un aimable entretien  
Sans le croire, parle aussi bien  
Que son père croyait écrire.

1. Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé qui eut le plus de gloire, et celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, et peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, et ses lettres ne valent guère mieux que celles de Le Pays et de Boursault. Voici quelques uns de ses traits : « Lorsque vous me débirez le cœur et que vous le mettez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, et un de vos souris confit mes plus amères douleurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte, sans mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, je vous conseille de vous faire roi de Madère. Imaginez-vous le plaisir d'avoir un royaume tout de sucre ! A dire le vrai, nous y vivrions avec beaucoup de douceur »

Il écrit à Chapelain : » Et notez, quand il me vient en la pensée que c'est au plus judicieux homme de notre siècle, au père de *la Lionne* et de *la Pucelle* que j'écris, les cheveux me dressent si fort à la tête qu'il semble d'un hérisson. »

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

Nous trouvâmes près Sercotte,  
Cas étrange, et vrai pourtant,  
Des bœufs qu'on voyait broutant  
Dessus le haut d'une motte,  
Et plus bas quelques cochons,  
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un temps où l'on commençait à sortir de la barbarie, et où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai que Despréaux l'a comparé à Horace; mais Despréaux était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe; et Despréaux a rétracté depuis ces éloges.

2. Il écrivit au roi : « Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit, et du courage.... J'ai de la naissance, et l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis. »

Je vis arriver en ce lieu  
 Le brillant abbé de Chaulieu,  
 Qui chantait en sortant de table.  
 Il osait caresser le dieu  
 D'un air familier, mais aimable.  
 Sa vive imagination  
 Prodiguait, dans sa douce ivresse,  
 Des beautés sans correction <sup>1</sup>,  
 Qui choquaient un peu la justesse,  
 Mais respiraient la passion.  
 La Fare<sup>2</sup>, avec plus de mollesse,  
 En baissant sa lyre d'un ton,  
 Chantait auprès de sa maîtresse  
 Quelques vers sans précision,  
 Que le plaisir et la paresse  
 Dictaient sans l'aide d'Apollon.  
 Auprès d'eux le vif Hamilton<sup>3</sup>  
 Toujours armé d'un trait qui blesse,  
 Médisait de l'humaine espèce,  
 Et même d'un peu mieux, dit-on.  
 L'aisé, le tendre Saint-Aulaire<sup>4</sup>,

1. L'abbé de Chaulieu, dans une épître au marquis de La Fare, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;  
 Déjà venaient frapper mes oreilles timides  
 Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, et parle du Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante,  
 Des volontés du ciel interprète lassante....

Voilà bien le confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :  
 Ainsi l'on doit passer avec tranquillité  
 Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, et M. de Saint-Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue; mais les beautés de sentiment et d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de Chaulieu mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

2. Le marquis de La Fare, auteur des *Mémoires* qui portent son nom, et de quelques pièces de poésie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poète. Il est mort en 1718. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de Chaulieu, son intime ami, avec une préface très-partiale et pleine de défauts.

3. Le comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu et de légèreté. Il était fort satirique.

4. M. de Saint-Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faisait encore des chansons aimables.

Plus vieux encor qu'Anacréon,  
 Avait une voix plus légère ;  
 On voyait les fleurs de Cythère  
 Et celles du sacré vallon  
 Orner sa tête octogénaire.

Le dieu aimait fort tous ces messieurs, et surtout ceux qui ne se piquaient de rien : il avertissait Chaulieu de ne se croire que le premier des poètes négligés, et non pas le premier des bons poètes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet<sup>1</sup>, ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y sait fuir également  
 Le précieux, le pédantisme,  
 L'air empesé du syllogisme,  
 Et l'air fou de l'emportement.  
 C'est là qu'avec grâce on allie  
 Le vrai savoir à l'enjouement,  
 Et la justesse à la saillie ;  
 L'esprit en cent façons se plie ;  
 On sait lancer, rendre, essuyer  
 Des traits d'aimable raillerie ;  
 Le bon sens, de peur d'ennuyer,  
 Se déguise en plaisanterie (q).

Là se trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées. Il parlait toujours au dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un jour :

« Réglez mieux votre passion »  
 Pour ces syllabes enfilées,  
 Qui, chez Richelet étalées,  
 Quelquefois sans invention,  
 Disent avec profusion  
 Des riens en rimes redoublées. »

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le président de Maisons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable et solide, qui avait aimé tous les arts.

« O transports ! ô plaisirs ! ô moments pleins de charmes !  
 Cher Maisons ! m'écriai-je en l'arrosant de larmes.  
 C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,

1. Despréaux alla réciter ses ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cotin, et quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.  
 La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.  
 Ah! puisque le destin nous voulait séparer,  
 C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.  
 Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,  
 Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs;  
 Il sème de chagrins ma pénible carrière :  
 La tienne était brillante, et couverte de fleurs.  
 Dans le sein des plaisirs, des arts, et des honneurs.  
 Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse;  
 Ma vertu n'était point l'effet de ta faiblesse;  
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison  
 Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.  
 L'homme est né pour l'erreur : on voit la molle argile  
 Sous la main du potier moins souple et moins docile  
 Que l'âme n'est flexible aux préjugés divers,  
 Précepteurs ignorants de ce faible univers.  
 Tu bravas leur empire, et tu ne sus te rendre  
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié;  
 Et dans toi la nature avait associé  
 A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.»

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques jésuites. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent partout; mais le dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours :

« Quittez d'un censeur pointilleux  
 La pédantesque diligence;  
 Aimons jusqu'aux défauts heureux  
 De leur mâle et libre éloquence :  
 J'aime mieux errer avec eux  
 Que d'aller, censeur scrupuleux  
 Peser des mots dans ma balance. »

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le raporte; mais nous autres poètes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime (r).

(s) Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,  
 Je ne me borne point à vous;  
 N'avoir qu'un goût est peu de chose :  
 Beaux-arts, je vous invoque tous.  
 Musique, danse, architecture,

Que vous m'inspirez de désirs  
 Art de graver, docte peinture,  
 Beaux-arts, vous êtes des plaisirs;  
 Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour à tour, sur l'autel du dieu, des livres, des dessins, et des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut construite par Perrault et par Louis Le Vau, grands artistes trop peu connus. Là est le dessin de la porte Saint-Denis, dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument; cette admirable fontaine<sup>1</sup>, qu'on regarde si peu, et qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Goujon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, et qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres; le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une église, une place, et des admirateurs, et qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monuments, négligés par un vulgaire toujours barbare, et par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté : elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre  
 De vieux manuscrits vermoulus,  
 Et la suite inutile et rare  
 D'écrivains qu'on n'a jamais lus.  
 Le dieu daigna de sa main même  
 En leur rang placer ces auteurs  
 Qu'on lit, qu'on estime, et qu'on aime,  
 Et dont la sagesse suprême  
 N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres (t) y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, et qui chante du même ton les psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture et Sarrasin n'ont pas à eux deux plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son

1. La fontaine Saint-Innocent. L'architecture est de Lescot, abbé de Claigny, et les sculptures de Jean Goujon.



propre aveu ; car ce judicieux philosophe , ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes , disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un in-folio , s'il n'avait écrit que pour lui , et non pour les libraires <sup>1</sup>.

(u) Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là , les mystères du dieu furent dévoilés ; là , je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupait à corriger ces fautes de leurs écrits excellents , qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral , et rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent ; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose <sup>2</sup>.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste , impétueux , et facile , lesquelles déparent un peu la sublimité de ses *Oraisons funèbres* ; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand , ce sublime Corneille ,  
Qui plut bien moins à notre oreille  
Qu'à notre esprit qu'il étonna ;  
Ce Corneille , qui crayonna <sup>3</sup>  
L'âme d'Auguste et de Cinna ,  
De Pompée et de Cornélie ,  
Jetait au feu sa *Pulchérie* ,  
*Agésilas* et *Suréna* ,  
Et sacrifiait sans faiblesse  
Tous ces enfants infortunés ,  
Fruits languissants de sa vieillesse ,  
Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur , plus élégant , plus tendre ,  
Et parlant au cœur de plus près ,  
Nous attachant sans nous surprendre ,  
Et ne se démentant jamais ,  
Racine observe les portraits  
De Bajazet , de Xipharès ,  
De Britannicus , d'Hippolyte .  
A peine il distingue leurs traits :  
Ils ont tous le même mérite ,

1. C'est ce que Bayle lui-même écrit au sieur des Maizeaux.

2. Jamais l'illustre Fénelon n'avait prétendu que son *Télémaque* fût un poëme ; il connaissait trop les arts pour les confondre ainsi : lisez sur ce sujet une Dissertation de l'abbé Fraguier , imprimée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

3. Terme dont Corneille se sert dans une de ses épitres.

Tendres, galants, doux, et discrets;  
 Et l'Amour, qui marche à leur suite,  
 Les croit des courtisans français,  
 Toi, favori de la nature,  
 Toi, La Fontaine, auteur charmant,  
 Qui, bravant et rime et mesure,  
 Si négligé dans ta parure,  
 N'en avais que plus d'agrément,  
 Sur tes écrits inimitables  
 Dis-nous quel est ton sentiment;  
 Éclaire notre jugement  
 Sur tes *Contes* et sur tes *Fables*.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui, dans le temple du Goût, joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses *Fables*. Il accourcissait presque tous ses *Contes*, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,  
 Lui qu'arma la raison des traits de la satire,  
 Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,  
 Établit d'Apollon les rigoureuses lois.  
 Il revoit ses enfants avec un œil sévère :  
 De la triste *Équivoque* il rougit d'être père;  
 Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur  
 Dont il défigura le vainqueur de Namur.  
 Lui-même il les efface, et semble encor nous dire :

« Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire. »

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le poète des grâces, comme Despréaux est le poète de la raison.

Mais le sévère satirique  
 Embrassait encore en grondant  
 Cet aimable et tendre lyrique,  
 Qui lui pardonnait en riant.

« Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéras si agréables. — Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés  
 Soyez vrai, précis, raisonnable;  
 Que vos écrits soient respectés :  
 Mais permettez-moi d'être aimable. »

Après avoir salué Despréaux, et embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire :

« Le sage, le discret Térence  
Est le premier des traducteurs;  
Jamais dans sa froide élégance  
Des Romains il n'a peint les mœurs :  
Tu fus le peintre de la France :  
Nos bourgeois à sots préjugés,  
Nos petits marquis rengorgés,  
Nos robins toujours arrangés,  
Chez toi venaient se reconnaître;  
Et tu les aurais corrigés,  
Si l'esprit humain pouvait l'être.

— Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ? j'aurais trouvé des dénouements plus heureux, j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique. »

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le dieu du Goût est difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort,  
Quand il a trouvé l'art de plaire;  
Il le critique sans colère,  
Il l'applaudit avec transport.

Melpomène, étalant ses charmes,  
Vient lui présenter ses héros;  
Et c'est en répandant des larmes  
Que ce dieu connaît leurs défauts.

Malheur à qui toujours raisonne,  
Et qui ne s'attendrit jamais !  
Dieu du Goût, ton divin palais  
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à peu près dans ce sens ; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots :

« Adieu, mes plus chers favoris :  
Comblés des faveurs du Parnasse,  
Ne souffrez pas que dans Paris  
Mon rival usurpe ma place.

« Je sais qu'à vos yeux éclairés  
Le faux goût tremble de paraître;

Si jamais vous le rencontrez,  
 Il est aisé de le connaître :  
 « Toujours accablé d'ornements,  
 Composant sa voir, son visage,  
 Affecté dans ses agréments,  
 Et précieux dans son langage.  
 « Il prend mon nom, mon étendard  
 Mais on voit assez l'imposture;  
 Car il n'est que le fils de l'art;  
 Moi, je le suis de la nature. »

---

## VARIANTES.

- (a) Le cardinal oracle de la France,  
 Non ce mentor qui gouverne aujourd'hui,  
 Juste à la cour, humble dans sa puissance,  
 Maître de tout, et plus maître de lui;  
 Mais ce Nestor, etc.

(b) « Il est bon que vous observiez de près un dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître,  
 Il l'est, ou du moins le doit être;  
 Mais vous l'encensez de trop loin,  
 Et nous allons prendre le soin  
 De vous le faire mieux connaître. »

Je remerciai Son Éminence de sa bonté, et je lui dis : « Monseigneur, je suis extrêmement indiscret : si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Et si, dans son malin vouloir,  
 Quelque critique veut savoir  
 En quels lieux, en quel coin du monde,  
 Est bâti ce divin manoir,  
 Que faudra-t-il que je réponde ? »

Le cardinal me répliqua que le temple était dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, et que je fisse ma relation avec sincérité; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, et que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, et nous partîmes.

(c) Édition de 1733 :

Et cependant un fripon de libraire  
 Des beaux esprits écumeur mercenaire,  
 Vendeur adroit de sottise et de vent,  
 En souriant d'une mine matoise,  
 Lui mesurait des livres à la toise;  
 Car monseigneur est surtout fort savant.

(d) C'était un concert que l'on donnait dans une maison de campagne bizarrement située, et bâtie de même. Le maître de la maison voyant de loin le carrosse du cardinal, et sachant que Son Éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de Lulli, de Destouches, et de Campra, et l'assura qu'à son concert il n'y aurait point de musique française. Le cardinal lui remontra en vain que la musique italienne, la française, et la latine, étaient fort bonnes, chacune dans leur genre; qu'il n'y a rien de si ridicule que de l'italien chanté à la française, si ce n'est peut-être le français chanté à l'italienne: car, lui dit-il avec ce ton de voix aimable fait pour orner la raison,

« La nature féconde, ingénieuse, et sage, etc. »

(e) L'édition d'Amsterdam, après le vers,

Mais je ne sais s'il durera,

contient ce qui suit :

« Ce serait ici le lieu de m'étendre sur la structure de cet édifice, et de parler d'architrave et d'archivolte, si j'avais formé le dessein de n'être pas lu :

Évitons le long verbiage  
De monsieur de Félibien,  
Qui noie, etc. »

Les éditions de Kehl donnent cette autre variante :

« C'est cela même, dit le cardinal; mais, puisqu'il est question de goût, défiez-vous un peu des rimes redoublées : elles ont l'air de la facilité, elles soutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille; mais il faut qu'elles disent quelque chose à l'esprit, sans quoi ce n'est plus qu'un abus de la rime; c'est un arbre couvert de feuilles, qui n'aurait point de fruits. L'aimable Chapelle est tombé lui-même quelquefois dans ce défaut; et plusieurs de ses petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, et du retour des mêmes rimes,

Qui chez Richelet étalées,  
Et des esprits sages sifflées,  
Bien souvent sans invention,  
Disent avec profusion, etc. »

(/) Il est plus aisé de dire ce que ce temple n'est pas que de faire connaître ce qu'il est. Je n'ose en faire une longue description, et épuiser les termes d'architecture; car c'est surtout en parlant du temple du Goût qu'il ne faut pas ennuyer :

Dieu nous garde du verbiage  
De monsieur de Félibien,  
Qui noie éloquentement un rien  
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail, qui serait ici très-hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire :

Simple en était la noble architecture, etc.

(g) Là ne sont point reçus les petits-maitres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écourent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont régné chez certaines femmes, et qui se sont fait appeler grands hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte, et adressent en vain leurs plaintes à quelques seigneurs ou soi-disant tels, ennemis jurés du vrai mérite, qui les néglige, et protecteurs ardents des esprits médiocres, dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudemment tous ces petits satiriques obscurs, qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les auteurs connus, qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! Mais, à la honte de la littérature et de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit, qui s'acharnent à le décrier et à le perdre; qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les palais des princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité; calomnieurs de profession, monstres ennemis des arts et de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac et l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes.

(h) Premières éditions :

On repoussait plus fièrement ces hommes injustes et dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincèrement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance et la calomnie<sup>1</sup>. Ils disent que *Télémaque* est un libelle contre Louis XIV, et *Esther* une satire contre le ministère : ils donnent de nouvelles clefs de La Bruyère, ils infectent tout ce qu'ils touchent.

- (i) Un fat leur applaudit, un méchant les appuie;  
Et le mérite en pleurs, persécuté par eux,  
Renonce en soupirant aux beaux-arts qu'on décrie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac et l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits et pour les esprits justes. Leur fuite précipitée, etc.

- (j) Les premières éditions portent : « Je suis le révérend père...., criait l'un; faites un peu place à monseigneur, » disait l'autre.

Un raisonneur avec un fausset aigre, etc.

1. On a fait réellement ces reproches à Fénelon et à Racine, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, et auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

(k) Rousseau parut en revenant d'Allemagne : il avait été autrefois dans le temple ; mais quand il voulut y rentrer,

Il eut beau tristement redire  
Ses vers durement façonnés,  
Hérissés de traits de satire,  
On lui ferma la porte au nez.

Rousseau se fâcha d'autant plus que la déesse avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures , et lui cria :

« Ah ! je connais votre cœur équivoque ;  
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,  
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque :  
Plus on l'échauffe, et plus il se durcit. »

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes, qui sont toutes dans ce goût. La Motte les entendit : il en rit, mais point trop fort, et avec discrétion. Rousseau, furieux, lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie ; et cette dispute aurait duré longtemps entre eux, si la Critique ne leur avait imposé silence, et ne leur avait dit : « Écoutez : vous, La Motte, brûlez votre *Iliade*, vos tragédies, et toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables et de vos opéras ; prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous et de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos fables, l'*Europe galante* ; avec cela, entrez hardiment.

« Vous, Rousseau, brûlez vos opéras, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, sonnets : jurez de ne plus écrire, et venez vous mettre au-dessus de La Motte en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. » La Motte fit la révérence, Rousseau tourna la bouche, et tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition de 1733, après ce vers,

On lui ferma la porte au nez,  
on lisait :

Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représailles. Il s'écriait en rougissant :

« Adoucissez cette rigueur extrême :  
Je viens chercher Marot mon compagnon ;  
J'eus comme lui quelque peu de guignon.  
Le dieu qui rime est le seul dieu qui m'aime :  
Connaissez moi ; je suis toujours le même.  
Voici des vers contre l'abbé Bignon<sup>1</sup> ;

1. Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les Oeuvres de Rousseau une mauvaise épigramme contre M. l'abbé Bignon, qui est regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des

J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Versailles;  
 J'ai rétracté l'éloge de Noailles<sup>1</sup>.  
 Du dieu Pluton lisez le jugement<sup>2</sup>,  
 Où j'ai *sanglé* messieurs du parlement.  
 O vous, Critique! ô vous, déesse utile!  
 C'était par vous que j'étais inspiré :  
 En tout pays, en tout temps abhorré,  
 Je n'ai que vous désormais pour asile. »

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, et parla ainsi :

« Rousseau, connais mieux la Critique :  
 Je suis juste, et ne fus jamais  
 Semblable à ce monstre caustique  
 Qui l'arma de ses lâches traits,  
 Trempés au poison satirique  
 Dont tu t'enivres à longs traits.  
 Autrefois de ta félonie  
 Thémis te donna le guerdon :  
 Par arrêt ta muse est bannie  
 Pour certains couplets de chanson,  
 Et pour un fort mauvais facton  
 Que te dicta la calomnie.  
 Mais par l'équitable Apollon  
 Ta rage fut bien mieux punie :  
 Il t'ôta le peu de génie  
 Dont tu dis qu'il t'avait fait don :

lettres. Rousseau a tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu si respectable; et voici comme il définit ce sage prélat, bibliothécaire du roi :

C'est celui qui sous Apollon  
 Prend soin des haras du Parnasse,  
 Et qui fait provigner la race  
 Des bidets du sacré vallon.

1. Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de Noailles, où il avait dit :

Oh! qu'il chansonne bien!  
 Serait-ce point Apollon Delphien?  
 Venez, voyez : tant à beau le corsage, etc.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de Noailles, qui songeait à lui faire avoir un emploi, ce seigneur lui retira sa protection. Rousseau, étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula *la Palinodie*, ouvrage généralement méprisé.

2. *Le jugement de Pluton*, allégorie de Rousseau, dans laquelle il se répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au bannissement. Cette pièce est d'un style dur et rebutant. Il y a encore je ne sais quelle épigramme de lui sur cet auguste corps.

Si de Noé l'un des enfants maudit,  
 De son seigneur perdit la sauvegarde,  
 Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,  
 Surpris son père en posture gaillarde;  
 Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde  
 Au fond de l'arche, en guise de relais,  
 Il en tira cette espèce bâtarde  
 Qu'on nomme gens de robe et de palais.



Il te priva de l'harmonie ;  
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui  
 Que la fureur et la manie  
 De rimer encor malgré lui  
 Des vers tudesques qu'il renie.  
 O vous, messieurs les beaux esprits,  
 Si vous voulez être chéris  
 Du dieu de la double montagne,  
 Et que dans vos galants écrits  
 Le dieu du Goût vous accompagne,  
 Faites tous vos vers à Paris,  
 Et n'allez point en Allemagne. »

(m) « Ah, bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! » Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau ! elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique :

« Eh ! montrez-vous un peu moins difficile.  
 J'ai près de vous mérité d'être admis ;  
 Reconnaissez mon humeur et mon style :  
 Voici des vers contre tous mes amis.  
 O vous, Critique ! ô vous, déesse utile !  
 C'était par vous que j'étais inspiré :  
 En tout pays, en tout temps abhorré,  
 Je n'ai que vous désormais pour asile. »

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le temple, parut d'un air de juge, et parla ainsi au cynique :

« Rousseau, tu m'as trop méconnue :  
 Jamais ma candeur ingénue  
 A tes écrits n'a présidé.  
 Ne prétends pas qu'un dieu t'inspire,  
 Quand ton esprit n'est possédé  
 Que du démon de la satire.  
 Pour certains couplets de chanson,  
 Et pour un fort mauvais facton  
 Ta mordante muse est bannie<sup>1</sup> :  
 Mais par l'équitable Apollon  
 Ta rage est encor mieux punie :  
 Il t'ôta le peu de génie  
 Dont tu dis qu'il t'avait fait don :  
 Il te priva de l'harmonie ;  
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui  
 Que la faiblesse et la manie  
 De forger encor malgré lui  
 Des vers tudesques, qu'il renie. »

La Motte entendait tout cela ; il riait, mais point trop fort, et avec

1. Voyez le factum de M. Saurin, de l'Académie des sciences, contre Rousseau, avec l'arrêt qui condamne ce dernier comme calomniateur.

discrétion. Rousseau lui reprochait avec fureur tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie. « Souviens-toi du *cornet fatidique*<sup>1</sup>, disait Rousseau avec un sourire amer. — Eh ! n'oubliez pas l'*œuf cuit dans sa coque*<sup>2</sup>, » répondait doucement La Motte. La dispute aurait duré longtemps, si la Critique ne leur avait imposé silence, et ne leur avait dit : « Écoutez : prenez tous deux à la main vos premières œuvres, et brûlez les dernières. Rousseau, placez-vous au-dessus de La Motte en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit et de raison, vous vous mettrez fort au-dessous de lui. » Ni l'un ni l'autre ne fut content de sa décision.

J'étais présent à cette scène ; la Critique m'aperçut : « Ah ! ah ! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. » Je lui répondis humblement : « Dangereuse déesse, je ne suis ici que parce que ces messieurs l'ont voulu ; je n'aurais jamais osé y venir seul. — Je veux bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération ; mais tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici.

Surtout gardez-vous bien de rire  
Des auteurs que vous avez vus ;  
Cent petits rimeurs ingénus  
Crierait bien vite à la satire.  
Corrigez-vous sans les instruire :  
Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,  
Plus de vraisemblance à *Zaïre* ;  
Et, croyez-moi, n'oubliez plus  
Que vous avez fait *Artémire*. »

Je vis bien qu'elle allait en dire davantage ; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctète* : je m'esquivai, et je laissai avancer un homme qui valait mieux que Rousseau, La Motte, et moi.

C'était le sage Fontenelle,  
Qui, par les beaux-arts entouré, etc.

#### Autre variante :

« Ah, bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! » On lui dit que c'était Rousseau, dont les dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés ; elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé, et jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représailles ; il s'écriait en rougissant :

« Adoucissez cette rigueur extrême :  
Je viens chercher Marot mon compagnon ;  
J'eus comme lui quelque peu de guignon :  
Le dieu qui rime est le seul dieu qui m'aime.  
Connaissez-moi ; je suis toujours le même :

1. Plus loin une main frénétique  
Chasse du cornet fatidique  
L'oracle roulant du destin.

LA MOTTE.

2. Ah ! je connais votre cœur équivoque ;  
.....  
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque.

Voici des vers contre l'abbé Bignon <sup>1</sup>.  
 O vous, Critique! ô vous, déesse utile!  
 C'était par vous que j'étais inspiré :  
 En tout pays, en tout temps abhorré,  
 Je n'ai que vous désormais pour asile. »

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, et parla ainsi :

« Rousseau, connais mieux la Critique :  
 Je suis juste, et ne fus jamais  
 Semblable à ce monstre canstique  
 Qui t'arma de ses lâches traits,  
 Trempés au poison satirique  
 Dont tu t'enivres à longs traits.  
 Autrefois de ta félonie  
 Thémis te donna le guerdon :  
 Par arrêt la muse est bannie <sup>2</sup>  
 Pour certains couplets de chanson,  
 Et pour un fort mauvais facton  
 Que te dicta la calomnie.  
 Mais par l'équitable Apollon  
 Ta rage fut bientôt punie :  
 Il t'ôta le peu de génie  
 Dont tu dis qu'il t'avait fait don :  
 Il te priva de l'harmonie ;  
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui  
 Que la faiblesse et la manie  
 De rimer encor malgré lui  
 Des vers tudesques qu'il renie. »

(m) Édition de 1733 :

A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un œil un peu fâché, surtout quand il vit combien il est aimable, et comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla  
 Avec sa grâce naturelle,  
 Et cependant il y mêla

1. Conseiller d'État, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, et protecteur des sciences. Rousseau avait fait contre lui quelques mauvais vers.

2. Rousseau fut condamné à l'amende honorable, et au bannissement perpétuel, pour des couplets infâmes faits contre ses amis, et dont il accusa M. Saurin, de l'Académie des sciences, d'être l'auteur. Le factum de Rousseau passe pour être extrêmement mal écrit ; celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre d'esprit et d'éloquence. Rousseau, banni de France, s'est brouillé avec tous ses protecteurs, et a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faisaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme MM. de Fontenelle, Crébillon, Destouches, Dubos, etc., etc. — Quant aux vers qu'il fit depuis sa sortie de France, il est constant qu'ils ne sont pas de la force des autres. Son style est dur, corrompu, et plein des défauts mêmes qu'il avait tant reprochés à La Motte. Quant à son bannissement de France, il est absurde de penser que le Châtelet et le parlement l'aient unanimement condamné sans des preuves convaincantes.

Un peu de catholique zèle.  
 « Ça, dit-il, puisque vous voilà,  
 L'âme a bien l'air d'être immortelle;  
 Que répondez-vous à cela?  
 — Ah! laissons ces disputes-là,  
 Dit le vieux chantre d'Épicure.  
 J'ai fort mal connu la nature :  
 Mais ne me poussez point à bout;  
 Que votre muse me pardonne :  
 Vous êtes chez le dieu du Goût,  
 Non sur les bancs de la Sorbonne. »

Ces messieurs n'argumentèrent donc point, et épargnèrent une dispute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita seulement quelques-uns de ses beaux vers, qui ne prouvent rien; le cardinal dit aussi des siens, ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occasion par les Grecs et les Latins qui étaient là et qui les entendaient, cela serait beaucoup trop long; il n'est ici question que des Français.

La Critique m'aperçut : « Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. » Je lui répondis humblement : « Dangereuse déesse, je ne suis ici que parce que ces messieurs l'ont voulu; je n'aurais jamais osé y venir seul. — Je veux bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération; mais tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici.

Surtout gardez-vous bien de rire  
 Des auteurs que vous avez vus;  
 Cent petits rivaux inconnus  
 Crieront bientôt à la satire.  
 Corrigez-vous, sans les instruire.  
 Donnez plus d'intrigue à *Brutus*,  
 Plus de vraisemblance à *Zaïre*;  
 Et, croyez-moi, n'oubliez plus  
 Que vous avez fait *Artémire*. »

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage; elle me parlait déjà d'un certain Philoctète : je m'esquivai, etc.

Après « il n'est ici question que des Français, » on lisait dans une autre édition :

Cependant le cardinal et l'abbé étaient arrivés à l'autel du dieu, et je m'y glissai sous leur protection.

Je vis ce dieu tout à mon aise;  
 Je vis ses naïves beautés,  
 Ses élégantes propretés.  
 Ses atours n'ont rien qui ne plaise;  
 Mais s'il est mis à la française,  
 Si par nos mains il est orné,  
 Ce dieu toujours est couronné  
 D'un diadème qu'au Parnasse, etc.

(n) Premières éditions :

Sur son front règne la sagesse,  
 Son air est tendre, ingénieux;

Les Amours ont mis dans ses yeux  
 Le sentiment et la finesse.  
 Le Maure à ses autels chantait<sup>1</sup>;  
 Pélissier près d'elle exprimait  
 De Lulli toute la tendresse;  
 Légère et forte en sa souplesse,  
 La vive Camargo<sup>2</sup> sautait  
 A ces sons brillants d'allégresse  
 Et de Rebel et de Mouret;  
 Le Couvreur<sup>3</sup> plus loin récitait  
 Avec cette grâce divine  
 Dont autrefois elle ajoutait  
 De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur et le protecteur de tous les arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de Polignac<sup>4</sup> sur ce salon de Marius qu'il a déterré dans Rome, et dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault et Le Vau se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. « Ah ! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne et moderne ? »

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg ; de ce portail si noble<sup>5</sup>, auquel il manque une place, une église, et des admirateurs ; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance ; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome, et auquel le nom vulgaire de la porte Saint-Denys ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons au dedans de l'hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions, et les embellissements, au maître aimable de cet édifice, et auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs. Le cardinal, qui connaît tous les arts, daigna répondre ainsi : « Premièrement, les sculp-

1. Mlles Le Maure et Pélissier, célèbres chanteuses de l'Opéra.

2. Mlle Camargo, la première qui ait dansé comme un homme.

3. Adrienne Le Couvreur, la meilleure actrice que le Théâtre-Français ait jamais eue et aura peut-être jamais, est enterrée sur le bord de la Seine, à la Grenouillère, près d'un terrain appartenant à M. le comte de Maurepas. On l'y porta à minuit dans un fiacre, avec une escouade de guet, au lieu de prêtres.

4. M. de Polignac, ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un salon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complète, et qui représentent Achille déguisé en fille à la cour de Lycomède, et reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe par la rareté et la beauté. A la mort du cardinal de Polignac, le roi de Prusse en fit l'acquisition.

5. Saint-Gervais. (Ed.)

teurs et les peintres ont la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, et encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs et les peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du Poussin, de Jouvenet, de Santerre, de Boulogne, de Watteau, et même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un Mansard ou d'un Desbrosses. Enfin le succès du peintre est dans le dessin de son tableau, celui du sculpteur est dans son modèle en terre; le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur, parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, et que la perspective aérienne en change les proportions: en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice comme de la plupart des machines, qui ne réussissent qu'en petit. »

(o) Édition de 1733 :

Mais, malgré l'austère sagesse  
De la morale qu'il prêchait,  
Pélissier en ces lieux chantait;  
Et cependant, avec mollesse,  
Sallé<sup>1</sup> le temple parcourait  
D'un pas guidé par la justesse.

(p) Édition de 1733 :

C'est ce dieu qu'implore et révere  
Toute la troupe des acteurs  
Qui représentent sur la terre,  
Et ceux qui viennent dans la chaire  
Endormir leurs chers auditeurs,  
Et ceux qui livrent les auteurs  
Aux sifflets bruyants du parterre.

C'est là que je vous vis, aimable Le Couvreur;  
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène;  
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène  
Et dans tous les esprits, et surtout dans mon cœur.  
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,  
Un bonheur sans mélange enivra tous mes sens!  
Qu'à vos pieds en ces lieux je fis fumer d'encens!  
Car, il faut le redire à la race future,  
Si les saintes fureurs d'un préjugé cruel  
Vous ont pu dans Paris priver de sépulture  
Dans le temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.

(q) On y examine si les arts se plaisent mieux dans une monarchie que dans une république, si l'on peut se passer aujourd'hui du

1. Mlle Sallé, excellente danseuse, qui exprime les passions.

secours des anciens, si les livres ne sont point trop multipliés, si la comédie et la tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent et l'homme d'esprit, entre le critique et le satirique, entre l'imitateur et le plagiaire.

Quelquefois même on laisse parler longtemps la même personne, mais ce cas arrive très-rarement; heureusement pour moi on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,  
Qui si longtemps sut faire usage  
De son esprit, de sa beauté,  
Et du talent d'être volage,  
Faisait alors, avec gaieté,  
A ce charmant aréopage,  
Un discours sur la volupté.  
Dans cet art elle était maîtresse :  
L'auditoire était enchanté,  
Et tout respirait la tendresse.  
Mes deux guides, en vérité,  
Auraient volontiers écouté;  
Mais hélas ! ils sont d'une espèce  
Qui leur ôte la liberté,  
Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la Le Couvreur, et mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent partout; mais la vérité est que de tous les religieux les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, et qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence et dans la poésie. Le dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux, et qu'ils avoueront que les *Lettres provinciales* sont la plus ingénieuse, aussi bien que la plus cruelle, et, en quelques endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du temple y ont une place honorable; mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le cardinal de Richelieu? C'est que Colbert protégea tous les beaux-arts sans être jaloux des artistes, et qu'il ne favorisa que de grands hommes; car il se dégoûta bien vite de Chapelain, et encouragea Despréaux. Le cardinal de Richelieu, au contraire, fut jaloux du grand Corneille; et, au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, Desmarets, et Colletet<sup>1</sup>. Je m'aperçus même que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli par le dieu du Goût qu'un certain duc

1. Non-seulement le cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropriâ un mauvais prologue de ce Chapelain; c'était le prologue d'un très-ridicule poème dramatique intitulé : *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du Palais-Royal pour représenter la tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de Desmarets, de Colletet, de Faret, pour composer des tragédies dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand Corneille dans cette troupe; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec

son neveu, qui vient très-souvent dans le temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison

Que dans ce charmant sanctuaire  
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,  
Mais auxquels on ne s'entend guère,  
L'autorité du ministère,  
L'éclat, l'intrigue, et le crédit,  
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,  
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que Son Éminence<sup>1</sup> fit jadis l'amour en vrai pédant, et que son neveu s'y prend d'une manière assurément tout opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitants qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage;

Qui, sagement livrés aux douceurs du loisir,  
Ont passé de leurs jours les moments délectables  
A recevoir, à donner du plaisir.  
De chanter et d'écrire ils ont été capables;  
Mais pour être en ce temple, et pour y réussir,  
Qu'ont-ils fait? ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux et les artistes qu'on trouve le facile, le sage, l'agréable La Faye : heureux qui pourrait, comme lui, passer les dernières années de sa vie tantôt en composant des vers aisés et pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres sans envie et sans mépris; ouvrant son cabinet à tous les arts, et sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune! mais le goût leur manque; ils jouissent insipidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le dieu est un grand autel, où les muses viennent présenter tour à tour des livres, des dessins, et des ornements de toute espèce : on y voyait tous les opéras de Lulli, et plusieurs opéras de Destouches et de Campra. Le dieu eût désiré quelquefois, dans Destouches, une musique plus forte; souvent, dans Campra, un récitatif mieux déclamé; et de temps en temps, dans Lulli, quelques airs moins froids. Tantôt les muses, tantôt les Pélissier et les Le Maure chantent ces opéras charmants : le temple résonne de leurs voix touchantes; tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les

ces poètes, et il fut aussitôt exclu. Ce cardinal avait si peu de goût, qu'il récompensa ces vers impertinents de Colletet :

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,  
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile  
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

1. Le cardinal de Richelieu fit soutenir des thèses sur l'amour chez sa nièce la duchesse d'Aiguillon : il y avait un président, un répondant, et des arguments. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux : elles sont divisées en plusieurs positions, comme les thèses de collège : la première position est « qu'il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin. »



mauvais auteurs et leurs amis prêtent l'oreille autour du temple, entendent à peine quelques sons, et sifflent pour se venger.

Le dessin de Versailles se trouve, à la vérité, sur l'autel; mais il est accompagné d'un arrêt du dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût et de magnificence. Par le même arrêt, le dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés et très-cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris pour orner des édifices publics.

Une des choses que le dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres; entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe des beautés qui périraient sans les secours de la gravure, et qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessin;  
Il conduit le docte burin  
De la Gravure scrupuleuse,  
Qui, d'une main laborieuse,  
Immortalise sur l'airain  
Du Carache la touche heureuse,  
Et la belle âme du Poussin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le dieu s'amusa à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture extérieure du château de Maisons avec les dedans de l'hôtel de Lassay, lequel, par sa situation, ses proportions, et ses embellissements, est digne du maître aimable qui l'occupe, et qui lui-même a conduit l'ouvrage.

Tous les amateurs considéraient ce modèle avec attention. Parmi eux était le président de Maisons, qui, depuis le moment fatal où il a été enlevé à ses amis et aux beaux-arts dont il faisait les délices, jouit auprès du dieu du Goût de l'immortalité qu'il mérite<sup>1</sup>. Quelle fut ma félicité de le revoir, pour pouvoir prendre encore de ses leçons, et de jouir de son utile entretien!

O transport! ô plaisir, etc.

(7) « Permettez que je continue mes petites observations, répondit le P. Bouhours. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits écrivains; ce sont les défauts du Poussin et de Le Sueur qu'il faut relever, et non ceux de Ronet et de Vignon; et dès que votre *Anti-Lucrèce* sera imprimé, soyez sûr de ma critique.

1. René de Longueuil de Maisons, président du parlement, mort à Paris en 1731, à l'âge de trente ans, et n'ayant laissé pour héritier qu'un enfant de quelques mois, mort l'année suivante. Il avait eu du goût pour tous les arts dès sa première jeunesse; il avait un jardin de plantes plus complet et mieux entretenu que celui du roi ne l'était alors. Il commençait un cabinet de tableaux. Il s'amusait quelquefois à faire des vers et même de la musique; il était excellent critique, peu aimé de ceux qui ne le connaissaient pas, et chéri avec la plus vive tendresse de ses amis, qui en parlent encore les larmes aux yeux.

— Eh bien, examinez, vérifiez tant qu'il vous plaira, dit en passant un jeune duc qui revenait du sermon de Ninon, et qui en paraissait tout pénétré : pour moi, je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui. »

Cet homme que Ninon avait rendu si indulgent,

C'est lui qui, d'un esprit vif, aimable, et facile,  
D'un vol toujours brillant sut passer tour à tour  
Du temple des beaux-arts au temple de l'Amour,  
Mais qui fut plus content de ce dernier asile.

Des mains des Grâces présenté,  
En Allemagne, en Italie,  
Il charma l'Europe adoucie,  
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encore mieux reçu dans le temple du Goût que cet oncle si vanté, qui rétablit les beaux-arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible ministre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours et de la sienne, est redouté jusque dans le temple du Goût, dont il est restaurateur : on craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret, et Desmarets, avec lesquels il faisait autrefois de méchants vers.

Quand je vis que le cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : « C'est donc ici comme ailleurs, et l'inclination l'emporte partout sur les bienfaits ! » Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

« Établir, conserver, mouvoir, arrêter tout,  
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,  
C'est ce qui m'a conduit au temple de la Gloire  
Bien plutôt qu'au temple du Goût. »

(s) Édition de 1733 :

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différents plaisirs, en parcourant de suite les arts, et caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement  
De la musique à la peinture,  
De la physique au sentiment,  
Du tragique au simple agrément,  
De la danse à l'architecture.  
Tel Homère peignait ses dieux  
Planant sur la terre et sur l'onde,  
Et, cent fois plus prompt que nos yeux,  
S'élançant du centre des cieux  
Jusqu'au bout de l'axe du monde.

Aussi serais-je trop long si je disais tout ce que je vis dans ce temple. Grâce au siècle de Louis XIV, une foule de grands hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. « Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais ; j'aurais voulu

que Louis XIV eût employé aux embellissements nécessaires de sa capitale les trésors ensevelis dans Versailles, et prodigués pour forcer la nature. Si j'avais vécu plus longtemps, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence et en bon goût, comme il la surpasse en grandeur : ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé. Alors le royaume sera rempli des monuments de tous les beaux-arts. Déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale, sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres l'espace de plusieurs milles, et ornées même de fontaines <sup>1</sup> et de statues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques ; les salles <sup>2</sup> de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente ; de nouvelles places, et des marchés publics construits sous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines ; la sculpture étalera partout ses beautés <sup>3</sup> durables, et annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la sagesse et le goût de ses conducteurs. » Ainsi parlait ce grand ministre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur français n'eût été ému à de tels discours ? On finit par donner de justes éloges et par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le magistrat <sup>4</sup> de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

Enfin, après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons, et dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons pas, il fallut se séparer. J'entendis le dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant :

« Adieu, mes plus chers favoris,  
Par qui ma gloire est établie ;  
Tant que vous serez dans Paris,

1. Sur le chemin de Juvisy on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands bassins : des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture ; l'un est de Constou, et est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

2. Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs et pour les spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

3. C'était en effet le dessein de ce grand homme. Un de ses projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soissons ; on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs. Du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher sur lequel quatre fleuves auraient répandu l'eau, qui eût retombé en nappe dans le bassin, et qui de là se serait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

4. M. Turgot, président au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'île, et joindre l'île au reste de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresser à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs et à notre gloire.

Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :  
 Mais préchez, je vous en supplie,  
 Certains prétendus beaux esprits,  
 Qui, du faux goût toujours épris,  
 Et toujours me faisant insulte,  
 Ont tout l'air d'avoir entrepris  
 De traiter mes lois et mon culte  
 Comme l'on traite leurs écrits.»

Il les pria de faire ses compliments à un jeune prince qu'il aime tendrement; et s'échauffant à son nom avec un peu d'enthousiasme, que ce dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il sait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

« Que toujours Clermont<sup>1</sup> s'illumine  
 Des vives clartés de ma loi;  
 Lui, sa sœur, les Amours et moi,  
 Nous sommes de même origine.  
 Conti, sachez à votre tour  
 Que vous êtes né pour me plaire  
 Aussi bien qu'au dieu de l'Amour.  
 J'aimai jadis votre grand-père;  
 Il fut le charme de ma cour :  
 De ce héros suivez l'exemple;  
 Que vos beaux jours me soient soumis;  
 Croyez-moi, venez dans ce temple,  
 Où peu de princes sont admis.  
 Vous, noble jeunesse de France,  
 Secondez les chants des beaux-arts,  
 Tandis que les foudres de Mars  
 Se reposent dans le silence;  
 Que dans ces fortunés loisirs  
 L'esprit et la délicatesse,  
 Nouveaux guides de la jeunesse,  
 Soient l'âme de tous vos plaisirs.  
 Je vois Thalie et Melpomène<sup>2</sup>  
 Vous suivre en secret quelquefois,  
 Et quitter Gaussin et Dufresne  
 Pour venir entendre vos voix,  
 Et vous applaudir sur la scène.  
 Que des muses à vos genoux  
 Les lauriers à jamais fleurissent;  
 Que ces arbres s'enorgueillissent

1. M. le comte de Clermont, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes qui s'assemblent chez lui, et il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

2. Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies et des comédies : on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement, qui demande beaucoup de soin et d'attention : il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grâce au corps et à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

De se voir cultivés par vous.  
 Transportez le Pinde à Cythère :  
 Brassac<sup>1</sup>, chantez ; gravez, Caylus<sup>2</sup> :  
 Ne craignez point, jeune Surgère<sup>3</sup>,  
 D'employer des soins assidus  
 Aux beaux vers que vous savez faire ;  
 Et que tous les sois confondus,  
 A la cour et sur la frontière,  
 Désormais ne prétendent plus  
 Qu'on déroge et qu'on dégénère  
 En suivant Minerve et Phébus. »

Dans une des premières éditions on lisait :

« Se reposent dans le silence.  
 Brassac, sois toujours mon soutien ;  
 Sous tes doigts j'accordai la lyre :  
 De l'amour tu chantes l'empire,  
 Et tu composes dans le mien.  
 Caylus, tous les arts te chérissent ;  
 Je conduis tes brillants dessins,  
 Et les Raphaëls s'applaudissent  
 De se voir gravés par tes mains.  
 Jeune d'Étampe<sup>4</sup>, et vous, Surgère,  
 Employez vos soins assidus  
 Aux beaux vers que vous savez faire, » etc.

(c) Dans l'édition de Desbordes, 1733, on lit :

« Presque toutes les éditions sont corrigées et retranchées de la main des muses. Les trois quarts de Rabelais au moins sont renvoyés à la *Bibliothèque bleue* ; et le reste, tout bizarre qu'il est, ne laisse pas de faire rire quelquefois le dieu du Gout. Marot, etc. »

1. M. le chevalier de Brassac non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, et de donner cet exemple à la jeune noblesse française. Il y a déjà longtemps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis Maffei vient de rétablir la gloire du théâtre italien ; le baron d'Astorga, et le prélat qui est aujourd'hui archevêque de Pise, ont fait plusieurs opéras fort estimés.

2. M. le comte de Caylus est célèbre par son goût pour les arts, et par la faveur qu'il donne à tous les bons artistes ; il grave lui-même, et met une expression singulière dans ses dessins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice, officier des gardes, grave aussi, et se sert avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après Le Nain, qui est un chef-d'œuvre.

3. M. de La Rochefoucauld, marquis de Surgères, a fait une comédie intitulée *l'École du monde*. Cette pièce est sans contredit bien écrite, et pleine de traits que le célèbre duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

4. M. le marquis d'Étampes, qu'on nomme M. de La Ferté-Imbault, permettra, malgré son extrême modestie, qu'on dise qu'il a fait, à l'âge de dix-huit ans, une tragédie dont les vers sont très-harmonieux, dans le temps que de vieux poètes de profession étaient assez déraisonnables pour écrire contre l'harmonie.

(u) Dans l'édition de Desbordes on lit :

« Saint-Evremond, qui parle si délicatement de religion, si solidement de bagatelles, et qui écrit de si longues lettres à la belle Mme Mazarin, est confiné dans un très-petit volume; encore n'y trouve-t-on pas la *Conversation du P. Canaye*, qui appartient à Charleval. La *Conjuratation de Venise*, seul ouvrage qui puisse donner un nom à l'abbé de Saint-Réal, est à côté de Salluste. Il n'y a point encore d'écrivain français que les muses aient pu mettre à côté de Tacite. Enfin l'on nous fit passer, etc. »

(v) Dans l'édition de Desbordes, 1733, on lisait :

« Bossuet, le seul Français véritablement éloquent entre tant de bons écrivains en prose qui pour la plupart ne sont qu'élégants, Bossuet voulait bien retrancher quelques familiarités échappées à son génie vaste et docile, qui déparent la beauté de ses *Oraisons funèbres*. »

## VOYAGE A BERLIN.

A MADAME DENYS.

A Clèves, juillet 1750.

C'est à vous, s'il vous platt, ma nièce,  
 Vous, femme d'esprit sans travers,  
 Philosophe de mon espèce,  
 Vous qui, comme moi, du Permesse  
 Connaissez les sentiers divers;  
 C'est à vous qu'en courant j'adresse  
 Ce fatras de prose et de vers,  
 Ce récit de mon long voyage :  
 Non tel que j'en fis autrefois  
 Quand, dans la fleur de mon bel âge,  
 D'Apollon je suivais les lois;  
 Quand j'osai, trop hardi peut-être,  
 Aller consulter à Paris,  
 En dépit de nos beaux esprits,  
 Le dieu du goût, mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler Chapelle, qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier, et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand<sup>1</sup>.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile

De railler monsieur d'Assoucy :

Il faut une autre plume, il faut un autre style,

1. Broussin. (Ed.)

Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille  
 Qui fait des vers à Sans-Souci.  
 Je pourrais vous parler de ce charmant asile,  
 Vous peindre ce héros philosophe et guerrier,  
 Si terrible à l'Autriche, et pour moi si facile;  
 Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs, je ne suis pas encore à sa cour, et il ne faut rien anticiper : je veux de l'ordre jusque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiègne le 25 juillet, prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon historiographe et en bon citoyen j'allai voir en passant les champs de Fontenoy, de Raucoux, et de Lausfeldt. Il n'y paraissait pas; tout cela était couvert des plus beaux blés du monde; les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

Durez, jeux innocents de ces peuples grossiers;  
 Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.  
 Campagnes qu'engraissa le sang de nos guerriers,  
 J'aime mieux vos moissons que celles des lauriers;  
 La vanité les cueille, et le hasard les donne.  
 O que de grands projets par le sort démentis !  
 O victoires sans fruit ! ô meurtres inutiles !  
 Français, Anglais, Germains, aujourd'hui si tranquilles,  
 Fallait-il s'égorger pour être bons amis ?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fournissent, moyennant un ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens : mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Vesel entre les mains d'un homme qui l'a reçu, comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond respect, et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que Mme de La Fayette a rendue si fameuse<sup>1</sup>.

Mais de cette héroïne et du duc de Nemours  
 On ignore en ces lieux la galante aventure.  
 Ce n'est pas ici, je vous jure,  
 Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour des princesses de Clèves : c'est le plus beau lieu de la nature, et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon ; c'est un terrain planté comme les Champs-Élysées et le bois de Boulogne ; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce. Un grand bassin reçoit les eaux de cette colline : au milieu s'élève une statue de Minerve. L'eau de ce premier bassin

1. Par son roman *la Princesse de Clèves*. (Éd.)

est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième, et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle; la cascade laisse tomber ses eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie, et se joindre à un bras du Rhin. Mlle de Scudéry et La Calprenède auraient rempli de cette description un tome de leurs romans; mais moi, historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince, Maurice de Nassau, gouverneur, de son vivant, de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, et de quelques monuments gothiques plus grossiers encore. Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne, et à Constantinople. Le saint-empire, dévolu à l'Allemagne, est un peu déchu de sa magnificence; on s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seuls qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons surtout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets, et il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien; mais enfin, pour les monuments durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul faisait dans Nîmes et dans Arles?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,  
 Grands inventeurs de riens, nous faisons des jaloux.  
 Elevons nos esprits à la hauteur suprême  
 Des fiers enfants de Romulus :  
 Ils faisaient plus cent fois pour des peuples vaincus  
 Que nous ne faisons pour nous-même.

Enfin, malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains; en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par Jules César, ou au moins par Germanicus; en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver; en dépit des belles allées plantées par le prince Maurice, et de son grand tombeau de fer; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges, et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue : l'utile et l'agréable sont ici; mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques



Hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attirent, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé avec une très-grande satisfaction un célèbre poète hollandais qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam : chaque peuple a son tour.

Les dames romaines qui allaient lorgner leurs amants au théâtre de Pompée ne se doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé Lutèce, on ferait de meilleures pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir voilà mon enchantement chez la princesse de Clèves fini, et je pars pour Berlin.

J'ai d'abord passé par Vesel, qui n'est plus ce qu'elle était quand Louis XIV la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, et c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que Frédéric II forma sans vouloir s'en servir, et que Frédéric le Grand a rendues si utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts  
Ces géants court vêtus, automates de Mars,  
Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières,  
Ces moustaches, ces grands bonnets,  
Ces habits retroussés, montrant de gros derrières  
Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traversé les vastes, et tristes, et stériles, et détestables campagnes de la Vestphalie.

De l'âge d'or jadis vanté  
C'est la plus fidèle peinture :  
Mais toujours la simplicité  
Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire, et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, ou plutôt qu'on ne plaigne personne ; car, sous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, ces hommes des premiers temps sont sains, vigoureux, et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie :  
J'aime fort nos lambris dorés;  
Je bénis l'heureuse industrie  
Par qui nous furent préparés  
Cent plaisirs par moi célébrés,  
Fronchés par la cagoterie,  
Et par elle encor savourés.  
Mais sur les huttes des sauvages  
La nature épand ses bienfaits;  
On voit l'empreinte de ses traits  
Dans les moindres de ses ouvrages.  
L'oiseau superbe de Junon,  
L'animal chez les Juifs immonde,  
Ont du plaisir à leur façon;  
Et tout est égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur, je vous parlerais du Vésér et de l'Elbe, et des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de plusieurs saints archevêques, et qui se couvrent aujourd'hui des plus belles moissons (à regret sans doute) pour un prince hérétique; je vous dirais que Magdebourg est presque imprenable; je vous parlerais de ses belles fortifications, et de sa citadelle construite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'est vers le pont Royal. Mais comme ni vous ni moi n'assiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Potsdam. C'était sous le feu roi la demeure de Pharasmane; une place d'armes et point de jardin, la marche du régiment des gardes pour toute musique, des revues pour tout spectacle, la liste des soldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'est le palais d'Auguste, des légions et des beaux esprits, du plaisir et de la gloire, de la magnificence et du goût, etc.

---

# ODES

## I. — SUR SAINTE GENEVIÈVE.

IMITATION D'UNE ODE LATINE PAR LE R. P. LEJAY.

(1709<sup>1</sup>.)

Qu'aperçois-je ? est-ce une déesse  
Qui s'offre à mes regards surpris ?  
Son aspect répand l'allégresse,  
Et son air charme mes esprits.  
Un flambeau brillant de lumière,  
Dont sa chaste main nous éclaire,  
Jette un feu nouveau dans les airs.  
Quels sons, quelles douces merveilles,  
Viennent de frapper mes oreilles  
Par d'inimitables concerts ?

Un chœur d'esprits saints l'environne,  
Et lui prodigue des honneurs ;  
Les uns soutiennent sa couronne,  
Les autres la parent de fleurs.  
O miracle ! ô beautés nouvelles !  
Je les vois, déployant leurs ailes,  
Former un trône sous ses pieds.  
Ah ! je sais qui je vois parattre !  
France, pouvez-vous méconnaître  
L'héroïne que vous voyez ?

Oui, c'est vous que Paris révère  
Comme le soutien de ses lis :  
Geneviève, illustre bergère,  
Quel bras les a mieux garantis ?  
Vous qui, par d'invisibles armes,  
Toujours au fort de nos alarmes  
Nous rendîtes victorieux,  
Voici le jour où la mémoire  
De vos bienfaits, de votre gloire,  
Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage  
Vous voyez les humbles mortels

1. On lit au bas de la première édition : FRANÇOIS ANOET, étudiant en rhétorique et pensionnaire au collège Louis-le-Grand. (Ed.)

Vous rendre à l'envi leur hommage,  
 Prosternés devant vos autels;  
 Et les puissances souveraines  
 Remettre entre vos mains les rênes  
 D'un empire à vos lois soumis.  
 Reconnaissant et plein de zèle,  
 Que n'ai-je su, comme eux fidèle,  
 Acquitter ce que j'ai promis!

Mais, hélas! que ma conscience  
 M'offre un souvenir douloureux!  
 Une coupable indifférence  
 M'a pu faire oublier mes vœux.  
 Confus, j'en entends le murmure.  
 Malheureux! je suis donc parjure?  
 Mais non; fidèle désormais,  
 Je jure ces autels antiques,  
 Parés de vos saintes reliques,  
 D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, tombeau sacré que j'honore,  
 Enrichi des dons de nos rois,  
 Et vous, bergère que j'implore,  
 Écoutez ma timide voix.  
 Pardonnez à mon impuissance,  
 Si ma faible reconnaissance  
 Ne peut égaler vos faveurs,  
 Dieu même, à contenter facile,  
 Ne croit point l'offrande trop vile  
 Que nous lui faisons de nos cœurs.

Les Indes, pour moi trop avarés,  
 Font couler l'or en d'autres mains :  
 Je n'ai point de ces meubles rares  
 Qui flattent l'orgueil des humains.  
 Loin d'une fortune opulente,  
 Aux trésors que je vous présente  
 Ma seule ardeur donne du prix;  
 Et si cette ardeur peut vous plaire,  
 Agréez que j'ose vous faire  
 Un hommage de mes écrits.

Eh quoi! puis-je dans le silence  
 Ensevelir ces nobles noms  
 De protectrice de la France  
 Et de ferme appui des Bourbons?  
 Jadis nos campagnes arides,  
 Trompant nos attentes timides,  
 Vous durent leur fertilité;

Et, par votre seule prière,  
 Vous désarmâtes la colère  
 Du ciel contre nous irrité.

La Mort même, à votre présence,  
 Arrêtant sa cruelle faux,  
 Rendit des hommes à la France,  
 Qu'allaient dévorer les tombeaux.  
 Maîtresse du séjour des ombres,  
 Jusqu'au plus profond des lieux sombres  
 Vous fîtes révéler vos lois.  
 Ah ! n'êtes-vous plus notre mère,  
 Geneviève ? ou notre misère  
 Est-elle moindre qu'autrefois ?

Regardez la France en alarmes,  
 Qui de vous attend son secours !  
 En proie à la fureur des armes,  
 Peut-elle avoir d'autre recours ?  
 Nos fleuves, devenus rapides  
 Par tant de cruels homicides,  
 Sont teints du sang de nos guerriers ;  
 Chaque été forme des tempêtes  
 Qui fondent sur d'illustres têtes,  
 Et frappent jusqu'à nos lauriers.

Je vois en des villes brûlées  
 Régner la mort et la terreur ;  
 Je vois des plaines désolées  
 Aux vainqueurs même faire horreur.  
 Vous qui pouvez finir nos peines,  
 Et calmer de funestes haines,  
 Rendez-nous une aimable paix !  
 Que Bellone, de fers chargée,  
 Dans les enfers soit replongée,  
 Sans espoir d'en sortir jamais !

## II<sup>1</sup>. — SUR LE VŒU DE LOUIS XIII.

(1712.)

Du Roi des rois la voix puissante  
 S'est fait entendre dans ces lieux.  
 L'or brille, la toile est vivante,  
 Le marbre s'anime à mes yeux.

1. Cette ode fut composée pour le concours de poésie. L'abbé du Jarry eut le prix. (Ed.)

Prêtresses de ce sanctuaire,  
 La Paix, la Piété sincère,  
 La Foi, souveraine des rois,  
 Du Très-Haut filles immortelles,  
 Rassemblent en foule autour d'elles  
 Les Arts animés par leurs voix.

O Vierges, compagnes des justes,  
 Je vois deux héros prosternés<sup>1</sup>  
 Dépouiller leurs bandeaux augustes  
 Par vos mains tant de fois ornés.  
 Mais quelle puissance céleste  
 Imprime sur leur front modeste  
 Cette suprême majesté,  
 Terrible et sacré caractère  
 Dans qui l'œil étonné révère  
 Les traits de la Divinité?

L'un voua ces fameux portiques;  
 Son fils vient de les élever.  
 Oh! que de projets héroïques  
 Seul il est digne d'achever!  
 C'est lui, c'est ce sage intrépide  
 Qui triompha du sort perfide  
 Contre sa vertu conjuré,  
 Et de la discorde étouffée  
 Vint dresser un nouveau trophée  
 Sur l'autel qu'il a consacré<sup>2</sup>.

Telle autrefois la cité sainte  
 Vit le plus sage des mortels  
 Du Dieu qu'enferma son enceinte  
 Dresser les superbes autels;  
 Sa main redoutable et chérie,  
 Loin de sa paisible patrie  
 Écartait les troubles affreux;  
 Et son autorité tranquille  
 Sur un peuple à lui seul docile  
 Faisait luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,  
 Puisque Louis te doit le jour,  
 Descends du pur sein de la gloire,  
 Des bons rois éternel séjour;

1. Les statues de Louis XIII et de Louis XIV sont aux deux côtés de l'autel.

2. La paix faite avec l'empereur, dans le temps que le chœur a été achevé.

Revois les rivages illustres  
 Où ton fils depuis tant de lustres  
 Porte ton sceptre dans ses mains;  
 Reconnais-le aux vertus suprêmes  
 Qui ceignent de cent diadèmes  
 Son front respectable aux humains.

Viens : la Chicane insinuante,  
 Le Duel armé par l'Affront,  
 La Révolte pâle et sanglante,  
 Ici ne lèvent plus le front.  
 Tu vis leur cohorte effrénée  
 De leur haleine empoisonnée  
 Souffler leur rage sur tes lis;  
 Leurs dents, leurs flèches sont brisées,  
 Et sur leurs têtes écrasées  
 Marche ton invincible fils.

Viens sous cette voûte nouvelle,  
 De l'art ouvrage précieux;  
 Là brûle, allumé par son zèle,  
 L'encens que tu promis aux cieux.  
 Offre au Dieu que son cœur réyère  
 Ses vœux ardents, sa foi sincère,  
 Humble tribut de piété.  
 Voilà les dons que tu demandes :  
 Grand Dieu ! ce sont là les offrandes  
 Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois sont les vives images  
 Du Dieu qu'ils doivent honorer.  
 Tous lui consacrent des hommages;  
 Combien peu savent l'adorer !  
 Dans une offrande fastueuse,  
 Souvent leur piété pompeuse  
 Au ciel est un objet d'horreur;  
 Sur l'autel que l'Orgueil lui dresse  
 Jè vois une main vengeresse  
 Montrer l'arrêt de sa fureur<sup>1</sup>.

Heureux le roi que la couronne  
 N'éblouit point de sa splendeur;  
 Qui, fidèle au Dieu qui la donne,  
 Ose être humble dans sa grandeur  
 Qui, donnant aux rois des exemples,  
 Au Seigneur élève des temples,

1. « Apparuerunt digiti quasi manus hominis scribentis. » (Daniel.  
 chap. v, vers. 5.)

Des asiles aux malheureux ;  
 Dont la clairvoyante justice  
 Démêle et confond l'artifice  
 De l'hypocrite ténébreux !

Assise avec lui sur le trône,  
 La Sagesse est son ferme appui.  
 Si la Fortune l'abandonne,  
 Le Seigneur est toujours à lui :  
 Les vertus seront couronnées  
 D'une longue suite d'années,  
 Trop courte encore à nos souhaits ;  
 Et l'Abondance dans ses villes  
 Fera germer ses dons fertiles,  
 Cueillis par les mains de la Paix.

PRIÈRE POUR LE ROI<sup>1</sup>.

Toi qui formas Louis de tes mains salutaires,  
 Pour augmenter ta gloire, et pour combler nos vœux,  
 Grand Dieu, qu'il soit encor l'appui de nos neveux,  
 Comme il fut celui de nos pères !

III. — SUR LES MALHEURS DU TEMPS.

(1713.)

Aux maux les plus affreux le ciel nous abandonne :  
 Le désespoir, la mort, la faim nous environne ;  
 Et les dieux, contre nous soulevés tant de fois,  
 Équitables vengeurs des crimes de la terre,  
 Ont frappé du tonnerre  
 Les peuples et les rois.

Des plaines de Tortose aux bords du Borysthène  
 Mars a conduit son char, attelé par la Haine :  
 Les vents contagieux ont volé sur ses pas ;  
 Et, soufflant de la mort les semences funestes,  
 Ont dévoré les restes  
 Echappés aux combats.

D'un monarque puissant la race fortunée  
 Remplissait de son nom l'Europe consternée :  
 Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus ;  
 Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,

1. Toutes les pièces de concours devaient finir par une prière pour le roi. (Ed.)



Les cherche auprès du trône,  
Et ne les trouve plus.

Peuples, reconnaissez la main qui vous accable;  
Ce n'est point du destin l'arrêt irrévocable,  
C'est le courroux des dieux, mais facile à calmer :  
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice;

C'est par ce sacrifice  
Qu'on peut le désarmer.

Rome, en sages héros autrefois si fertile;  
Rome, jadis des rois la terreur ou l'asile;  
Rome fut vertueuse et dompta l'univers :  
Mais l'Orgueil et le Luxe, enfants de la Victoire,  
Du comble de la gloire  
L'ont mise dans les fers.

Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles,  
Oppresseurs insolents des veuves, des pupilles,  
Elever des palais dans nos champs désolés?  
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables  
Du sang des misérables  
Devant eux immolés?

Elevés dans le sein d'une infâme avarice,  
Leurs enfants ont sucé le lait de l'Injustice,  
Et dans les tribunaux vont juger les humains :  
Malheur à qui, fondé sur la seule innocence,  
A mis son espérance  
En leurs indignes mains!

Des nobles cependant l'ambition captive  
S'endort entre les bras de la Mollesse oisive,  
Et ne porte aux combats que des corps languissants;  
Cédez, abandonnez à des mains plus vaillantes  
Ces piques trop pesantes  
Pour vos bras impuissants.

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère;  
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,  
Et d'exciter en nous de funestes penchants;  
Son enfance prévient le temps d'être coupable :  
Le vice trop aimable  
Instruit ses premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,  
Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage  
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur :  
Que dis-je? cet époux, à qui l'hymen la lie,  
Trafiquant l'infamie,  
La livre au déshonneur.

Ainsi vous outragez les dieux et la nature !  
 Oh ! que ce n'était pas de cette source impure  
 Qu'on vit naître les Francs, des Scythes successeurs,  
 Qui, du char d'Attila détachant la Fortune,  
     De la cause commune  
     Furent les défenseurs !

Le citoyen alors savait porter les armes ;  
 Sa fidèle moitié, qui négligeait ses charmes,  
 Pour son retour heureux préparait des lauriers.  
 Recevait de ses mains sa cuirasse sanglante,  
     Et sa hache fumante  
     Du trépas des guerriers.

Au travail endurci, leur superbe courage  
 Ne prodigua jamais un imbécile hommage  
 A de vaines beautés, à leurs yeux sans appas ;  
 Et d'un sexe timide et né pour la mollesse  
     Ils plaignaient la faiblesse,  
     Et ne l'adoraient pas.

De ces sauvages temps l'héroïque rudesse,  
 Leur dérobait encor la délicate adresse .  
 D'excuser leurs forfaits par un subtil détour ;  
 Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère  
     Donner à l'adultère  
     Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite Politesse,  
 Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,  
 Corrompt de nos mœurs l'austère pureté,  
 Et, du subtil Mensonge empruntant l'artifice,  
     Bientôt à l'injustice  
     Donna l'air d'équité.

Le Luxe à ses côtés marche avec arrogance :  
 L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence :  
 Le fol Orgueil le suit : compagnon de l'Erreur,  
 Il sape des États la grandeur souveraine,  
     De leur chute certaine  
     Brillant avant-coureur.

#### IV. — LE VRAI DIEU<sup>1</sup>.

Se peut-il que dans ses ouvrages  
 L'homme aveugle ait mis son appui,  
 Et qu'il prodigue ses hommages

1. Voltaire a désavoué cette ode. (Éd.)

A des dieux moins divins que lui ?  
 Jusqu'à quand, par d'affreux blasphèmes,  
 Rendrons-nous des honneurs suprêmes  
 Aux métaux qu'ont formé nos mains ?  
 Jusqu'à quand l'encens de la terre  
 Ira-t-il grossir le tonnerre  
 Prêt à tomber sur les humains ?

Descends des demeures divines,  
 Grand Dieu : les temps sont accomplis ;  
 L'Erreur enfin sur ses ruines  
 Va voir des temples rétablis.  
 Un jour pur commence à paraître ;  
 Sur la terre un Dieu vient de naître  
 Pour nous arracher au tombeau.  
 De l'enfer les monstres terribles,  
 Abaisant leurs têtes horribles,  
 Tremblent au pied de son berceau.

Mais l'homme, constant dans sa rage,  
 S'oppose à sa félicité ;  
 Amoureux de son esclavage,  
 Il s'endort dans l'iniquité.  
 Je vois ses mains infortunées  
 Aux palmes du ciel destinées,  
 S'offrir à des fers odieux.  
 Il boit dans la coupe infernale,  
 Et l'épais venin qu'elle exhale  
 Dérobe le jour à ses yeux.

Ne peut-il des nuages sombres  
 Percer la longue obscurité ?  
 Son Dieu porte à travers les ombres  
 Le flambeau de la vérité.  
 Ouvre les yeux, homme infidèle ;  
 Suis le Dieu puissant qui t'appelle :  
 Mais tu te plais à l'ignorer.  
 Affermi dans l'ingratitude,  
 Tu voudrais que l'incertitude  
 Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices,  
 Il n'est plus temps de reculer ;  
 Ses vertus condamnent tes vices :  
 Il faut le suivre, ou l'immoler.  
 L'Erreur, la Colère, l'Envie,  
 Tout s'est armé contre sa vie.  
 Que tardes-tu ? perce son flanc.  
 De ses jours il t'a rendu maître ;

Et qui l'a bien pu méconnaître,  
Craindra-t-il de verser son sang?

Ciel! déjà ta rage exécute  
Ce qu'a présagé ma douleur;  
Ton juge, à tous les maux en butte,  
Va succomber sous ta fureur.  
Je vous vois, victime innocente,  
Sous le faix d'une croix pesante,  
Vous traîner jusqu'au triste lieu.  
Tout est prêt pour le sacrifice :  
Vous semblez, de vos maux complice,  
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi dont la course céleste  
Annonce aux hommes ton auteur,  
Soleil! en cet état funeste  
Reconnais-tu ton Créateur?  
C'est à toi de punir la terre :  
Si le ciel suspend son tonnerre,  
Ta clarté doit s'évanouir.  
Va te cacher au sein de l'onde :  
Peux-tu donner le jour au monde,  
Quand ton Dieu cesse d'en jouir?

Mais quel prodige me découvre  
Les flambeaux obscurs de la nuit?  
Le voile du temple s'entr'ouvre,  
Le ciel gronde, le jour s'enfuit.  
La terre, en abîmes ouverte,  
Avec regret se voit couverte  
Du sang d'un Dieu qui la forma;  
Et la Nature consternée  
Semble à jamais abandonnée  
Du feu divin qui l'anima.

Toi seul, insensible à tes peines,  
Tu chéris l'instant de ta mort.  
Grand Dieu! grâce aux fureurs humaines,  
L'univers a changé de sort.  
Je vois des palmes éternelles  
Croître en ces campagnes cruelles  
Qu'arrosa ton sang précieux.  
L'homme est heureux d'être perfide,  
Et, coupables d'un déicide,  
Tu nous fais devenir des dieux.

---

V. — LA CHAMBRE DE JUSTICE<sup>1</sup>

ÉTABLIE AU COMMENCEMENT DE LA RÉGENCE, EN 1715.

Toi dont le redoutable Alcée  
Suivait les transports et la voix,  
Muse, viens peindre à ma pensée  
La France réduite aux abois.  
Je me livre à ta violence;  
C'est trop, dans un lâche silence,  
Nourrir d'inutiles douleurs.  
Je vais, dans l'ardeur qui m'enflamme,  
Flétrir le tribunal infâme  
Qui met le comble à nos malheurs.

Une tyrannique industrie  
Épuise aujourd'hui son savoir;  
Son implacable barbarie  
Se mesure sur son pouvoir.  
Le délateur, monstre exécration,  
Est orné d'un titre honorable,  
A la honte de notre nom;  
L'esclave fait trembler son maître;  
Enfin nous allons voir renaître  
Les temps de Claude et de Néron.

En vain l'Auteur de la nature  
S'est réservé le fond des cœurs,  
Si l'orgueilleuse créature  
Ose en sonder les profondeurs.  
Une ordonnance criminelle  
Veut qu'en public chacun révèle  
Les opprobres de sa maison;  
Et, pour couronner l'entreprise,  
On fait d'un pays de franchise  
Une immense et vaste prison.

Quel gouffre sous mes pas s'entr'ouvre!  
Quels spectres me glacent d'effroi!  
L'enfer ténébreux se découvre :  
C'est Tisiphone, je la voi.  
La Terreur, l'Envie, et la Rage,  
Guident son funeste passage :  
Des foudres partent de ses yeux;

1. Cette ode est attribuée à Voltaire, sans autre motif qu'une note manuscrite de P. A. de La Place, mort à Paris en 1793. (Ed.)

Elle tient dans ses mains perfides  
Un tas de glaives homicides  
Dont elle arme des furieux.

Déjà la troupe meurtrière  
Commence ses sanglants exploits :  
Elle ouvre l'affreuse carrière  
Par le renversement des lois.  
Contre la force et l'imposture  
La foi, la candeur, la droiture,  
Sont des asiles impuissants.  
Tout cède à l'horrible tempête ;  
S'il tombe une coupable tête,  
On égorge mille innocents.

Tel, sortant du mont de Sicile,  
Un torrent de soufre enflammé  
Engloutit un terrain fertile  
Et son habitant alarmé ;  
Tel un loup fumant de carnage  
Enveloppe dans son ravage  
Les bergers avec les troupeaux ;  
Telle était, moins terrible encore,  
La fatale boîte où Pandore  
Cachait à nos yeux tous les maux

Dans cet odieux parallèle  
Ne rencontrez-vous pas vos traits,  
Magistrats d'un nouveau modèle,  
Que l'enfer en courroux a faits ;  
Vils partisans de la Fortune,  
Que le cri du faible importune,  
Par qui les bons sont abattus,  
Chez qui la Cruauté farouche,  
Les Préjugés au regard louche,  
Tiennent la place des Vertus ?

Nous périssons : tout se dérange ;  
Tous les états sont confondus.  
Partout règne un désordre étrange :  
On ne voit qu'hommes éperdus ;  
Leurs cœurs sont fermés à la joie ;  
Leurs biens vont devenir la proie  
De leurs ennemis triomphants.  
O désespoir ! notre patrie  
N'est plus qu'une mère en furie  
Qui met en pièces ses enfants.

Je sens que mes craintes redoublent ;  
Le ciel s'obstine à nous punir.

Que d'objets affligeants me troublent!  
 Je lis dans le sombre avenir.  
 Bientôt les guerres intestines,  
 Les massacres, et les rapines,  
 Deviendront les jeux des mortels.  
 On souillera le sanctuaire;  
 Les dieux d'une terre étrangère  
 Vont déshonorer nos autels.

Vieille erreur, respect chimérique,  
 Sortez de nos cœurs mutins;  
 Chassons le sommeil léthargique  
 Qui nous a tenus enchaînés.  
 Peuple! que la flamme s'apprête;  
 J'ai déjà, semblable au prophète,  
 Percé le mur d'iniquité :  
 Volez, détruisez l'Injustice;  
 Saisissez au bout de la lice  
 La désirable Liberté.

# VI. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

## SUR L'INGRATITUDE.

(1736.)

O toi, mon support et ma gloire,  
 Que j'aime à nourrir ma mémoire  
 Des biens que ta vertu m'a faits,  
 Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude  
 Se fait une pénible étude  
 De l'oubli honteux des bienfaits!

Doux nœuds de la reconnaissance,  
 C'est par vous que dès mon enfance  
 Mon cœur à jamais fut lié;  
 La voix du sang, de la nature,  
 N'est rien qu'un languissant murmure  
 Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel est en effet mon père?  
 Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,  
 Dont le secours m'est assuré;  
 Et celui dont le cœur oublie  
 Les biens répandus sur sa vie,  
 C'est là le fils dénaturé.

Ingrats, monstres que la nature  
 A pétris d'une fange impure.

Qu'elle dédaigna d'animer,  
 Il manque à votre âme sauvage  
 Des humains le plus beau partage :  
 Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage  
 Du lion fumant de carnage,  
 Symbole du dieu des combats.  
 D'où vient que l'univers déteste  
 La couleuvre bien moins funeste ?  
 Elle est l'image des ingrats<sup>1</sup>.

1. La première édition contenait les strophes suivantes, que l'auteur a fait disparaître :

Tel fut ce plagiaire habile  
 Et de Marot et de d'Ouille,  
 Connu par ses viles chansons :  
 Semblable à l'infâme Locuste,  
 Qui, sous les successeurs d'Auguste,  
 Fut illustre par ses poisons.

Dis-nous, Rousseau, quel premier crime  
 Entraîna tes pas dans l'abîme  
 Où j'ai vu Saurin te plonger ?  
 Ah ! ce fut l'oubli des services :  
 Tu fus ingrat, et tous les vices  
 Vinrent en foule t'assiéger.

Aussitôt le dieu qui m'inspire  
 T'arracha le luth et la lyre  
 Qu'avaient déshonorés tes mains :  
 Tu n'es plus qu'un reptile immonde,  
 Rebut du Parnasse et du monde,  
 Rongé de tes propres venins.

En vain la triste Hypocrisie,  
 Des fureurs de la frénésie  
 Veut couvrir les traits odieux ;  
 Ton cœur n'en est que plus coupable,  
 Et, dans la noirceur qui t'accable,  
 Ton esprit moins ingénieux.

Des forêts le tyran sauvage,  
 Vieux, languissant, et plein de rage,  
 Périssant de faim dans les bois,  
 Pour tromper les troupeaux paisibles,  
 Prétendit par ses cris horribles  
 Des pasteurs imiter la voix.

Les faibles troupeaux en gémissent ;  
 Mais quand les pasteurs entendirent  
 Ses détestables hurlements,  
 On écrasa dans son repaire  
 Cet hypocrite sanguinaire,  
 Pour prix de ses déguisements.

Oh ! qu'en sa fureur impuissante  
 Une âme abattue et tremblante  
 Donne de mépris et d'horreur,  
 Quand le style, glacé par l'âge,



Quel monstre plus hideux s'avance?  
 La Nature fuit et s'offense  
 A l'aspect de ce vieux giton;  
 Il a la rage de Zolle,  
 De Gacon l'esprit et le style,  
 Et l'âme impure de Chausson.

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre  
 Venu de Sodome à Bicêtre,  
 De Bicêtre au sacré vallon :  
 A-t-il l'espérance bizarre  
 Que le bûcher qu'on lui prépare  
 Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur et la vie,  
 Et, dans son ingrate furie,  
 De Rousseau lâche imitateur,  
 Avec moins d'art et plus d'audace,  
 De la fange où sa voix coasse  
 Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un Hibernois<sup>1</sup>, loin de la France,  
 Aille ensevelir dans Byzance

En vain ranimé par la rage,  
 Languit énérvé de froideur !

Il faut que ma main vengeresse  
 Sur ce monstre un moment s'abaisse  
 A lancer ces utiles traits ;  
 Il faut de la douce peinture  
 De la vertu brillante et pure  
 Passer à d'horribles portraits.

Quel monstre plus hideux s'avance, etc.

1. Gacon était un misérable écrivain satirique, universellement méprisé. Chausson a laissé un nom immortel. Il fut brûlé publiquement pour le même crime pour lequel l'abbé Desfontaines fut mis à Bicêtre.

2. Après cette strophe, on lit dans les premières éditions :

Vieux, languissant, et sans courage,  
 Souvent dans un accès de rage,  
 Qui l'enflamme et dont il périt,  
 Un chien, de sa gueule édentée  
 Horrible, écumante, empestée,  
 Poursuit la main qui le nourrit.

Il me dut l'honneur et la vie ;  
 Et dans son ingrate furie,  
 De Rousseau lâche imitateur,  
 Ami traître, ennemi timide,  
 Des flots de sa bile insipide  
 Il veut couvrir son bienfaiteur.

Pardon si ma main vengeresse, etc.

3. Un abbé irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de Macarty, ayant subsisté longtemps des bienfaits

Sa honte à l'abri du croissant;  
D'un œil tranquille et sans colère,  
Je vois son crime et sa misère;  
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,  
Trompette de la calomnie,  
Qui cherche à flétrir mon honneur,  
Voilà le ravisseur coupable,  
Voilà le larcin détestable  
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, si ma main vengeresse  
Sur ce monstre un moment s'abaisse  
A lancer ces utiles traits,  
Et si de la douce peinture  
De ta vertu brillante et pure  
Je passe à ces sombres portraits.

Mais lorsque Virgile et le Tasse  
Ont chanté dans leur noble audace  
Les dieux de la terre et des mers,  
Leur muse, que le ciel inspire,  
Ouvre le ténébreux empire,  
Et peint les monstres des enfers <sup>1</sup>.

## VII. — SUR LE FANATISME.

Charmante et sublime Emilie<sup>2</sup>,  
Amante de la Vérité,  
Ta solide philosophie  
T'a prouvé la Divinité.

de notre auteur, et lui ayant emprunté deux mille livres en 1732, s'enfuit aussitôt avec un Ecossais, nommé Ramsay, qui se disait aussi des bons Ramsay, et avec un officier français, nommé Mornay; ils passèrent tous trois à Constantinople, et se firent circoncire chez le comte de Bonneval. Remarquez qu'aucun de ces folliculaires, de ces trompettes de scandale qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'a écrit contre cette apostasie; mais ils ont jeté feu et flamme contre les Bayle, les Montesquieu, les Diderot, les d'Alembert, les Helvétius, les Buffon, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

1. La strophe qui suit, et que l'auteur a supprimée, terminait l'ode :

Raphaël, Rubens, Michel-Ange,  
Sous les pieds du divin archange  
Ont montré le diable abattu;  
Et, par un heureux artifice,  
Massillon peint l'horreur du vice  
Pour mieux embellir la vertu.

2. Cette ode est de l'année 1732. Elle est adressée à l'illustre marquise

Ton âme, éclairée et profonde,  
Franchissant les bornes du monde,  
S'élance au sein de son auteur.  
Tu parais son plus bel ouvrage;  
Et tu lui rends un digne hommage,  
Exempt de faiblesse et d'erreur.

Mais si les traits de l'athéisme  
Sont repoussés par ta raison,  
De la coupe du fanatisme  
Ta main renverse le poison :  
Tu sers la justice éternelle,  
Sans l'âcreté de ce faux zèle  
De tant de dévots malfaisants<sup>1</sup>,  
Tel qu'un sujet sincère et juste  
Sait approcher d'un trône auguste  
Sans les vices des courtisans.

Ce fanatisme sacrilège  
Est sorti du sein des autels;  
Il les profane, il les assiège,  
Il en écarte les mortels.  
O religion bienfaisante,  
Ce farouche ennemi se vante  
D'être né dans ton chaste flanc!  
Mère tendre, mère adorable,  
Croira-t-on qu'un fils si coupable  
Ait été formé de ton sang?

On a vu souvent des athées  
Estimables dans leurs erreurs;  
Leurs opinions infectées  
N'avaient point corrompu leurs mœurs.  
Spinosa fut toujours fidèle  
A la loi pure et naturelle  
Du Dieu qu'il avait combattu;  
Et ce Desbarreaux qu'on outrage<sup>2</sup>,  
S'il n'eut pas les clartés du sage,  
En eut le cœur et la vertu.

Je sentirais quelque indulgence  
Pour un aveugle audacieux  
Qui nierait l'utile existence  
De l'astre qui brille à mes yeux.

du Châtelet, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais savants et de tous les bons esprits de l'Europe.

1. Faux dévots.

2. Il était conseiller au parlement : il paya à des plaideurs les frais de leur procès qu'il avait trop différé de rapporter.

Ignorer ton être suprême,  
 Grand Dieu! c'est un moindre blasphème,  
 Et moins digne de ton courroux,  
 Que de te croire impitoyable,  
 De nos malheurs insatiable,  
 Jaloux, injuste comme nous.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,  
 Nourri de superstition,  
 A, par cette affreuse chimère,  
 Corrompu sa religion,  
 Le voilà stupide et farouche;  
 Le fiel découle de sa bouche  
 Le fanatisme arme son bras;  
 Et, dans sa piété profonde,  
 Sa rage immolerait le monde  
 A son Dieu, qu'il ne connaît pas.

Ce sénat proscrit dans la France,  
 Cette infâme inquisition,  
 Ce tribunal où l'ignorance  
 Traîne si souvent la raison;  
 Ces Midas en mitre, en soutane,  
 Au philosophe de Toscane  
 Sans rougir ont donné des fers.  
 Aux pieds de leur troupe aveuglée,  
 Abjurez, sage Galilée,  
 Le système de l'univers.

Écoutez ce signal terrible  
 Qu'on vient de donner dans Paris;  
 Regardez ce carnage horrible,  
 Entendez ces lugubres cris;  
 Le frère est teint du sang du frère  
 Le fils assassine son père,  
 La femme égorge son époux;  
 Leurs bras sont armés par des prêtres.  
 O ciel! sont-ce là les ancêtres  
 De ce peuple léger et doux?

Jansénistes et molinistes,  
 Vous qui combattez aujourd'hui  
 Avec les raisons des sophistes,  
 Leurs traits, leur bile, et leur ennui,  
 Tremblez qu'enfin votre querelle  
 Dans vos murs un jour ne rappelle  
 Ces temps de vertige et d'horreur;  
 Craignez ce zèle qui vous presse :

On ne sent pas dans son ivresse  
Jusqu'où peut aller sa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre  
La loi de la religion ?  
Dans Marseille il fallait l'apprendre .  
Au sein de la contagion,  
Lorsque la tombe était ouverte,  
Lorsque la Provence, couverte  
Par les semences du trépas,  
Pleurant ses villes désolées  
Et ses campagnes dépeuplées,  
Fit trembler tant d'autres Etats.

Belsunce <sup>1</sup>, pasteur vénérable,  
Sauvait son peuple périssant;  
Langeron, guerrier secourable,  
Bravait un trépas renaissant;  
Tandis que vos lâches cabales  
Dans la mollesse et les scandales  
Occupaient votre oisiveté  
De la dispute ridicule  
Et sur Quesnel et sur la bulle,  
Qu'oubliera la postérité.

Pour instruire la race humaine  
Faut-il perdre l'humanité ?  
Faut-il le flambeau de la haine  
Pour nous montrer la vérité ?  
Un ignorant, qui de son frère  
Soulage en secret la misère,  
Est mon exemple et mon docteur;  
Et l'esprit hautain qui dispute,  
Qui condamne, qui persécute,  
N'est qu'un détestable imposteur.

#### VIII. — A MM. DE L'ACADEMIE DES SCIENCES,

Qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire  
mesurer des degrés de latitude.

O vérité sublime ! ô céleste Uranie !  
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers,  
Qui mesures des cieux la carrière infinie,  
Et qui pèses les airs :

1. M. de Belsunce, évêque de Marseille, et M. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les secours et les remèdes aux pestiférés moribonds, dont les médecins et les prêtres n'osaient approcher.

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde  
Ces voyageurs savants, ministres de tes lois,  
De l'ardent équateur ou du pôle du monde,  
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfants? Vainqueurs de la nature,  
Ils arrachent son voile; et ces rares esprits  
Fixent la pesanteur, la masse, et la figure,  
De l'univers surpris.

Les enfers sont émus au bruit de leur voyage  
Je vois paraître au jour les ombres des héros,  
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage  
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieux de la Grèce,  
Castor, Pollux, Orphée, et vous, heureux Jason,  
Vous de qui la valeur, et l'amour, et l'adresse,  
Ont conquis la toison;

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes,  
Que vous êtes honteux de vos travaux passés!  
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :  
Venez, et rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence  
Respectait le mensonge ennobli par sa voix;  
Et l'admiration, fille de l'ignorance,  
Chanta de vains exploits<sup>1</sup>.

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!  
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés;  
Ceux qui trop tard venus la franchissent entière  
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de mémoire;  
Il y grava, des mains de la crédulité,  
Tous ces fastes des temps destinés pour l'histoire  
Et pour la vérité.

Uranie, abaissez ces triomphes des fables;  
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;

1. En effet, il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau, pas un seul de nos pilotes, qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. Hercule, Thésée, et tous les héros de la guerre de Troie, n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le grand Condé, ou Turenne, ou Marlborough. Thalès et les Pythagore n'étaient pas dignes d'étudier sous Newton. *Alcine* et *Armide* valent mieux que toutes les poésies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire, le temps les y affermit, et les derniers trouvent la place prise.

Montrez aux nations les héros véritables  
Que vous seule instruisez.

Le Génois qui chercha, qui trouva l'Amérique,  
Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux,  
En voyant des Français l'entreprise héroïque,  
Ont prononcé ces mots :

« L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,  
Et par nos descendants ne peut être imité;  
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples  
L'avaient moins mérité.

« Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage  
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.  
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage;  
La vertu vous conduit. »

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'empyrée  
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert :

« Confirmez, disait-il, à la terre éclairée  
Ce que j'ai découvert.

« Tandis que des humains le troupeau méprisable,  
Sous l'empire des sens indignement vaincu,  
De ses jours indolents traînant le fil coupable,  
Meurt sans avoir vécu,

« Donnez un digne essor à votre âme immortelle;  
Éclairez des esprits nés pour la vérité.  
Dieu vous a confié la plus vive étincelle  
De la Divinité.

« De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage;  
Et le plus digne objet des regards éternels,  
Le plus brillant spectacle, est l'âme du vrai sage  
Instruisant les mortels.

« Mais surtout écarter ces serpents détestables,  
Ces enfants de l'envie, et leur souffle odieux;  
Qu'ils n'empoisonnent pas ces âmes respectables  
Qui s'élèvent aux cieux.

« Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse  
De ses coassements importuner le ciel,  
Agir avec bassesse, écrire avec audace,  
Et s'abreuver de fiel.

« Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,  
Confidents du Très-Haut, qui vivent dans son sein,  
Qui jettent comme lui sur la nature entière  
Un œil pur et serein. »

## IX. — SUR LA PAIX DE 1736.

L'Etna renferme le tonnerre  
Dans ses épouvantables flancs ;  
Il vomit le feu sur la terre,  
Il dévore ses habitants.  
Fuyez, Dryades gémissantes,  
Ces campagnes toujours brûlantes,  
Ces abîmes toujours ouverts,  
Ces torrents de flamme et de soufre,  
Echappés du sein de ce gouffre  
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages,  
Plus fier dans ses débordements,  
Le Pô renverse ses rivages  
Cachés sous ses flots écumants :  
Avec lui marchent la ruine,  
L'effroi, la douleur, la famine,  
La mort, les désolations ;  
Et, dans les fanges de Ferrare,  
Il entraîne à la mer avare  
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordements de l'onde,  
Et ces combats des éléments,  
Et ces secousses qui du monde  
Ont ébranlé les fondements,  
Fléaux que le ciel en colère  
Sur ce malheureux hémisphère  
A fait éclater tant de fois,  
Sont moins affreux, sont moins sinistres,  
Que l'ambition des ministres,  
Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France,  
Le soleil, en son vaste tour,  
Ne voit qu'une famille immense,  
Que devrait gouverner l'amour.  
Mortels, vous êtes tous des frères ;  
Jetez ces armes mercenaires :  
Que cherchez-vous dans les combats ?  
Quels biens poursuit votre imprudence ?  
En aurez-vous la jouissance  
Dans la triste nuit du trépas ?



Encor si pour votre patrie  
 Vous saviez vous sacrifier !  
 Mais non ; vous vendez votre vie  
 Aux mains qui daignent la payer.  
 Vous mourez pour la cause inique  
 De quelque tyran politique  
 Que vos yeux ne connaissent pas ;  
 Et vous n'êtes, dans vos misères,  
 Que des assassins mercenaires  
 Armés pour des maîtres ingrats<sup>1</sup>.

Tels sont ces oiseaux de rapine,  
 Et ces animaux malfaisants,  
 Apprivoisés pour la ruine  
 Des paisibles hôtes des champs :  
 Aux sons d'un instrument sauvage,  
 Animés, ardents, pleins de rage,  
 Ils vont, d'un vol impétueux,  
 Sans choix, sans intérêt, sans gloire,  
 Saisir une folle victoire  
 Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie !  
 Que tu plains ta fécondité !  
 Sous tes débris ensevelie,  
 Que tu déplores ta beauté !  
 Je vois tes moissons dévorées  
 Par les nations conjurées  
 Qui te flattaient de te venger :  
 Faible, désolée, expirante,

1. Cette strophe et la précédente ont remplacé celles-ci :

Que de nations fortunées  
 Reposaient au sein des beaux-arts,  
 Avant qu'au haut des Pyrénées  
 Tonnât la trompette de Mars !  
 Des Jeux la troupe enchanteresse,  
 Les Plaisirs, les chants d'allégresse,  
 Régnaient dans nos brillants palais,  
 Tandis que les flûtes champêtres  
 Mollement, à l'ombre des hêtres,  
 Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage  
 Des heureux habitants des cieux,  
 Vous étiez l'unique avantage  
 Qui pouviez nous approcher d'eux.  
 Ce tigre, acharné sur sa proie,  
 Sent d'une impitoyable joie  
 Son âme horrible s'enflammer :  
 Notre cœur n'est point né sauvage :  
 Grand Dieu ! si l'homme est ton image,  
 C'est qu'il était fait pour aimer.

Tu combats d'une main tremblante  
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre  
Nos rois soient les dieux de la paix;  
Que leurs mains portent le tonnerre,  
Sans se plaire à lancer ses traits.  
Nous chérissons un berger sage,  
Qui, dans un heureux pâturage,  
Unit les troupeaux sous ses lois.  
Malheur au pasteur sanguinaire  
Qui les expose en téméraire  
A la dent du tyran des bois!

Eh! que m'importe la victoire  
D'un roi qui me perce le flanc,  
D'un roi dont j'achète la gloire  
De ma fortune et de mon sang?  
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,  
Dans les langueurs, dans la souffrance,  
Mes jours seront-ils plus sereins  
Quand on m'apprendra que nos princes  
Aux frontières de nos provinces  
Nagent dans le sang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie  
Amenas les arts et les jeux;  
Colbert, ton heureuse industrie  
Sera plus chère à nos neveux  
Que la vigilance inflexible  
De Louvois, dont la main terrible  
Embrasait le Palatinat,  
Et qui, sous la mer irritée,  
De la Hollande épouvantée  
Voulait anéantir l'Etat.

Que Louis jusqu'au dernier âge  
Soit honoré du nom de *Grand*;  
Mais que ce nom s'accorde au sage,  
Qu'on le refuse au conquérant.  
C'est dans la paix que je l'admire,  
C'est dans la paix que son empire  
Florissait sous de justes lois,  
Quand son peuple aimable et fidèle  
Fut des peuples l'heureux modèle,  
Et lui le modèle des rois.

---

## X. — AU ROI DE PRUSSE,

SUR SON AVÈNEMENT AU TRÔNE.

(1740.)

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?  
 Ne me trompé-je point dans un espoir si doux ?  
 Vous réglez. Est-il vrai que la philosophie  
 Va régner avec vous ?

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques,  
 Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs,  
 Vous dont l'âme implacable et les mains frénétiques  
 Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entends encore, absurde Calomnie !  
 C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis  
 Et Descartes, et Bayle, et ce puissant génie<sup>1</sup>  
 Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,  
 Pour frapper saintement les plus sages humains  
 Mon roi va te percer du fer que le vulgaire  
 Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs ; il venge notre injure ;  
 La vérité renaît, l'erreur s'évanouit ;  
 La terre élève au ciel une voix libre et pure ;  
 Le ciel se réjouit.

Et vous, de Borgia détestables maximes,  
 Science d'être injuste à la faveur des lois,  
 Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,  
 Qu'on nomme l'art des rois ;

## 1. Voici la pièce telle qu'elle a été envoyée au roi :

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie,  
 Que le monde attendait et que vous seul craignez,  
 Le grand jour où la terre est par vous embellie,  
 Le jour où vous réglez.

Fuyez, disparaissez, révérends fanatiques,  
 Sous le nom de dévots lâches persécuteurs,  
 Séducteurs insolents, dont les mains frénétiques  
 Ont tramé tant d'horreurs.

J'entends, je vois trembler la sombre hypocrisie ;  
 C'est toi, monstre inhumain, etc.

<sup>2</sup> Wolf, chancelier de l'université de Halle. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien, et rétabli ensuite. Voyez la préface de *l'Histoire de Brandebourg*, où il est dit « qu'il a noyé le système de Leibnitz dans un fatras de volumes, et dans un déluge de paroles. »

Périssent à jamais vos leçons tyranniques !  
 Le crime est trop facile, il est trop dangereux.  
 Un esprit faible est fourbe ; et les grands politiques  
 Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles,  
 Voyons-y les tyrans, ils sont tous malheureux ;  
 Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles  
 Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage :  
 Mais Antonin, Trajan, Marc Aurèle, Titus,  
 Ont eu des jours sereins, sans nuit et sans orage,  
 Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers ; tout peuple a dans la guerre :  
 Signalé des exploits par le sage ignorés.  
 Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre  
 Régnez, et l'éclairez.

On a vu trop longtemps l'orgueilleuse ignorance,  
 Ecrasant sous ses pieds le mérite abattu,  
 Insulter aux talents, aux arts, à la science,  
 Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,  
 Un esclave de cour, enfant des voluptés,  
 S'est écrié souvent : « Est-on fait pour connaître ?  
 Est-il des vérités ? »

Il n'en est point pour vous, âme stupide et fière ;  
 Absorbé dans la nuit, vous méprisez les cieux.  
 Le Salomon du Nord apporte la lumière ;  
 Barbare, ouvrez les yeux.

1. Au lieu des quatre dernières strophes, l'auteur avait mis celles-ci ;

Ils renaîtront en vous, ces vrais héros de Rome ;  
 A les remplacer tous vous êtes destiné :  
 Régnez, vivez heureux ; que le plus honnête homme  
 Soit le plus fortuné.

Un philosophe règne. Ah ! le siècle où nous sommes  
 Le désirait sans doute, et n'osait l'espérer.  
 Seul il a mérité de gouverner les hommes :  
 Il sait les éclairer.

On voit des souverains vieillir dans l'ignorance,  
 Idoles sans vertus, sans oreilles, sans yeux,  
 Que sur l'autel du vice un vil flatteur encense,  
 Images des faux dieux.

Quelle est du Dieu vivant la véritable image ?  
 Vous, des talents, des arts, et des vertus l'appui ;  
 Vous, Salomon du Nord, plus savant et plus sage,  
 Et moins faible que lui.

XI. — SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI<sup>1</sup>.

(1740.)

Il tombe pour jamais, ce cèdre dont la tête  
Défia si longtemps les vents et la tempête,  
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'États.  
En un instant frappée,  
Sa racine est coupée  
Par la faux du trépas.

Voilà ce roi des rois et ses grandeurs suprêmes :  
La mort a déchiré ses trente diadèmes,  
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.  
O race auguste et fière !  
Un reste de poussière  
Est ton seul monument.

Son nom même est détruit, le tombeau le dévore ;  
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,  
On dira quelquefois : « Il régnait, il n'est plus ! »  
Eloges funéraires  
De tant de rois vulgaires  
Dans la foule perdus.

Ah ! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes  
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,  
Conduit de ses Germains les nombreux armements,  
Et raffermi l'empire,  
De qui la gloire expire  
Sous les fiers Ottomans !

S'il n'avait pas languì dans sa ville alarmée,  
Redoutable en sa cour aux chefs de son armée,  
Punissant ses guerriers par lui-même avilis ;  
S'il eût été terrible  
Au sultan invincible,  
Et non pas à Wallis !

Ou si, plus sage encore, et détournant la guerre,  
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre  
Les beaux jours, les vertus, l'abondance, et les arts,  
Et cette paix profonde  
Que sut donner au monde  
Le second des Césars !

<sup>1</sup>. Charles VI venait de conclure avec les Turcs une paix désavantageuse. (Ed.)

La renommée alors, en étendant ses ailes,  
 Eût répandu sur lui les clartés immortelles  
 Qui de la nuit du temps percent les profondeurs;  
     Et son nom respectable  
     Eût été plus durable  
 Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie :  
 Le sévère Apollon défend à mon génie  
 De verser, en bravant et les mœurs et les lois,  
     Le fiel de la satire  
     Sur la tombe où respire  
 La majesté des rois.

Mais, ô vérité sainte ! ô juste renommée !  
 Amour du genre humain dont mon âme enflammée  
 Reçoit avidement les ordres éternels !  
     Dictiez à la mémoire  
     Les leçons de la gloire,  
 Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste  
 Où vous êtes pesés aux balances du juste.  
 Votre siècle est témoin ; le juge est l'avenir  
     Demi-dieux mis en poudre,  
     Lui seul peut vous absoudre,  
     Lui seul peut vous punir.

## XII. — A LA REINE DE HONGRIE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

(1742.)

Fille de ces héros que l'empire eut pour maîtres,  
 Digne du trône auguste où l'on vit tes ancêtres,  
 Toujours près de leur chute et toujours affermis ;  
     Princesse magnanime,  
     Qui jouis de l'estime  
 De tous tes ennemis :

Le Français généreux, si fier et si traitable,  
 Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,  
 Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,  
     Inonde ton empire,  
     Te combat et t'admire,  
 T'adore et te poursuit.

Par des nœuds étonnants l'altière Germanie,  
 A l'empire français malgré soi réunie,

Fait de l'Europe entière un objet de pitié;  
Et leur longue querelle  
Fut cent fois moins cruelle  
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur et des antres de l'Ourse  
Les vents impétueux emportent dans leur course  
Des nuages épais l'un à l'autre opposés;  
Et, tandis qu'ils s'unissent,  
Les foudres retentissent  
De leurs flancs embrasés.

Quoi! des rois bienfaisants ordonnent ces ravages!  
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!  
Ils prétendent conduire à la félicité  
Les nations tremblantes,  
Par les routes sanglantes  
De la calamité!

O vieillard vénérable, à qui les destinées  
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,  
Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,  
Veux-tu priver le monde  
De cette paix profonde  
Dont ton âme jouit?

Ah! s'il pouvait encore, au gré de sa prudence,  
Tenant également le glaive et la balance,  
Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,  
De sa main respectée,  
La porte ensanglantée  
Du temple de Janus!

Si de l'or des Français les sources égarées,  
Ne fertilisant plus de lointaines contrées,  
Rapportaient l'abondance au sein de nos remparts,  
Embellissaient nos villes,  
Arrosaient les asiles  
Où languissent les arts!

Beaux-Arts, enfants du Ciel, de la Paix, et des Grâces,  
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,  
Ranimez vos travaux, si brillants autrefois,  
Vos mains découragées,  
Vos lyres négligées,  
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.  
Tous ces traités rompus et suivis du carnage,

Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrés,  
 Tout passe, et tout retombe  
 Dans la nuit de la tombe;  
 Et vous seuls demeurez.

---

### XIII. — LA CLÉMENTE DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV

DANS LA VICTOIRE.

Devoir des rois, leçon des sages,  
 Vertu digne des immortels,  
 Clémence, de quelles images  
 Dois-je décorer tes autels?  
 Dans les débris du Capitole  
 Irai-je chercher ton symbole?  
 Rome seule a-t-elle un Titus?  
 Les Trajans et les Marc Aurèles  
 Sont-ils les stériles modèles  
 Des inimitables vertus?

Ce monarque brillant, illustre,  
 Digne en effet du nom de grand,  
 Louis, ne dut-il tant de lustre  
 Qu'aux triomphes du conquérant?  
 Il le doit à ces arts utiles  
 Dont Colbert enrichit nos villes,  
 Aux bienfaits versés avec choix,  
 A ses vaisseaux maîtres de l'onde,  
 A la paix qu'il donnait au monde,  
 Aux exemples qu'il donne aux rois.

Imitez, maîtres de la terre,  
 Et sa justice et sa bonté;  
 Que les maux cruels de la guerre  
 Soient ceux de la nécessité;  
 Que dans les horreurs du carnage  
 Le vainqueur généreux soulage  
 L'ennemi que son bras détruit.  
 Héros entourés de victimes,  
 Vos exploits sont autant de crimes,  
 Si la paix n'en est pas le fruit.

La paix est fille de la guerre.  
 Ainsi les rapides éclairs  
 Par les vents et par le tonnerre  
 Epurent les champs et les airs;  
 Ainsi les alcyons paisibles,  
 Après les tempêtes horribles,



Sur les eaux chantent leurs amours;  
Ainsi quand Nimègue étonnée  
Vit par Louis la paix donnée<sup>1</sup>,  
L'Europe entière eut de beaux jours.

Telle est la brillante carrière  
Qu'ouvrit le dernier de nos rois;  
Son fils la remplit tout entière  
Par sa clémence et ses exploits :  
Comme lui bienfaiteur du monde,  
Son cœur est la source féconde  
De la publique utilité;  
Comme lui conquérant et sage,  
Il sait combattre avec courage,  
Et secourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence,  
Transportez-vous à Fontenoy.  
Le jour luit, le combat commence;  
Bellone admire votre roi.  
Voyez cette phalange altière,  
Dans sa marche tranquille et fière,  
En tous nos rangs porter la mort;  
Et Louis plus inébranlable,  
Par son courage inaltérable  
Changer et maîtriser le sort.

Ce jour est le jour de la gloire,  
Il est celui de la vertu :  
Louis, au sein de la victoire,  
Pleure son rival abattu.  
Les succès n'ont rien qui l'enivre,  
Il sait qu'un héros ne doit vivre  
Que pour le bonheur des humains;  
Parmi les feux qui l'environnent,  
Sous les lauriers qui le couronnent,  
L'olive est toujours dans ses mains.

Guerriers frappés de son tonnerre  
Et secourus par ses bienfaits,  
Dans les bras sanglants de la guerre  
Il daigne demander la paix.  
Par quelles maximes funestes  
Préférez-vous aux dons célestes  
Les fléaux qu'il veut détourner?

O victimes de sa justice,  
 Quoi ! vous voulez qu'il vous punisse,  
 Quand il ne veut que pardonner !

XIV. — LA FÉLICITÉ DES TEMPS,  
 OU L'ÉLOGE DE LA FRANCE.  
 (1746.)

Est-il encor des satiriques  
 Qui, du présent toujours blessés,  
 Dans leurs malins panégyriques  
 Exaltent les siècles passés :  
 Qui, plus injustes que sévères,  
 D'un crayon faux peignent leurs pères  
 Dégénérant de leurs aïeux,  
 Et leurs contemporains coupables,  
 Suivis d'enfants plus condamnables,  
 Menacés de pires neveux ?

Silence, imposture outrageante ;  
 Déchirez-vous, voiles affreux ;  
 Patrie auguste et florissante,  
 Connais-tu des temps plus heureux ?  
 De la cime des Pyrénées  
 Jusqu'à ces rives étonnées  
 Où la mort vole avec l'effroi,  
 Montre ta gloire et ta puissance ;  
 Mais pour mieux connaître la France,  
 Qu'on la contemple dans son roi.

Quelquefois la grandeur trop fière,  
 Sur son front portant les dédains,  
 Foule aux pieds, dans sa marche altière,  
 Les rampants et faibles humains.  
 Les prières humbles, tremblantes,  
 Pâles, sans force, chancelantes,  
 Baissant leurs yeux mouillés de pleurs,  
 Abordent ce monstre farouche,  
 Un indigne éloge à la bouche,  
 Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favori du dieu de la guerre,  
 Héros dont l'éclat nous surprend,  
 De tous les vainqueurs de la terre  
 Le plus modeste est le plus grand.  
 O modestie ! ô douce image  
 De la belle âme du vrai sage !

Plus noble que la majesté,  
 Tu relèves le diadème,  
 Tu décores la valeur même,  
 Comme tu pares la beauté'.

Nous l'avons vu ce roi terrible.  
 Qui, sur des remparts foudroyés,  
 Présentait l'olivier paisible  
 A ses ennemis effrayés :  
 Tel qu'un dieu guidant les orages,  
 D'une main portant les ravages  
 Et les tonnerres destructeurs,  
 De l'autre versant la rosée  
 Sur la terre fertilisée,  
 Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin sur la Flandre  
 Il n'interrompt point nos loisirs,  
 Et quand sa voix se fait entendre,  
 C'est pour annoncer nos plaisirs;  
 Les muses en habit de fêtes,  
 De lauriers couronnant leurs têtes,  
 Éternisent ces heureux temps;  
 Et, sous le bonheur qui l'accable,  
 La Critique est inconsolable  
 De ne plus voir de mécontents.

1. Après la quatrième strophe on lisait :

Mais sous cette aimable apparence,  
 Souvent on nourrit dans son cœur  
 La froide et dure indifférence,  
 Funeste fille du bonheur.  
 Du haut d'un trône inaccessible,  
 Qu'il est aisé d'être insensible  
 Aux voix plaintives des douleurs,  
 Aux cris de la misère humaine,  
 Qui percent avec tant de peine  
 Dans le tumulte des grandeurs !

C'est au faite des grandeurs même,  
 C'est sur un trône de lauriers,  
 Que l'heureux vainqueur qui vous aime  
 Gémit sur ses braves guerriers,  
 Sur ces victimes de sa gloire,  
 Qui, dans les bras de la victoire,  
 Et dans les horreurs du tombeau,  
 Formaient ce mélange terrible  
 Du carnage le plus horrible  
 Et du triomphe le plus beau.

La Discorde, avec épouvante,  
 Le voit sur des murs foudroyés  
 Offrir l'olive bienfaisante  
 A ses ennemis effrayés, etc.

Venez, enfants des Charlemagnes;  
 Paraissez, ombres des Valois;  
 Venez contempler ces campagnes  
 Que vous désoliez autrefois :  
 Vous verrez cent villes superbes  
 Aux lieux où d'inutiles herbes  
 Couvraient la face des déserts,  
 Et sortir d'une nuit profonde  
 Tous les arts, étonnant le monde  
 De miracles toujours divers.

Au lieu des guerres intestines  
 De quelques brigands forcenés,  
 Qui se disputaient les ruines  
 De leurs vassaux infortunés,  
 Vous verrez un peuple paisible,  
 Généreux, aimable, invincible;  
 Un prince au lieu de cent tyrans;  
 Le joug porté sans esclavage;  
 Et la concorde heureuse et sage  
 Du roi, des peuples, et des grands.

Souvent un laboureur habile,  
 Par des efforts industriels,  
 Sur un champ rebelle et stérile  
 Attira les faveurs des cieux;  
 Sous ses mains la terre étonnée  
 Se vit de moissons couronnée  
 Dans le sein de l'aridité;  
 Bientôt une race nouvelle  
 De ces champs préparés pour elle  
 Augmenta la fécondité.

Ainsi Pyrrhus après Achille  
 Fit encore admirer son nom;  
 Ainsi le vaillant Paul-Emile  
 Fut suivi du grand Scipion;  
 Virgile, au-dessus de Lucrèce,  
 Aux lieux arrosés du Permesse,  
 S'éleva d'un vol immortel;  
 Et Michel-Ange vit paraître,  
 Dans l'art que sa main fit renaître,  
 Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires  
 A jamais ornent ce séjour!  
 Vous avez imité vos pères:  
 Qu'on vous imite à votre tour.  
 Loin ce discours lâche et vulgaire.

Que toujours l'homme dégénère,  
 Que tout s'épuise et tout finit .  
 La nature est inépuisable,  
 Et le Travail infatigable  
 Est un dieu qui la rajeunit.

XV. — SUR LA MORT DE S. A. S. M<sup>ME</sup> LA PRINCESSE  
 DE BAREITH.

(1759.)

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée  
 Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,  
 De leurs globes brûlants renversent une armée,  
 Quand de guerriers mourants les sillons sont couverts,  
     Tous ceux qu'épargna la foudre,  
     Voyant rouler dans la poudre  
     Leurs compagnons massacrés  
     Sourds à la Pitié timide,  
     Marchent d'un pas intrépide  
     Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles  
 Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,  
 S'étonnent à la fin de devenir sensibles,  
 D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas,  
     Lorsque la Mort en silence  
     D'un pas terrible s'avance  
     Vers un objet plein d'attraits,  
     Quand ces yeux qui dans les âmes  
     Lançaient les plus douces flammes  
     Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière, interdite, éplorée,  
 Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;  
 La victime l'attend, pâle, défigurée,  
 Tendait une main faible à ses amis en pleurs.

    Tournant en vain la paupière  
     Vers un reste de lumière  
     Qu'elle gémit de trouver,  
     Elle présente sa tête;  
     La faux redoutable est prête,  
     Et la Mort va la lever.

Le coup part, tout s'éteint : c'en est fait, il ne reste  
 De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,  
 De ces sens animés d'une flamme céleste,  
 Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.

Ce spectacle lamentable,  
 Cette perte irréparable  
 Vous frappe d'un coup plus fort  
 Que cent mille funérailles  
 De ceux qui, dans les batailles,  
 Donnaient et souffraient la mort

O Bareith ! ô vertus ! ô grâces adorées !  
 Femme sans préjugés, sans vice, et sans erreur,  
 Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,  
 De ce séjour de sang, de rapine et d'horreur,  
     Les nations acharnées  
     De leurs haines forcenées  
     Suspendirent les fureurs ;  
     Les discordes s'arrêtèrent ;  
     Tous les peuples s'accordèrent  
     A t'honorer de leurs pleurs<sup>1</sup>.

De la douce vertu tel est le sûr empire ;  
 Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés.  
 Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,  
 Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez ?

La mort que Dieu vous envoie  
 Est le seul moment de joie  
 Qui console nos esprits.  
 Emportez, âmes cruelles,  
 Ou nos haines éternelles,  
 Ou nos éternels mépris.

Mais toi dont la vertu fut toujours secourable,  
 Toi dans qui l'héroïsme égala la bonté,  
 Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,  
 Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté,  
     Si ton insensible cendre  
     Chez les morts pouvait entendre  
     Tous ces cris de notre amour,  
     Tu dirais dans ta pensée :

<sup>1</sup>. Après la cinquième strophe, on lisait la suivante, que l'auteur a retranchée :

Des veuves, des enfants, sur ces rives funestes,  
 Au milieu des débris des murs et des remparts,  
 Cherchant de leurs parents les pitoyables restes,  
 Ramassaient en tremblant leurs ossements épars.  
     Ton nom seul est dans leur bouche,  
     C'est ta perte qui les touche,  
     Ta perte est leur seul effroi :  
     Et ces familles errantes,  
     Dans la misère expirantes,  
     Ne gémissent que sur toi.

« Les dieux m'ont récompensée,  
Quand ils m'ont ôté le jour. »

C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,  
Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,  
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre  
Des serpents de l'envie et des fureurs de Mars.

Les peuples foulés gémissent,  
Les arts, les vertus périssent  
On assassine les rois;  
Tandis que l'on ose encore,  
Dans ce siècle que j'abhorre,  
Parler de mœurs et de lois !

Hélas ! qui désormais dans une cour paisible  
Retiendra sagement la superstition,  
Le sanglant fanatisme, et l'athéisme horrible,  
Enchaînés sous les pieds de la religion ?

Qui prendra pour son modèle  
La loi pure et naturelle  
Que Dieu grava dans nos cœurs ?  
Loi sainte, aujourd'hui proscrite  
Par la fureur hypocrite  
D'ignorants persécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philosophie  
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins  
Ces fantômes changeants du songe de la vie,  
Tant de travaux détruits, tant de projets si vains ;

Ces factions indociles  
Qui tourmentent dans nos villes  
Nos citoyens obstinés ;  
Ces intrigues si cruelles  
Qui font des cours les plus belles  
Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage :  
O combien tu plainais l'infâme oisiveté

1. L'auteur a retranché cette strophe, qui était après la huitième :

Beaux-arts, où fuirez-vous ? troupe errante et céleste  
De l'Olympe usurpé chassés par les Titans ;  
Beaux-arts ! e'e adoucit votre destin funeste :  
Puisqu'elle eut du génie, elle aime les talents ;  
Ces talents que Dieu dispense,  
Avilis sous l'ignorance,  
Gémissant sous l'oppresseur ;  
Ces enfants de la lumière  
Que l'imposture grossière  
Offusque de sa noirceur.

De ces esprits sans goût, sans force, et sans courage,  
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point existé!

La vie est dans la pensée :  
Si l'âme n'est exercée,  
Tout son pouvoir se détruit;  
Ce flambeau sans nourriture  
N'a qu'une lueur obscure,  
Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,  
Qui, redoutant la honte et maltrisant la peur,  
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires,  
Fuiriez si vous l'osiez, et mourez par honneur;

Une femme, une princesse,  
Dans sa tranquille sagesse  
Du sort dédaignant les coups,  
Souffrant ses maux sans se plaindre,  
Voyant la mort sans la craindre,  
Était plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse,  
Première des vertus, passion des grands cœurs,  
Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,  
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?

Rougissez, âmes communes,  
Dont les diverses fortunes  
Gouvernent les sentiments,  
Frêles vaisseaux sans boussole,  
Qui tournez au gré d'Eole,  
Plus légers que ses enfants.

Cependant elle meurt, et Zoïle respire!  
Et des lâches Séjans un lâche imitateur  
A la vertu tremblante insulte avec empire;  
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur!

Le troupeau faible des sages,  
Dispersé par les orages,  
Va périr sans successeurs;  
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,  
Et les enfers multiplient  
La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus, solitaire Sylvandre,  
Dans ce palais des arts où les sons de ta voix  
Contre les préjugés osaient se faire entendre,  
Et de l'humanité faisaient parler les droits;

Mais, dans ta noble retraite,  
Ta voix, loin d'être muette,  
Redouble ses chants vainqueurs,



Sans flatter les faux critiques,  
 Sans craindre les fanatiques,  
 Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes,  
 Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;  
 A la postérité je peindrai tous vos crimes  
 De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.

Craignez ma main raffermie :  
 A l'opprobre, à l'infamie,  
 Vos noms seront consacrés,  
 Comme le sont à la gloire  
 Les enfants de la victoire  
 Que ma muse a célébrés <sup>1</sup>.

#### NOTE DE M. MORZA <sup>2</sup>, SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

La princesse à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, et les monstres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la littérature. il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. Claveret écrivait contre Corneille; Subligny et Visé attaquaient toutes les pièces de Racine, chaque siècle a eu ses Zoïles et ses Garasses; mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infâme de délateurs vomir hardiment leurs impostures, et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler insolemment, attaquer jusque dans les tribunaux les gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; et vouloir rendre odieux, par leurs imputations, le nom respectable de philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire et d'imprimer que les philosophes sont dangereux dans un État.

Et qui sont ces hardis délateurs? tantôt c'est un pédant jésuite <sup>3</sup> qui compromet la société dont il est, et qui ose parler de morale,

1. Après cette strophe, on en lisait, dans la première édition, encore une autre que l'auteur a retranchée, et que voici :

Auguste et cher objet d'interissables larmes,  
 Une main plus illustre, un crayon plus heureux,  
 Peindra tes grands talents, tes vertus et tes charmes,  
 Et te fera régner chez nos derniers neveux.  
 Pour moi, dont la voix tremblante  
 Dans ma vieillesse pesante  
 Peut à peine s'exprimer,  
 Ma main tremblante, accablée,  
 Grave sur ton mausolée :  
 CI-EST QUI SAVAIT AIMER.

2. Voltaire. (Éd.) — 3. Le P. Berthier. (Éd.)

tandis que ses confrères sont accusés et punis d'un parricide; tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée *ecclésiastique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les Buffon, les Montesquieu, et jusqu'à un ministre d'État (M. d'Argenson), auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome, qui accusent d'irrégion le sage et savant auteur des *Essais sur Paris*, et qui enfin sont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'est surtout le misérable auteur d'un libelle intitulé *l'Oracle des philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé; et qui, pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison.... Ce polisson, nommé Guyon, se donne ainsi lui-même de gaieté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner par le débit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le sent pas; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'État, et l'Eglise, dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme des filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste et le moliniste, si fameux longtemps dans Paris, et si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages et les soins paternels du souverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, et tout le raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime; et après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes: ils attaquent la raison, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie: en est-il un seul, depuis Confucius jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince et sa patrie; il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples; il gémit de ces disputes insensées et fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la dis-

corde, et le philosophe l'éteint. Il étudie en paix la nature; il paye gaiement les contributions nécessaires à l'Etat; il regarde ses maîtres comme les députés de Dieu sur la terre, et ses concitoyens comme ses frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié; il sait que, si l'amitié est *un besoin de l'âme*, c'est le plus noble besoin des âmes les plus belles, que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères : il est persuadé que les méchants ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse, comme Platon, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, et en implorant la miséricorde de l'Être suprême.

Qu'il soit du sentiment de Leibnitz sur les monades et sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires; qu'il admette les idées innées, avec Descartes, ou qu'il voie tout dans le Verbe, avec Malebranche; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes spéculations exercent son esprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme. Mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux et absurdes redoutent son mépris; et voilà la source secrète et véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques et aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédants orgueilleux, ont si souvent étourdi le monde de leurs clameurs; ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables; ils les ont séduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; et un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque irlandais Berkeley se fut trompé sur le calcul différentiel, et que le célèbre Jurin eut confondu son erreur, Berkeley écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand Descartes eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, Descartes fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'Aristote et de l'axiome de l'école : *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens*. Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'Aristote et de l'école.

A peine Leibnitz eut-il proposé son système, rédigé depuis dans *la Théodicée*, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruisait les fondements de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de Leibnitz, on leur a dit : « Vous insultez la Providence. »

Lorsque milord Shaftesbury assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi, quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toujours été en butte à la calomnie, fille de cette jalousie secrète dont tant d'hommes sont animés, et que personne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite Hardouin a traité d'athées les Pascal, les Nicole, les Arnauld, les Malebranche ?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, et nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'histoire romaine un seul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ses opinions ; et nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des réalistes et des nominaux, depuis Ramus assassiné par les écoliers de l'université de Paris pour venger Aristote, jusqu'à Galilée emprisonné, et jusqu'à Descartes banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, et de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs dédaignés ou écrasés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur ; mais il est trop certain que, si vous rétrécissez le génie, vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine Elisabeth, dans le temps qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*epsilon* ? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables, sans aucun bon livre, sans manufactures, négligeant jusqu'à l'agriculture, et très-faible même dans sa marine ; mais dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des Spenser, des Shakspeare, des Bacon, et enfin des Locke et des Newton.

On sait que tous les arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, et qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche ; c'est par là qu'enfin la philosophie a secouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, et à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine ; le même génie entreprenant et persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait aussi écrire des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'Etat Walpole, *fari quæ sentiat*, est la devise des philosophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière : ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, et qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle languie près de deux cents ans dans une décadence déplorable ? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope ; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, et que le blé ne pourrit point dans la terre pour y ger-

mer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de Muratori et de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les Français n'ont osé penser qu'à demi; et les Anglais, qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, et la connaissance précise de la lumière, si vainement combattue, jusqu'à la nouvelle charrue et à l'insertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux et l'utile, la licence et la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, et respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths, et aux Francs, d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion et à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une et de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; et au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté et dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer et si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de Saint-Médard aux farces de la foire; qui vous passionnez tantôt pour un Quesnel, tantôt pour une actrice de la Comédie-Italienne; qui élevez une statue en un jour, et le lendemain la couvrez de boue; peuple qui dansez et chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgé sur la tombe du diacre ou sous-diacre Paris, et dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient, depuis environ soixante ans, adouci un peu les mœurs, en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (et eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois et le prêtre Jean Hus, et le moine Savonarole, et le chancelier Thomas Morus, et le conseiller Anne du Bourg, et le médecin Michel Servet, et l'avocat général de Hollande Barneveldt, et la maréchale d'Ancre, et le pauvre Morin, qui n'était qu'un imbécile, et Vanini même, qui n'était qu'un fou argumentant contre Aristote, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume : registre sanglant de la plus infernale superstition et de la plus abominable démenée.

*Addition nouvelle de M. Morza sur ce vers de la 8<sup>e</sup> strophe :*

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une vierge Marie très-fêtée en Pologne, et dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment, en 1771, d'assassiner le roi; ils remplirent leur serment autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida, du R. P. Mathos, et du R. P. Alexandre, en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très-savants hommes, et qui savaient leur Lucrèce par cœur ?

Si Damiani n'étudia point en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ses interrogatoires,

page 135 : « Quel motif l'a déterminé ? » dit : La religion ; » et page 405 : « Qu'il a cru faire une œuvre méritoire ; que c'étaient tous ces prêtres qu'il entendait qui le disaient dans le palais. »

Voilà les mêmes réponses qu'ont faites tous les assassins de tant de princes, en remontant depuis Damiens jusqu'au pieux Aod, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard jusqu'au manche dans le ventre de son roi Eglon, de la part du Seigneur.

Et, après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que de petits abbés leur disent des sottises !

1. Dans la première édition, cette note (qui n'était pas donnée sous le nom de Morza) commençait ainsi :

L'auguste famille de Mme la margrave de Bareith a ordonné expressément qu'on publiât ce faible éloge d'une princesse qui en méritait un plus beau. Je l'expose au public, c'est-à-dire au très-petit nombre des amateurs de la poésie et des véritables connaisseurs, qui savent que cet art est encore plus difficile qu'infructueux ; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge et de mes talents. Mon cœur, qui m'a toujours conduit, m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs sur la tombe de cette princesse ; la reconnaissance est le premier des devoirs, je ne m'en suis écarté avec personne. Son Altesse Royale n'avait cessé en aucun temps de m'honorer de sa bienveillance et de son commerce ; elle envoya son portrait à ma nièce, et à moi quinze jours avant sa mort, lorsqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une si belle âme ne sut mieux faire les choses décentes et nobles, et réparer les désagréables. Sujets, étrangers, amis, et ennemis, tous lui ont rendu justice, tous honorent sa mémoire : pour moi, si je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'est que la liberté est un bien qu'on ne doit sacrifier à personne, surtout dans la vieillesse.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, et je déclare en même temps (non pas à l'univers, à qui le P. Castel s'adressait toujours, mais à quelques gens de lettres, qui font la plus petite partie de l'univers) que je ne suis l'auteur d'aucun des ouvrages que l'ignorance et la mauvaise foi m'attribuent depuis longtemps.

Un jeune homme, connu dans son pays par son esprit et par ses talents, fit imprimer l'année passée une ode sur les victoires du roi de Prusse ; et comme le nom de ce jeune étranger commence par un V, ainsi que le mien, cette ode fut réimprimée à Ratisbonne, à Nuremberg, sous mon nom. On la traduisit à Londres, on m'en fit honneur partout : c'est un honneur qu'assurément je ne mérite pas. Chaque auteur a son style ; celui de cette ode n'est pas le mien ; mais ce qui est encore plus contraire à mon état, à mon devoir, à ma place, à mon caractère, c'est que la pièce sort du profond respect qu'on doit aux couronnes avec qui le roi de Prusse est en guerre ; il n'est permis à personne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les auteurs que nous ne sommes plus dans un temps où l'usage permettait à l'enthousiasme de la poésie de louer un prince aux dépens d'un autre. *L'Ode sur la prise de Namur*, dans laquelle Boileau raille très-indiscrètement le roi d'Angleterre Guillaume III, ne réussirait pas aujourd'hui ; et La Motte fut très-blâmé de n'avoir pas rendu justice à l'immortel prince Eugène dans une ode au duc de Vendôme.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,

Les dieux, sa maîtresse, et son roi.

C'est la maxime d'Ésope et de La Fontaine : mais il ne faut dire d'injures ni aux autres dieux, ni aux autres rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encore je ne sais quel poème sur la *Religion naturelle*, imprimé dans Paris, avec le titre de Berlin, par ces imprimeurs qui impriment tout, et publié aussi sous la première lettre de mon nom. Les brouillons et les délateurs ont beau faire. je n'ai jamais écrit ni en

vers ni en prose sur la religion naturelle ou révélée ; mais je composai, dans le palais d'un roi et sous ses yeux, en 1751, un poème sur la *Loi naturelle*, principe de toute religion, sur cette loi primitive que Dieu a gravée dans nos cœurs, et qui nous enseigne à frémir du mal que nous faisons à nos semblables ; ouvrage très-inférieur à son sujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pure, et dans lequel il doit respecter le nom qui est à la tête.

Que nous nous éloignons tous tant que nous sommes de cette loi naturelle, et de la raison qui en est la source ! Je ne parle pas ici des guerres qui inondent de sang le monde entier depuis qu'il est peuplé ; je parle de nous autres gens paisibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plates disputes, et de nos sottes querelles ; je parle de ces graves fous qui enseignent que quatre et quatre font neuf, de nous qui sommes encore plus fous qu'eux quand nous perdons notre temps à vouloir leur faire entendre que quatre et quatre font huit, et des maîtres fous qui, pour nous mettre d'accord, décident que quatre et quatre font dix.

D'autres fous mourant de faim composent tous les matins dans leur grenier une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe, croyant fermement, avec frère Castel, que toute la terre a les yeux sur eux, et ne se doutant pas que le soir leurs belles productions périssent à jamais, tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font partout leurs toiles, il y en a deux ou trois cents autres qui recueillent soigneusement ces fils qu'on a balayés, et qui en composent ce qu'on appelle des journaux ; de façon que, depuis l'an 1666, nous avons environ dix mille journaux au moins, dans lesquels on a conservé près de trois cent mille extraits de livres inconnus : et, ce qui est fort à l'honneur de l'esprit humain, c'est que tout cela se fait pour gagner dix écus, pendant que ces messieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il faut excepter sans doute le *Journal des Savants*, uniquement dicté par l'amour des lettres, et le judicieux Bayle, l'éternel honneur de la raison humaine, et quelques-uns de ses sages imitateurs. J'excepte encore mes amis ; mais je ne puis excepter frère Berthier, principal auteur du *Journal de Trévoux*, qui n'est point du tout mon ami.

Il faut savoir qu'il y a non-seulement un *Journal de Trévoux*, mais encore un *Dictionnaire de Trévoux* : par conséquent il y a eu un peu de jalousie de métier entre les ignorants qui ont fait pour de l'argent le *Dictionnaire de Trévoux*, et les savants qui ont entrepris le *Dictionnaire de l'Encyclopédie*, je ne sais pourquoi. Outre ces terribles savants, nous sommes une cinquantaine d'empoisonneurs, lieutenants généraux des armées du roi, commandants d'artillerie, prélats, magistrats, professeurs, académiciens, de belles dames même, et moi, cultivateur de la terre et partisan séditieux de la nouvelle charrue, qui tous avons conspiré contre l'Etat, en envoyant au magasin encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns sont remplis de longues déclamations qui n'apprennent rien ; et beaucoup de nos méchants confrères ont manqué à la principale règle d'un dictionnaire, qui est de se contenter d'une définition courte et juste, d'un précepte clair et vrai, et de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut a enflé le dictionnaire, et en a fait un objet de papier et d'encre de plus de trois cent mille écus.

Aussitôt les adverses parties ont soulevé la ville et la cour contre les entrepreneurs ; on les a accablés des plus horribles injures. On a poussé la cruauté jusqu'à dire à Versailles qu'ils étaient des philosophes. « Qu'est-ce que des philosophes ? » a dit une grande dame. Un homme grave a répondu : « Madame, ce sont des gens de sac et de corde, qui examinent, dans quelques lignes d'un livre en vingt volumes in-folio, si les atomes sont insécables ou sécables, si on pense toujours quand on dort, si l'âme est dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, si l'ânesse de Balaam était animée par le diable, selon le sentiment du R. P. Bougeant, et autres choses semblables, capables de mettre le trouble dans les consciences timorées des tailleurs scrupuleux de Paris, et des

pieuses revendeuses à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre, et de le lire assidûment. On a fourni des mémoires par lesquels on démontre que, si le venin n'est pas expressément dans les tomes imprimés, il se trouvera dans les articles des autres tomes, qu'il en résultera infailliblement des séditions et la ruine du royaume, et qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un Etat que des philosophes.»

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a osé accuser d'une cabale des hommes qui ne se son jamais vus, et qui, dispersés à une grande distance les uns des autres, cultivent en paix la raison et les lettres.

Hélas ! quel temps l'auteur du *Journal de Trévoux* et ceux de son parti prennent-ils pour accuser les philosophes d'être dangereux dans un Etat ! Quelques philosophes auraient-ils donc trempé dans ces détestables attentats qui ont saisi d'horreur l'Europe étonnée ? Auraient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces théologiens d'enfer, qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides ? Attisèrent-ils autrefois les feux de la Ligue et de la Fronde ? Ont-ils.... Je m'arrête. Que le gazetier de Trévoux ne force point les hommes éclairés à une récrimination juste et terrible ; que ses supérieurs mettent un frein à son audace. J'estime et j'aime plusieurs de ses confrères ; c'est avec regret que je lui fais sentir son imprudence, qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un prêtre, pour un religieux, de vendre tous les mois à un libraire un recueil de médisances et de jugemens téméraires !

Si le *Journal de Trévoux* excite le mépris et l'indignation, ce n'est pas qu'on ait moins d'horreur pour ses adversaires les auteurs de la *Gazette ecclésiastique*, eux qui ont outragé si souvent le célèbre Montesquieu, et tant d'honnêtes gens ; eux qui, dans leurs libelles séditieux, ont attaqué le roi, l'Etat, et l'Eglise ; qui fabriquent cette gazette scandaleuse comme les filous exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit ; changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des recéleurs ; fuyant à tout moment la justice : et pour comble d'horreur se couvrant du manteau de la religion, et pour comble de ridicule se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste et le moliniste, etc.

Dans la première édition la note se terminait ainsi par forme de post-scriptum :

P. S. Sur une lettre reçue du roi de Prusse, je suis en droit de réfuter ici quelques mensonges imprimés. J'en choisirai trois dans la foule. La première erreur est celle d'un homme qui malheureusement a employé tout son esprit et toutes ses lumières à pallier dans un livre plein de recherches savantes les suites de la révocation de l'édit de Nantes, suites plus funestes que ne le voulait un monarque sage ; il a voulu encore (qui le croirait !) diminuer, excuser les horreurs de la Saint-Barthélemy, que l'enfer ne pourrait approuver, s'il s'assemblait pour juger les hommes.

Cet écrivain avance dans son livre\* que les *Mémoires de Brandebourg* n'ont pas été écrits par le roi de Prusse. Je suis obligé de dire à la face de l'Europe, sans crainte d'être démenti par personne, que ce monarque seul a été l'historien de ses Etats. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à son ouvrage ne m'est point dû ; je n'ai servi qu'à lui aplanir les difficultés de notre langue, dans un temps où je la parlais mieux qu'aujourd'hui, parce que les instructions des académiciens mes confrères étaient plus fraîches dans ma mémoire. Je n'ai été que son grammairien ; s'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma fortune, si je lui sacrifiai tout, j'en fus récompensé en étant le confident de ses ouvrages ; et quant à l'honneur qu'il daigna me faire de me demander à mon roi pour être au nombre de ses cham-

\* Page 84 de l'*Apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des massacres de la Saint-Barthélemy*.



bellans, ceux qui me l'ont reproché ne savent pas que cette dignité était nécessaire à un étranger dans sa cour.

Le même auteur \* accuse d'infidélité les *Memoires de Brundebourg*, sur ce que l'illustre auteur dit que le roi son grand-père recueillit vingt mille Français dans ses Etats : rien n'est plus vrai. Le critique ignore que celui qui a fait l'histoire de sa patrie connaît le nombre de ses sujets comme celui de ses soldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au hasard qu'il n'y eut pas dix mille Français réfugiés dans les provinces de la maison de Prusse, ou au souverain qui a dans ses archives la liste des vingt mille personnes auxquelles on donna des secours, et qui les méritèrent si bien en apportant chez lui tant d'arts utiles ?

Ce critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françaises réfugiées à Genève. Je connais cette ville florissante, voisine de mes terres ; je certifie, sur le rapport unanime de tous ses citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne, magistrats, professeurs, négociants, qu'il y a eu beaucoup au delà de mille familles françaises dans Genève : et, de ces familles à qui l'auteur reproche leur *misère vagabonde*, j'en connais plusieurs qui ont acquis de très-grandes richesses par des travaux honorables.

La plupart des calculs de cet auteur ne sont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'apologiste de la Saint-Barthélemy, celui qui a été forcé de falsifier toute l'histoire ancienne pour établir la persécution, celui-là, dis-je, méritait-il de trouver la vérité ?

S'il y a eu parmi les catholiques un homme capable de préconiser les massacres de la Saint-Barthélemy, nous venons de voir dans le parti opposé un écrivain anonyme qui, avec beaucoup moins d'esprit et de connaissances, et non moins d'inhumanité, a essayé de justifier les meurtres que son parti commettait autrefois, lorsque des fanatiques errants immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel est le plus condamnable, ou d'un siècle ignorant et barbare dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un siècle éclairé et poli dans lequel on les approuve ?

C'est ainsi que des ennemis de l'humanité écrivent sur plus d'une matière depuis quelques années ; et ce sont ces livres qu'on tolère ! Il semble que des démons aient conspiré pour étouffer en nous toute pitié, et pour nous ravir la paix dans tous les genres et dans toutes les conditions.

Ce n'est pas assez que le fléau de la guerre ensanglante et bouleverse une partie de l'Europe, et que ses secousses se fassent sentir aux extrémités de l'Asie et de l'Amérique ; il faut encore que le repos des villes soit continuellement troublé par des misérables qui veulent se venger de leur obscurité en se déchaînant contre toute espèce de mérite. Ces taupes, qui soulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les puissances du siècle ébranlent le monde, ne seront pas éclairées par la lumière qu'on leur présente ici, mais on se croira trop heureux si ce peu de vérités peut germer dans l'esprit de ceux qui, étant appelés aux emplois publics, doivent aimer la modération, et avoir le fanatisme en horreur.

## XVI. — A LA VÉRITÉ.

Vérité, c'est toi que j'implore;  
 Soutiens ma voix, dicte mes vers.  
 C'est toi qu'on craint et qu'on adore,  
 Toi qui fais trembler les pervers.  
 Tes yeux veillent sur la justice:  
 Sous tes pieds tombe l'artifice,  
 Par la main du temps abattu:  
 Témoin sacré, juge inflexible,  
 Tu mis ton trône incorruptible  
 Entre l'audace et la vertu.

Qu'un autre<sup>1</sup> en sa fougue hautaine,  
 Insultant aux travaux de Mars,  
 Soit le flatteur du prince Eugène,  
 Et le Zoïle des Césars;  
 Qu'en adoptant l'erreur commune,  
 Il n'impute qu'à la fortune  
 Les succès des plus grands guerriers,  
 Et que du vainqueur du Granique  
 Son éloquence satirique  
 Pense avoir flétri les lauriers.

Illustres fléaux de la terre,  
 Qui dans votre cours orageux  
 Avez renversé par la guerre  
 D'autres brigands moins courageux,  
 Je vous hais; mais je vous admire:  
 Gardez cet éternel empire  
 Que la gloire a sur nos esprits;  
 Ce sont les tyrans sans courage  
 A qui je ne dois pour hommage  
 Que de l'horreur et du mépris.

Kouli-Kan ravage l'Asie,  
 Mais en affrontant le trépas:  
 Tout mortel a droit sur sa vie;  
 Qu'il expire sous mille bras;  
 Que le brave immole le brave.  
 Le guerrier qui frappa Gustave  
 Ailleurs eût rampé sous ses lois;  
 Et, dans ces fameuses journées  
 Au droit du glaive destinées,  
 Tout soldat est égal aux rois.

1. J. B. Rousseau, dans son *Ode à la Fortune*. (Éd.)

Mais que ce fourbe sanguinaire,  
De Charles-Quint l'indigne fils,  
Cet hypocrite atrabilaire,  
Entouré d'esclaves hardis,  
Entre les bras de sa maîtresse  
Plongé dans la flatteuse ivresse  
De la volupté qui l'endort,  
Aux dangers dérobant sa tête,  
Envoie en cent lieux la tempête,  
Les fers, la discorde, et la mort :

Que Borgia, sous sa tiare  
Levant un front incestueux,  
Immole à sa fureur avare  
Tant de citoyens vertueux,  
Et que la sanglante Italie  
Tremble, se taise, et s'humilie  
Aux pieds de ce tyran sacré :  
O terre ! ô peuples qu'il offense !  
Criez au ciel, criez vengeance ;  
Armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être  
Méchants avec impunité,  
Vous croyez n'avoir point de maître :  
Qu'est-ce donc que la Vérité ?  
S'il est un magistrat injuste,  
Il entendra la voix auguste  
Qui contre lui va prononcer ;  
Il verra sa honte éternelle  
Dans les traits d'un burin fidèle  
Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare ?  
Ce n'est point le brave officier  
Qui de Champagne ou de Navarre  
Dirige le courage altier :  
C'est un pédant morne et tranquille,  
Gonflé d'un orgueil imbécile,  
Et qui croit avoir mérité  
Mieux que les Molé vénérables  
Le droit de juger ses semblables,  
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, âme atroce, âme dure,  
Qui veux dans tes graves fureurs  
Qu'on arrache par la torture  
La vérité du fond des cœurs.

Torture! usage abominable  
 Qui sauve un robuste coupable,  
 Et qui perd le faible innocent,  
 Du faite éternel de son temple  
 La Vérité qui vous contemple  
 Détourne l'œil en gémissant.

Vérité, porte à la Mémoire,  
 Répète aux plus lointains climats  
 L'éternelle et fatale histoire  
 Du supplice affreux des Calas;  
 Mais dis qu'un monarque propice,  
 En foudroyant cette injustice,  
 A vengé tes droits violés.  
 Et vous, de Thémis interprètes,  
 Méritez le rang où vous êtes;  
 Aimez la justice, et tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Argence,  
 Qu'il est digne de ton grand cœur  
 De venger la faible innocence.  
 Des traits du calomniateur!  
 Souvent l'Amitié chancelante  
 Resserre sa pitié prudente;  
 Son cœur glacé n'ose s'ouvrir;  
 Son zèle est réduit à tout craindre :  
 Il est cent amis pour nous plaindre,  
 Et pas un pour nous secourir.

Quel est ce guerrier intrépide?  
 Aux assauts je le vois voler;  
 A la cour je le vois timide :  
 Qui sait mourir n'ose parler.  
 La Germanie et l'Angleterre  
 Par cent mille coups de tonnerre  
 Ne lui font pas baisser les yeux :  
 Mais un mot, un seul mot l'accable;  
 Et ce combattant formidable  
 N'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques.  
 De ce ministre des combats<sup>1</sup>,  
 Qui de nos chevaliers antiques  
 A le cœur, la tête, et le bras;  
 Qui pense et parle avec courage,  
 Qui de la Fortune volage

1. Le duc de Choiseul-Stainville, ministre de la guerre. (Ép.)

Dédaigne les dons passagers,  
 Qui foule aux pieds la calomnie,  
 Et qui sait mépriser l'envie,  
 Comme il méprisa les dangers.

## XVII. — GALIMATIAS PINDARIQUE.

SUR UN CARROUSEL DONNÉ PAR L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(1766.)

Sors du tombeau, divin Pindare,  
 Toi qui célébras autrefois  
 Les chevaux de quelques bourgeois  
 Ou de Corinthe ou de Mégare;  
 Toi qui possédas le talent  
 De parler beaucoup sans rien dire;  
 Toi qui modulas savamment  
 Des vers que personne n'entend,  
 Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier  
 Tes petits vainqueurs de l'Élide;  
 Prends un sujet moins insipide;  
 Viens cueillir un plus beau laurier.  
 Cesse de vanter la mémoire  
 Des héros dont le premier soin  
 Fut de se battre à coups de poing  
 Devant les juges de la Gloire.

La Gloire habite de nos jours  
 Dans l'empire d'une amazone;  
 Elle la possède, et la donne :  
 Mars, Thémis, les Jeux, les Amours,  
 Sont en foule autour de son trône.  
 Viens chanter cette Thalestris<sup>1</sup>  
 Qu'irait courtiser Alexandre.  
 Sur tes pas je voudrais m'y rendre,  
 Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute, en dirigeant ta course  
 Vers les sept étoiles de l'Ourse,  
 Tu verras, dans ton vol divin,

<sup>1</sup> Thalestris, reine des Amazones, sortit de ses États pour venir voir Alexandre le Grand, auquel elle avoua de bonne foi qu'elle désirait avoir des enfants de lui, se croyant digne de donner des héritiers à son empire. (Quinte-Curce.)

Cette France si renommée  
 Qui brille encor dans son déclin;  
 Car ta muse est accoutumée  
 A se détourner en chemin.  
 Tu verras ce peuple volage,  
 De qui la mode et le langage  
 Règnent dans vingt climats divers;  
 Ainsi que ta brillante Grèce,  
 Par ses arts, par sa politesse,  
 Servit d'exemple à l'univers.

Mais il est encor des barbares  
 Jusque dans le sein de Paris;  
 Des bourgeois pesants et bizarres,  
 Insensibles aux bons écrits;  
 Des fripons aux regards austères,  
 Persécuteurs atrabilaires  
 Des grands talents et des vertus;  
 Et, si dans ma patrie ingrate  
 Tu rencontres quelque Socrate,  
 Tu trouveras vingt Anitus<sup>1</sup>.

Je m'aperçois que je t'imité.  
 Je veux aux campagnes du Scythe  
 Chanter les jeux, chanter les prix  
 Que la nouvelle Thalestris  
 Accorde aux talents, au mérite  
 Je veux célébrer la grandeur,  
 Les généreuses entreprises,  
 L'esprit, les grâces, le bonheur,  
 Et j'ai parlé de nos sottises.

# XVIII. — SUR LA GUERRE DES RUSSES CONTRE LES TURCS.

EN 1768.

L'homme n'était pas né pour égorger ses frères;  
 Il n'a point des lions les armes sanguinaires :  
 La nature en son cœur avait mis la pitié.  
 De tous les animaux seul il répand des larmes,  
 Seul il connaît les charmes  
 D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal usage  
 De l'enfant du Plaisir fit un monstre sauvage?

1. Anitus fut le délateur et l'accusateur calomnieux de Socrate.

Combien les dons du ciel ont été pervertis!  
Quel changement, ô dieux! la Nature étonnée,  
Pleurante et consternée,  
Ne connaît plus son fils.

Heureux cultivateurs de la Pensylvanie,  
Que par son doux repos votre innocente vie  
Est un juste reproche aux barbares chrétiens!  
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre  
Ils ravagent la terre,  
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples.  
Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples  
Ces horribles tributs d'étendards tout sanglants :  
Vous croiriez l'offenser, et c'est dans nos murailles  
Que le dieu des batailles  
Est le dieu des brigands.

Combattons, périssons, mais pour notre patrie.  
Malheur aux vils mortels qui servent la furie  
Et la cupidité des rois déprédateurs!  
Conservons nos foyers; citoyens sous les armes,  
Ne portons les alarmes  
Que chez nos oppresseurs.

Où sont ces conquérants que le Bosphore enfante?  
D'un monarque abruti la milice insolente  
Fait avancer la Mort aux rives du Tyras<sup>1</sup>;  
C'est là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles;  
Lancez vos traits terribles,  
Qu'ils ne connaissent pas.

Frappez, exterminatez les cruels janissaires,  
D'un tyran sans courage esclaves téméraires;  
Du malheur des mortels instruments malheureux,  
Ils voudraient qu'à la fin, par le sort de la guerre,  
Le reste de la terre  
Fût esclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide;  
Combattez, triomphez sous sa puissante égide.  
Gallitzin vous commande, et Byzance en frémit;  
Le Danube est ému, la Tauride est tremblante;  
Le sérail s'épouvante,  
L'univers applaudit.

1. Aujourd'hui le Dniester. (Éd.)

## XIX. — ODE PINDARIQUE

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

Au fond d'un sérail inutile  
Que fait parmi ses icoglans  
Le vieux successeur imbécile  
Des Bajazets et des Orcans?  
Que devient cette Grèce altière,  
Autrefois savante et guerrière,  
Et si languissante aujourd'hui;  
Rampante aux genoux d'un Tartare,  
Plus amollie, et plus barbare,  
Et plus misérable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides,  
Suivants de Minerve et de Mars,  
Des Persans vainqueurs intrépides,  
Et favoris de tous les arts;  
Eux qui, dans la paix, dans la guerre,  
Furent l'exemple de la terre  
Et les émules de leurs dieux,  
Lorsque Jupiter et Neptune  
Leur asservirent la fortune,  
Et combattirent avec eux.

Mais quand sous les deux Théodoses  
Tous ces héros dégénérés  
Ne virent plus d'apothéoses  
Que de vils pédants tonsurés,  
Un délire théologique  
Arma leur esprit frénétique  
D'anathèmes et d'arguments;  
Et la postérité d'Achille,  
Sous la règle de saint Basile,  
Fut l'esclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croisades.  
Français, Bretons, Italiens,  
C'est trop supporter les bravades  
Des cruels vainqueurs des chrétiens.  
Un ridicule fanatisme  
Fit succomber votre héroïsme  
Sous ces tyrans victorieux.  
Ecoutez Pallas qui vous crie :  
« Vengez-moi ! vengez ma patrie !  
Vous irez après aux saints lieux.



« Je veux ressusciter Athènes.  
Qu'Homère chante vos combats,  
Que la voix de cent Démosthènes  
Ranime vos cœurs et vos bras.  
Sortez, renaissiez, Arts aimables,  
De ces ruines déplorables  
Qui vous cachaient sous leurs débris;  
Reprenez votre éclat antique,  
Tandis que l'Opéra-Comique  
Fait les triomphes de Paris.

« Que des badauds la populace  
S'étouffe à des processions,  
Que des imposteurs à besace  
Président aux convulsions,  
Je rirai de cette manie;  
Mais je veux que dans Olympie  
Phidias, Pigal, ou Vulcain,  
Fassent admirer à la terre  
Les noirs sourcils du Dieu mon père,  
Et mettent la foudre en sa main.

« C'est par moi que l'on peut connaître  
Le monde antique et le nouveau;  
Je suis la fille du grand Être,  
Et je nais de son cerveau.  
C'est moi qui conduis Catherine  
Quand cette étonnante héroïne,  
Foulant à ses pieds le turban,  
Réunit Thémis et Bellone,  
Et rit avec moi, sur son trône  
De *la Bible* et de *l'Alcoran*.

« Je dictai l'*Encyclopédie*,  
Cet ouvrage qui n'est pas court,  
A d'Alembert, que j'étudie,  
A mon Diderot, à Jaucourt;  
J'ordonne encore au vieux Voltaire  
De percer de sa main légère  
Les serpents du sacré vallon;  
Et, puisqu'il m'aime et qu'il me venge  
Il peut écraser dans la fange  
Le lourd Nonotte et l'abbé Guion. »

---

## XX. — L'ANNIVERSAIRE DE LA SAINT-BARTHELEMY

POUR L'ANNÉE 1772.

Tu reviens après deux cents ans,  
Jour affreux, jour fatal au monde :  
Que l'abîme éternel du temps  
Te couvre de sa nuit profonde !  
Tombe à jamais enseveli  
Dans le grand fleuve de l'oubli.  
Séjour de notre antique histoire !  
Mortels, à souffrir condamnés,  
Ce n'est que des jours fortunés  
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le triumpvirat  
Que Rome devint florissante.  
Un poltron, tyran de l'État,  
L'embellit de sa main sanglante.  
C'est après les proscriptions  
Que les enfants des Scipions  
Se croyaient heureux sous Octave.  
Tranquille et soumis à sa loi,  
On vit danser le peuple-roi  
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion,  
Couronnés de myrte et de lierre,  
Sur la cendre de Cicéron  
Chantaient les baisers de Glycère;  
Ils chantaient dans les mêmes lieux  
Où tombèrent cent demi-dieux  
Sous des assassins mercenaires;  
Et les familles des proscrits  
Rassembleraient les Jeux et les Ris  
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs  
Par tous les fléaux de la guerre :  
Cérès par ses dons renaissants  
A bientôt consolé la terre.  
L'enfer engloutit dans ses flancs  
Les déplorables habitants  
De Lisbonne aux flammes livrée;  
Abandonna-t-on son séjour ?...  
On y revint, on fit l'amour,  
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs ;  
 Chaque siècle a connu les crimes ;  
 Ce monde est un amas d'horreurs,  
 De coupables, et de victimes.  
 Des maux passés le souvenir  
 Et les terreurs de l'avenir  
 Seraient un poids insupportable :  
 Dieu prit pitié du genre humain ;  
 Il le créa frivole et vain,  
 Pour le rendre moins misérable.

## XXI. — SUR LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

(JUIN 1775.)

Si la main des rois et des prêtres  
 Ebranla le monde en tout temps,  
 Et si nos coupables ancêtres  
 Ont eu de coupables enfants,  
 O triste muse de l'histoire,  
 Ne grave plus à la mémoire  
 Ce qui doit périr à jamais !  
 Tu n'as vu qu'horreur et délire.  
 Les annales de chaque empire  
 Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste ;  
 Ses mensonges sont plus cruels.  
 Tantale, Atrée, Égisthe, Oreste,  
 N'épouvantez plus les mortels.  
 Que je hais le divin Achille,  
 Sa colère en malheurs fertile,  
 Et tous ces ridicules dieux  
 Que vers le ruisseau du Scamandre  
 Du haut du ciel on fait descendre  
 Pour inspirer un furieux !

Josué, je hais davantage  
 Tes sacrifices inhumains.  
 Quoi ! trente rois dans un village  
 Pendus par tes dévotes mains !  
 Quoi ! ni le sexe, ni l'enfance,  
 De ton exécrable démence  
 N'ont pu désarmer la fureur !  
 Quoi ! pour contempler ta conquête,  
 A ta voix le soleil s'arrête !  
 Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde  
 Détournons mes yeux éperdus.  
 O Rome ! ô maîtresse du monde !  
 Verrai-je en toi quelques vertus ?  
 Ce n'est pas sous l'infâme Octave,  
 Ce n'est pas lorsque Rome esclave  
 Succombait avec l'univers,  
 Ou quand le sixième Alexandre  
 Donnait dans l'Italie en cendre  
 Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'asile :  
 Le sang coule à mes yeux surpris,  
 Depuis les vêpres de Sicile  
 Jusqu'aux matines de Paris.  
 Est-il un peuple sur la terre  
 Qui dans la paix ou dans la guerre  
 Ait jamais vu des jours heureux ?  
 Nous pleurons ainsi que nos pères,  
 Et nous transmettons nos misères  
 A nos déplorables neveux.

C'est ainsi que mon humeur sombre  
 Exhalait ses tristes accents ;  
 La nuit, me couvrant de son ombre,  
 Avait appesanti mes sens :  
 Tout à coup un trait de lumière  
 Ouvrit ma débile paupière,  
 Qui cherchait en vain le repos ;  
 Et, des demeures éternelles,  
 Un génie étendant ses ailes  
 Daigna me parler en ces mots :

« Contemple la brillante aurore  
 Qui t'annonce enfin les beaux jours :  
 Un nouveau monde est près d'éclorre ;  
 Até disparaît pour toujours.  
 Vois l'auguste Philosophie,  
 Chez toi si longtemps poursuivie,  
 Dictée ses triomphantes lois.  
 La Vérité vient avec elle  
 Ouvrir la carrière immortelle  
 Où devaient marcher tous les rois.

« Les cris affreux du fanatique  
 N'épouvantent plus la raison ;  
 L'insidieuse politique  
 N'a plus ni masque ni poison.  
 La douce, l'équitable Astrée

S'assied, de grâces entourée,  
Entre le trône et les autels;  
Et sa fille, la Bienfaisance,  
Vient de sa corne d'abondance  
Enrichir les faibles mortels. »

Je lui dis : « Ange tutélaire,  
Quels dieux répandent ces bienfaits?  
— C'est un seul homme. » Et le vulgaire  
Méconnaît les biens qu'il a faits!  
Le peuple, en son erreur grossière,  
Ferme les yeux à la lumière,  
Il n'en peut supporter l'éclat.  
Ne recherchons point ses suffrages :  
Quand il souffre, il s'en prend aux sages;  
Est-il heureux, il est ingrat.

On prétend que l'humaine race,  
Sortant des mains du Créateur,  
Osa, dans son absurde audace,  
S'élever contre son auteur.  
Sa clameur fut si téméraire,  
Qu'à la fin Dieu, dans sa colère,  
Se repentit de ses bienfaits.  
O vous que l'on voit de Dieu même  
Imiter la bonté suprême,  
Ne vous en repentez jamais.

# STANCES.

---

## I. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET.

### SUR LES POÈTES ÉPIQUES.

Plein de beautés et de défauts,  
Le vieil Homère a mon estime;  
Il est, comme tous ses héros,  
Babillard, outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la raison,  
A plus d'art, autant d'harmonie;  
Mais il s'épuise avec Didon,  
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillants, trop de magie,  
Mettent le Tasse un cran plus bas;  
Mais que ne tolère-t-on pas  
Pour Armide et pour Herminie?

Milton, plus sublime qu'eux tous,  
A des beautés moins agréables;  
Il semble chanter pour les fous,  
Pour les anges, et pour les diables.

Après Milton, après le Tasse,  
Parler de moi serait trop fort;  
Et j'attendrai que je sois mort  
Pour apprendre quelle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,  
Tant de grâce et tant de douceur,  
Si ma place est dans votre cœur,  
Elle est la première du monde.

---

## II. — A M. DE FORCALQUIER.

Vous philosophe! ah, quel projet!  
N'est-ce pas assez d'être aimable?  
Aurez-vous bien l'air en effet  
D'un vieux raisonneur vénérable?

D'inutiles réflexions  
Composent la philosophie.  
Eh! que deviendra votre vie  
Si vous n'avez des passions?

C'est un pénible et vain ouvrage  
Que de vouloir les modérer;  
Les sentir et les inspirer  
Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,  
Les grâces, la plaisanterie,  
L'amour du vrai, le goût du bon,  
Voilà votre philosophie.

Si quelque secte a le mérite  
De fixer votre esprit divin,  
C'est l'école de Démocrite,  
Qui se moquait du genre humain.

### III. — AU MÊME.

AU NOM DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

A QUI IL AVAIT ENVOYÉ UNE PAGODE CHINOISE.

Ce gros Chinois en tout diffère  
Du Français qui me l'a donné;  
Son ventre en tonne est façonné,  
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier  
En admirant notre hémisphère;  
Vous aimez à vous égayer  
Pour le moins sur la race entière  
Que Dieu s'avisa d'y créer.

Le cou penché, clignant les yeux,  
Il rit aux anges d'un sot rire;  
Vous avez de l'esprit comme eux :  
Je le crois, et je l'entends dire.

Peut-être, en vous parlant ainsi,  
C'est vous donner trop de louanges :  
Mais il se pourrait bien aussi  
Que je fais trop d'honneur aux anges.

### IV. — A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

POUR UN NEVEU DU P. SANADON, JÉSUITE <sup>1</sup>.

Votre âme, à la vertu docile,  
Eut de moi plus d'une leçon ;

1. Le P. Sanadon est supposé parler lui-même de l'autre monde. (Ép.)

Je fus autrefois le Chiren  
Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,  
Connu de vous dans votre enfance,  
N'a pour ressource que mon nom,  
Vos bontés et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort  
L'amener pour vous rendre hommage;  
Mais j'ai le malheur d'être mort,  
Ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci,  
Et sur vous mon espoir se fonde :  
Je ne peux rien dans l'autre monde,  
Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite  
D'avoir pour vous bien prié Dieu :  
Mais jeune prince aime fort peu  
Les *oremus* d'un vieux jésuite.

Je ne sais d'où dater ma lettre.  
Si par vous mes vœux sont reçus,  
En paradis vous m'allez mettre,  
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable  
Est seul à souffrir condamné;  
Car qui n'a rien se donne au diable :  
Empêchez qu'il ne soit damné.

#### V. — AU PRÉSIDENT HÉNAULT,

EN LUI ENVOYANT LE MANUSCRIT DE MÉROPE.

Juin 1740

Lorsqu'à la ville un solitaire envoie  
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,  
Nés sous ses yeux et plantés de ses mains,  
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de son portrait flatté  
La jeune Aminte à ses lois vous engage,  
Elle ressemble à la Divinité  
Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur, de son œuvre entêté,  
Modestement vous en fait une offrande,



Que veut de vous sa fausse humilité ?  
C'est de l'encens que son orgueil demande.

Làs ! je suis loin de tant de vanité.  
A tous ces traits gardez de reconnaître  
Ce qui par moi vous sera présenté :  
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

---

## VI. — AU ROI DE PRUSSE.

SUR M. HONY, MARCHAND DE VIN.

A Bruxelles, le 26 août 1740.

Le voilà, ce monsieur Hony  
Que Bacchus a comblé de gloire ;  
Il prétend qu'il sera honni,  
S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris souverain  
Pour Phébus et pour sa fontaine,  
Et dit qu'un verre de son vin  
Vaut le Permesse et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux,  
Et quelques princes de l'empire,  
Pour essayer de vous séduire,  
Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la Sagesse  
A grand soin de vous éclairer,  
Ils ont voulu vous enivrer,  
Pour vous réduire à leur espèce.

Cher Hony, cette trahison  
Est un bien faible stratagème ;  
Jamais Bacchus et l'Amour même  
Ne pourront rien sur sa raison.

Le dieu des amours et le vôtre,  
Hony, sont les dieux du plaisir :  
Tous deux sont faits pour le servir :  
Mais il ne sert ni l'un ni l'autre.

Sans doute Bacchus et l'Amour  
Ne sont point ennemis du sage ;  
Il les reçoit sur son passage,  
Sans leur permettre un long séjour.

---

## VII. — AU MÊME.

A Berlin, ce 2 décembre 1740.

Adieu, grand homme; adieu coquette,  
Esprit sublime et séducteur,  
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,  
Pour les muses, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur  
Du reste de la Germanie,  
De moi, très-chétif raisonneur,  
Et de la noble poésie.

Adieu, trente âmes dans un corps  
Que les dieux comblèrent de grâce,  
Qui réunissez les trésors  
Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu, vous dont l'auguste main,  
Toujours au travail occupée,  
Tient, pour l'honneur du genre humain.  
La plume, la lyre, et l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins  
De la gloire la plus durable,  
Avec nous autres si traitable,  
Si grand avec les souverains!

Vous qui n'avez point de faiblesse,  
Pas même celle de blâmer  
Ceux qu'on voit un peu trop aimer  
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse!

Adieu; puis-je me consoler  
Par votre amitié noble et pure?  
Le roi me fait un peu trembler;  
Mais le grand homme me rassure.

## VIII. — A MME DU CHATELET.

(1741.)

Si vous voulez que j'aime encore,  
Rendez-moi l'âge des amours;  
Au crépuscule de mes jours  
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin  
Avec l'Amour tient son empire,

Le Temps, qui me prend par la main,  
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur  
Tirons au moins quelque avantage.  
Qui n'a pas l'esprit de son âge  
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse  
Ses folâtres emportements :  
Nous ne vivons que deux moments ;  
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,  
Tendresse, illusion, folie,  
Dons du ciel, qui me consoliez  
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :  
Cesser d'aimer et d'être aimable,  
C'est une mort insupportable ;  
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte  
Des erreurs de mes premiers ans ;  
Et mon âme, aux désirs ouverte,  
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,  
L'Amitié vint à mon secours ;  
Elle était peut-être aussi tendre,  
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,  
Et de sa lumière éclairé,  
Je la suivis ; mais je pleurai  
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

---

IX. — A M. VAN-HAREN, DÉPUTÉ DES ÉTATS GÉNÉRAUX.

(1743.)

Démosthène au conseil, et Pindare au Parnasse,  
L'auguste vérité marche devant tes pas ;  
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,  
Et tu tiens sa trompette, organe des combats.

Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage.  
Né pour la liberté, tu penses en héros :  
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,  
Et vivre obscurément, s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître :  
 A Rome on est esclave ; à Londres, citoyen.  
 La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître ;  
 Et mon premier devoir est de servir le mien.

---

X. — A FRÉDÉRIC, ROI DE PRUSSE,

Pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis longtemps  
 dans les prisons de Spandau.

(1743.)

Génie universel, âme sensible et ferme,  
 Grand homme, il est sous vous de malheureux mortels ;  
 Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme,  
 On en met aux tourments des plus grands criminels.

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne  
 Un étranger mourant au poids affreux des fers ?  
 Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne :  
 N'imiterez-vous plus que le dieu des enfers ?

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,  
 Filles du Repentir, maîtresses des grands cœurs,  
 S'étonner d'arroser de larmes impuissantes  
 La généreuse main qui sécha tant de pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence  
 Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?  
 Pour embellir la fête égalez sa clémence,  
 Et l'imitiez en tout, ou ne le vantez plus.

---

XI. — A MME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Étiolles, juillet 1745.

Il sait aimer, il sait combattre ;  
 Il envoie en ce beau séjour  
 Un brevet digne d'Henri quatre,  
 Signé Louis, Mars, et l'Amour.

Mais les ennemis ont leur tour ;  
 Et sa valeur et sa prudence  
 Donnent à Gand le même jour  
 Un brevet de ville de France <sup>1</sup>.

1. La ville de Gand avait été prise par l'armée française le 11 juillet 1745. (Ed.)

Ces deux brevets si bien venus  
Vivront tous deux dans la mémoire :  
Chez lui les autels de Vénus  
Sont dans le temple de la Gloire.

XII. — A S. A. R. LA PRINCESSE DE SUÈDE, ULRIQUE  
DE PRUSSE, SŒUR DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

Janvier 1747.

Souvent la plus belle princesse  
Languit dans l'âge du bonheur ;  
L'étiquette de la grandeur,  
Quand rien n'occupe et n'intéresse,  
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,  
Entouré de sujets soumis,  
Que tout l'éclat de sa couronne  
Jamais en secret ne lui donne  
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console ;  
Mais l'ennui vient à pas comptés,  
A la table d'un cavagnole<sup>1</sup>,  
S'asseoir entre des Majestés.

On fait tristement grande chère,  
Sans dire et sans écouter rien,  
Tandis que l'hébéte vulgaire  
Vous assiège, vous considère,  
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain, quand l'hémisphère  
Est brûlé des feux du soleil,  
On s'arrache aux bras du sommeil  
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,  
On veut du monde ; il embarrasse :  
Le plaisir fuit ; le jour se passe  
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps ! ô perte irréparable !  
Quel est l'instant où nous vivons !  
Quoi ! la vie est si peu durable,  
Et les jours paraissent si longs !

1. Jeu à la mode à la cour

Princesse au-dessus de votre âge,  
De deux cours auguste ornement,  
Vous employez utilement  
Ce temps qui si rapidement  
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant  
Que vous a donné la nature;  
Les réflexions, la lecture,  
En font le solide aliment,  
Le bon usage, et la parure.

S'occuper, c'est savoir jouir :  
L'oisiveté pèse et tourmente.  
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,  
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

## XIII. — A MME DU BOCAGE.

(1748.)

Milton, dont vous suivez les traces,  
Vous prête ses transports divins :  
Ève est la mère des humains,  
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit.  
La raison la plus indomptable ?  
Vous lui donnez tout votre esprit;  
Adam était bien pardonnable.

Ève le rendit criminel,  
Et vous méritez des louanges;  
Ève séduisit un mortel,  
Et vous auriez séduit les anges.

Sa faute a perdu l'univers :  
Elle ne doit plus nous déplaire;  
Et son erreur nous devient chère  
Dès que nous lui devons vos vers.

Ève, par sa coquetterie,  
Nous a fermé le paradis;  
L'Amour, les Grâces, le Génie,  
Nous l'ont rouvert par vos écrits.

## XIV. — SUR LE LOUVRE.

(1749.)

Monument imparfait de ce siècle vanté  
 Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,  
 Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,  
 Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,  
 Et que les nations qui veulent nous braver,  
 Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire  
 Que nous commençons tout, pour ne rien achever ?

Mais, ô nouvel affront ! quelle coupable audace<sup>1</sup>  
 Vient encore avilir ce chef-d'œuvre divin ?  
 Quel sujet entreprend d'occuper une place<sup>2</sup>  
 Faite pour admirer les traits du souverain ?

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore !  
 Sois digne de Louis, ton maître et ton appui ;  
 Sors de l'état honteux où l'univers t'abhorre,  
 Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui<sup>3</sup>.

## XV. — IMPROMPTU

FAIT A UN SOUPER DANS UNE COUR D'ALLEMAGNE.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient,  
 Malgré son âme, un vrai cheval de somme :  
 Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;  
 Sans rien aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société  
 De gens savants, instruits sans suffisance,  
 Et de plaisirs grande variété,  
 Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps,  
 Pour son bonheur, on écoute, on consulte,  
 Qui puisse rendre à notre âme en tumulte  
 Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

1. On élevait alors, dans le milieu de la cour du Louvre, le bâtiment que l'on y voit aujourd'hui (1752). — Ce bâtiment fut démoli en 1756. (Ed.)

2. On avait projeté, dans le plan du Louvre, de placer au milieu de la cour une statue du roi.

3. Louis XV revenait alors à Paris, victorieux, triomphant et pacifique.

Il faut, le soir, un souper délectable,  
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos  
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots,  
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps  
Le tendre objet que votre cœur adore,  
Le caresser, s'endormir dans ses bras,  
Et le matin recommencer encore.

Mes chers amis, avouez que voilà  
De quoi passer une assez douce vie :  
Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,  
Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

#### XVI. — AU ROI DE PRUSSE.

La mère de la mort, la vieillesse pesante,  
A de son bras d'airain courbé mon faible corps;  
Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante  
De mon âme immortelle attaque les ressorts.

Je brave tes assauts, redoutable vieillesse;  
Je vis auprès d'un sage, et je ne te crains pas :

Il te prêtera plus d'appas

Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble, sans terreur;  
Coulez près d'un héros dont le mâle génie  
Me fait goûter en paix le songe de la vie,  
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison, qu'il éclaire, en est plus intrépide;  
Mes pas par lui guidés en sont plus affermis :  
Un mortel que Pallas couvre de son égide

Ne craint point les dieux ennemis.

O philosophe-roi, que ma carrière est belle !  
J'irai de Sans-Souci, par des chemins de fleurs,  
Aux champs Élysiens parler à Marc Aurèle  
Du plus grand de ses successeurs.

A Salluste jaloux je lirai votre histoire;  
A Lycurgue, vos lois; à Virgile, vos vers;  
J'étonnerai les morts, ils ne pourront me croire :  
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.

Mais, lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,  
N'allez pas, après moi, confirmer mes récits.  
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis,  
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.



## XVII. — AU MÊME.

(1751.)

Par le cerveau le souverain des dieux,  
Selon ma Bible, accoucha d'une fille :  
Vos six jumeaux<sup>1</sup> me sont plus précieux;  
J'adorerai cette auguste famille.

On vous connaît à leur force, à leurs traits,  
A leurs beautés, à leur noble harmonie;  
Les élever, cultiver leur génie,  
Qui le pourra ? celui qui les a faits.

Ils sont tous nés pour instruire et pour plaire;  
Ces six enfants sont frères des neuf sœurs;  
Et nous dirons, comme chez nos docteurs :  
« Le fils est Dieu, nous l'égalons au père. »

## XVIII. — AU MÊME.

(1751.)

Jadis l'amant de Madeleine  
Changea l'eau claire en mauvais vin :  
Vos eaux, par un art plus divin,  
Deviennent les eaux d'Hippocrène.

J'en devrais boire un verre ou deux;  
Car certaine humeur scorbutique,  
Qui n'est point du tout poétique,  
Rend mon esprit très-langoureux.

Roi, philosophe, auteur fameux,  
Grand homme, et surtout homme aimable,  
Buvez, soyez toujours heureux,  
Et je serai moins misérable.

## XIX. — AU MÊME.

(1751.)

Roi des beaux vers et des guerriers,  
N'allez point à bride abattue;

1. *L'Art de la guerre*, poème en six chants. (Ép.)

Je crains qu'Apollon ne vous tue  
En vous couronnant de lauriers.

Que votre Pégase s'arrête;  
Souffrez de moi la vérité :  
Votre estomac débilité  
N'est pas digne de votre tête.

Les rois sont hommes comme nous.  
L'homme-machine est bien fragile.  
Grand roi, l'estomac est pour vous  
Ce qu'est le talon pour Achille.

Hélas ! chaque homme a son défaut :  
J'en ai beaucoup, et je vous jure  
Que je combats comme il le faut  
Pour dompter en moi la nature.

Jusqu'ici j'ai mal profité :  
Que le ciel, à qui je m'adresse,  
Vous rende enfin votre santé,  
Et m'accorde votre sagesse.

# XX. — AU MÊME.

(4751.)

Vainqueur des préjugés, vainqueur dans les combats,  
Enfant de Marc Aurèle, et rival de Lucrèce,  
Quel étonnant génie a conduit tous vos pas  
Du faite de la gloire au sein de la sagesse !

C'est de vous que j'apprends à maîtriser le sort;  
Par vos grandes leçons ma raison raffermie  
Fait de mes derniers jours les beaux jours de ma vie,  
Et brave, ainsi que vous, les horreurs de la mort.

Dieux justes (s'il en est) ! quoi ! cette âme si belle  
N'est-il qu'un composé de vos quatre éléments ?  
L'esprit de ce grand homme est-il une étincelle  
Qui s'évapore avec les sens ?

Rentrez, esprits communs, dans la nuit éternelle;  
Périssiez tout entiers, soyez anéantis.  
Âme de Frédéric, vous êtes immortelle,  
Ainsi que ses vertus, sa gloire, et ses écrits.

\*. Cette faute est dans le manuscrit. (*Note de M. Boissonade.*)

## XXI. — AU MÊME.

(1751.)

Du bas de votre beau vallon,  
Qui devient un bel hôpital,  
Je renvoie à Mars-Apollon  
Ses beaux vers en original.

Vous êtes le dieu d'Hélicon,  
Le dieu de la société;  
Et je vous dis pour oraison :  
« Soyez le dieu de la santé. »

## XXII. — AU MÊME,

QUI L'AVAIT INVITÉ A DÎNER.

(1752.)

A votre table divine  
En vain je suis appelé,  
Quand chez moi l'homme-machine  
De tourments est accablé.

Que votre philosophie,  
Que votre esprit courageux,  
M'inspire et me fortifie  
Dans ces combats douloureux !

Que vos lumières brillantes  
M'éclairer malgré mes maux,  
Comme ces lampes ardentes  
Qui brûlaient dans les tombeaux !

Ici, sous les yeux d'un sage,  
Que je vive sagement;  
Que je souffre avec courage;  
Que je meure en vous aimant !

## XXIII. — A MME DENIS.

Aux Délices, 1755.

L'art n'y fait rien ; les beaux noms, les beaux lieux,  
Très-rarement nous donnent le bien-être.  
Est-on heureux, hélas ! pour le paraître,  
Et suffit-il d'en imposer aux yeux ?

J'ai vu jadis l'abbesse de la Joie,  
Malgré ce titre, à la douleur en proie;  
Dans Sans-Souci certain roi renommé  
Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites;  
Loin des chagrins, loin de l'ambition,  
De mes plaisirs elles portent le nom :  
Vous le savez, car c'est vous qui les faites.

## XXIV. — LES TORTS.

(1757.)

Non, je n'ai point tort d'oser dire  
Ce que pensent les gens de bien;  
Et le sage qui ne craint rien  
A le beau droit de tout écrire.

J'ai, quarante ans, bravé l'empire  
Des lâches tyrans, des esprits;  
Et, dans votre petit pays,  
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le Malin  
A caché sa queue et sa griffe  
Sous la tiare d'un pontife,  
Et sous le manteau d'un Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste  
Ces assassins religieux,  
Employant le fer et les feux  
Pour servir le Père céleste.

Oui, jusqu'au dernier de mes jours,  
Mon âme sera fière et tendre;  
J'oserai gémir sur la cendre  
Et des Servets et des Dubourgs<sup>1</sup>.

De cette horrible frénésie  
A la fin le temps est passé :  
Le fanatisme est terrassé;  
Mais il reste l'hypocrisie.

Farceurs à manteaux étriqués,  
Mauvaise musique d'église,  
Mauvais vers, et sermons croqués,  
Ai-je tort si je vous méprise?

1. Dubourg, conseiller-clerc du parlement, pendu et brûlé à Paris, comme Servet à Genève.

## XXV. — A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ UNE PIÈCE DE VERS INTITULÉE *Le Cœur*.

Certaine dame honnête<sup>1</sup>, et savante, et profonde,  
 Ayant lu le traité du cœur,  
 Disait en se pâmant : « Que j'aime cet auteur !  
 Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde !

« De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur ;  
 Le cœur pourtant me parle encore :  
 Du nom de *Petit-cœur* quand mon amant m'honore,  
 Je sens qu'il me fait trop d'honneur. »

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !  
 Qu'on a mal placé les grandeurs !  
 Qu'on serait heureux si les cœurs  
 Étaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,  
 Vos victoires, et votre empire ;  
 Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,  
 C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : « Rodrigue, as-tu du cœur ? »  
 Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :  
 « Il eut encor plus de valeur  
 Quand il était homme d'Eglise. »

## XXVI. — A M. DEODATI DE TOVAZZI.

A Ferney, le 4<sup>or</sup> février 1761.

Étalez moins votre abondance,  
 Votre origine, et vos honneurs ;  
 Il ne sied pas aux grands seigneurs  
 De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France ;  
 Mais, par un reproche indiscret,  
 Nous serions forcés à regret  
 A manquer de reconnaissance.

Dès longtemps sortis de l'enfance,  
 Nous avons quitté les genoux  
 D'une nourrice en décadence  
 Dont le lait n'est plus fait pour nous.

1. Mme Cramer Dellon. (Éd.)

Nous pourrions devenir jaloux  
 Quand vous parlez notre langage :  
 Puisqu'il est embelli par vous,  
 Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage.  
 Terminons ainsi le procès :  
 Quand on est égal aux Français,  
 Ce n'est pas un mauvais partage.

---

XXVII. — A M. BLIN DE SAINMORE<sup>1</sup>.

(1761.)

Mon amour-propre est vivement flatté  
 De votre écrit; mon goût l'est davantage.  
 On n'a jamais, par un plus doux langage,  
 Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,  
 D'autres diront qu'elle parle longtemps;  
 Mais ses discours sont si vrais, si touchants,  
 Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra  
 Qu'en expirant la belle Gabrielle  
 Ne pense point que Dieu la damnera,  
 Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien,  
 C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre :  
 Le paradis est fait pour un cœur tendre,  
 Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

---

## XXVIII. — A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE CATHERINE II,

A L'OCCASION DE LA PRISE DE CHOZIM PAR LES RUSSES, EN 1769.

Fuyez, vizirs, bachas, spahis, et janissaires :  
 Si le nonce du pape, allié du mufti,  
 Se damnait en armant vos troupes sanguinaires,  
 Catherine a vaincu, le nonce est converti.

Il doit l'être du moins; il doit sans doute apprendre  
 A ne plus réunir la mitre et le turban.

1. Blin de Sainmore avait publié une héroïde intitulée *Lettre de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.* (Ed.)

Malheureux Polonais! le fer de l'Ottoman  
Mettait donc par vos mains la république en cendre!

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux.  
Rome et Constantinople ont été trop fatales :  
Il est temps de finir ces horribles scandales;  
Vous serez désormais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante audace  
Ira dans son sérail éveiller Moustapha,  
Mollement assoupi sur son large sofa,  
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord! ô toi, sœur d'Apollon!  
Tu vengeras la Grèce en chassant ces infâmes,  
Ces ennemis des arts, et ces geôliers des femmes.  
Je pars; je vais t'attendre aux champs de Marathon.

XXIX. — A M<sup>ME</sup> LA DUCHESSE DE CHOISEUL,  
SUR LA FONDATION DE VERSOY.

(1769.)

Madame, un héros destructeur,  
S'il est grand, n'est qu'un grand coupable;  
J'aime bien mieux un fondateur :  
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari  
Que des neuf Filles de mémoire  
Il sera le seul favori,  
Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,  
Sera célèbre d'âge en âge;  
Mais quand Didon fonda Carthage,  
C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Assyrie  
Avait eu pour surintendant  
Un conseiller du parlement<sup>1</sup>,  
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-sots aïeux autrefois  
Ont fondé de pieux asiles  
Pour mes moines de saint François;  
Mais ils n'ont point fondé de villes.

1. L'abbé Terray, contrôleur général, était conseiller au parlement (L.L.)

Envoyez-nous des Amphions,  
 Sans quoi nos peines sont perdues ;  
 A Versoy nous avons des rues,  
 Et nous n'avons point de maisons.

Sur la raison, sur la justice,  
 Sur les grâces, sur la douceur,  
 Je fonde aujourd'hui mon bonheur ;  
 Et vous êtes ma fondatrice.

XXX. — A M. SAURIN, DE L'ACADEMIE FRANÇAISE,

Sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'ordre de saint François, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines.

(1770.)

Il est vrai, je suis capucin ;  
 C'est sur quoi mon salut se fonde :  
 Je ne veux pas, dans mon déclin,  
 Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus  
 Dans mes nuits ces bonnes fortunes,  
 Ces nobles grâces des élus,  
 Chez mes confrères si communes.

Je ne suis point frère Frapart,  
 Confessant sœur Luce ou sœur Nice ;  
 Je ne porte point le cilice  
 De saint Grisel, de saint Billard<sup>1</sup>.

J'achève doucement ma vie ;  
 Je suis prêt à partir demain,  
 En communiant de la main  
 Du bon curé de *Mélanie*.

Dès que monsieur l'abbé Terray  
 A su ma capucinerie,  
 De mes biens il m'a délivré :  
 Que servent-ils dans l'autre vie ?

J'aime fort cet arrangement ;  
 Il est leste et plein de prudence.  
 Plût à Dieu qu'il en fût autant  
 A tous les moines de la France !

1. Billard, caissier général des postes, banqueroutier ; l'abbé Grisel, son directeur et son complice. (Ed.)



## XXXI. — A MME NECKER.

Quelle étrange idée est venue  
Dans votre esprit sage, éclairé ?  
Que vos bontés l'ont égaré !  
Et que votre peine est perdue !

A moi chétif une statue !  
Je serais d'orgueil enivré.  
L'ami Jean-Jacque a déclaré  
Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.  
L'univers, par reconnaissance,  
Lui devait cette récompense :  
Mais l'univers est un ingrat.

C'est vous que je figurerai  
En beau marbre, d'après nature,  
Lorsqu'à Paphos je reviendrai,  
Et que j'aurai la main plus sûre.

Ah ! si jamais de ma façon  
De vos attraits on voit l'image,  
On sait comment Pygmalion  
Traitait autrefois son ouvrage.

## XXXII. — A M. HOURCASTREME.

(1770.)

L'amour, les plaisirs, et l'ivresse,  
Respirent dans vos heureux chants ;  
C'est parmi la vive jeunesse  
Qu'Apollon se plut en tout temps.

Les muses, ainsi que les belles,  
Dédaignent les vœux d'un vieillard ;  
En vain j'irais même après elles,  
Et vous les fixez d'un regard.

Elles cessent de me sourire ;  
Vos accords ont su les charmer.  
Eh bien ! je vous cède ma lyre ;  
Vos doigts sont faits pour l'animer.

## XXXIII. — A M. DE \*\*\*.

En réponse à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux  
lui avait envoyés.

Vous voulez donc édifier  
Un beau temple à la Tolérance!  
Je prétends y sacrifier :  
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir  
Des pierres pour cette entreprise;  
Les dévots s'en voulaient servir  
Pour me lapider dans l'église.

Mais je sais ce qu'ont ordonné  
Les maximes de l'Evangile :  
En bon chrétien j'ai pardonné  
Au méchant comme à l'imbécile.

## XXXIV. — A MME LULLIN, DE GENÈVE.

A Ferney, le 16 novembre 1773.

Hé quoi! vous êtes étonnée  
Qu'au bout de quatre-vingts hivers  
Ma muse faible et surannée  
Puisse encor fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure  
Rit sous les glaçons de nos champs;  
Elle console la nature,  
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre  
Après la saison des beaux jours;  
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,  
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre,  
Qui n'obéit plus à mes doigts;  
Ainsi j'essaye encor ma voix  
Au moment même qu'elle expire.

« Je veux dans mes derniers adieux,  
Disait Tibulle à son amante,  
Attacher mes yeux sur tes yeux,  
Te presser de ma main mourante. »

Mais quand on sent qu'on va passer,  
Quand l'âme fuit avec la vie,  
A-t-on des yeux pour voir Délie,  
Et des mains pour la caresser ?

Dans ce moment chacun oublie  
Tout ce qu'il a fait en santé.  
Quel mortel s'est jamais flatté  
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à son tour  
S'en va dans la nuit éternelle,  
En oubliant qu'elle fut belle,  
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,  
Nous mourons sans savoir comment.  
Chacun est parti du néant :  
Où va-t-il ?... Dieu le sait, ma chère.

#### XXXV. — LES DESAGRÈMENTS DE LA VIEILLESSE.

Oui, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins  
Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Épire,  
De savourer en paix la séve de ses vins,  
Et de manger ce qu'on admire.

J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit ;  
De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire ;  
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,  
Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts,  
Je voudrais bien danser avec quelques dryades ;  
Mais il faut avoir des jarrets.

J'aime leurs yeux, leur taille, et leurs couleurs vermeilles,  
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur ;  
Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles :  
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,  
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,  
Princes, rois, fermiers généraux ;

Chacun avec le temps devient tristement sage :

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment.

Hélas ! quel est le cours et le but de la vie ?

Des fadaises, et le néant :

O Jupiter, tu fis en nous créant  
Une froide plaisanterie.

## XXXVI. — AU ROI DE PRUSSE,

Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur,  
et envoyé par Sa Majesté, en janvier 1775.

Épictète au bord du tombeau  
A reçu ce présent des mains de Marc Aurèle.  
Il a dit : « Mon sort est trop beau :  
J'aurai vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.  
« Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts  
Et la même philosophie ;  
Moi sujet, lui monarque et favori de Mars,  
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

« Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux ;  
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.  
Il eut des ennemis, il les dissipa tous ;  
Et la troupe des miens dans la fange coasse.

« Les cagots m'ont persécuté ;  
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.  
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,  
Nous prêchâmes la tolérance.

« Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers ;  
Car il en est un, quoi qu'on dise :  
Mais nous n'avions pas la sottise  
De le déshonorer par des cultes pervers.

« Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,  
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,  
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère ;  
Et j'y vais demander un tabouret pour moi. »

## XXXVII. — STANCES

Sur l'alliance renouvelée entre la France et les cantons helvétiques,  
jurée dans l'église de Soleure, le 15 août 1777.

Quelle est dans ces lieux saints cette solennité  
Des fiers enfants de la Victoire ?  
Ils marchent aux autels de la Fidélité,  
De la Valeur, et de la Gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Ivry,  
Contre la Ligue et Rome, et l'enfer et sa rage,  
Vengeaient les droits du grand Henri,  
Et l'égaliaient dans son courage

C'est un Dieu bienfaisant, c'est un ange de paix  
 Qui vient renouveler cette auguste alliance.  
 Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,  
 Par de plus douces mœurs, et la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,  
 Sous les auspices de Vergenne.  
 O monts helvétiques ! vous êtes les remparts  
 Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens sont les meilleurs guerriers.  
 Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre;  
 Elle unit l'olive aux lauriers,  
 Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.  
 Dieu forma l'homme libre alors qu'il le fit naître;  
 L'homme, émané des cieux pour l'immortalité,  
 N'eut que Dieu pour père et pour maître.

On est libre en effet sous d'équitables lois;  
 Et la félicité, s'il en est dans ce monde,  
 Est d'être en sûreté, dans une paix profonde,  
 Avec de tels amis et le meilleur des rois.

# XXXVIII. — STANCES OU QUATRAINS,

POUR TENIR LIEU DE CEUX DE FERRAC, QUI ONT UN PEU VIEILLI.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;  
 On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.  
 La voix de l'univers annonce sa puissance,  
 Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage;  
 Dieu vous comble de ses présents.  
 Ah ! si vous êtes son image,  
 Soyez comme lui bienfaisants.

Pères, de vos enfants guidez le premier âge;  
 Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.  
 Etudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage :  
 On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux, sincère :  
 Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.  
 Vois ton Dieu dans ton père; un Dieu veut ton amour.  
 Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit;  
De la vanité naît la honte.  
C'est par l'orgueil qu'on est petit :  
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente Paresse;  
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux.  
L'Honneur, le Plaisir même, est le fils des Travaux;  
Le Mépris et l'Ennui sont nés de la Mollesse.

Ayez de l'ordre en tout : la carrière est aisée  
Quand la règle conduit Thémis, Phébus, et Mars;  
La règle austère et sûre est le fil de Thésée  
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la Nature.  
Il faut dans ses atours de la simplicité;  
Ne lui donnez jamais de trop grande parure :  
Quand on veut trop l'orner, on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage;  
Et, sans la prodiguer, aimez la vérité :

Cachez-la sans duplicité;  
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement;  
On se nuit alors qu'on offense;  
Et l'on hâte son châtiment,  
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit  
Ce que la grâce est au visage :  
De la bonté du cœur elle est la douce image;  
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,  
C'est de prodiguer les bienfaits :  
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;  
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine;  
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer.  
Que le flambeau divin, qui doit vous éclairer,  
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie :  
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;  
L'une est l'aliment du génie,  
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien, qu'on estime et qu'on aime,  
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.

Devant eux rentrez en vous-même,  
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge;

L'amour-propre ne meurt jamais.

Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits,  
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

**FIN DES STANCES.**

# ÉPITRES

---

## I. — A MONSEIGNEUR, FILS UNIQUE DE LOUIS XIV<sup>1</sup>.

(1706 ou 1707.)

Noble sang du plus grand des rois,  
Son amour et notre espérance,  
Vous qui, sans régner sur la France,  
Régnez sur le cœur des François,  
Pourrez-vous souffrir que ma veine,  
Par un effort ambitieux,  
Ose vous donner une étrenne,  
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux ?  
La nature en vous faisant naître  
Vous étrenna de ses plus doux attraits,  
Et fit voir dans vos premiers traits,  
Que le fils de Louis était digne de l'être.  
Tous les dieux à l'envi vous firent leurs présents :  
Mars vous donna la force et le courage ;  
Minerve, dès vos jeunes ans,  
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge ;  
L'immortel Apollon vous donna la beauté :  
Mais un dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,  
Voulut aussi me donner mes étrennes,  
En vous donnant la libéralité.

---

## II. — A M<sup>ME</sup> LA COMTESSE DE FONTAINES<sup>2</sup>

SUR SON ROMAN DE *la Comtesse de Savoie*.

(1713.)

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,  
Le modèle, avant vous, de nos galants écrits,  
Des champs élyséens, sur les ailes des Ris,  
Vinrent depuis peu dans Paris :  
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre ?  
A vos genoux tous deux humiliés,

1. Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des Invalides ; l'auteur avait douze ans lorsqu'il les fit. (Ed.)

2. La comtesse de Givry était fille du marquis de Givry. Son roman de *la Comtesse de Savoie* n'a été imprimé qu'en 1726. Voltaire lui a emprunté le sujet d'*Artémire* et celui de *Tancrède*. (Ed.)



Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,  
Ils mirent leur *Zaïde* aux pieds  
De la *Comtesse de Savoie*.

Ils avaient bien raison : quel dieu, charmant auteur,  
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,

La force et la délicatesse,  
La simplicité, la noblesse,  
Que Fénelon seul avait joint;

Ce naturel aisé dont l'art n'approche point ?  
Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire ?  
Mais vous vous contentez de vanter son empire ;  
De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,  
Et la vertueuse faiblesse

D'une maîtresse

Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.  
Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,  
Vous qui les pratiquez si peu ?

C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,  
Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté :  
Vous avez pour l'Amour aussi peu de scrupule ;  
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.

Adieu ; malgré mes épilogues,  
Puissiez-vous pourtant, tous les ans,  
Me lire deux ou trois romans,  
Et taxer quatre synagogues !

### III. — A M. L'ABBÉ SERVIEN<sup>2</sup>,

PRISONNIER AU CHATEAU DE VINCENNES.

(1714.)

Aimable abbé, dans Paris autrefois  
La Volupté de toi reçut des lois ;  
Les Ris badins, les Grâces enjouées,  
A te servir dès longtemps dévouées,  
Et dès longtemps fuyant les yeux du roi,  
Marchaient souvent entre Philippe et toi,  
Te prodiguaient leurs faveurs libérales,

1. M. de Givry, père de Mme de Fontaines, avait introduit les juifs à Metz, pendant qu'il y commandait. Ceux-ci, en reconnaissance, lui faisaient une pension réversible sur ses enfants. (Ed.)

2. L'abbé Servien, fils du surintendant Servien, ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'Etat ou d'Eglise : c'était un homme de plaisir ; et vraisemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cause de sa prison. Il mourut en 1716. (Ed.)

Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,  
En lettres d'or, mots et contes joyeux,  
De ton esprit enfants capricieux.

O doux plaisirs, amis de l'innocence,  
Plaisirs goûtés au sein de l'indolence,  
Et cependant des dévots inconnus !  
O jours heureux ! qu'êtes-vous devenus ?  
Hélas ! j'ai vu les Grâces éplorées,  
Le sein meurtri, pâles, désespérées ;  
J'ai vu les Ris tristes et consternés,  
Jeter les fleurs dont ils étaient ornés ;  
Les yeux en pleurs, et soupirant leurs peines,  
Ils suivaient tous le chemin de Vincennes,  
Et, regardant ce château malheureux,  
Aux beaux-esprits, hélas ! si dangereux,  
Redemandaient au destin en colère  
Le tendre abbé qui leur servait de père.

N'imité point leur sombre désespoir ;  
Et, puisque enfin tu ne peux plus revoir  
Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,  
Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.  
On ne vit pas au donjon comme ici :  
Le destin change, il faut changer aussi.  
Au sel attique, au riant badinage,  
Il faut mêler la force et le courage ;  
A son état mesurant ses désirs,  
Selon les temps se faire des plaisirs,  
Et suivre enfin, conduit par la nature,  
Tantôt Socrate, et tantôt Epicure.  
Tel dans son art un pilote assuré,  
Maître des flots dont il est entouré,  
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,  
Au vent propice abandonne ses voiles,  
Et quand la mer a soulevé ses flots,  
Dans la tempête il trouve le repos :  
D'une ancre sûre il fend la molle arène,  
Trompe des vents l'impétueuse haleine ;  
Et, du trident bravant les rudes coups,  
Tranquille et fier, rit des dieux en courroux.

Tu peux, abbé, du sort jadis propice  
Par ta vertu corriger l'injustice ;  
Tu peux changer ce donjon détesté  
En un palais par Minerve habité.  
Le froid ennui, la sombre inquiétude,  
Monstres affreux, nés dans la solitude,  
De ta prison vont bientôt s'exiler.  
Vois dans tes bras de toutes parts voler

L'oubli des maux, le sommeil désirable ;  
 L'indifférence, au cœur inaltérable,  
 Qui, dédaignant les outrages du sort,  
 Voit d'un même œil et la vie et la mort ;  
 La paix tranquille, et la constance altière,  
 Au front d'airain, à la démarche fière,  
 A qui jamais ni les rois ni les dieux,  
 La foudre en main, n'ont fait baisser les yeux.

Divinités des sages adorées,  
 Que chez les grands vous êtes ignorées !  
 Le fol amour, l'orgueil présomptueux,  
 Des vains plaisirs l'essaim tumultueux,  
 Troupe volage à l'erreur consacrée,  
 De leurs palais vous défendent l'entrée.  
 Mais la retraite a pour vous des appas :  
 Dans nos malheurs vous nous tendez les bras ;  
 Des passions la troupe confondue  
 A votre aspect disparaît éperdue.  
 Par vous, heureux au milieu des revers,  
 Le philosophe est libre dans les fers.  
 Ainsi Fouquet, dont Thémis fut le guide,  
 Du vrai mérite appui ferme et solide.  
 Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,  
 Le grand Fouquet, au comble des malheurs,  
 Frappé des coups d'une main rigoureuse,  
 Fut plus content dans sa demeure affreuse,  
 Environné de sa seule vertu,  
 Que quand jadis, de splendeur revêtu,  
 D'adulateurs une cour importune  
 Venait en foule adorer sa fortune.

Suis donc, abbé, ce héros malheureux ;  
 Mais ne va pas, tristement vertueux,  
 Sous le beau nom de la philosophie,  
 Sacrifier à la mélancolie,  
 Et par chagrin, plus que par fermeté,  
 T'accoutumer à la calamité.

Ne passons point les bornes raisonnables.  
 Dans tes beaux jours, quand les dieux favorables  
 Prenaient plaisir à combler tes souhaits,  
 Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,  
 Voluptueux avec délicatesse,  
 Dans tes plaisirs respecter la sagesse.  
 Par les destins aujourd'hui maltraité,  
 Dans ta sagesse aime la volupté.  
 D'un esprit sain, d'un cœur toujours tranquille,  
 Attends qu'un jour, de ton noir domicile,  
 On te rappelle au séjour bienheureux

Que les Plaisirs, les Grâces, et les Jeux,  
 Quand dans Paris ils te verront paraître,  
 Puissent sans peine encor te reconnaître.  
 Sois tel alors que tu fus autrefois :  
 Et cependant que Sully quelquefois  
 Dans ton château vienne, par sa présence,  
 Contre le sort affermir ta constance.  
 Rien n'est plus doux, après la liberté,  
 Qu'un tel ami dans la captivité.  
 Il est connu chez le dieu du Permesse :  
 Grand sans fierté, simple et doux sans bassesse,  
 Peu courtisan, partant homme de foi,  
 Et digne enfin d'un oncle tel que toi.

---

IV. — A MADAME DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

(1744.)

Montbrun, par l'Amour adoptée,  
 Digne du cœur d'un demi-dieu,  
 Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée  
 Ou par Ferrand, ou par Chaulieu;  
 Minerve et l'enfant de Cythère  
 Vous ornent à l'envi d'un charme séducteur;  
 Je vois briller en vous l'esprit de votre mère  
 Et la beauté de votre sœur :  
 C'est beaucoup pour une mortelle.  
 Je n'en dirai pas plus : songez bien seulement  
 A vivre, s'il se peut, heureuse autant que belle;  
 Libre des préjugés que la raison dément,  
 Aux plaisirs où le monde en foule vous appelle,  
 Abandonnez-vous prudemment.  
 Vous aurez des amants, vous aimerez sans doute :  
 Je vous verrai, soumise à la commune loi,  
 Des beautés de la cour suivre l'aimable route,  
 Donner, reprendre votre foi.  
 Pour moi, je vous louerai; ce sera mon emploi.  
 Je sais que c'est souvent un partage stérile,  
 Et que La Fontaine et Virgile  
 Recueillaient rarement le fruit de leurs chansons.  
 D'un inutile dieu malheureux nourrissons,  
 Nous semons pour autrui. J'ose bien vous le dire,  
 Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé;  
 L'amour en sa faveur avait monté ma lyre :  
 Je chantais la Duclos; d'Uzès en fut aimé :  
 C'était bien la peine d'écrire'

Je vous louerai pourtant ; il me sera trop doux  
 De vous chanter, et même sans vous plaire ;  
 Mes chansons seront mon salaire :  
 N'est-ce rien de parler de vous ?

---

## V. — A M. LE PRINCE DE VENDÔME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

(1715.)

Je voulais par quelque huitain,  
 Sonnet, ou lettre familière,  
 Réveiller l'enjouement badin  
 De votre altesse chansonnière ;  
 Mais ce n'est pas petite affaire  
 A qui n'a plus l'abbé Courtin  
 Pour directeur et pour confrère.

Tout simplement donc je vous dis  
 Que dans ces jours, de Dieu bénis,  
 Où tout moine et tout cagot mange  
 Harengs saurets et salsifis,  
 Ma muse, qui toujours se range  
 Dans les bons et sages partis,  
 Fait avec faisans et perdrix  
 Son carême au château Saint-Ange.  
 Au reste, ce château divin,  
 Ce n'est pas celui du saint-père,  
 Mais bien celui de Caumartin,  
 Homme sage, esprit juste et fin,  
 Que de tout mon cœur je préfère  
 Au plus grand pontife romain,  
 Malgré son pouvoir souverain  
 Et son indulgence plénière.

Caumartin porte en son cerveau  
 De son temps l'histoire vivante ;  
 Caumartin est toujours nouveau  
 A mon oreille qu'il enchante ;  
 Car dans sa tête sont écrits  
 Et tous les faits et tous les dits  
 Des grands hommes, des beaux esprits ;  
 Mille charmantes bagatelles,  
 Des chansons vieilles et nouvelles,  
 Et les annales immortelles  
 Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange, aimable asile,  
 Heureux qui dans ton sein tranquille

D'un carême passe le cours !  
 Château que jadis les Amours  
 Bâtirent d'une main habile  
 Pour un prince qui fut toujours  
 A leur voix un peu trop docile,  
 Et dont ils filèrent les jours !  
 Des courtisans fuyant la presse,  
 C'est chez toi que François premier  
 Entendait quelquefois la messe,  
 Et quelquefois par le grenier  
 Rendait visite à sa maîtresse.

De ce pays les citadins  
 Disent tous que dans les jardins  
 On voit encor son ombre fière  
 Deviser sous des marronniers  
 Avec Diane de Poitiers,  
 Ou bien la belle Ferronnière.  
 Moi chétif, cette nuit dernière,  
 Je l'ai vu couvert de lauriers ;  
 Car les héros les plus insignes  
 Se laissent voir très-volontiers  
 A nous, faiseurs de vers indignes.  
 Il ne traînait point après lui  
 L'or et l'argent de cent provinces,  
 Superbe et tyrannique appui  
 De la vanité des grands princes ;  
 Point de ces escadrons nombreux  
 De tambours et de hallebardes ;  
 Point de capitaine des gardes,  
 Ni de courtisans ennuyeux ;  
 Quelques lauriers sur sa personne,  
 Deux brins de myrte dans ses mains,  
 Étaient ses atours les plus vains ;  
 Et de vérole quelques grains  
 Composaient toute sa couronne.  
 « Je sais que vous avez l'honneur,  
 Me dit-il, d'être des orgies  
 De certain aimable prier,  
 Dont les chansons sont si jolies  
 Que Marot les retient par cœur,  
 Et que l'on m'en fait des copies.  
 Je suis bien aise, en vérité,  
 De cette honorable accointance ;  
 Car avec lui, sans vanité,  
 J'ai quelque peu de ressemblance ;  
 Ainsi que moi, Minerve et Mars  
 L'ont cultivé dès son enfance ;

Il aime comme moi les arts,  
 Et les beaux vers par préférence;  
 Il sait de la dévote engeance,  
 Comme moi, faire peu de cas;  
 Hors en amour, en tous les cas,  
 Il tient, comme moi, sa parole;  
 Mais enfin, ce qu'il ne sait pas,  
 Il a, comme moi, la vérole.  
 J'étais encor dans mon été  
 Quand cette noire déité,  
 De l'Amour fille dangereuse,  
 Me fit du fleuve de Léthé  
 Passer la rive malheureuse.  
 Plaise aux dieux que votre héros  
 Pousse plus loin ses destinées,  
 Et qu'après quelque trente années  
 Il vienne goûter le repos  
 Parmi nos ombres fortunées!  
 En attendant, si de Caron  
 Il ne veut remplir la voiture,  
 Et s'il veut enfin tout de bon  
 Terminer la grande aventure,  
 Dites-lui de troquer Chambon  
 Contre quelque once de mercure.»

---

 VI. — A M. L'ABBÉ DE \*\*\* ,

QUI PLEURAIT LA MORT DE SA MAÎTRESSE.

(1715.)

Toi qui fus des plaisirs le délicat arbitre,  
 Tu languis, cher abbé; je vois, malgré tes soins,  
 Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,  
 Aura bientôt deux étages de moins.  
 Esclave malheureux du chagrin qui te dompte,  
 Tu fuis un repas qui t'attend!  
 Tu jeûnes comme un pénitent;  
 Pour un chanoine quelle honte!  
 Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler?  
 Ta maîtresse n'est plus; et, de ses yeux éprise,  
 Ton âme avec la sienne est prête à s'envoler!  
 Que l'amour est constant dans un homme d'Eglise!  
 Et qu'un mondain saurait bien mieux se consoler  
 Je sais que ta fidèle amie  
 Te laissait prendre en liberté  
 De ces plaisirs qui font qu'en cette vie

On désire assez peu ceux de l'éternité :  
 Mais suivre au tombeau ce qu'on aime  
 Ami, crois-moi, c'est un abus.  
 Quoi ! pour quelques plaisirs perdus  
 Voudrais-tu te perdre toi-même ?  
 Ce qu'on perd en ce monde-ci,  
 Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde ?  
 Des mystères de l'autre monde  
 On n'est que trop tôt éclairci.  
 Attends qu'à tes amis la mort te réunisse,  
 Et vis par amitié pour toi :  
 Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,  
 Ce n'est pas vivre, selon moi.  
 Quelques femmes toujours badines,  
 Quelques amis toujours joyeux,  
 Peu de vêpres, point de matines,  
 Une fille, en attendant mieux :  
 Voilà comme l'on doit sans cesse  
 Faire tête au sort irrité ;  
 Et la véritable sagesse  
 Est de savoir fuir la tristesse  
 Dans les bras de la volupté.

## VII. — A UNE DAME

UN PEU MONDAINE ET TROP DÉVOTE.

(1715.)

Tu sortais des bras du Sommeil,  
 Et déjà l'œil du jour voyait briller tes charmes,  
 Lorsque le tendre Amour parut à ton réveil ;  
 Il te baisait les mains, qu'il baignait de ses larmes.  
 « Ingrate, te dit-il, ne te souvient-il plus  
 Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus ?  
 J'avais une autre espérance  
 Lorsque je te donnai ces traits, cette beauté,  
 Qui, malgré ta sévérité,  
 Sont l'objet de ta complaisance.  
 Je t'inspirai toujours du goût pour les plaisirs,  
 Le soin de plaire au monde, et même des désirs ;  
 Que dis-je ! ces vertus qu'en toi la cour admire,  
 Ingrate, tu les tiens de moi.  
 Hélas ! je voulais par toi  
 Ramener dans mon empire  
 La candeur, la bonne foi,  
 L'inébranlable constance.



Et surtout cette bienséance.  
 Qui met l'honneur en sûreté,  
 Que suivent le mystère et la délicatesse,  
 Qui rend la moins fière beauté  
 Respectable dans sa faiblesse.  
 Voudrais-tu mépriser tant de dons précieux ?  
 N'occuperas-tu tes beaux yeux  
 Qu'à lire Massillon, Bourdaloue, et La Rue ?  
 Ah ! sur d'autres objets daigne arrêter ta vue :  
 Qu'une austère dévotion  
 De tes sens combattus ne soit plus la maîtresse ;  
 Ton cœur est né pour la tendresse,  
 C'est ta seule vocation.  
 La nuit s'avance avec vitesse ;  
 Profite de l'éclat du jour :  
 Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.  
 Dans ta jeunesse fais l'amour,  
 Et ton salut dans ta vieillesse. »

Ainsi parlait ce dieu. Déjà même en secret  
 Peut-être de ton cœur il s'allait rendre maître ;  
 Mais au bord de ton lit il vit soudain paraître  
 Le révérend père Quinquet.  
 L'Amour, à l'aspect terrible  
 De son rival théatin,  
 Te croyant incorrigible,  
 Las de te prêcher en vain,  
 Et de verser sur toi des larmes inutiles,  
 Retourna dans Paris, où tout vit sous sa loi,  
 Tenter des beautés plus faciles,  
 Mais bien moins aimables que toi.

#### VIII. — A M. LE DUC D'AREMBERG <sup>1</sup>.

D'Aremberg, où vas-tu ? penses-tu m'échapper ?  
 Quoi ! tandis qu'à Paris on t'attend pour souper,  
 Tu pars, et je te vois, loin de ce doux rivage,  
 Voler en un clin d'œil aux lieux de ton bailliage.  
 C'est ainsi que les dieux qu'Homère a tant prônés  
 Fendaient les vastes airs de leur course étonnés,  
 Et les fougueux chevaux du fier dieu de la guerre  
 Franchissaient en deux sauts la moitié de la terre.  
 Ces grands dieux toutefois, à ne déguiser rien,

1. Léopold duc d'Aremberg, blessé à la bataille de Malplaquet en 1709. (Ed.)

N'avaient point dans la Grèce un château comme Enghien,  
 Et leurs divins coursiers, regorgeant d'ambroisie,  
 Ma foi, ne valaient pas tes chevaux d'Italie.  
 Que fais-tu cependant dans ces climats amis  
 Qu'à tes soins vigilants l'empereur a commis?  
 Vas-tu, de tes désirs portant partout l'offrande,  
 Séduire la pudeur d'une jeune Flamande,  
 Qui, tout en rougissant, acceptera l'honneur  
 Des amours indiscrets de son cher gouverneur?  
 La paix offre un champ libre à tes exploits lubriques  
 Va remplir de cocus les campagnes belgiques,  
 Et fais-moi des bâtards où tes vaillantes mains  
 Dans nos derniers combats firent tant d'orphelins.  
 Mais quitte aussi bientôt, si la France te tente,  
 Des tetons du Brabant la chair flasque et tremblante,  
 Et, conduit par Momus et porté par les Ris,  
 Accours, vole, et reviens t'enivrer à Paris.  
 Ton salon est tout prêt, tes amis te demandent;  
 Du défunt Rothelin les pénates t'attendent.  
 Viens voir le doux La Faye aussi fin que courtois,  
 Le conteur Lasseré, Matignon le sournois,  
 Courcillon, qui toujours du théâtre dispose,  
 Courcillon, dont ma plume a fait l'apothéose,  
 Courcillon qui se gâte, et qui, si je m'en croi,  
 Pourrait bien quelque jour être indigne de toi.  
 Ah! s'il allait quitter la débauche et la table,  
 S'il était assez fou pour être raisonnable,  
 Il se perdrait, grands dieux! Ah! cher duc, aujourd'hui  
 Si tu ne viens pour toi, viens par pitié pour lui!  
 Viens le sauver : dis-lui qu'il s'égare et s'oublie,  
 Qu'il ne peut être bon qu'à force de folie,  
 Et, pour tout dire enfin, remets-le dans tes fers.  
 Pour toi, près l'Auxerrois, pendant quarante hivers,  
 Bois, parmi les douceurs d'une agréable vie,  
 Un peu plus d'hypocras, un peu moins d'eau-de-vie.

---

 IX. — A M. LE PRINCE EUGÈNE.

(1716.)

Grand prince, qui, dans cette cour  
 Où la justice était éteinte,  
 Sûtes inspirer de l'amour,  
 Même en nous donnant de la crainte;  
 Vous que Rousseau si dignement  
 A, dit-on, chanté sur sa lyre,  
 Eugène, je ne sais comment

Je m'y prendrai pour vous écrire.  
Oh! que nos Français sont contents  
De votre dernière victoire!  
Et qu'ils chérissent votre gloire,  
Quand ce n'est pas à leurs dépens!  
Poursuivez; des musulmans  
Rompez bientôt la barrière;  
Faites mordre la poussière  
Aux circoncis insolents;  
Et, plein d'une ardeur guerrière,  
Foulant aux pieds les turbans,  
Achevez cette carrière  
Au sérail des Ottomans :  
Des chrétiens et des amants  
Arborez-y la bannière.  
Vénus et le dieu des combats  
Vont vous en ouvrir la porte :  
Les Grâces vous servent d'escorte,  
Et l'Amour vous tend les bras.  
Voyez-vous déjà paraître  
Tout ce peuple de beautés,  
Esclaves des voluptés  
D'un amant qui parle en maître?  
Faites vite du mouchoir  
La faveur impérieuse  
A la beauté la plus heureuse,  
Qui saura délasser le soir  
Votre Altesse victorieuse.  
Du séminaire des Amours,  
A la France votre patrie,  
Daignez envoyer pour secours  
Quelques belles de Circassie.  
Le saint-père, de son côté,  
Attend beaucoup de votre zèle,  
Et prétend qu'avec charité  
Sous le joug de la vérité  
Vous rangiez ce peuple infidèle.  
Par vous mis dans le bon chemin,  
On verra bientôt ces infâmes,  
Ainsi que vous boire du vin,  
Et ne plus renfermer leurs femmes.  
Adieu, grand prince, heureux guerrier!  
Paré de myrte et de laurier,  
Allez asservir le Bosphore :  
Déjà le Grand Turc est vaincu;  
Mais vous n'avez rien fait encore,  
Si vous ne le faites cocu.

X. — A MME DE GONDRIN<sup>1</sup>,

SUR LE PÉRIL QU'ELLE AVAIT COURU EN TRAVERSANT LA LOIRE.

(1716.)

Savez-vous, gentille douairière,  
 Ce que dans Sully l'on faisait  
 Lorsque Eole vous conduisait  
 D'une si terrible manière ?  
 Le malin Périgny riait,  
 Et pour vous déjà préparait  
 Une épitaphe familière,  
 Disant qu'on vous repêcherait  
 Incessamment dans la rivière,  
 Et qu'alors il observerait  
 Ce que votre humeur un peu fière  
 Sans ce hasard lui cacherait.  
 Cependant L'Espar, La Vallière,  
 Guiche, Sully, tout soupirait;  
 Roussy parlait peu, mais jurait;  
 Et l'abbé Courtin, qui pleurait  
 En voyant votre heure dernière,  
 Adressait à Dieu sa prière,  
 Et pour vous tout bas murmurait  
 Quelque oraison de son bréviaire,  
 Qu'alors, contre son ordinaire,  
 Dévotement il fredonnait,  
 Dont à peine il se souvenait,  
 Et que même il n'entendait guère.  
 Chacun déjà vous regrettait.  
 Mais quel spectacle j'envisage !  
 Les Amours qui, de tous côtés,  
 Ministres de vos volontés,  
 S'opposent à l'affreuse rage  
 Des vents contre vous irrités,  
 Je les vois ; ils sont à la nage,  
 Et plongés jusqu'au cou dans l'eau ;  
 Ils conduisent votre bateau,  
 Et vous voilà sur le rivage.  
 Gondrin, songez à faire usage  
 Des jours qu'Amour a conservés ;

1. Sophie de Noailles, marquise de Gondrin, et depuis femme du comte de Toulouse. (Ed.)

C'est pour lui qu'il les a sauvés :  
Il a des droits sur son ouvrage <sup>1</sup>.

XI. — A MME DE\*\*\*.

(1716.)

De cet agréable rivage  
Où ces jours passés on vous vit  
Faire, hélas ! un trop court voyage,  
Je vous envoie un manuscrit  
Qui d'un écrivain bel esprit  
N'est point assurément l'ouvrage,  
Mais qui vous plaira davantage  
Que le livre le mieux écrit :  
C'est la recette d'un potage.

Je sais que le dieu que je sers,  
Apollon, souvent vous demande  
Votre avis sur ses nouveaux airs ;  
Vous êtes connaisseuse en vers ;  
Mais vous n'êtes pas moins gourmande.  
Vous ne pouvez donc trop payer  
Cette appétissante recette

1. Après le dernier vers de cette pièce, on lit, dans une copie manuscrite, ceux qui suivent :

Daignez pour moi vous employer  
Près de ce duc aimable et sage,  
Qui fit avec vous ce voyage  
Où vous pensâtes vous noyer ;  
Et que votre bonté l'engage  
A conjurer un peu l'orage  
Qui sur moi gronde maintenant ;  
Et qu'enfin au prince régent  
Il tienne à peu près ce langage :  
« Prince, dont la vertu va changer nos destins,  
Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,  
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,  
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.  
Du dieu des vers un fils infortuné  
Depuis un temps fut par toi condamné  
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence :  
Songe que d'Apollon souvent les favoris  
D'un prince assurent la mémoire :  
Philippe, quand tu les bannis,  
Souviens-toi que tu te ravis  
Autant de témoins de ta gloire.  
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;  
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie :  
Auguste est un héros ; mais ce n'est pas enfin  
Le plus bel endroit de sa vie.  
Grand prince, puisses-tu devenir aujourd'hui  
Et plus clément qu'Auguste, et plus heureux que lui ! »

Que je viens de vous envoyer.  
 Ma muse timide et discrète  
 N'ose encor pour vous s'employer.  
 Je ne suis pas votre poète;  
 Mais je suis votre cuisinier.

Mais quoi! le destin, dont la haine  
 M'accable aujourd'hui de ses coups,  
 Sera-t-il jamais assez doux  
 Pour me rassembler avec vous  
 Entre Comus et Melpomène,  
 Et que cet hiver me ramène  
 Versifant à vos genoux?

O des soupers, charmante reine,  
 Fassent les dieux que les Guerbois  
 Vous donnent perdrix à douzaine,  
 Poules de Caux, chapons du Maine!  
 Et pensez à moi quelquefois,  
 Quand vous mangerez sur la Seine  
 Des potages à la Brunois.

## XII. — A SAMUEL BERNARD,

AU NOM DE MADAME DE FONTAINE-MARTEL.

C'est mercredi que je soupai chez vous,  
 Et que, sortant des plaisirs de la table,  
 Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux  
 Me fit présent d'un songe délectable.  
 Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux  
 J'étais tombée, et que Pluton lui-même  
 Me menait voir les héros bienheureux,  
 Dans un séjour d'une beauté suprême.  
 Par escadrons ils étaient séparés :  
 L'un après l'autre il me les fit connaître.  
 Je vis d'abord modestement parés  
 Les opulents qui méritaient de l'être.  
 « Voilà, dit-il, les généreux amis;  
 En petit nombre ils viennent me surprendre :  
 Entre leurs mains les biens ne semblaient mis  
 Que pour avoir le soin de les répandre.  
 Ici sont ceux dont les puissants ressorts,  
 Crédit immense, et sagesse profonde,  
 Ont soutenu l'État par des efforts  
 Qui leur livraient tous les trésors du monde.  
 Un peu plus loin, sur ces rians gazons,  
 Sont les héros pleins d'un heureux délire,

Qu'Amour lui-même en toutes les saisons  
 Fit triompher dans son aimable empire.  
 Ce beau réduit, par préférence, est fait  
 Pour les vieillards dont l'humeur gaie et tendre  
 Paraît encore avoir ses dents de lait,  
 Dont l'enjouement ne saurait se comprendre.  
 « D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup  
 Le sort des bons, les vertus couronnées;  
 Mais un mortel m'embarrasse beaucoup;  
 Ainsi je veux redoubler ses années.  
 Chaque escadron le revendiquerait.  
 La jalousie au repos est funeste :  
 Venant ici, quel trouble il causerait !  
 Il est là-haut très-heureux; qu'il y reste. »

## XIII. — A MME DE G\*\*\*.

(1716.)

Quel triomphe accablant, quelle indigne victoire  
 Cherchez-vous tristement à remporter sur vous ?  
 Votre esprit éclairé pourra-t-il jamais croire  
 D'un double Testament la chimérique histoire.  
 Et les songes sacrés de ces mystiques fous.  
 Qui, dévots fainéants et pieux loups-garous,  
 Quittent de vrais plaisirs pour une fausse gloire ?  
 Le plaisir est l'objet, le devoir et le but  
 De tous les êtres raisonnables;  
 L'amour est fait pour vos semblables;  
 Les bégueules font leur salut.

Que sur la volupté tout votre espoir se fonde;  
 N'écoutez désormais que vos vrais sentiments :  
 Songez qu'il était des amants  
 Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.  
 Ah ! plus que moi cent fois Couët est séducteur.  
 Je vous abusai moins; il est le seul coupable :  
 Chloé, s'il vous faut une erreur,  
 Choisissez une erreur aimable.  
 Non, n'abandonnez point des cœurs où vous réglez.  
 D'un triste préjugé victime déplorable,  
 Vous croyez servir Dieu; mais vous servez le diable,  
 Et c'est lui seul que vous craignez.

La superstition, fille de la faiblesse,  
 Mère des vains remords, mère de la tristesse,

En vain veut de son souffle infecter vos beaux jours;  
 Allez, s'il est un Dieu, sa tranquille puissance  
 Ne s'abaissera point à troubler nos amours :  
 Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence ?  
 La loi de la nature est sa première loi;  
 Elle seule autrefois conduisit nos ancêtres;  
 Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,  
 Pour vous, pour vos plaisirs, pour l'amour, et pour moi.

---

## XIV. — A M. LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

(1716.)

Prince chéri des dieux, toi qui sers aujourd'hui  
 De père à ton monarque, à son peuple d'appui;  
 Toi qui, de tout l'État portant le poids immense,  
 Immoles ton repos à celui de la France;  
 Philippe, ne crois point, dans ces jours ténébreux,  
 Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux :  
 Aux princes les plus grands, comme aux plus beaux ouvrages,  
 Dans leur gloire naissante il manque des suffrages.  
 Eh ! qui de sa vertu reçoit toujours le prix ?

Il est chez les Français de ces sombres esprits,  
 Censeurs extravagants d'un sage ministère,  
 Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire.  
 Dans leurs caprices vains tristement affermis,  
 Toujours du nouveau maître ils sont les ennemis;  
 Et, n'ayant d'autre emploi que celui de médire,  
 L'objet le plus auguste irrite leur satire :  
 Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté,  
 Et se venger sur lui de leur obscurité.

Ne crains point leur poison : quand tes soins politiques  
 Auront réglé le cours des affaires publiques,  
 Quand tu verras nos cœurs, justement enchantés,  
 Au-devant de tes pas volant de tous côtés,  
 Les cris de ces frondeurs, à leurs chagrins en proie,  
 Ne seront point ouïs parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs,  
 De la gloire d'un prince infâmes corrupteurs;  
 Que ta mâle vertu méprise et désavoue  
 Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.  
 Toujours indépendant du reste des humains,  
 Un prince tient sa gloire ou sa honte en ses mains;  
 Et, quoiqu'on veuille enfin le servir ou lui nuire,  
 Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.

En vain contre Henri la France a vu longtemps



La calomnie affreuse exciter ses serpents;  
 En vain de ses rivaux les fureurs catholiques  
 Armèrent contre lui des mains apostoliques,  
 Et plus d'un monacal et servile écrivain  
 Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin,  
 La gloire de Henri par eux n'est point flétrie :  
 Leurs noms sont détestés, sa mémoire est chérie.  
 Nous admirons encor sa valeur, sa bonté;  
 Et longtemps dans la France il sera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant sa patrie,  
 Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie;  
 Ce monstre politique, au Parnasse adoré,  
 Teint du sang de son roi, fut aux dieux comparé :  
 Mais malgré les succès de sa prudente audace,  
 L'univers indigné démentait le Parnasse,  
 Et de Waller enfin<sup>1</sup> les écrits les plus beaux  
 D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.

Louis fit sur son trône asseoir la flatterie;  
 Louis fut encensé jusqu'à l'idolâtrie.  
 En éloges enfin le Parnasse épuisé  
 Répète ses vertus sur un ton presque usé;  
 Et, l'encens à la main, la docte Académie  
 L'endormit cinquante ans par sa monotonie.  
 Rien ne nous a séduits : en vain en plus d'un lieu  
 Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu;  
 De quelque nom sacré que l'Opéra le nomme,  
 L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.  
 Pour élever sa gloire on ne nous verra plus  
 Dégrader les Césars, abaisser les Titus;  
 Et, si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre  
 Nous traçait de Louis la fidèle peinture,  
 Nos yeux trop dessillés pourraient dans ce héros  
 Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires  
 Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,  
 Imposant par leurs vers à la postérité,  
 Soient les dispensateurs de l'immortalité.  
 Tu peux, sans qu'un auteur te critique ou t'encense,  
 Jeter les fondements du bonheur de la France,  
 Et nous verrons un jour l'équitable univers  
 Peser tes actions sans consulter nos vers.  
 Je dis plus; un grand prince, un héros, sans l'histoire,  
 Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.  
 Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains,  
 Inutiles appuis de ces honneurs certains;

1. Waller, poète anglais, auteur d'un éloge funèbre de Cromwell. (Ép.)

Tombez, marbres vivants, que d'un ciseau fidèle  
 Anima sur ses traits la main d'un Praxitèle;  
 Que tous ces monuments soient partout renversés.  
 Il est grand, il est juste, on l'aime : c'est assez.  
 Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,  
 Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant,  
 De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;  
 Le fils, encor tout plein de son règne adorable,  
 Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,  
 Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,  
 Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.

C'est ainsi qu'on dira chez la race future :  
 « Philippe eut un cœur noble; ami de la droiture,  
 Politique et sincère, habile et généreux,  
 Constant quand il fallait rendre un mortel heureux;  
 Irrésolu, changeant, quand le bien de l'empire  
 Au malheur d'un sujet le forçait à souscrire;  
 Affable avec noblesse, et grand avec bonté,  
 Il sépara l'orgueil d'avec la majesté;  
 Et le dieu des combats, et la docte Minerve.  
 De leurs présents divins le comblaient sans réserve;  
 Capable également d'être avec dignité  
 Et dans l'éclat du trône et dans l'obscurité. »  
 Voilà ce que de toi mon esprit se présage.

O toi de qui ma plume a crayonné l'image,  
 Toi de qui j'attendais ma gloire et mon appui,  
 Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui ?  
 En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère ?  
 Bienfaisant envers tous, envers moi seul sévère,  
 D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi;  
 Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.  
 Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence;  
 J'implore ta justice, et non point ta clémence.  
 Lis seulement ces vers, et juge de leur prix;  
 Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris.  
 La libre vérité qui règne en mon ouvrage  
 D'une âme sans reproche est le noble partage;  
 Et de tes grands talents le sage estimateur  
 N'est point de ces couplets l'infâme et vil auteur.

Philippe, quelquefois sur une toile antique  
 Si ton œil pénétrant jette un regard critique,  
 Par l'injure du temps le portrait effacé  
 Ne cachera jamais la main qui l'a tracé;  
 D'un choix judicieux dispensant la louange,  
 Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.  
 Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs;

Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,  
 D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie  
 Me chargerait en vain de leur ignominie;  
 Tu les démentirais, et je ne verrais plus  
 Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus;  
 Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée;  
 A verser les bienfaits ta main accoutumée  
 Peut-être de mes maux voudrait me consoler,  
 Et me protégerait au lieu de m'accabler<sup>1</sup>.

---

XV. — A S. A. S. MGR LE PRINCE DE CONTI.

(1718.)

Conti, digne héritier des vertus de ton père,  
 Toi que l'honneur conduit, que la justice éclaire,  
 Qui sais être à la fois et prince et citoyen,  
 Et peux de ta patrie être un jour le soutien,  
 Reçois de ta vertu la juste récompense,  
 Entends mêler ton nom dans les vœux de la France.  
 Vois nos cœurs, aujourd'hui justement enchantés,  
 Au-devant de tes pas voler de tous côtés;  
 Connais bien tout le prix d'un si rare avantage;  
 Des princes vertueux c'est le plus beau partage;  
 Mais c'est un bien fragile, et qu'il faut conserver :  
 Le moindre égarement peut souvent en priver.  
 Le public est sévère, et sa juste tendresse  
 Est semblable aux bontés d'une fière maîtresse,  
 Dont il faut par des soins solliciter l'amour;  
 Et quand on la néglige, on la perd sans retour.  
 Alexandre, vainqueur des climats de l'aurore,  
 A de nouveaux exploits se préparait encore;  
 Le bout de l'univers arrêta ses efforts,  
 Et l'Océan surpris l'admira sur ses bords.  
 Sais-tu bien quel était le but de tant de peines ?  
 Il voulait seulement être estimé d'Athènes;  
 Il soumettait la terre, afin qu'un orateur  
 Fût aux Grecs assemblés admirer sa valeur.  
 Il est un prix plus noble, une gloire plus belle,  
 Que la vertu mérite, et qui marche après elle :  
 Un cœur juste et sincère est plus grand, à nos yeux,  
 Que tous ces conquérants que l'on prit pour des dieux.  
 Eh ! que sont en effet le rang et la naissance,

1. Voyez l'Épître à l'abbé de Bussy, qui se placerait ici par ordre de date (1716), dans la lettre XXI. (Ed.)

La gloire des lauriers, l'éclat de la puissance,  
 Sans le flatteur plaisir de se voir estimé,  
 De sentir qu'on est juste, et que l'on est aimé;  
 De se plaire à soi-même, en forçant nos suffrages;  
 D'être chéri des bons, d'être approuvé des sages ?  
 Ce sont là les vrais biens, seuls dignes de ton choix.  
 Indépendants du sort, indépendants des rois.

Un grand, bouffi d'orgueil, enivré de délices,  
 Croit que le monde entier doit honorer ses vices.  
 Parmi les vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés,  
 Et d'un remords secret sans cesse empoisonnés,  
 Il voit d'adulateurs une foule empressée  
 Lui porter de leurs soins l'offrande intéressée.  
 Quelquefois au mérite amené devant lui,  
 Sa voix, par vanité, daigne offrir un appui;  
 De cette cour nombreuse il fait en vain parade;  
 Il ne voit point chez lui Villars ni La Feuillade,  
 Pour lui de Liancourt l'accès n'est point permis,  
 Sully ni Villeroy ne sont point ses amis.  
 C'est à de tels esprits qu'il importe de plaire,  
 Ce sont eux dont les yeux éclairent le vulgaire;  
 Quiconque a le cœur juste est par eux approuvé,  
 Et peut aux yeux de tous marcher le front levé;  
 Chacun dans leur vertu se propose un modèle;  
 Le vice la respecte et tremble devant elle.  
 La cour, toujours fertile en fourbes ténébreux,  
 Porte aussi dans son sein de ces cœurs généreux.  
 Tout n'est pas infecté de la rouille des vices :  
 Rome avait des Burrhus ainsi que des Narcisses;  
 Du temps des Concinis la France eut des De Thous.  
 Mais pourquoi vais-je ici, de ton honneur jaloux,  
 A tes yeux éclairés retracer la peinture  
 Des vertus qu'à ton cœur inspira la nature ?  
 Elles vont chaque jour chez toi se dévoiler :  
 Plein de tes sentiments, c'est à toi d'en parler;  
 Ou plutôt c'est à toi, que tout Paris contemple,  
 A nous en parler moins qu'à nous donner l'exemple.

# XVI. — A M. DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR.

SUR UNE MALADIE.

(1710.)

Ne me soupçonne point de cette vanité  
 Qu'a notre ami Chaulieu, de parler de lui-même.

Et laisse-moi jouir de la douceur extrême  
 De t'ouvrir avec liberté  
 Un cœur qui te plaît et qui t'aime. .  
 De ma muse, en mes premiers ans,  
 Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;  
 Tu vis la calomnie avec ses noirs serpents  
 Des plus beaux jours de mon printemps  
 Obscurcir la naissante aurore.  
 D'une injuste prison je subis la rigueur :  
 Mais au moins de mon malheur  
 Je sus tirer quelque avantage :  
 J'appris à m'endurcir contre l'adversité,  
 Et je me vis un courage  
 Que je n'attendais pas de la légèreté  
 Et des erreurs de mon jeune âge.  
 Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !  
 Mais à de moindres alarmes  
 Mon cœur n'a point résisté.  
 Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes ;  
 Fripon, tu le sais trop bien,  
 Toi dont l'amoureuse adresse  
 M'ôta mon unique bien ;  
 Toi dont la délicatesse,  
 Par un sentiment fort humain,  
 Aima mieux ravir ma maîtresse<sup>1</sup>,  
 Que de la tenir de ma main.  
 Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse :  
 Mais je t'aimai toujours tout ingrat et vaurien ;  
 Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,  
 Et ma facilité fit grâce à ta faiblesse.  
 Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?  
 Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie :  
 Aujourd'hui la maladie  
 En éteint le flambeau peut-être pour toujours.  
 De mes ans passagers la trame est raccourcie ;  
 Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs,  
 Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.  
 Dans cet état il ne me reste  
 Qu'un assemblage vain de sentiments confus,  
 Un présent douloureux, un avenir funeste,  
 Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.  
 Pour comble de malheur, je sens de ma pensée  
 Se déranger les ressorts ;  
 Mon esprit m'abandonne, et mon âme éclipsée  
 Perd en moi de son être, et meurt avant mon corps.

1. Genonville avait supplanté Voltaire auprès de Mlle de Livry. (Éd.)

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême  
 Qu'on nous dépeint si lumineux ?  
 Est-ce là cet esprit survivant à nous-même ?  
 Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux :  
 Hélas ! périrait-il de même ?  
 Je ne sais ; mais j'ose espérer  
 Que, de la mort, du temps, et des destins le maître,  
 Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,  
 Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

---

XVII. — AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGE I<sup>er</sup>.

EN LUI ENVOYANT LA TRAGÉDIE D'ŒDÈPE.

(1719.)

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,  
 Qui de l'Europe en feu balances les destins ;  
 Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,  
 Et qui n'es armé du tonnerre  
 Que pour le bonheur des humains ;  
 Grand roi, des rives de la Seine  
 J'ose te présenter ces tragiques essais :  
 Rien ne t'est étranger ; les fils de Melpomène  
 Partout deviennent tes sujets.

Un véritable roi sait porter sa puissance  
 Plus loin que ses États renfermés par les mers :  
 Tu règnes sur l'Anglais par le droit de naissance ;  
 Par tes vertus, sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage  
 Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands ;  
 Ce n'est point au roi, c'est au sage,  
 C'est au héros que je le rends.

---

## XVIII. — A MME LA MARÉCHALE DE VILLARS.

(1719.)

Divinité que le ciel fit pour plaire,  
 Vous qu'il orna des charmes les plus doux,  
 Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,  
 Quoiqu'il sait bien que Mars est votre époux ;  
 Qu'avec regret je me vois loin de vous !  
 Et quand Sully quittera ce rivage,  
 Où je devrais, solitaire et sauvage,

Loin de vos yeux vivre jusqu'au cercueil,  
 Qu'avec plaisir, peut-être trop peu sage,  
 J'irai chez vous, sur les bords de l'Arcueil,  
 Vous adresser mes vœux et mon hommage !  
 C'est là que je dirai tout ce que vos beautés  
 Inspirent de tendresse à ma muse éperdue :  
 Les arbres de Villars en seront enchantés,  
 Mais vous n'en serez point émue.  
 N'importe; c'est assez pour moi de votre vue,  
 Et je suis trop heureux si jamais l'univers  
 Peut apprendre un jour dans mes vers  
 Combien pour vos amis vous êtes adorable,  
 Combien vous haïssez les manéges des cours,  
 Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable  
 Qui, comme dans vos yeux, règne en tous vos discours.  
 L'avenir quelque jour, en lisant cet ouvrage,  
 Puisqu'il est fait pour vous, en chérira les traits :  
 « Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,  
 N'eut jamais d'eux pour son partage  
 Que de petits soupers où l'on buvait très-frais;  
 Mais il mérita davantage. »

## XIX. — A M. LE DUC DE SULLY.

(1720.)

J'irai chez vous, duc adorable,  
 Vous dont le goût, la vérité,  
 L'esprit, la candeur, la bonté,  
 Et la douceur inaltérable,  
 Font respecter la volupté,  
 Et rendent la sagesse aimable.  
 Que dans ce champêtre séjour  
 Je me fais un plaisir extrême  
 De parler, sur la fin du jour,  
 De vers, de musique, et d'amour,  
 Et pas un seul mot du système<sup>1</sup>,  
 De ce système tant vanté,  
 Par qui nos héros de finance  
 Emboursent l'argent de la France,  
 Et le tout par pure bonté !  
 Pareils à la vieille sibylle  
 Dont il est parlé dans Virgile,  
 Qui, possédant pour tout trésor

1. Le système de Law, qui bouleversa la France

Des recettes d'énergumène,  
Prend du Troyen le rameau d'or,  
Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être, les larmes aux yeux,  
Je vous apprendrai pour nouvelle  
Le trépas de ce vieux goutteux  
Qu'anima l'esprit de Chapelle :  
L'éternel abbé de Chaulieu  
Paraîtra bientôt devant Dieu ;  
Et si d'une muse féconde  
Les vers aimables et polis  
Sauvent une âme en l'autre monde,  
Il ira droit en paradis.  
L'autre jour, à son agonie,  
Son curé vint de grand matin  
Lui donner en cérémonie,  
Avec son huile et son latin,  
Un passe-port pour l'autre vie.  
Il vit tous ses péchés lavés  
D'un petit mot de pénitence,  
Et reçut ce que vous savez  
Avec beaucoup de bienséance.

Il fit même un très-beau sermon,  
Qui satisfît tout l'auditoire.  
Tout haut il demanda pardon  
D'avoir eu trop de vaine gloire.  
C'était là, dit-il, le péché  
Dont il fut le plus entiché ;  
Car on sait qu'il était poète,  
Et que sur ce point tout auteur,  
Ainsi que tout prédicateur,  
N'a jamais eu l'âme bien nette.  
Il sera pourtant regretté,  
Comme s'il eût été modeste.  
Sa perte au Parnasse est funeste :  
Presque seul il était resté  
D'un siècle plein de politesse.  
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse  
A fait à la délicatesse  
Succéder la grossièreté,  
La débauche à la volupté,  
Et la vaine et lâche paresse  
A cette sage oisiveté  
Que l'étude occupait sans cesse,  
Loin de l'envieux irrité.  
Pour notre petit Genonville,  
Si digne du siècle passé,



Et des faiseurs de vaudeville,  
 Il me paraît très-empressé  
 D'abandonner pour vous la ville.  
 Le système n'a point gâté  
 Son esprit aimable et facile;  
 Il a toujours le même style,  
 Et toujours la même gaieté.  
 Je sais que, par déloyauté,  
 Le fripon naguère a tâté  
 De la maîtresse tant jolie  
 Dont j'étais si fort entêté.  
 Il rit de cette perfidie,  
 Et j'aurais pu m'en courroucer :  
 Mais je sais qu'il faut se passer  
 Des bagatelles dans la vie.

---

 XX. — A M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

(1721.)

Je me flattais de l'espérance  
 D'aller goûter quelque repos  
 Dans votre maison de plaisance;  
 Mais Vinache<sup>1</sup> a ma confiance,  
 Et j'ai donné la préférence  
 Sur le plus grand de nos héros  
 Au plus grand charlatan de France.  
 Ce discours vous déplaira fort;  
 Et je confesse que j'ai tort  
 De parler du soin de ma vie  
 A celui qui n'eut d'autre envie  
 Que de chercher partout la mort.  
 Mais souffrez que je vous réponde,  
 Sans m'attirer votre courroux,  
 Que j'ai plus de raisons que vous  
 De vouloir rester dans ce monde;  
 Car si quelque coup de canon,  
 Dans vos beaux jours brillants de gloire,  
 Vous eût envoyé chez Pluton,  
 Voyez la consolation  
 Que vous auriez dans la nuit noire.  
 Lorsque vous sauriez la façon  
 Dont vous aurait traité l'histoire!  
 Paris vous eût premièrement

1. Médecin empirique.

Fait un service fort célèbre,  
 En présence du parlement;  
 Et quelque prélat ignorant  
 Aurait prononcé hardiment  
 Une longue oraison funèbre,  
 Qu'il n'eût pas faite assurément.  
 Puis, en vertueux capitaine,  
 On vous aurait proprement mis  
 Dans l'église de Saint-Denys,  
 Entre Duguesclin et Turenne.

Mais si quelque jour, moi chétif,  
 J'allais passer le noir esquif,  
 Je n'aurais qu'une vile bière;  
 Deux prêtres s'en iraient gaiement  
 Porter ma figure légère,  
 Et la loger mesquinement  
 Dans un recoin du cimetière.  
 Mes nièces, au lieu de prière,  
 Et mon janséniste de frère<sup>1</sup>,  
 Riraient à mon enterrement;  
 Et j'aurais l'honneur seulement  
 Que quelque muse médisante  
 M'affublerait, pour monument,  
 D'une épitaphe impertinente.  
 Vous voyez donc très-clairement  
 Qu'il est bon que je me conserve,  
 Pour être encor témoin longtemps  
 De tous les exploits éclatants  
 Que le Seigneur Dieu vous réserve.

---

XXI. — AU CARDINAL DUBOIS.

(1724.)

Quand du sommet des Pyrénées,  
 S'élançant au milieu des airs,  
 La Renommée à l'univers  
 Annonça ces deux hyménées<sup>2</sup>  
 Par qui la Discorde est aux fers,  
 Et qui changent les destinées,  
 L'âme de Richelieu descendit à sa voix  
 Du haut de l'empyrée au sein de sa patrie.

1. L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janséniste outré, et qui se brouillait toujours avec son frère toutes les fois que celui-ci disait du bien des jésuites.

2. La double alliance entre les Bourbons de France et d'Espagne. (Ép.)

Ce redoutable génie  
 Qui faisait trembler les rois,  
 Celui qui donnait des lois  
 A l'Europe assujettie,  
 A vu le sage Dubois,  
 Et pour la première fois  
 A connu la jalousie.

Poursuis : de Richelieu mérite, encor l'envie.  
 Par des chemins écartés,  
 Ta sublime intelligence,  
 A pas toujours concertés,  
 Conduit le sort de la France;  
 La fortune et la prudence  
 Sont sans cesse à tes côtés.

Alberon pour un temps nous éblouit la vue;  
 De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue  
 Occupait l'univers saisi d'étonnement :  
 Ton génie et le sien disputaient la victoire.

Mais tu parus, et sa gloire  
 S'éclipsa dans un moment.  
 Telle, aux bords du firmament,  
 Dans sa course irrégulière,  
 Une comète affreuse éclate de lumière;  
 Ses feux portent la crainte au terrestre séjour :  
 Dans la nuit ils éblouissent,  
 Et soudain s'évanouissent  
 Aux premiers rayons du jour.

## XXII. — A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

(1722.)

Conservez précieusement  
 L'imagination fleurie  
 Et la bonne plaisanterie  
 Dont vous possédez l'agrément,  
 Au défaut du tempérament  
 Dont vous vous vantez hardiment,  
 Et que tout le monde vous nie.  
 La dame qui depuis longtemps  
 Connaît à fond votre personne  
 A dit : « Hélas ! je lui pardonne  
 D'en vouloir imposer aux gens ;  
 Son esprit est dans son printemps,  
 Mais son corps est dans son automne. »  
 Adieu, monsieur le gouverneur,

Non plus de province frontière,  
 Mais d'une beauté singulière  
 Qui, par son esprit, par son cœur,  
 Et par son humeur libertine,  
 De jour en jour fait grand honneur  
 Au gouverneur qui l'endoctrine.  
 Priez le Seigneur seulement  
 Qu'il empêche que Cythérée  
 Ne substitue incessamment  
 Quelque jeune et frais lieutenant,  
 Qui ferait sans vous son entrée  
 Dans un si beau gouvernement.

---

 XXIII. — A MME DE\*\*\*

Il est au monde une aveugle déesse<sup>1</sup>  
 Dont la police a brisé les autels;  
 C'est du Hocca la fille enchanteresse,  
 Qui, sous l'appât d'une feinte caresse,  
 Va séduisant tous les cœurs des mortels.  
 De cent couleurs bizarrement ornée,  
 L'argent en main, elle marche la nuit;  
 Au fond d'un sac elle a la destinée  
 De ses suivants, que l'intérêt séduit.  
 Guiche, en riant, par la main la conduit;  
 La froide Crainte et l'Espérance avide  
 A ses côtés marchent d'un pas timide;  
 Le Repentir à chaque instant la suit,  
 Mordant ses doigts et grondant la perfide.  
 Belle Philis, que votre aimable cour  
 A nos regards offre de différence!  
 Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour;  
 Et, pour jamais bannissant l'espérance,  
 Toujours vos yeux y font régner l'amour.  
 Du biribi la déesse infidèle  
 Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir;  
 J'aime encor mieux vous aimer sans espoir,  
 Que d'espérer jour et nuit avec elle.

---

 1. La déesse du biribi. (Ép.)

## XXIV. — A M. DE GERVASI, MÉDECIN.

(1723.)

Tu revenais couvert d'une gloire éternelle;  
 Le Gévaudan<sup>1</sup> surpris t'avait vu triompher  
 Des traits contagieux d'une peste cruelle,  
     Et ta main venait d'étouffer  
 De cent poisons cachés la semence mortelle.  
 Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours  
 Vers leurs derniers moments précipiter leur cours.  
 Déjà près de mon lit la Mort inexorable  
 Avait levé sur moi sa faux épouvantable;  
 Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.  
 C'en était fait; sa main tranchait ma destinée :  
 Mais tu lui dis : « Arrête!... » et la Mort étonnée  
 Reconnut son vainqueur, frémit et disparut.  
 Hélas! si, comme moi, l'aimable Genonville  
 Avait de ta présence eu le secours utile,  
 Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits;  
 De son cher entretien je goûterais les charmes;  
 Mes jours, que je te dois, renattraient sans alarmes,  
 Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,  
 Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.  
 C'est toi du moins, c'est toi par qui, dans ma douleur,  
     Je peux jouir de la douceur  
     De plaire et d'être cher encore  
 Aux illustres amis dont mon destin m'honore.  
 Je reverrai Maisons, dont les soins bienfaisants  
     Viennent d'adoucir ma souffrance;  
 Maisons, en qui l'esprit tient lieu d'expérience,  
     Et dont j'admire la prudence  
     Dans l'âge des égarements.  
 Je me flatte en secret que je pourrai peut-être  
 Charmer encor Sully, qui m'a trop oublié.  
 Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître;  
 Il la verra pour elle implorer sa pitié,  
 Et ranimer en lui ce goût, cette amitié,  
 Que pour moi, dans son cœur, ma muse avait fait naître.  
 Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,  
     C'est sous vos feuillages épais  
 Que je retrouverai ce héros plein de gloire

1. M. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gévaudan pour la peste, et à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite vérole, dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Que nous a ramené la Paix  
 Sur les ailes de la Victoire.  
 C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,  
 Par ses vivacités, son esprit, et ses grâces,  
 Dès qu'il reparaitra, saura joindre mon cœur  
 A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.  
 Et toi, cher Bolingbrot, héros qui d'Apollon  
     As reçu plus d'une couronne,  
     Qui réunis en ta personne  
     L'éloquence de Cicéron,  
     L'intrépidité de Caton,  
 L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,  
 Enfin donc je respire, et respire pour toi;  
 Je pourrai désormais te parler et t'entendre.  
 Mais, ciel ! quel souvenir vient ici me surprendre !  
 Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,  
 Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,  
 Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi ?  
 Hélas ! en descendant sur le sombre rivage,  
 Dans mon cœur expirant je portais son image;  
 Son amour, ses vertus, ses grâces, ses appas,  
 Les plaisirs que cent fois j'ai goûtés dans ses bras,  
 A ces derniers moments flattaient encor mon âme;  
 Je brûlais, en mourant, d'une immortelle flamme.  
 Grands dieux ! me faudra-t-il regretter le trépas ?  
 M'aurait-elle oublié ? serait-elle volage ?  
 Que dis-je ? malheureux ! où vais-je m'engager ?  
     Quand on porte sur le visage  
 D'un mal si redouté le fatal témoignage,  
     Est-ce à l'amour qu'il faut songer ?

---

 XXV. — A LA REINE <sup>1</sup>,

EN LUI ENVOYANT LA TRAGÉDIE DE MARIAMNE.

(1725.)

Fille de ce guerrier qu'une sage province  
 Éleva justement au comble des honneurs,  
 Qui sut vivre en héros, en philosophe, en prince,  
 Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;  
 Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde  
 Vous amène aujourd'hui dans l'empire français,  
 Pour y servir d'exemple et pour donner des lois.  
 La fortune souvent fait les maîtres du monde;

1. Marie Leczinska. (Ép.)

Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.  
 Du trône redouté que vous rendez aimable,  
 Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable;  
 Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;  
 Et songez que Pallas, cette auguste déesse  
 Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,  
 Est la divinité qui préside aux beaux-arts<sup>1</sup>.

---

XXVI. — A M. PALLU, CONSEILLER D'ÉTAT.

Quoi ! le dieu de la poésie  
 Vous illumine de ses traits !  
 Malgré la robe, les procès,  
 Et le conseil, et ses arrêts,  
 Vous tâtez de notre ambroisie !  
 Ah ! bien fort je vous remercie  
 De vous livrer à ses attrait,  
 Et d'être de la confrérie.  
 Dans les beaux jours de votre vie,  
 Adoré de maintes beautés,  
 Vous aimiez Lubert et Sylvie;  
 Mais à présent vous les chantez,  
 Et votre gloire est accomplie.  
 La Fare, joufflu comme vous;  
 Comme vous rival de Tibulle,  
 Rima des vers polis et doux,  
 Aima longtemps sans ridicule,  
 Et fut sage au milieu des fous.  
 En vous c'est le même art qui brille;  
 Pallu comme La Fare écrit :  
 Vous recueillîtes son esprit  
 Dessus les lèvres de sa fille.  
 Aimez donc, rimez tour à tour :  
 Vous, La Fare, Apollon, l'Amour,  
 Vous êtes de même famille.

---

XXVII. — A M<sup>LE</sup> LE COUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France  
 Avait en vous brillé dès votre enfance;  
 Il fut dès lors dangereux de vous voir,  
 Et vous plaisiez, même sans le savoir.  
 Sur le théâtre heureusement conduite

<sup>1</sup>. Ici se placerait par ordre de date (1725) l'épître à la marquise de Prie, qui sert de préface à *l'Indiscret*. (En.)

Parmi les vœux de cent cœurs empressés,  
 Vous récitiez, par la nature instruite :  
 C'était beaucoup; ce n'était point assez;  
 Il vous fallait encore un plus grand maître.  
 Permettez-moi de faire ici connaître  
 Quel est ce dieu de qui l'art enchanteur  
 Vous a donné votre gloire suprême;  
 Le tendre Amour me l'a conté lui-même.  
 On me dira que l'Amour est menteur.  
 Hélas ! je sais qu'il faut qu'on s'en défie :  
 Qui mieux que moi connaît sa perfidie ?  
 Qui souffre plus de sa déloyauté ?  
 Je ne croirai cet enfant de ma vie;  
 Mais cette fois il a dit vérité.

Ce même Amour, Vénus, et Melpomène,  
 Loin de Paris faisaient voyage un jour;  
 Ces dieux charmants vinrent dans ce séjour  
 Où vos appas éclataient sur la scène :  
 Chacun des trois, avec étonnement,  
 Vit cette grâce et simple et naturelle,  
 Qui faisait lors votre unique ornement.  
 « Ah ! dirent-ils, cette jeune mortelle  
 Mérite bien que, sans retardement,  
 Nous répandions tous nos trésors sur elle. »  
 Ce qu'un dieu veut se fait dans le moment.  
 Tout aussitôt la tragique déesse  
 Vous inspira le goût, le sentiment,  
 Le pathétique, et la délicatesse.  
 « Moi, dit Vénus, je lui fais un présent  
 Plus précieux, et c'est le don de plaire :  
 Elle accroîtra l'empire de Cythère;  
 A son aspect tout cœur sera troublé;  
 Tous les esprits viendront lui rendre hommage. »  
 « Moi, dit l'Amour, je ferai davantage;  
 Je veux qu'elle aime. » A peine eut-il parlé,  
 Que dans l'instant vous devîntes parfaite;  
 Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,  
 Des passions vous fûtes l'interprète.

O de l'Amour adorable sujette,  
 N'oubliez point le secret de votre art.

---

 XXVIII. — A M. PALLU.

A Plombières, août 1729.

Du fond de cet antre pierreux,  
 Entre deux montagnes cornues,



Sous un ciel noir et pluvieux,  
 Où les tonnerres orageux  
 Sont portés sur d'épaisses nues,  
 Près d'un bain chaud toujours crotté,  
 Plein d'une eau qui fume et bouillonne,  
 Où tout malade empaqueté,  
 Et tout hypocondre entêté,  
 Qui sur son mal toujours raisonne,  
 Se baigne, s'enfume, et se donne  
 La question pour la santé;  
 Où l'espoir ne quitte personne :

De cet antre où je vois venir  
 D'impotentes sempiternelles  
 Qui toutes pensent rajeunir,  
 Un petit nombre de pucelles,  
 Mais un beaucoup plus grand de celles  
 Qui voudraient le redevenir;  
 Où par le coche on nous amène  
 De vieux citadins de Nancy,  
 Et des moines de Commercy,  
 Avec l'attribut de Lorraine,  
 Que nous rapporterons d'ici :

De ces lieux, où l'ennui foisonne,  
 J'ose encore écrire à Paris.  
 Malgré Phébus qui m'abandonné,  
 J'invoque l'Amour et les Ris;  
 Ils connaissent peu ma personne;  
 Mais c'est à Pallu que j'écris :  
 Alcibiade<sup>1</sup> me l'ordonne,  
 Alcibiade, qu'à la cour  
 Nous vîmes briller tour à tour  
 Par ses grâces, par son courage,  
 Gai, généreux, tendre, volage,  
 Et séducteur comme l'Amour,  
 Dont il fut la brillante image.

L'Amour, ou le Temps, l'a défait  
 Du beau vice d'être infidèle;  
 Il prétend d'un amant parfait  
 Être devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant  
 A produit ce grand changement,  
 Et fait sa conquête nouvelle;  
 Mais qui que vous soyez, la belle,  
 Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien à l'aventure

1. Le maréchal de Richelieu. (Ép.)

Choisir un autre greluchon<sup>1</sup>,  
 Plus Alcide pour la figure,  
 Et pour le cœur plus Céladon;  
 Mais quelqu'un plus aimable, non;  
 Il n'en est point dans la nature :  
 Car, madame, où trouvera-t-on  
 D'un ami la discrétion,  
 D'un vieux seigneur la politesse,  
 Avec l'imagination  
 Et les grâces de la jeunesse;  
 Un tour de conversation  
 Sans empressement, sans paresse,  
 Et l'esprit monté sur le ton  
 Qui plait à gens de toute espèce<sup>2</sup>  
 Et n'est-ce rien d'avoir tâté  
 Trois ans de la formalité  
 Dont on assomme une ambassade,  
 Sans nous avoir rien rapporté  
 De la pesante gravité  
 Dont cent ministres font parade?  
 A ce portrait si peu flatté,  
 Qui ne voit mon Alcibiade?

---

 XXIX. — AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

(1729.)

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps;  
 Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,  
     Vainqueur de la mort et du temps;  
 Toi dont la perte, après dix ans,  
     M'est encore affreuse et nouvelle;  
 Si tout n'est pas détruit; si, sur les sombres bords,  
 Ce souffle si caché, cette faible étincelle,  
 Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,  
 Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,  
 Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts;  
 S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,  
 O mon cher Genonville! avec plaisir reçois  
 Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,  
 Monument d'un amour immortel comme toi.  
 Il te souvient du temps où l'aimable Égérie,  
     Dans les beaux jours de notre vie,  
 Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.  
 Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,

1. Terme familier qui signifie un amant de passage. (Ép.)

L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,  
 Tout réunissait nos trois cœurs.  
 Que nous étions heureux ! même cette indigence,  
 Triste compagne des beaux jours,  
 Ne put de notre joie empoisonner le cours.  
 Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,  
 Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,  
 Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?  
 Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs !  
 Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,  
 Ces ris, enfants de l'allégresse,  
 Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.  
 Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse  
 Des grandeurs et de la richesse,  
 Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,  
 Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.  
 La fortune est chez elle, où fut jadis l'amour.  
 Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.  
 L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ;  
 Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.  
 Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens ;  
 De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;  
 Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens ;  
 Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.  
 Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,  
 Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,  
 Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,  
 Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,  
 Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,  
 Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer !

---

XXX. — A M. DE FORMONT,

EN LUI ENVOYANT LES ŒUVRES DE DESCARTES ET DE MALEBRANCHE.

Rimeur charmant, plein de raison,  
 Philosophe entouré des Grâces,  
 Epicure, avec Apollon,  
 S'empresse à marcher sur vos traces.  
 Je renonce au fatras obscur  
 Du grand rêveur de l'Oratoire <sup>1</sup>,  
 Qui croit parler de l'esprit pur,  
 Ou qui veut nous le faire accroire,  
 Nous disant qu'on peut, à coup sûr.

1. Malebranche.

Entretenir Dieu dans sa gloire.  
 Ma raison n'a pas plus de foi  
 Pour René le visionnaire<sup>1</sup>.  
 Songeur de la nouvelle loi,  
 Il éblouit plus qu'il n'éclaire;  
 Dans une épaisse obscurité  
 Il fait briller des étincelles.  
 Il a gravement débité  
 Un tas brillant d'erreurs nouvelles,  
 Pour mettre à la place de celles  
 De la bavarde antiquité.  
 Dans sa cervelle trop féconde  
 Il prend, d'un air fort important,  
 Des dés pour arranger le monde :  
 Bridoye<sup>2</sup> en aurait fait autant.  
 Adieu; je vais chez ma Sylvie :  
 Un esprit fait comme le mien  
 Goûte bien mieux son entretien  
 Qu'un roman de philosophie.  
 De ses attrait toujours frappé,  
 Je ne la crois pas trop fidèle :  
 Mais puisqu'il faut être trompé,  
 Je ne veux l'être que par elle.

## XXXI. — A M. DE CIDEVILLE.

(1731.)

Ceci te doit être remis  
 Par un abbé de mes amis,  
 Homme de bien, quoique d'Eglise.  
 Plein d'honneur, de foi, de franchise,  
 En lui les dieux n'ont rien omis  
 Pour en faire un abbé de mise :  
 Même Phébus le favorise.  
 Mais dans son cœur Vénus a mis  
 Un petit grain de gaillardise.  
 Or c'est un point qui scandalise  
 Son curé, plus gaillard que lui,  
 Qui dès longtemps le tyrannise,  
 Et nouvellement aujourd'hui  
 Dans un placard le tympanise.  
 Sur cela mon abbé prend feu.

1. Descartes.

2. Bridoye est un juge qui, dans Rabelais (*Pantagruel*, liv. III, chap. xxxvii et suiv.), *sententioyt les proces au sort des dez*. (Ed.)

Lui fait un bon procès de Dieu ,  
 Le gagne : appel ; or c'est dans peu  
 Qu'on doit chez vous juger l'affaire.  
 Or, puissant est notre adversaire :  
 Le terrasser n'est pas un jeu.  
 Tu dois m'entendre, et moi me taire ;  
 Car c'est trop longtemps tutoyer  
 Du parlement un conseiller :  
 Ma muse un peu trop familière  
 Pourrait à la fin l'ennuyer,  
 Peut-être même lui déplaire.  
 Qu'il sache pourtant qu'à Cythère  
 L'Amitié, l'Amour, et leur mère,  
 Parlent toujours sans compliment ;  
 Qu'avec Hortense ma tendresse  
 N'en use jamais autrement,  
 Et j'estime autant ma maîtresse  
 Qu'un conseiller au parlement.

---

XXXII. — ÉPÎTRE CONNUE SOUS LES NOMS DES VOUS  
 ET DES TU<sup>1</sup>.

Philis, qu'est devenu ce temps  
 Où dans un fiacre promenée,  
 Sans laquais, sans ajustements,  
 De tes grâces seules ornée,  
 Contente d'un mauvais soupé  
 Que tu changeais en ambrosie,  
 Tu te livrais, dans ta folie,  
 A l'amant heureux et trompé  
 Qui t'avait consacré sa vie ?  
 Le ciel ne te donnait alors,  
 Pour tout rang et pour tous trésors,  
 Que les agréments de ton âge,  
 Un cœur tendre, un esprit volage,  
 Un sein d'albâtre, et de beaux yeux.  
 Avec tant d'attraits précieux,  
 Hélas ! qui n'eût été friponne ?  
 Tu le fus, objet gracieux ;  
 Et (que l'amour me le pardonne !)  
 Tu sais que je t'en aimais mieux.  
 Ah, madame ! que votre vie,  
 D'honneurs aujourd'hui si remplie,

1. La marquise de Gouvernet (autrefois Mlle de Livry) ayant refusé sa porte à Voltaire, il lui envoya cette épître. (Ed.)

Diffère de ces doux instants!  
 Ce large suisse à cheveux blancs,  
 Qui ment sans cesse à votre porte,  
 Philis, est l'image du Temps :  
 On dirait qu'il chasse l'escorte  
 Des tendres Amours et des Ris;  
 Sous vos magnifiques lambris  
 Ces enfants tremblent de paraître.  
 Hélas! je les ai vus jadis  
 Entrer chez toi par la fenêtre,  
 Et se jouer dans ton taudis.

Non, madame, tous ces tapis  
 Qu'a tissus la Savonnerie<sup>1</sup>,  
 Ceux que les Persans ont ourdis,  
 Et toute votre orfèvrerie,  
 Et ces plats si chers que Germain<sup>2</sup>  
 A gravés de sa main divine,  
 Et ces cabinets où Martin<sup>3</sup>  
 A surpassé l'art de la Chine;  
 Vos vases japonais et blancs,  
 Toutes ces fragiles merveilles;  
 Ces deux lustres de diamants  
 Qui pendent à vos deux oreilles;  
 Ces riches carcans, ces colliers,  
 Et cette pompe enchanteresse,  
 Ne valent pas un des baisers  
 Que tu donnais dans ta jeunesse.

### XXXIII. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Tressan, l'un des grands favoris  
 Du dieu qui fait qu'on est aimable,  
 Du fond des jardins de Cypris,  
 Sans peine, et par la main des Ris,  
 Vous cueillez ce laurier durable  
 Qu'à peine un auteur misérable,  
 A son dur travail attaché,  
 Sur le haut du Pinde perché,  
 Arrache en se donnant au diable.

Vous rendez les amants jaloux;  
 Les auteurs vont être en alarmes;

Savonnerie est une belle manufacture de tapis, établie par le  
 Colbert.  
<sup>1</sup>. La main, excellent orfèvre, dont il est parlé dans *le Mondain et le*  
*grand diable*.  
<sup>2</sup>. Germain, excellent vernisseur.  
<sup>3</sup>. Martin.

Car vos vers se sentent des charmes  
Que l'Amour a versés sur vous.

Tressan, comment pouvez-vous faire  
Pour mettre si facilement  
Les neuf pucelles dans Cythère,  
Et leur donner votre enjouement?  
Ah! prêtez-moi votre art charmant,  
Prêtez-moi votre main légère.  
Mais ce n'est pas petite affaire  
De prétendre vous imiter :  
Je peux tout au plus vous chanter;  
Mais les dieux vous ont fait pour plaire.

Je vous reconnais à ce ton  
Si doux, si tendre, et si facile :  
En vain vous cachez votre nom ;  
Enfant d'Amour et d'Apollon,  
On vous devine à votre style.

#### XXXIV. — A M<sup>LE</sup> DE LUBERT<sup>1</sup>,

QU'ON APPELAIT MUSE ET GRACE.

(1732.)

Le curé qui vous baptisa  
Du beau surnom de *Muse* et *Grâce*,  
Sur vous un peu prophétisa,  
Il prévît que sur votre trace  
Croîtrait le laurier du Parnasse  
Dont La Suze se couronna,  
Et le myrte qu'elle porta,  
Quand, d'amour suivant la déesse,  
Ses tendres feux elle mêla  
Aux froides ondes du Permesse.  
Mais en un point il se trompa :  
Car jamais il ne devina  
Qu'étant si belle, elle sera  
Ce que les sots appellent sage,  
Et qu'à vingt ans, et par delà,  
*Muse* et *Grâce* conservera  
La tendre fleur du pucelage,  
Fleur délicate qui tomba  
Toujours au printemps du bel âge,  
Et que le ciel fit pour cela.

<sup>1</sup>. Son père était alors exilé à Tours. Elle est auteur de plusieurs ouvrages anonymes, dont Barbier donne la nomenclature dans la seconde édition de son *Dictionnaire*. (En.)

Quoi! vous en êtes encor là!  
 Muse et Grâce, que c'est dommage!  
 Vous me répondez doucement  
 Que les neuf bégueules savantes,  
 Toujours chantant, toujours rimant,  
 Toujours les yeux au firmament,  
 Avec leurs têtes de pédantes,  
 Avaient peu de tempérament,  
 Et que leurs bouches éloquentes  
 S'ouvraient pour brailler seulement,  
 Et non pour mettre tendrement  
 Deux lèvres fraîches et charmantes  
 Sur les lèvres appétissantes  
 De quelque vigoureux amant.  
 Je veux croire chrétiennement  
 Ces histoires impertinentes.  
 Mais, ma chère Lubert, en cas  
 Que ces filles sempiternelles  
 Conservernt pour ces doux ébats  
 Des aversions si fidèles,  
 Si ces déesses sont cruelles,  
 Si jamais amant dans ses bras  
 N'a froissé leurs gauches appas,  
 Si les neuf Muses sont pucelles,  
 Les trois Grâces ne le sont pas.  
 Quittez donc votre faible excuse;  
 Vos jours languissent consumés  
 Dans l'abstinence qui les use :  
 Un faux préjugé vous abuse.  
 Chantez, et, s'il le faut, rimez;  
 Ayez tout l'esprit d'une Muse :  
 Mais, si vous êtes Grâce, aimez.

---

 XXXV. — A UNE DAME, OU SOI-DISANT TELLE<sup>1</sup>.

(1732.)

Tu commences par me louer,  
 Tu veux finir par me connaître :  
 Tu me loueras bien moins. Mais il faut t'avouer  
 Ce que je suis, ce que je voudrais être.

<sup>1</sup>. Mlle Malcrais de La Vigne, pseudonyme de Desforges-Maillard.  
 Cette épître commençait ainsi :

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,  
 Toi qui tiens dans Paris nos muses attentives,  
 Qui sais si bien associer



J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.

Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.

Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.

Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :

Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.

D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire;

Je fus poète malgré moi.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme;

Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme;

La peinture me charme : on me voit quelquefois

Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,

Sous les efforts de l'art admirer la nature,

Du brillant Cagliari<sup>1</sup> saisir l'esprit divin,

Et dévorer des yeux la touche noble et sûre

De Raphaël et du Poussin.

De ces appartements qu'anime la peinture,

Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra;

J'applaudis tout ce qui me touche,

La fertilité de Campra,

La gaieté de Mouret, les grâces de Destouche<sup>2</sup>;

Pélissier par son art, Le Maure par sa voix<sup>3</sup>,

Tour à tour ont mes vœux et suspendent mon choix.

Quelquefois, embrassant la science hardie

Que la curiosité

Honora par vanité

Du nom de philosophie,

Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;

Je veux voir si des nuits la courrière inégale,

Par le pouvoir changeant d'une force centrale,

En gravitant vers nous s'approche de nos yeux.

Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,

Dans les limites d'un ovale.

J'en entends raisonner les plus profonds esprits,

Maupertuis et Clairaut, calculante cabale;

Et la science et l'art de plaire,

Et les talents de Deshoulière,

Et les études de Dacier,

J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine

Quelques faibles écrits, enfants de mon repos :

Charles fut seulement l'objet de mes travaux,

Henri quatre fut mon héros,

Et tu seras mon héroïne.

En te donnant mes vers je te veux avouer

Ce que je suis, ce que je voudrais être;

Te peindre ici mon âme, et te faire connaître

Celui que tu daignes louer.

J'aurai vu, dans trois ans, etc. (En.)

1. Paul Véronèse. — 2. Musiciens agréables.

3. Actrices de ce temps-là.

Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,  
 Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.  
 De ces obscurités je passe à la morale;  
 Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.  
 J'examine avec soin les informes écrits,  
 Les monuments épars, et le style énergique  
 De ce fameux Pascal, ce dévot satirique.  
 Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;  
 Je combats ses rigueurs extrêmes.

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;  
 Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.  
 Ainsi mes jours égaux, que les muses remplissent,  
 Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,  
 Commencent avec joie, et vivement finissent  
 Par des soupers délicieux.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines;  
 La tardive raison vient de briser mes chaînes;  
 J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté;  
 J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.  
 Est-il donc vrai, grands dieux ! il ne faut plus que j'aime.  
 La foule des beaux-arts, dont je veux tour à tour  
 Remplir le vide de moi-même,  
 N'est pas encore assez pour remplacer l'amour<sup>1</sup>.

XXXVI. — A MME DE FONTAINE-MARTEL<sup>2</sup>.

(1732.)

O très-singulière Martel,  
 J'ai pour vous estime profonde :  
 C'est dans votre petit hôtel,  
 C'est sur vos soupers que je fonde  
 Mon plaisir, le seul bien réel  
 Qu'un honnête homme ait en ce monde  
 Il est vrai qu'un peu je vous gronde;  
 Mais, malgré cette liberté,

## 1. L'épître finissait par ces vers :

Je fais ce que je puis, hélas ! pour être sage,  
 Pour amuser ma liberté :  
 Mais si quelque jeune beauté,  
 Empruntant ta vivacité,  
 Me parlait ton charmant langage,  
 Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

2. La comtesse de Fontaine-Martel, fille du président Desbordeaux : elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre et très-aimable.

Mon cœur vous trouve, en vérité  
Femme à peu de femmes seconde;  
Car sous vos cornettes de nuit,  
Sans préjugés et sans faiblesse,  
Vous logez esprit qui séduit,  
Et qui tient fort à la sagesse.  
Or, votre sagesse n'est pas  
Cette pointilleuse harpie  
Qui raisonne sur tous les cas,  
Et qui, triste sœur de l'Envie,  
Ouvrant un gosier édenté,  
Contre la tendre Volupté  
Toujours prêche, argumente, et crie;  
Mais celle qui si doucement,  
Sans efforts et sans industrie,  
Se bornant toute au sentiment,  
Sait jusques au dernier moment  
Répandre un charme sur la vie.  
Voyez-vous pas de tous côtés  
De très-décépites beautés,  
Pleurant de n'être plus aimables,  
Dans leur besoin de passion  
Ne pouvant rester raisonnables,  
S'affoler de dévotion,  
Et rechercher l'ambition  
D'être bégueules respectables?  
Bien loin de cette triste erreur,  
Vous avez, au lieu de vigiles,  
Des soupers longs, gais, et tranquilles;  
Des vers aimables et faciles,  
Au lieu des fatras inutiles  
De Quesnel et de Letourneur;  
Voltaire, au lieu d'un directeur;  
Et, pour mieux chasser toute angoisse,  
Au curé préférant Campra,  
Vous avez logé à l'Opéra,  
Au lieu de banc à la paroisse;  
Et ce qui rend mon sort plus doux,  
C'est que ma maîtresse chez vous,  
La Liberté, se voit logée;  
Cette Liberté mitigée,  
A l'œil ouvert, au front serein,  
A la démarche dégagée,  
N'étant ni prude, ni catin.  
Décente, et jamais arrangée,  
Souriant d'un souris badin  
A ces paroles chatouilleuses

Qui font baisser un œil malin  
 A mesdames les précieuses.  
 C'est là qu'on trouve la Gaieté,  
 Cette sœur de la Liberté,  
 Jamais aigre dans la satire,  
 Toujours vive dans les bons mots,  
 Se moquant quelquefois des sots,  
 Et très-souvent, mais à propos,  
 Permettant au sage de rire.  
 Que le ciel bénisse le cours  
 D'un sort aussi doux que le vôtre !  
 Martel, l'automne de vos jours  
 Vaut mieux que le printemps d'un autre.

---

 XXXVII. — A M<sup>LE</sup> GAUSSIN,

QUI A REPRÉSENTÉ LE RÔLE DE ZAÏRE AVEC BEAUCOUP DE SUCCÈS  
 (1732.)

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,  
 Reçois mes vers au théâtre applaudis;  
 Protège-les : *Zaïre* est ton ouvrage;  
 Il est à toi, puisque tu l'embellis.  
 Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,  
 Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,  
 Qui du critique ont fait tomber les armes;  
 Ta seule vue adoucit les censeurs.  
 L'illusion, cette reine des cœurs,  
 Marche à ta suite, inspire les alarmes,  
 Le sentiment, les regrets, les douleurs,  
 Et le plaisir de répandre des larmes.

Le dieu des vers, qu'on allait dédaigner,  
 Est, par ta voix, aujourd'hui sûr de plaire;  
 Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,  
 Est, par tes yeux, bien plus sûr de régner :  
 Entre ces dieux désormais tu vas vivre.  
 Hélas ! longtemps je les servis tous deux :  
 Il en est un que je n'ose plus suivre.  
 Heureux cent fois le mortel amoureux  
 Qui, tous les jours, peut te voir et t'entendre;  
 Que tu reçois avec un souris tendre,  
 Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,  
 Qui, pénétré de leur feu qu'il adore,  
 A tes genoux oubliant l'univers,  
 Parle d'amour, et t'en reparle encore !  
 Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

## XXXVIII. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR SA LIAISON AVEC MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles  
Vont fixer vos bouillants esprits ;  
Vous renoncez aux étincelles,  
Aux feux follets de mes écrits,  
Pour des lumières immortelles ;  
Et le sublime Maupertuis  
Vient éclipser mes bagatelles.  
Je n'en suis fâché, ni surpris ;  
Un esprit vrai doit être épris  
Pour des vérités éternelles.  
Mais ces vérités, que sont-elles ?  
Quel est leur usage et leur prix ?  
Du vrai savant que je chéris  
La raison ferme et lumineuse  
Vous montrera les cieux décrits,  
Et d'une main audacieuse  
Vous dévoilera les replis  
De la nature ténébreuse :  
Mais, sans le secret d'être heureuse,  
Que vous aura-t-il donc appris ?

## XXXIX. — A M. CLÉMENT DE DREUX.

25 décembre 1732.

Que toujours de ses douces lois  
Le dieu des vers vous endoctrine ;  
Qu'à vos chants il joigne sa voix,  
Tandis que de sa main divine  
Il accordera sous vos doigts  
La lyre agréable et badine  
Dont vous vous servez quelquefois !  
Que l'Amour, encor plus facile,  
Préside à vos galants exploits,  
Comme Phébus à votre style !  
Et que Plutus, ce dieu sournois,  
Mais aux autres dieux très-utile,  
Rende, par maint écu tournois,  
Les jours que la Parque vous file  
Des jours plus heureux mille fois  
Que ceux d'Horace et de Virgile !

## XL. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET.

SUR LA CALOMNIE.

(1733.)

Écoutez-moi, respectable Émilie :  
 Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié  
 Du genre humain sera votre ennemie :  
 Vous possédez un sublime génie ;  
 On vous craindra : votre tendre amitié  
 Est confiante, et vous serez trahie.  
 Votre vertu, dans sa démarche unie,  
 Simple et sans fard, n'a point sacrifié  
 A nos dévots ; craignez la calomnie.  
 Attendez-vous, s'il vous plait, dans la vie,  
 Aux traits malins que tout fat à la cour,  
 Par passe-temps, souffre, et rend tour à tour.  
 La Médisance est la fille immortelle  
 De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.  
 Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,  
 Toujours parlant, et toujours écouté.  
 Amusement et fléau de ce monde,  
 Elle y préside, et sa vertu féconde  
 Du plus stupide échauffe les propos ;  
 Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.  
 En ricanant, cette maigre furie  
 Va de sa langue épandre les venins  
 Sur tous états ; mais trois sortes d'humains,  
 Plus que le reste, aliments de l'envie,  
 Sont exposés à sa dent de harpie :  
 Les beaux esprits, les belles et les grands,  
 Sont de ses traits les objets différents.  
 Quiconque en France avec éclat attire  
 L'œil du public, est sûr de la satire ;  
 Un bon couplet, chez ce peuple falot,  
 De tout mérite est l'infailible lot.

La jeune Églé, de pompons couronnée,  
 Devant un prêtre à minuit amenée,  
 Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,  
 A son mari qu'elle n'a jamais vu.  
 Le lendemain en triomphe on la mène  
 Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine :  
 Le lendemain, sans trop savoir comment,  
 Dans tout Paris on lui donne un amant :

Roy la chansonne, et son nom par la ville  
 Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.  
 Églé s'en meurt : ses cris sont superflus.  
 Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage :  
 Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,  
 Lorsque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,  
 De qui l'honneur fut toujours à couvert.  
 Liséz-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,  
 Vous y verrez que la vierge Marie<sup>1</sup>  
 Des chansonniers, comme une autre, a souffert.  
 Jérusalem a connu la satire.

Persans, Chinois, baptisés, circoncis,  
 Prennent ses lois : la terre est son empire ;  
 Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.  
 Là, tous les soirs, la troupe vagabonde  
 D'un peuple oisif, appelé le beau monde,  
 Va promener de réduit en réduit  
 L'inquiétude et l'ennui qui la suit ;  
 Là, sont en foule antiques mijaurées,  
 Jeunes oisons, et bégueules titrées,  
 Disant des riens d'un ton de perroquet,  
 Lorgnant des sots, et trichant au piquet ;  
 Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,  
 Profondément remplis de bagatelles,  
 D'un air hautain, d'une bruyante voix,  
 Chantant, dansant, minaudant à la fois.  
 Si, par hasard, quelque personne honnête,  
 D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,  
 Des bons écrits ayant meublé sa tête,  
 Leur fait l'affront de penser à leurs yeux,  
 Tout aussitôt leur brillante cohue,  
 D'étonnement et de colère émue,  
 Bruyant essaim de frelons envieux,  
 Pique et poursuit cette abeille charmante,  
 Qui leur apporte, hélas ! trop imprudente,  
 Ce miel si pur et si peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux ministres,  
 Sujets usés de nos discours sinistres,

1. Poète connu en son temps par quelques opéras, et par quelques petites satires nommées *caloites*, qui sont tombées dans un profond oubli.

2. Cette calomnie, citée dans Bayle et dans l'abbé Houteville, est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jonathan ; et celui que Jonathan soupçonne s'appelle Joseph Panther. Ce livre, cité par les premiers Pères, est incontestablement du 1<sup>er</sup> siècle.

Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,  
 Depuis César jusqu'au jeune Louis,  
 De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,  
 Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.  
 Ce grand Colbert, dont les soins vigilants  
 Nous avaient plus enrichis en dix ans  
 Que les mignons, les catins et les prêtres,  
 N'ont, en mille ans, appauvri nos ancêtres,  
 Cet homme unique, et l'auteur, et l'appui  
 D'une grandeur où nous n'osons prétendre,  
 Vit tout l'État murmurer contre lui;  
 Et le Français osa troubler la cendre  
 Du bienfaiteur qu'il révere aujourd'hui.

Lorsque Louis, qui, d'un esprit si ferme,  
 Brava la mort comme ses ennemis,  
 De ses grandeurs ayant subi le terme,  
 Vers sa chapelle allait à Saint-Denys,  
 J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,  
 Ivre de vin, de folie et de joie,  
 De cent couplets égayant le convoi,  
 Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Vous avez tous connu, comme je pense,  
 Ce bon régent qui gâta tout en France :  
 Il était né pour la société,  
 Pour les beaux-arts, et pour la volupté;  
 Grand, mais facile, ingénieux, affable,  
 Peu scrupuleux, mais de crime incapable.  
 Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !  
 Nous avons vu la ville et les provinces,  
 Au plus aimable, au plus clément des princes,  
 Donner les noms.... Quelle absurde fureur !  
 Chacun les lit, ces archives d'horreur,  
 Ces vers impurs, appelés *Philippiques* ;  
 De l'imposture effroyables chroniques ;  
 Et nul Français n'est assez généreux  
 Pour s'élever, pour déposer contre eux !

Que le mensonge un instant vous outrage,  
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :  
 La vérité perce enfin le nuage,  
 Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,  
 Baisser les yeux sur de moindres objets ?  
 Des souverains descendons aux sujets ;

1. Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Eustache.  
 2. Libelle diffamatoire en vers contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle et Arnauld sont morts hors de leur patrie.



Des beaux esprits ouvrons ici le temple,  
 Temple autrefois l'objet de mes souhaits,  
 Que de si loin Desfontaines contemple,  
 Et que Gacon ne visita jamais.  
 Entrons : d'abord on voit la Jalousie,  
 Du dieu des vers la fille et l'ennemie,  
 Qui, sous les traits de l'Émulation,  
 Souffle l'orgueil, et porte sa furie  
 Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.  
 Voyez leur troupe inquiète, affamée,  
 Se déchirant pour un peu de fumée,  
 Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel  
 Que l'implacable et mordant janséniste  
 N'en a lancé sur le fin moliniste,  
 Ou que Doucin, cet adroit casuiste,  
 N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,  
 Organe impur de tant de calomnies,  
 Cet ennemi du public outragé,  
 Puni sans cesse, et jamais corrigé,  
 Ce vil Rufus<sup>1</sup>, que jadis votre père  
 A, par pitié, tiré de la misère,  
 Et qui bientôt, serpent envenimé,  
 Piqua le sein qui l'avait ranimé;  
 Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,  
 Devant Thémis accusa l'innocence<sup>2</sup>;  
 L'affreux Rufus, loin de cacher en paix  
 Des jours tissus de honte et de forfaits,  
 Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,  
 D'un feu mourant les pâles étincelles,  
 Et contre moi croit rejeter l'affront  
 De l'infamie écrite sur son front.  
 Mais que feront tous les traits satiriques  
 Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui:  
 Et ces ramas de larcins marotiques,  
 Moitié français et moitié germaniques,  
 Pétris d'erreur, et de haine, et d'ennui ?  
 Quel est le but, l'effet, la récompense,

1. Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, et avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à Mme la duchesse de Saint-Pierre. Mme la marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait; et il y a encore des papiers originaux de Mme du Châtelet qui l'attestent. Le baron de Breteuil lui pardonna généreusement.

2. Il accusa M. Saurin, fameux géomètre, d'avoir fait des couplets infâmes, dont lui, Rousseau, était l'auteur, et fut condamné pour cette calomnie au bannissement perpétuel.

De ces recueils d'impure médisance ?  
 Le malheureux, délaissé des humains,  
 Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.  
 En vain Boileau, dans ses sévérités,  
 A de Quinault dénigré les beautés;  
 L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,  
 Rit de sa haine, et marche à ses côtés.

Moi-même, enfin, qu'une cabale inique  
 Voulut noircir de son souffle caustique,  
 Je sais jouir, en dépit des cagots,  
 De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde.  
 On entre en guerre en entrant dans le monde.  
 Homme privé, vous avez vos jaloux,  
 Rampant dans l'ombre, inconnus comme vous,  
 Obscurément tourmentant votre vie :  
 Homme public, c'est la publique envie  
 Qui contre vous lève son front altier.  
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,  
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine :  
 Tel est l'état de la nature humaine.  
 La Jalousie et tous ses noirs enfants  
 Sont au théâtre, au conclave, aux couvents.  
 Montez au ciel : trois déesses rivales  
 Troublent le ciel, qui vit de leurs scandales.  
 Que faire donc ? à quel saint recourir ?  
 Je n'en sais point : il faut savoir souffrir.

XLI. — A M<sup>LE</sup> DE GUISE,

SUR SON MARIAGE AVEC LE DUC DE RICHELIEU.

Avril 1734

Un prêtre, un *oui*, trois mots latins,  
 A jamais fixent vos destins;  
 Et le célébrant d'un village,  
 Dans la chapelle de Montjeu,  
 Très-chrétiennement vous engage  
 A coucher avec Richelieu,  
 Avec Richelieu, ce volage,  
 Qui va jurer par ce saint nœud  
 D'être toujours fidèle et sage.  
 Nous nous en défions un peu;  
 Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,  
 Nous rassurent bien davantage  
 Que les serments qu'il fait à Dieu.

Mais vous, madame la duchesse,  
 Quand vous reviendrez à Paris,  
 Songez-vous combien de maris  
 Viendront se plaindre à Votre Altesse ?  
 Ces nombreux cocus qu'il a faits  
 Ont mis en vous leur espérance :  
 Ils diront, voyant vos attraits :  
 « Dieux ! quel plaisir que la vengeance ! »  
 Vous sentez bien qu'ils ont raison,  
 Et qu'il faut punir le coupable :  
 L'heureuse loi du talion  
 Est des lois la plus équitable.  
 Quoi ! votre cœur n'est point rendu ?  
 Votre sévérité me gronde !  
 Ah ! quelle espèce de vertu  
 Qui fait enrager tout le monde !  
 Faut-il donc que de vos appas  
 Richelieu soit l'unique maître ?  
 Est-il dit qu'il ne s'en sera pas  
 Ce qu'il a tant mérité d'être ?  
 Soyez donc sage, s'il le faut ;  
 Que ce soit là votre chimère :  
 Avec tous les talents de plaire,  
 Il faut bien avoir un défaut.  
 Dans cet emploi noble et pénible  
 De garder ce qu'on nomme honneur,  
 Je vous souhaite un vrai bonheur :  
 Mais voilà la chose impossible.

---

 XLII. — A M \*\*\*.

Du camp de Philisbourg, le 3 juillet 1734.

C'est ici que l'on dort sans lit,  
 Et qu'on prend ses repas par terre ;  
 Je vois et j'entends l'atmosphère  
 Qui s'embrase et qui retentit  
 De cent décharges de tonnerre ;  
 Et dans ces horreurs de la guerre  
 Le Français chante, boit, et rit.  
 Bellone va réduire en cendres  
 Les courtines de Philisbourg,  
 Par cinquante mille Alexandres  
 Payés à quatre sous par jour :  
 Je les vois, prodiguant leur vie,  
 Chercher ces combats meurtriers,  
 Couverts de fange et de lauriers,

Et pleins d'honneur et de folie.  
 Je vois briller au milieu d'eux  
 Ce fantôme nommé la Gloire,  
 A l'œil superbe, au front poudreux,  
 Portant au cou cravate noire,  
 Ayant sa trompette en sa main,  
 Sonnant la charge et la victoire,  
 Et chantant quelques airs à boire,  
 Dont ils répètent le refrain.

O nation brillante et vaine !  
 Illustres fous, peuple charmant,  
 Que la Gloire à son char enchaîne,  
 Il est beau d'affronter gaiement  
 Le trépas et le prince Eugène.  
 Mais, hélas ! quel sera le prix  
 De vos héroïques prouesses ?  
 Vous serez cocus dans Paris  
 Par vos femmes et vos maîtresses<sup>1</sup>.

#### XLIII. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

(1734.)

Hélas ! que je me sens confondre  
 Par tes vers et par tes talents !  
 Pourrais-je encore à quarante ans  
 Les mériter, et leur répondre ?  
 Le temps, la triste adversité  
 Détend les cordes de ma lyre.  
 Les Jeux, les Amours m'ont quitté ;  
 C'est à toi qu'ils viennent sourire,  
 C'est toi qu'ils veulent inspirer.  
 Toi qui sais, dans ta double ivresse,  
 Chanter, adorer ta maîtresse,  
 En jouir, et la célébrer.  
 Adieu ; quand mon bonheur s'envole,  
 Quand je n'ai plus que des désirs,  
 Ta félicité me console  
 De la perte de mes plaisirs.

1. Après ce vers, on lisait ceux-ci, qui étaient la fin de la pièce :

Déjà le maréchal de Noaille,  
 Qui suit ce fantôme au grand trot,  
 Croyant qu'on va donner bataille,  
 En paraît un peu moins dévot ;  
 Tous les saints au diable il envoie,  
 Et vient de donner pour le mot :  
 « Vive l'honneur ! vive la joie ! » (Ép.)

XLIV. — A URANIE<sup>1</sup>.

(1734)

Je vous adore, ô ma chère Uranie!  
 Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?  
 Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie?  
 Ils sont perdus; je n'avais point aimé.  
 J'avais cherché dans l'erreur du bel âge  
 Ce dieu d'amour, ce dieu de mes désirs;  
 Je n'en trouvai qu'une trompeuse image,  
 Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.

Non, les baisers des plus tendres maîtresses;  
 Non, ces moments comptés par cent caresses,  
 Moments si doux et si voluptueux,  
 Ne valent pas un regard de tes yeux.  
 Je n'ai vécu que du jour où ton âme  
 M'a pénétré de sa divine flamme;  
 Que de ce jour où, livré tout à toi,  
 Le monde entier a disparu pour moi.

Ah! quel bonheur de te voir, de t'entendre!  
 Que ton esprit a de force et d'appas!  
 Dieux! que ton cœur est adorable et tendre!  
 Et quels plaisirs je goûte dans tes bras!  
 Trop fortuné, j'aime ce que j'admire.  
 Du haut du ciel, du haut de ton empire,  
 Vers ton amant tu descends chaque jour,  
 Pour l'enivrer de bonheur et d'amour.  
 Belle Uranie, autrefois la Sagesse  
 En son chemin rencontra le Plaisir;  
 Elle lui plut; il en osa jouir;  
 De leurs amours naquit une déesse,  
 Qui de sa mère a le discernement,  
 Et de son père a le tendre enjouement.  
 Cette déesse, ô ciel! qui peut-elle être?  
 Vous, Uranie, idole de mon cœur,  
 Vous que les dieux pour la gloire ont fait naître,  
 Vous qui vivez pour faire mon bonheur.

## XLV. — A URANIE.

(1734.)

Qu'un autre vous enseigne, ô ma chère Uranie,  
 A mesurer la terre, à lire dans les cieus,

1. Mme du Châtelet. (Ép.)

Et soumettre à votre génie  
 Ce que l'amour soumet au pouvoir de vos yeux.  
 Pour moi, sans disputer ni du plein ni du vide,  
 Ce que j'aime est mon univers;  
 Mon système est celui d'Ovide,  
 Et l'amour le sujet et l'âme de mes vers.  
 Écoutez ses leçons; du pays des chimères  
 Souffrez qu'il vous conduise au pays des désirs :  
 Je vous apprendrai ses mystères;  
 Heureux, si vous pouvez m'apprendre ses plaisirs.  
 Des Grâces vous avez la figure légère,  
 D'une muse l'esprit, le cœur d'une bergère,  
 Un visage charmant, où sans être empruntés  
 On voit briller les dons de Flore,  
 Que le doigt de l'Amour marque de tous côtés,  
 Quand par un doux souris il s'embellit encore.  
 Mais que vous servent tant d'appas?  
 Quoi ! de si belles mains pour toucher un compas,  
 Ou pour pointer une lunette !  
 Quoi ! des yeux si charmants pour observer le cours  
 Ou les taches d'une planète ?  
 Non, la main de Vénus est faite  
 Pour toucher le luth des amours;  
 Et deux beaux yeux doivent eux-mêmes  
 Être nos astres ici-bas.  
 Laissez donc là tous les systèmes,  
 Sources d'erreurs et de débats;  
 Et, choisissant l'Amour pour maître,  
 Jouissez au lieu de connaître.

---

 XLVI. — A MME DU CHATELET.

(1734.)

Je voulais, de mon cœur éternisant l'hommage,  
 Emprunter la langue des dieux,  
 Et vous parler votre langage :  
 Je voulais dans mes vers peindre la vive image  
 De ce feu, de cette âme, et de ces dons des cieus,  
 Qu'on sent dans vos discours et qu'on voit dans vos yeux.  
 Le projet était grand, mais faible est mon génie :  
 Aussitôt j'invoquai les dieux de l'harmonie,  
 Les maîtres qui d'Auguste ont embelli la cour;  
 Tous me devaient aider, et chanter à leur tour.  
 Le cœur les fit parler, leur muse est naturelle;  
 Vous les connaissez tous, ils sont vos favoris;

Des auteurs à jamais ils sont l'heureux modèle,  
 Excepté de vos beaux esprits,  
 Et de Bernard de Fontenelle.

J'eus l'art de les toucher, car je parlais de vous;  
 A votre nom divin je les vis tous paraître.  
 Virgile le premier, mon idole et mon maître,  
 Virgile s'avança d'un air égal et doux;  
 Les échos répondaient à sa muse champêtre,  
 L'air, la terre et les cieux en étaient embellis;  
 Tandis que ce pasteur, assis au pied d'un hêtre,  
 Embrassait Corydon et caressait Phylis,  
 On voyait près de lui, mais non pas sur sa trace,  
 Cet adroit courtisan et délicat Horace,  
 Mêlant au dieu du vin l'une et l'autre Vénus,  
 D'un ton plus libertin caresser avec grâce

Et Glycère et Ligurinus.

Celui qui fut puni de sa coquetterie,  
 Le maître en l'art d'aimer, qui rien ne nous apprendit,  
 Prodiguait à Corinne avec galanterie

Beaucoup d'amour et trop d'esprit.

Tibulle, caressé dans les bras de Délie,  
 Par des vers enchanteurs exhalait ses plaisirs;  
 Et Catulle vantait, plus tendre en ses desirs,  
 Dans son style emporté, les baisers de Lesbie.  
 Vous parûtes alors, adorable Émilie :

Je vis soudain sur vous tous les yeux se tourner;

Votre aspect enlaidit les belles,

Et de leurs amants enchantés

Vous fîtes autant d'infidèles.

Je pensais qu'à l'instant ils allaient m'inspirer;  
 Mais, jaloux de vous plaire et de vous célébrer,  
 Ils ont bien rabaissé ma téméraire audace.  
 Je vois qu'il n'appartient qu'aux maîtres du Parnasse  
 De vous offrir des vers, et de chanter pour vous;  
 C'est un honneur dont je serais jaloux,  
 Si jamais j'étais à leur place.

#### XLVII. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

(1735.)

Lorsque ce grand courrier de la philosophie,  
 Condamine l'observateur<sup>1</sup>,  
 De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie,

1. MM. Godin, Bouguer, et de La Condamine, étaient partis alors pour faire leurs observations en Amérique, dans des contrées voisines de

Par la gloire, et par la manie,  
 S'en va griller sous l'équateur,  
 Maupertuis et Clairaut, dans leur docte fureur,  
 Vont geler au pôle du monde.  
 Je les vois d'un degré mesurer la longueur,  
 Pour ôter au peuple rimeur  
 Ce beau nom de machine ronde,  
 Que nos flasques auteurs, en chevillant leurs vers,  
 Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés, dans leur oblique course,  
 Le grand, le petit Chien, et le Cheval, et l'Ourse,  
 Se disent l'un à l'autre, en langage des cieux :  
 « Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux. »

Et vous, Algarotti<sup>1</sup>, vous, cygne de Padoue,  
 Élève harmonieux du cygne de Mantoue,  
 Vous allez donc aussi, sous le ciel des frimas,  
 Porter, en grelottant, la lyre et le compas,  
 Et, sur des monts glacés traçant des parallèles,  
 Faire entendre aux Lapons vos chansons immortelles ?

Allez donc, et du pôle observé, mesuré,  
 Revenez aux Français apporter des nouvelles.

Cependant je vous attendrai,  
 Tranquille admirateur de votre astronomie,  
 Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,  
 N'observant désormais que l'astre d'Émilie.  
 Échauffé par le feu de son puissant génie,  
 Et par sa lumière éclairé,  
 Sur ma lyre je chanterai  
 Son âme universelle autant qu'elle est unique;  
 Et j'atteste les cieux, mesurés par vos mains,  
 Que j'abandonnerais pour ses charmes divins  
 L'équateur et le pôle arctique<sup>2</sup>.

---

XLVIII. — A M. DE SAINT-LAMBERT.

(1736.)

Mon esprit avec embarras  
 Poursuit des vérités arides;

l'équateur. MM. de Maupertuis, Clairaut, et Le Monnier, devaient, dans la même vue, partir pour le Nord, et M. Algarotti était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde aplati ou allongé.

1. M. Algarotti faisait très-bien des vers en sa langue, et avait quelques connaissances en mathématiques.

2. Ici se placerait par ordre de date (1736) une *Épître à M. Berger*, qui fait partie de la lettre CDIII. (En.)



J'ai quitté les brillants appas  
Des muses, mes dieux et mes guides,  
Pour l'astrolabe et le compas  
Des Maupertuis et des Euclides.  
Du vrai le pénible fatras  
Détend les cordes de ma lyre;  
Vénus ne veut plus me sourire,  
Les Grâces détournent leurs pas.  
Ma muse, les yeux pleins de larmes,  
Saint-Lambert, vole auprès de vous;  
Elle vous prodigue ses charmes :  
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.  
Je voudrais en vain vous répondre;  
Son refus vient de me confondre :  
Vous avez fixé ses amours,  
Et vous les fixerez toujours.  
Pour former un lien durable  
Vous avez sans doute un secret;  
Je l'envisage avec regret,  
Et ce secret, c'est d'être aimable.

---

XLIX. — A M<sup>LE</sup> DE LUBERT.

Charmante Iris, qui, sans chercher à plaire,  
Savez si bien le secret de charmer;  
Vous dont le cœur, généreux et sincère,  
Pour son repos sut trop bien l'art d'aimer;  
Vous dont l'esprit, formé par la lecture,  
Ne parle pas toujours mode et coiffure;  
Souffrez, Iris, que ma muse aujourd'hui  
Cherche à tromper un moment votre ennui.  
Auprès de vous on voit toujours les Grâces :  
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux ?  
L'Amour les veut rassembler sur vos traces :  
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux ?  
Du noir chagrin volontaire victime,  
Vous seule, Iris, faites votre tourment,  
Et votre cœur croirait commettre un crime  
S'il se prêtait à la joie un moment.  
De vos malheurs je sais toute l'histoire;  
L'Amour, l'Hymen, ont trahi vos désirs<sup>1</sup> :  
Oubliez-les; ce n'est que des plaisirs  
Dont nous devons conserver la mémoire.

1. Elle voulait épouser le président Rougeot, dont la mère fit opposition au mariage, pour ne pas avoir une bru bel esprit. (Ed.)

Les maux passés ne sont plus de vrais maux;  
 Le présent seul est de notre apanage,  
 Et l'avenir peut consoler le sage,  
 Mais ne saurait altérer son repos.  
 Du cher objet que votre cœur adore  
 Ne craignez rien; comptez sur vos attraits :  
 Il vous aime; son cœur vous aime encore,  
 Et son amour ne finira jamais.  
 Pour son bonheur bien moins que pour le vôtre,  
 De la Fortune il brigue les faveurs;  
 Elle vous doit, après tant de rigueurs,  
 Pour son honneur rendre heureux l'un et l'autre.  
 D'un tendre ami, qui jamais ne rendit  
 A la Fortune un criminel hommage,  
 Ce sont les vœux. Goûtez, sur son présage,  
 Dès ce moment le sort qu'il vous prédit.

L. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET.

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

(1736.)

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,  
 Minerve de la France, immortelle Emilie;  
 Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,  
 Sur les pas des Vertus et de la Vérité.  
 Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,  
 Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;  
 De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.  
 Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,  
 Traîne au bord du tombeau la fureur insensée  
 D'enfermer dans un vers une fausse pensée;  
 Qu'il arme contre moi ses languissantes mains  
 Des traits qu'il destinait au reste des humains;  
 Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle  
 Elève, en frémissant, une voix imbécile :  
 Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;  
 Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.  
 Le charme tout-puissant de la philosophie  
 Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.  
 Tranquille au haut des cieus que Newton s'est soumis.  
 Il ignore en effet s'il a des ennemis :  
 Je ne les connais plus. Déjà de la carrière  
 L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière;  
 Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés.  
 Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,

Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.  
 Un jour plus pur me luit; les mouvements renaissent.  
 L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,  
 Voit rouler dans son sein l'univers limité,  
 Cet univers si vaste à notre faible vue,  
 Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.  
 Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :  
 Vers un centre commun tout gravite à la fois.  
 Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,  
 Était enseveli dans une nuit obscure;  
 Le compas de Newton, mesurant l'univers,  
 Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.  
 Il déploie à mes yeux, par une main savante,  
 De l'astre des saisons la robe étincelante :  
 L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,  
 Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.  
 Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,  
 Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;  
 Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,  
 Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidants du Très-Haut, substances éternelles,  
 Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes  
 Le trône où votre maître est assis parmi vous,  
 Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire  
 S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire :  
 Mais un pouvoir central arrête ses efforts;  
 La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.

Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,  
 Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :  
 Dans une ellipse immense achevez votre cours;  
 Remontez, descendez près de l'astre des jours :  
 Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,  
 Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux.  
 Des sages éblouis trompais les faibles yeux,  
 Newton de ta carrière a marqué les limites;  
 Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites  
 Terre, change de forme; et que la pesanteur,  
 En abaissant le pôle, élève l'équateur :  
 Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,  
 Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :  
 Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements<sup>1</sup>,  
 Deux cents siècles entiers par delà six mille ans.

<sup>1</sup>. C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans, ou environ.

Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée  
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !  
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortal,  
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.

Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,  
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,  
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,  
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours ?  
Marcher, après Newton, dans cette route obscure  
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?  
Puisse-je auprès de vous, dans ce temple écarté,  
Aux regards des Français montrer la vérité !  
Tandis qu'Algarotti<sup>1</sup>, sûr d'instruire et de plaire,  
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,  
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,  
Le compas à la main j'en tracerai les traits ;  
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle.  
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle :  
Elle est, ainsi que vous, noble, simple, et sans fard,  
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

## LI. — AU PRINCE ROYAL, DEPUIS ROI DE PRUSSE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES.

Octobre 1736.

Prince, il est peu de rois que les muses instruisent ;  
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.  
Le sang des Antonins sur la terre est tari ;  
Car, depuis ce héros de Rome si chéri,  
Ce philosophe roi, ce divin Marc Aurèle,  
Des princes, des guerriers, des savants le modèle,  
Quel roi, sous un tel joug osant se captiver,  
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver ?  
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'histoire,  
Du nom de philosophe ont mérité la gloire ;  
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,  
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois,  
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,  
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.  
Le monde, aux pieds des rois, les voit sous un faux jour ;  
Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour.

1. M. Algarotti, jeune Vénitien, faisait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière, *Newtonianismo per le Dame*, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de Newton.

Mais quel est en effet ce grand art politique,  
 Ce talent si vanté dans un roi despotique ?  
 Tranquille sur le trône, il parle, on obéit ;  
 S'il sourit, tout est gai ; s'il est triste, on frémit.  
 Quoi ! régir d'un coup d'œil une foule servile,  
 Est-ce un poids si pesant, un art si difficile ?  
 Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,  
 Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,  
 Des prélats courtisans confondre l'artifice,  
 Aux organes des lois enseigner la justice ;  
 Du séjour doctoral chassant l'absurdité,  
 Dans son sein ténébreux placer la vérité,  
 Éclairer le savant, et soutenir le sage,  
 Voilà ce que j'admire, et c'est là votre ouvrage.  
 L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne <sup>1</sup> un grave ambassadeur  
 De deux savants anglais reçut une prière ;  
 Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,  
 De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,  
 Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur <sup>2</sup>.  
 Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;  
 Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.  
 Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux <sup>3</sup>,  
 D'un zèle apostolique unissant les travaux,  
 Pour apprendre aux humains, dans leurs augustes codes,  
 Que c'était un péché de croire aux antipodes ?  
 Combien de souverains, chrétiens et musulmans,  
 Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans !  
 Tout monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,  
 Est le jouet honteux de qui veut le séduire.  
 Un astrologue, un moine, un chimiste effronté,  
 Se font un revenu de sa crédulité.  
 Il prodigue au dernier son or par avarice ;  
 Il demande au premier si Saturne propice,

1. Cette aventure se passa à Londres, la première année du règne de Charles II, roi d'Espagne.

2. Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'atmosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre, on se proposait d'employer un siphon, dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure ; le bas étant rempli de mercure, qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est-à-dire le tube qui renferme l'air de la montagne) est longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de Voltaire dit un *long cristal*. Depuis qu'on sait construire des baromètres portatifs, on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences. (Note de l'éd. de Kehl.)

3. Le pape Zacharie, qui régna de 741 à 752. (Ép.)

D'un aspect fortuné regardant le soleil,  
L'appelle à table, au lit, à la chasse, au conseil;  
Il est aux pieds de l'autre, et, d'une âme soumise,  
Par la crainte du diable, il enrichit l'Eglise.  
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux,  
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;  
Et le prince éclairé, que la raison domine,  
Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je sais que dans un roi l'étude, le savoir,  
N'est pas le seul mérite et l'unique devoir;  
Mais qu'on me nomme enfin, dans l'histoire sacrée,  
Le roi dont la mémoire est le plus révérée :  
C'est ce bon Salomon, que Dieu même éclaira,  
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,  
Qui mérita des rois le volontaire hommage.  
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage :  
L'Abondance, à sa voix, passant le sein des mers,  
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers;  
Comme à Londres, à Bordeaux, de cent voiles suivie,  
Elle apporte, au printemps, les trésors de l'Asie.  
Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,  
Sut joindre à ses talents l'art heureux de jouir.  
Ce sont là les leçons qu'un roi prudent doit suivre;  
Le savoir, en effet, n'est rien sans l'art de vivre.  
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,  
Pâlissant sur un livre, oublier son État;  
Que plus il est instruit, plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire :  
Dans un fatal exil Jacques laissa périr  
Son gendre infortuné, qu'il eût pu secourir.  
Ah ! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,  
Délivrer des Germains les villes opprimées,  
Venger de tant d'États les désolations,  
Et tenir la balance entre les nations,  
Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,  
Au doux enfant Jésus dédier ses ouvrages !  
Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant :  
Il combat en héros, il pense en vrai savant.  
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,  
Philosophe et guerrier, terrible et populaire.  
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,  
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.  
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse;  
Mais tout sied au héros, excepté la faiblesse.

1. Le roi Jacques fit un petit traité de théologie, qu'il dédia à l'enfant Jésus.

## LII. — A MLE DE T...., DE ROUEN,

QUI AVAIT ECRIT A L'AUTEUR CONJOINTEMENT AVEC M. DE CIDEVILLE.

(1738.)

Quoi ! celle qui n'a dû connaître  
 Que les Grâces, ses tendres sœurs,  
 De qui les mains cueillent des fleurs,  
 Et de qui les pas les font naître,  
 En philosophe ose paraître  
 Dans les profondeurs des détours  
 Où l'on voit les épines croître;  
 Et la maîtresse des Amours  
 A choisi Newton pour son maître !

Je vois cette jeune beauté,  
 Du palais de la Volupté,  
 Se promener d'un pas agile  
 Au temple de la Vérité.  
 La route en était difficile;  
 Mais elle est avec Cideville,  
 Dans ces deux temples si fêté.  
 Jusqu'où n'a-t-elle point été  
 Avec ce conducteur habile ?

Je vois que la nature a fait,  
 Parmi ses œuvres infinies,  
 Deux fois un ouvrage parfait :  
 Elle a formé deux Émilies.

## LIII. — AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

(1738.)

Vous ordonnez que je vous dise  
 Tout ce qu'à Cirey nous faisons :  
 Ne le voyez-vous pas sans qu'on vous en instruisse ?  
 Vous êtes notre maître, et nous vous imitons :  
 Nous retenons de vous les plus belles leçons

De la sagesse d'Épicure;  
 Comme vous, nous sacrifions  
 A tous les arts, à la nature;  
 Mais de fort loin nous vous suivons.  
 Ainsi, tandis qu'à l'aventure  
 Le dieu du jour lance un rayon  
 Au fond de quelque chambre obscure,  
 De ses traits la lumière pure

Y peint du plus vaste horizon  
La perspective en miniature.  
Une telle comparaison  
Se sent un peu de la lecture  
Et de Kircher et de Newton.  
Par ce ton si philosophique  
Qu'ose prendre ma faible voix,  
Peut-être je gâte à la fois  
La poésie et la physique.  
Mais cette nouveauté me pique;  
Et du vieux code poétique  
Je commence à braver les lois.  
Qu'un autre, dans ses vers lyriques,  
Depuis deux mille ans répétés,  
Brose encor des fables antiques;  
Je veux de neuves vérités.  
Divinités des bergeries,  
Naiades des rives fleuries,  
Satyres, qui dansez toujours,  
Vieux enfants que l'on nomme Amours,  
Qui faites naître en nos prairies  
De mauvais vers et de beaux jours,  
Allez remplir les hémistiches  
De ces vers pillés et postiches  
Des rimailleurs suivant les cours.  
D'une mesure cadencée  
Je connais le charme enchanteur :  
L'oreille est le chemin du cœur;  
L'harmonie et son bruit flatteur  
Sont l'ornement de la pensée :  
Mais je préfère avec raison,  
Les belles fautes du génie  
A l'exacte et froide oraison  
D'un puriste d'académie.  
Jardins plantés en symétrie,  
Arbres nains tirés au cordeau,  
Celui qui vous mit au niveau  
En vain s'applaudit, se récrie,  
En voyant ce petit morceau :  
Jardins, il faut que je vous fuie;  
Trop d'art me révolte et m'ennuie.  
J'aime mieux ces vastes forêts :  
La nature, libre et hardie,  
Irrégulière dans ses traits,  
S'accorde avec ma fantaisie.  
Mais dans ce discours familier  
En vain je crois étudier



Cette nature simple et belle,  
Je me sens plus irrégulier  
Et beaucoup moins aimable qu'elle.  
Accordez-moi votre pardon  
Pour cette longue rapsodie;  
Je l'écrivis avec saillie,  
Mais peu maître de ma raison,  
Car j'étais auprès d'Émilie.

---

## LIV. — AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

AU NOM DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, A QUI IL AVAIT  
DEMANDÉ CE QU'ELLE FAISAIT A CIREY.

(1738.)

Un peu philosophe et bergère,  
Dans le sein d'un riant séjour,  
Loin des riens brillants de la cour,  
Des intrigues du ministère,  
Des inconstances de l'amour,  
Des absurdités du vulgaire  
Toujours sot et toujours trompé,  
Et de la troupe mercenaire  
Par qui ce vulgaire est dupé,  
Je vis heureuse et solitaire;  
Non pas que mon esprit sévère  
Haisse par son caractère  
Tous les humains également :  
Il faut les fuir, c'est chose claire,  
Mais non pas tous, assurément.  
Vivre seule dans sa tanière  
Est un assez méchant parti;  
Et ce n'est qu'avec un ami  
Que la solitude doit plaire.  
Pour ami j'ai choisi Voltaire;  
Peut-être en feriez-vous ainsi.  
Mes jours s'écoulent sans tristesse;  
Et, dans mon loisir studieux,  
Je ne demandais rien aux dieux  
Que quelque dose de sagesse,  
Quand le plus aimable d'entre eux,  
A qui nous érigeons un temple,  
A, par ses vers doux et nombreux,  
De la sagesse que je veux  
Donné les leçons et l'exemple.  
Frédéric est le nom sacré

De ce dieu charmant qui m'éclaire :  
 Que ne puis-je aller à mon gré  
 Dans l'Olympe où l'on le révère !  
 Mais le chemin m'en est bouché.  
 Frédéric est un dieu caché,  
 Et c'est ce qui nous désespère.  
 Pour moi, nymphe de ces coteaux,  
 Et des prés si verts et si beaux,  
 Enrichis de l'eau qui les baise,  
 Soumise au fleuve de La Blaise,  
 Je reste parmi ses roseaux.  
 Mais vous, du séjour du tonnerre  
 Ne pourriez-vous descendre un peu ?  
 C'est bien la peine d'être dieu  
 Quand on ne vient pas sur la terre !

---

## LV. — A M. HELVÉTIUS.

(1738.)

Apprenti fermier général,  
 Très-savant maître en l'art de plaire,  
 Chez Plutus, ce gros dieu brutal,  
 Vous portâtes mine étrangère ;  
 Mais chez les Amours et leur mère,  
 Chez Minerve, chez Apollon,  
 Lorsque vous vîntes à paraître,  
 On vous prit d'abord pour le maître  
 Ou pour l'enfant de la maison.  
 Vainement sur votre menton  
 La main de l'aimable Jeunesse  
 N'a mis encor que son coton,  
 Toute la raisonneuse espèce  
 Croit voir en vous un vrai barbon ;  
 Et cependant votre maîtresse  
 Jamais ne s'y méprit, dit-on :  
 Car au langage de Platon,  
 Au savoir qui dans vous réside,  
 A ce minois de Céladon,  
 Vous joignez la force d'Alcide.

---

## LVI. — AU ROI DE PRUSSE FRÉDÉRIC LE GRAND,

EN RÉPONSE A UNE LETTRE DONT IL HONORA L'AUTEUR,  
A SON AVÈNEMENT A LA COURONNE.

(1740.)

Quoi! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!  
Quoi! le premier moment de cette heureuse aurore  
Qui promet à la terre un jour si lumineux,  
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!  
O cœur toujours sensible! âme toujours égale!  
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.  
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,  
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.  
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,  
Du bonheur des humains sont les gages sincères.  
Ah! prince! ah! digne espoir de nos cœurs captivés!  
Ah! réglez à jamais comme vous écrivez.  
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes :  
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;  
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains  
De protéger les arts, et d'aimer les humains !

## I. VAR. Vos mains du trône à moi franchissent l'intervalle :

Et, philosophe roi, méprisant la grandeur,  
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.  
Vous savez qu'Apollon, le dieu de la lumière,  
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière :  
Dans un champêtre asile il passa d'heureux jours ;  
Les arts qu'il y fit naître y furent ses amours :  
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie  
Polit des Phrygiens le sauvage génie ;  
Solide en ses discours, sublime en ses chansons,  
Du grand art de penser il donna des leçons.  
Ce fut le siècle d'or ; car, malgré l'ignorance,  
L'âge d'or en effet est le siècle où l'on pense.  
Un pasteur étranger, attiré vers ces bords,  
Du dieu de l'harmonie entendit les accords ;  
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre ;  
Le dieu, qui l'approuva, prit le soin de l'instruire :  
Mais le dieu se cachait, et le simple étranger  
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.  
Phébus quitta bientôt ces agréables plaines ;  
Du char de la lumière il prit en main les rênes ;  
Mais le jour que sa course éclaira l'univers,  
Au lieu de se coucher dans le palais des mers,  
Déposant ses rayons et sa grandeur suprême,  
Il apparut encore à l'étranger qui l'aime,  
Lui parla de son art, art peu connu des dieux,  
Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.

Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire ;  
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire ?  
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,

Et toi ' dont la vertu brilla persécutée,  
 Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,  
 Martyr de la raison, que l'envie en fureur  
 Chassa de son pays par les mains de l'erreux,  
 Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;  
 Socrate est sur le trône, et la Vérité règne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des États,  
 Qui leur donne la mort en ne circulant pas,  
 Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,  
 Va ranimer la vie, et porter l'abondance.  
 La sanglante injustice expire sous ses pieds :  
 Déjà les rois voisins sont tous ses alliés;  
 Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;  
 Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.  
 Il ne recherche point ces énormes soldats,  
 Ce superbe appareil, inutile aux combats,  
 Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,  
 Enlevés, à prix d'or<sup>1</sup>, aux deux bouts de la terre;  
 Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,  
 Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.  
 Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage.  
 Mais il faut au grand homme un plus heureux partage :  
 Consulter la prudence, et suivre l'équité,  
 Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.  
 Qui n'est que juste est dur; qui n'est que sage est triste  
 Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste.  
 Le conquérant est craint, le sage est estimé :  
 Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé;  
 Lui seul est vraiment roi; sa gloire est toujours pure;  
 Son nom parvient sans tache à la race future.  
 A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits?  
 Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente rois :  
 A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :  
 Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.  
 Jérusalem conquise, et ses murs abattus,  
 N'ont point éternisé le grand nom de Titus;  
 Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.

Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorent.  
 A l'Europe étonnée annoncez votre maître.  
 Les vertus, les talents, les plaisirs vont renaitre;  
 Les sages de la terre, appelés à sa voix,  
 Accourent pour l'entendre, et reçoivent ses lois.  
 Et toi, dont la vertu, etc. (Ed.)

1. Le professeur Wolf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par Frédéric II, sous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même université, à l'avènement de Frédéric III.

2. Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

O vous qui l'imitiez, vous, son rival aimable,  
Effacez le héros dont vous suivez les pas :  
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

---

LVII. — A UN MINISTRE D'ÉTAT<sup>1</sup>

SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

(1740.)

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,  
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile;  
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisants,  
Encourager les arts à ta voix renaissants!  
Sans accorder jamais d'injuste préférence,  
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.  
De Melpomène en pleurs anime les accents;  
De sa riante sœur chéris les agréments;  
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,  
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.  
Le véritable esprit sait se plier à tout :  
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.  
Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,  
Qui dans un seul objet confina son génie,  
Et qui, de son idole adorateur charmé,  
Veut immoler le reste au dieu qu'il s'est formé.  
Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,  
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,  
Qui, d'un calcul aride à peine encore instruit,  
Sait que quatre est à deux comme seize est à huit?  
Il méprise Racine, il insulte à Corneille;  
Lulli n'a point de son pour sa pesante oreille;  
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,  
De la belle nature assortit les couleurs.  
Des ~~xx~~ redoublés admirant la puissance,  
Il croit que Varignon fut seul utile en France,  
Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'amour,  
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,  
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,  
Qui, dans ses vers pillés, nous répète aujourd'hui  
Ce qu'on a dit cent fois et toujours mieux que lui,  
De sa frivole muse admirateur unique,  
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique,  
Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton

1. Le comte de Maurepas. (Ép.)

Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon.

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,  
Ce papillon folâtre, ennemi des systèmes,  
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur  
Par un bavard en robe, apprenti chicaneur,  
Qui, de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,  
Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.  
« Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur  
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,  
Venez à moi; laissez Massillon, Bourdaloue;  
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.  
Je divise en trois points le plus simple des cas;  
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.»  
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,  
Attroupent un vain peuple au pied de leurs théâtres.  
L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui  
Les arts et les talents qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que Dieu, consommant son ouvrage,  
Eût d'un souffle de vie animé son image,  
Il se plut à créer des animaux divers :  
L'aigle au regard perçant, pour régner dans les airs,  
Le paon, pour étaler l'iris de son plumage;  
Le coursier, pour servir; le loup, pour le carnage;  
Le chien, fidèle et prompt; l'âne, docile et lent;  
Et le taureau farouche, et l'animal bélant;  
Le chantre des forêts; la douce tourterelle,  
Qu'on a cru fausement des amants le modèle :  
L'homme les nomma tous; et, par un heureux choix,  
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois  
On compte que l'époux de la célèbre Hortense<sup>1</sup>  
Signala plaisamment sa sainte extravagance :  
Craignant de faire un choix par sa faible raison,  
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.  
Le sort, d'un postillon, faisait un secrétaire,  
Son cocher étonné devint homme d'affaire;  
Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,  
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.  
On a vu quelquefois des choix assez bizarres.  
Il est beaucoup d'emplois, mais les talents sont rares.  
Si dans Rome avilie un empereur brutal  
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,  
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence  
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.

1. Le duc de Mazarin, mari d'Hortense Mancini, faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison; et ce qu'on rapporte ici a un fondement véritable.

L'ignorant a porté la robe de Cujas;  
 La mitre a décoré des têtes de Midas;  
 Et tel au gouvernail a présidé sans peine,  
 Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.  
 Le mérite est caché. Qui sait si de nos temps  
 Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talents ?  
 Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,  
 Est chantre de paroisse, ou juge de village.  
 Le sort, aveugle roi des aveugles humains,  
 Contredit la nature, et détruit ses desseins;  
 Il affaiblit ses traits, les change ou les efface;  
 Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

---

 LVIII. — AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 9 avril 1741

Non, il n'est point ingrat; c'est moi qui suis injuste;  
 Il fait des vers, il m'aime; et ce héros auguste,  
 En inspirant l'amour, en répandant l'effroi,  
 Caresse encor sa muse, et badine avec moi.  
 Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre;  
 De sa main triomphante il me trace une épître,  
 Une épître où son cœur a paru tout entier.  
 J'y vois le bel esprit, et l'homme, et le guerrier.  
 C'est le vrai coloris de son âme intrépide.  
 Son style, ainsi que lui, brillant, mâle, et rapide,  
 Sans languir un moment, ressemble à ses exploits.  
 Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.  
 O ciel ! veillez sur lui, si vous aimez la terre :  
 Écartez loin de lui les foudres de la guerre;  
 Mais écarter surtout les poignards des dévots.  
 Que le fou Loyola défende à ses suppôts  
 D'imiter saintement, dans les champs germaniques,  
 Des Châtels, des Cléments, les forfaits catholiques.  
 Je connais trop l'Église et ses saintes fureurs.  
 Je ne crains point les rois, je crains les directeurs;  
 Je crains le front tondu d'un cuistre à robe noire,  
 Qui, du Vieux Testament lisant du nez l'histoire,  
 D'Aod et de Judith admirant les desseins,  
 Prêche le parricide, et fait des assassins.  
 Il sait d'un fanatique enhardir la faiblesse.  
 Un sot à deux genoux, qui marmotte à confesse  
 La liste des péchés dont il veut le pardon,  
 Instrument dangereux dans les mains d'un fripon,  
 Croit tout, est prêt à tout; et sa main frénétique  
 Respecte rarement un héros hérétique.

## LIX. — AU MEME.

Ce 20 avril 1744.

Eh bien ! mauvais plaisants, critiques obstinés,  
Prétendus beaux esprits, à médire acharnés,  
Qui, parlant sans penser, fiers avec ignorance,  
Mettez légèrement les rois dans la balance,  
Qui, d'un ton décisif, aussi hardi que faux,  
Assurez qu'un savant ne peut être un héros;  
Ennemis de la gloire et de la poésie,  
Grands critiques des rois, allez en Silésie;  
Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés :  
C'est là qu'est mon héros. Venez, si vous l'osez.  
Le voilà ce savant que la gloire environne,  
Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,  
Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,  
Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.  
C'est lui-même, c'est lui, dont l'âme universelle  
Courut de tous les arts la carrière immortelle;  
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,  
Des charlatans dévots confondit les erreurs;  
Lui qui dans un repas, sans soins et sans affaire,  
Passait les ignorants dans l'art heureux de plaire;  
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas  
Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats.  
Je sais que Charles douze, et Gustave, et Turenne,  
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hippocrène :  
Mais enfin ces guerriers, illustres ignorants,  
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.  
Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire :  
Quand il n'est point Achille, il sait être un Homère;  
Tour à tour la terreur de l'Autriche et des sots;  
Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons mots;  
En riant à la fois de Genève et de Rome,  
Il parle, agit, combat, écrit, règne, en grand homme.  
O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus,  
Reposez-vous, mon prince, et ne m'effrayez plus;  
Et quoique vous sachiez tout penser et tout faire.  
Songez que les boulets ne vous respectent guère.  
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots  
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros,  
Lorsque, multipliant son poids par sa vitesse,  
Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.  
Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,  
Sur un lit de parade étendu tout du long,  
Vous iriez tristement revoir votre patrie.



O ciel ! que ferait-on dans votre académie ?  
**Un** dur anatomiste, élève d'Atropos,  
**Viendrait**, scalpel en main, disséquer mon héros.  
 « La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,  
**Si** belle, si féconde, et si philosophique. »  
**Il** montrerait aux yeux les fibres de ce cœur  
**Généreux**, bienfaisant, juste, plein de grandeur.  
**Il** couperait.... mais non, ces horribles images  
 Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.  
 Conservez, ô mes dieux ! l'aimable Frédéric,  
 Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public.  
**Vivez**, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,  
 Surtout dans les plaisirs, tous les ic de la terre,  
 Théodoric, Ulric, Genséric, Alaric,  
 Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.  
 Mais lorsque vous aurez, de victoire en victoire,  
 Augmenté vos États, ainsi que votre gloire,  
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,  
 En chantant vos vertus, présagea vos exploits.  
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,  
 Votre main mille fois m'écrivait : *Je vous aime*.  
 Adieu, grand politique, et rapide vainqueur !  
 Trente États subjugués ne valent point un cœur.

## LX. — AU MÊME.

De Bruxelles, 1742.

Les vers et les galants écrits  
 Ne sont pas de cette province,  
 Et dans les lieux où tout est prince  
 Il est très-peu de beaux esprits.  
 Jean Rousseau<sup>1</sup>, banni de Paris,  
 Vit émousser dans ce pays  
 Le tranchant aigu de sa pince;  
 Et sa muse, qui toujours grince,  
 Et qui fuit les Jeux et les Ris,  
 Devint ici grossière et mince.  
 Comment vouliez-vous que je tinsse  
 Contre ces frimas épaissis ?  
 Vouliez-vous que je redevinsse  
 Ce que j'étais quand je suivis  
 Les traces du pasteur du Mince<sup>2</sup>,  
 Et que je chantai les Henris ?  
 Apollon la tête me rince;

1. J. B. Rousseau. (Éd.) — 2. Virgile pasteur du Mincio. (Éd.)

Il s'aperçoit que je vieillis.  
 Il voulut qu'en lisant Leibnitz  
 De plus rimait je m'abstinsse ;  
 Il le voulut, et j'obéis :  
 Auriez-vous cru que j'y parvinsse ?

---

LXI. — RÉPONSE  
 AUX PREMIERS VERS DU MARQUIS DE XIMENES,  
 DU 31 DÉCEMBRE 1742.

4<sup>er</sup> janvier 1743

Vous flattez trop ma vanité :  
 Cet art si séduisant vous était inutile ;  
 L'art des vers suffisait ; et votre aimable style  
 M'a lui seul assez enchanté.

Votre âge quelquefois hasarde ses prémices.  
 En esprit, ainsi qu'en amour,  
 Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour  
 De ses goûts passagers les premiers sacrifices.

A la moins aimable beauté,  
 Dans son besoin d'aimer on prodigue son âme,  
 On prête des appas à l'objet de sa flamme ;  
 Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

Ah ! ne me quittez point, séducteur que vous êtes !  
 Ma muse a reçu vos serments....  
 Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes  
 Qui pensent fixer leurs amants.

---

LXII. — AU ROI DE PRUSSE.  
 (FRAGMENT.)

.....  
 Lorsque, pour tenir la balance ;  
 L'Anglais vide son coffre-fort ;  
 Lorsque l'Espagnol sans puissance  
 Croit partout être le plus fort ;  
 Quand le Français vif et volage  
 Fait au plus vite un empereur ;  
 Quand Belle-Ile n'est pas sans peur  
 Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage ;  
 Quand le Batave un peu tardif,  
 Rempli d'égards et de scrupule,  
 Avance un pas et deux recule  
 Pour se joindre à l'Anglais actif ;

Quand le bonhomme de saint-père  
 Du haut de sa sainte Sion  
 Donne sa bénédiction  
 A plus d'une armée étrangère,  
 Que fait mon héros à Berlin ?  
 Il réfléchit sur la folie  
 Des conducteurs du genre humain ;  
 Il donne des lois au destin,  
 Et carrière à son grand génie ;  
 Il fait des vers gais et plaisants ;  
 Il rit en donnant des batailles ;  
 On commence à craindre à Versailles  
 De le voir rire à nos dépens.  
 . . . . .

## LXIII. — AU MÊME.

(1744.)

Ceux qui sont nés sous un monarque<sup>1</sup>  
 Font tous semblant de l'adorer ;  
 Sa Majesté, qui le remarque,  
 Fait semblant de les honorer ;

## 1. Le commencement de l'épître est différent dans quelques copies.

Grand roi, la longue maladie  
 Qui va rongéant l'étui malsain  
 De mon âme assez engourdie,  
 Et de plus une comédie  
 Que je fais pour notre dauphin,  
 Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,  
 Tout cela retenait ma main ;  
 Et souvent je donnais en vain  
 Des secousses à mon génie,  
 Pour qu'il envoyât dans Berlin  
 Quelque nouvelle rapsodie,  
 Quelque rondeau, quelque huitain,  
 Au vainqueur de la Silésie,  
 A ce bel esprit souverain,  
 A ce grand homme un peu malin,  
 Chez qui j'aurais passé ma vie,  
 Si j'avais à ma fantaisie  
 Pu disposer de mon destin.  
 En vain vous m'appellez volage,  
 Toujours dans un noble esclavage  
 Votre muse retient mes pas :  
 Et je suis serviteur du sage,  
 Quoique mon cœur ne le soit pas.  
 Votre esprit sublime et facile,  
 Vos entretiens et votre style,  
 Ont pour moi des charmes plus doux  
 Que votre suprême puissance,  
 Vos grenadiers, votre opulence,

Et de cette fausse monnoie  
 Que le courtisan donne au roi,  
 Et que le prince lui renvoie,  
 Chacun vit, ne songeant qu'à soi.  
 Mais lorsque la philosophie,  
 La séduisante poésie,  
 Le goût, l'esprit, l'amour des arts,  
 Rejoignent sous leurs étendards,  
 A trois cents milles de distance,  
 Votre très-royale éloquence,  
 Et mon goût pour tous vos talents;  
 Quand, sans crainte et sans espérance,  
 Je sens en moi tous vos penchants;  
 Et lorsqu'un peu de confiance  
 Resserre encor ces nœuds charmants;  
 Enfin lorsque Berlin attire  
 Tous mes sens à Cirey séduits,  
 Alors ne pouvez-vous pas dire :  
*On m'aime, tout roi que je suis?*

Enfin l'océan germanique,  
 Qui toujours des bons Hambourgeois  
 Servit si bien la république,  
 Vers Embden sera sous vos lois,  
 Avec garnison batavique.  
 Un tel mélange me confond;  
 Je m'attendais peu, je vous jure,  
 De voir de l'or avec du plomb;  
 Mais votre creuset me rassure :  
 A votre feu, qui tout épure,  
 Bientôt le vil métal se fond,  
 Et l'or vous demeure en nature.  
 Partout que de prospérités!  
 Vous conquérez, vous héritez<sup>1</sup>  
 Des ports de mer et des provinces;  
 Vous mariez à de grands princes<sup>2</sup>  
 De très-adorables beautés;  
 Vous faites noce, et vous chantez

Et cent villes à vos genoux.  
 Dussé-je leur faire une offense,  
 Je ne puis rien aimer que vous.  
 Ceux qui sont nés, etc. (Ed.)

1. Le dernier duc d'Ost-Frise venait de mourir, et avait laissé à la couronne de Prusse une principauté riche et considérable. (Ed.)

2. Pendant son séjour à Pirmont, dans les premiers mois de l'année 1744, Frédéric avait fait demander en mariage la fille unique du landgrave de Cassel, Marie-Amélie, pour le margrave Charles de Brandebourg. Elle fut accordée; mais sa mort arriva le 19 novembre 1744, avant la célébration. (Ed.)

Sur votre lyre enchanteresse  
Tantôt de Mars les cruautés,  
Et tantôt la douce mollesse.  
Vos sujets, au sein du loisir,  
Goûtent les fruits de la victoire;  
Vous avez et fortune et gloire;  
Vous avez surtout du plaisir;  
Et cependant le roi mon maître,  
Si digne avec vous de paraître  
Dans la liste des meilleurs rois,  
S'amuse à faire dans la Flandre<sup>1</sup>  
Ce que vous faisiez autrefois  
Quand trente canons à la fois  
Mettaient des bastions en cendre.  
C'est lui qui, secouru du ciel,  
Et surtout d'une armée entière,  
A brisé la forte barrière  
Qu'à notre nation guerrière  
Mettait le bon greffier Fagel.  
De Flandre il court en Allemagne  
Défendre les rives du Rhin;  
Sans quoi le pandoure inhumain  
Viendrait s'enivrer de ce vin  
Qu'on a cuvé dans la Champagne.  
Grand roi, je vous l'avais bien dit  
Que mon souverain magnanime  
Dans l'Europe aurait du crédit,  
Et de grands droits à votre estime.  
Son beau feu, dont un vieux prélat  
Avait caché les étincelles,  
A de ses flammes immortelles  
Tout d'un coup répandu l'éclat.  
Ainsi la brillante fusée  
Est tranquille jusqu'au moment  
Où, par son amorce embrasée,  
Elle éclaire le firmament,  
Et, perçant dans les sombres voiles,  
Semble se mêler aux étoiles,  
Qu'elle efface par son brillant.  
C'est ainsi que vous enflammâtes  
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,  
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes  
À prendre ce vol immortel  
Devers la gloire, où vous volâtes.

1. Voyez, dans le tome précédent, p. 551, le poème sur les Événements de 1744, et ci-après l'épître LXX, p. 256. (Ed.)

Tout du plus loin que je vous vis,  
 Je m'écriai, je vous prédis  
 A l'Europe tout incertaine.  
 Vous parûtes : vingt potentats  
 Se troublèrent dans leurs États,  
 En voyant ce grand phénomène.  
 Il brille, il donne de beaux jours :  
 J'admire, je bénis son cours;  
 Mais c'est de loin : voilà ma peine<sup>1</sup>.

## LXIV. — AU ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 4<sup>er</sup> novembre 1744.

Du héros de la Germanie  
 Et du plus bel esprit des rois  
 Je n'ai reçu, depuis trois mois,  
 Ni beaux vers, ni prose polie;  
 Ma muse en est en léthargie.  
 Je me réveille aux fiers accents  
 De l'Allemagne ranimée,  
 Aux fanfares de votre armée,  
 A vos tonnerres menaçants,  
 Qui se mêlent aux cris perçants  
 Des cent voix de la Renommée.  
 Je vois de Berlin à Paris  
 Cette déesse vagabonde,  
 De Frédéric et de Louis  
 Porter les noms au bout du monde;  
 Ces noms, que la gloire a tracés  
 Dans un cartouche de lumière;  
 Ces noms, qui répondent assez  
 Du bonheur de l'Europe entière,  
 S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poètes,  
 Les chantres boursoûflés des rois,  
 Qui pourront élever leurs voix,  
 Et parler de ce que vous faites?  
 C'est à vous seul de vous chanter,  
 Vous qu'en vos mains j'ai vu porter  
 La lyre et la lance d'Achille;  
 Vous qui, rapide en votre style  
 Comme dans vos exploits divers,  
 Faites de la prose et des vers

1. Ici se placerait par ordre de date (1744) l'*Épître au président Bouteiller*, qui fait partie de la lettre MCCCII. (ED)

Comme vous prenez une ville.  
D'Horace heureux imitateur,  
Sa gaieté, son esprit, sa grâce,  
Ornent votre style enchanteur;  
Mais votre muse le surpasse  
Dans un point cher à notre cœur :  
L'empereur protégeait Horace,  
Et vous protégez l'empereur.  
Fils de Mars et de Calliope;  
Et digne de ces deux grands noms,  
Faites le destin de l'Europe,  
Et daignez faire des chansons;  
Et quand Thémis avec Bellone  
Par votre main raffermira  
Des Césars le funeste trône;  
Quand le Hongrois cultivera,  
A l'abri d'une paix profonde,  
Du Tokai la vigne féconde;  
Quand partout son vin se boira,  
Qu'en le buvant on chantera  
Les pacificateurs du monde,  
Mon prince à Berlin reviendra;  
Mon prince à son peuple qui l'aime  
Libéralement donnera  
Un nouvel et bel opéra,  
Qu'il aura composé lui-même.  
Chaque auteur vous applaudira;  
Car, tout envieux que nous sommes  
Et du mérite et du grand nom,  
Un poète est toujours fort bon  
A la tête de cent mille hommes.  
Mais, croyez-moi, d'un tel secours  
Vous n'avez pas besoin pour plaire;  
Fussiez-vous pauvre comme Homère,  
Comme lui vous vivrez toujours.  
Pardon, si ma plume légère,  
Que souvent la vôtre enhardit,  
Écrit toujours au bel esprit  
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.  
Le Nord, à vos sanglants progrès,  
Vit des rois le plus formidable :  
Moi, qui vous approchai de près,  
Je n'y vis que le plus aimable.

---

## LXV. — AU ROI.

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous dont l'Europe entière aime ou craint la justice,  
 Brave et doux à la fois, prudent sans artifice,  
 Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?  
 De la fièvre échappé, vous courez aux combats!  
 Vous volez à Fribourg! En vain La Peyronie!  
 Vous disait : « Arrêtez, ménagez votre vie!  
 Il vous faut du régime, et non des soins guerriers :  
 Un héros peut dormir, couronné de lauriers. »  
 Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.  
 Rebelle aux médecins, et fidèle à la gloire,  
 Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,  
 Le poids de la fatigue, et le feu des canons.  
 Tout l'État en frémit, et craint votre courage.  
 Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage.  
 Ah! n'effrayez que Vienne, et rassurez Paris!  
 Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris;  
 Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.

Un sage nous a dit que le seul bien suprême,  
 Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,  
 Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.  
 Si ce sage eut raison, si la philosophie  
 Plaça dans l'amitié le charme de la vie,  
 Quel est donc, justes dieux! le destin d'un bon roi,  
 Qui dit, sans se flatter : « Tous les cœurs sont à moi? »  
 A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre!  
 Vous qui le possédez, venez, daignez entendre  
 Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris  
 Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.  
 Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,  
 Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.  
 Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,  
 Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,  
 Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche?  
 C'est là le vrai triomphe, et le seul qui vous touche.

Cent rois au Capitole en esclaves trainés,  
 Leurs villes, leurs trésors, et leurs dieux enchaînés,  
 Ces chars étincelants, ces prêtres, cette armée,  
 Ce sénat insultant à la terre opprimée,  
 Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,



Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :  
 Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure;  
 Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;  
 Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez.  
 Vous, l'image des dieux sur la terre adorés,  
 Vous que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître,  
 Goûtez les jours heureux que vos soins font naître!  
 Que la paix florissante embellisse leur cours!  
 Mars fait des jours brillants, la paix fait les beaux jours.  
 Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,  
 Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle!

## LXVI. — AU ROI DE PRUSSE.

(FRAGMENT.)

.....  
 .....  
 Ah! mon prince, c'est grand dommage  
 Que vous n'ayez point votre image,  
 Un fils par la gloire animé,  
 Un fils par vous accoutumé  
 A rogner ce grand héritage  
 Que l'Autriche s'était formé.

Il est doux de se reconnaître  
 Dans sa noble postérité;  
 Un grand homme en doit faire naître  
 Voyez comme le roi mon maître  
 De ce devoir s'est acquitté.  
 Son dauphin, comme vous, appelle  
 Après de lui les plus beaux arts  
 De Le Brun, de Lulli, d'Handelle<sup>1</sup>,  
 Tout aussi bien que ceux de Mars.  
 Il apprit la langue espagnole;  
 Il entend celle des Césars,  
 Mais des Césars du Capitole.  
 Vous me demanderez comment,  
 Dans le beau printemps de sa vie,  
 Un dauphin peut en savoir tant;  
 Qui fut son maître? le génie :  
 Ce fut là votre précepteur.  
 Je sais bien qu'un peu de culture  
 Rend encor le terrain meilleur;  
 Mais l'art fait moins que la nature.

1. Haendel, l'illustre compositeur, mort en 1759. (Ép.)

## LXVII. — AU MÊME.

J'ai donc vu ce Potsdam, et je ne vous vois pas;  
 On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine.  
 Que de conformités m'attachent sur vos pas!  
     Le dieu de la double colline,  
 L'amour de tous les arts, la haine des dévots;  
 Raisonner quelquefois sur l'essence divine;  
     Peu hanter nos seigneurs les sots;  
 Au corps comme à l'esprit donner peu de repos;  
     Mettre l'ennui toujours en fuite;  
 Manger trop quelquefois, et me purger ensuite;  
 Savourer les plaisirs, et me moquer des maux;  
 Sentir et réprimer ma vive impatience :  
 Voilà quel est mon lot, voilà ma ressemblance  
     Avec mon aimable héros.  
 O vous, maîtres du monde ! ô vous, rois que j'atteste,  
 Indolents dans la paix, ou de sang abreuvés....  
     Ressemblez-lui dans tout le reste.

## LXVIII. — AU MÊME,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR SUR CES RIMES REDOUBLÉES.

Juin 1745.

Lorsque deux rois s'entendent bien,  
 Que chacun d'eux défend son bien,  
 Et du bien d'autrui fait ripaille;  
 Quand un des deux, roi très-chrétien,  
 L'autre, qui l'est vaille que vaille,  
 Prennent des murs, gagnent bataille,  
 Et font sur le bord stygien  
 Voler des pandours la canaille;  
 Quand Berlin rit avec Versaille  
 Aux dépens de l'Hanovrien,  
 Que dit monsieur l'Autrichien ?  
 Tout honteux, il faut qu'il s'en aille  
 Loin du monarque prussien,  
 Qui le bat, le suit, et s'en raille.  
 Cela pourra gâter la taille  
 De ce gros monsieur Bartenstein,  
 Et rabaisser ce ton hautain  
 Qui toujours contre vous criaille.  
 C'est en vain que l'Anglais travaille  
 A combattre votre destin,  
 Vous aurez l'huitre, et lui l'écaille;

Vous aurez le fruit et le grain,  
 Et lui l'écorce avec la paille.  
 Le Saxon voit que c'est en vain  
 Qu'un petit moment il ferraille;  
 Contre un aussi mauvais voisin  
 Que peut-il faire? rien qui vaille.  
 Vous seriez empereur romain,  
 Et du pape première ouaille,  
 Si vous en aviez le dessein;  
 Mais votre pouvoir souverain  
 Subsistera, pour le certain,  
 Sans cette belle pretintaille.  
 Soyez l'arbitre du Germain,  
 Soyez toujours vainqueur humain;  
 Et laissez là la rime en *aille*.

## LXIX. — AU DUC DE RICHELIEU.

(1745.)

Généreux courtisan d'un roi brillant de gloire,  
 Vous, ministre et témoin de ses vaillants exploits,  
     L'emploi d'écrire son histoire  
     Devient le plus beau des emplois.  
 Plus il est glorieux, et plus il est facile:  
 Le sujet seul fait tout, et l'art est inutile.  
     Je n'ai pas besoin d'ornement,  
 Je n'ai rien à flatter, et je n'ai rien à taire:  
     Je dois raconter simplement  
 Les grandes actions, ainsi qu'il les sait faire.  
     Je dirai qu'il porte ses pas  
 Des jeux à la tranchée, et d'un siège aux combats;  
 Que si Louis le Grand renversa des murailles,  
     Le ciel réservait à son fils  
     L'honneur de gagner des batailles,  
 Et de mettre le comble à la gloire des lis.  
 Je peindrai ce courage et tranquille et terrible,  
 Vainqueur du fier Anglais, qui se croit invincible;  
 Le champ de Fontenoy de meurtre ensanglanté,  
 D'autant plus glorieux qu'il fut plus disputé.  
 Dans ce combat affreux, acharné, sanguinaire,  
 Le roi craint pour son fils, le fils craint pour son père;  
 Nos soldats tout sanglants frémissent pour tous deux,  
 Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.  
 Grand roi, Londres gémit, Vienne pleure et t'admire:  
 Ton bras va décider des destins de l'empire.

La Sardaigne balance, et Munich se repent;  
 Le Batave indécis au remords est en proie;  
 Et la France s'écrie au milieu de sa joie :  
 « Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »

## LXX. — A M. LE COMTE ALGAROTTI,

Qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son  
 conseiller de guerre.

A Paris, 24 février 1747.

Enfant du Pinde et de Cythère,  
 Brillant et sage Algarotti,  
 A qui le ciel a départi  
 L'art d'aimer, d'écrire, et de plaire,  
 Et que, pour comble de bienfaits,  
 Un des meilleurs rois de la terre  
 A fait son conseiller de guerre  
 Dès qu'il a voulu vivre en paix;  
 Dans vos palais de porcelaine,  
 Recevez ces frivoles sons,  
 Enfilés sans art et sans peine  
 Au charmant pays des pompons.  
 O Saxe! que nous vous aimons!  
 O Saxe! que nous vous devons  
 D'amour et de reconnaissance;  
 C'est de votre sein que sortit  
 Le héros qui venge la France,  
 Et la nymphe qui l'embellit<sup>1</sup>.

Apprenez que cette dauphine,  
 Par ses grâces, par son esprit,  
 Ici chaque jour accomplit  
 Ce que votre muse divine  
 Dans ses lettres m'avait prédit.  
 Vous penserez que je l'ai vue,  
 Quand je vous en dis tant de bien,  
 Et que je l'ai même entendue :  
 Je vous jure qu'il n'en est rien,  
 Et que ma muse peu connue,  
 En vous répétant dans ces vers  
 Cette vérité toute nue,  
 N'est que l'écho de l'univers.

Une dauphine est entourée,  
 Et l'étiquette est son tourment.  
 J'ai laissé passer prudemment

<sup>1</sup>. Le maréchal de Saxe, et Marie-Josèphe, fille du roi de Pologne, électeur de Saxe, et femme du dauphin. (Ed.)

Des paniers la foule titrée,  
 Qui remplit tout l'appartement  
 De sa bigarrure dorée.  
 Virgile était-il le premier  
 A la toilette de Livie ?  
 Il laissait passer Cornélie,  
 Les ducs et pairs, le chancelier,  
 Et les cordons bleus d'Italie,  
 Et s'amusait sur l'escalier  
 Avec Tibulle et Polymnie.  
 Mais à la fin j'aurai mon tour :  
 Les dieux ne me refusent guère ;  
 Je fais aux Grâces chaque jour  
 Une très-dévote prière.  
 Je leur dis : « Filles de l'Amour,  
 Daignez, à ma muse discrète  
 Accordant un peu de faveur,  
 Me présenter à votre sœur  
 Quand vous irez à sa toilette. »

Que vous dirai-je maintenant  
 Du dauphin, et de cette affaire  
 De l'amour et du sacrement ?  
 Les dames d'honneur de Cythère  
 En pourraient parler dignement ;  
 Mais un profane doit se taire.  
 Sa cour dit qu'il s'occupe à faire  
 Une famille de héros,  
 Ainsi qu'ont fait très à propos  
 Son aïeul et son digne père.

Daignez pour moi remercier  
 Votre ministre magnifique ;  
 D'un fade éloge poétique  
 Je pourrais fort bien l'ennuyer :  
 Mais je n'aime pas à louer ;  
 Et ces offrandes si chéries  
 Des belles et des potentats,  
 Gens tout nourris de flatteries,  
 Sont un bijou qui n'entre pas  
 Dans son baguier de pierreries.

Adieu : faites bien au Saxon  
 Goûter les vers de l'Italie  
 Et les vérités de Newton ;  
 Et que votre muse polie  
 Parle encor sur un nouveau ton  
 De notre immortelle Émilie<sup>1</sup>.

1. Ici se placerait par ordre de date (1747) l'*Épître au roi de Prusse*, qui fait partie de la lettre MCDXXXVI. (Ed.)

LXXI. — A S. A. S. MME LA DUCHESSE DU MAINE,  
SUR LA VICTOIRE REMPORTÉE PAR LE ROI, A LAWFEIT.

(1747.)

Auguste fille et mère de héros,  
Vous ranimez ma voix faible et cassée,  
Et vous voulez que ma muse lassée  
Comme Louis ignore le repos.  
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre  
Son cœur modeste et ses brillants exploits,  
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois  
Chercher ce roi, l'admirer, et le craindre.  
Mais des bons vers l'heureux temps est passé;  
L'art des combats est l'art où l'on excelle.  
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle,  
Louis s'élève, et le siècle est baissé.  
De Fontenoy le nom plein d'harmonie  
Pouvait au moins seconder le génie.  
Boileau pâlit au seul nom de Voërdén.  
Que dirait-il si, non loin d'Helderen,  
Il eût fallu suivre entre les deux Nèthes  
Bathiani, si savant en retraites;  
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer?  
La Gloire parle, et Louis me réveille;  
Le nom du roi charme toujours l'oreille;  
Mais que Lawfelt est rude à prononcer!  
Et quel besoin de nos panégyriques,  
Discours en vers, épitres héroïques,  
Enregistrés, visés par Crébillon<sup>1</sup>,  
Signés Marville<sup>2</sup>, et jamais Apollon?  
De votre fils je connais l'indulgence;  
Il recevra sans cour. ~~aux~~ mon encens;  
Car la Bonté, la sœur de la Vaillance,  
De vos aïeux passa dans vos enfants.  
Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire:  
Et si j'avais, peut-être téméraire,  
Représenté vos fiers carabiniers  
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers:  
Si je peignais ce soutien de nos armes,  
Ce petit-fils, ce rival de Condé;  
Du dieu des vers si j'étais secondé,

1. M. Crébillon, de l'Académie française, examinateur des écrits en une feuille présentés à la police.

2. M. Feydeau de Marville, alors lieutenant de police.

Comme il le fut par le dieu des alarmes,  
 Plus d'un censeur, encore avec dépit,  
 M'accuserait d'en avoir trop peu dit.  
 Très-peu de gré, mille traits de satire,  
 Sont le loyer de quiconque ose écrire :  
 Mais pour son prince il faut savoir souffrir ;  
 Il est partout des risques à courir ;  
 Et la censure, avec plus d'injustice,  
 Va tous les jours acharner sa malice  
 Sur des héros dont la fidélité  
 L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.

Allons, parlez, ma noble académie :  
 Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?  
 Représentez ce conquérant humain  
 Offrant la paix, le tonnerre à la main.  
 Ne louez point, auteurs, rendez justice ;  
 Et, comparant aux siècles reculés  
 Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,  
 Lisez César, vous connaîtrez Maurice<sup>1</sup>.

Si de l'État vous aimez les vengeurs,  
 Si la patrie est vivante en vos cœurs,  
 Voyez ce chef dont l'active prudence  
 Venge à la fois Gênes, Parme et la France.  
 Chantez Belle-Ile : élevez dans vos vers  
 Un monument au généreux Boufflers ;  
 Il est du sang qui fut l'appui du trône :  
 Il eût pu l'être ; et la faux du trépas  
 Tranche ses jours, échappés à Bellone,  
 Au sein des murs délivrés par son bras<sup>2</sup>.  
 Mais quelle voix assez forte, assez tendre,  
 Saura gémir sur l'honorable cendre  
 De ces héros que Mars priva du jour,  
 Aux yeux d'un roi, leur père et leur amour ?  
 O vous surtout, infortuné Bavière,  
 Jeune Froulay, si digne de nos pleurs,  
 Qui chantera votre vertu guerrière ?  
 Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?

Anges des cieus, puissances immortelles,  
 Qui présidez à nos jours passagers,  
 Sauvez Lautrec au milieu des dangers :  
 Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;  
 Déjà Rocoux vit déchirer son flanc.  
 Ayez pitié de cet âge si tendre ;

1. Maurice, comte de Saxe.

2. Il mourut à Gênes, de la petite vérole, en 1747, à quarante-deux ans. (Eo.)

Ne versez pas le reste de ce sang  
 Que pour Louis il brûle de répandre<sup>1</sup>.  
 De cent guerriers couronnez les beaux jours :  
 Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre,  
 Plus accablés sous de cruels secours  
 Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit-on, faut-il à tout propos  
 Donner en vers des listes de héros ?

Sachez qu'en vain l'amour de la patrie  
 Dicte vos vers au vrai seul consacrés :  
 On flatte peu ceux qu'on a célébrés ;  
 On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.  
 Ainsi toujours le danger suit mes pas ;  
 Il faut livrer presque autant de combats  
 Qu'en a causé sur l'onde et sur la terre  
 Cette balance utile à l'Angleterre.

Cessez, cessez, digne sang de Bourbon,  
 De ranimer mon timide Apollon,  
 Et laissez-moi tout entier à l'histoire ;  
 C'est là qu'on peut, sans génie et sans art,  
 Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jart.  
 Je dirai tout, car tout est à sa gloire.  
 Il fait la mienne, et je me garde bien  
 De ressembler à ce grand satirique<sup>2</sup>,  
 De son héros discret historien,  
 Qui, pour écrire un beau panégyrique,  
 Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

#### LXXII. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans vos projets étudiés  
 Joignant la force et l'artifice,  
 Vous devenez donc un Ulysse,  
 D'un Achille que vous étiez.  
 Les intérêts de deux couronnes  
 Sont soutenus par vos exploits,  
 Et des fiers tyrans du Génois  
 On vous a vu prendre à la fois  
 Et les postes et les personnes.  
 L'ennemi, par vous déposé,  
 Admire votre habileté.  
 En pareil cas, quelque Voiture

1. Le marquis de Ségur, depuis ministre de la guerre, avait été blessé à Rocoux, et perdit un bras à Lawfelt. (Ed.)

2. Boileau.



Vous dirait qu'on vous vit toujours  
Auprès de Mars et des Amours  
Dans la plus brillante posture.  
Ainsi jadis on s'exprimait  
Dans la naissante académie  
Que votre grand oncle formait;  
Mais la vieille dame, endormie  
Dans le sein d'un triste repos,  
Semble renoncer aux bons mots,  
Et peut-être même au génie.  
Mais quand vous viendrez à Paris,  
Après plus d'un beau poste pris,  
Il faudra bien qu'on vous harangue  
Au nom du corps des beaux esprits,  
Et des maîtres de notre langue.  
Revenez bientôt essayer  
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,  
Et donnez-moi la préférence  
Quand il faudra vous ennuyer.

---

## LXXIII. — A M. LE MARÉCHAL DE SAXE,

En lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)

Je goûtais dans ma nuit profonde  
Les froides douceurs du repos,  
Et m'occupais peu des héros  
Qui troublent le repos du monde;  
Mais dans nos champs Élysiens  
Je vois une troupe en colère  
De fiers Bretons, d'Autrichiens,  
Qui vous maudit et vous révère;  
Je vois des Français éventés  
Qui tous se flattent de vous plaire,  
Et qui sont encore entêtés  
De leurs plaisirs et de leur gloire,  
Car ils sont morts à vos côtés  
Entre les bras de la Victoire.  
Enfin dans ces lieux tout m'apprend  
Que celui que je vis à table  
Gai, doux, facile, complaisant,  
Et des humains le plus aimable,  
Devient aujourd'hui le plus grand.  
J'allais vous faire un compliment;  
Mais, parmi les choses étranges

Qu'on dit à la cour de Pluton,  
On prétend que ce fier Saxon  
S'enfuit au seul bruit des louanges,  
Comme l'Anglais fuit à son nom.

Lisez seulement mes folies,  
Mes vers, qui n'ont loué jamais  
Que les trop dangereux attraits  
Du dieu du vin et des Sylvies :  
Ces sujets ont toujours tenté  
Les héros de l'antiquité  
Comme ceux du siècle où nous sommes :  
Pour qui sera la volupté,  
S'il en faut priver les grands hommes ?

LXXIV. — A MME DENIS, NIÈCE DE L'AUTEUR.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

(1748.)

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;  
Que l'amitié, que le sang qui nous lie  
Nous tienne lieu du reste des humains :  
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !  
Ce tourbillon qu'on appelle le monde  
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,  
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas  
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère  
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire :  
On a conduit son insipidité  
Au fond d'un char, où, montant de côté,  
Son corps pressé gémit sous les barrières  
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.  
Chez son amie au grand trot elle va,  
Monte avec joie, et s'en repent déjà,  
L'embrasse, et bâille ; et puis lui dit : « Madame,  
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme :  
Joignez un peu votre inutilité  
A ce fardeau de mon oisiveté. »  
Si ce ne sont ses paroles expresses,  
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,  
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,  
Sur un sermon, sur le prix des rubans,  
Ont épuisé leurs âmes excédées :  
Elles chantaient déjà, faute d'idées :  
Dans le néant leur cœur est absorbé,

Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,  
Fadé plaisant, galant escroc, et prêtre,  
Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piste un fat en manteau noir,  
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.  
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire;  
Un officier arrive, et les fait taire,  
Prend la parole, et conte longuement  
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,  
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.  
Il vous le mène au col de la Bouquette;  
A Nice, au Var, à Digne il le conduit;  
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.  
Arrive Isis, dévote au maintien triste,  
A l'air sournois : un petit janséniste,  
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,  
Entre avec elle, en lui serrant la main.

D'autres oiseaux de différent plumage,  
Divers de goût, d'instinct, et de ramage,  
En sautillant font entendre à la fois  
Le gazouillis de leurs confuses voix;  
Et dans les cris de la folle cohue  
La médisance est à peine entendue.  
Ce chamaillis de cent propos croisés  
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.  
Un profond calme, un stupide silence  
Succède au bruit de leur impertinence;  
Chacun redoute un honnête entretien :  
On veut penser, et l'on ne pense rien.  
O roi David ! ô ressource assurée !  
Viens ranimer leur langueur désœuvrée ;  
Grand roi David, c'est toi dont les sixains<sup>1</sup>  
Fixent l'esprit et le goût des humains.  
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,  
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maitre,  
Femme surtout, chacun met son espoir  
Dans tes cartons peints de rouge et de noir :  
Leur âme vide est du moins amusée  
Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé  
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;  
Chaque convive en liberté déploie  
A son voisin son insipide joie.  
L'homme machine, esprit qui tient du corps,  
En bien mangeant remonte ses ressorts :

1. Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David

Avec le sang l'âme se renouvelle,  
Et l'estomac gouverne la cervelle.  
Ciel! quels propos! ce pédant du palais  
Blâme la guerre, et se plaint de la paix.  
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,  
Gémit des maux que souffre la campagne;  
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,  
Plaint le pays de tailles surchargé.  
Monsieur l'abbé vous entame une histoire  
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;  
On l'interrompt par un propos du jour,  
Qu'un autre conte interrompt à son tour.  
De froids bons mots, des équivoques fades,  
Des quolibets, et des turlupinades,  
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,  
Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,  
Que nous usons de ce temps qui s'envole;  
C'est donc ainsi que nous perdons des jours  
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Mais quel ferai-je? où fuir loin de moi-même?  
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime,  
On ne peut vivre avec lui ni sans lui.  
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.  
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,  
Vole à la cour, dégoûté de la ville.  
Si dans Paris chacun parle au hasard,  
Dans cette cour on se tait avec art,  
Et de la joie, ou fausse ou passagère,  
On n'a pas même une image légère.  
Heureux qui peut de son maître approcher!  
Il n'a plus rien désormais à chercher.  
Mais Jupiter, au fond de l'empyrée,  
Cache aux humains sa présence adorée :  
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux  
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.  
Faut-il aller, confondu dans la presse,  
Prier les dieux de la seconde espèce,  
Qui des mortels font le mal ou le bien?  
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,  
Et qui, portés sur ces rapides sphères  
Que la fortune agite en sens contraires,  
L'esprit troublé de ce grand mouvement,  
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment?  
A leur lever pressez-vous pour attendre,  
Pour leur parler sans vous en faire entendre,  
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,

Dans l'antichambre un refus très-poli.  
 « Non, dites-vous, la cour ni le beau monde  
 Ne sont point faits pour celui qui les fronde.  
 Fuis pour jamais ces puissants dangereux;  
 Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux,  
 Bon citoyen, travaille pour la France,  
 Et du public attends ta récompense. »  
 Qui? le public! ce fantôme inconstant,  
 Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,  
 Qui flatte et mord, qui dresse par sottise  
 Une statue, et par dégoût la brise?  
 Tyran jaloux de quiconque le sert,  
 Il profana la cendre de Colbert;  
 Et, prodiguant l'insolence et l'injure,  
 Il a flétri la candeur la plus pure :  
 Il juge, il loue, il condamne au hasard  
 Toute vertu, tout mérite, et tout art.  
 C'est lui qu'on vit, de critiques avide,  
 Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide*,  
 Et, pour *Judith*, *Pyrame* et *Régulus*<sup>1</sup>,  
 Abandonner *Phèdre* et *Britannicus*;  
 Lui qui dix ans proscrivit *Athalie*,  
 Qui, protecteur d'une scène avilie,  
 Frappant des mains, bat à tort, à travers,  
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.

Mais il revient, il répare sa honte;  
 Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte  
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,  
 En attendant que les siens soient ouverts.  
 Chez nos neveux on me rendra justice;  
 Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.  
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,  
 Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?  
 L'ombre de Pope avec les rois repose;  
 Un peuple entier fait son apothéose,  
 Et son nom vole à l'immortalité :  
 Quand il vivait, il fut persécuté.

Ah! cachons-nous; passons avec les sages  
 Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;  
 Et dérobons à l'œil de l'envieux  
 Le peu de temps que me laissent les dieux.  
 Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,  
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure!  
 Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,  
 Loin du méchant qui ne te connaît pas,

1. *Judith* est de Boyer; *Pyrame* et *Régulus* sont de Pradon. (Éd.)

Loin du bigot, dont la peur dangereuse  
Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!

---

## LXXV. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

(Lunéville, novembre 1748.)

Vous qui de la chronologie<sup>1</sup>  
Avez réformé les erreurs;  
Vous dont la main cueillit les fleurs  
De la plus belle poésie;  
Vous qui de la philosophie  
Avez sondé les profondeurs,  
Malgré les plaisirs séducteurs  
Qui partagèrent votre vie;  
Hénault, dites-moi, je vous prie,  
Par quel art, par quelle magie,  
Parmi tant de succès flatteurs,  
Vous avez désarmé l'Envie :  
Tandis que moi, placé plus bas,  
Qui devrais être inconnu d'elle,  
Je vois chaque jour la cruelle  
Verser ses poisons sur mes pas?  
Il ne faut point s'en faire accroire;  
J'eus l'air de me faire afficher  
Aux murs du temple de Mémoire :  
Aux sots vous sûtes vous cacher.  
Je parus trop chercher la gloire,  
Et la gloire vint vous chercher.  
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,  
Domine sur mille arbrisseaux,

## 1. Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés,  
Et par votre chronologie,  
Par des vers au bon coin frappés,  
Pleins de douceur et d'harmonie;  
Vous qui dans l'étude occupez  
L'heureux loisir de votre vie,  
Daignez m'apprendre, je vous prie,  
Par quel secret vous échapperez  
Aux malignités de l'Envie;  
Tandis que moi, placé plus bas  
Qui devrais être inconnu d'elle,  
Je vois que sa rage éternelle  
Répand son poison sur mes pas.  
Il ne faut point, etc.

Le président Hénault fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupers pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de Voltaire changea sur-le-champ les premiers vers de sa pièce. (Ed. de Kehl.)

On respecte ses verts rameaux,  
 Et l'on danse sous son ombrage;  
 Mais que du tapis d'un gazon  
 Quelque brin d'herbe ou de fougère  
 S'élève un peu sur l'horizon,  
 On l'en arrache avec colère.  
 Je plains le sort de tout auteur,  
 Que les autres ne plaignent guères;  
 Si dans ses travaux littéraires  
 Il veut goûter quelque douceur,  
 Que, des beaux esprits serviteur,  
 Il évite ses chers confrères.  
 Montaigne, cet auteur charmant,  
 Tour à tour profond et frivole,  
 Dans son château paisiblement,  
 Loin de tout frondeur malévole,  
 Doutait de tout impunément,  
 Et se moquait très librement  
 Des bavards fourrés de l'école;  
 Mais quand son élève Charron,  
 Plus retenu, plus méthodique,  
 De sagesse donna leçon,  
 Il fut près de périr, dit-on,  
 Par la haine théologique.  
 Les lieux, le temps, l'occasion,  
 Font votre gloire ou votre chute :  
 Hier on aimait votre nom,  
 Aujourd'hui l'on vous persécute.  
 La Grèce à l'insensé Pyrrhon  
 Fait élever une statue :  
 Socrate prêche la raison,  
 Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux  
 A soi-même se rend utile !  
 Il faudrait, pour vivre tranquille,  
 Des amis, et point de rivaux.  
 La gloire est toujours inquiète;  
 Le bel esprit est un tourment.  
 On est dupe de son talent :  
 C'est comme une épouse coquette,  
 Il lui faut toujours quelque amant.  
 Sa vanité, qui vous obsède,  
 S'expose à tout imprudemment;  
 Elle est des autres l'agrément,  
 Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton :  
 Est-il si malheureux de plaire ?

L'envie est un mal nécessaire;  
 C'est un petit coup d'aiguillon  
 Qui vous force encore à mieux faire.  
 Dans la carrière des vertus  
 L'âme noble en est excitée.  
 Virgile avait son Mævius,  
 Hercule avait son Eurysthée.  
 Que m'importent de vains discours  
 Qui s'envolent et qu'on oublie?  
 Je coule ici mes heureux jours  
 Dans la plus tranquille des cours,  
 Sans intrigue, sans jalousié,  
 Auprès d'un roi sans courtisans<sup>1</sup>,  
 Près de Boufflers et d'Emilie;  
 Je les vois et je les entends,  
 Il faut bien que je fasse envie.

LXXVI. — A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A QUI LE SÉNAT DE GÈNES AVAIT ÉRIGÉ UNE STATUE.

(A Lunéville, 18 novembre 1748.)

Je la verrai, cette statue  
 Que Gène élève justement  
 Au héros qui l'a défendue.  
 Votre grand-oncle, moins brillant,  
 Vit sa gloire moins étendue;  
 Il serait jaloux, à la vue  
 De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charmant  
 Où le plaisir seul est d'usage,  
 Où vous reçûtes en partage  
 L'art de tromper si tendrement,  
 Pour modeler ce beau visage,  
 Qui de Vénus ornait la cour,  
 On eût pris celui de l'Amour,  
 Et surtout de l'Amour volage;  
 Et quelques traits moins enfantins  
 Auraient été la vive image  
 Du dieu qui préside aux jardins.  
 Ce double et charmant avantage  
 Peut diminuer à la fin;  
 Mais la gloire augmente avec l'âge.  
 Du sculpteur la modeste main  
 Vous fera l'air moins libertin;

1. Le roi Stanislas.



C'est de quoi mon héros enrage.  
On ne peut filer tous ses jours  
Sur le trône heureux des Amours ;  
Tous les plaisirs sont de passage :  
Mais vous saurez régner toujours  
Par l'esprit et par le courage.  
Les traits du Richelieu coquet,  
De cette aimable créature,  
Se trouveront en miniature  
Dans mille boîtes à portrait  
Où Macé<sup>1</sup> mit votre figure.  
Mais ceux du Richelieu vainqueur,  
Du héros soutien de nos armes,  
Ceux du père, du défenseur  
D'une république en alarmes,  
Ceux de Richelieu son vengeur,  
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon, je sens tous les travers  
De la morale où je m'engage ;  
Pardon, vous n'êtes pas si sage  
Que je le prétends dans ces vers :  
Je ne veux pas que l'univers  
Vous croie un grave personnage.  
Après ce jour de Fontenoy,  
Où, couvert de sang et de poudre,  
On vous vit ramener la foudre  
Et la victoire à votre roi ;  
Lorsque, prodiguant votre vie,  
Vous eûtes fait pâlir d'effroi  
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,  
Vous revîntes vite à Paris  
Mêler les myrtes de Cypris  
A tant de palmes immortelles.  
Pour vous seul, à ce que je vois,  
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,  
Et vous servez encor les belles,  
Comme la France et les Génois.

---

LXXVII. — A M. DE SAINT-LAMBERT.

(1749.)

Tandis qu'au-dessus de la terre,  
Des aquilons et du tonnerre,  
La belle amante de Newton

1. Peintre, mort en 1767. (Ép.)

Dans les routes de la lumière  
 Conduit le char de Phaéton,  
 Sans verser dans cette carrière,  
 Nous attendons paisiblement,  
 Près de l'onde castalienne,  
 Que notre héroïne revienne  
 De son voyage au firmament;  
 Et nous assemblons pour lui plaire,  
 Dans ces vallons et dans ces bois,  
 Les fleurs dont Horace autrefois  
 Faisait des bouquets pour Glycère.  
 Saint-Lambert, ce n'est que pour toi  
 Que ces belles fleurs sont écloses;  
 C'est ta main qui cueille les roses,  
 Et les épines sont pour moi.  
 Ce vieillard chenu qui s'avance,  
 Le Temps dont je subis les lois,  
 Sur ma lyre a glacé mes doigts,  
 Et des organes de ma voix  
 Fait trembler la sourde cadence.  
 Les Grâces dans ces beaux vallons,  
 Les dieux de l'amoureux délire,  
 Ceux de la flûte et de la lyre,  
 T'inspirent tes aimables sons,  
 Avec toi dansent aux chansons,  
 Et ne daignent plus me sourire.

Dans l'heureux printemps de tes jours,  
 Des dieux du Pinde et des amours  
 Saisis la faveur passagère;  
 C'est le temps de l'illusion.  
 Je n'ai plus que de la raison :  
 Encore, hélas ! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir sur le soir,  
 Du plus haut de son aphélie,  
 Notre astronomique Émilie<sup>1</sup>  
 Avec un vieux tablier noir,  
 Et la main d'encre encor salie.  
 Elle a laissé là son compas,  
 Et ses calculs, et sa lunette;  
 Elle reprend tous ses appas :  
 Porte-lui vite à sa toilette  
 Ces fleurs qui naissent sous tes pas,  
 Et chante-lui sur ta musette  
 Ces beaux airs que l'Amour répète,  
 Et que Newton ne connut pas.

1. Mme du Châtelet. (Ép.)

## LXXVIII. — A M. DARGET.

(9 ou 10 août 1750.)

Ma foi, plus je lis, plus j'admire  
 Le philosophe de ces lieux;  
 Son sceptre peut briller aux yeux,  
 Mais mon oreille aime encor mieux  
 Les sons enchanteurs de sa lyre.

Ce feu que dans les cieux vola  
 Le demi-dieu qui modela  
 Notre première mijaurée;  
 Ce feu, cette essence sacrée,  
 Dont ailleurs assez peu l'on a,  
 Est donc tout en cette contrée?  
 Ou bien du haut de l'empyrée  
 L'esprit d'Horace s'en alla  
 Sur les rivages de la Sprée,  
 Et sur le trône d'Attila.  
 Le feu roi, s'il voyait cela,  
 En aurait l'âme pénétrée.

## LXXIX. — A M. DESMAHIS.

(1750.)

Vos jeunes mains cueillent des fleurs  
 Dont je n'ai plus que les épines;  
 Vous dormez dessous les courtines  
 Et des Grâces et des neuf Sœurs :  
 Je leur fais encor quelques mines,  
 Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe :  
 Je m'affaiblis, et vous croissez;  
 Mais je descendrai du Parnasse  
 Content, si vous m'y remplacez.  
 Je jouis peu, mais j'aime encore;  
 Je verrai du moins vos amours :  
 Le crépuscule de mes jours  
 S'embellira de votre aurore.  
 Je dirai : « Je fus comme vous : »  
 C'est beaucoup me vanter peut-être;  
 Mais je ne serai point jaloux :  
 Le plaisir permet-il de l'être?

## LXXX. — A M. LE CARDINAL QUIRINI.

(Berlin, 1751.)

Quoi ! vous voulez donc que je chante  
Ce temple orné par vos bienfaits,  
Dont aujourd'hui Berlin se vante !  
Je vous admire, et je me tais.  
Comment sur les bords de la Sprée,  
Dans cette infidèle contrée  
Où de Rome on brave les lois,  
Pourrai-je élever une voix  
A des cardinaux consacrée ?  
Eloigné des murs de Sion,  
Je gémis en bon catholique.  
Hélas ! mon prince est hérétique,  
Et n'a point de dévotion.  
Je vois avec componction  
Que dans l'inférieure séquelle  
Il sera près de Cicéron,  
Et d'Aristide et de Platon,  
Ou vis-à-vis de Marc Aurèle.  
On sait que ces esprits fameux  
Sont punis dans la nuit profonde :  
Il faut qu'il soit damné comme eux,  
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.  
Mais surtout que je suis fâché  
De le voir toujours entiché  
De l'énorme et cruel péché  
Que l'on nomme la tolérance !  
Pour moi, je frémis quand je pense  
Que le musulman, le païen,  
Le quakre, et le luthérien,  
L'enfant de Genève et de Rome,  
Chez lui tout est reçu si bien.  
Pourvu que l'on soit honnête homme.  
Pour comble de méchanceté,  
Il a su rendre ridicule  
Cette sainte inhumanité,  
Cette haine dont sans scrupule  
S'arme le dévot entêté,  
Et dont se raille l'incrédule.  
Que ferai-je, grand cardinal,  
Moi chambellan très-inutile  
D'un prince endurci dans le mal,  
Et proscrit dans notre Évangile ?

Vous dont le front prédestiné  
 A nos yeux doublement éclate  
 Vous dont le chapeau d'écarlate  
 Des lauriers du Pinde est orné;  
 Qui, marchant sur les pas d'Horace  
 Et sur ceux de saint Augustin,  
 Suivez le raboteux chemin  
 Du paradis et du Parnasse,  
 Convertissez ce rare esprit :  
 C'est à vous d'instruire et de plaire;  
 Et la grâce de Jésus-Christ  
 Chez vous brille en plus d'un écrit,  
 Avec les trois Grâces d'Homère.

---

LXXXI. — A M. DARGET.

(9 mars 1754.)

Tout mon corps est en désarroi;  
 Cul, tête et ventre, sont chez moi  
 Fort indignes de notre maître.  
 Un cœur me reste : il est peut-être  
 Moins indigne de ce grand roi.  
 C'est un tribut que je lui doi;  
 Mais, hélas ! il n'en a que faire.  
 Fatigué de vœux empressés,  
 Il peut croire que c'est assez  
 D'être bienfaisant et de plaire.  
 Né pour le grand art de charmer,  
 Pour la guerre et la politique,  
 Il est trop grand, trop héroïque,  
 Et trop aimable pour aimer.  
 Tant pis pour mes flammes secrètes :  
 J'ose aimer le premier des rois;  
 Je crains de vivre sous les lois  
 De la première des coquettes.  
 Du moins, pour prix de mes désirs,  
 J'entendrai sa docte harmonie,  
 Ces vers qui feraient mon envie,  
 S'ils ne faisaient pas mes plaisirs.  
 Adieu, monsieur son secrétaire;  
 Soyez toujours mon tendre appui :  
 Si Frédéric ne m'aimait guère,  
 Songez que vous paierez pour lui.

---

## LXXXII. — AU ROI DE PRUSSE.

(9 avril 1751.)

Dans ce jour du saint vendredi,  
 Jour où l'on veut nous faire accroire  
 Qu'un Dieu pour le monde a pâti,  
 J'ose adresser ma voix à mon vrai roi de gloire.

De mon salut vrai créateur,  
 De d'Argens et de moi l'unique rédempteur,  
 Du salut éternel je ne suis pas en peine;  
 Mais de ce vrai salut qu'on nomme la santé,  
 Mon esprit est inquiété.  
 Pardonnez, cher sauveur, à mon audace vaine.

O vous qui faites des heureux,  
 L'êtes-vous? souffrez-vous? êtes-vous à la gêne?  
 Et les points de côté, la colique inhumaine,  
 Troubleraient-ils encor des jours si précieux?

O philosophe roi, grand homme, heureux génie!  
 Vous dont le charmant entretien,  
 L'indulgente raison, l'aimable poésie,  
 Étonnent mon âme ravie,  
 Puissiez-vous goûter tout le bien  
 Que vous versez sur notre vie!

## LXXXIII. — AU MÊME.

(1751.)

Est-il vrai que Voltaire aura  
 A Sans-Souci l'honneur de boire  
 Les eaux d'Hippocrène ou d'Egra,  
 Au lieu de l'onde sale et noire  
 Qu'en enfer il avalera?

En ce cas il apportera  
 Son paquet et son écritoire,  
 Et près de vous il apprendra  
 Que sagesse vaut mieux que gloire.

Sur les arbres il écrira :  
 « Beaux lieux consacrés à la lyre,  
 Aux arts, aux douceurs du repos,  
 J'admirais ici mon héros,  
 Et me gardais de le lui dire. »

## LXXXIV. — AU ROI DE PRUSSE.

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir;  
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,  
Qui pense qu'ici-bas, tout est misère et crime,  
Dans ses tristes accès ose nous maintenir  
Qu'un roi que l'on amuse, et même un roi qu'on aime,  
Dès qu'il n'est plus environné,  
Dès qu'il est réduit à lui-même,  
Est de tous les mortels le plus infortuné.  
Il est le plus heureux s'il s'occupe et s'il pense.  
Vous le prouvez très-bien : car, loin de votre cour,  
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,  
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense  
Que la philosophie offre à nos faibles yeux;  
Et votre esprit laborieux,  
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,  
Qui se connaît lui-même, et qui n'en vaut que mieux,  
Par ce mâle exercice augmente encor son être.  
Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.  
Le repos est, dit-on, le partage du ciel.  
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire  
D'être les bras croisés pendant l'éternité!  
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?  
Dieu serait malheureux s'il n'avait rien à faire;  
Il est d'autant plus Dieu qu'il est plus agissant.  
Toujours, ainsi que vous, il produit quelque ouvrage :  
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.  
Il préside au scrutin qui, dans le Vatican,  
Met sur un front ridé la coiffe à triple étage.  
Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.  
Il mûrit à Moka, dans le sable arabique,  
Ce café nécessaire aux pays des frimas;  
Il met la fièvre en nos climats,  
Et le remède en Amérique.  
Il a rendu l'humain séjour  
De la variété le mobile théâtre;  
Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre  
Les charmes arrondis du sein de Pompadour,  
Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène  
Sur le nez aplati d'une dame africaine,  
Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.  
Dieu se joue à son gré de la race mortelle;  
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,  
Et trousse à trente-neuf mon dévot de Pascal.

Il a deux gros tonneaux d'où le bien et le mal  
 Descendent en pluie éternelle  
 Sur cent mondes divers et sur chaque animal.  
 Les sots, les gens d'esprit, et les fous, et les sages,  
 Chacun reçoit sa dose, et le tout est égal.  
 On prétend que de Dieu les rois sont les images.  
 Les Anglais pensent autrement;  
 Ils disent en plein parlement  
 Qu'un roi n'est pas plus dieu que le pape infallible.  
 Mais il est pourtant très-plausible  
 Que ces puissants du siècle un peu trop adorés,  
 A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés,  
 Ressemblent en un point à notre commun maître :  
 C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être;  
 Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais  
 Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,  
 Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits;  
 Répandez de pures délices  
 Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;  
 Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis;  
 Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire;  
 Que sans empressement nous cherchions à vous plaire;  
 Qu'en dépit de la majesté  
 Notre agréable Liberté,  
 Compagne du Plaisir, mère de la Saillie,  
 Assaisonne avec volupté  
 Les ragoûts de votre ambroisie.  
 Les honneurs rendent vains, le plaisir rend heureux.  
 Versez les douceurs de la vie  
 Sur votre Olympe sablonneux,  
 Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

---

LXXXV. — L'AUTEUR ARRIVANT DANS SA TERRE

FRÈS DU LAC DE GENÈVE.

(Mars 1755.)

O maison d'Aristippe! ô jardins d'Epicure!  
 Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,  
 Ce qui souvent manque à mes vers,  
 Le mérite de l'art soumis à la nature,  
 Empire de Pomone et de Flore sa sœur,  
 Recevez votre possesseur!  
 Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille!  
 Je ne me vante point d'avoir en cet asile  
 Rencontré le parfait bonheur :



Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;  
 Il est encor moins chez les rois;  
 Il n'est pas même chez le sage :  
 De cette courte vie il n'est point le partage.  
 Il faut y renoncer : mais on peut quelquefois  
 Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !  
 D'un tranquille océan<sup>1</sup> l'eau pure et transparente  
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;  
 D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.  
 Bacchus les embellit; leur insensible pente  
 Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux<sup>2</sup>  
 Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.  
 Le voilà, ce théâtre de neige et de gloire,  
 Éternel boulevard qui n'a point garanti  
 Des Lombards le beau territoire.

Voilà ces monts affreux célébrés dans l'histoire,  
 Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,  
 Les Charles, les Othon, Catinat, et Conti,  
 Sur les ailes de la Victoire.

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,  
 Ripailles<sup>3</sup>, je te vois. O bizarre Amédée<sup>4</sup>,

Est-il vrai que dans ces beaux lieux,  
 Des soins et des grandeurs écartant toute idée,  
 Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,  
 Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,  
 Tu voulus être pape, et cessas d'être sage?  
 Lieux sacrés du repos, je n'en ferai pas tant;  
 Et, malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,  
 Si j'étais ainsi pénitent,  
 Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,  
 L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,  
 Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,  
 Ces lacs que la nature a creusés de ses mains  
 Dans les campagnes italiques!

Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux  
 Qu'habite des humains la déesse éternelle,  
 L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,  
 Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,  
 Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré

1. Le lac de Genève. — 2. Les Alpes.

3. Couvent d'Augustins où vécut le roi de Savoie après son abdication. (Ed.)

4. Le premier duc de Savoie, Amédée, pape ou antipape, sous le nom de Félix.

Dans les cours des tyrans est tout las adoré,  
 La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,  
 Avec égalité répandant tous les biens,  
 Descendre de Morat en habit de guerrière,  
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens  
 Et de Charles le Téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards,  
 On traînait ces canons, ces échelles fatales  
 Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales  
 De Genève en danger défendaient les remparts.  
 Un peuple entier la suit, sa naïve allégresse  
 Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;  
 Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce  
 Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.  
 C'est là leur diadème; ils en font plus de compte  
 Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte  
 Et des larges mortiers à grands bords abattus,  
 Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.  
 On ne voit point ici la grandeur insultante  
 Portant de l'épaule au côté  
 Un ruban que la Vanité  
 A tissu de sa main brillante,  
 Ni la fortune insolente  
 Repoussant avec fierté  
 La prière humble et tremblante  
 De la triste pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires :  
 Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

Liberté! liberté! ton trône est en ces lieux :  
 La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue,  
 Avec ses sages et ses dieux.

Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue.  
 Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.  
 Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur;  
 Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,  
 Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.  
 L'Anglais pour te garder signala son courage :  
 Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelquefois.  
 Non, je ne le crois point : ce peuple fier et sage  
 Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.  
 Au marais du Batave on dit que tu chancelles;  
 Tu peux te rassurer : la race des Nassaux,  
 Qui dressa sept autels à tes lois immortelles<sup>1</sup>,  
 Maintiendra de ses mains fidèles

1. L'union des sept provinces

Et tes honneurs et tes faisceaux.  
 Venise te conserve, et Gènes t'a reprise.  
 Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise;  
 Un si beau voisinage est souvent dangereux.  
 Préside à tout État où la loi t'autorise,

Et restes-y, si tu le peux.  
 Ne va plus, sous les noms et de Ligue et de Fronde,  
 Protectrice funeste en nouveautés féconde,  
 Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs,  
 Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs;

Il chérit la grandeur suprême :  
 Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,  
 Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même?  
 Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.  
 Aux murs de Constantin, tremblante et consternée,  
 Sous les pieds d'un vizir tu languis enchaînée  
 Entre le sabre et le cordeau.

Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.  
 Que celui du grand Tell<sup>1</sup> orne en ces lieux ta tête!  
 Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,

Viens m'y faire un destin nouveau.  
 Embellis ma retraite, où l'Amitié t'appelle;  
 Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.  
 Elle fuit comme toi les vanités des cours,  
 Les cabales du monde et son règne frivole.  
 O deux divinités! vous êtes mon recours.  
 L'une élève mon âme, et l'autre la console :  
 Présidez à mes derniers jours<sup>2</sup>!

LXXXVI.—A L'EMPEREUR FRANÇOIS I<sup>er</sup>, ET L'IMPÉRATRICE,  
 REINE DE HONGRIE,

SUR L'INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ DE VIENNE.

(1756.)

Quand un roi bienfaisant que ses peuples bénissent  
 Les a comblés de ses bienfaits,  
 Les autres nations à sa gloire applaudissent;  
 Les étrangers charmés deviennent ses sujets;  
 Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples :  
 Il est le bienfaiteur du reste des mortels;  
 Et, tandis qu'aux beaux-arts il élève des temples,

1. L'auteur de la liberté helvétique.

2. Ici se placerait par ordre de date (1756) l'*Épître* à M. Desmahis, qui fait partie de la lettre 2387. (Ed.)

Dans nos cœurs il a des autels.  
 Dans Vienne à l'indigence on donne des asiles,  
 Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux-arts,  
 Et des secours aux arts utiles.  
 Connaissez à ces traits la fille des Césars.  
 Du Danube embelli les rives fortunées  
 Font retentir la voix des premiers des Germains;  
 Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnées,  
 Et l'écho les redit aux rivages romains.  
 Le Rhône impétueux et la Tamise altière  
 Répètent les mêmes accents.  
 Thérèse et son époux ont dans l'Europe entière  
 Un concert d'applaudissements.  
 Couple auguste et chéri, recevez cet hommage  
 Que cent nations ont dicté;  
 Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage  
 En faveur de la vérité.

---

LXXXVII. — A M. LE DUC DE RICHELIEU,  
 SUR LA CONQUÊTE DE MAHON.

(Mai 1756.)

Depuis plus de quarante années  
 Vous avez été mon héros;  
 J'ai présagé vos destinées.  
 Ainsi quand Achille à Scyros  
 Paraissait se livrer en proie  
 Aux jeux, aux amours, au repos,  
 Il devait un jour sur les flots  
 Porter la flamme devant Troie :  
 Ainsi quand Phryné dans ses bras  
 Tenait le jeune Alcibiade,  
 Phryné ne le possédait pas,  
 Et son nom fut dans les combats  
 Égal au nom de Miltiade.  
 Jadis les amants, les époux.  
 Tremblaient en vous voyant paraître.  
 Près des belles et près du maître  
 Vous avez fait plus d'un jaloux;  
 Enfin c'est aux héros à l'être.  
 C'est rarement que dans Paris,  
 Parmi les festins et les ris,  
 On démêle un grand caractère;  
 Le préjugé ne conçoit pas  
 Que celui qui sait l'art de plaire  
 Sache aussi sauver les États :

Le grand homme échappe au vulgaire :  
 Mais lorsqu'aux champs de Fontenoy  
 Il sert sa patrie et son roi ;  
 Quand sa main des peuples de Gênes  
 Défend les jours et rompt les chaînes ;  
 Lorsque aussi prompt que les éclairs  
 Il chasse les tyrans des mers  
 Des murs de Minorque opprimée,  
 Alors ceux qui l'ont méconnu  
 En parlent comme son armée.  
 Chacun dit : « Je l'avais prévu. »  
 Le succès fait la renommée.  
 Homme aimable, illustre guerrier,  
 En tout temps l'honneur de la France,  
 Triomphez de l'Anglais altier,  
 De l'envie, et de l'ignorance.  
 Je ne sais si dans Port-Mahon  
 Vous trouverez un sanctuaire ;  
 Mais vous n'en avez plus affaire :  
 Vous allez graver votre nom  
 Sur les débris de l'Angleterre ;  
 Il sera béni chez l'ibère,  
 Et chéri dans ma nation.  
 Des deux Richelieu sur la terre  
 Les exploits seront admirés ;  
 Déjà tous deux sont comparés,  
 Et l'on ne sait qui l'on préfère.  
 Le cardinal affermissait  
 Et partageait le rang suprême  
 D'un maître qui le haïssait :  
 Vous vengez un roi qui vous aime.  
 Le cardinal fut plus puissant,  
 Et même un peu trop redoutable :  
 Vous me paraissez bien plus grand,  
 Puisque vous êtes plus aimable.

---

 LXXXVIII. — A M. L'ABBÉ DE LAPORTE.

(1759.)

Tu pousses trop loin l'amitié,  
 Abbé, quand tu prends ma défense ;  
 Le vil objet de ta vengeance  
 Sous ta verge me fait pitié.  
 Il ne faut point tant de courage  
 Pour se battre contre un poltron ,

Ni pour écraser un Fréron,  
 Dont le nom seul est un outrage.  
 Un passant donne au polisson  
 Un coup de fouet sur le visage :  
 Ce n'est que de cette façon  
 Qu'on corrige un tel personnage,  
 S'il pouvait être corrigé.  
 Mais on le hue, on le bafoue,  
 On l'a mille fois fustigé :  
 Il se carre encor dans la boue ;  
 Dans le mépris il est plongé ;  
 Sur chaque théâtre on le joue :  
 Ne suis-je pas assez vengé ?

---

## LXXXIX. — A UNE JEUNE VEUVE.

Jeune et charmant objet à qui pour son partage  
 Le ciel a prodigué les trésors les plus doux,  
 Les grâces, la beauté, l'esprit et le veuvage,  
 Jouissez du rare avantage  
 D'être sans préjugés ainsi que sans époux !  
 Libre de ce double esclavage,  
 Joignez à tous ces dons celui d'en faire usage ;  
 Faites de votre lit le trône de l'Amour ;  
 Qu'il ramène les Ris bannis de votre cour  
 Par la puissance maritale.  
 Ah ! ce n'est pas au lit qu'un mari se signale :  
 Il dort toute la nuit et gronde tout le jour ;  
 Ou s'il arrive par merveille  
 Que chez lui la nature éveille le désir,  
 Attend-il qu'à son tour chez sa femme il s'éveille ?  
 Non : sans aucun prélude il brusque le plaisir ;  
 Il ne connaît point l'art d'animer ce qu'on aime,  
 D'amener par degrés la volupté suprême ;  
 Le traître jouit seul.... si pourtant c'est jouir.  
 Loin de vous tous liens, fût-ce avec Plutus même !  
 L'Amour se chargera du soin de vous pourvoir.  
 Vous n'avez jusqu'ici connu que le devoir,  
 Le plaisir vous reste à connaître.  
 Quel fortuné mortel y sera votre maître ?  
 Ah ! lorsque, d'amour enivré,  
 Dans le sein du plaisir il vous fera renaître,  
 Lui-même trouvera qu'il l'avait ignoré.

---

## XC. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

SUR SON BALLET DU TEMPLE DES CHIMÈRES,

mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760.

Votre amusement lyrique  
 M'a paru du meilleur ton.  
 Si Linus fit la musique,  
 Les vers sont d'Anacréon.  
 L'Anacréon de la Grèce  
 Vaut-il celui de Paris?  
 Il chanta la double ivresse  
 De Silène et de Cypris;  
 Mais fit-il avec sagesse  
 L'histoire de son pays?  
 Après des travaux austères,  
 Dans vos doux délassements  
 Vous célébrez les chimères.  
 Elles sont de tous les temps;  
 Elles nous sont nécessaires.  
 Nous sommes de vieux enfants;  
 Nos erreurs sont nos lisières,  
 Et les vanités légères  
 Nous bercent en cheveux blancs.

XCI. — A DAPHNÉ, CÉLÈBRE ACTRICE<sup>1</sup>.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

(1<sup>er</sup> janvier 1761.)

Belle Daphné, peintre de la nature,  
 Vous l'imitez, et vous l'embellissez.  
 La voix, l'esprit, la grâce, la figure,  
 Le sentiment, n'est point encore assez;  
 Vous nous rendez ces prodiges d'Athènes  
 Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit et du goût  
 On est sublime, on est égal à tout.  
 Que dis-je? on règne, et d'un peuple fidèle  
 On est chéri, surtout si l'on est belle.  
 O ma Daphné! qu'un destin si flatteur,  
 Est différent du destin d'un auteur!

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre  
 Où tout Paris<sup>2</sup>, de votre art idolâtre,

1. Cette pièce est souvent citée par Voltaire sous le nom de *Pantao-dai*, épître à Mlle Clairon. (Ed.)

2. Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Porte en tribut son esprit et son cœur.  
 Vous récitez des vers plats et sans grâce,  
 Vous leur donnez la force et la douceur;  
 D'un froid récit vous réchauffez la glace :  
 Les contre-sens deviennent des raisons.  
 Vous exprimez par vos sublimes sons,  
 Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;  
 Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;  
 Vous exercez un magique pouvoir  
 Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.  
 On bat des mains, et l'auteur ébaudi  
 Se remercie, et pense être applaudi.

La toile tombe, alors le charme cesse.  
 Le spectateur apportait des présents  
 Assez communs de sifflets et d'encens;  
 Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,  
 L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui :  
 L'encens pour vous, et les sifflets pour lui.

Vous cependant, au doux bruit des éloges  
 Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,  
 Marchant en reine, et traînant après vous,  
 Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,  
 Vous admettez près de votre toilette  
 Du noble essaim la cohue indiscrete.  
 L'un dans la main vous glisse un billet doux;  
 L'autre à Passy<sup>1</sup> vous propose une fête;  
 Josse avec vous veut souper tête à tête;  
 Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.  
 On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.  
 Le pauvre auteur est tapi dans un coin,  
 Se fait petit, tient à peine une place.  
 Certain marquis, l'apercevant de loin,  
 Dit : « Ah ! c'est vous ; bonjour, monsieur Pancrace,  
 Bonjour : vraiment votre pièce a du bon. »  
 Pancrace fait révérence profonde,  
 Bégaye un mot, à quoi nul ne répond,  
 Puis se retire, et se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits menus,  
 Chez qui les arts sont toujours bienvenus,  
 Grand connaisseur, et pour vous plein de zèle,  
 Vous avertit que la pièce nouvelle  
 Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez, conduite par l'Amour :  
 On vous présente à la reine, aux princesses,  
 Aux vieux seigneurs, qui, dans leurs vieux propos,

1. Le traducteur a mis *Passy*, au lieu de *Kinsington*.



Vont regrettant le chant de la Duclos.  
 Vous recevez compliments et caresses;  
 Chacun accourt, chacun dit : « La voilà ! »  
 De tous les yeux vous êtes remarquée;  
 De mille mains on vous verrait claquée  
 Dans le salon, si le roi n'était là.  
 Pancrace suit : un gros huissier lui ferme  
 La porte au nez; il reste comme un terme,  
 La bouche ouverte et le front interdit :  
 Tel que Le Franc, qui, tout brillant de gloire,  
 Ayant en cour présenté son mémoire,  
 Crève à la fois d'orgueil et de dépit.

Il gratte, il gratte; il se présente, il dit :  
 « Je suis l'auteur.... » Hélas ! mon pauvre hère,  
 C'est pour cela que vous n'entrerez pas.  
 Le malheureux, honteux de sa misère,  
 S'esquive en hâte, et, murmurant tout bas  
 De voir en lui les neuf muses bannies,  
 Du temps passé regrettant les beaux jours,  
 Il rime encore, et s'étonne toujours  
 Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,  
 Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,  
 Quelque Fréron, dans *l'Ane littéraire*,  
 Vient l'entamer de sa dent mercenaire;  
 A l'aboyeur il reste abandonné,  
 Comme un esclave aux bêtes condamné.  
 Voilà son sort; et puis cherchez à plaire.

Mais c'est bien pis, hélas ! s'il réussit.  
 L'Envie alors, Euménide implacable,  
 Chez les vivants harpie insatiable,  
 Que la mort seule à grand'peine adoucit,  
 L'affreuse Envie, active, impatiente,  
 Versant le fiel de sa bouche écumante,  
 Court à Paris, par de longs sifflements,  
 Dans leurs greniers réveiller ses enfants.  
 A cette voix, les voilà qui descendent,  
 Qui dans le monde à grands flots se répandent,  
 En manteau court, en soutane, en rabat,  
 En petit-maitre, en petit magistrat.  
 Écoutez-les : « Cette œuvre dramatique  
 Est dangereuse, et l'auteur hérétique. »  
 Maître Abraham va sur lui distillant  
 L'acide impur qu'il vendait sur la Loire<sup>1</sup>;  
 Maître Crevier, dans sa pesante histoire

1. Le traducteur a substitué la Loire à la Tamise.

Qu'on ne lit point, condamne son talent.

Un petit singe, à face de Thersite,  
 Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,  
 Bel esprit faux<sup>1</sup> qui hait les bons esprits,  
 Fou sérieux que le bon sens irrite,  
 Echo des sots, trompette des pervers,  
 En prose dure insulte les beaux vers,  
 Poursuit le sage, et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,  
 Persécuteurs de l'art des Euripides,  
 Qui vont hurlant en phrases insipides  
 Contre la scène, et même contre vous.

Quand vos talents entraînent au théâtre  
 Un peuple entier, de votre art idolâtre,  
 Et font valoir quelque ouvrage nouveau,  
 Un possédé, dans le fond d'un tonneau<sup>2</sup>  
 Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,  
 Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,  
 Et vous dépeint au public abusé  
 Comme un démon en fille déguisé.  
 Ainsi toujours, unissant les contraires,  
 Nos chers Français, dans leurs têtes légères<sup>3</sup>,  
 Que tous les vents font tourner à leur gré,  
 Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.  
 O mes amis ! raisonnez, je vous prie ;  
 Un mot suffit. Si cet art est impie,  
 Sans répugnance il le faut abjurer ;  
 S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

XCII. — A MME DENIS.

SUR L'AGRICULTURE.

(14 mars 1761.)

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge  
 Comme le grand Virgile occupa son printemps !  
 Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage ;  
 Il cultivait la terre, et chantait ses présents.  
 Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,  
 D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,  
 Et, malgré Mævius, il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.  
 Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.

1. L'abbé Guyon et ses semblables.
2. L'auteur anglais a sans doute en vue les chaires des presbytériens.
3. Le traducteur transporte toujours la scène à Paris.

Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi.  
 Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.  
 L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue  
 Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.  
 Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris<sup>1</sup>,  
 Prêta des agréments au chalumeau champêtre;  
 Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,  
 Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.  
 Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise;  
 Ne célébrons jamais que ce que nous aimons  
 En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise :  
 Ou chantez vos plaisirs; ou quittez vos chansons;  
 Ce sont des faussetés, et non des fictions.

« Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?  
 Me dit un petit-maitre, amoureux du fracas.  
 Les Plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas :  
 On oublie, on espère, on jouit, on désire;  
 Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur,  
 S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur. »

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge  
 Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage;  
 Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,  
 Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite  
 T'ait noirci des poisons de sa langue maudite;  
 Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,  
 Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite :  
 Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,  
 Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

« Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi !  
 Succomber sous le poids d'un ennui volontaire ! »

De l'ennui ! Penses-tu que, retiré chez toi,  
 Pour les tiens, pour l'État, tu n'as plus rien à faire ?  
 La Nature t'appelle, apprends à l'observer;  
 La France a des déserts, ose les cultiver;  
 Elle a des malheureux : un travail nécessaire,  
 Ce partage de l'homme, et son consolateur,  
 En chassant l'indigence amène le bonheur :  
 Change en épis dorés, change en gras pâturages  
 Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.  
 Tes vassaux languissants, qui pleuraient d'être nés,  
 Qui redoutaient surtout de former leurs semblables,  
 Et de donner le jour à des infortunés,

1. Théocrite et Virgile étaient à la campagne, ou en venaient, quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galants.

Vont se lier gaiement par des nœuds désirables;  
 D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;  
 Turbilli<sup>1</sup>, dans l'Anjou, t'imites et t'applaudis;  
 Bertin<sup>2</sup>, qui dans son roi voit toujours sa patrie,  
 Prête un bras secourable à ta noble industrie;  
 Trudaine<sup>3</sup> sait assez que le cultivateur  
 Des ressorts de l'État est le premier moteur,  
 Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,  
 A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.

J'aime assez saint Benoît : il prétendit du moins<sup>4</sup>  
 Que ses enfants tondus, chargés d'utiles soins,  
 Méritassent de vivre en guidant la charrue,  
 En creusant des canaux, en défrichant des bois.  
 Mais je suis peu content du bonhomme François<sup>5</sup>;  
 Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,  
 Et voulut que ses fils, robustes fainéants,  
 Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.  
 Dieu veut que l'on travaille et que l'on s'évertue;  
 Et le sot mari d'Eve, au paradis d'Éden,  
 Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin<sup>6</sup>.  
 C'est la première loi donnée au premier homme,  
 Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.  
 Mais ne détournons point nos mains et nos regards  
 Ni des autres emplois, ni surtout des beaux-arts.  
 Il est des temps pour tout; et lorsqu'en mes vallées,  
 Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,  
 De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,  
 Sur la scène, à Paris, j'en fais verser peut-être;  
 Dans Versailles étonné j'attendris de grands cœurs;  
 Et, sans croire approcher de Racine, mon maître,  
 Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.

1. Le marquis de Turbilli, auteur d'un ouvrage sur les défrichements. (Ép.)

2. Contrôleur général. (Ép.) — 3. Intendant des finances. (Ép.)

4. Bénédict ou Benoît voulut que les mains de ses moines cultivassent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Plusieurs de leurs abbés réguliers sont devenus évêques; plusieurs ont eu des richesses immenses.

5. François d'Assise, en instituant les mendiants, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis sur le pauvre peuple, qui n'osa refuser son tribut d'aumône à des moines qui disaient la messe et qui confessaient : de sorte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le paysan, après avoir payé le roi, son seigneur, et son curé, est encore forcé de donner le pain de ses enfants à des cordeliers et à des capucins.

6. Cet ordre exprès, que la Genèse dit avoir été donné de Dieu à l'homme, de cultiver son jardin, fait bien voir quel est le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'Arabe Job est bien plus raisonnable : il dit que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler.

Au fond de son bournier je fais rentrer Fréron.  
 L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;  
 La représaille est juste; et je sais à propos  
 Confondre les pervers, et me moquer des sots.  
 En vain sur son crédit un délateur s'appuie;  
 Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas,  
 Je découvre, en riant, la tête de Midas<sup>1</sup>.  
 J'honore Diderot, malgré la calomnie;  
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie :  
 Les échos des rochers qui ceignent mon désert  
 Répètent après moi le nom de d'Alembert.  
 Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice;  
 Sans espoir et sans crainte il sait rendre justice :  
 Jamais adulateur, et toujours citoyen,  
 A son prince attaché sans lui demander rien,  
 Fuyant des factions les brigues ennemies  
 Qui se glissent parfois dans nos académies,  
 Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard<sup>2</sup>,  
 Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,  
 Et laisse aux parlements à réprimer l'Église;  
 Il s'élève à son Dieu, quand il foule à ses pieds  
 Un fatras dégoûtant d'arguments décriés;  
 Et son âme inflexible au vrai seul est soumise.  
 C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,  
 En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,  
 Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,  
 Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts  
 La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,  
 Vous qui, sans préjugés, sans vices, sans travers,  
 Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,  
 Soutenez mes travaux et ma philosophie;  
 Vous cultivez les arts, les arts vous ont suivie.  
 Le sang du grand Corneille<sup>3</sup>, élevé sous vos yeux,  
 Apprend, par vos leçons, à mériter d'en être.  
 Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux :  
 Son ombre entre nous trois aime encore à paraître;  
 Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris  
 Il faut abandonner la place aux Scudérys.

1. L'avocat général Omer Joly de Fleury. (Ép.)

2. Voyez les notes sur les convulsions et sur les billets de confession, deux ridicules et opprobres de la France, dans la pièce intitulée *le Pauvre Diable*, ci-dessous, p. 425 et suiv.

3. Mlle Corneille, mariée à M. Dupuits, officier de l'état-major.

## XCIII. — A MME ÉLIE DE BEAUMONT,

EN RÉPONSE A UNE ÉPÎTRE EN VERS AU SUJET DE MADEMOISELLE CORNEILLE.

(20 mai 1761.)

S'il est au monde une beauté  
 Qui de Corneille ait hérité,  
 Vous possédez cet apanage.  
 L'enfant dont je me suis chargé<sup>1</sup>  
 N'a point l'art des vers en partage;  
 Vous l'avez : c'est un avantage  
 Qui m'a quelquefois affligé,  
 Et que doit fuir tout homme sage.  
 Ce dangereux et beau talent  
 Est pour vous un simple ornement,  
 Un pompon de plus à votre âge;  
 Mais quand un homme a le malheur  
 D'avoir fait en forme un ouvrage,  
 Et quand il est monsieur l'auteur,  
 C'est un métier dont il enrage.

Les vers, la musique, l'amour,  
 Sont les charmes de notre vie;  
 Le sage en a la fantaisie,  
 Et sait les goûter tour à tour :  
 S'y livrer toujours, c'est folie.

## XCIV. — AU DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE.

(1761.)

Illustre protecteur des perdrix de Montrouge,  
 Des faucons, des auteurs, et surtout des catins;  
 Vous dont l'auguste sceptre au cuir blanc, au bout rouge,  
 Est l'effroi des cocus et l'amour des putains,  
 Vous daignez vous servir de votre aimable plume

Pour dire à la postérité  
 Que vous avez aimé certain Suisse effronté,  
 Très-indiscret auteur de plus d'un gros volume,  
 Mais dont l'esprit encor conserve sa gaieté.

Il pense comme monsieur Hume,  
 Il rit de la sotte âpreté  
 De tout dévot plein d'amertume;

1. Mlle Corneille. (Ép.)

Tranquillement il s'accoutume  
 A l'humaine méchanceté,  
 Le flambeau de la Vérité  
 Quelquefois dans ses mains s'allume;  
 Il doit être bientôt compté  
 Dans le rang d'un auteur posthume :  
 Mais quand le temps qui tout consume  
 Au néant l'aura rapporté,  
 Son nom, comme je le présume,  
 Ira, par votre grâce, à l'immortalité.

XCV. — A M<sup>LE</sup> CLAIRON.

(1765.)

Le sublime en tout genre est le don le plus rare;  
 C'est là le vrai phénix; et, sagement avare,  
 La nature a prévu qu'en nos faibles esprits  
 Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.  
 La médiocrité couvre la terre entière;  
 Les mortels ont à peine une faible lumière,  
 Quelques vertus sans force, et des talents bornés.  
 S'il est quelques esprits par le ciel destinés  
 A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,  
 A franchir des beaux-arts la limite ordinaire,  
 La nature est alors prodigue en ses présents;  
 Elle égale dans eux les vertus aux talents.  
 Le souffle du génie et ses fécondes flammes  
 N'ont jamais descendu que dans de nobles âmes;  
 Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré  
 Est le seul aliment de ce flambeau sacré.  
 Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus, et que Minerve anime,  
 Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toits  
 L'*Électre* de Sophocle aux accents de ta voix  
 (Non l'*Électre* française, à la mode soumise,  
 Pour le galant Itys si galamment éprise);  
 Toi qui peins la nature en osant l'embellir,  
 Souveraine d'un art que tu sus ennoblir,  
 Toi dont un geste, un mot, m'attendrit et m'enflamme  
 Si j'aime tes talents, je respecte ton âme.  
 L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi<sup>1</sup>,  
 Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;  
 Elles sont dans ton cœur. La vertu que j'encense

1. La foi, en poésie, signifie la bonne foi.

N'est pas des voluptés la sévère abstinence.  
 L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,  
 Des malheureux humains est le consolateur.  
 Lui-même il fut un dieu dans les siècles antiques;  
 On en fait un démon chez nos vils fanatiques :  
 Très-désintéressé sur ce péché charmant,  
 J'en parle en philosophe, et non pas en amant.  
 Une femme sensible, et que l'amour engage,  
 Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta<sup>1</sup>  
 Le démon Belphegor et madame Honesta,  
 L'Esopé des Français, le maître de la fable,  
 Ait de la Champmélé vanté la voix aimable,  
 Ses accents amoureux et ses sons affétés,  
 Echo des fades airs que Lambert<sup>2</sup> a notés;  
 Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître  
 Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,  
 T'aurait vue aussi noble, aussi Romaine qu'eux.  
 Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,  
 Le ciel me réservait ce flatteur avantage :  
 Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux  
 Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.  
 L'âme qui sait penser n'en est point étonnée;  
 Elle s'en affermit, loin d'être consternée;  
 C'est le creuset du sage; et son or altéré  
 En renaît plus brillant, en sort plus épuré.  
 En tout temps, en tout lieu, le public est injuste;  
 Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.  
 La malice, l'orgueil, un indigne désir  
 D'abaisser des talents qui font notre plaisir,  
 De flétrir les beaux-arts qui consolent la vie,  
 Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.  
 A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,  
 Il est, il fut ingrat, et le sera toujours.

Du siècle que j'ai vu tu sais quelle est la gloire :  
 Ce siècle des talents vivra dans la mémoire.

1. La Fontaine, dans son prologue de *Belphegor*, dédié à Mlle Champmélé, fameuse actrice pour son temps. La déclamation était alors une espèce de chant. La Motte a fait des stances pour Mlle Duclos, dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmélé : et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand : c'est un familier excessif et ridicule, qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

2. Lambert, auteur de quelques airs insipides, très-célèbre avant Lulli.



Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna  
 L'auteur d'*Iphigénie* et celui de *Cinna*,  
 Ce qu'essuya Quinault; ce que souffrit Molière,  
 Fénelon dans l'exil terminait sa carrière;  
 Arnauld, qui dut jouir du destin le plus beau,  
 Arnauld manquant d'asile, et même de tombeau.  
 De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?  
 La lumière, il est vrai, commence à se répandre;  
 Avec moins de talents on est plus éclairé :  
 Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.  
 Ce siècle ridicule est celui des brochures,  
 Des chansons, des extraits, et surtout des injures.  
 La barbarie approche : Apollon indigné  
 Quitte les bords heureux où ses lois ont régné;  
 Et, fuyant à regret son parterre et ses loges,  
 Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges<sup>1</sup>.

XCVI. — A HENRI IV.<sup>2</sup>

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince pendant la maladie du dauphin<sup>2</sup>.

(1766.)

Intrépide soldat, vrai chevalier, grand homme,  
 Bon roi, fidèle ami, tendre et loyal amant,  
 Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,  
 Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,  
 Henri, tous les Français adorent ta mémoire :  
 Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour;  
 Et peut-être autrefois quand j'ai chanté ta gloire,  
 Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.

Un des beaux rejetons de ta race chérie,  
 Des marches de ton trône au tombeau descendu,  
 Te porte, en expirant, les vœux de ta patrie,  
 Et les gémissements de ton peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faux tranchante,  
 On vit de citoyens une foule tremblante  
 Entourer ta statue et la baigner de pleurs;  
 C'était là leur autel, et, dans tous nos malheurs,  
 On t'implore aujourd'hui comme un dieu tutélaire.  
 La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,  
 Pieusement célèbre en des temps ténébreux,  
 N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,

1. Mlle Clairon venait de quitter le théâtre, et avait été passer quelque temps à Ferney (Éd.).

2. Père de Louis XVI. (Éd.)

De l'empire français n'est point la protectrice.  
 C'est toi, c'est ta valeur, ta bonté, ta justice,  
 Qui préside à l'État raffermi par tes mains.  
 Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères;  
 C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains  
 Invoquaient des héros, et non pas des bergères.

Oh ! si de mes déserts, où j'achève mes jours,  
 Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire !  
 Si, comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre  
 De l'ordre des destins interrompait le cours !  
 Si ma voix... ! Mais tout cède à leur arrêt suprême :  
 Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ses secours,  
 Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,  
 Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité  
 Est l'esclave éternel de la fatalité.

A d'immuables lois Dieu soumit la nature.

Sur ces monts entassés, séjour de la froidure,  
 Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,  
 Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,  
 Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune;  
 Ils sont hommes pourtant : notre mère commune  
 A daigné prodiguer des soins aussi puissants  
 A pétrir de ses mains leur substance mortelle,  
 Et le grossier instinct qui dirige leurs sens,  
 Qu'à former les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle.  
 Au livre des destins tous les jours sont comptés;  
 Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités  
 Epouvantent le lâche et consolent le sage.  
 Tout est égal au monde : un mourant n'a point d'âge.  
 Le dauphin le disait au sein de la grandeur,  
 Au printemps de sa vie, au comble du bonheur;  
 Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,  
 A son fils, à son père, à la cour attendrie.  
 O toi ! triste témoin de son dernier moment,  
 Qui lis de sa vertu ce faible monument,  
 Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,  
 Quels funestes exploits assurent sa mémoire,  
 Quels peuples malheureux on le vit conquérir,  
 Ce qu'il fit sur la terre.... il t'apprit à mourir !

---

XCVII. — A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

(1766.)

Croyez qu'un vieillard cacochyme,  
 Chargé de soixante et douze ans,  
 Doit mettre, s'il a quelque sens,

Son âme et son corps au régime.

Dieu fit la douce illusion  
Pour les heureux fous du bel âge;  
Pour les vieux fous l'ambition,  
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,  
Que Chaulieu même, et Saint-Aulaire,  
Tiraient encor quelque chanson  
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs;  
Et quand les derniers jours d'automne  
Laissent éclore quelques fleurs,  
On ne leur voit point les couleurs  
Et l'éclat que le printemps donne :  
Les bergères et les pasteurs  
N'en forment point une couronne.  
La Parque, de ses vilains doigts,  
Marquait d'un sept avec un trois  
La tête froide et peu pensante  
De Fleury, qui donna des lois  
A notre France languissante.  
Il porta le sceptre des rois,  
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement  
Pour un vieillard triste et pesant,  
De toute autre chose incapable;  
Mais vieux bel esprit, vieux amant,  
Vieux chanteur, est insupportable.

C'est à vous, ô jeune Boufflers,  
A vous, dont notre Suisse admire  
Le crayon, la prose, et les vers,  
Et les petits contes pour rire;  
C'est à vous de chanter Thémire,  
Et de briller dans un festin,  
Animé du triple délire  
Des vers, de l'amour et du vin.

---

XCVIII. — A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

(1766.)

Si vous brillez à votre aurore,  
Quand je m'éteins à mon couchant;  
Si dans votre fertile champ  
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,  
Lorsque mon terrain languissant

Est dégarni des dons de Flore ;  
 Si votre voix jeune et sonore  
 Prélude d'un ton si touchant,  
 Quand je fredonne à peine encore  
 Les restes d'un lugubre chant ;  
 Si des Grâces qu'en vain j'implore,  
 Vous devenez l'heureux amant ;  
 Et si ma vieillesse déplore  
 La perte de cet art charmant  
 Dont le dieu des vers vous honore ;  
 Tout cela peut m'humilier :  
 Mais je n'y vois point de remède ;  
 Il faut bien que l'on me succède,  
 Et j'aime en vous mon héritier.

---

## XCIX. — A M. DE CHABANON,

QUI DANS UNE PIÈCE DE VERS EXHORTAIT L'AUTEUR A QUITTER L'ÉTUDE  
 DE LA MÉTAPHYSIQUE POUR LA POÉSIE.

( 27 auguste 1766. )

Aimable amant de Polymnie,  
 Jouissez de cet âge heureux  
 Des voluptés et du génie ;  
 Abandonnez-vous à leurs feux :  
 Ceux de mon âme appesantie  
 Ne sont qu'une cendre amortie,  
 Et je renonce à tous vos jeux.  
 La fleur de la saison passée  
 Par d'autres fleurs est remplacée.

Une sultane avec dépit,  
 Dans le vieux sérail délaissée,  
 Voit la jeune entrer dans le lit  
 Dont le Grand Seigneur l'a chassée.

Lorsque Élie était décrépit,  
 Il s'enfuit, laissant son esprit  
 A son jeune élève Elisée.  
 Ma muse est de moi trop lassée ;  
 Elle me quitte, et vous chérit :  
 Elle sera mieux caressée.

---

## C. — A MME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE DE LA TOUR DU PIN.

Fille de ces dauphins de qui l'extravagance  
 S'ennuya de régner pour obéir en France ;

Femme aimable, honnête homme, esprit libre et hardi,  
 Qui, n'aimant que le vrai, ne suis que la nature;  
 Qui méprisais toujours le vulgaire engourdi  
     Sous l'empire de l'imposture;  
 Qui ne conçus jamais la moindre vanité  
     Ni de l'éclat de la naissance,  
     Ni de celui de la beauté,  
     Ni du faste de l'opulence;  
 Tu quittes le fracas des villes et des cours,  
 Les spectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,  
     Pour consoler mes derniers jours  
     Dans ma solitude profonde.  
 En habit d'amazone, au fond de mes déserts,  
 Je te vois arriver plus belle et plus brillante  
 Que la divinité qui naquit sur les mers.  
 D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante  
 Apporte un jour nouveau dans mon obscurité;  
 Ce n'est point de l'Amour le flambeau redoutable,  
     C'est celui de la Vérité :  
 C'est elle qui t'instruit, et tu la rends aimable.  
     C'est ainsi qu'auprès de Platon,  
     Auprès du vieux Anacréon,  
     Les belles nymphes de la Grèce  
     Accouraient pour donner leçon  
     Et de plaisir et de sagesse.

La légende nous a conté  
 Que l'on vit sainte Thècle, au public exposée,  
 Suivant partout saint Paul, en homme déguisée,  
 Braver tous les brocards de la malignité.

Cet exemple de piété  
 En tout pays fut imité  
 Chez la révérende prêtrise :  
 Chacun des Pères de l'Eglise  
 Eut une femme à son côté.  
 Il n'est point de François de Sale  
 Sans une dame de Chantal :  
 Un dévot peut penser à mal,  
 Mais ne donne point de scandale.

Bravez donc les discours malins,  
 Demeurez dans mon ermitage,  
 Et craignez plus les jeunes saints  
 Que les fleurettes d'un vieux sage.

---

## CI. — A MME DE SAINT-JULIEN.

(1768.)

Des contraires bel assemblage,  
 Vous qui, sous l'air d'un papillon,  
 Cachez les sentiments d'un sage,  
 Revolez de mon ermitage  
 A votre brillant tourbillon;  
 Allez chercher l'illusion,  
 Compagne heureuse du bel âge;  
 Que votre imagination,  
 Toujours forte, toujours légère,  
 Entre Boufflers et Voisenon  
 Répande cent traits de lumière;  
 Que Diane <sup>1</sup>, que les Amours,  
 Partagent vos nuits et vos jours.  
 S'il vous reste en ce train de vie,  
 Dans un temps si bien employé,  
 Quelques moments pour l'amitié,  
 Ne m'oubliez pas, je vous prie;  
 J'aurais encor la fantaisie  
 D'être au nombre de vos amants :  
 Je cède ces honneurs charmants  
 Aux doyens de l'Académie <sup>2</sup>.  
 Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,  
 Je prétends de ces jeunes gens  
 Surpasser la galanterie,  
 S'ils me passent en beaux talents.  
 Ces petits vers froids et coulants  
 Sentent un peu la décadence :  
 On m'assure qu'en plus d'un sens  
 Il en est tout de même en France.  
 Le bon temps reviendra, je pense;  
 Et j'ai la plus ferme espérance  
 Dans un de messieurs vos parents <sup>3</sup>.

1. Mme de Saint-Julien aimait beaucoup la chasse. (Éd.)

2. Les doyens de l'Académie française, en 1768, étaient le maréchal de Richelieu, reçu en 1720, et MM. d'Olivet et Hénault, reçus en 1723. (Éd.)

3. Le duc de Choiseul. (Éd.)

CII. — A MON VAISSEAU<sup>1</sup>.

(1768.)

O vaisseau qui portes mon nom,  
 Puisses-tu comme moi résister aux orages!  
 L'empire de Neptune a vu moins de naufrages  
 Que le Permesse d'Apollon.  
 Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages  
 Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.  
 Va débarquer sur ces rivages  
 Patouillet, Nonnotte et Fréron;  
 A moins qu'aux chantiers de Toulon  
 Ils ne servent le roi noblement et sans gages.  
 Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion.  
 Tu verras, dans les champs qu'arrose la Tamise,  
 La Liberté superbe auprès du trône assise :  
 Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;  
 Et, malgré ses partis, sa fougue et sa licence,  
 Elle tient dans ses mains la corne d'abondance  
 Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informerait guère  
 Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,  
 Ou si ton breton nautonier  
 Te conduit près de Naples, en ce séjour fertile  
 Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier  
 Que de la cendre de Virgile.  
 Ne va point sur le Tibre : il n'est plus de talents,  
 Plus de héros, plus de grand homme;  
 Chez ce peuple de conquérants  
 Il est un pape, et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara  
 Le redoutable fils d'Alcmène,  
 Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira,  
 Et qui des dieux jaloux brava toujours la haine.  
 Tu verras en Espagne un Alcide nouveau<sup>2</sup>,  
 Vainqueur d'une hydre plus fatale,  
 Des superstitions déchirant le bandeau,

1. Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé *le Voltaire*.

— Piron dit, en apprenant cette nouvelle :

Si j'avais un vaisseau qui s'appelât *Voltaire*,  
 Sous cet auspice heureux j'en ferais un corsaire. (Ép.)

2. M. le comte d'Aranda.

Plongeant dans la nuit du tombeau  
 De l'inquisition la puissance infernale.  
 Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale;  
 Car tu parles, sans doute, ainsi que le vaisseau  
     Qui transporta dans la Colchide  
 Les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide.  
 Baptisé sous mon nom, tu parles hardiment :  
 Que ne diras-tu point des énormes sottises  
     Que mes chers Français ont commises  
     Sur l'un et sur l'autre élément!

Tu brûles de partir : attends, demeure, arrête;  
 Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins.  
 Libre de passions, et d'erreurs, et de soins,  
 J'ai su de mon asile écarter la tempête :  
 Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,  
     Dans l'abondance, et dans la paix,  
     Mon âme est encore inquiète;  
 Des méchants et des sots je suis encor trop près :  
 Les cris des malheureux percent dans ma retraite.  
 Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui  
     Déshonore trop ma patrie.  
 Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,  
     Le *Tacite* de La Blétrie.  
 Je n'y tiens point, je pars, et j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais, sans suite et sans méthode,  
 De ces pensers divers où j'étais égaré,  
 Comme tout solitaire à lui-même livré,  
     Ou comme un fou qui fait une ode,  
 Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,  
 Avec l'aube du jour m'apparut, et me dit :  
 « Tu trouveras partout la même impertinence;  
     Les ennuyeux et les pervers  
     Composent ce vaste univers :  
     Le monde est fait comme la France. »  
 Je me rendis à la raison;  
 Et, sans plus m'affliger des sottises du monde,  
 Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,  
 Et je restai dans ma maison.

### CHII. — A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

(1769.)

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,  
 Zolle de Quinault, et flatteur de Louis,  
 Mais oracle du goût dans cet art difficile



Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,  
 Dans la cour du palais je naquis ton voisin;  
 De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;  
 Siècle de grands talents bien plus que de lumière,  
 Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.  
 Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil;  
 Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil.  
 Chez ton neveu Dongois<sup>2</sup> je passai mon enfance;  
 Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.  
 Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,  
 A l'hôtel Rambouillet<sup>3</sup> contre toi réunis,  
 Qui voulaient, pour loyer de tes rimes sincères,  
 Couronné de lauriers t'envoyer aux galères.  
 Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,  
 Et du sel de tes vers la piquante âcreté.  
 Louis avait du goût, Louis aimait la gloire :  
 Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;  
 Et, satirique heureux, par ton prince avoué,  
 Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans, ces singes de leur mattre,  
 Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître.  
 On admira dans toi jusqu'au style un peu dur  
 Dont tu défigurais le vainqueur de Namur,  
 Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie,  
 Du haineux janséniste en son temps applaudie;  
 Et l'Équivoque même, enfant plus ténébreux,  
 D'un père sans vigueur avorton malheureux.  
 Des muses dans ce temps, au pied du trône assises,  
 On aimait les talents, on passait les sottises.  
 Un maudit Écossais, chassé de son pays,  
 Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.  
 L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,  
 Sous l'abbé Terrasson<sup>4</sup> calculant son système,

1. Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,  
 Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil.

La maison était fort vilaine, et le jardin aussi.

2. Boileau a dit quelque part : *M. Dongois, mon illustre neveu.* C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du Palais avec toute la famille de Boileau.

3. L'hôtel Rambouillet se déchaîna longtemps contre Boileau, qui avait accablé, dans ses satires, Chapelain, très-estimé et recherché dans cette maison, mauvais poète, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poète, et de plus plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur : il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très-bien fait, et nous l'exhortons à continuer.

4. L'abbé Terrasson, traducteur de Diodore de Sicile, philosophe et

Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,  
 Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs;  
 Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique  
 Succéda dans Paris à ton art poétique.  
 Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,  
 Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.  
 On passa du Permesse au rivage du Gange,  
 Et le sacré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus.  
 Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus;  
 Économe sensé, renfermé dans lui-même,  
 Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.  
 La France était blessée : il laissa ce grand corps  
 Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,<sup>1</sup>  
 Se rétablir lui-même en vivant de régime.  
 Mais si Fleury fut sage, il n'eut rien de sublime;  
 Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts :  
 Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.  
 Pardon si contre moi son ombre s'en irrite,  
 Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.  
 Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,  
 Une place à Racine<sup>1</sup>, à Crébillon du pain.  
 Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,  
 De la droite raison rivaux évangéliques,  
 Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,  
 S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.  
 Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,  
 Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.  
 J'ai vu ces factions, semblables aux brigands  
 Rassemblés dans un bois pour voler les passants;  
 Et, combattant entre eux pour diviser leur proie,  
 De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.  
 J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,  
 Maudit comme les Juifs, et comme eux dispersé;  
 L'autre, plus méprisé, tombant dans la poussière  
 Avec Guyon<sup>2</sup>, Fréron, Nonnotte, et Sorinière.

savant, mais entêté du système de Law. Il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invincible. Les colporteurs qui débitaient sa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Law de rembourser la religion catholique. Law lui répondit que l'Eglise n'était pas si sotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant.

1. Louis Racine, fils du grand Racine.

2. Guyon, auteur de plusieurs livres, comme de *l'Oracle des philosophes*. Fréron est connu; Nonnotte est, ainsi que Fréron, un ex-jésuite et un folliculaire; Sorinière, nous ne savons quel est cet auteur.

Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirants,  
 Au milieu des billets exigés des mourants,  
 Dans cet amas confus d'opprobre et de misère,  
 Qui distingue mon siècle et fait son caractère,  
 Quels chants pouvaient former les enfants des neuf sœurs ?  
 Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,  
 Des chantres de nos lois les voix sont étouffées :  
 Au siècle des Midas on ne voit point d'Orphées.  
 Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,  
 Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier :  
 De dépit et de honte il a brisé sa lyre.

Ce temps est, réponds-tu, très-bon pour la satire.  
 Mais quoi ! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,  
 Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot ?  
 Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,  
 Et railler un Coger dont tout Paris se raille ?  
 Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois.  
 A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.  
 Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense,  
 J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance ;  
 Je dis au riche avare : « Assiste l'indigent ; »  
 Au ministre des lois : « Protège l'innocent ; »  
 Au docteur tonsuré : « Sois humble et charitable,  
 Et garde-toi surtout de damner ton semblable. »  
 Malgré soixante rivers, escortés de seize ans <sup>1</sup>,  
 Je fais au monde encore entendre mes accents.  
 Du fond de mes déserts, aux malheureux propice,  
 Pour Sirven <sup>2</sup> opprimé je demande justice :  
 Je l'obtiendrai, sans doute ; et cette même main,  
 Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin,  
 Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée  
 Qu'un vil juge a proscrite, et non déshonorée.  
 Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments,  
 Et les pédants jaloux, et les petits tyrans.  
 J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.  
 Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.  
 Je vous ai confondus, vils calomnieateurs,  
 Détestables cagots, infâmes délateurs ;

1. L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers.

2. Sirven est cet homme si innocent et si connu dont M. de Voltaire prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui et sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé Trinquet, donna les conclusions suivantes : « Je requiers que l'accusé, dûment atteint et convaincu de parricide, soit banni pour dix ans. » Ce Trinquet était ivre sans doute quand il conclut ainsi ; mais les juges ! Et c'est de pareils imbéciles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin M. de Voltaire est venu à bout de faire rendre justice à cette famille.

Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître  
 De vos traits empestés me vengera peut-être.  
 Oui, déjà Saint-Lambert <sup>1</sup>, en bravant vos clameurs,  
 Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;  
 Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,  
 Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.  
 Nous nous verrons, Boileau : tu me présenteras  
 Chapelain, Scudéry, Perrin, Pradon, Coras.  
 Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,  
 Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses <sup>2</sup>.  
 Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :  
 Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser :  
 Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée  
 La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.  
 J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever;  
 Et si ton goût sévère a pu désapprouver  
 Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,  
 Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.  
 Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement  
 Aux badauds effarés dire mon sentiment;  
 Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :  
 S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.  
 A table avec Vendôme, et Chapelle, et Chaulieu,  
 M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,  
 Secondé de Ninon, dont je fus légataire,  
 J'adoucirai les traits de ton humeur austère.  
 Partons : dépêche-toi, curé de mon hameau,  
 Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

---

CIV. — A L'AUTEUR DU LIVRE DES TROIS IMPOSTEURS<sup>3</sup>.

(1769.)

Inspide écrivain, qui crois à tes lecteurs  
 Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs,  
 D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième?  
 Pourquoi, pauvre ennemi de l'essence suprême,  
 Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,  
 Et les œuvres de l'homme avec Dieu, son auteur?...  
 Corrige le valet, mais respecte le maître.

1. M. de Saint-Lambert, dans son excellent poème des *Quatre Saisons*.
2. Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de Théophile, auquel il pensa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que Garasse.
3. Ce livre *Des Trois Imposteurs* est un très-mauvais ouvrage, plein d'un athéisme grossier, sans esprit, et sans philosophie.

Dieu ne doit point pâtre des sottises du prêtre :  
Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.

De lézards et de rats mon logis est rempli ;  
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie  
Sous le manteau du sage est atteint de manie.  
Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,  
Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron :  
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.  
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.

C'est le sacré lien de la société,  
Le premier fondement de la sainte équité,  
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,  
Pouvaient cesser jamais de le manifester,  
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.  
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent.  
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent  
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,  
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler.  
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence  
Dans le chemin du crime ose les rassurer,  
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer ?  
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles ?  
Tes amis, au besoin, plus sûrs et plus utiles ?  
Ta femme plus honnête ? et ton nouveau fermier,  
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer ?...  
Ah ! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence  
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,  
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés ;  
Des Césars avilis la grandeur usurpée ;  
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée ;  
Des faquins en sandale, excrément des humains,  
Trepnant dans notre sang leurs détestables mains ;  
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,  
Et de Paris sanglant les horribles matines :  
Je connais mieux que toi ces affreux monuments ;  
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.  
Mais, de ce fanatisme ennemi formidable,  
J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le diable.  
Je distinguai toujours de la religion  
Les malheurs qu'apporta la superstition.  
L'Europe m'en sut gré ; vingt têtes couronnées  
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,  
Tandis que Patouillet m'injurait en vain.  
J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.

On les vit opposer, par une erreur fatale,  
 Les abus aux abus, le scandale au scandale.  
 Parmi les factions ardents à se jeter,  
 Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.  
 L'Europe par eux tous fut longtemps désolée;  
 Ils ont troublé la terre, et je l'ai consolée.  
 J'ai dit aux disputants l'un sur l'autre acharnés :  
 « Cessez, impertinents; cessez, infortunés;  
 Très-sots enfants de Dieu, chérissez-vous en frères,  
 Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères. »  
 Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés  
 En ont poussé des cris du sage méprisés;  
 Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme  
 De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,  
 Où la philosophie, éclairant les humains,  
 Doit les conduire en paix au pied du commun maître;  
 Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :  
 On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,  
 Il n'amènera plus deux témoins à sa suite<sup>1</sup>  
 Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.

A l'attrayante sœur d'un gros bénéficié  
 Un amant huguenot pourra se marier;  
 Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,  
 On verra l'indigence habillée et nourrie;  
 Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,  
 Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.  
 Le Turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,  
 Chez l'abbé Tamponnet ira boire en Sorbonne<sup>2</sup>.  
 Mes neveux souperont sans rancune et gaiement  
 Avec les héritiers des frères Pompignan;  
 Ils pourront pardonner à ce dur La Blétrie<sup>3</sup>  
 D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.  
 Entre les beaux esprits on verra l'union.  
 Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

1. En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

2. Tamponnet était en effet docteur de Sorbonne.

3. La Blétrie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

## CV. — A M. DE SAINT-LAMBERT.

(1769.)

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule  
 Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,  
 Qui peignez la nature, et qui l'embellissez,  
 Que vos *Saisons* m'ont plu ! que mes sens émoussés  
 A votre aimable voix se sentirent renaître !  
 Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre !  
 Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez.

Dans ces temps malheureux, si longtemps désertés,  
 Sur les pas du Travail j'ai conduit l'Abondance ;  
 J'ai fait fleurir la Paix et régner l'Innocence.  
 Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés ;  
 Ces granges, ces hameaux désormais habités,  
 Ces landes, ces marais changés en pâturages,  
 Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvrages :  
 Ouvrages fortunés, dont le succès constant  
 De la mode et du goût n'est jamais dépendant ;  
 Ouvrages plus chéris que *Mérope* et *Zaïre*,  
 Et que n'atteindront point les traits de la satire !

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,  
 Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits,  
 Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,  
 Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière !  
 Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,  
 Embellir sagement son champêtre séjour,  
 Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !  
 De ses heureux succès quelques fripons gémissent ;  
 Un vil cagot mitré <sup>1</sup>, tyran des gens de bien,  
 Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien :  
 Le sage ministère écoute avec surprise ;  
 Il reconnaît Tartuffe, et rit de sa sottise.

Cependant le vieillard achève ses moissons ;  
 Le pauvre en est nourri : ses chanvres, ses toisons,  
 Habillent décemment le berger, la bergère.  
 Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère ;  
 Il donne une chasuble au bon curé du lieu,  
 Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu.  
 Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie

1. On ne sait quel est le misérable brouillon dont l'auteur parle ici ; dès que nous en serons informés, nous lui rendrons toute la justice qu'il mérite. — C'était l'évêque d'Annecy, Biord, qui proposa au duc de Choiseul de faire enlever Voltaire de son château. (Ed.)

De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,  
 D'en ranimer les traits par son beau coloris,  
 D'inspirer aux humains le goût de la retraite.  
 Mais de nos chers Français la noblesse inquiète,  
 Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours;  
 Les folles vanités consomment ses beaux jours :  
 Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.

Plutus est dans Paris, et c'est là qu'il appelle  
 Les voisins de l'Adour, et du Rhône, et du Var :  
 Tous viennent à genoux environner son char ;  
 Les uns montent dessus, les autres dans la boue  
 Baisent, en soupirant, les rayons de sa roue.  
 Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,  
 A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,  
 Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée.  
 Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée,  
 De sergent des impôts il obtient un emploi ;  
 Il vient dans son hameau, tout fier ; *De par le roi*,  
 Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,  
 Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,  
 Et traîne en des cachots le père et les enfants.

Vous le savez, grand Dieu ! j'ai vu des innocents,  
 Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,  
 Pour cinq sous<sup>1</sup> de tabac envoyés aux galères.

Chers enfants de Cérès, ô chers agriculteurs !  
 Vertueux nourriciers de vos persécuteurs,  
 Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,  
 Écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières ?  
 Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr  
 En maudissant les champs que vos mains font fleurir ?

1. AVIS AUX IMPRIMEURS. On avait imprimé *cinq sols*, au lieu de *cinq sous*. Ce n'est que dans l'ancien jargon du barreau qu'on prononce *sol* ; et encore ce n'est que dans un seul cas, *au sol la livre*. En toute occasion on dit et on écrit *sou*.

... Mais aussi, quand il n'a pas un *sou*,  
 Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un *fou*.  
 (Comédie du *Joueur*.)

L'auteur ne dit pas

Quand il n'a pas un *sol*,  
 Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un *fol*.

Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, parle souvent du conseiller *Quatre-Sous*, et jamais du conseiller *Quatre-Sols*.

La plupart des libraires font aussi la faute d'imprimer Westphalie, Wirtemberg, Wirtzbourg, etc. Ils ne savent pas que c'est comme s'ils imprimaient Vienne au lieu de Vienne, et Wétéravie pour Vétéravie. Ils ne savent pas que ce double W des Allemands est leur V consonne. Nous prononçons comme eux Vestphalie, Virtemberg. Nous ne nous servons jamais du double W pour écrire Ouest, Ouate, Oui, Ou is ! Nous n'avons adopté le double W que pour écrire quelques noms pro-



Un temps viendra sans doute où des lois plus humaines  
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes :  
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien ;  
Car pour ce monde-ci je n'en n'espère rien.

*Extremum.... quod te alloquor, hoc est.*

Le 31 mars 1769.

CVI. — A M. DE LA HARPE.

(1769.)

Des dames de Paris Boileau fit la satire.  
De la moitié du monde, hélas ! faut-il médire ?  
Jean-Jacque, assez connu par ses témérités,  
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.  
Il leur a préféré l'innocente faiblesse,  
Les faciles appas de sa grosse Suisse ;  
Qui, contre son amant ayant peu combattu,  
Se défait d'un faux germe, et garde sa vertu.  
« Mais nos dames, dit-il, sont fausses et galantes,  
Sans esprit, sans pudeur, et fort impertinentes ;  
Elles ont l'air hautain, mais l'accueil familier,  
Le ton d'un petit-maitre, et l'œil d'un grenadier. »  
O le méchant esprit ! gardez-vous bien de lire  
De ce grave insensé l'insipide délire.

Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits  
Les dames de Versaille et celles de Paris.  
Étudiez leur goût : vous trouverez chez elles  
De l'esprit sans effort, des grâces naturelles,  
De l'art de converser les naïves douceurs,  
L'honnête liberté qui réforma nos mœurs,  
Et tous ces agréments que souvent Polymnie  
Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne connaissez-vous point une femme de bien,  
Aimable en ses propos, décente en son maintien,  
Belle sans être vaine, instruite, et pourtant sage ?

pres anglais ; le tyran Cromwell, l'insolent Warburton, le savant Wiston, le téméraire Wolston, etc.

On fait aussi la faute d'imprimer *je crois d'aller, je crois de faire*. Il faut mettre *je crois aller, je crois faire*.

On imprime encore : *qu'il aie fait, qu'il aie voyagé*, etc. Il faut qu'il ait fait, qu'il ait voyagé.

On ne manque jamais de dire et d'imprimer *intimement, unanimement* : il faut ôter l'accent, et dire *unanimement, intimement*, parce que ces adverbes viennent d'*unanime, intime*, et non d'*unanimé, intimé*.

Presque tous les livres imprimés en ce pays sont remplis de pareilles fautes. Les éditeurs doivent avoir une grande attention, afin qu'on ne dise pas

*In qua scribebat barbara terra fuit.*

Elle n'est pas pour vous ; mais briguez son suffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus ?

Avec tous les attraita vous faut-il des vertus ?

Faites-vous présenter par certain secrétaire

Chez certaine beauté dont le nom doit se taire ;

C'est Vénus-Uranie, épouse du dieu Mars<sup>1</sup>.

C'est elle dont l'esprit anime les beaux-arts ;

Non celle qu'on voyait, sous le fils de Cynire,

De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire,

Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.

Il est vrai qu'en sa cour il est très-peu d'auteurs ;

Dans les palais des dieux elle vit retirée.

Vénus est philosophe au sein de l'empyrée :

Mais sa philosophie est de faire du bien ;

Elle exige surtout que je n'en dise rien.

Sur mille infortunés que sa bonté console

J'ai promis le secret, et je lui tiens parole.

Toi qui peignis si bien, dans un style épuré,

Une tendre novice, un honnête curé<sup>2</sup> ;

Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire,

Entre Mars et Vénus tâche de t'introduire.

Déjà de leurs bienfaits tu connais le pouvoir :

Il est un plus grand bien, c'est celui de les voir.

Mais ce bonheur est rare ; et le dieu de la guerre

Garde son cabinet, dont on n'approche guère.

Je sais plus d'un brave homme, à sa porte assidu,

Qui lui doit sa fortune, et ne l'a jamais vu.

Il faut entrer pourtant ; il faut que les Apelles

Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles,

Et, pleins de leurs vertus ainsi que de leurs traits,

En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers seront plus beaux, et ta muse plus fière

D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.

Courtin jadis en vers à Sonning dit : « Adieu,

Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu. »

Moi, je te dis en prose : « Enfant de l'Harmonie,

Présente mon hommage à Vénus-Uranie. »

# CVII. — A M. PIGAL.

(1770.)

Cher Phidias, votre statue

Me fait mille fois trop d'honneur ;

1. Mme de Choiseul, femme du ministre de la guerre. (Éd.)

2 Le curé du drame de *Mélanie*, de La Harpe. (Éd.)

Mais quand votre main s'évertue  
 A sculpter votre serviteur,  
 Vous agacez l'esprit railleur  
 De certain peuple rimailleur,  
 Qui depuis si longtemps me hue.  
 L'ami Fréron, ce barbouilleur  
 D'écrits qu'on jette dans la rue,  
 Sourdement de sa main crochue  
 Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur  
 Qui nous consume et qui nous tue,  
 Le Temps, aidé de mon pasteur,  
 Ait d'un bras exterminateur  
 Enterré ma tête chenue.  
 Que ferez-vous d'un pauvre auteur  
 Dont la taille et le cou de grue,  
 Et la mine très-peu joufflue,  
 Feront rire le connaisseur?

Sculptez-nous quelque beauté nue,  
 De qui la chair blanche et dodue  
 Séduise l'œil du spectateur,  
 Et qui dans son âme insinue  
 Ces doux désirs et cette ardeur  
 Dont Pygmalion le sculpteur,  
 Votre digne prédécesseur,  
 Brûla, si la fable en est crue.

Au marbre il sut donner un cœur,  
 Cinq sens, instruments du bonheur,  
 Une âme en ces sens répandue;  
 Et, soudain fille devenue,  
 Cette fille resta pourvue  
 De doux appas que sa pudeur  
 Ne dérobaît point à la vue :  
 Même elle fut plus dissolue  
 Que son père et son créateur.  
 Que cet exemple si flatteur  
 Par vos beaux soins se perpétuel

---

CVIII. — AU ROI DE LA CHINE,  
 SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.  
 (1771.)

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine!  
 Ton trône est donc placé sur la double colline?

1. Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a

On sait dans l'Occident que, malgré mes travers,  
 J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.  
 David même me plut, quoique, à parler sans feinte,  
 Il prône trop souvent sa triste cité sainte,  
 Et que d'un même ton sa muse à tout propos  
 Fasse danser les monts et reculer les flots.  
 Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde;  
 Il est plus varié, sa veine est plus féconde;  
 Il a lu son Horace, il l'imite; et vraiment  
 Ta majesté chinoise en devrait faire autant.

Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère  
 L'art de la poésie à l'homme est nécessaire.  
 Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd;  
 Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd :  
 Les vers sont en effet la musique de l'âme.

composé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poème en vers chinois et en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de son poème.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme presque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puisse suffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; et ce mot, avec une petite marque additionnelle, en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerais, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui composent la langue; et à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consomme donc dans le soin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation, qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées absolument nécessaire, par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long, qui est, comme on sait, de race tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, et les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, et il a fallu des années, pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poème de *Moukden*, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, et que leur ignorance est égale à leur flerté.

Le poème de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet, qui est l'éloge de ses ancêtres, et où la piété filiale semble natu-

O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,  
 Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris  
 Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.  
 Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure  
 Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,  
 De deux alexandrins côte à côte marchants,  
 L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens?  
 Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,  
 On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux  
 Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,  
 Plus importun cent fois que les aides, gabelles,  
 Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,  
 Bulle *Unigenitus*, billets aux confessés<sup>1</sup>,  
 Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.  
 Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines

relle; soit dans les descriptions, instructives pour nous, de la ville de Moukden, et des animaux, des plantes de cette vaste province; soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poètes.

Ce qui est surtout très-remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'Être suprême. On doit peser ces paroles à la page 103 de la traduction : « Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux. » Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solennels avec l'athéisme? N'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions? fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère?

Il est triste que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur et à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille; il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis.

Une chose qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, et son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que, tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Égypte : les Égyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu; les Égyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldéens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit; tout est différent entre ces deux peuples. Le P. Parennin réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ses Lettres à M. de Mairan.

1. Ce passage n'a guère besoin de commentaire. On sait assez quelle peine la sagesse du roi très-chrétien et du ministère a eue à calmer toutes ces querelles, aussi odieuses que ridicules. Elles ont été poussées jusqu'à refuser la sépulture aux morts. Ces horribles extravagances sont certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardiesse d'envoyer des missionnaires.

Ainsi que tout le reste est parsemé d'épines.  
 A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.  
 Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici :  
 C'est de l'esprit français la devise éternelle.  
 Je veux m'y conformer, et, d'un crayon fidèle,  
 Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.  
 Ecoute : mon partage est d'ennuyer les rois.  
 Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)  
 Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles  
 Occupent tous les mois l'infatigable main  
 Des sales héritiers d'Estienne et de Plantin<sup>1</sup>.  
 Cept rames de journaux, des rats fatale proie,  
 Sont le champ de bataille où le sort se déploie.  
 C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat<sup>2</sup>  
 Qui vint de Montauban pour gouverner l'État.  
 Il donna des leçons à notre Académie,  
 Et fut très-mal payé de tant de prud'homie.  
 Du jansénisme obscur le fougueux gazetier<sup>3</sup>  
 Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier;  
 Hayer<sup>4</sup> poursuit de loin les encyclopédistes;  
 Linguet fond en courroux sur les économistes<sup>5</sup>;

1. Probablement l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parce que leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les Estienne et les Plantin étaient des imprimeurs très-savants et très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

2. L'auteur fait allusion, sans doute, à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui, dans son discours de réception à l'Académie française, sembla insulter plusieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaisanteries. Mais ces facéties ne portent point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme.

3. On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement et régulièrement sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis plusieurs années. Rien ne ressemble moins à l'*Ecclésiastique* ou à l'*Ecclésiaste* que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de l'Épître au roi de la Chine donne le nom d'obscur au jansénisme. Il ne l'était pas du temps de Pascal, d'Arnaud, et de la duchesse de Longueville; mais depuis qu'il est devenu une caverne de convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires les gens de bien éclairés qui soutiennent les droits de l'Eglise gallicane et de toute Eglise, contre les usurpations de la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens, et non des jansénistes : ils méritent les remerciements de l'Europe.

4. On croit que cet Hayer était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on disait des injures au *Dictionnaire encyclopédique*. On appelait ce journal *chrétien*; comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé; cependant il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite.

5. Les économistes sont une société qui a donné d'excellents morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre, et sur plusieurs

A brûler les païens Ribalier se morfond !;

Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont ?;

objets qui intéressent le genre humain. M. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes, auteurs des *Ephémérides du citoyen*, et s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé La Blétie lui a suscitées.

1. Ceci est une allusion visible à la grande querelle de M. Ribalier, principal du collège Mazarin, avec M. Marmontel de l'Académie française, auteur du célèbre ouvrage moral intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice et les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour M. Marmontel, et la Sorbonne pour M. Ribalier. M. de Beaumont, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la Faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long, qui en fut informé par le P. Amyot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour leur savoir et pour leurs services; mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses Etats, et continua à faire des vers.

2. Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui. Pour y parvenir, il composa des romans, et écrivit contre les romans; il fit des comédies, et publia que la comédie est une œuvre du malin. Jean-Jacques, dans ses livres, disait : *O mon ami !* avec effusion de cœur, et se brouillait avec tous ses amis. Jean-Jacques s'écriait dans les préfaces de ses brochures : *O ma patrie ! ma chère patrie !* et il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ses coudees franches. Il écrivait que les prédicants de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicants étaient des fripons et des hérétiques. « *O mon cher pasteur de Boveresse ! a boovibus*, s'écriait-il encore dans ses brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pasteur selon le cœur de Dieu et selon le mien ! et que vous m'avez fait verser de larmes de joie ! » Mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

Dè là, Jean-Jacques, vêtu en Arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; et comme la nation anglaise faisait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouïs, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean-Jacques sérieusement, et donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean-Jacques quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive Eglise, mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expressions malsonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de son côté, répondit sérieusement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre : *Jean-Jacques à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de

Palissot contre eux tous puissamment s'évertue<sup>1</sup> :  
 Que de fiel s'évapore, et que d'encre est perdue !  
 Parmi les combattants vient un rimeur gascon<sup>2</sup>,  
 Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,  
 Qui, pour se signaler, refait *la Henriade* ;  
 Et tandis qu'en secret chacun se persuade  
 De voler en vainqueur au haut du mont sacré,  
 On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré.  
 La Discorde est partout, et le public s'en raille.  
 On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versailles.  
 Grand roi, de qui les vers et l'esprit sont si doux,

l'Eglise. Saint Jérôme, qui n'était qu'un pauvre savant prêtre, retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean, évêque de Jérusalem, son ennemi capital.

Jean-Jacques, dans sa lettre à Christophe, dit, page 2 : « Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état. » Cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que Jean-Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux*. Il prie, page 12, l'archevêque de lire son roman d'*Héloïse*, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b..., et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de Jésus-Christ, de la grâce prévenante, du péché originel, et de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement, page 127, que tous les gouvernements de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs*.

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles, page 4, que « Jean-Jacques est amateur de lui-même, fier, et même superbe, même enflé d'orgueil, impie, blasphémateur et calomniateur, et *qui pis est*, amateur des voluptés plutôt que de Dieu; enfin, d'un esprit corrompu et perversi dans la foi. »

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence. Il a ri.

1. M. Palissot est l'auteur de la comédie des *Philosophes*, dans laquelle on représente Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et des savants volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poème intitulé *la Dunciade*, d'après *la Dunciade* de Pope. Ce poème est rempli de traits contre MM. Marmontel, abbé Coyer, abbé Raynal, abbé Le Blanc, Mailhol, Bacular d'Arnaud, Le Mierre, du Belloy, Sedaine, Dorat, La Morlière, Rochon, Boistel, Taconnet, Poinsinet, du Rosoy, Blin, Colardeau, Bastide, Mouhi, Portelance, Sauvigny, Robbé, Lattaingant, Jonval, Açarq, Bergier; Mmes Graffigni, Riccoboni, Unci, Curé, etc.

Ce poème est en trois chants (aujourd'hui dix chants. Én.). Fréron y est installé chancelier de la Sottise. Sa souveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes; elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens: de sorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottise, qu'il porte sur son dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend, dans les notes ajoutées à ce poème par l'auteur, « que Fréron était ci-devant jésuite chassé du collège pour ses mœurs, qu'il fut ensuite abbé, puis sous-lieutenant, et se déguisa en comtesse. » (Page 62, chant III.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poème nuit à son succès; mais la métamorphose de Fréron en âne réunit tous les suffrages.

2. Voyez la note 1 sur l'épître cx à d'Alembert, page 330.



Crois-moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous.

Au bord du fleuve Jaune un peuple entier t'admire;

Tes vers seront toujours très-bons dans ton empire :

Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!

Les Français sont malins et sont grands chansonniers.

Les trois rois d'Orient, que l'on voit chaque année <sup>1</sup>,

Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée,

Comblent l'enfant Jésus des plus rares présents,

N'emportent de Paris, pour tous remerciements,

Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.

Collé dans ses refrains les tourne en ridicule.

Les voilà bien payés d'apporter un trésor!

Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique <sup>2</sup>,

Accompagné partout de l'estime publique,

Vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs;

On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.

Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,

Se connaît en bons vers, et se garde d'en faire.

Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé :

Boileau, craint de son siècle, au nôtre est méprisé.

Le tragique, étonné de sa métamorphose,

Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.

De Molière oublié le sel s'est affadi.

En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi,

Du peintre des *Saisons* <sup>3</sup> la main féconde et pure,

Des plus brillantes fleurs a paré la nature;

Vainement, de Virgile élégant traducteur,

Delille a quelquefois égalé son auteur <sup>4</sup> :

D'un siècle dégoûté la démente imbécile

Préfère les remparts et Vauxhall à Virgile.

On verrait Cicéron sifflé dans le Palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets

Maintiennent notre gloire à l'Opéra-Comique;

Tout le reste est passé, le sublime est gothique.

N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.

1. Voyez l'article ÉPIPHANIE, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.  
On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant Jésus pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe, et de l'or. On appelle ces chansons des noëls, parce que c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisants.

2. Le roi de Danemark, glorieusement régnant.

3. M. de Saint-Lambert, mestre de camp, auteur du charmant poëme des *Saisons*.

4. M. Delille, auteur d'une traduction des *Georgiques*, très-estimée des gens de lettres.

Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;  
 Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,  
 Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.  
 Pour réussir en France il faut prendre son temps.  
 Tu seras bien reçu de quelques grands savants,  
 Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée<sup>1</sup>,  
 Et que la compagnie autrefois tant vantée,  
 En disant à la Chine un éternel adieu,  
 Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.  
 Mais, sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,  
 Séguier<sup>2</sup> t'affublerait d'un beau réquisitoire;  
 La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,  
 Et blâmer, par arrêt, tes vers et ton *Changti*.

La Sorbonne, en latin, mais non sans solécismes,  
 Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes :  
 Qu'il n'est de gens de bien que nous et nos amis;  
 Que l'enfer, grâce à Dieu, t'est pour jamais promis.  
 Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,  
 Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc Aurèle.  
 Ils t'en feront autant, et, partout condamné,  
 Tu ne seras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès longtemps se partage;  
 Tout peuple a sa folie ainsi que son usage :  
 Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Éternel  
 Jadis à Mahomet députa Gabriel,  
 Vont se laver le coude aux bassins des mosquées<sup>3</sup>;  
 Plus loin du grand lama les reliques musquées<sup>4</sup>  
 Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,  
 L'élu, fût-il un sot, est dès lors infaillible.  
 Dans l'Inde le *Veidam*, et dans Londres la *Bible*<sup>5</sup>,  
 A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits

1. Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence dans son poème, où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

2. Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, et d'un très-grand ignorant en physique, qui a la sottise de croire aux anguilles de Needham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Epictète et Marc Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais.

3. Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

4. Il est très-vrai que le grand lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

5. Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la *Bible* qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries, depuis Prinn jusqu'à Warburton.

Que Grisel<sup>1</sup> n'a trouvé de dupes à Paris.

Monarque, au nez camus, des fertiles rivages  
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de sages,  
Règne en paix, fais des vers, et goûte de beaux jours;  
Tandis que, sans argent, sans amis, sans secours,  
Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,  
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,  
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa  
Mollement étendu, le pesant Moustapha  
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles  
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles,  
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis  
Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.

Nous autres, cependant, au bout de l'hémisphère,  
Nous, des Welches grossiers postérité légère,  
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,  
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;  
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances<sup>2</sup>,  
Monsieur l'abbé Terray rajuster nos finances<sup>3</sup>!

#### CIX. — AU ROI DE DANEMARK, CHRISTIAN VII,

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ACCORDÉE DANS TOUS SES ÉTATS.

(Janvier 1774.)

Monarque vertueux, quoique né despotique,  
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?  
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,  
Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux?

Peu de rois, comme toi, transgressent les limites  
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites :  
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,  
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.  
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone<sup>4</sup>,  
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône;  
Et Stanislas le Sage<sup>5</sup>, et Frédéric le Grand  
(Avec qui j'eus jadis un petit différend),  
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites  
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.

Avec Ganganelli je ne suis pas si bien :

1. Grisel, fameux dans le métier de directeur.

2. L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans*; car le système de Law est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

3. C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, et nous le chanterons.

4. Catherine II. (Ed.) — 5. Le roi de Pologne. (Ed.)

Sur mon voyage en Prusse, il m'a cru peu chrétien.  
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.

Mais sans examiner ce qu'on doit à la *Bible*,  
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,  
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,  
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse  
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;  
Et libre avec respect, hardi sans être vain,  
Je me jette à tes pieds, au nom du genre humain.  
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;  
Tu rends ses droits à l'homme, et tu permets qu'on pense.  
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,  
Chacun peut tout écrire; et siffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.

Dans Paris quelquefois un commis à la phrase  
Me dit : « A mon bureau venez vous adresser;  
Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser.  
Pour avoir de l'esprit, allez à la police;  
Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse :  
Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux;  
Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »

C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parnasse,  
Et les suivants honnis de Plutarque et d'Horace!  
Bélisaire à Paris ne peut rien publier<sup>1</sup>,  
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Riballer.

Hélas! dans un État l'art de l'imprimerie  
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.  
Les pointes de Voiture<sup>2</sup>, et l'orgueil des grands mots  
Que prodigua Balzac assez mal à propos,  
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde  
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.

1. Le chapitre quinzisième du roman moral de *Bélisaire* passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie, et de vraie piété, qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de Sorbonne, nommé Riballer, qui, avec un autre régent de collège, nommé Coger, souleva une grande partie de la Sorbonne contre M. Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions malsonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le *Pater noster*, en transposant un mot, et en abusant d'un autre.

La Faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus.

2. Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; Balzac, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; Chapelain en eut encore davantage : ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

Chez le Sarmate altier, la Discorde en fureur<sup>1</sup>,  
 Sous un roi sage et doux, semant partout l'horreur;  
 De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,  
 Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,  
 Tous ces grands mouvements seraient-ils donc l'effet  
 D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet?  
 Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,  
 Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.

Hé! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?  
 Ruiner son libraire, excéder son lecteur,  
 Faire siffler partout sa charlatanerie,  
 Ses creuses visions, sa folle théorie.  
 Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser;  
 Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.  
 On le supprime à Rome, et dans Londres on l'admire;  
 Le pape le proscriit, l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit,  
 Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.  
 Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate;  
 Tu guériras plutôt les vapeurs de ma rate.  
 Va, cesse de vexer les vivants et les morts;  
 Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,  
 Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,  
 Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.  
 Tu les brûles, Jérôme<sup>2</sup>; et de ces condamnés  
 La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez.

Mais voilà, me dis-tu, des phrases malsonnantes,  
 Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.  
 Eh bien! réfute-les; n'est-ce pas ton métier?  
 Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?  
 Le public à profit met toutes nos querelles;  
 De nos cailloux frottés il sort des étincelles :  
 La lumière en peut naître; et nos grands érudits  
 Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.  
 Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.  
 Sans le droit d'examen, et sans les adversaires,  
 Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans<sup>3</sup>

1. Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

2. Van Swieten, premier médecin de l'impératrice-reine et censeur de livres. (Ed.)

3. On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre, écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothèque des na-

Le tranquille esclavage écrasa les talents.

Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,  
Que cette liberté dégénère en licence;  
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés :  
A conserver les mœurs ils sont intéressés;  
D'un écrivain pervers ils sont toujours justice.

Tous ces libelles vains dictés par l'Avarice,  
Enfants de l'Impudence, élevés chez Marteau<sup>1</sup>,  
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle  
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,  
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti  
Dans le fond du borbier dont il était sorti.

On punit quelquefois et la plume et la langue,  
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,  
D'un Guignard, d'un Bourgoïn<sup>2</sup>, les horribles sermons,  
Au nom de Jésus-Christ prêchés par des démons.

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est trempée,  
Vous est-il défendu de porter une épée ?

En coupables propos si l'on peut s'exhaler,  
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?  
Un cuistre en son taudis compose une satire,  
En ai-je moins le droit de penser et d'écrire ?  
Qu'on punisse l'abus ; mais l'usage est permis

De l'auguste raison les sombres ennemis  
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile  
Qui fondit en métal un alphabet mobile,  
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier  
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.  
« Cet art, disait Boyer<sup>3</sup>, a troublé des familles ;

Il a trop raffiné les garçons et les filles. »  
Je le veux ; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits ?  
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.

Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,  
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !  
Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent  
Courait à Rome, à pied, porter son peu d'argent,

tions. Les Dante, les Pétrarque, les Boccace, les Machiavel, les Guichardin, les Boiardo, les Tasse, les Arioste, ne furent point Romains.

1. Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne chez Pierre Marteau.

2. C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la Ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, et Bourgoïn un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbéciles ; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

3. Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable, et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt.

Et revenait, content de la sainte Madone,  
 Chantant sa litanie, et demandant l'aumône!  
 Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit<sup>1</sup>  
 Payait au sacristain pour sa première nuit.  
 Un testateur<sup>2</sup>, mourant sans léguer à saint Pierre,  
 Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.  
 Enfin tout un royaume, interdit et damné<sup>3</sup>,  
 Au premier occupant restait abandonné,  
 Quand du pape et de Dieu s'attirant la colère,  
 Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère<sup>4</sup>.

Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés?  
 Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?  
 Quelle main, favorable à vos grandeurs suprêmes,  
 A du triple bandeau vengé cent diadèmes?  
 Qui, du fond de son puits tirant la Vérité,  
 A su donner une âme au public hébété?  
 Les livres ont tout fait; et, quoi qu'on puisse dire,  
 Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.  
 Soyez reconnaissants, aimez les bons auteurs :  
 Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.  
 Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent,  
 Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent?  
 Les pleurs de Melpomène et les ris de sa sœur  
 Nont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur?  
 Souvent un roi s'ennuie; il se fait lire à table  
 De Charle ou de Louis l'histoire véritable.  
 Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,

1. Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle il n'était pas permis, chez les catholiques, à un nouveau marié de coucher avec sa femme sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée.

2. Quiconque ne faisait pas un legs à l'Eglise par son testament était déclaré déconfes, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin, faisait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Eglise en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

3. Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grâce en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, et on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile: on dépendait les cloches, et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer; enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

4. Robert, roi de France, épousa sa cousine qui avait d'un premier mariage des enfants dont il était le parrain. (Ed.)

Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot ?  
 Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle altière  
 Des airs à son plaisir franchisse la carrière.  
 Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé ;  
 C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé.  
 Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire.  
 Un moine est de ses fers esclave volontaire.  
 Mais au mortel qui pense on doit la liberté.  
 Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité :  
 Serait-il un couvent sous une mère abbesse,  
 Qu'un évêque bénit, et qu'un Grisel confesse ?

On ne leur dit jamais : « Gardez-vous bien, ma sœur,  
 De vous mettre à penser sans votre directeur ;  
 Et quand vous écrirez sur l'Almanach de Liège,  
 Ne parlez des saisons qu'avec un privilège. »  
 Que dirait Uranie à ces plaisants propos ?  
 Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots :  
 C'est une république éternelle et suprême,  
 Qui n'admet d'autre loi que la loi de Thélème ;  
 Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,  
 Le noble de Venise, et l'esprit genevois ;  
 Du bout du monde à l'autre elle étend son empire ;  
 Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire.  
 Chez nos sœurs, ô grand roi ! le droit d'égalité,  
 Ridicule à la cour, est toujours respecté.  
 Mais leur gouvernement, à tant d'autres contraire,  
 Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il sait plaire.

---

CX. — A M. D'ALEMBERT.

(1774.)

Esprit juste et profond, parfait ami, vrai sage,  
 D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?  
 Le roi danois et toi, mes juges souverains,  
 Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.  
 Le privilège est beau ; mais que faut-il écrire ?  
 Me permettriez-vous quelques grains de satire ?  
 Virgile a-t-il bien fait de pincer Mævius ?  
 Horace a-t-il raison contre Nomentanus ?  
 Oui, si ces deux Latins, montés sur le Parnasse,  
 S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace,  
 La défense est de droit ; et d'un coup d'aiguillon  
 L'abeille en tous les temps repoussa le frelon.

1. Abbaye de la fondation de Rabelais (*Gargant.*, liv. I, c. LVII). On avait gravé sur la porte : *Fay ce que voudras*.



La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne :  
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.

« Vous m'avez endormi, » disait ce bon Trublet<sup>1</sup>;  
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.

Je fis bien : chacun rit, et j'en ris même encore.

La critique a du bon; je l'aime et je l'honore.

Le parterre éclairé juge les combattants,

Et la saine raison triomphe avec le temps.

Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame<sup>2</sup> :

La loi qui prostitue et sa fille et sa femme,  
Qu'il veut dans Notre-Dame établir son sérail,

On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail  
Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire,

Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.

Alors on examine; et le public instruit

Se moque de Larcher, qui jure en son réduit.

L'abbé François<sup>3</sup> écrit; le Léthé sur ses rives

Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

*Tancrède* en vers croisés fait-il bâiller Paris ?

On m'ennuie à mon tour des plus pesants écrits;

A Danchet, à Brunet<sup>4</sup>, le Pont-Neuf me compare;

On préfère à mes vers Crébillon le barbare<sup>5</sup>.

1. Voyez la pièce intitulée *le Pauvre Diable*.

2. Larcher, répétiteur au collège Mazarin. Il soutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent; et cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisque Hérodote l'avait dite expressément. Le même Larcher disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchait avec des dames hébraïques : il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que la *Providence envoie la peste et la famine sur la terre*. Il y a encore dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du xv<sup>e</sup> siècle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larcher, et il fut secondé de tout Paris, à qui il le fit connaître.

3. Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entièrement. C'est un pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, livre que personne ne connaît ni ne connaît pas.

4. Danchet est un de ces poètes médiocres qu'on ne connaît plus; il a fait quelques tragédies et quelques opéras. Pour Brunet, nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé M. Le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui Mlle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir Mlle Corneille, mais point son ode, qui ne valait rien. Alors M. Le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui.

5. Nous ne savons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du style, qu'on a reprochée à Crébillon; c'est peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'est pas parce qu'Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût; car dans *Rodogune*, Cléopâtre est plus cruelle encore, et cette atro-

Cette longue dispute échauffe les esprits.  
 Alors du plus beau feu vingt poètes épris,  
 De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,  
 Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.

cité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme; cependant cette fin de la tragédie de *Rodogune* est un chef-d'œuvre du théâtre et réussira toujours.

Nous trouvons dans *le Mercure* de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encore faites sur *Atrée*: les voici :

« En général, les vengeances, pour être intéressantes au théâtre, doivent être promptes, subites, violentes; il faut toujours frapper de grands coups sur la scène : les horreurs longues et détaillées ne sont que rebutantes. M. de Crébillon, malgré ce précepte, a risqué la coupe d'Atrée; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques esprits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi, croient que les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, et que l'horreur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se trompent beaucoup; c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver. Nous avons des romans inconnus et fort au-dessous du médiocre, où l'on a rassemblé assez d'horreurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'*Atrée* est une fort mauvaise pièce.

1<sup>o</sup> C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord « Atrée voit enfin renaître l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent exciter son courroux avec les flots; le calme, si longtemps fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux. »

Aussitôt après Atrée commande que la flotte d'Atrée se prépare à engager loin de l'île d'Eubée; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir et la fierté.

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux;  
 Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;  
 Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! La Fontaine a dit en riant :

..... Je sais que la vengeance  
 Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentiments sans avoir dit encore de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2<sup>o</sup> Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3<sup>o</sup> Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4<sup>o</sup> La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est possible;

Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli ?

L'esprit, le goût s'épure, et l'art est embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,

De libelles affreux écrivains téméraires,

Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau<sup>1</sup>,

c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'Atrée, nommé Plisthène, et Théodamie, fille de Thyeste; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5° Le style est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continues du plaisir de la vengeance :

*Un ennemi ne peut pardonner une offense :*

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Rien ne peut arrêter mes transports furieux.

Tout est prêt, et déjà dans mon cœur furieux

Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux ;

Je vais être vengé, Thyeste ; quelle joie !

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

Ah ! si je vous suis cher, que mon respect extrême

M'acquitte bien, seigneur, de mon bonheur suprême !

Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,

A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.

En bravant, sans respect, et les dieux et son père,

Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère :

Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,

Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.

Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,

De sa fille, au refus, il doit verser le sang.

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,

Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.

D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte,

Thyeste ; chasses-en les soupçons et la crainte.

Une pièce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir ? Pour comble d'impertinence, la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant :

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Nous avouons que la *Sémiramis* du même auteur, son *Xerxès*, son *Catiline*, son *Triumvirat*, sont des pièces encore plus mauvaises, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare ; mais nous ne convenons pas que son *Electre*, et surtout son *Rhadamiste*, méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choses, particulièrement dans *Rhadamiste* ; et quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts. *Rhadamiste* sera toujours jouée avec un grand succès ; et même on verra *Electre* avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la pièce de *Rhadamiste* aurait été très-claire, n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés.

1. Les *Philippiques* de La Grange et les *Couplets* de Rousseau passèrent assez longtemps pour être écrits avec force et enthousiasme ; mais

Que Mégère en courroux tira de son cerveau.  
 Pour gagner vingt écus, ce fou de La Beaumelle  
 Insulte de Louis la mémoire immortelle.  
 Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits,  
 Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.

les esprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet, ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit La Grange en prison, et le portrait de Rousseau à la Grève !

La Grange était le plus coupable des deux, sans contredit ; mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie.

1. On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de La Grange ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévennes, auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et il a été répétiteur des enfants de M. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître :

*Lettre à M. de la Condamine, de l'Académie française  
 et de l'Académie des sciences, etc.*

A Ferney, 8 mars 1771.

Monsieur,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur de La Beaumelle, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire Eslinger, pour dix-sept louis, *le Siècle de Louis XIV*, que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois, son ministre, dont il était excédé ; et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (T. III, p. 269 et 271.)

Que Louis XIV ayant promis à Mme de Maintenon de la déclarer reine, Mme la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de Louis XV, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, et à trahir son roi, son aïeul, et sa patrie.

Il ajoute que l'armée des assiégeants jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : « Rassurez-vous, Français ! la Maintenon ne sera « pas reine, nous ne leverons pas le siège. »

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les Mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de Mme de Maintenon. (T. IV, p. 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration du mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un « tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste. » (T. III, p. 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner Vergier, ancien commissaire de marine, par un officier, auquel il donna la croix de Saint-Louis pour récompense. (T. III du *Siècle*, p. 323.)

Que le grand-père de l'empereur, aujourd'hui régnant, avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables ; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfants de la Voisin, de Cartouche, et de Damiens n'auraient jamais

Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,  
 Avant que sur sa joue ou sur son omoplate  
 Des rois et des héros les grands noms soient vengés  
 Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais*.

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître à la cour des pairs régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées; que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient : on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait tant vomé de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux, et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément MM. d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'Erlach en écrivit en France, où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévennes, dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (p. 108), et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de Mme la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci :

« On se rappelle très-bien que vous partîtes d'ici avec la gouvernante des enfants d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furtivement avec vous, après avoir volé sa maîtresse; ce dont tout le public est pleinement instruit ici. Mais nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. Signé ROUSSEAU, conseiller aulique de Son Altesse Sérénissime. »

Son Altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 août 1767 : « Que vous êtes aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de ce misérable La Beaumelle ! Croyez-moi, nous ne pouvons rien faire de plus sage que de l'abandonner lui et son aventurière, etc. » Je garde les originaux de ces lettres, écrites de la main de Mme la duchesse de Gotha. Je pourrais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables.

Ces serpents odieux de la littérature,  
 Abreuvés de poisons et rampant dans l'ordure,  
 Sont toujours écrasés sous les pieds des passants.  
 Vive le cygne heureux qui, par ses doux accents,  
 Célébra les saisons, leurs dons, et leurs usages,  
 Les travaux, les vertus, et les plaisirs des sages !  
 Vainement de Dijon l'impudent écolier<sup>1</sup>  
 Coassa contre lui du fond de son bourbier.  
 Nous laissons le champ libre à ces petits critiques,  
 De l'ivrogne Fréron disciples faméliques,  
 Qui, ne pouvant apprendre un honnête métier,  
 Devers Saint-Innocent vont salir du papier,  
 Et sur les dons des dieux porter leurs mains impies;  
 Animaux malfaisants, semblables aux harpies,  
 De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux  
 Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

CXI. — A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

(1771.)

Elève d'Apollon, de Thémis, et de Mars,  
 Qui sur ton trône auguste as placé les beaux-arts,  
 Qui penses en grand homme, et qui permits qu'on pense ;

1. Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier contre M. de Saint-Lambert, M. Delille, M. Dorat, M. Wattelet, et M. Lemierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers ; et ensuite il décide que M. Delille a fort mal traduit les *Géorgiques*. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément, sans respect pour le public, décide d'un ton de maître que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier, sans alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point M. Delille ; mais nous remercions M. Delille du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en plusieurs endroits, et qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, et Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poème des *Saisons*, de M. de Saint-Lambert. Mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner si fièrement ? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie, pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort ? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable*, mourant de honte et de faim, se fit satirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable* la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font.

Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance,  
 Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,  
 Prête à ma faible voix des sons mélodieux;  
 A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première  
 C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,  
 Ses vizirs, ses divans, son mufti, ses fetfa.  
 Fetfa ! ce mot arabe est bien dur à l'oreille ;  
 On ne le trouve point chez Racine et Corneille :  
 Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.  
 On l'exprime en français par *lettres de cachet*.

Oui, je les hais, madame, il faut que je l'avoue.  
 Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue  
 Des droits de la nature et des jours des humains ;  
 Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains ;  
 Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,  
 Le vizir au bacha puisse arracher la vie,  
 Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,  
 Ait le droit de serrer le cou de son vizir  
 Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.  
 Je ne saurais souffrir les affronts ridicules  
 Que d'un faquin châtré<sup>1</sup> les grossières hauteurs  
 Font subir gravement à nos ambassadeurs.  
 Tu venges l'univers en vengeant la Russie.  
 Je suis homme, je pense ; et je te remercie.

Puissent les dieux surtout, si ces dieux éternels  
 Entrent dans les débats des malheureux mortels,  
 Puissent ces purs esprits émanés du grand Être,  
 Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,  
 Que jadis dans la Grèce imagina Platon,  
 Conduire tes guerriers aux champs de Marathon<sup>2</sup>,

1. Le chiaoux-bacha, qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand vizir, les deux cadileskers, et le mufti ; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des Sept-Tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha, avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le président Obreskow, au mépris du droit des gens.

2. On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée, et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade et neuf autres chefs ses collègues, qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse, Darius. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers ; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas bien

Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!  
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,  
Athènes ressuscite à ta puissante voix.

Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents, et ses lois.  
Les descendants d'Hercule et la race d'Homère,  
Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière,  
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,  
Sont des fripons rampants <sup>1</sup> qu'un aga fait trembler.  
Ainsi, dans la cité d'Horace et de Scévole,  
On voit des récollets aux murs du Capitole;  
Ainsi, cette Circé, qui savait dans son temps  
Disposer de la lune et des quatre éléments,  
Gourmandant la nature au gré de son caprice,  
Changeait en chiens barbetaux les compagnons d'Ulysse.  
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;  
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.

Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

Pierre était créateur, il a formé des hommes.  
Tu formes des héros.... Ce sont les souverains  
Qui font le caractère et les mœurs des humains.  
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :  
« Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre <sup>2</sup>. »

sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille ; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore plus surprenante ; les Athéniens, avant cette guerre, n'avaient jamais combattu en mer.

C'est à peu près ainsi que la petite flotte de l'impératrice Catherine II, sous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'Orlof n'est pas si harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. Aristide et Pausanias, avec environ soixante mille Grecs, défirent entièrement une armée de cinq cent mille Perses, selon Diodore de Sicile : supposé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. Mardonius, chef de l'armée persane, y fut tué ; supposé qu'un Perses se soit jamais appelé Mardonius, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé Villars ou Turanne.

Xerxès possédait les mêmes pays que Moustapha. Le comte de Romanzow a battu le grand vizir turc, comme Pausanias et Aristide battirent celui de Xerxès ; mais il n'a pas eu affaire à cinq cent mille Turcs : nous sommes plus modestes aujourd'hui.

1. Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient.

2. Ce vers cité est du roi de Prusse : il est dans une épître à son frère.

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre ;  
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,  
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour :  
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,  
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire.



Ce grand homme a raison : les exemples d'un roi  
Feraient oublier Dieu, la nature, et la loi.

Si le prince est un sot, le peuple est sans génie

Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie

Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,

Ses bachas assoupis le serviront fort mal.

Mais Catherine veille au milieu des conquêtes;

Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes.

Elle donne le bal, elle dicte des lois,

De ses braves soldats dirige les exploits,

Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,

Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire;

Tandis que Moustapha, caché dans son palais,

Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

Si quelque chiaoux lui dit que Sa Hauteesse

A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,

Que son vizir battu s'enfuit très à propos,

Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée, et Colchos,

Colchos, où Mithridate expira sous Pompée<sup>1</sup>;

De tous ces vains propos son âme est peu frappée;

Jamais de Mithridate il n'entendit parler.

Il prend sa pipe, il fume; et, pour se consoler,

Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,

Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.

Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,

Lui dit qu'il est Hercule; il le croit, il s'endort.

O sagesse des dieux! je te crois très-profonde :

Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!

Achève, Catherine, et rends tes ennemis,

Le Grand Turc, et les sots, éclairés et soumis.

## CXII. — AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.

(1771.)

Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,

Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire

De voir dans mes déserts, en mon humble maison,

Le fils de ce héros que célébra l'histoire!

J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon,

Qui recevait les dieux dans son pauvre ermitage.

Je les aurais connus à leur noble langage,

A leurs mœurs, à leurs traits, surtout à leur bonté<sup>2</sup>;

1. Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais Mithridate se donna la mort à Panticapée.

2. Le prince son frère était avec lui.

Ils n'auraient point rougi de ma simplicité ;  
 Et Gustave surtout, pour le prix de mon zèle,  
 N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.  
 Je serais peu content que le pouvoir divin  
 En un dortoir béni transformât mon jardin,  
 De ma salle à manger fit une sacristie :  
 La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie ;  
 En vain mes chers vassaux me croiraient honoré  
 Si le seigneur du lieu devenait leur curé.  
 J'ai le cœur très-profane, et je sais me connaître ;  
 Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre ;  
 Si Philémon le fut pour un mauvais souper,  
 L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.  
 Le grand roi des Bretons, qu'à Saint-Pierre on condamne.  
 Est le premier prélat de l'Église anglicane.  
 Sur les bords du Volga Catherine tient lieu  
 D'un grave patriarche, ou, si l'on veut, de Dieu  
 De cette ambition je n'ai point l'âme éprise,  
 Et je suis tout au plus serviteur de l'Église.  
 J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,  
 A contempler de près tout l'esprit de ta mère,  
 Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,  
 A revoir Sans-Souci, ce fortuné séjour  
 Où règnent la Victoire et la Philosophie,  
 Où l'on voit le Pouvoir avec la Modestie.  
 Jeune héros du Nord, entouré de héros,  
 A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre ;  
 Il ne m'est plus permis de te voir, de t'entendre.  
 Je reste en ma chaumière, attendant qu'Atropos  
 Tranche le fil usé de ma vie inutile ;  
 Et je crie aux Destins, du fond de mon asile :  
 « Destins, qui faites tout, et qui trompez nos vœux,  
 Ne trompez pas les miens, rendez Gustave heureux. »

---

CXIII. — BENALDAKI A CARAMOURTÉE,

FEMME DE GIAFAR LE BARMÉCIDE<sup>1</sup>.

(1774.)

De Barmécide épouse généreuse,  
 Toujours aimable, et toujours vertueuse,  
 Quand vous sortez des rêves de Bagdat,  
 Quand vous quittez leur faux et triste éclat,

1. Cette épître fut écrite à Mme de Choiseul, à l'occasion de la disgrâce de son mari. (Ed.)

Et que, tranquille aux champs de la Syrie,  
 Vous retrouvez votre belle patrie;  
 Quand tous les cœurs en ces climats heureux  
 Sont sur la route et vous suivent tous deux,  
 Votre départ est un triomphe auguste;  
 Chacun bénit Barmécide le juste,  
 Et la retraite est pour vous une cour.  
 Nul intérêt; vous réglez par l'amour :  
 Un tel empire est le seul qui vous flatte.

Je vis hier, sur les bords de l'Euphrate,  
 Gens de tout âge et de tous les pays;  
 Je leur disais : « Qui vous a réunis ?  
 — C'est Barmécide. — Et toi, quel dieu propice  
 T'a relevé du fond du précipice ?  
 — C'est Barmécide. — Et qui t'a décoré  
 De ce cordon dont je te vois paré ?  
 Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place,  
 Ta pension ? Qui t'a fait cette grâce ?  
 — C'est Barmécide. Il répandait le bien  
 De son calife, et prodiguait le sien. »  
 Et les enfants répétaient : « Barmécide ! »  
 Ce nom sacré sur nos lèvres réside  
 Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,  
 Qui redoublait encor pendant la nuit,  
 Nous défendit de crier davantage.  
 Chacun se tut, ainsi qu'il est d'usage;  
 Mais les échos répétaient mille fois :  
 « C'est Barmécide ! » et leur bruyante voix  
 Du doux sommeil priva, pour son dommage,  
 Le commandeur des croyants de notre âge.  
 Au point du jour, alors qu'il s'endormit,  
 Tout en rêvant, le calife redit :  
 « C'est Barmécide ! » et bientôt sa sagesse  
 A rappelé sa première tendresse.

---

CXIV. — A HORACE.

(1772.)

Toujours ami des vers, et du diable poussé,  
 Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.  
 Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire;  
 Mais il me répondit par un plat secrétaire<sup>1</sup>  
 Dont l'écrit froid et long, déjà mis en oubli,

1. Clément, de Dijon. (Éd.)  
 VOLTAIRE — VI

Ne fut jamais connu que de l'abbé Mably.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,  
A toi qui respiras la mollesse et la grâce,  
Qui, facile en tes vers, et gai dans tes discours,  
Chantas les doux loisirs, les vins, et les amours,  
Et qui connus si bien cette sagesse aimable  
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi.  
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.  
Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,  
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.  
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;  
Pour voler son tuteur, il lui perça le sein;  
Il trahit Cicéron, père de la patrie;  
Amant incestueux de sa fille Julie,  
De son rival Ovide il proscrivit les vers,  
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.  
Je sais que prudemment ce politique Octave  
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.  
Frédéric exigeait des soins moins complaisants :  
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;  
De son goût délicat la finesse agréable  
Faisait, sans nous gêner, les honneurs de sa table :  
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots  
Contre les préjugés, les fripons, et les sots.  
Mauvertuis gâta tout : l'orgueil philosophique  
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.  
Le Plaisir s'envola; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'Ennui  
De ce repos trompeur est l'insipide frère;  
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;  
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.  
Tibur était pour toi la cour de l'empereur;  
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,  
Surpassa les jardins vantés par Epicure.  
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,  
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,  
De la mer de Genève admirent l'étendue;  
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,  
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux  
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.  
Là quatre états divers arrêtent ma pensée :  
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,  
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,  
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts;  
Des riches Génevois les campagnes brillantes;  
Des Bernois valeureux les cités florissantes;

Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,  
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :  
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,  
Je te dis, mais tout bas : « Heureux un peuple libre ! »

Je le suis en secret dans mon obscurité;  
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.  
D'un pédant d'Annecy j'ai confondu la rage<sup>1</sup>;  
J'ai ri de sa sottise : et quand mon ermitage  
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots  
De cent divers pays les belles, les héros,  
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,  
Je laissais du vilain les fureurs acharnées  
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.  
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.  
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.  
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage;  
Depuis le grand édit<sup>2</sup>, inculte, inhabité,  
Ignoré des humains, dans sa triste beauté,  
La nature y mourait : je lui portai la vie;  
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie  
Rassembla des colons par la misère épars;  
J'appelai les métiers, qui précèdent les arts;  
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,  
J'unis le protestant avec ma sainte Église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,  
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein !  
André Ganganelli, ton sage et doux vicaire,  
Sait m'approuver en roi, s'il me blâme en saint-père.  
L'ignorance en frémit, et Nonnotte hébété  
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonnotte,  
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigote,  
Un prêtre, roi de Rome, un pape, un vice-dieu,  
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu  
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,  
Et la terre en tremblant par César usurpée.  
Aux champs élyséens tu dois en être instruit.  
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit  
T'ont dit comme tout change, et par quel sort bizarre

1. L'évêque Biord. (Én.)

2. A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitants du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte; elle se couvrit de marais; il y eut quatre-vingts charrues de moins; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons; tandis que Genève par sa seule industrie, et presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures et son commerce.

Le laurier des Trajans fit place à la tiare;  
 Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,  
 Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits;  
 Comment il en déchut, et par quelle aventure  
 Nous vint l'abbé Nonnotte après l'abbé de Pure.  
 Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau  
 Tantôt gai, tantôt triste, éternel, et nouveau.  
 L'empire des Romains finit par Augustule;  
 Aux horreurs de la fronde a succédé la bulle :  
 Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.  
 C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon :  
 Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.  
 Notre langue un peu sèche, et sans inversions,  
 Peut-elle subjuguier les autres nations ?  
 Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse ;  
 Mais égalérons-nous l'Italie et la Grèce ?  
 Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,  
 Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?  
 Sur vingt tons différents tu sus monter ta lyre :  
 J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire ;  
 Je n'ose te parler de ton Ligurinus,  
 Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catus.

Je vois de tes rivaux l'importune phalange :  
 Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange,  
 Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux ?  
 Mécène et Pollion te défendaient contre eux.  
 Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,  
 A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs ;  
 Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.  
 Souvent, en balayant dans une sacristie,  
 Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.  
 L'un dit que mes écrits, à Cramer bien vendus,  
 Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus<sup>1</sup> ;  
 L'autre, que j'ai traité la *Genèse* de fable,  
 Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.  
 Soudain Fréron l'imprime ; et l'avocat Marchand<sup>2</sup>  
 Prétend que je suis mort, et fait mon testament.  
 Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,

1. Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup ; mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, et cela les console.

2. Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, et plusieurs personnes y ont été trompées.

Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,  
 Au mépris de la langue, au mépris de la hart,  
 Rédiger mon symbole en patois savoyard <sup>1</sup>.

Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière,  
 En dépit de Tissot <sup>2</sup> finissait sa carrière,  
 On vit avec surprise une troupe de rats  
 Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;  
 Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.  
 J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,  
 Ayant joué son rôle en excellent acteur,  
 Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,  
 Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.  
 J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins.  
 Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins  
 A suivre les leçons de ta philosophie,  
 A mépriser la mort en savourant la vie,  
 A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,  
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,  
 A jouir sagement d'une honnête opulence,  
 A vivre avec soi-même, à servir ses amis,  
 A se moquer un peu de ses sots ennemis,  
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,  
 En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.  
 Aussi lorsque mon poulx, inégal et pressé,  
 Faisait peur à Tronchin, près de mon lit placé;  
 Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,  
 Approchait ses ciseaux de ma trame légère,  
 Il a vu de quel air je prenais mon congé;  
 Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.  
 Huber <sup>3</sup> me faisait rire avec ses pasquinades,  
 Et j'entraîs dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,  
 Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers <sup>4</sup>,  
 Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.

1. Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur.

2. Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays roman.

3. Neveu de la célèbre Mlle Huber, auteur de *la Religion essentielle à l'homme*, livre très-profond. M. Huber avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux.

4. On devait sans doute mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Eglise.

Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.  
 Là, jamais on ne vit monsieur l'abbé Grisel  
 Ennuyer un malade au nom de l'Éternel;  
 Et, fatigant en vain ses oreilles lassées,  
 Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.  
 Quoi donc ! un vil mortel, un ignorant tondu,  
 Au chevet de mon lit viendra, sans me connaître,  
 Gourmander ma faiblesse, et me parler en maître !  
 Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton,  
 En lui faisant moi-même un plus sage sermon ?  
 A qui se porte bien qu'on prêche la morale :  
 Mais il est ridicule en notre heure fatale  
 D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.  
 Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.  
 Profitons bien du temps; ce sont là tes maximes.

Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes;  
 La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,  
 Enfants demi-polis des Normands et des Goths.  
 Elle flatte l'oreille; et souvent la césure  
 Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.  
 Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.  
 Corneille, Despréaux, et Racine, ont rimé.  
 Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose  
 D'abaisser son cothurne. et de parler en prose.

CXV. — AU ROI DE SUÈDE, GUSTAVE III.

(1772.)

Jeune et digne héritier du grand nom de Gustave,  
 Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,  
 Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :  
 Gustave a triomphé sitôt qu'il a paru.  
 On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime.  
 Tu viens de ressaisir les droits du diadème.  
 Et quels sont en effet ses véritables droits ?  
 De faire des heureux en protégeant les lois;  
 De rendre à son pays cette gloire passée  
 Que la Discorde obscure a longtemps éclipsee;  
 De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux,  
 Dans un trouble éternel infortunés rivaux;  
 De couvrir de lauriers ces têtes égarées  
 Qu'à leurs dissensions la haine avait livrées,  
 Et de les réunir sous un roi généreux :  
 Un État divisé fut toujours malheureux.



De sa liberté vaine il vante le prestige;  
Dans son illusion sa misère l'afflige :  
Sans force, sans projets pour la gloire entrepris,  
De l'Europe étonnée il devient le mépris.  
Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes,  
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;  
Tout change, tout renait, tout s'anime à sa voix :  
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.  
On soutient les travaux, on prend un nouvel être,  
Et les sujets enfin sont dignes de leur maître.

---

## CXVI. — A M. MARMONTEL.

(1773.)

Mon très-aimable successeur,  
De la France historiographe,  
Votre indigne prédécesseur  
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,  
Dans mon obscurité profonde,  
Enseveli dans mes déserts,  
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais sur le point d'être jeté  
Au fond de la nuit éternelle,  
Comme tant d'autres l'ont été,  
Tout ce que je vois me rappelle  
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le soir un triste orage  
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,  
Je me souviens qu'à votre cour  
Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage  
Me font admirer les couleurs,  
Je crois voir nos jeunes seigneurs  
Avec leur brillant étalage;  
Et mes coqs d'Inde sont l'image  
De leurs pesants imitateurs.

De vos courtisans hypocrites  
Mes chats me rappellent les tours;  
Les renards, autres chattemittes,  
Se glissant dans mes basses cours,  
Me font penser à des jésuites.  
Puis-je voir mes troupeaux bêlants  
Qu'un loup impunément dévore,  
Sans songer à des conquérants

Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chantres du printemps  
Réjouissent de leurs accents  
Mes jardins et mon toit rustique,  
Lorsque mes sens en sont ravis,  
On me soutient que leur musique  
Cède aux bémols des Monsignys,  
Qu'on chante à l'Opéra-Comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique!  
Brionne arrive; on est surpris,  
On croit voir Pallas ou Cypris,  
Ou la reine des immortelles :  
Mais chacun m'apprend qu'à Paris  
Il en est cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent  
Que Thomas a fait savamment  
Des dames de Rome et d'Athène.  
On me dit : « Partez promptement;  
Venez sur les bords de la Seine,  
Et vous en direz tout autant,  
Avec moins d'esprit et de peine. »

Ainsi, du monde détrompé,  
Tout m'en parle, tout m'y ramène;  
Serais-je un esclave échappé  
Que tient encore un bout de chaîne?  
Non, je ne suis point faible assez  
Pour regretter des jours stériles,  
Perdus bien plutôt que passés  
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites de jolis riens,  
Vous encor dans l'âge de plaire,  
Vous que les Amours et leur mère  
Tiennent toujours dans leurs liens.  
Nos solides historiens  
Sont des auteurs bien respectables;  
Mais à vos chers concitoyens  
Que faut-il, mon ami? des fables.

CXVII. — A M. GUYS<sup>1</sup>.

(1776.)

Le bon vieillard très-inutile  
Que vous nommez Anacréon,  
Mais qui n'eut jamais de Bathyle,

<sup>1</sup>. Auteur d'un *Voyage littéraire de la Grèce*. (Éd.)

Et qui ne fit point de chanson,  
 Loin de Marseille et d'Hélicon  
 Achève sa pénible vie  
 Auprès d'un poêle et d'un glaçon,  
 Sur les montagnes d'Helvétie.  
 Il ne connaissait que le nom  
 De cette Grèce si polie.  
 La bigote Inquisition  
 S'opposait à sa passion  
 De faire un tour en Italie.  
 Il disait aux Treize-Cantons :  
 « Hélas ! il faut donc que je meure  
 Sans avoir connu la demeure  
 Des Virgiles et des Platons ! »  
 Enfin il se croit au rivage  
 Consacré par ces demi-dieux :  
 Il les reconnaît beaucoup mieux  
 Que s'il avait fait le voyage,  
 Car il les a vus par vos yeux.

CXVIII. — A UN HOMME<sup>1</sup>.

(1776.)

Philosophe indulgent, ministre citoyen,  
 Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien ;  
 Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,  
 Préparais le bonheur et celui de son maître,  
 Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits.  
 Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.  
 Ainsi que Lamoignon<sup>2</sup>, délivré des orages,  
 A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages ;  
 Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.

Je crois voir à la fois Athènes et Sybaris  
 Transportés dans les murs embellis par la Seine :  
 Un peuple aimable et vain, que son plaisir entraîne.  
 Impétueux, léger, et surtout inconstant,  
 Qui vole au moindre bruit, et qui tourne à tout vent.  
 Y juge les guerriers, les ministres, les princes,  
 Rit des calamités dont pleurent les provinces,  
 Clabaud le matin contre un édit du roi,  
 Le soir s'en va siffler quelque moderne, ou moi.  
 Et regrette à souper, dans ses turlupinades,  
 Les divertissements du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris ! voilà ces connaisseurs

1. A Turgot. (Éd.) — 2. Malesherbes. (Éd.)

Dont on veut captiver les suffrages trompeurs !  
 Hélas ! au bord de l'Inde autrefois Alexandre  
 Disait, sur les débris de cent villes en cendre :  
 « Ah ! qu'il m'en a coûté, quand j'étais si jaloux,  
 Raillleurs Athéniens, d'être loué par vous ! »

Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,  
 Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.  
 A d'éternels travaux tu t'étais dévoué  
 Pour servir ton pays, non pour être loué.  
 Caton, dans tous les temps gardant son caractère.  
 Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaisir.  
 La sublime vertu n'a point de vanité.

C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,  
 Dans le grand art des vers et dans celui d'Orphée,  
 Que du désir de plaire une muse échauffée  
 Du vent de la louange excite son ardeur.  
 Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.  
 L'amour-propre a dicté sermons et comédies.  
 L'éloquent Montazet<sup>1</sup>, gourmandant les impies,  
 N'a point été fâché d'être applaudi par eux :  
 Nul mortel, en un mot, ne veut être ennuyeux.  
 Mais où sont les héros dignes de la mémoire,  
 Qui sachent mériter et mépriser la gloire ?

---

CXIX. — A MME NECKER.

(1776.)

J'étais nonchalamment tapi  
 Dans le creux de cette statue  
 Contre laquelle a tant glapi  
 Des méchants l'énorme cohue  
 Je voulais d'un écrit galant  
 Cajoler la belle héroïne  
 Qui me fit un si beau présent  
 Du haut de la double colline.  
 Mais on m'apprend que votre époux,  
 Qui sur la croupe du Parnasse  
 S'était mis à côté de vous,  
 A changé tout à coup de place ;  
 Qu'il va de la cour de Phébus,  
 Petite cour assez brillante,  
 A la grosse cour de Plutus,  
 Plus solide et plus importante.

1. Archevêque de Lyon. (ÉD.)

Je l'aimai lorsque dans Paris  
 De Colbert il prit la défense,  
 Et qu'au Louvre il obtint le prix  
 Que le goût donne à l'éloquence.  
 A monsieur Turgot j'applaudis,  
 Quoiqu'il parût d'un autre avis  
 Sur le commerce et la finance.  
 Il faut qu'entre les beaux esprits  
 Il soit un peu de différence;  
 Qu'à son gré chaque mortel pense;  
 Qu'on soit honnêtement en France  
 Libre et sans fard dans ses écrits.  
 On peut tout dire, on peut tout croire :  
 Plus d'un chemin mène à la gloire,  
 Et quelquefois au paradis.

CXX. — A M. LE MARQUIS DE VILLETTE<sup>1</sup>.

(1777.)

Mon Dieu! que vos rimes en *ine*  
 M'ont fait passer de doux moments!  
 Je reconnais les agréments  
 Et la légèreté badine  
 De tous ces contes amusants  
 Qui faisaient les doux passe-temps  
 De ma nièce et de ma voisine.  
 Je suis sorcier, car je devine  
 Ce que seront les jeunes gens;  
 Et je prévois bien dès ce temps  
 Que votre muse libertine  
 Serait philosophe à trente ans :  
 Alcibiade en son printemps  
 Était Socrate à la sourdine.

Plus je relis et j'examine  
 Vos vers sensés et très-plaisants,  
 Plus j'y trouve un fond de doctrine  
 Tout propre à messieurs les savants,  
 Non pas à messieurs les pédants  
 De qui la science chagrine  
 Est l'éteignoir des sentiments.

Adieu, réunissez longtemps

1. Voltaire ayant envoyé au marquis de Villette une montre à répétition à quantième, à secondes, et garnie de son portrait, Villette l'en avait remercié par une épître dont la première moitié est sur les rimes *ine* et *enis*. (Ed.)

La gaieté, la grâce si fine  
 De vos folâtres enjouements,  
 Avec ces grands traits de bon sens  
 Dont la clarté nous illumine.  
 Je ne crains point qu'une coquine  
 Vous fasse oublier les absents :  
 C'est pourquoi je me détermine  
 A vous ennuyer de mes *ents*,  
 Entrelacés avec des *ine*.

## CXXI. — A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

## SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Propertius à Tibulle, qui se mariait  
 avec Délie<sup>1</sup>.

(Décembre 1777.)

Fleuve heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,  
 Dont j'ai vu si souvent les bords :  
 Lassé de ma souffrance, et du jour et du monde,  
 Je descendais en paix dans l'empire des morts,  
     Lorsque Tibulle et Délie  
     Avec l'Hymen et l'Amour  
     Ont embelli mon séjour,  
     Et m'ont fait aimer la vie.  
 Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;  
 La Parque a renoué ma trame désunie ;  
     Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,  
 A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,  
 A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;  
     Et vous osez dans ma cellule  
     Goûter de pures voluptés !  
     Des petits-maîtres emportés,  
     Gens sans pudeur et sans scrupule,  
     Dans leurs indécentes gaietés  
     Voudront tourner en ridicule  
     La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,  
 La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,  
     La Vénus qui n'aime personne,  
 Qui séduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,  
 Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable,

1. Ce n'est point une traduction. (Éd.)

Que tout homme de bien doit servir constamment.  
 Ne croyez pas imprudemment  
 Cette doctrine abominable.  
 Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras,  
 Osez chanter sur votre lyre  
 Ses vertus comme ses appas;  
 Du véritable amour établissez l'empire;  
 Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

---

## CXXII. — A M. LE PRINCE DE LIGNE,

SUR LE FAUX BRUIT DE LA MORT DE L'AUTEUR, ANNONCÉE DANS LA GAZETTE  
 DE BRUXELLES, AU MOIS DE FÉVRIER 1778.

Prince dont le charmant esprit  
 Avec tant de grâce m'attire,  
 Si j'étais mort, comme on l'a dit,  
 N'auriez-vous pas eu le crédit  
 De m'arracher du sombre empire?  
 Car je sais très-bien qu'il suffit  
 De quelques sons de votre lyre.  
 C'est ainsi qu'Orphée en usait  
 Dans l'antiquité révérée;  
 Et c'est une chose avérée  
 Que plus d'un mort ressuscitait.  
 Croyez que dans votre gazette,  
 Lorsqu'on parlait de mon trépas,  
 Ce n'était pas chose indiscrete;  
 Ces messieurs ne se trompaient pas.  
 En effet, qu'est-ce que la vie  
 C'est un jour : tel est son destin.  
 Qu'importe qu'elle soit finie  
 Vers le soir ou vers le matin ?

---

## CXXIII. — A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

LES ADIEUX DU VIEILLARD.

(A Paris, 1778.)

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage  
 Mais toujours chéri d'Apollon,  
 Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,  
 Et dont l'amour a fait un sage.

Des champs élyséens, adieu, pompeux rivage,  
 De palais, de jardins, de prodiges bordé,  
 Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,

Les enfants d'Henri quatre, et ceux du grand Condé  
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,  
Dont les talents et les écrits  
Seraient de tous nos beaux esprits  
Ou la censure ou les modèles!  
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus;  
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,  
Les Tartuffes affreux, les insolents Zoïles.  
J'ai passé; de la terre ils étaient disparus.  
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimé.  
Instruit, mais indulgent, doux, vif, et sociable.  
Il est né pour aimer : l'élite des Français  
Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.  
De la société les douceurs désirées  
Dans vingt États puissants sont encore ignorées :  
On les goûte à Paris; c'est le premier des arts :  
Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.  
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire;  
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,  
A ces antres glacés où la nature expire :  
Je vous regretterais à la table des dieux.

VIN DES ÉPÎTRES.



# CONTES EN VERS.

---

## AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL.

On trouve dans les Contes de M. de Voltaire une poésie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de La Fontaine. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie; celui de *l'Éducation d'un prince* est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés; ce n'est pas toujours, comme dans La Fontaine, une femme séduite, ou un mari trompé; la véritable morale y est plus respectée; la fourberie, la violation des serments, n'y sont point traitées si légèrement. La volupté y est plus décente; et à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées à sa première jeunesse, le ton du libertinage en est absolument banni.

M. de Voltaire a fait des *satires* comme Boileau; et comme Boileau il a peut-être parlé trop souvent de ses ennemis personnels. Mais les ennemis de Boileau n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de Voltaire furent ceux du genre humain. L'un fut injuste à l'égard de Quinault, auquel il ne pardonna jamais ni la mollesse aimable de sa versification, ni cette galanterie qui blessait l'austérité et la justesse de son goût. L'autre fut injuste envers J. J. Rousseau, mais Rousseau s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philosophie. Il paraissait vouloir attirer la persécution sur les mêmes hommes qui avaient pris sa défense, lorsque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de Voltaire fut de bonne foi ainsi que Boileau. Ils n'ont méconnu, l'un dans Quinault, l'autre dans Rousseau, que des talents pour lesquels leur caractère et leur esprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de Voltaire a pris quelquefois le ton violent et presque cynique de Juvénal, c'est qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocrisie.

Dans le recueil des *Poésies mêlées*, on a évité d'en multiplier trop le nombre, et d'en insérer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philosophie douce et libre qui caractérisent toutes les poésies de cet homme illustre : son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques-unes de ses idées et de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, conte-

naient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très-peu de prix à ces bagatelles, qui nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'à-propos du moment les faisait naître, et l'instant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou spirituelle, ou plaisante, était devenue si forte, qu'il lui eût été presque impossible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait cessé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'est point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il estimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modestie ait été sincère.

## L'ANTIGITON.

A M<sup>LLE</sup> LECOUVREUR.

(1714.)

O du théâtre aimable souveraine,  
 Belle Chloé, fille de Melpomène,  
 Puissent ces vers de vous être goûtés!  
 Amour le veut, Amour les a dictés.  
 Ce petit dieu de son aile légère,  
 Un arc en main, parcourait l'autre jour  
 Tous les recoins de votre sanctuaire;  
 Car le théâtre appartient à l'Amour:  
 Tous ses héros sont enfants de Cythère.  
 Hélas! Amour, que tu fus consterné  
 Lorsque tu vis ce temple profané,  
 Et ton rival, de son culte hérétique  
 Établissant l'usage antiphysique,  
 Accompagné de ses mignons fleuris,  
 Fouler aux pieds les myrtes de Cypris!  
 Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe  
 Plus d'un autel, et les aurait encore,  
 Si par le feu son pays consumé  
 En lac un jour n'eût été transformé.  
 Ce conte n'est de la métamorphose,  
 Car gens de bien m'ont expliqué la chose  
 Très-doctement; et partant ne veux pas  
 Mécroire en rien la vérité du cas.  
 Ainsi que Loth, chassé de son asile,  
 Ce pauvre dieu courut de ville en ville:  
 Il vint en Grèce; il y donna leçon  
 Plus d'une fois à Socrate, à Platon;  
 Chez des héros il fit sa résidence,

Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;  
 Cherchant toujours, si bien vous l'observez,  
 Peuples polis et par art cultivés.  
 Maintenant donc le voici dans Lutèce,  
 Séjour fameux des effrénés désirs,  
 Et qui vaut bien l'Italie et la Grèce,  
 Quoiqu'on en dise, au moins pour les plaisirs.  
 Là, pour tenter notre faible nature,  
 Ce dieu paraît sous humaine figure,  
 Et n'a point pris bourdon de pèlerin,  
 Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,  
 Qui, voyageant au pays où nous sommes,  
 Quitte les cieux pour éprouver les hommes.  
 Il n'a point l'air de ce pesant abbé  
 Brutale dans le vice absorbé,  
 Qui, tourmentant en tout sens son espèce,  
 Mord son prochain, et corrompt la jeunesse;  
 Lui, dont l'œil louche et le museau effronté  
 Font frissonner la tendre Volupté,  
 Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,  
 Pour un démon qui viole des anges.  
 Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux  
 Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau marquis il a pris le visage<sup>1</sup>,  
 Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;  
 Trente mignons le suivent en riant;  
 Philis le lorgne, et soupire en fuyant.  
 Ce faux Amour se pavane à toute heure  
 Sur le théâtre aux muses destiné,  
 Où, par Racine en triomphe amené,  
 L'Amour galant choisissait sa demeure.  
 Que dis-je ? hélas ! l'Amour n'habite plus  
 Dans ce réduit : désespéré, confus  
 Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,  
 L'Amour honnête est allé chez sa mère,  
 D'où rarement il descend ici-bas.  
 Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas  
 Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,  
 Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre  
 Sur le théâtre; il vole parmi nous  
 Quand, sous le nom de Phèdre ou de Monime,  
 Vous partagez entre Racine et vous  
 De notre encens le tribut légitime.

1. L'homme dont il est question avait eu une cuisse emportée à Ramillies. — Voltaire se trompe. Le marquis de Courcillon, dont il s'agit, avait perdu une jambe à Malplaquet. (Ép.)

Si vous voulez que cet enfant jaloux  
 De ces beaux lieux désormais ne s'envole,  
 Convertissez ceux qui devant l'idole  
 De son rival ont fléchi les genoux.  
 Il vous créa la prêtresse du temple :  
 A l'hérétique il faut prêcher d'exemple.  
 Prêchez donc vite, et venez dès ce jour  
 Sacrifier au véritable Amour.

## LE CADENAS,

ENVOYÉ EN 1716 A MADAME DE K<sup>1</sup>.

Je triomphais; l'Amour était le maître,  
 Et je touchais à ces moments trop courts  
 De mon bonheur et du vôtre peut-être :  
 Mais un tyran veut troubler nos beaux jours.  
 C'est votre époux : geôlier sexagénaire,  
 Il a fermé le libre sanctuaire  
 De vos appas; et, trompant nos désirs,  
 Il tient la clef du séjour des plaisirs.  
 Pour éclaircir ce douloureux mystère,  
 D'un peu plus haut reprenons cette affaire.  
 Vous connaissez la déesse Cérès :  
 Or en son temps Cérès eut une fille  
 Semblable à vous, à vos scrupules près,

1. L'auteur avait environ vingt ans quand il fit cette pièce, adressée à une dame contre laquelle son mari avait pris cette étrange précaution; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La pièce, dans cette édition, commençait par les vers suivants :

Jeune beauté, qui ne savez que plaire,  
 A vos genoux, comme bien vous savez,  
 En qualité de prêtre de Cythère,  
 J'ai débité, non morale sévère,  
 Mais bien sermons par Vénus approuvés,  
 Gentils propos, et toutes les sornettes  
 Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.  
 De ces sermons votre cœur fut touché;  
 Jurâtes lors de quitter le péché  
 Que parmi nous on nomme indifférence :  
 Même un baiser m'en donna l'assurance;  
 Mais votre époux, Iris, a tout gâté.  
 Il craint l'Amour : époux sexagénaire  
 Contre ce dieu fut toujours en colère;  
 C'est bien raison : Amour de son côté  
 Assez souvent ne les épargne guère.  
 Celui-ci donc tient de court vos appas.  
 Plus ne venez sur les bords de la Seine,  
 Dans ces jardins où Sylvains à centaine  
 Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;  
 Où tous les soirs nymphes jeunes et blanches,

Brune piquante, honneur de sa famille,  
 Tendre surtout, et menant à sa cour  
 L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.  
 Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,  
 Le triste Hymen, la traita comme vous.  
 Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,  
 Dans les enfers fut son indigne époux.  
 Il était dieu, mais avare et jaloux :  
 Il fut cocu, car c'était la justice.  
 Pirithoüs, son fortuné rival,  
 Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,  
 Au dieu Pluton donna le bénéfice  
 De cocuage. Or ne demandez pas  
 Comment un homme, avant sa dernière heure,  
 Put pénétrer dans la sombre demeure :  
 Cet homme aimait ; l'Amour guida ses pas.  
 Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes  
 Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !  
 De sa chaudière un traître d'espion  
 Vit le grand cas, et dit tout à Pluton.  
 Il ajouta que même, à la sourdine,  
 Plus d'un damné festoyait Proserpine.  
 Le dieu cornu dans son noir tribunal  
 Fit convoquer le sénat infernal.  
 Il assembla les détestables âmes  
 De tous ces saints dévolus aux enfers,

Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,  
 Près du bassin, devant plus d'un Pâris,  
 De la beauté vont disputer le prix.  
 Plus ne venez au palais des Francines ;  
 Dans ce pays où tout est fiction,  
 Où l'Amour seul fait mouvoir cent machines,  
 Plaindre Thésée et siffler Arion.  
 Trop bien, hélas ! à votre époux soumise,  
 On ne vous voit tout au plus qu'à l'église ;  
 Le scélérat a de plus attenté  
 Par cas nouveau sur votre liberté.  
 Pour éclaircir pleinement ce mystère,  
 D'un peu plus loin reprenons cette affaire.  
 Vous connaissez la déesse Cérès ;  
 Or en son temps Cérès eut une fille  
 Semblable à vous, à vos scrupules près,  
 Belle, sensible, honneur de sa famille,  
 Brune surtout, partant pleine d'attraits.  
 Ainsi que vous par le dieu d'hyménée  
 La pauvre enfant fut assez malmenée.  
 Le dieu des morts fut son barbare époux :  
 Il était louche, avare, hargneux, jaloux ;  
 Il fut cocu : c'était bien la justice  
 Pirithoüs, etc.

Qui, dès longtêmps en cocuage experts,  
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.  
Un Florentin lui dit : « Frère et seigneur,  
Pour détourner la maligne influence  
Dont Votre Altesse a fait l'expérience,  
Tuer sa dame est toujours le meilleur :  
Mais, las ! seigneur, la vôtre est immortelle.  
Je voudrais donc, pour votre sûreté,  
Qu'un cadenas, de structure nouvelle,  
Fût le garant de sa fidélité.  
A la vertu par la force asservie,  
Lors vos plaisirs borneront son envie;  
Plus ne sera d'amant favorisé.  
Et plût aux dieux que, quand j'étais en vie,  
D'un tel secret je me fusse avisé ! »

A ce discours les damnés applaudirent,  
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.  
En un moment, fers, enclumes, fourneaux,  
Sont préparés aux gouffres infernaux;  
Tisiphoné, de ces lieux serrurière,  
Au cadenas met la main la première;  
Elle l'achève, et des mains de Pluton  
Proserpina reçut ce triste don.  
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,  
Le cruel dieu fut ému de pitié.

Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :  
« Que je vous plains ! vous allez être sage. »

Or ce secret, aux enfers inventé,  
Chez les humains tôt après fut porté;  
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,  
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,  
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,  
De cadenas n'ait sa provision.  
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,  
Tient sous la clef la vertu de sa femme.  
Or votre époux dans Rome a fréquenté;  
Chez les méchants on se gâte sans peine,  
Et le galant vit fort à la romaine;  
Mais son trésor est-il en sûreté ?  
A ses projets l'Amour sera funeste :  
Ce dieu charmant sera notre vengeur :  
Car vous m'aimez ; et quand on a le cœur  
De femme honnête, on a bientôt le reste.

---

## LE COCUAGE.

(1716.)

Jadis Jupin, de sa femme jaloux,  
Par cas plaisant fait père de famille,  
De son cerveau fit sortir une fille.  
Et dit : « Du moins celle-ci vient de nous. »  
Le bon Vulcain, que la cour éthérée  
Fit pour ses maux époux de Cythérée,  
Voulait avoir aussi quelque poupon  
Dont il fût sûr, et dont seul il fût père;  
Car de penser que le beau Cupidon,  
Que les Amours, ornements de Cythère,  
Qui, quoique enfants, enseignent l'art de plaire,  
Fussent les fils d'un simple forgeron,  
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.  
De son vacarme il remplit la maison,  
Soins et soucis son esprit tenaillèrent;  
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent.  
A sa moitié vingt fois il reprocha  
Son trop d'appas, dangereux avantage.  
Le pauvre dieu fit tant, qu'il accoucha  
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.  
C'est là ce dieu révérend dans Paris,  
Dieu malfaisant, le fléau des maris.  
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père  
Il essaya sa naissante colère :  
Sa main novice imprima sur son front  
Les premiers traits d'un éternel affront.  
A peine encore eut-il plume nouvelle,  
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle :  
Vous l'eussiez vu, l'obsédant en tous lieux,  
Et de son bien s'emparant à ses yeux,  
Se promener de ménage en ménage,  
Tantôt porter la flamme et le ravage,  
Et des brandons allumés dans ses mains  
Aux yeux de tous éclairer ses larcins :  
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,  
Le front couvert d'un voile d'innocence,  
Chez un époux le matois introduit  
Faisait son coup sans scandale et sans bruit.  
La Jalousie, au teint pâle et livide,  
Et la Malice, à l'œil faux et perfide,  
Guident ses pas où l'Amour le conduit ;  
Nonchalamment la Volupté le suit.

Pour mettre à bout les maris et les belles,  
 De traits divers ses carquois sont remplis :  
 Flèches y sont pour le cœur des cruelles;  
 Cornes y sont pour le front des maris.  
 Or ce dieu-là, malfaisant ou propice,  
 Mérite bien qu'on chante son office;  
 Et, par besoin ou par précaution,  
 On doit avoir à lui dévotion,  
 Et lui donner encens et luminaire.  
 Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,  
 Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,  
 De sa faveur on a toujours affaire.  
 O vous, Iris, que j'aimerai toujours,  
 Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,  
 Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,  
 N'avait encore asservi vos beaux jours,  
 Je n'invoquais que le dieu des amours.  
 Mais à présent, père de la Tristesse,  
 L'Hymen, hélas! vous a mis sous sa loi :  
 A Cocuage il faut que je m'adresse;  
 C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

## LA MULE DU PAPE.

(1733.)

Frères très-chers, on lit dans saint Matthieu  
 Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu<sup>1</sup>  
 Sur la montagne, et puis lui dit : « Beau sire,  
 Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,  
 L'Etat romain de l'un à l'autre bout? »  
 L'autre reprit : « Je ne vois rien du tout,  
 Votre montagne en vain serait plus haute. »  
 Le diable dit : « Mon ami, c'est ta faute.  
 Mais avec moi veux-tu faire un marché?  
 — Oui-da, dit Dieu, pourvu que sans péché  
 Honnêtement nous arrangions la chose.  
 — Or voici donc ce que je te propose,  
 Reprit Satan. Tout le monde est à moi;  
 Depuis Adam j'en ai la jouissance;

1. Le jésuite Bouhours se servit de cette expression : *Jésus-Christ fut emporté par le diable sur la montagne*; c'est ce qui donna lieu à ce Noël qui finit ainsi :

Car sans lui saurait-on, don, don,  
 Que le diable emporta, la, la,  
 Jésus notre bon maître?



Je me démetts, et tout sera pour toi,  
Si tu me veux faire la révérence. »

Notre-Seigneur, ayant un peu rêvé,  
Dit au démon que, quoique en apparence  
Avantageux le marché fût trouvé,  
Il ne pouvait le faire en conscience;  
Car il avait appris dans son enfance  
Qu'étant si riche, on fait mal son salut.

Un temps après, notre ami Belzébut  
Alla dans Rome : or c'était l'heureux âge  
Où Rome avait fourmilière d'élus;  
Le pape était un pauvre personnage,  
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.  
L'esprit malin s'en va droit au saint-père,  
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,  
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur. »  
A ce seul mot l'ultramontain pontife  
Tombe à ses pieds, et lui baise la griffe.  
Le farfadet, d'un air de sénateur,  
Lui met au chef une triple couronne :  
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;  
Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »

O papegots, voilà la belle source  
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce  
Que le saint-père avait en ce tracas  
Baisé l'ergot de messer Satanas,  
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire  
Que l'on baisât la mule du saint-père.  
Ainsi l'ont dit les malins huguenots  
Qui du papisme ont blasonné l'histoire :  
Mais ces gens-là sentent bien les fagots;  
Et, grâce au ciel, je suis loin de les croire.  
Que s'il advient que ces petits vers-ci  
Tombent ès mains de quelque galant homme,  
C'est bien raison qu'il ait quelque souci  
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

---

## LES CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

### PRÉFACE DE CATHERINE VADÉ,

#### POUR LES CONTES DE GUILLAUME VADÉ<sup>1</sup>.

Je pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le sait *tout l'univers*, il y a quelques années : il était attaqué de la petite vérole. Je le gardais, et lui disais en pleurant : « Ah ! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne pas vous être fait inoculer ! Il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était, comme vous, une des lumières du siècle. — Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit Guillaume ; j'attendais la permission de la Sorbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux. — L'Etat va faire une furieuse perte, lui répondis-je. — Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre et frère Berthier<sup>2</sup> sont morts ; Sémiramis et la Fillon, Sophocle et Danchet, sont en poussière. — Oui, mon cher cousin ; mais leurs grands noms demeurent à jamais : ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? Ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public, pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalez l'année passée ? Ils faisaient les délices de notre famille ; et Jérôme Carré, votre cousin issu de germain, faisait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute à *tout l'univers*, c'est-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire. »

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : « Ah ! ma cousine, pensez-vous que, dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuscules puissent trouver place, et que je puisse surnager sur le fleuve de l'Oubli, qui engloutit tous les jours tant de belles choses ? — Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup ; il y a très-peu de personnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plupart des hommes est de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus de bruit sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort. Vous serez distingué de la foule ; et peut-être même le nom de Guillaume Vadé, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *Opuscules* ? — Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaïses* est le plus convenable ; la plupart des

1. Jean-Joseph Vadé, et non pas Guillaume, auteur de poésies poissardes, né en 1720, mort en 1757. (Ed.)

2. Le P. Berthier ne mourut qu'en 1782. Voltaire, qui le tue déjà une fois dans cette préface, publia en 1759 une *Relation de sa mort*. (Ed.)

choses qu'on fait, qu'on dit, et qu'on imprime, méritent assez ce titre. »

J'admirai la modestie de mon cousin, et j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme et moi lui demandâmes où il voulait être enterré; et voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire :

« Je sens bien que n'ayant été élevé dans ce monde à aucune des dignités qui nourrissent les grands sentiments, et qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même; n'ayant été ni conseiller du roi, ni échevin, ni marguillier, on me traitera après ma mort avec très-peu de cérémonie. On me jettera dans les charniers Saint-Innocent, et on ne mettra sur ma fosse qu'une croix de bois qui aura déjà servi à d'autres; mais j'ai toujours aimé si tendrement ma patrie, que j'ai beaucoup de répugnance à être enterré dans un cimetière. Il est certain qu'étant mort de la maladie qui m'attaque, je puerai horriblement. Cette corruption de tant de corps qu'on ensevelit à Paris dans les églises, ou auprès des églises, infecte nécessairement l'air; et, comme dit très à propos le jeune Ptolémée, en délibérant s'il recevra Pompée chez lui :

. . . Ces troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

« Cette ridicule et odieuse coutume de paver les églises de morts cause dans Paris tous les ans des maladies épidémiques, et il n'y a point de défunt qui ne contribue plus ou moins à empestier sa patrie. Les Grecs et les Romains étaient bien plus sages que nous : leur sépulture était hors les villes; et il y a même aujourd'hui plusieurs pays en Europe où cette salutaire coutume est établie. Quel plaisir ne serait-ce pas pour un bon citoyen d'aller engraisser, par exemple, la stérile plaine des Sablons, et de contribuer à faire naître des moissons abondantes ! Les générations deviendraient utiles les unes aux autres par ce prudent établissement; les villes seraient plus saines, les terres plus fécondes. En vérité, je ne puis m'empêcher de dire qu'on manque de police pour les vivants et pour les morts. »

Guillaume parla longtemps sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris; je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin Guillaume; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine, et quelques morceaux de son cousin issu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun temps de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement; je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'âme de Guillaume : aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, et Guillaume fut inhumé sans que personne

en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu : car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéras-comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, et on négligeait l'auteur. C'est ainsi (comme dit le divin Platon<sup>1</sup>) qu'on suce l'orange, et qu'on jette l'écorce; qu'on cueille les fruits de l'arbre, et qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de Guillaume Vadé, nous perdîmes notre bon parent et ami Jérôme Carré, si connu en son temps par la comédie de *l'Écossaise*, qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête. Je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait Jérôme dans les derniers jours de sa vie. Voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée, son confesseur :

« Vous savez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour patrons saint Jérôme, saint Thomas, et saint Raimond de Pennafort, et que, quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint François de Borgia, et saint Régis, tous jésuites; de sorte que je m'appelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru longtemps qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de rien sur terre. Ah! frère Giroflée, que je me suis trompé! Il faut qu'il en soit des patrons comme des valets : plus on en a, plus on est mal servi. Mais voyez, s'il vous plaît, quelle est ma *déconvenue* (car ce terme est très-bon, quoi qu'en dise un polisson. Montaigne, Marot, et plusieurs auteurs très-facétieux, en font souvent usage; il est même dans le Dictionnaire de l'Académie). Voici donc mon aventure :

« On chasse les révérends pères jésuites ou jésuites, pour ce que leur institut est pernicieux, contraire à tous les droits des rois et de la société humaine, etc., etc. Or Ignace de Loyola ayant créé cet institut appelé *Régime*, après s'être fait fesser au collège de Sainte-Barbe, Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il est clair qu'ils sont tous également répréhensibles, et que voilà quatre saints qu'il faut nécessairement que je donne à tous les diables.

« Cela m'a fait naitre quelques scrupules sur saint Thomas et saint Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages, et j'ai été confondu quand j'ai vu dans Thomas et dans Raimond à peu près les mêmes paroles que dans Busembaum. Je me suis défait aussitôt de ces deux patrons, et j'ai brûlé leurs livres.

« Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de Jérôme; mais ce Jérôme, le seul patron qui me restait, ne m'a pas été plus utile que les autres. Est-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis? J'ai consulté sur cette affaire un très-savant homme : il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes; qu'il avait dit de grosses injures au saint évêque de Jérusalem, Jean, et au saint prêtre Rufin; que même il appela celui-ci *hydre* et *scorpion*, et qu'il l'insulta après sa mort : il m'a montré les

1. Ce n'est pas le divin Platon qui a dit cela; c'est le roi de Prusse. (Ed.)

passages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, et de m'appeler Carré tout court; ce qui est bien désagréable. »

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans le sein de frère Giroflée, lequel lui répondit : « Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant : prenez saint François d'Assise. — Non, dit Carré; sa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci est une affaire sérieuse. — Hé bien, prenez saint Dominique. — Non, il est auteur de l'inquisition. — Voulez-vous de saint Bernard ? — Il a trop persécuté ce pauvre Abeilard qui avait plus d'esprit que lui, et il se mêlait de trop d'affaires : donnez-moi un patron qui ait été si humble que personne n'en ait jamais entendu parler; voilà mon saint. »

Frère Giroflée lui remontra l'impossibilité d'être canonisé et ignoré. Il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas; ce qui revenait au même; mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent; car il savait que Jérôme Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux :

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitants d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bonhomme Cardero se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds, et lui dit : « Grand roi, je supplie Votre Altesse Royale de faire « donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. — Voilà une « plaisante demande, dit le roi; pourquoi me faites-vous cette « prière ? — C'est, dit Cardero, que vos gens veulent absolument « avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. » Le roi rit beaucoup, et fit un présent considérable à Cardero. De là vint le proverbe qu'il *vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* »

C'est avec ces sentiments que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuscules à ceux de Guillaume; et je me flatte que messieurs les Parisiens, pour qui Vadé et Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

CATHERINE VADÉ.

## CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

(1764.)

Or maintenant que le beau dieu du jour  
Des Africains va brûlant la contrée,  
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,  
Et que l'hiver allonge la soirée;  
Après souper, pour vous désennuyer,  
Mes chers amis, écoutez une histoire  
Touchant un pauvre et noble chevalier,  
Dont l'aventure est digne de mémoire.  
Son nom était messire Jean Robert,

Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte,  
 Qui surpassait la Rome des Césars;  
 Il rapportait de son auguste enceinte,  
 Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,  
 Mais des agnus avec des indulgences,  
 Et des pardons, et de belles dispenses.  
 Mon chevalier en était tout chargé;  
 D'argent, fort peu; car dans ces temps de crise  
 Tout paladin fut très-mal partagé :  
 L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Eglise.

Sire Robert possédait pour tout bien  
 Sa vieille armure, un cheval, et son chien :  
 Mais il avait reçu pour apanage  
 Les dons brillants de la fleur du bel âge,  
 Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,  
 Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il était assez près de Lutèce,  
 Au coin d'un bois qui borde Charenton,  
 Il aperçut la fringante Marthon,  
 Dont un ruban nouait la blonde tresse;  
 Sa taille est leste, et son petit jupon  
 Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.  
 Robert avance, et lui trouve une mine  
 Qui tenterait les saints du paradis.  
 Un beau bouquet de roses et de lis  
 Est au milieu de deux pommes d'albâtre,  
 Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;  
 Et de son teint la fleur et l'incarnat  
 De son bouquet auraient terni l'éclat.  
 Pour dire tout, cette jeune merveille  
 A son giron portait une corbeille,  
 Et s'en allait, avec tous ses attraits,  
 Vendre au marché du beurre et des œufs frais.  
 Sire Robert, ému de convoitise,  
 Descend d'un saut, l'accole avec franchise :  
 « J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise;  
 C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur :  
 Tout est à vous. — C'est pour moi trop d'honneur, »  
 Lui dit Marthon. Robert presse la belle,  
 La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,  
 Et la renverse, et casse tous ses œufs.  
 Comme il cassait, son cheval ombrageux,  
 Épouvanté de la fière bataille,  
 Au loin s'écarte, et fuit dans la broussaille.  
 De Saint-Denys un moine survenant  
 Monte dessus, et trotte à son couvent.

Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,  
Dit à Robert : « Où sont mes vingt écus ? »  
Le chevalier, tout pantois et confus,  
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,  
Veut s'excuser : nulle excuse ne sert ;  
Marthon ne peut digérer son injure,  
Et va porter sa plainte à Dagobert.  
« Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,  
Et violée, et surtout point payée. »  
Le sage prince à Marthon répondit :  
« C'est de viol que je vois qu'il s'agit.  
Allez plaider devant ma femme Berthe ;  
En tel procès la reine est très-experte :  
Bénignement elle vous recevra,  
Et sans délai justice se fera. »  
Marthon s'incline, et va droit à la reine.  
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;  
Mais elle avait de la sévérité  
Sur le grand point de la pudicité.  
Elle assembla son conseil de dévotes.  
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,  
La tête nue, et le regard baissé,  
Leur avoua ce qui s'était passé ;  
Que vers Charonne il fut tenté du diable,  
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,  
Qu'il en avait un très-pieux remord ;  
Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert était si beau, si plein de charmes,  
Si bien tourné, si frais, et si vermeil,  
Qu'en le jugeant la reine et son conseil  
Lorgnaient Robert et répandaient des larmes.  
Marthon de loin dans un coin soupira ;  
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.  
Berthe au conseil alors remémora  
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,  
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :  
« Car vous savez que notre loi prescrit  
De pardonner à qui pourra nous dire  
Ce que la femme en tous les temps désire ;  
Bien entendu qu'il explique le cas  
Très-nettement, et ne nous fâche pas. »

La chose, étant au conseil exposée,  
Fut à Robert aussitôt proposée.  
La bonne Berthe, afin de le sauver,  
Lui concéda huit jours pour y rêver ;  
Il fit serment aux genoux de la reine  
De comparaître au bout de la huitaine,

Remercia du décret lénitif,  
 Prit congé d'elle, et partit tout pensif.  
 « Comment nommer, disait-il en lui-même,  
 Très-nettement ce que toute femme aime,  
 Sans la fâcher ? La reine et son sénat  
 Ont aggravé mon trop piteux état.  
 J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,  
 Que, sans délai, l'on m'eût pendu sur l'heure. »

Dans son chemin dès que Robert trouvait  
 Ou femme, ou fille, il priait la passante  
 De lui conter ce que plus elle aimait.  
 Toutes faisaient réponse différente,  
 Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.  
 Sirè Robert au diable se donnait.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire  
 Avait doré les bords de l'hémisphère,  
 Quand sur un pré, sous des ombrages frais,  
 Il vit de loin vingt beautés ravissantes  
 Dansant en rond; leurs robes voltigeantes  
 Étaient à peine un voile à leurs attraits.  
 Le doux Zéphyr, en se jouant auprès,  
 Laisait flotter leurs tresses ondoyantes;  
 Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,  
 Rasant la terre, et ne la touchant pas.  
 Robert approche, et du moins il espère  
 Les consulter sur la maudite affaire.  
 En un moment tout disparaît, tout fuit.

Le jour baissait, à peine il était nuit;  
 Il ne vit plus qu'une vieille édentée,  
 Au teint de suie, à la taille écourtée,  
 Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;  
 Son nez pointu touche à son court menton,  
 D'un rouge brun sa paupière est bordée;  
 Quelques crins blancs couvrent son noir chignon;  
 Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,  
 Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :  
 Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'accoste; et, d'un ton familier,  
 Lui dit : « Mon fils, je vois à votre mine  
 Que vous avez un chagrin qui vous mine;  
 Apprenez-moi vos tribulations :  
 Nous souffrons tous; mais parler nous soulage;  
 Il est encor des consolations.  
 J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.  
 Aux malheureux quelquefois mes avis  
 Ont fait du bien quand on les a suivis. »

Lé chevalier lui dit : « Hélas ! ma bonne,



Je vais cherchant des conseils, mais en vain.  
Mon heure arrive, et je dois en personne,  
Sans plus attendre, être pendu demain,  
Si je ne dis à la reine, à ses femmes.  
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames. »

La vieille alors lui dit : « Ne craignez rien,  
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie;  
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien.  
Devers la cour cheminez avec joie :

Allons ensemble, et je vous apprendrai  
Ce grand secret de vous tant désiré.

Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,  
Vous serez juste, et que de vous j'aurai  
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :  
L'ingratitude est un crime odieux.

Faites serment, jurez par mes beaux yeux  
Que vous ferez tout ce que je désire. »

Le bon Robert le jura, non sans rire.

« Ne riez point, rien n'est plus sérieux, »

Reprit la vieille; et les voilà tous deux  
Qui, côte à côte, arrivent en présence  
De reine Berthe et de la cour de France.  
Incontinent le conseil assemblé,

La reine assise, et Robert appelé :

« Je sais, dit-il, votre secret, mesdames.

Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,  
Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,  
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants;  
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,  
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,  
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,  
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.

Il faut toujours que la femme commande;  
C'est là son goût : si j'ai tort, qu'on me pende. »

Comme il parlait, tout le conseil conclut  
Qu'il parlait juste, et qu'il touchait au but.

Robert absous baisait la main de Berthe,  
Quand, de haillons et de fange couverte,  
Au pied du trône on vit notre sans dent  
Criant justice, et la presse fendant.

On lui fait place, et voici sa harangue :

« O reine Berthe! ô beauté dont la langue  
Ne prononça jamais que vérité,  
Vous dont l'esprit connaît toute équité,  
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance,  
Ce paladin ne doit qu'à ma science  
Votre secret; il ne vit que par moi.

Il a juré mes beaux yeux et sa foi  
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère :  
Vous êtes juste, et j'attends mon salaire.  
— Il est très-vrai, dit Robert, et jamais  
On ne me vit oublier les bienfaits.  
Mes vingt écus, mon cheval, mon bagage,  
Et mon armure, étaient tout mon partage;  
Un moine noir a, par dévotion,  
Saisi le tout quand j'assaillis Marthon :  
Je n'ai plus rien; et, malgré ma justice,  
Je ne saurais payer ma bienfaitrice. »

La reine dit : « Tout vous sera rendu :  
On punira votre voleur tondu.  
Votre fortune, en trois parts divisée,  
Fera trois lots justement compensés :  
Les vingt écus à Marthon la lésée  
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés;  
La bonne vieille aura votre monture;  
Et vous, Robert, vous aurez votre armure. »

La vieille dit : « Rien n'est plus généreux;  
Mais ce n'est pas son cheval que je veux :  
Rien de Robert ne me plaît que lui-même;  
C'est sa valeur et ses grâces que j'aime.  
Je veux régner sur son cœur amoureux;  
De ce trésor ma tendresse est jalouse.  
Entre mes bras Robert doit vivre heureux :  
Dès cette nuit, je prétends qu'il m'épouse. »

A ce discours, que l'on n'attendait pas,  
Robert glacé laisse tomber ses bras;  
Puis, fixement contemplant la figure  
Et les haillons de notre créature,  
Dans son horreur il recula trois pas,  
Signa son front, et, d'un ton lamentable,  
Il s'écriait : « Ai-je donc mérité  
Ce ridicule et cette indignité?  
J'aimerais mieux que Votre Majesté  
Me fiançât à la mère du diable.

La vieille est folle; elle a perdu l'esprit. »  
Lors tendrement notre sans dent reprit :  
« Vous le voyez, ô reine! il me méprise;  
Il est ingrat; les hommes le sont tous.  
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts.  
De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,  
Je l'aime trop, pour qu'il ne m'aime pas.  
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise  
Que je commence à perdre mes appas;  
Mais j'en serai plus tendre et plus fidèle.

On en vaut mieux; on orne son esprit;  
 On sait penser; et Salomon a dit  
 Que femme sage est plus que femme belle.  
 Je suis bien pauvre : est-ce un si grand malheur?  
 La pauvreté n'est point un déshonneur.  
 N'est-on content que sur un lit d'ivoire?  
 Et vous, madame, en ce palais de gloire,  
 Quand vous couchez côte à côte du roi,  
 Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?  
 De Philémon vous connaissez l'histoire :  
 Amant aimé, dans le coin d'un taudis,  
 Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.  
 Les noirs Chagrins, enfants de la Richesse,  
 N'habitent point sous nos rustiques toits;  
 Le Vice fuit où n'est point la Mollesse.  
 Nous servons Dieu, nous égalons les rois;  
 Nous soutenons l'honneur de vos provinces;  
 Nous vous faisons de vigoureux soldats;  
 Et, croyez-moi, pour peupler vos États,  
 Les pauvres gens valent mieux que vos princes.  
 Que si le ciel à mes chastes désirs  
 N'accorde pas le bonheur d'être mère,  
 L'hymen encore offre d'autres plaisirs :  
 Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.  
 On me verra, jusqu'à mon dernier jour,  
 Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour. »

La décrépète, en parlant de la sorte,  
 Charma le cœur des dames du palais :  
 On adjugea Robert à ses attraits.  
 De son serment la sainteté l'emporte  
 Sur son dégoût. La dame encor voulut  
 Être, à cheval, entre ses bras menée  
 A sa chaumière, où ce noble hyménée  
 Doit s'achever dans la même journée;  
 Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le cavalier sur son coursier remonte,  
 Prend tristement sa femme entre ses bras,  
 Saisi d'horreur, et rougissant de honte,  
 Tenté cent fois de la jeter à bas,  
 De la noyer; mais il ne le fit pas :  
 Tant des devoirs de la chevalerie  
 La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse, en trotant avec lui,  
 S'étudiait à charmer son ennui,  
 Lui rappelait les exploits de sa race,  
 Lui racontait comment le grand Clovis  
 Assassina trois rois de ses amis,

Comment du ciel il mérita la grâce.  
 Elle avait vu le beau pigeon béni  
 Du haut des cieux apportant à Remi  
 L'ampoule sainte et le céleste chrême  
 Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.  
 Elle mêlait à ses narrations  
 Des sentiments et des réflexions,  
 Des traits d'esprit et de morale pure,  
 Qui, sans couper le fil de l'aventure,  
 Faisaient penser l'auditeur attentif,  
 Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.  
 Le bon Robert, à toutes ces merveilles,  
 Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,  
 Tout délecté quand sa femme parlait,  
 Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière  
 Que possédait l'affreuse aventurière.  
 Elle se trousse, et, de sa sale main,  
 De son époux arrange le festin;  
 Frugal repas fait pour ce premier âge  
 Plus célébré qu'imité par le sage.  
 Deux ais pourris sur trois pieds inégaux  
 Formaient la table où les époux soupèrent,  
 A peine assis sur deux minces tréteaux.  
 Des deux époux les regards se baissèrent.  
 La décrépité égaya le repas  
 Par des propos plaisants et délicats,  
 Par ces bons mots qui piquent, et qu'on aime,  
 Si naturels que l'on croirait soi-même  
 Les avoir dits. Robert fut si content,  
 Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment  
 Qu'elle pourrait lui paraître moins laide.  
 Elle voulut, quand le souper finit,  
 Que son époux vînt avec elle au lit.  
 Le désespoir, la fureur le possède;  
 A cette crise il souhaite la mort.  
 Mais il se couche, il se fait cet effort :  
 Il l'a promis, le mal est sans remède.

Ce n'étaient point deux sales demi-draps  
 Percés de trous et rongés par les rats,  
 Mal étendus sur de vieilles javelles,  
 Mal recousus encor par des ficelles,  
 Qui révoltaient le guerrier malheureux;  
 Du saint hymen les devoirs rigoureux  
 S'offraient à lui sous un aspect horrible.  
 « Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible ?  
 A Rome on dit que la grâce d'en haut

Donne à la fois le vouloir et le faire :  
 La grâce et moi nous sommes en défaut.  
 Par son esprit ma femme a de quoi plaire ;  
 Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit  
 Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ? »  
 Ainsi parlant, le bon Robert se jette,  
 Froid comme glace, au bord de sa couchette ;  
 Et, pour cacher son cruel déplaisir,  
 Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre,  
 En le pinçant : « Ah ! Robert, dormez-vous ?  
 Charmant ingrat, cher et cruel époux,  
 Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;  
 De ma pudeur les timides accents  
 Sont subjugués par la voix de mes sens.  
 Régniez sur eux ainsi que sur mon âme ;  
 Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu  
 Mon naturel qui combat ma vertu ?  
 Je me dissous, je brûle, je me pâme.  
 Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;  
 Je n'en puis plus ! faut-il mourir sans toi ?  
 Va, je le mets dessus ta conscience. »

Robert avait un fonds de complaisance,  
 Et de candeur, et de religion ;  
 De son épouse il eut compassion.  
 « Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,  
 Par mon ardeur égaler votre flamme ;  
 Mais que pourrai-je ? — Allez, vous pourrez tout,  
 Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge  
 Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,  
 Avec des soins, de l'art, et du courage.  
 Songez combien les dames de la cour  
 Célébreront ce prodige d'amour.  
 Je vous parais peut-être dégoûtante,  
 Un peu ridée, et même un peu puante ;  
 Cela n'est rien pour des héros bien nés :  
 Fermez les yeux, et bouchiez-vous le nez. »

Le chevalier, amoureux de la gloire,  
 Voulut enfin tenter cette victoire :  
 Il obéit ; et, se piquant d'honneur,  
 N'écoulant plus que sa rare valeur,  
 Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse  
 Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,  
 Fermant les yeux, se mit à son devoir.

« C'en est assez, lui dit sa tendre épouse ;  
 J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :  
 Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;

De ce pouvoir ma gloire était jalouse.  
 J'avais raison : convenez-en, mon fils :  
 Femme toujours est maîtresse au logis.  
 Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,  
 C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider :  
 Obéissez ; mon amour vous commande  
 D'ouvrir les yeux et de me regarder. »

Robert regarde : il voit, à la lumière  
 De cent flambeaux sur vingt lustres placés,  
 Dans un palais, qui fut cette chaumière,  
 Sous des rideaux de perles rehaussés,  
 Une beauté dont le pinceau d'Apelle  
 Ou de Vanlo, ni le ciseau fidèle  
 Du bon Pigal, Le Moine, ou Phidias,  
 N'auraient jamais imité les appas.  
 C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,  
 Telle qu'elle est quand, les cheveux épars.  
 Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,  
 Entre ses bras elle attend le dieu Mars.

« Tout est à vous, ce palais, et moi-même :  
 Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur :  
 Vous n'avez point dédaigné la laideur,  
 Vous méritez que la beauté vous aime. »

Or maintenant j'entends mes auditeurs  
 Me demander quelle était cette belle  
 De qui Robert eut les tendres faveurs.  
 Mes chers amis, c'était la fée Urgèle,  
 Qui dans son temps protégea nos guerriers,  
 Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux temps que celui de ces fables,  
 Des bons démons, des esprits familiers,  
 Des farfadets, aux mortels secourables !  
 On écoutait tous ces faits admirables  
 Dans son château, près d'un large foyer.  
 Le père et l'oncle, et la mère et la fille,  
 Et les voisins, et toute la famille,  
 Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier.  
 Qui leur faisait des contes de sorcier.

On a banni les démons et les fées ;  
 Sous la raison les grâces étouffées  
 Livrent nos cœurs à l'insipidité ;  
 Le raisonner tristement s'accrédite ;  
 On court, hélas ! après la vérité :  
 Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

## L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

(1763.)

Puisque le dieu du jour, en ses douze voyages,  
Habite tristement sa maison du Verseau,  
Que les monts sont encore assiégés des orages,  
Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,  
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :  
Nos loisirs sont plus doux par nos amusements.  
Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte  
De goûter avec vous le plaisir des enfants.

Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince  
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,  
Elevé comme un sot, et, sans en rien savoir,  
Méprisé des voisins, haï dans sa province.  
Deux fripons gouvernaient cet État assez mince ;  
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,  
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur :  
Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire  
Qu'il avait des talents, des vertus, de la gloire ;  
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,  
Était du monde entier l'amour et la terreur ;  
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;  
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;  
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon  
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.  
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécile)  
Avalait cet encens, et, lourdement tranquille,  
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,  
Quand il avait dîné, croyait son peuple heureux.

Il restait à la cour un brave militaire,  
Emon, vieux serviteur du feu prince son père,  
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,  
Et prédisait malheur à son gouvernement.  
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,  
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent.  
Emon fut exilé, le maître n'en sut rien.  
Le vieillard, confiné dans une métairie,  
Cultivait sagement ses amis et son bien,  
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.  
Alamon loin de lui laissait couler sa vie  
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.  
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs  
Frappaient pour un moment son âme appesantie.  
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,

S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.  
 Le poids de la misère accablait la province;  
 Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui :  
 Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui;  
 Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide; il la vit, l'entendit;  
 Il commença de vivre, et son cœur se sentit.  
 Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.  
 Son confesseur madré découvrit le mystère :  
 Il en fit un scrupule à son sot pénitent,  
 D'autant plus timoré qu'il était ignorant :  
 Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître  
 Ne se connût un jour, et vint à les connaître,  
 Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.  
 Elle fit son paquet, et le trempa de larmes.  
 On n'osait résister. Le timide Alamon,  
 Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes;  
 Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,  
 Commença à s'ouvrir, n'était point débouché.

Comme elle allait partir, on entend : « Bas les armes!  
 A la fuite! à la mort! combattons! tout périt!  
 Alla! San Germano! Mahomet! Jésus-Christ! »  
 On voit un peuple entier fuyant de place en place.  
 Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,  
 Suivi de musulmans, le cimenterre en main,  
 Sur des morts entassés se frayant un chemin,  
 Portant dans le palais le fer avec les flammes,  
 Égorgeait les maris, mettait à part les femmes.  
 Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,  
 Sans que le ministère en eût le moindre vent;  
 La Mort le devançait, et dans Rome la sainte  
 Saint Pierre avec saint Paul étaient transis de crainte.  
 C'était, mes chers amis, le superbe Abdala,  
 Pour corriger l'Église envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,  
 Prince, moines, valets, ministres, capitaines.  
 Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,  
 Sont portés dans un char aux plus voisins marchés,  
 Tels étaient monseigneur et ses référendaires,  
 Enchaînés par les pieds avec le confesseur,  
 Qui, toujours se signant et disant ses rosaires,  
 Leur prêchait la constance, et se mourait de peur.

Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent  
 Le butin, qu'en trois lots les émirs arrangèrent :  
 Les hommes, les chevaux, et les chasses des saints.  
 D'abord on dépouilla les bons Bénéventins :  
 Les tailleurs ont toujours déguisé la nature;



Ils sont trop charlatans, l'homme n'est point connu.  
L'habit change les mœurs ainsi que la figure :  
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.

Du chef des musulmans le duc fut le partage.  
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge;  
Il paraissait robuste, on le fit muletier.  
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.  
Ses muscles, énervés par l'infâme mollesse,  
Prirent dans le travail une heureuse vigueur :  
Le malheur l'instruisit, il dompta la paresse;  
Son avilissement fit naître sa valeur.  
La valeur sans pouvoir est assez inutile;  
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement  
Abdala s'établit dans son appartement,  
Boit le vin des vaincus, malgré son évangile.  
Les dames de la cour, les dames de la ville,  
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,  
A son petit coucher arrivent à la file,  
Attendent ses regards, et briguent son mouchoir.  
Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.

Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,  
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,  
Une étrille à la main, prenait soin des mulets.  
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,  
Que le noir circoncis, ministre de l'Amour,  
Au superbe Abdala conduisait à son tour.  
Prêt à s'évanouir, il s'écria : « Perfide !  
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour. »  
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.  
Dans un autre langage Amide répondit  
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre  
Qui pénétrait à l'âme, et ce regard lui dit :  
« Consolez-vous, vivez, songez à me défendre;  
Vengez-moi, vengez-vous : votre nouvel emploi  
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi. »  
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.

Amide comparut devant Son Excellence :  
Le corsaire jura que jusques à ce jour  
Il avait en effet connu la jouissance,  
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.  
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance;  
Et ces refus adroits, annonçant les plaisirs,  
En les faisant attendre irritaient ses désirs.  
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :  
« Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;  
Vous êtes invincible en amour, aux combats,  
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras;

Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère,  
Et, pour me consoler de ces tristes délais,  
A mon timide amour accordez deux bienfaits.

— Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire;  
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.

— Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première  
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière  
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès;  
La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,  
Pour m'aller quelquefois promener en litière,  
Avec un muletier qui soit selon mon choix. »

Abdala répliqua : « Vos désirs sont mes lois. »

Ainsi dit, ainsi fait. Le très-indigne prêtre,  
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,  
Eurent chacun leur dose, au grand contentement  
De tous les prisonniers et de tout Bénévent;  
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême  
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

« Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.

La couronne ou la mort à présent vous appelle :

Vous avez du courage, Emon vous est fidèle;

Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner

Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.

Au fond de son exil allez trouver Emon;

Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon

Il donnera pour vous les restes de sa vie;

Tout sera préparé, revenez dans trois jours.

Hâtez-vous : vous savez que je suis destinée

Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.

Les moments sont bien chers à la guerre, en amours. »

Alamon répondit : « Je vous aime, et j'y cours. »

Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,

Aimait son prince ingrat devenu malheureux.

Il avait rassemblé des amis généreux,

Et de soldats choisis une troupe intrépide.

Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux,

Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.

Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,

Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur.

Alamon réunit l'audace et la prudence;

Il devint un héros sitôt qu'il combattit.

Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,

Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.

Alamon triomphant au palais se rendit,

Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,

Avec la belle Amide allait se mettre au lit.

Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux fripons,  
 Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,  
 Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire.  
 Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.  
 Les lâches sont cruels : le moine conseilla  
 De faire au pied des murs empaler Abdala.  
 « Misérables ! c'est vous qui méritez de l'être,  
 Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître :  
 Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu.  
 Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse.  
 Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse :  
 Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.  
 Allez, brave Abdala ; je dois vous rendre grâce  
 D'avoir développé mon esprit et mon cœur.  
 C'est à vous que je dois mon repos, mon bonheur.  
 De leçons désormais il faut que je me passe ;  
 Je vous suis obligé ; mais n'y revenez pas.  
 Soyez libre, partez ; et si les destinées  
 Vous donnent trois fripons pour régir vos États,  
 Envoyez-moi chercher ; j'irai, n'en doutez pas,  
 Vous rendre les leçons que vous m'avez données. »

## GERTRUDE, OU L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude  
 Est de vous raconter les faits des temps passés.  
 Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.  
 Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.  
 Par trente-six printemps, sur sa tête amassés,  
 Ses modestes appas n'étaient point effacés ;  
 Son maintien était sage, et n'avait rien de rude ;  
 Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés.  
 Sur sa gorge, d'albâtre une gaze étendue  
 Avec un art discret en permettait la vue.  
 L'industriel pinceau, d'un carmin délicat,  
 D'un visage arrondi relevant l'incarnat,  
 Embellissait ses traits sans outrer la nature ;  
 Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :  
 La simple propreté composait sa parure.  
 Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture ;  
 Auprès d'un pot de rouge on voit un *Massillon*,  
 Et le *Petit Carême* est surtout sa lecture.  
 Mais ce qui nous charma dans sa dévotion,  
 C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :  
 Gertrude était dévote, et non pas médisante.

Elle avait une fille; un dix avec un sept  
Composait l'âge heureux de ce divin objet,  
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.  
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle :  
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.  
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.  
Elle avait dérobé cette rose naissante  
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux.  
Les conversations, les spectacles, les jeux,  
Ennemis séduisants de toute âme innocente,  
Vrais pièges du démon, par les saints abhorrés,  
Étaient dans la maison des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire,  
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,  
Elle allait saintement occuper son loisir,  
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.  
Des meubles recherchés, commodes, précieux,  
Ornaient cette retraite, au public inconnue;  
Un escalier secret, loin des profanes yeux,  
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil  
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables;  
La lune fait aimer ses rayons favorables :  
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.  
Isabelle, inquiète, en secret agitée,  
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,  
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,  
En ignorait l'usage, et s'étendait auprès;  
Sans savoir l'admirer regardait la nature;  
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,  
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser;  
Ne pensant point encore, et cherchant à penser.  
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :  
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.  
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère,  
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,  
Posant sur l'escalier une jambe en avant,  
Étendant une main, portant l'autre en arrière,  
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,  
D'une oreille attentive avec peine écoutant.  
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,  
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.  
« Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents.  
Et je dois partager les peines qu'elle endure. »  
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :  
« André, mon cher André, vous faites mon bonheur! »  
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.

« Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;  
 Ma mère est fort contente, et je dois l'être aussi. »  
 Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,  
 Ne peut fermer les yeux, se tourmente et soupire.  
 « André fait des heureux ! et de quelle façon ?  
 Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ? »  
 Elle revit le jour avec inquiétude.  
 Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.  
 Isabelle était simple, et sa naïveté  
 Laissa parler enfin sa curiosité.

« Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,  
 Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ? »  
 Gertrude fut confuse; elle s'aperçut bien  
 Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien.  
 Elle se composa, puis répondit : « Ma fille,  
 Il faut avoir un saint pour toute une famille;  
 Et, depuis quelque temps, j'ai choisi saint André.  
 Je lui suis très-dévote, il m'en sait fort bon gré;  
 Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières;  
 Il m'apparaît souvent, la nuit, dans mes prières :  
 C'est un des plus grands saints qui soient en paradis. »

A quelque temps de là, certain monsieur Denys,  
 Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.  
 Tout conspirait pour lui : Denys fut aimé d'elle,  
 Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.  
 Gertrude en sentinelle entendit à son tour  
 Les belles oraisons, les antiennes charmantes,  
 Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes  
 Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit, et se mit en colère.  
 La fille répondit : « Pardonnez-moi, ma mère,  
 J'ai choisi saint Denys, comme vous saint André. »

Gertrude, dès ce jour, plus sage et plus heureuse,  
 Conservant son amant, et renonçant aux saints,  
 Quitta le vain projet de tromper les humains.  
 On ne les trompe point : la malice envieuse  
 Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant;  
 On vous devine mieux que vous ne savez feindre;  
 Et le stérile honneur de toujours vous contraindre  
 Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle, au monde présentée,  
 Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.  
 Gertrude en sa maison rappela pour toujours  
 Les doux Amusements, compagnons des Amours;  
 Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie :  
 Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

---

## LES TROIS MANIÈRES.

(1763.)

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !  
Que leur esprit m'enchanté, et que leurs fictions  
M'ont fait aimer le vrai sous les traits de la fable !  
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions  
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre  
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.  
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations  
Consacrer cet exemple, et chercher à le suivre.  
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.  
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur  
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !  
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,  
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athènes  
Était de couronner, dans des jeux solennels,  
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :  
En présence du peuple on leur rendait justice.  
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,  
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,  
Du champ de la victoire allant à l'Opéra,  
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.  
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon  
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie),  
Partout sur son passage il eut la comédie ;  
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène  
Sur son cothurne altier vint parcourir la scène,  
On discernait les prix accordés aux amants.  
Celui qui, dans l'année, avait pour sa maîtresse  
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,  
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,  
Se voyait couronné devant toute la Grèce.  
Chaque belle plaquait la cause de son cœur,  
De son amant aimé racontait les mérites,  
Après un beau serment, dans les formes prescrites,  
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,  
De n'exagérer rien, chose assez difficile  
Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.  
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,  
Doux enfants du loisir de la Grèce tranquille.  
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent :

La jeune Églé, Téone, et la triste Apamis.  
 Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent.  
 Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,  
 Écoutant gravement, en demi-cercle assis.  
 Dans un nuage d'or Vénus avec son fils  
 Prêtait à leur dispute une oreille attentive.  
 La jeune Églé commence, Églé simple et naïve,  
 De qui la voix touchante et la douce candeur  
 Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

## ÉGLÉ.

Hermotime, mon père, a consacré sa vie  
 Aux muses, aux talents, à ces dons du génie  
 Qui des humains jadis ont adouci les mœurs;  
 Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs;  
 Et sans ambition, caché dans sa famille,  
 Il n'a voulu donner pour époux à sa fille  
 Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,  
 Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux  
 En vers nobles et doux élégamment décrire,  
 Animer sur la toile, et chanter sur la lyre  
 Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.  
 Lygdamon m'adorait. Son esprit sans culture  
 Devait, je l'avouerai, beaucoup à la nature :  
 Ingénieux, discret, poli sans compliment;  
 Parlant avec justesse, et jamais savamment;  
 Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître;  
 L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.  
 Il ne savait qu'aimer; mais qu'il était grand maître  
 Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit !

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique  
 De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,  
 Et de me réserver pour quelque peintre heureux  
 Qui ferait de bons vers, et saurait la musique,  
 Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !  
 Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique;  
 Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.  
 Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.

Lygdamon s'écarta, confus, désespéré,  
 Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.  
 Six mois furent le terme où ma main fut promise :  
 Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.  
 Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs tristes talents,  
 A peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.  
 Le temps qui s'avancait redoublait mes alarmes.  
 Lygdamon tant aimé me fuyait pour toujours :  
 J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent :

Sur leurs perfections mille débats s'émurent.  
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.  
Mon père se hâta d'accorder son suffrage  
Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage :  
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.  
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,  
Apportant un tableau d'une main inconnue.  
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue.  
C'était moi : je semblais respirer et parler;  
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;  
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.  
L'art ne se montrait pas; c'est la nature même,  
La nature embellie; et, par de doux accords,  
L'âme était sur la toile aussi bien que le corps.  
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,  
Comme on voit, au matin, le soleil de ses traits  
Percer la profondeur de nos vastes forêts,  
Et dorer les moissons, les fruits, et la verdure.  
Harpage en fut surpris; il voulut censurer :  
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.  
« Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,  
Du talent d'imiter fait un art si sublime ?  
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ? »  
Lygdamon se montrant lui dit : « Elle est à moi !  
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.  
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image;  
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main.  
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?  
Il les anime tous. » Alors, d'une voix tendre,  
Sur son luth accordé Lygdamon fit entendre  
Un mélange inouï de sons harmonieux :  
On croyait être admis dans le concert des dieux.  
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.  
Harpage en frémissait; sa fureur étouffée  
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.  
Il prend un javelot de ses mains forcenées;  
Il court, il va frapper. Je vis l'affreux moment.  
Où le traître à sa rage immolait mon amant,  
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.  
Lygdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris;  
Et de la même main sous qui son luth résonne,  
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,  
Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.  
Jugez si de l'amour il mérite le prix,  
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.  
Ainsi parlait Églé. L'Amour applaudissait,  
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;



Elle en aimait encore son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage  
Ne connurent jamais les soins étudiés ;  
Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.  
Téone, souriant, conta son aventure  
En vers moins allongés, et d'une autre mesure,  
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,  
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon ;  
Il est plus charmant que Nirée ;  
A peine d'un naissant coton  
Sa ronde joue était parée.  
Sa voix est tendre : il a le ton  
Comme les yeux de Cythérée.  
Vous savez de quel vermillon  
Sa blancheur vive est colorée ;  
La chevelure d'Apollon  
N'est pas si longue et si dorée.  
Je le pris pour mon compagnon  
Aussitôt que je fus nubile.  
Ce n'est pas sa beauté fragile  
Dont mon cœur fut le plus épris :  
S'il a les grâces de Paris,  
Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir, dans un petit bateau,  
Tout auprès d'une île Cyclade,  
Ma tante et moi goûtions sur l'eau  
Le plaisir de la promenade,  
Quand de Lydie un gros vaisseau  
Vint nous aborder à la rade.  
Le vieux capitaine écumeur  
Venait souvent dans cette plage  
Chercher des filles de mon âge  
Pour les plaisirs du gouverneur.  
En moi je ne sais quoi le frappe ;  
Il me trouve un air assez beau :  
Il laisse ma tante, il me happe ;  
Il m'enlève comme un moineau,  
Et va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante, en glapissant,  
Et la poitrine déchirée,  
S'en retourne au port du Pirée  
Raconter au premier passant  
Que sa Téone est égarée ;  
Que de Lydie un armateur,  
Un vieux pirate, un revendeur

De la féminine denrée,  
S'en est allé livrer ma fleur  
Au commandant de la contrée.

Pensez-vous alors qu'Agathon  
S'amusât à verser des larmes,  
A me peindre avec un crayon,  
A chanter sa perte et mes charmes  
Sur un petit psaltérion ?  
Pour me ravoïr il prit les armes :  
Mais n'ayant pas de quoi payer  
Seulement le moindre estafier,  
Et se fiant sur sa figure,  
D'une fille il prit la coiffure,  
Le tour de gorge et le panier.  
Il cacha sous son tablier  
Un long poignard et son armure,  
Et courut tenter l'aventure  
Dans la barque d'un nautonier.

Il arrive au bord du Méandre  
Avec son petit attirail.  
A ses attraits, à son air tendre,  
On ne manqua pas de le prendre  
Pour une ouaille du bercail  
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;  
Et, dès qu'à terre il put descendre,  
On l'enferma dans mon sérail.  
Je ne crois pas que de sa vie  
Une fille ait jamais goûté  
Le quart de la félicité  
Qui combla mon âme ravie  
Quand, dans un sérail de Lydie,  
Je vis mon Grec à mon côté,  
Et que je pus en liberté  
Récompenser la nouveauté  
D'une entreprise si hardie.  
Pour époux il fut accepté.  
Les dieux seuls daignèrent paraître  
A cet hymen précipité ;  
Car il n'était point là de prêtre :  
Et, comme vous pouvez penser,  
Des valets on peut se passer  
Quand on est sous les yeux du maître.

Le soir, le satrape amoureux,  
Dans mon lit, sans cérémonie,  
Vint m'expliquer ses tendres vœux.  
Il crut, pour apaiser ses feux,  
N'avoir qu'une fille jolie,

Il fut surpris d'en trouver deux.  
 « Tant mieux, dit-il, car votre amie,  
 Comme vous, est fort à mon gré.  
 J'aime beaucoup la compagnie :  
 Toutes deux je contenterai,  
 N'ayez aucune jalousie. »  
 Après sa petite leçon,  
 Qu'il accompagnait de caresses,  
 Il voulait agir tout de bon ;  
 Il exécutait ses promesses,  
 Et je tremblais pour Agathon.  
 Mais mon Grec, d'une main guerrière,  
 Le saisissant par la crinière,  
 Et tirant son estramaçon,  
 Lui fit voir qu'il était garçon,  
 Et parla de cette manière :

« Sortons tous trois de la maison,  
 Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;  
 Faites bien signe à votre escorte  
 De ne suivre en nulle façon.  
 Marchons tous les trois au rivage ;  
 Embarquons-nous sur un esquif.  
 J'aurai sur vous l'œil attentif :  
 Point de geste, point de langage :  
 Au premier signe un peu douteux,  
 Au clignement d'une paupière,  
 A l'instant je vous coupe en deux,  
 Et vous jette dans la rivière. »

Le satrape était un seigneur  
 Assez sujet à la frayeur :  
 Il eut beaucoup d'obéissance :  
 Lorsqu'on a peur, on est fort doux.  
 Sur la nacelle, en diligence,  
 Nous l'embarquâmes avec nous.  
 Sitôt que nous fûmes en grâce,  
 Son vainqueur le mit à rançon :  
 Elle fut en sonnante espèce.  
 Elle était forte, il m'en fit don :  
 Ce fut ma dot et mon douaire.

Avouez qu'il a su plus faire  
 Que le bel esprit Lygdamon,  
 Et que j'aurais fort à me plaindre,  
 S'il n'avait songé qu'à me peindre,  
 Et qu'à me faire une chanson.

- Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,  
 Du naturel aisé, de la gaieté naïve,

Dont la jeune Téone anima son récit.  
 La grâce, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.  
 On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.  
 Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire?  
 Apamis s'avança les larmes dans les yeux :  
 Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.  
 Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,  
 Et, dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.  
 Apamis raconta ses malheureux amours  
 En mètres qui n'étaient ni trop longs, ni trop courts;  
 Dix syllabes par vers, mollement arrangées,  
 Se suivaient avec art, et semblaient négligées.  
 Le rythme en est facile, il est mélodieux.  
 L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

## APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour  
 M'a fait pourtant naître dans Amathonte,  
 Lieux fortunés où la Grèce raconte  
 Que le berceau de la mère d'Amour  
 Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde;  
 Elle y naquit pour le bonheur du monde,  
 A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.  
 Son culte aimable et sa loi douce et pure  
 A ses sujets n'avaient fait que du bien,  
 Tant que sa loi fut celle de nature.  
 Le rigorisme a souillé ses autels :  
 Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels;  
 Les novateurs ont voulu qu'une belle  
 Qui par malheur deviendrait infidèle  
 Allât finir ses jours au fond de l'eau  
 Où la déesse avait eu son berceau,  
 Si quelque amant ne se noyait pour elle.  
 Pouvait-on faire une loi si cruelle?  
 Hélas! faut-il le frein du châtement  
 Aux cœurs bien nés pour aimer constamment?  
 Et si jamais, à la faiblesse en proie,  
 Quelque beauté vient à changer d'amant,  
 C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?  
 Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie  
 Et mon malheur; vous qu'avec tant de soin  
 J'avais servie avec le beau Bathyle,  
 D'un cœur si droit, d'un esprit si docile;  
 Vous le savez, je vous prends à témoin  
 Comme j'aimais, et si j'avais besoin  
 Que mon amour fût nourri par la crainte.  
 Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte  
 Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.

Bathyle et moi nous respirions ces feux  
Dont autrefois a brûlé la déesse.  
L'astre des cieux, en commençant son cours,  
En l'achevant, contemplait nos amours;  
La nuit savait quelle était ma tendresse.

Arénorax, homme indigne d'aimer,  
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,  
D'amour pour moi parut s'envenimer,  
Non s'attendrir : il le fit bien connaître.  
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.  
Il distilla les poisons de l'envie;  
Il fit parler la noire calomnie.  
O délateurs ! monstres de ma patrie,  
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.  
L'art contre moi mit tant de vraisemblance,  
Que mon amant put même s'y tromper;  
Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer  
Le noir tissu de sa trame secrète;  
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,  
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.  
A la déesse en vain j'eus mon recours,  
Tout me trahit; je me vis condamnée  
A terminer mes maux et mes beaux jours  
Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait au lieu de mon trépas :  
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,  
Et me plaignait d'une plainte inutile,  
Quand je reçus un billet de Bathyle;  
Fatal écrit qui changeait tout mon sort!  
Trop cher écrit, plus cruel que la mort!  
Je crus tomber dans la nuit éternelle  
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots.  
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle. »  
C'en était fait : mon amant dans les flots  
S'était jeté pour me sauver la vie.  
On l'admirait en poussant des sanglots.  
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,  
Mon seul devoir ! On eut la cruauté  
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre;  
On m'observa : j'eus le malheur de vivre;  
De l'imposteur la sombre iniquité  
Fut mise au jour, et trop tard découverte.  
Du talion il a subi la loi;  
Son châtement répare-t-il ma perte ?  
Le beau Bathyle est mort, et c'est pour moi  
Je viens à vous, ô juges favorables !

Que mes soupirs, que mes funèbres soins,  
 Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins  
 Un appareil à des maux incurables.  
 A mon amant dans la nuit du trépas  
 Donnez le prix que ce trépas mérite;  
 Qu'il se console aux rives du Cocyte  
 Quand sa moitié ne se console pas;  
 Que cette main qui tremble et qui succombe,  
 Par vos bontés encor se ranimant,  
 Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :  
 « Athène et moi couronnons mon amant. »  
 Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;  
 Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.

Pour Églé d'abord ils penchèrent;  
 Avec Téone ils avaient ri;  
 J'ignore, et j'en suis bien marri,  
 Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,  
 C'est pour vous seuls que je transcris  
 Ces contes tirés d'un vieux sage.  
 Je m'en tiens à votre suffrage;  
 C'est à vous de donner le prix :  
 Vous êtes mon aréopage.

## THÉLÈME ET MACARE.

(1764.)

Thélème est vive, elle est brillante;  
 Mais elle est bien impatiente;  
 Son œil est toujours ébloui,  
 Et son cœur toujours la tourmente.  
 Elle aimait un gros réjoui  
 D'une humeur toute différente.  
 Sur son visage épanoui  
 Est la sérénité touchante;  
 Il écarte à la fois l'ennui,  
 Et la vivacité bruyante.  
 Rien n'est plus doux que son sommeil,  
 Rien n'est plus beau que son réveil;  
 Le long du jour il vous enchante.  
 Macare est le nom qu'il portait.  
 Sa maîtresse inconsiderée  
 Par trop de soins le tourmentait :  
 Elle voulait être adorée.

En reproches elle éclata :  
 Macare en riant la quitta,  
 Et la laissa désespérée.  
 Elle courut étourdiment  
 Chercher de contrée en contrée  
 Son infidèle et cher amant,  
 N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour.

« Auriez-vous vu mon cher amour ?  
 N'avez-vous point chez vous Macare ? »

Tous les railleurs de ce séjour  
 Sourirent à ce nom bizarre.

« Comment ce Macare est-il fait ?  
 Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?  
 Faites-nous un peu son portrait.

— Ce Macare qui m'abandonne,  
 Dit-elle, est un homme parfait,  
 Qui n'a jamais haï personne,  
 Qui de personne n'est haï.  
 Qui de bon sens toujours raisonne,  
 Et qui n'eut jamais de souci.

A tout le monde il a su plaire. »

On lui dit : « Ce n'est pas ici  
 Que vous trouverez votre affaire,  
 Et les gens de ce caractère  
 Ne vont pas dans ce pays-ci. »

Thélème marcha vers la ville.  
 D'abord elle trouve un couvent,  
 Et pense dans ce lieu tranquille  
 Rencontrer son tranquille amant.  
 Le sous-prieur lui dit : « Madame,  
 Nous avons longtemps attendu  
 Ce bel objet de votre flamme,  
 Et nous ne l'avons jamais vu.  
 Mais nous avons en récompense  
 Des vigiles, du temps perdu,  
 Et la discorde, et l'abstinence. »

Lors un petit moine tondu  
 Dit à la dame vagabonde :  
 « Cessez de courir à la ronde  
 Après votre amant échappé ;  
 Car, si l'on ne m'a pas trompé,  
 Ce bon homme est dans l'autre monde. »

A ce discours impertinent

Thélème se mit en colère :

« Apprenez, dit-elle, mon frère,  
 Que celui qui fait mon tourment

Est né pour moi, quoi qu'on en dise;  
 Il habite certainement  
 Le monde où le destin m'a mise,  
 Et je suis son seul élément :  
 Si l'on vous fait dire autrement,  
 On vous fait dire une sottise. »

La belle courut de ce pas  
 Chercher au milieu du fracas  
 Celui qu'elle croyait volage.  
 « Il sera peut-être à Paris,  
 Dit-elle, avec les beaux esprits  
 Qui l'ont peint si doux et si sage. »  
 L'un d'eux lui dit : « Sur mon avis,  
 Vous pourriez vous tromper peut-être :  
 Macare n'est qu'en nos écrits;  
 Nous l'avons peint sans le connaître. »

Elle aborda près du Palais,  
 Ferma les yeux, et passa vite :  
 « Mon amant ne sera jamais  
 Dans cet abominable gîte :  
 Au moins la cour a des attraits,  
 Macare aurait pu s'y méprendre;  
 Mais les noirs suivants de Thémis  
 Sont les éternels ennemis  
 De l'objet qui me rend si tendre. »

Thélème au temple de Rameau,  
 Chez Melpomène, chez Thalie,  
 Au premier spectacle nouveau,  
 Croit trouver l'amant qui l'oublie.  
 Elle est priée à ces repas  
 Où président les délicats,  
 Nommés la bonne compagnie.  
 Des gens d'un agréable accueil  
 Y semblent, au premier coup d'œil,  
 De Macare être la copie.  
 Mais plus ils étaient occupés  
 Du soin flatteur de le paraître,  
 Et plus à ses yeux détrompés  
 Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Thélème au désespoir,  
 Lasse de chercher sans rien voir,  
 Dans sa retraite alla se rendre.  
 Le premier objet qu'elle y vit  
 Fut Macare auprès de son lit,  
 Qui l'attendait pour la surprendre.  
 « Vivez avec moi désormais,  
 Dit-il, dans une douce paix,



Sans trop chercher, sans trop prétendre ;  
 Et si vous voulez posséder  
 Ma tendresse avec ma personne,  
 Gardez de jamais demander  
 Au delà de ce que je donne. »

Les gens de grec enfarinés  
 Connaîtront Macare et Thélème,  
 Et vous diront, sous cet emblème,  
 A quoi nous sommes destinés.  
 Macare <sup>1</sup>, c'est toi qu'on désire ;  
 On t'aime, on te perd ; et je croi  
 Que je t'ai rencontré chez moi ;  
 Mais je me garde de le dire :  
 Quand on se vante de t'avoir,  
 On en est privé par l'envie :  
 Pour te garder il faut savoir  
 Te cacher, et cacher sa vie.

## AZOLAN, OU LE BÉNÉFICIER.

(1764.)

A son aise dans son village  
 Vivait un jeune musulman,  
 Bien fait de corps, beau de visage,  
 Et son nom était Azolan.  
 Il avait transcrit l'Alcoran,  
 Et par cœur il allait l'apprendre.  
 Il fut, dès l'âge le plus tendre,  
 Dévot à l'ange Gabriel.  
 Ce ministre emplumé du ciel  
 Un jour chez lui daigna descendre :  
 « J'ai connu, dit-il, mon enfant,  
 Ta dévotion non commune :  
 Gabriel est reconnaissant,  
 Et je viens faire ta fortune ;  
 Tu deviendras dans peu de temps  
 Iman de la Mecque et Médine ;  
 C'est, après la place divine  
 Du grand commandeur des croyants,  
 Le plus opulent bénéfice  
 Que Mahomet puisse donner.  
 Les honneurs vont t'environner

1. Fen M. Vadé a fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que *Macare* est le Bonheur, et *Thélème*, le Désir ou la Volonté.

Quand tu seras en exercice,  
 Mais il faut me faire serment  
 De ne toucher femme ni fille,  
 De n'en voir jamais qu'à la grille,  
 Et de vivre très-chastement. »

Le beau jeune homme étourdiment,  
 Pour avoir des biens de l'Eglise,  
 Conclut cet accord imprudent,  
 Sans penser faire une sottise.  
 Monsieur l'iman fut enchanté  
 De l'éclat de sa dignité,  
 Et même encor de la finance  
 Dont il se vit d'abord payé  
 Par un receveur d'importance,  
 Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneur et tant d'opulence  
 N'étaient rien sans un peu d'amour.  
 Tous les matins, au point du jour,  
 Le jeune Azolan tout en flamme,  
 Et par son serment empêché,  
 Se dit, dans le fond de son âme,  
 Qu'il a fait un mauvais marché.  
 Il rencontre la belle Amine,  
 Aux yeux charmants, au teint fleuri :  
 Il l'adore, il en est chéri.

« Adieu la Mecque, adieu Médine;  
 Adieu l'éclat d'un vain honneur,  
 Et tout ce pompeux esclavage;  
 La seule Amine aura mon cœur :  
 Soyons heureux dans mon village. »

L'archange aussitôt descendit  
 Pour lui reprocher sa faiblesse.  
 Le tendre amant lui répondit :  
 « Voyez seulement ma maîtresse.  
 Vous vous êtes moqué de moi :  
 Notre marché fait mon supplice;  
 Je ne veux qu'Amine et sa foi,  
 Reprenez votre bénéfice.  
 Du bon prophète Mahomet  
 J'adore à jamais la prudence :  
 Aux élus l'amour il permet;  
 Il fait bien plus, il leur promet  
 Des Amines pour récompense.  
 Allez, mon très-cher Gabriel,  
 J'aurai toujours pour vous du zèle;  
 Vous pouvez retourner au ciel;  
 Je n'y veux pas aller sans elle. »

## L'ORIGINE DES MÉTIERS.

Quand Prométhée eut formé son image  
D'un marbre blanc façonné par ses mains,  
Il épousa, comme on sait, son ouvrage :  
Pandore fut la mère des humains.

Dès qu'elle put se voir et se connaître,  
Elle essaya son sourire enchanteur,  
Son doux parler, son maintien séducteur,  
Parut aimer, et captiva son maître,  
Et Prométhée, à lui plaire occupé,  
Premier époux, fut le premier trompé.

Mars visita cette beauté nouvelle :  
L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,  
Son casque d'or, son large bouclier,  
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.

Le dieu des mers, en son humide cour,  
Ayant appris cette bonne fortune,  
Chercha la belle, et lui parla d'amour :  
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.

Le blond Phébus, de son brillant séjour,  
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance :  
Elle ne put faire de résistance

Au dieu des vers, des beaux-arts, et du jour.

Mercuré était le dieu de l'éloquence :  
Il sut parler, il eut aussi son tour.

Vulcain, sortant de sa forge embrasée,  
Déplut d'abord, et fut fort mal traité;  
Mais il obtint par importunité  
Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,  
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.  
Quand une femme aima dans son printemps,  
Elle ne peut jamais faire autre chose;  
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas longtemps.  
Elle avait eu pour eux des complaisances :  
Ils la quittaient; elle vit dans les champs  
Un gros satyre, et lui fit les avances.

Nous sommes nés de tous ces passe-temps;  
C'est des humains l'origine première :  
Voilà pourquoi nos esprits, nos talents,  
Nos passions, nos emplois, tout diffère.  
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père,  
L'autre un satyre; et bien peu d'entre nous  
Sont descendus du dieu de la lumière.

De nos parents nous tenons tous nos goûts.  
 Mais le métier de la belle Pandore,  
 Quoique peu rare, est encor le plus doux;  
 Et c'est celui que tout Paris honore<sup>1</sup>.

## LA BÈGUEULE,

CONTE MORAL.

(1772.)

Dans ses écrits un sage Italien  
 Dit que le mieux est l'ennemi du bien;  
 Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,  
 En bonté d'âme, en talents, en science;  
 Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :  
 Partout ailleurs évitons la chimère.  
 Dans son état heureux qui peut se plaire,  
 Vivre à sa place, et garder ce qu'il a !  
 La belle Arsène en est la preuve claire.  
 Elle était jeune; elle avait à Paris  
 Un tendre époux empressé de complaire  
 A son caprice, et souffrant son mépris.  
 L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père,  
 Ne brillaient pas parmi les beaux esprits;  
 Mais ils étaient d'un fort bon caractère.  
 Dans le logis des amis fréquentaient;  
 Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère;  
 Les passe-temps que nos gens connaissaient,  
 Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,  
 Rendaient ses jours à peu près tolérables :  
 Car vous savez que le bonheur parfait  
 Est inconnu; pour l'homme il n'est pas fait.  
 Madame Arsène était fort peu contente  
 De ces plaisirs. Son superbe dégoût,  
 Dans ses dédains, fuyait ou blâmait tout.  
 On l'appelait la belle impertinente.  
 Or admirez la faiblesse des gens :  
 Plus elle était distraite, indifférente,  
 Plus ils tâchaient, par des soins complaisants,  
 D'apprivoiser son humeur méprisante;  
 Et plus aussi notre belle abusait  
 De tous les pas que vers elle on faisait.  
 Pour ses amants encor plus intraitable,

<sup>1</sup>. C'est ici que finissaient les *Contes de Guillaume Vadé*. (Ép.)

Aise de plaire, et ne pouvant aimer,  
Son cœur glacé se laissait consumer  
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.  
D'elle à la fin chacun se retira.  
De courtisans elle avait une liste;  
Tout prit parti; seule elle demeura  
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste;  
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,  
Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas.  
La dégoûtée avait eu pour marraine  
Le fée Aline. On sait que ces esprits  
Sont mitoyens entre l'espèce humaine  
Et la divine; et monsieur Gabalis  
Mit par écrit leur histoire certaine.  
La fée allait quelquefois au logis  
De sa filleule, et lui disait : « Arsène,  
Es-tu contente à la fleur de tes ans ?  
As-tu des goûts et des amusements ?  
Tu dois mener une assez douce vie. »  
L'autre en deux mots répondait : « Je m'ennuie.  
— C'est un grand mal, dit la fée, et je croi  
Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »

Arsène enfin conjura son Aline  
De la tirer de son maudit pays.  
« Je veux aller à la sphère divine :  
Faites-moi voir votre beau paradis;  
Je ne saurais supporter ma famille,  
Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,  
Le beau, le rare; et je ne puis jamais  
Me trouver bien que dans votre palais;  
C'est un goût vif dont je me sens coiffée.  
— Très-volontiers, » dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux  
Vers l'orient la belle est transportée.  
Le char volait; et notre dégoûtée,  
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.  
Elle descend au séjour magnifique  
De la marraine. Un immense portique,  
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,  
Lui parut riche et passablement beau;  
Mais ce n'est rien quand on voit le château.  
Pour les jardins, c'est un miracle unique;  
Marly, Versailles, et leurs petits jets d'eau,  
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.  
La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,  
Sentit un peu de satisfaction.  
Aline dit : « Voilà votre maison;

Je vous y laisse un pouvoir despotique,  
Commandez-y. Toute ma nation  
Obéira sans aucune réplique.  
J'ai quatre mots à dire en Amérique,  
Il faut que j'aïlle y faire quelques tours;  
Je reviendrai vers vous en peu de jours.  
J'espère au moins, dans ma douce retraite,  
Vous retrouver l'âme un peu satisfaite. »

Aline part. La belle en liberté  
Reste et s'arrange au palais enchanté,  
Commande en reine, ou plutôt en déesse.  
De cent beautés une foule s'empresse  
A prévenir ses moindres volontés.  
A-t-elle faim ? cent plats sont apportés;  
De vrai nectar la cave était fournie,  
Et tous les mets sont de pure ambroisie;  
Les vases sont du plus fin diamant.  
Le repas fait, on la mène à l'instant  
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,  
Sur les gazons, respirer les haleines  
Et les parfums des fleurs et des zéphyr.  
Vingt chars brillant de rubis, de saphirs,  
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes,  
Comme autrefois les trépieds de Vulcain  
Allaient au ciel, par un ressort divin,  
Offrir leur siège aux majestés suprêmes.  
De mille oiseaux les doux gazouillements,  
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,  
Ont accordé leurs murmures charmants;  
Les perroquets répétaient ses paroles,  
Et les échos les disaient après eux.  
Telle Psyché, par le plus beau des dieux  
A ses parents avec art enlevée,  
Au seul Amour dignement réservée,  
Dans un palais des mortels ignoré,  
Aux éléments commandait à son gré.  
Madame Arsène est encor mieux servie;  
Plus d'agréments environnaient sa vie;  
Plus de beautés décoraient son séjour;  
Elle avait tout : mais il manquait l'Amour.  
Pour égayer notre mélancolique,  
On lui donna le soir une musique  
Dont les accords et les accents nouveaux  
Feraient pâmer soixante cardinaux.  
Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes;  
Mais elle vit, non sans émotion,  
Que pour chanter on n'avait que des femmes.

« Dans ce palais point de barbe au menton !  
A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine ?  
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?  
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;  
Mais sans sujets la grandeur est du vent.  
J'aime à régner, sur des hommes s'entend ;  
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne :  
C'est leur destin, c'est leur premier devoir ;  
Je les méprise, et je veux en avoir. »  
Ainsi parlait la recluse intraitable ;  
Et cependant les nymphes sur le soir  
Avec respect ayant servi sa table,  
On l'endormit au son des instruments.

Le lendemain mêmes enchantements,  
Mêmes festins, pareille sérénade ;  
Et le plaisir fut un peu moins piquant.  
Le lendemain lui parut un peu fade ;  
Le lendemain fut triste et fatigant :  
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du temps trop peu durable  
Où je chantaïs, dans mon heureux printemps,  
Des lendemains plus doux et plus plaisants.

La belle enfin chaque jour fêtoyée  
Fut tellement de sa gloire ennuyée,  
Que, détestant cet excès de bonheur,  
Le paradis lui faisait mal au cœur.  
Se trouvant seule, elle avise une brèche  
A certain mur ; et, semblable à la flèche  
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,  
Madame saute, et vous franchit le parc.

Au même instant palais, jardins, fontaines,  
Or, diamants, émeraudes, rubis,  
Tout disparaît à ses yeux ébaubis ;  
Elle ne voit que les stériles plaines  
D'un grand désert, et des rochers affreux :  
La dame alors, s'arrachant les cheveux,  
Demande à Dieu pardon de ses sottises.  
La nuit venait, et déjà ses mains grises  
Sur la nature étendaient ses rideaux.  
Les cris perçants des funèbres oiseaux,  
Les hurlements des ours et des panthères,  
Font retentir les antres solitaires.  
Quelle autre fée, hélas ! prendra le soin  
De secourir ma folle aventurière ?  
Dans sa détresse elle aperçut de loin,  
A la faveur d'un reste de lumière,  
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,

Qui s'en allait par un petit sentier,  
 Tout en sifflant, retrouver sa chaumière.  
 « Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,  
 Vois en pitié le malheur qui me suit;  
 Car je ne sais où coucher cette nuit. »  
 Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.

Le noir pataud, la voyant si bien mise,  
 Lui répondit : « Quel étrange démon  
 Vous fait aller dans cet état de crise,  
 Pendant la nuit, à pied, sans compagnon ?  
 Je suis encor très-loin de ma maison.  
 Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne;  
 On recevra ta petite personne  
 Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.  
 Toute Française, à ce que j'imagine,  
 Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.  
 Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux. »

Disant ces mots, le rustre vigoureux  
 D'un gros baiser sur sa bouche ébahie  
 Ferme l'accès à toute repartie;  
 Et par avance il veut être payé  
 Du nouveau gîte à la belle octroyé.  
 « Hélas ! hélas ! dit la dame affligée,  
 Il faudra donc qu'ici je sois mangée  
 D'un charbonnier ou de la dent des loups ! »  
 Le désespoir, la honte, le courroux,  
 L'ont suffoquée : elle est évanouie.  
 Notre galant la rendait à la vie.  
 La fée arrive, et peut-être un peu tard.  
 Présente à tout, elle était à l'écart.

« Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,  
 Que vous étiez une franche bégueule.  
 Ma chère enfant, rien n'est si périlleux  
 Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite, on reconduit ma belle  
 Dans son logis. Tout y changea pour elle  
 En peu de temps, sitôt qu'elle changea.  
 Pour son profit elle se corrigea.  
 Sans avoir lu les beaux moyens de plaire  
 Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.  
 Que fallait-il à son cœur ?... qu'il voulût.  
 Elle fut douce, attentive, polie,  
 Vive et prudente; et prit même en secret  
 Pour charbonnier un jeune amant discret,  
 Et fut alors une femme accomplie.



## ENVOI A MME DE FLORIAN.

Chloé, quand mon impertinente  
 A la fin connut la façon  
 De devenir femme charmante,  
 C'est de vous qu'elle prit leçon;  
 Mais elle est loin de son modèle.  
 Votre sort est plus singulier :  
 Vous aviez pis qu'un charbonnier,  
 Et vous avez mieux choisi qu'elle<sup>1</sup>.

## LES FINANCES.

(1775).

Quand Terray nous mangeait, un honnête bourgeois,  
 Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,  
 Transplanta sa famille au pays champenois :  
 Il avait près de Reims une obscure retraite;  
 Son plus clair revenu consistait en bon vin.

Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,  
 Il fut dans sa maison visité d'un voisin,  
 Qui parut à ses yeux le seigneur du village :  
 Cet homme était suivi de brillants estafiers,  
 Sergents de la finance, habillés en guerriers.  
 Le bourgeois fit à tous une humble révérence,  
 Du meilleur de son cru prodigua l'abondance;  
 Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur  
 Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

« Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,  
 Le royal directeur des *aides* et *gabelles*.

— Ah ! pardon, monseigneur ! Quoi ! vous *aidez* le roi ?

— Oui, l'ami. — Je révère un si sublime emploi :

Le mot d'*aide* s'entend ; *gabelles* m'embarrasse.

D'où vient ce mot ? — D'un Juif appelé *Gabelus*<sup>2</sup>.

— Ah, d'un Juif ! je le crois. — Selon les nobles *us*

De ce peuple divin, dont je chéris la race,

Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.

J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,

Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.

Je fais loyalement deux parts de votre bien :

1. Mme de Florian avait été en premières noces Mme Rilliet. (Én.)

2. Il y eut en effet le Juif Gabelus qui eut des affaires d'argent avec le bonhomme Tobie : et plusieurs doctes très-sensés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle*, car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français.

La première est au roi, qui n'en retire rien ;  
 La seconde est pour moi. Voici votre mémoire....  
 Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;  
 Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,  
 Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire ;  
 Tant pour le sel marin duquel nous présumons  
 Que vous deviez garnir vos savoureux jambons<sup>1</sup>.  
 Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.  
 Je ne suis point méchant, et j'ai l'âme assez tendre.  
 Composons, s'il vous plait. Payez dans ce moment  
 Deux mille écus tournois par accommodement. »

Mon badaud écoutait d'une mine attentive  
 Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas ;  
 Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,  
 Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :  
 « Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,  
 En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.  
 Du domaine royal je suis le contrôleur :  
 J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur  
 D'être seul héritier de votre vieille tante.  
 Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :  
 Sachez que la défunte en avait trois fois plus.  
 Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.  
 Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,  
 Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende<sup>2</sup>. »

Aussitôt ces messieurs, discrètement unis,  
 Font des biens au soleil un petit inventaire ;  
 Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.  
 La femme du bourgeois crie et se désespère,  
 Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ;  
 Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs :  
 Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce

Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,  
 Veut secourir son père, et défend la maison :  
 On les prend, on les lie, on les mène en prison ;  
 On les juge, on en fait de nobles Argonautes,  
 Qui du port de Toulon devenus nouveaux hôtes<sup>3</sup>,  
 Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.  
 La pauvre mère expire en embrassant son fils.

1. Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende, et on vend ses meubles.

2. Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

3. L'aventure est arrivée à la famille d'Antoine Fusigat.

L'enfant abandonné gémit dans l'indigence;

La fille sans secours est servante à Paris.

C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance.

## LE DIMANCHE, OU LES FILLES DE MINÉE.

A MME ARNANCHE.

(1775.)

Vous demandez, madame Arnanche,  
Pourquoi nos dévots paysans,  
Les cordeliers à la grand'manche,  
Et nos curés catéchisants,  
Aiment à boire le dimanche ?  
J'ai consulté bien des savants.  
Huet, cet évêque d'Avranche,  
Qui pour la Bible toujours penche,  
Prétend qu'un usage si beau  
Vient de Noé le patriarche,  
Qui, justement dégoûté d'eau,  
S'enivrait au sortir de l'arche.  
Huet se trompe : c'est Bacchus,  
C'est le législateur du Gange,  
Ce dieu de cent peuples vaincus,  
Cet inventeur de la vendange.  
C'est lui qui voulut consacrer  
Le dernier jour hebdomadaire  
A boire, à rire, à ne rien faire :  
On ne pouvait mieux honorer  
La divinité de son père.  
Il fut ordonné par les lois  
D'employer ce jour salulaire  
A ne faire œuvre de ses doigts  
Qu'avec sa maîtresse et son verre.

Un jour, ce digne fils de Dieu  
Et de la pieuse Sémèle  
Descendit du ciel au saint lieu  
Où sa mère, très-peu cruelle,  
Dans son beau sein l'avait conçu,  
Où son père, l'ayant reçu,  
L'avait enfermé dans sa cuisse;  
Grands mystères bien expliqués,  
Dont autrefois se sont moqués  
Des gens d'esprit pleins de malice.

Bacchus à peine se montrait

Avec Silène et sa monture,  
 Tout le peuple les adorait;  
 La campagne était sans culture;  
 Dévotement on folâtrait;  
 Et toute la cléricature  
 Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatisme,  
 Il fut un pauvre citoyen  
 Nommé Minée, homme de bien,  
 Et soupçonné de jansénisme.  
 Ses trois filles filaient du lin,  
 Aimaient Dieu, servaient le prochain,  
 Évitaient la fainéantise,  
 Fuyaient les plaisirs, les amants,  
 Et, pour ne point perdre de temps,  
 Ne fréquentaient jamais l'Eglise.

Alcithoé dit à ses sœurs :  
 « Travaillons et faisons l'aumône;  
 Monsieur le curé dans son prône  
 Donne-t-il des conseils meilleurs?  
 Filons, et laissons la canaille  
 Chanter des versets ennuyeux :  
 Quiconque est honnête et travaille  
 Ne saurait offenser les dieux.  
 Filons, si vous voulez m'en croire;  
 Et, pour égayer nos travaux,  
 Que chacune conte une histoire  
 En faisant tourner ses fuseaux. »  
 Les deux cadettes approuvèrent  
 Ce propos tout plein de raison,  
 Et leur sœur, qu'elles écoutèrent,  
 Commença de cette façon :

« Le travail est mon dieu, lui seul régit le monde;  
 Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit  
 Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit.  
 J'interroge les cieux, l'air, et la terre, et l'onde :  
 Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans',  
 Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,  
 Mais il termine enfin son immense carrière;  
 Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.

« Sur son char de rubis mêlés d'azur et d'or,  
 Apollon va lançant des torrents de lumière.  
 Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,

Architecte, berger, ménétrier, devin;  
 Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière  
 Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,  
 Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.

« Neptune chaque jour est occupé six heures  
 A soulever des eaux les profondes demeures,  
 Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

« Vulcain, noir et crasseux, courbé sur son enclume,  
 Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

« On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,  
 Jupiter à Vénus daigna le marier.

Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultère;  
 Vénus l'imita bien : chacun tient de son père.

Mars plut à la friponne ; il était colonel,  
 Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,  
 Talons rouges, nez haut, tous les talents de plaire;  
 Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,  
 Mars consolait sa femme en parfait petit-maitre,  
 Par air, par vanité, plutôt que par amour.

« Le mari méprisé, mais très-digne de l'être,  
 Aux deux amants heureux voulut jouer d'un tour.  
 D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,  
 Il façonne un réseau que rien ne peut briser.

Il le porte la nuit au lit de la perfide.  
 Lasse de ses plaisirs, il la voit reposer

Entre les bras de Mars ; et, d'une main timide,  
 Il vous tend son lacet sur le couple amoureux ;  
 Puis, marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,  
 Il court vite au Soleil conter son aventure :

« Toi qui vois tout, dit-il, viens, et vois ma parjure.

« Cependant que Phosphore au bord de l'orient

« Au-devant de ton char ne paraît point encore,

« Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore

« Quitte son vieil époux pour son nouvel amant,

« Appelle tous les dieux ; qu'ils contemplent ma honte,

« Qu'ils viennent me venger. » Apollon est malin ;

Il rend avec plaisir ce service à Vulcain.

En petits vers galants sa disgrâce il raconte ;

Il assemble en chantant tout le conseil divin.

Mars se réveille au bruit, aussi bien que sa belle .

Ce dieu très-éhonté ne se dérangea pas ;

Il tint, sans s'étonner, Vénus entre ses bras,

Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.

Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment ;

Le père de Vénus en rit longtemps lui-même.

On vanta du lacet l'admirable instrument,

Et chacun dit : « Bonhomme, attrapez-nous de même. »

Lorsque la belle Alcithoé  
 Eut fini son conte pour rire,  
 Elle dit à sa sœur Thémire :  
 « Tout ce peuple chante *Évoé*;  
 Il s'enivre, il est en délire;  
 Il croit que la joie est du bruit.  
 Mais vous, que la raison conduit,  
 N'auriez-vous donc rien à nous dire? »  
 Thémire à sa sœur répondit :  
 « La populace est la plus forte;  
 Je crains ces dévots, et fais bien :  
 A double tour fermons la porte,  
 Et poursuivons notre entretien.  
 Votre conte est de bonne sorte;  
 D'un vrai plaisir il me transporte :  
 Pourrez-vous écouter le mien ?

« C'est de Vénus qu'il faut parler encore;  
 Sur ce sujet jamais on ne tarit :  
 Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;  
 Mille grimauds font des vers sans esprit  
 Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte.  
 Je détestais tout médiocre auteur :  
 Mais on les passe, on les souffre, et la sainte  
 Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.  
 « Cette Vénus que vous avez dépeinte  
 Folle d'amour pour le dieu des combats,  
 D'un autre amour eut bientôt l'âme atteinte :  
 Le changement ne lui déplaisait pas.  
 Elle trouva devers la Palestine  
 Un beau garçon dont la charmante mine,  
 Les blonds cheveux, les roses, et les lis,  
 Les yeux brillants, la taille noble et fine,  
 Tout lui plaisait; car c'était Adonis.  
 Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,  
 Au rang des dieux n'était pas tout à fait;  
 Mais chacun sait combien il en tenait.  
 Son origine était toute céleste;  
 Il était né des plaisirs d'un inceste.  
 Son père était son aïeul Cynira,  
 Qui l'avait eu de sa fille Myrrha;  
 Et Cynira (ce qu'on a peine à croire)  
 Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.  
 Je voudrais bien que quelque grand docteur  
 Pût m'expliquer sa généalogie :  
 J'aime à m'instruire; et c'est un grand bonheur  
 D'être savante en la théologie.

« Mars fut jaloux de son charmant rival;  
 Il le surprit avec sa Cythérée,  
 Le nez collé sur sa bouche sacrée,  
 Faisant des dieux. Mars est un peu brutal;  
 Il prit sa lance, et, d'un coup détestable,  
 Il transperça ce jeune homme adorable,  
 De qui le sang produit encor des fleurs.  
 J'admire ici toutes les profondeurs  
 De cette histoire; et j'ai peine à comprendre  
 Comment un dieu pouvait ainsi pourfendre  
 Un autre dieu. Ça, dites-moi, mes sœurs,  
 Qu'en pensez-vous? parlez-moi sans scrupule :  
 Tuer un dieu n'est-il pas ridicule?

— Non, dit Climène; et puisqu'il était né,  
 C'est à mourir qu'il était destiné.  
 Je le plains fort; sa mort paraît trop prompte.  
 Mais poursuivez le fil de votre conte. »

Notre Thémire, aimant à raisonner,  
 Lui répondit : « Je vais vous étonner.  
 Adonis meurt; mais Vénus la féconde,  
 Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,  
 Cette Vénus qui créa le Plaisir,  
 Cette Vénus qui répare le monde,  
 Ressuscita, sept jours après sa mort,  
 Le dieu charmant dont vous plaiguez le sort.

— Bon, dit Climène, en voici bien d'une autre  
 Ma chère sœur, quelle idée est la vôtre?  
 Ressusciter les gens! je n'en crois rien.

— Ni moi non plus, dit la belle conteuse;  
 Et l'on peut être une fille de bien  
 En soupçonnant que la fable est menteuse.  
 Mais tout cela se croit très-fermement  
 Chez les docteurs de ma noble patrie,  
 Chez les rabbins de l'antique Syrie,  
 Et vers le Nil, où le peuple en dansant,  
 De son Isis entonnant la louange,  
 Tous les matins fait des dieux, et les mange.  
 Chez tous ces gens Adonis est fêté.  
 On vous l'enterre avec solennité :  
 Six jours entiers l'enfer est sa demeure;  
 Il est damné tant en corps qu'en esprit.  
 Dans ces six jours chacun gémit et pleure;  
 Mais le septième il ressuscite, on rit.  
 Telle est, dit-on, la belle allégorie,  
 Le vrai portrait de l'homme et de la vie :  
 Six jours de peine, un seul jour de bonheur.  
 Du mal au bien toujours le destin change :

Mais il est peu de plaisirs sans douleur,  
Et nos chagrins sont souvent sans mélange.»

De la sage Climène enfin c'était le tour.  
Son talent n'était pas de conter des sornettes,  
De faire des romans, ou l'histoire du jour,  
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.  
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,  
La cherchait, la disait avec simplicité,  
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie;  
Elle eût fait un bon tome à l'*Encyclopédie*.  
Climène à ses deux sœurs adressa ce discours :  
« Vous m'avez de nos dieux raconté les amours,  
Les aventures, les mystères :  
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler ?  
Un mot devrait suffire : on a trompé nos pères,  
Il ne faut pas leur ressembler.  
Les Béotiens, nos confrères,  
Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux ;  
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire  
Tous ces contes fastidieux  
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.  
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,  
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,  
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.  
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;  
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.  
Chroniqueurs, médecins et prêtres,  
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur :  
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.  
Je ne crois point à ces prophètes  
Pourvus d'un esprit de Python,  
Qui renoncent à leur raison  
Pour prédire des choses faites.  
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfants ;  
Je ne crois point la guerre des géants ;  
Je ne crois point du tout à la prison profonde  
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé ;  
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde,  
Que son grand-père avait noyé ;  
Je ne crois aucun des miracles  
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus ;  
Je ne crois aucun des oracles  
Que des charlatans ont vendus ;  
Je ne crois point.... » La belle, au milieu de sa phrase,  
S'arrêta de frayeur : un bruit affreux s'entend ;  
La maison tremble ; un coup de vent



Fait tomber le trio qui jase.  
 Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant :  
 « Et moi, je crois, dit-il, mesdames les savantes,  
 Qu'en faisant trop les beaux esprits,  
 Vous êtes des impertinentes.  
 Je crois que de mauvais écrits  
 Vous ont un peu tourné la tête.  
 Vous travaillez un jour de fête;  
 Vous en aurez bientôt le prix,  
 Et ma vengeance est toute prête :  
 Je vous change en chauves-souris. »

Aussitôt de nos trois recluses  
 Chaque membre se raccourcit;  
 Sous leur aisselle il s'étendit  
 Deux petites ailes velues.  
 Leur voix pour jamais se perdit;  
 Elles volèrent dans les rues,  
 Et devinrent oiseaux de nuit.  
 Ce châtiment fut tout le fruit  
 De leurs sciences prétendues.  
 Ce fut une grande leçon  
 Pour tout bon raisonneur qui fronde :  
 On connut qu'il est dans ce monde  
 Trop dangereux d'avoir raison.  
 Ovide a conté cette affaire;  
 La Fontaine en parle après lui;  
 Moi je la répète aujourd'hui,  
 Et j'aurais mieux fait de me taire.

## SÉSOSTRIS<sup>1</sup>.

(1776.)

Vous le savez, chaque homme a son génie  
 Pour l'éclairer et pour guider ses pas  
 Dans les sentiers de cette courte vie.  
 A nos regards il ne se montre pas,  
 Mais en secret il nous tient compagnie.  
 On sait aussi qu'ils étaient autrefois  
 Plus familiers que dans l'âge où nous sommes :  
 Ils conversaient, vivaient avec les hommes  
 En bons amis, surtout avec les rois.  
 Près de Memphis, sur la rive féconde

1. Allégorie en l'honneur de Louis XVI. (Éd.)

Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,  
 Le dieu du Nil embellit de son onde,  
 Un soir au frais, le jeune Sésostri  
 Se promenait, loin de ses favoris,  
 Avec son ange, et lui disait : « Mon maître,  
 Me voilà roi : j'ai dans le fond du cœur  
 Un vrai désir de mériter de l'être :  
 Comment m'y prendre ? » Alors son directeur  
 Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe  
 Dont Osiris forma la belle enceinte ;  
 Vous l'apprendrez. » Docile à ses avis,  
 Le prince y vole. Il voit dans le parvis  
 Deux déités d'espèce différente :  
 L'une paraît une beauté touchante,  
 Au doux sourire, aux regards enchanteurs,  
 Languissamment couchée entre des fleurs,  
 D'Amours badins, de Grâces entourée,  
 Et de plaisir encor tout enivrée.  
 Loin derrière elle étaient trois assistants,  
 Secs, décharnés, pâles, et chancelants.  
 Le roi demande à son guide fidèle  
 Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,  
 Et que font là ces trois vilaines gens.  
 Son compagnon lui répondit : « Mon prince,  
 Ignorez-vous quelle est cette beauté ?  
 A votre cour, à la ville, en province,  
 Chacun l'adore, et c'est la Volupté.  
 Ces trois vilains, qui vous font tant de peine,  
 Marchent souvent après leur souveraine :  
 C'est le Dégout, l'Ennui, le Repentir,  
 Spectres hideux, vieux enfants du Plaisir. »

L'Egyptien fut affligé d'entendre  
 De ce propos la triste vérité.  
 « Ami, dit-il, veuillez aussi m'apprendre  
 Quelle est plus loin cette autre déité  
 Qui me paraît moins facile et moins tendre,  
 Mais dont l'air noble et la sérénité  
 Me plaît assez. Je vois à son côté  
 Un sceptre d'or, une sphère, une épée,  
 Une balance ; elle tient dans sa main  
 Des manuscrits dont elle est occupée ;  
 Tout l'ornement qui pare son beau sein  
 Est une égide. Un temple magnifique  
 S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté ;  
 Sur le fronton de l'auguste portique  
 Je lis ces mots : *A l'immortalité.*  
 Y puis-je entrer ? — L'entreprise est pénible,

Repartit l'ange; on a souvent tenté  
 D'y parvenir, mais on s'est rebuté.  
 Cette beauté, qui vous semble inflexible,  
 Peut quelquefois se laisser enflammer.  
 La Volupté, plus douce et plus sensible,  
 A plus d'attraits; l'autre sait mieux aimer.  
 Il faut, pour plaire à la fière immortelle,  
 Un esprit juste, un cœur pur et fidèle :  
 C'est la Sagesse; et ce brillant séjour  
 Qu'on vient d'ouvrir est celui de la Gloire.  
 Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire;  
 Votre beau nom y doit paraître un jour.  
 Décidez-vous entre ces deux déesses :  
 Vous ne pouvez les servir à la fois. »

Le jeune roi lui dit : « J'ai fait mon choix.  
 Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.  
 D'autres voudront les aimer toutes deux :  
 L'une un moment pourrait me rendre heureux;  
 L'autre par moi peut rendre heureux le monde. »  
 A la première, avec un air galant,  
 Il appliqua deux baisers en passant;  
 Mais il donna son cœur à la seconde.

---

## LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment la nuit dernière,  
 D'un vin d'Arbois largement abreuvé,  
 Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé  
 Que j'étais mort, et ne me trompais guère.  
 Je vis d'abord notre portier Cerbère,  
 De trois gosiers aboyant à la fois;  
 Il me fallut traverser trois rivières;  
 On me montra les trois sœurs filandières,  
 Qui font le sort des peuples et des rois.  
 Je fus conduit vers trois juges sournois,  
 Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,  
 Filles d'enfer et geôlières des diables;  
 Car, Dieu merci, tout se faisait par trois.  
 Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue,  
 Je frémissais à la sombre étendue  
 Du vaste abîme où les esprits pervers  
 Semblaient avoir englouti l'univers.  
 Je réclamaï la clémence infinie  
 Des puissants dieux, auteurs de tous les biens.  
 Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie  
 Me conduisit aux champs élyséens,

Au doux séjour de la paix éternelle,  
 Et des plaisirs, qui, dit-on, sont nés d'elle.  
 On me montra, sous des ombrages frais,  
 Mille héros connus par les bienfaits  
 Qu'ils ont versés sur la race mortelle,  
 Et qui pourtant n'existèrent jamais :  
 Le grand Bacchus, digne en tout de son père;  
 Bellérophon, vainqueur de la Chimère;  
 Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.  
 En tous les temps tout pays eut ses saints.

Or, mes amis, il faut que je déclare  
 Que si j'étais rebuté du Tartare,  
 Cet Élysée et sa froide beauté  
 M'avaient aussi promptement dégoûté.  
 Impatient de fuir cette cohue,  
 Pour m'esquiver je cherchais une issue,  
 Quand j'aperçus un fantôme effrayant,  
 Plein de fumée, et tout enflé de vent,  
 Et qui semblait me fermer le passage.  
 « Que me veux-tu ? dis-je à ce personnage.  
 — Rien, me dit-il, car je suis le Néant.  
 Tout ce pays est de mon apanage. »  
 De ce discours je fus un peu troublé.  
 « Toi le Néant ! jamais il n'a parlé....  
 — Si fait, je parle ; on m'invoque, et j'inspire  
 Tous les savants qui sur mon vaste empire  
 Ont publié tant d'énormes fatras....  
 — Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.  
 Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge,  
 Tiens, prends mes vers, ma personne, et mon songe ;  
 Je porte envie au mortel fortuné  
 Qui t'appartient au moment qu'il est né. »

# SATIRES.

---

## LE BOURBIER.

(1714.)

Pour tous rimeurs, habitants du Parnasse,  
De par Phébus il est plus d'une place :  
Les rangs n'y sont confondus comme ici :  
Et c'est raison. Ferait beau voir aussi  
Le fade auteur d'un roman ridicule<sup>1</sup>  
Sur même lit couché près de Catulle;  
Ou bien La Motte ayant l'honneur du pas  
Sur le harpeur<sup>2</sup> ami de Mécénas :  
Trop bien Phébus sait de sa république  
Régler les rangs et l'ordre hiérarchique;  
Et, dispensant honneur et dignité,  
Donne à chacun ce qu'il a mérité.  
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,  
Riants jardins, non tels qu'à Châtillon  
En a planté l'ami de Crébillon<sup>3</sup>,  
Et dont l'art seul a fourni la parure :  
Ce sont jardins ornés par la nature;  
Là sont lauriers, orangers toujours verts;  
Séjournent là gentils faiseurs de vers.  
Anacréon, Virgile, Horace, Homère,  
Dieux qu'à genoux le bon Dacier révère,  
D'un beau laurier y couronnent leur front.  
Un peu plus bas, sur le penchant du mont,  
Est le séjour de ces esprits timides,  
De la raison partisans insipides,  
Qui, compassés dans leurs vers languissants,  
A leur lecteur font haïr le bon sens.  
Adonc, amis, si, quand ferez voyage,  
Vous abordez la poétique plage,  
Et que La Motte ayez désir de voir,  
Retenez bien qu'illec est son manoir.  
Là ses consorts ont leurs têtes ornées  
De quelques fleurs presque en naissant fanées,  
D'un sol aride incultes nourrissons,

1. Jean de La Chapelle, auteur des *Amours de Catulle* et des *Amours de Tibulle*. (Ed.)

2. Horace. (Ed.)

3. Soyrot, contrôleur général des finances de Bourgogne. (Ed.)

Et digne prix de leurs maigres chansons,  
 Cettui pays n'est pays de Cocagne.  
 Il est enfin, au pied de la montagne,  
 Un boubier noir, d'infecte profondeur,  
 Qui fait sentir très-malplaisante odeur  
 A tout chacun, fors à la troupe impure  
 Qui va nageant dans ce peuple d'ordure.  
 Et qui sont-ils ces rimeurs diffamés ?  
 Pas ne prétends que par moi soient nommés.  
 Mais quand verrez chansonniers, faiseurs d'odes,  
 Rogues corneurs de leurs vers incommodes,  
 Peintres, abbés, brocanteurs, jetonniers,  
 D'un vil café superbes casaniers,  
 Où tous les jours, contre Rome et la Grèce,  
 De maldisants se tient bureau d'adresse,  
 Direz alors, en voyant tel gibier :  
 « Ceci paraît citoyen du boubier. »  
 De ces grimauds la croupissante race  
 En cettui lac incessamment coasse  
 Contre tous ceux qui, d'un vol assuré,  
 Sont parvenus au haut du mont sacré.  
 En ce seul point cettui peuple s'accorde,  
 Et va cherchant la fange la plus orde  
 Pour en noircir les menins d'Hélicon,  
 Et polluer le trône d'Apollon.  
 C'est vainement; car cet impur nuage  
 Que contre Homère, en son aveugle rage  
 La gent moderne assemblait avec art,  
 Est retombé sur le poète Houdart :  
 Houdart, ami de la troupe aquatique,  
 Et de leurs vers approbateur unique,  
 Comme est aussi le tiers état auteur  
 Dudit Houdart unique admirateur;  
 Houdart enfin, qui, dans un coin du Pinde,  
 Loin du sommet où Pindare se guinde,  
 Non loin du lac est assis, ce dit-on,  
 Tout au-dessus de l'abbé Terrasson.

---

### LA CRÉPINADE<sup>1</sup>.

Le diable un jour, se trouvant de loisir,  
 Dit : « Je voudrais former à mon plaisir  
 Quelque animal dont l'âme et la figure

1. J. B. Rousseau avait fait une satire intitulée *la Baronade*, contre le baron de Breteuil son bienfaiteur, dont il avait été le secrétaire, et

Fût à tel point au rebours de nature,  
 Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché  
 Y reconnût mon portrait tout craché. »  
 Il dit, et prend une argile ensouffrée,  
 Des eaux du Styx imbue et pénétrée;  
 Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,  
 Pétrit son homme, et rit en pétrissant.  
 D'abord il met sur une tête immonde  
 Certain poil roux que l'on sent à la ronde;  
 Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,  
 Un front d'airain, vrai casque de damné;  
 Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;  
 Sous un nez large il tord sa laide bouche.  
 Satan lui donne un ris sardonien  
 Qui fait frémir les pauvres gens de bien,  
 Cou de travers, omoplate en arcade,  
 Un dos cintré propre à la bastonnade;  
 Puis il lui souffle un esprit imposteur,  
 Tratte et rampant, satirique et flatteur.  
 Rien n'épargnait : il vous remplit la bête  
 De fiel au cœur, et de vent dans la tête.  
 Quand tout fut fait, Satan considéra  
 Ce beau garçon, le baisa, l'admira;  
 Endoctrina, gouverna son ouaille;  
 Puis dit à tous : « Il est temps qu'il rimaille. »  
 Aussitôt fait, l'animal rimaille,  
 Monta sa vielle, et Rabelais pilla;  
 Il griffonna des *Ceintures magiques*,  
 Des *Adonis*, des *Aïeux chimériques* <sup>1</sup>;  
 Dans les cafés il fit le bel esprit;  
 Il nous chanta Sodome et Jésus-Christ;  
 Il fut sifflé, battu pour son mérite,  
 Puis fut errant, puis se fit hypocrite;  
 Et, pour finir, à son père il alla.  
 Qu'il y demeure. Or je veux sur cela  
 Donner au diable un conseil salutaire :  
 « Monsieur Satan, lorsque vous voudrez faire

il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de Voltaire que par zèle pour la religion : hypocrisie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuses, et banni pour crime de subornation. Ces circonstances rendent cette satire excusable : l'ingratitude et l'hypocrisie doivent être traitées sans ménagement. — Tout le monde n'a pas autant d'indulgence : « Il est triste qu'un homme comme M. de Voltaire, qui, jusque-là, avait eu la gloire de ne se jamais servir de son talent pour accabler ses ennemis, ait voulu perdre cette gloire. » Telles sont les expressions employées par Voltaire lui-même dans sa *Vie de Rousseau*, à propos de la *Crépinade*. (Note de M. Beuchot.)

1. Ouvrages dramatiques de J. B. Rousseau. (Ed.)

Quelque bon tour au chétif genre humain,  
 Prenez-vous-y par un autre chemin.  
 Ce n'est le tout d'envoyer son semblable  
 Pour nous tenter : Crépin, votre féal,  
 Vous servant trop, vous a servi fort mal :  
 Pour nous damner, rendez le vice aimable.

---

## LE MONDAIN<sup>1</sup>.

(1736.)

---

### AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL.

Ces deux ouvrages<sup>2</sup> ont attiré à M. de Voltaire les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans la *Défense du Mondain*. Toute prédication contre le luxe n'est qu'une insolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maison un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuse.

Les reproches des philosophes méritent une réponse plus grave. Toute grande société est fondée sur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la composent sont intéressés à multiplier les productions de la terre et celles des arts, c'est-à-dire autant qu'ils peuvent compter sur la libre jouissance de ce qu'ils acquièrent par leur industrie; sans cela les hommes, bornés au simple nécessaire, sont exposés à en manquer. D'ailleurs l'espèce humaine tend naturellement à se multiplier, puisqu'un homme et une femme qui ont de quoi se nourrir et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfants que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point souffre, et l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en propriété plus que le nécessaire, et que cette propriété soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, et par conséquent le luxe, y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en laissant à chacun la liberté d'acquérir des richesses et de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité; mais si elles établissent le partage égal des successions; si elles n'étendent point

1. Cette pièce est de 1736. C'est un badinage dont le fond est très-philosophique et très-utile : son utilité se trouve expliquée dans la pièce suivante. Voyez aussi, page 419, la lettre de M. de Melon à Mme la comtesse de Verrue.

2. *Le Mondain* et la *Défense du Mondain*. (Ép.)



trop la permission de tester; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie, toute leur liberté naturelle; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finances; si aucune grande place n'est héréditaire ni lucrative, dès lors il ne peut s'établir une grande inégalité; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature, et la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie, le luxe n'est point un mal; en effet, le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en faisant vivre le pauvre aux dépens des fantaisies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourrisse des doreurs, des brodeuses ou des peintres, que s'il employait son superflu, comme les anciens Romains, à se faire des créatures, ou bien, comme nos anciens seigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines, ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe : elle n'existe que parce qu'un individu de l'espèce humaine en peut acheter ou soumettre un autre.

Il est vrai que le luxe le plus innocent, celui qui consiste à jouir des délices de la vie, amollit les âmes, et en leur rendant une grande fortune nécessaire, les dispose à la corruption; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices sont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes si fréquents dans les siècles de barbarie.

Il n'est donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe; c'est de détruire l'inégalité des fortunes par les lois sages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera sans que l'industrie y perde rien; les mœurs seront moins corrompues; les âmes pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la source de la richesse réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de Voltaire; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique qu'il y eût en France, quand il composa cette satire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les conserver, et qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoiciens.

Les conseils que donne Mentor à Idoménée, quoique inspirés par un sentiment vertueux, ne seraient guère praticables, surtout dans une grande société; et il faut avouer que cette division des citoyens en classes distinguées entre elles par les habits n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué,

sinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; et l'opinion que le siècle où a vécu M. de Voltaire valait mieux que ceux qu'on regrette tant n'est point particulière à cet illustre philosophe; elle est celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poésie, surtout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave, et moins qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité que leur a fait J. J. Rousseau; car c'est précisément parce que le commerce, l'industrie, le luxe, lient entre eux les nations et les états de la société, adoucissent les hommes, et font aimer la paix, que M. de Voltaire en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un honnête homme, peinte dans *le Mondain*, est celle d'un sybarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante et dix ans, n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle et moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

---

Regrettera qui veut le bon vieux temps,  
 Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,  
 Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,  
 Et le jardin de nos premiers parents;  
 Moi je rends grâce à la nature sage  
 Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge  
 Tant décrié par nos tristes frondeurs :  
 Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs  
 J'aime le luxe, et même la mollesse,  
 Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,  
 La propreté, le goût, les ornements :  
 Tout honnête homme a de tels sentiments.  
 Il est bien doux pour mon cœur très-immonde  
 De voir ici l'abondance à la ronde,  
 Mère des arts et des heureux travaux,  
 Nous apporter, de sa source féconde,  
 Et des besoins et des plaisirs nouveaux.  
 L'or de la terre et les trésors de l'onde,  
 Leurs habitants et les peuples de l'air,  
 Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.  
 O le bon temps que ce siècle de fer !  
 Le superflu, chose très-nécessaire,  
 A réuni l'un et l'autre hémisphère.  
 Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux

Qui, du Texel, de Londres, de Bordeaux,  
 S'en vont chercher, par un heureux échange,  
 De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,  
 Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,  
 Nos vins de France enivrent les sultans ?  
 Quand la nature était dans son enfance,  
 Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,  
 Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.  
 Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien.  
 Ils étaient nus ; et c'est chose très-claire  
 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.  
 Sobres étaient. Ah ! je le crois encor :  
 Martialo ! n'est point du siècle d'or.  
 D'un bon vin frais ou la mousse ou la séve  
 Ne gratta point le triste gosier d'Ève ;  
 La soie et l'or ne brillaient point chez eux.  
 Admirez-vous pour cela nos aïeux ?  
 Il leur manquait l'industrie et l'aisance :  
 Est-ce vertu ? c'était pure ignorance.  
 Quel idiot, s'il avait eu pour lors  
 Quelque bon lit, aurait couché dehors ?  
 Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,  
 Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?  
 Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?  
 Caressais-tu madame Ève ma mère ?  
 Avouez-moi que vous aviez tous deux  
 Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,  
 La chevelure un peu mal ordonnée,  
 Le teint bruni, la peau bise et tannée.  
 Sans propreté l'amour le plus heureux  
 N'est plus amour, c'est un besoin honteux.  
 Bientôt lassés de leur belle aventure,  
 Dessous un chêne ils soupent galamment  
 Avec de l'eau, du millet, et du gland ;  
 Le repas fait, ils dorment sur la dure :  
 Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,  
 Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,  
 Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome,  
 Quel est le train des jours d'un honnête homme ?  
 Entrez chez lui : la foule des beaux-arts,  
 Enfants du goût, se montre à vos regards.  
 De mille mains l'éclatante industrie  
 De ces dehors orna la symétrie.  
 L'heureux pinceau, le superbe dessin

Du doux Corrège et du savant Poussin  
 Sont encadrés dans l'or d'une bordure;  
 C'est Bouchardon <sup>1</sup> qui fit cette figure,  
 Et cet argent fut poli par Germain <sup>2</sup>.  
 Des Gobelins l'aiguille et la teinture  
 Dans ces tapis surpassent la peinture.  
 Tous ces objets sont vingt fois répétés  
 Dans des trumeaux tout brillants de clartés.  
 De ce salon je vois par la fenêtre,  
 Dans des jardins, des myrtes en berceaux;  
 Je vois jaillir les bondissantes eaux.  
 Mais du logis j'entends sortir le maître:  
 Un char commode, avec grâces orné,  
 Par deux chevaux rapidement trainé,  
 Paraît aux yeux une maison roulante,  
 Moitié dorée, et moitié transparente:  
 Nonchalamment je l'y vois promené;  
 De deux ressorts la liante souplesse  
 Sur le pavé le porte avec mollesse.  
 Il court au bain: les parfums les plus doux  
 Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.  
 Le plaisir presse; il vole au rendez-vous  
 Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie;  
 Il est comblé d'amour et de faveurs.  
 Il faut se rendre à ce palais magique <sup>3</sup>  
 Où les beaux vers, la danse, la musique,  
 L'art de tromper les yeux par les couleurs,  
 L'art plus heureux de séduire les cœurs,  
 De cent plaisirs font un plaisir unique.  
 Il va siffler quelque opéra nouveau,  
 Ou, malgré lui, court admirer Rameau.  
 Allons souper. Que ces brillants services,  
 Que ces ragoûts ont pour moi de délices!  
 Qu'un cuisinier est un mortel divin!  
 Chloris, Eglé, me versent de leur main  
 D'un vin d'Aï dont la mousse pressée,  
 De la bouteille avec force élançée,  
 Comme un éclair fait voler le bouchon;  
 Il part, on rit; il frappe le plafond.  
 De ce vin frais l'écume pétillante  
 De nos Français est l'image brillante.  
 Le lendemain donne d'autres désirs,  
 D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.

1. Fameux sculpteur, né à Chaumont en Champagne.

2. Excellent orfèvre, dont les dessins et les ouvrages sont du plus grand goût.

3. L'Opéra.

Or maintenant, monsieur du Télémaque,  
 Vantez-nous bien votre petite Ithaque,  
 Votre Salente, et vos murs malheureux,  
 Où vos Crétois, tristement vertueux,  
 Pauvres d'effet, et riches d'abstinence,  
 Manquent de tout pour avoir l'abondance :  
 J'admire fort votre style flatteur,  
 Et votre prose, encor qu'un peu trainante ;  
 Mais, mon ami, je consens de grand cœur  
 D'être fessé dans vos murs de Salente,  
 Si je vais là pour chercher mon bonheur.  
 Et vous, jardin de ce premier bon homme,  
 Jardin fameux par le diable et la pomme,  
 C'est bien en vain que, par l'orgueil séduits,  
 Huet, Calmet, dans leur savante audace,  
 Du paradis ont recherché la place :  
 Le paradis terrestre est où je suis'.

## DÉFENSE DU MONDAIN, OU L'APOLOGIE DU LUXE.

(1737.)

*Lettre de M. de Melon<sup>1</sup>, ci-devant secrétaire du régent du royaume,  
 à Mme la comtesse de Verue,*

**SUR L'APOLOGIE DU LUXE.**

J'ai lu, madame, l'ingénieuse *Apologie du luxe* ; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des

1. Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non-seulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'*Alzire*. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du *Mondain* à un prêtre nommé Couturier, qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleury. Desfontaines falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à la *Henriade*. L'ouvrage fut traité de scandaleux, et l'auteur de la *Henriade*, de *Mérope*, de *Zaïre*, fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asile qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aimait mieux aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire.

2. Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du *Mondain* parut, en 1736.

beaux-arts et cet emploi des richesses, cette âme d'un grand Etat qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce et pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts ? Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre, voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, etc.

---

A table hier, par un triste hasard,  
 J'étais assis près d'un maître cafard,  
 Lequel me dit : « Vous avez bien la mine  
 D'aller un jour échauffer la cuisine  
 De Lucifer; et moi, prédestiné,  
 Je rirai bien quand vous serez damné.  
 — Damné! comment? pourquoi? — Pour vos folies.  
 Vous avez dit en vos œuvres non pies,  
 Dans certain conte en rimes barbouillé,  
 Qu'au paradis Adam était mouillé  
 Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père;  
 Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire;  
 Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,  
 La peau tannée et les ongles crochus.  
 Vous avancez, dans votre folle ivresse,  
 Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,  
 Qu'il vaut bien mieux (ô blasphèmes maudits!)  
 Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.  
 Par quoi, mon fils, votre muse pollue  
 Sera rôtie, et c'est chose conclue. »  
 Disant ces mots, son gosier altéré  
 Humait un vin qui, d'ambre coloré,  
 Sentait encor la grappe parfumée  
 Dont fût pour nous la liqueur exprimée.  
 Un rouge vif enluminait son teint.  
 Lors je lui dis : « Pour Dieu, monsieur le saint,

1. Mme la comtesse de Verue, mère de Mme la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des plus beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté et la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

Quel est ce vin ? d'où vient-il, je vous prie  
D'où l'avez-vous ? — Il vient de Canarie ;  
C'est un nectar, un breuvage d'élu :

Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu.

— Et ce café, dont après cinq services

Votre estomac goûte encor les délices ?

— Par le Seigneur il me fut destiné.

— Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné,

Ne faut-il pas que l'humaine industrie

L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?

La porcelaine et la frêle beauté

De cet émail à la Chine empâté,

Par mille mains fut pour vous préparée,

Cuite, recuite, et peinte, et diaprée ;

Cet argent fin, ciselé, godronné,

En plat, en vase, en soucoupe tourné,

Fut arraché de la terre profonde,

Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.

Tout l'univers a travaillé pour vous,

Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,

Vous insultiez, pieux atrabilaire,

Au monde entier, épuisé pour vous plaire.

« O faux dévot, véritable mondain,

Connaissez-vous ; et, dans votre prochain,

Ne blâmez plus ce que votre indolence

Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Sachez surtout que le luxe enrichit

Un grand État, s'il en perd un petit.

Cette splendeur, cette pompe mondaine,

D'un règne heureux est la marque certaine

Le riche est né pour beaucoup dépenser ;

Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Dans ces jardins regardez ces cascades,

L'étonnement et l'amour des naïades ;

Voyez ces flots dont les nappes d'argent

Vont inonder ce marbre blanchissant ;

Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;

La terre en est plus belle et plus féconde.

Mais de ces eaux si la source tarit,

L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.

Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,

Par cent canaux circuler l'abondance.

Le goût du luxe entre dans tous les rangs :

Le pauvre y vit des vanités des grands ;

Et le travail, gagé par la mollesse,

S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

« J'entends d'ici des pédants à rabats,

Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,  
 Qui, me citant Denys d'Halicarnasse,  
 Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,  
 Vont criaillant qu'un certain Curius,  
 Cincinnatus, et des consuls en us,  
 Béchaient la terre au milieu des alarmes;  
 Qu'ils maniaient la charrue et les armes;  
 Et que les blés tenaient à grand honneur  
 D'être semés par la main d'un vainqueur.  
 C'est fort bien dit, mes maîtres; je veux croire  
 Des vieux Romains la chimérique histoire.  
 Mais, dites-moi, si les dieux, par hasard,  
 Faisaient combattre Auteuil et Vaugirard,  
 Faudrait-il pas, au retour de la guerre,  
 Que le vainqueur vint labourer sa terre?  
 L'auguste Rome, avec tout son orgueil,  
 Rome jadis était ce qu'est Auteuil.  
 Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,  
 Pour quelque pré signalant leur furie,  
 De leur village allaient au champ de Mars,  
 Ils arboraient du foin<sup>1</sup> pour étendards.  
 Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,  
 Était de bois; il fut d'or sous Luculle.  
 N'allez donc pas, avec simplicité,  
 Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

« Oh ! que Colbert était un esprit sage !  
 Certain butor conseillait, par ménage,  
 Qu'on abolît ces travaux précieux,  
 Des Lyonnais ouvrage industrieux.  
 Du conseiller l'absurde prud'homie  
 Eût tout perdu par pure économie :  
 Mais le ministre, utile avec éclat,  
 Sut par le luxe enrichir notre État.  
 De tous nos arts il agrandit la source;  
 Et du midi, du levant, et de l'Ourse,  
 Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,  
 Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.  
 Je veux ici vous parler d'un autre homme,  
 Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome :  
 C'est Salomon, ce sage fortuné,  
 Roi philosophe, et Platon couronné,  
 Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe;  
 Vit-on jamais un luxe plus superbe?  
 Il faisait naître au gré de ses desirs

1. Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.



L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.  
 Mille beautés servaient à son usage.  
 — Mille? — On le dit; c'est beaucoup pour un sage.  
 Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,  
 Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi. »

Parlant ainsi, je vis que les convives  
 Aimaient assez mes peintures naïves;  
 Mon doux béat très-peu me répondait,  
 Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;  
 Et tout chacun présent à cette fête  
 Fit son profit de mon discours honnête.

## SUR L'USAGE DE LA VIE.

POUR RÉPONDRE AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN.

Sachez, mes très-chers amis,  
 Qu'en parlant de l'abondance,  
 J'ai chanté la jouissance  
 Des plaisirs purs et permis,  
 Et jamais l'intempérance.  
 Gens de bien voluptueux,  
 Je ne veux que vous apprendre  
 L'art peu connu d'être heureux :  
 Cet art, qui doit tout comprendre,  
 Est de modérer ses vœux.  
 Gardez de vous y méprendre.  
 Les plaisirs, dans l'âge tendre,  
 S'empressent à vous flatter :  
 Sachez que, pour les goûter,  
 Il faut savoir les quitter,  
 Les quitter pour les reprendre.  
 Passez du fracas des cours  
 A la douce solitude;  
 Quittez les jeux pour l'étude :  
 Changez tout, hors vos amours.  
 D'une recherche importune  
 Que vos cœurs embarrassés  
 Ne volent point empressés  
 Vers les biens que la fortune  
 Trop loin de vous a placés :  
 Laissez la fleur étrangère  
 Embellir d'autres climats;  
 Cueillez d'une main légère  
 Celle qui naît sous vos pas.  
 Tout rang, tout sexe, tout âge,

Reconnaît la même loi ;  
Chaque mortel en partage  
A son bonheur près de soi.  
L'inépuisable nature  
Prend soin de la nourriture  
Des tigres et des lions,  
Sans que sa main abandonne  
Le moucheron qui bourdonne  
Sur les feuilles des buissons ;  
Et tandis que l'aigle altière  
S'applaudit de sa carrière  
Dans le vaste champ des airs,  
La tranquille Philomèle  
A sa compagne fidèle  
Module ses doux concerts.  
Jouissez donc de la vie,  
Soit que dans l'adversité  
Elle paraisse avilie,  
Soit que sa prospérité  
Irrite l'œil de l'envie.  
Tout est égal, croyez-moi :  
On voit souvent plus d'un roi  
Que la tristesse environne ;  
Les brillants de la couronne  
Ne sauvent point de l'ennui :  
Ses mousquetaires, ses pages,  
Jeunes, indiscrets, volages,  
Sont plus fortunés que lui.  
La princesse et la bergère  
Soupirent également ;  
Et si leur âme diffère,  
C'est en un point seulement :  
Philis a plus de tendresse,  
Philis aime constamment,  
Et bien mieux que Son Altesse....  
Ah ! madame la princesse,  
Comme je sacrifierais  
Tous vos augustes attraits  
Aux larmes de ma maîtresse !  
Un destin trop rigoureux  
A mes transports amoureux  
Ravit cet objet aimable ;  
Mais, dans l'ennui qui m'accable,  
Si mes amis sont heureux,  
Je serai moins misérable.

---

LE PAUVRE DIABLE<sup>1</sup>,

OUVRAGE EN VERS AÎSÉS, DE FEU M. VADÉ, MIS EN LUMIÈRE  
PAR CATHERINE VADÉ, SA COUSINE.

(1758<sup>2</sup>.)

## A MAÎTRE ABRAHAM CHAUMEIX.

Comme il est parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon cousin Vadé, je vous le dédie. C'est mon *Vade mecum* : vous direz sans doute *Vade retro*, et vous trouverez dans l'œuvre de mon cousin plusieurs passages contre l'État. contre la religion, les mœurs, etc.; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon cousin Vadé.

Faites l'analyse de l'ouvrage; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en souvenir de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* que vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner; ainsi personne n'est plus en droit que vous d'obtenir, par vos raisonnements et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poème, comme si c'était un mandement d'évêque, ou le *Nouveau Testament* de frère Berruyer. Continuez de faire honneur à votre siècle, ainsi qu'à tous les personnages dont il est question dans ce livret que je vous présente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attendant le gîte de l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*; 27 mars 1758.

« Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?  
Né dépourvu, dans la foule jeté,  
Germe naissant par le vent emporté,  
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?  
Comment trouver un état, un emploi?  
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.  
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,  
S'interroger, ne rien croire que soi,

1. On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain; ils vivent de rimes et d'espérance, et meurent dans la misère.

2. M. Beuchot a vu un exemplaire in-4° du *Pauvre Diable* sur lequel Voltaire avait écrit : « Mlle Catherine Vadé a l'honneur de vous envoyer cette coyonerie, feu Vadé vous était très-attaché. » (Ed.)

Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;  
Et, sans chercher des conseils superflus,  
Prendre l'état qui vous plaira le plus.

— J'aurais aimé le métier de la guerre.

— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver  
A disparu ; déjà gronde dans l'air  
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre :  
Du duc Broglie<sup>1</sup> osez suivre les pas :  
Sage en projets, et vif dans les combats,  
Il a transmis sa valeur aux soldats ;  
Il va venger les malheurs de la France :  
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,  
Et méritez d'être aperçu de lui.

— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance  
Trop vainement demandé la faveur,  
Mille rivaux briguaient la préférence :  
C'est une presse ! En vain Mars en fureur  
De la patrie a moissonné la fleur,  
Plus on en tue, et plus il s'en présente ;  
Ils vont trottant des bords de la Charente,  
De ceux du Lot, des coteaux champenois,  
Et de Provence, et des monts francs-comtois,  
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,  
Tous assiégeant la porte de Cremille<sup>2</sup>,  
Pour obtenir des maîtres de leur sort  
Un beau brevet qui les mène à la mort.  
Parmi les flots de la foule empressée,  
J'allai montrer ma mine embarrassée ;  
Mais un commis, me prenant pour un sot,  
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;  
Et je voulus, après cette aventure,  
Me retourner vers la magistrature.

— Eh bien, la robe est un métier prudent ;  
Et cet air gauche et ce front de pédant  
Pourront encor passer dans les enquêtes :  
Vous verrez là de merveilleuses têtes !  
Vite achetez un emploi de Caton,  
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,  
Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome !  
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !  
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume  
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.  
L'antiquité tenait pour axiome

1. C'est le troisième maréchal de Broglie, maréchal en 1759, mort en 1804. (Ed.)

2. M. de Cremille, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de Belle-Isle.

Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.  
 Du genre humain connais quelle est la trempe;  
 Avec de l'or je te fais président,  
 Fermier du roi, conseiller, intendant :  
 Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.

— Hélas! monsieur, déjà je rampe assez.

Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,  
 Ces vains désirs pour jamais sont passés :  
 Avec mon bien j'ai vu périr mon être.  
 Né malheureux, de la crasse tiré,  
 Et dans la crasse en un moment rentré,  
 A tous emplois on me ferme la porte.  
 Rebut du monde, errant, privé d'espoir,  
 Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,  
 Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.  
 De mes erreurs déchirant le bandeau,  
 J'abjure tout; un cloître est mon tombeau.  
 J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécile,  
 Va donc pourrir au tombeau des vivants.  
 Tu crois trouver le repos; mais apprends  
 Que des soucis c'est l'éternel asile,  
 Que les ennuis en font leur domicile,  
 Que la discorde y nourrit ses serpents;  
 Que ce n'est plus ce ridicule temps  
 Où la capuce et la toque à trois cornes,  
 Le scapulaire et l'impudent cordon,  
 Ont extorqué des hommages sans bornes.  
 Du vil berceau de son illusion,  
 La France arrive à l'âge de raison;  
 Et les enfants de François et d'Ignace,  
 Bien reconnus, sont remis à leur place.

« Nous faisons cas d'un cheval vigoureux

Qui, déployant quatre jarrets nerveux,  
 Frappe la terre, et bondit sous son maître :  
 J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,  
 En sillonnant un arpent dans un jour,  
 Forme un guéret où mes épis vont naître.  
 L'âne me plaît : son dos porte au marché  
 Les fruits du champ que le rustre a bêché;  
 Mais pour le singe, animal inutile,  
 Malin, gourmand, saltimbanque indocile,  
 Qui gâte tout et vit à nos dépens,  
 On l'abandonne aux laquais fainéants.  
 Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,  
 C'est le cheval : un Pequet, un Pleneuf<sup>1</sup>,

1. Pequet était un premier commis des affaires étrangères; Pleneuf était un entrepreneur des vivres.

Un trafiquant, un commis, est le bœuf;  
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.

— S'il est ainsi, je me décroître. O ciel!  
Faut-il rentrer dans mon état cruel!  
Faut-il me rendre à ma première vie!

— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,  
Un piège affreux, tendu par Lucifer.  
J'étais sans bien, sans métier, sans génie,  
Et j'avais lu quelques méchants auteurs:  
Je croyais même avoir des protecteurs.  
Mordu du chien de la *Métromanie*,  
Le mal me prit, je fus auteur aussi.

— Ce métier-là ne t'a pas réussi,  
Je le vois trop : ça, fais-moi, pauvre diable,  
De ton désastre un récit véritable.  
Que faisais-tu sur le Parnasse? — Hélas!  
Dans mon grenier, entre deux sales draps,  
Je célébrais les faveurs de Glycère,  
De qui jamais n'approcha ma misère;  
Ma triste voix chantait d'un gosier sec  
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,  
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;  
Faute de bas, passant le jour au lit,  
Sans couverture, ainsi que sans habit,  
Je fredonnais des vers sur la paresse;  
D'après Chaulieu, je vantais la mollesse.

« Enfin un jour qu'un surtout emprunté  
Vêtit à cru ma triste nudité,  
Après midi, dans l'antre de Procope<sup>1</sup>  
(C'était le jour que l'on donnait *Mérobe*),  
Seul en un coin, pensif, et consterné,  
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,  
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,  
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,  
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,  
De Loyola chassé pour ses fredaines,  
Vermisseau né du cul de Desfontaines,  
Digne en tous sens de son extraction,  
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :

Cet animal se nommait Jean Fréron<sup>2</sup>.

« J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,

1. Le café Procope qui existe encore. (Éd.)

2. Fréron ne se nomme pas Jean, mais Caterin. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756 : « Je ne hais pas la médisance, peut-être même ne hairais-je pas la calomnie. » Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

Et j'ignorais son naturel félon :  
 Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,  
 A travailler à son hebdomadaire,  
 Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.  
 Il m'enseigna comment on dépeçait  
 Un livre entier, comme on le recousait,  
 Comme on jugeait du tout par la préface<sup>1</sup>,  
 Comme on louait un sot auteur en place,  
 Comme on fondait avec lourde roideur  
 Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.  
 Je m'enrôlai, je servis le corsaire ;  
 Je critiquai, sans esprit et sans choix,  
 Impunément le théâtre, la chaire,  
 Et je mentis pour dix écus par mois.

« Quel fut le prix de ma plate manie ?  
 Je fus connu, mais par mon infamie,  
 Comme un gredin que la main de Thémis  
 A diapré de nobles fleurs de lis,  
 Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.  
 Triste et honteux, je quittai mon pirate,  
 Qui me vola, pour fruit de mon labeur,  
 Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

« M'étant ainsi sauvé de sa boutique,  
 Et n'étant plus compagnon satirique,  
 Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,  
 J'allai trouver Le Franc de Pompignan<sup>2</sup>

1. L'abbé Mercier de Saint-Léger achetait de Fréron des livres dont il avait rendu compte, et ne trouvait jamais que les feuillets de la préface qui fussent coupés. (Ed.)

2. L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'Académie un discours peu mesuré, et même très-offensant. Il est vrai que sa tragédie de *Didon* est faite sur le modèle de celle de Metastasio; mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement :

Tous mes ambassadeurs, irrités et confus,  
 Trop souvent de la reine ont subi les refus.  
 Voisin de ses états, faibles dans leur naissance,  
 Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,  
 Se résoudrait sans peine à l'hymen glorieux  
 D'un monarque puissant, fils du maître des dieux.  
 Je contiens cependant la fureur qui m'anime;  
 Et déguisant encor mon dépit légitime,  
 Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,  
 Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,  
 Au milieu de la cour d'une reine étrangère,  
 D'un refus obstiné pénétrer le mystère;  
 Que sais-je?... n'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus; on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ses ambassadeurs irrités et confus ont subi des refus, com-

Ainsi que moi natif de Montauban,  
 Lequel jadis a brodé quelque phrase  
 Sur la Didon qui fut de Métastase;  
 Je lui contai tous les tours du croquant :  
 « Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,  
 « Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.  
 « — De ce bourbier vos pas seront tirés,  
 « Dit Pompignan; votre dur cas me touche :  
 « Tenez, prenez mes cantiques sacrés;  
 « Sacrés ils sont, car personne n'y touche;  
 « Avec le temps un jour vous les vendrez :  
 « Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique  
 « De *Zoraïd* ! la scène est en Afrique :  
 « A la Clairon vous le présenterez;  
 « C'est un trésor : allez, et prospérez. »  
 « Tout ranimé par son ton didactique,  
 Je cours en hâte au parlement comique,  
 Bureau de vers, où maint auteur pelé  
 Vend mainte scène à maint acteur sifflé.

ment ce Jarbe pouvait-il croire que Didon se soumettrait sans peine à cet hymen glorieux ? Jarbe d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, ou l'un après l'autre ?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguise encore son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime, et s'il est furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épousera sans peine. Épouser quelqu'un sans peine, et déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient, sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs ! Comment vient-on sous le nom de ses ambassadeurs ? on peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net et déclaré avec tant de hauteur ? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal tenues ; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement la aucun mystère.

*Que sais-je ?... n'écouter qu'un transport amoureux.* Que sait-il ? il n'écouterait qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre : ils sont contents pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contents.

1. *Zoraïde* était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose ; il leur écrivit cette lettre :

« Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez longtemps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talents. Je suis, messieurs, autant que vous méritiez que je le sois, votre, etc. »



J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle  
 Le triste drame écrit pour la Denèle<sup>1</sup>.  
 Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!  
 De quelle œillade altière, impérieuse,  
 La Dumesnil rabattit mon orgueil!  
 La Dangeville est plaisante et moqueuse :  
 Elle riait; Grandval me regardait  
 D'un air de prince, et Sarrazin dormait;  
 Et, renvoyé penaud par la cohue,  
 J'allai gronder et pleurer dans la rue.

« De vers, de prose, et de honte étouffé,  
 Je rencontrai Gresset dans un café;  
 Gresset doué du double privilège<sup>2</sup>  
 D'être au collège un bel esprit mondain.  
 Et dans le monde un homme de collège;  
 Gresset dévot; longtemps petit badin,  
 Sanctifié par ses palinodies,  
 Il prétendait avec componction  
 Qu'il avait fait jadis des comédies,  
 Dont à la Vierge il demandait pardon.  
 — Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :  
 Un vers heureux et d'un tour agréable  
 Ne suffit pas; il faut une action,  
 De l'intérêt, du comique, une fable,  
 Des mœurs du temps un portrait véritable,  
 Pour consommer cette œuvre du démon.  
 Mais que fit-il dans ton affliction?  
 — Il me donna les conseils les plus sages.  
 « Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;  
 « Faites des vers moraux contre l'amour;  
 « Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »

1. Quinault-Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement *Zoraïde* avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là.

2. Gresset, auteur du petit poème de *Ver-Vert*, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son *Ver-Vert*. Le contraste de son état et des termes de b..... et f..... qu'on voyait dans ce petit poème, fit un très-grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poème n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du *Méchant*, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une *Lettre* dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissements imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle, tant le public est malin.

« Je crois mon homme, et je vais à *Versaille* :  
 Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille  
 En ce pays d'un pauvre auteur moral ;  
 Dans l'antichambre il est reçu bien mal,  
 Et les laquais insultent sa figure  
 Par un mépris pire encor que l'injure.  
 Plus que jamais confus, humilié,  
 Devers Paris je m'en revins à pied.

« L'abbé Trublet alors avait la rage<sup>1</sup>  
 D'être à Paris un petit personnage ;  
 Au peu d'esprit que le bon homme avait  
 L'esprit d'autrui par supplément servait.  
 Il entassait adage sur adage ;  
 Il compilait, compilait, compilait ;  
 On le voyait sans cesse écrire, écrire  
 Ce qu'il avait jadis entendu dire,  
 Et nous lassait sans jamais se lasser :  
 Il me choisit pour l'aider à penser.  
 Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,  
 Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

« L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;  
 Mais un bâtard du sieur de La Chaussée  
 Vint ranimer ma cervelle épuisée,  
 Et tous les deux nous fîmes par moitié  
 Un drame court et non versifié,  
 Dans le grand goût du larmoyant comique,  
 Roman moral, roman métaphysique.

— Eh bien ! mon fils, je ne te blâme pas.  
 Il est bien vrai que je fais peu de cas  
 De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie ;  
 Souvent je bâille au tragique bourgeois,  
 Aux vains efforts d'un auteur amphibie  
 Qui défigure et qui brave à la fois,  
 Dans son jargon, Melpomène et Thalie.  
 Mais après tout, dans une comédie,  
 On peut parfois se rendre intéressant  
 En empruntant l'art de la tragédie,  
 Quand par malheur on n'est point né plaisant.  
 Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite  
 Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?  
 — Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin  
 Je comparus au tripot d'arlequin.

1. L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'*Essais de littérature*. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Polyanthe.

J'y fus hué : ce dernier coup de grâce  
 M'allait sans vie étendre sur la place;  
 On me porta dans un logis voisin,  
 Près d'expirer de douleur et de faim,  
 Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.  
 — Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse;  
 Il est naïf. Allons, poursuis le fil  
 De tes récits : ce logis, quel est-il ?  
 — Cette maison d'une nouvelle espèce,  
 Où je restai longtemps inanimé,  
 Était un antre, un repaire enfumé,  
 Où s'assemblait six fois en deux semaines  
 Un reste impur de ces énergumènes<sup>1</sup>,  
 De Saint-Médard effrontés charlatans,  
 Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.  
 Missel en main, la cohorte infernale  
 Psalmodiait en ce lieu de scandale,  
 Et s'exerçait à des contorsions  
 Qui feraient peur aux plus hardis démons.  
 Leurs hurlements en sursaut m'éveillèrent;  
 Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;  
 Je soulevai mon corps sur mon grabat,  
 Et m'avisai que j'étais au sabbat.  
 Un gros rabbin de cette synagogue,  
 Que j'avais vu ci-devant pédagogue,  
 Me reconnut : le bouc s'imagina  
 Qu'avec ses saints je m'étais couché là.  
 Je lui contai ma honte et ma détresse.  
 Maître Abraham<sup>2</sup>, après cinq ou six mots  
 De compliment, me tint ce beau propos :  
 « J'ai comme toi croupi dans la bassesse,

1. Il y avait en effet alors, auprès de l'hôtel de la Comédie-Italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, et où ils faisaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron, conseiller au même parlement. Cette secte de convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux faisaient des choses très-extraordinaires. On rôtiissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûche sur l'estomac sans les blesser; et cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boîtes qui marchèrent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du Saint-Esprit, on prophétisait; et quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Welches.

2. C'est Abraham Chaumeix, vinaigrier et théologien dont on a parlé ailleurs.

« Et c'est le lot des trois quarts des humains :  
 « Mais notre sort est toujours dans nos mains.  
 « Je me suis fait auteur, disant la messe,  
 « Persécuteur, délateur, espion ;  
 « Chez les dévots je forme des cabales :  
 « Je cours, j'écris, j'invente des scandales,  
 « Pour les combattre et pour me faire un nom,  
 « Pieusement semant la zizanie,  
 « Et l'arrosant d'un peu de calomnie.  
 « Imite-moi, mon art est assez bon ;  
 « Suis, comme moi, les méchants à la piste ;  
 « Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,  
 « Au géomètre ; et surtout prouve bien  
 « Qu'un bel esprit ne peut être chrétien :  
 « Du rigorisme embouche la trompette ;  
 « Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »

A ce discours saisi d'émotion,  
 Le cœur encore aigri de ma disgrâce,  
 Je répondis en lui couvrant la face  
 De mes cinq doigts ; et la troupe en besace,  
 Qui fut témoin de ma vive action,  
 Crut que c'était une convulsion.  
 A la faveur de cette opinion,  
 Je m'esquivai de l'autre de Mégère.  
 — C'est fort bien fait ; si ta tête est légère,  
 Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.  
 Où courus-tu présenter ta misère ?  
 — Las ! où courir dans mon destin maudit !  
 N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,  
 Je résolu de finir ma carrière,  
 Ainsi qu'ont fait au fond de la rivière  
 Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.

« O changement ! ô fortune bizarre !  
 J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,  
 Vieux janséniste et docteur de Navarre,  
 Des vieux docteurs certes le plus avare,  
*Ab intestat*, malgré lui, m'a laissé  
 D'argent comptant un immense héritage.

« Bientôt, changeant de mœurs et de langage,  
 Je me dégrasse ; et m'étant dérobé  
 A cette fange où j'étais embourbé,  
 Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;  
 Je veux tâter des plus brillants emplois,  
 Être officier, signaler mes exploits,  
 Puis de Thémis endosser la soutane,  
 Et, moyennant vingt mille écus tournois,  
 Être appelé le tuteur de nos rois.

J'ai des amis, je leur fais grande chère;  
 J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers  
 Ont comme moi l'heureux talent de plaire  
 Je suis aimé des dames que je sers.  
 Pour compléter tant d'agréments divers,  
 On me propose un très-bon mariage;  
 Mais les conseils de mes nouveaux amis,  
 Un grain d'amour ou de libertinage,  
 La vanité, le bon air, tout m'engage  
 Dans les filets de certaine Laïs  
 Que Belzébut fit naître en mon pays,  
 Et qui depuis a brillé dans Paris.  
 Elle dansait à ce tripot lubrique  
 Que de l'Église un ministre impudique  
 (Dont Marion<sup>1</sup> fut servie assez mal)  
 Fit élever près du Palais-Royal.

« Avec éclat j'entretins donc ma belle  
 Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,  
 Je prodiguais les vers et les bijoux;  
 Billets de change étaient mes billets doux :  
 Je conduisais ma Laïs triomphante,  
 Les soirs d'été, dans la lice éclatante  
 De ce rempart, asile des amours,  
 Par Outrequin rafratchi tous les jours<sup>2</sup>.  
 Quel beau vernis brillait sur sa voiture!  
 Un petit peigne orné de diamants  
 De son chignon surmontait la parure;  
 L'Inde à grands frais tissait ses vêtements;  
 L'argent brillait dans la cuvette ovale  
 Où sa peau blanche et ferme, autant qu'égale,  
 S'embellissait dans des eaux de jasmin.  
 A son souper, un surtout de Germain  
 Et trente plats chargeaient sa table ronde  
 Des doux tributs des forêts et de l'onde.  
 Je voulus vivre en fermier général :  
 Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?  
 Je payai cher ma brillante sottise,

1. Marion de Lorme, courtisane du temps du cardinal de Richelieu, et qui fit une assez grande fortune avec ce ministre, qui était fort généreux.

2. La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevards de Paris, que M. Outrequin avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'Opéra couvertes de diamants; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes où il y avait autant de diamants que de dents. Les boulevards étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

En quatre mois je fus à l'hôpital.

« Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.  
 Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue  
 D'avoir enfin déduit sans vanité  
 Ton cas honteux, et dit la vérité;  
 Prête l'oreille à mes avis fidèles.  
 Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles  
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris  
 De malotrus, soi-disant beaux esprits,  
 Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,  
 En font encor de plus sifflables qu'elles :  
 Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,  
 Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,  
 Nourris de vent au temple de mémoire,  
 Peuple crotté qui dispense la gloire.  
 J'estime plus ces honnêtes enfants  
 Qui de Savoie arrivent tous les ans,  
 Et dont la main légèrement essuie,  
 Ces longs canaux engorgés par la suie :  
 J'estime plus celle qui, dans un coin,  
 Tricote en paix les bas dont j'ai besoin;  
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure  
 Prendre à genoux la forme et la mesure,  
 Que le métier de tes obscurs Frérons.  
 Maître Abraham, et ses vils compagnons,  
 Sont une espèce encor plus odieuse.  
 Quant aux catins, j'en fais assez de cas;  
 Leur art est doux, et leur vie est joyeuse  
 Si quelquefois leurs dangereux appas  
 A l'hôpital mènent un pauvre diable,  
 Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,  
 Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

« Écoute, il faut avoir un poste honnête.  
 Les beaux projets dont tu fus tourmenté  
 Ne troublent plus ta ridicule tête;  
 Tu ne veux plus devenir conseiller;  
 Tu n'as point l'air de te faire officier,  
 Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.  
 Dans mon logis il me manque un portier :  
 Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?  
 — Oui-da, monsieur. — Quatre fois dix écus  
 Seront par an ton salaire; et, de plus,  
 D'assez bon vin chaque jour une pinte  
 Rajustera ton cerveau qui te tinte;  
 Va dans ta loge; et surtout garde-toi  
 Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.  
 — J'obéirai sans réplique à mon maître,

En bon portier ; mais en secret, peut-être,  
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,  
D'être plutôt le portier des Chartreux ! »

## LA VANITÉ<sup>3</sup>.

(1760.)

« Qu'as-tu, petit bourgeois<sup>3</sup> d'une petite ville ?  
Quel accident étrange, en allumant ta bile,  
A sur ton large front répandu la rougeur ?  
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?  
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures<sup>4</sup> ;

1. *Le Portier des Chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée *le B.....* L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes ; et il a composé des discours sérieux pour des personnages très-graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes.

2. *La Vanité* et autres pièces, soit en vers, soit en prose, font partie du volume intitulé *Recueil de facéties parisiennes sur les six premiers mois de l'an 1760* et qui est de Morellet ou de Voltaire. Elles y sont précédées de l'Avertissement que voici :

« Le sieur L. F., auteur de *la Prière du déiste* que l'on trouvera ici, et du *Voyage de Provence*, ayant été admis à l'Académie française, fit attendre six mois sa harangue de remerciement, et la prononça enfin le 10 mars 1760. Mais, au lieu de remercier l'Académie, il fit un long discours contre les belles-lettres et contre l'Académie, dans lequel il dit que « l'abus des talents, le mépris de la religion, la haine de l'autorité » sont le caractère dominant des productions de ses confrères ; que tout « porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, » et d'une philosophie altière qui s'élève également le trône et l'autel ; que « les gens de lettres déclament tout haut contre les richesses (parce qu'on ne déclame pas tout bas), et qu'ils portent envie secrètement aux riches, etc. » Cet étrange discours si déplacé, si peu mesuré, si injuste, valut alors au sieur L. F. les pièces qu'on va lire. Le sieur L. F., au lieu de se rétracter honnêtement comme il le devait, composa un *Mémoire* justificatif, qu'il dit avoir *présenté au roi*, et il s'exprime ainsi dans ce *Mémoire* : « Il faut que l'univers sache que le roi s'est occupé de mon *Mémoire*, etc. » Il dit ensuite : « Un homme de ma naissance. » Ayant poussé la modestie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de son ouvrage : *Mémoire de M. L. F., imprimé par ordre du roi* : mais comme Sa Majesté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut supprimé. Cette démarche lui attira l'*Épître d'un frère de la Charité*, qu'on trouvera aussi dans ce recueil. »

3. Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots : « Il faut que tout l'univers sache que Leurs Majestés se sont occupées de mon discours. Le roi l'a voulu voir ; toute la cour l'a voulu voir. » Il dit, dans un autre endroit, que « sa naissance est encore au-dessus de son discours. » Un frère de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monsieur ; et pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

4. Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle

L'univers me contemple, et les races futures  
 Contre mes ennemis déposeront pour moi.  
 — L'univers, mon ami, ne pense point à toi,  
 L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,  
 Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.  
 De quel nuage épais ton crâne est offusqué !  
 — Ah ! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué !  
 Des plaisants de Paris j'ai senti la malice ;  
 Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice ;  
 Sans doute il punira ces ris audacieux.  
 — Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux.  
 Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre :  
 Son peuple à soulager, ses amis à défendre,  
 La guerre à soutenir ; en un mot, les bourgeois  
 Doivent très-rarement importuner les rois.  
 La cour te croira fou : reste chez toi, bonhomme.  
 — Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme.  
 Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés<sup>1</sup>,  
 Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.  
 On méprise à Paris mes chansons judaïques,  
 Et mon *Pater* anglais<sup>2</sup>, et mes rimes tragiques,  
 Et ma prose aux quarante. Un tel renversement  
 D'un État policé détruit le fondement :  
 L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;  
 Je prétends des plaisants réprimer la licence.  
 Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi ;  
 Et de ce même pas je vais parler au roi. »

académique, avait imprimé ces propres mots : « Il faut que tout l'univers sache que Leurs Majestés se sont occupées de mon discours à l'Académie. »

Et comme, dans ce discours, dont Leurs Majestés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée *la Vanité*. Car s'il est mal de commencer la guerre, il est très-pardonnable de se défendre.

1. Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là.

2. C'est la prière de Pope, connue sous le nom de *Prière du déiste*. Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non-seulement parce qu'on permet beaucoup de choses aux poètes, mais parce qu'on était las de persécuter Pope, et surtout parce qu'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. Le Franc de Pompignan la traduisit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris, dans son discours de réception à l'Académie française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons, et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.



Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,  
 Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène  
 De son plaisant délire amusait les passants.  
 Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens;  
 Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,  
 Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,  
 Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,  
 Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,  
 Des nouvelles du temps infidèle copiste<sup>1</sup>,  
 Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés  
 De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.  
 Il pense fermement, dans sa superbe extase,  
 Ressusciter les temps des combats d'Athanase.  
 Ce petit bel esprit, orateur du barreau,  
 Alignant froidement ses phrases au cordeau,  
 Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore  
 Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore :  
 Ses flatteurs, à dîner, l'appellent Cicéron.  
 Berthier dans son collège est surnommé Varron.  
 Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage  
 Doit penser dans Pékin comme dans son village;  
 Et la vieille badaude, au fond de son quartier,  
 Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

Je suis loin de blâmer le soin très-légitime  
 De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.  
 Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,  
 Doit dans son cercle étroit, chez les siens bienvenu,  
 Être approuvé du moins de ses graves confrères;  
 Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,  
 Sur la scène du monde ardents à s'étaler.  
 Veux-tu le faire acteur ? on voudra te siffler.  
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,  
 Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athènes,  
 A l'étude, au plaisir doucement se livrer,  
 Vécût dans un tonneau pour se faire admirer.  
 Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,  
 Qui se fait singulier pour être un personnage !

1. C'est le gazetier des *Nouvelles ecclésiastiques*; on en a déjà parlé ailleurs.

C'est en effet une chose assez plaisante que l'importance mise par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reste du monde, méprisées dans Paris par tous les gens de bon sens, et connues seulement par ceux qui les excitaient, et par la canaille des convulsionnaires. Le gazetier ecclésiastique assura dans plusieurs feuilles que les temps d'Arius et d'Athanase avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événements les plus funestes, depuis qu'on avait mis un porte-Dieu à Bicêtre et un colporteur au pilori.

Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau<sup>1</sup>,  
 Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :  
*Ci-gît qui ne fut rien.* Quoi que l'orgueil en dise,  
 Humains, faibles humains, voilà votre devise.  
 Combien de rois, grands dieux ! jadis si révéres,  
 Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !  
 La terre a vu passer leur empire et leur trône.  
 On ne sait en quel lieu florissait Babylone.  
 Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,  
 Avec sa ville altière a péri dispersé.  
 César n'a point d'asile où son ombre repose ;  
 Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

## LE RUSSE A PARIS,

PETIT POÈME EN VERS ALEXANDRINS, COMPOSÉ A PARIS, AU MOIS DE  
 MAI 1760, PAR M. IVAN ALETHOF, SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE RUSSE.

Tout le monde sait que M. Alethof, ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme Horace, *irasci celer* ; il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur Gauchat, et un discours du sieur Le Franc de Pompignan, le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine ; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1<sup>er</sup> juin 1760, avec tous les sentiments d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infailibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner ; c'est grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ses autres poèmes, dans lesquels on trouvera plus d'érudition, et un style beaucoup plus châtié.

## DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

### LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,  
 Ces immenses déserts et ces froides contrées  
 Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,  
 A fait naitre les arts, et les mœurs, et les lois ?  
 Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'Ourse,  
 Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,  
 Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,

1. Piron, auteur de la *Métromanie*, jolie pièce qui a eu beaucoup de succès. Il a fait son épitaphe, qui commence par ce vers :

*Ci-gît, qui ? quoi ? ma foi, personne, rien.*

Geler auprès du pôle aplati par Newton ;  
 Et de ce grand projet utile à cent couronnes<sup>1</sup>,  
 Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes<sup>2</sup>?  
 Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous;  
 Voir un peuple fameux, l'observer, et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?  
 Dans vos vastes États vous touchez à la fois  
 Au pays de Christine, à l'empire chinois :  
 Le héros de Narva sentit votre vaillance;  
 Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance;  
 Les hardis Prussiens ont été terrassés;  
 Et, vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire  
 Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.  
 Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux  
 De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.  
 Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes  
 S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes !  
 L'étranger admirait dans votre auguste cour  
 Cent filles de héros conduites par l'Amour;  
 Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,  
 Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,

1. Ce furent Huygens et Newton qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le second par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur ; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La différence, selon Newton, est d'un deux-cent-trentième, et, selon Huygens, d'un cinq-cent-soixante-et-dix-huitième.

On trouva au contraire, par les mesures prises en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au sud qu'au nord. De là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme Newton et Huygens l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout justement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mesures de France étaient fausses, et la conclusion plus fausse encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en Sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déferée. L'Académie des sciences se rétracta au bout de vingt ans, et Fontenelle avoua dans son histoire que, si les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela faisait voir qu'on s'était non-seulement trompé en France sur la théorie, mais qu'on s'était aussi trompé dans les mesures.

2. Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleury que cette dispute purement philosophique intéressait tous les navigateurs ; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiosité.

3. C'étaient deux filles de Tornéa, qui étaient sœurs. Le père commença un procès criminel contre Maupertuis ; mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huissier.

Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs<sup>1</sup>,  
 Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;  
 Perrault du Louvre auguste élevant la merveille;  
 Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille;  
 Tandis que, plus aimable, et plus maître des cœurs,  
 Racine, d'Henriette exprimant les douleurs<sup>2</sup>,  
 Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,  
 Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.

Cependant un Colbert, en vos heureux remparts,  
 Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts :  
 Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.  
 Sur cent châteaux ailés les pavillons de France<sup>3</sup>,  
 Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,  
 Effrayaient la Tamise et les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,  
 Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,  
 Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.  
 Le temps doit augmenter la splendeur de l'État;  
 Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

#### LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.  
 Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux<sup>4</sup>;  
 Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

#### LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

#### LE PARISIEN.

Mais.... nous avons souvent de belles remontrances<sup>5</sup>;

1. Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que Louis XIV, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dansa avec Mlle de La Vallière et d'autres dames.

2. Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de *Bérénice*. La princesse Henriette d'Angleterre, fille de Charles I<sup>er</sup>, et femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, donna ce sujet à traiter à Corneille et à Racine. On sait comment Corneille en fit une tragédie aussi froide et aussi ennuyeuse que mal écrite; et comment Racine en fit une pièce très-touchante, malgré ses défauts.

3. Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre.

4. Cela fut écrit en 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgrâces dans la guerre, et la mauvaise administration des finances, avaient obligé le roi et la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *cus noirs*.

5. On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit. L'équité y a souvent égard. On observe seulement que, lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle

Et le nom d'Ysabeau<sup>1</sup>, sur un papier timbré,  
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre  
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,  
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas :  
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Jansénius.... la bulle.... ses mystères<sup>2</sup>.

De deux sages partis les cris et les efforts,  
Et des billets sacrés payables chez les morts<sup>3</sup>,  
Et des convulsions<sup>4</sup>, et des réquisitoirs,  
Rempliront de nos temps les brillantes histoires.  
Le Franc de Pompignan, par ses divins écrits<sup>5</sup>,

d'argent, et se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble et si touchant ?

1. Greffier au parlement de Paris.

2. La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez longtemps. On n'ignore pas que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes et les molinistes ; que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours, et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain ; mais on était accoutumé à cette honte.

3. Valère Maxime (lib. II, cap. VI, de ext. Instit.) dit que les druides prétaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde.

4. La folie inconcevable des convulsions fut l'un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes, qui jetèrent sur cette démence infâme tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très-dangereuses.

5. M. Le Franc de Pompignan, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi, page 17 : « Il faut que tout l'univers sache que.... le roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains. »

Quel producteur que ce Pompignan ! quelle modestie ! de quel ton il parle à l'univers ! comme l'univers est occupé de lui !

Ce même Le Franc de Pompignan dit, page 10 : « Un homme de ma naissance et de mon état. » La naissance de Le Franc !

Ce même Le Franc de Pompignan dit encore que, pendant qu'il était juge des aides en Quercy, il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes. Voici la prose utile de M. Le Franc de Pompignan. Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi faisait à la nation, en faisant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa Majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces : c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple ; nous l'en bénissons, nos enfants l'en béniront. M. Le Franc de Pompignan semble insulter à sa bienfaisance, il lui dit : « Ces

Flus que Palissot même occupe nos esprits ;  
 Nous quittons et la Foire et l'Opéra-Comique,  
 Pour juger de Le Franc le style académique.  
 Le Franc de Pompignan dit à tout l'univers  
 Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers.  
 L'univers cependant voit nos apothicaires

expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats ; on exerce sur eux des vexations horribles : sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert.... »

Telle est la prose coulante et agréable du sieur Le Franc de Pompignan. Le roi n'a jamais donné un grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'Académie ?

Le même Le Franc de Pompignan, auteur du *Voyage de Provence*, de *la Prière du déiste*, et de quelques psaumes traduits en vers bien durs, et de plusieurs pièces de théâtre, dont une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque temps les provisions de sa charge en Quercy, pour le punir de *la Prière du déiste*, parce qu'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails ; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la Doctrine chrétienne lui a dit :

Pour vivre un peu joyeusement,  
 Croyez-moi, n'offensez personne :  
 C'est un petit avis qu'on donne  
 Au sieur Le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un mémoire à l'univers.

1. Palissot de Montenoy fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée *les Philosophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur ; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit, par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa pièce en rapportant plusieurs passages tirés de l'*Encyclopédie*, et la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans l'*Encyclopédie*. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés *l'Homme plante* et *la Vie heureuse*, comme si ces livres étaient composés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'*Encyclopédie*, mais ces livres détestables, contre lesquels il s'élève avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé La Métrie, natif de Saint-Malo, de l'Académie de Berlin, qui les composa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivresse. Ce La Métrie n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la pièce des *Philosophes*.

Ceux qu'on insulte dans cette pièce sont M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages très-estimables ; M. d'Alembert, de la même Académie et de celle des sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, et par son génie ; M. Diderot, dont le public fait le même éloge ; M. le chevalier de Jaucourt, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellents articles qui enrichissent le *Dictionnaire encyclopédique* : M. Helvétius, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cent mille livres de rente pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très-repréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand Féné-

Combattre en parlement les jésuites leurs frères ;  
Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler  
Fixer, comme Le Franc, les yeux du monde entier.  
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

## LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.  
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,  
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

## LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé français la gazette prudente ?  
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,  
Le *Journal du Chrétien*, le *Journal de Trévoux* ?

lon. L'auteur de la comédie des *Philosophes* se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures ; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le *Dictionnaire encyclopédique* se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article Roi en manuscrit ; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de Louis XV, et ils ont souhaité d'être ses sujets ; la reine son épouse regretterait l'article REINE, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot GUERRE, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et plusieurs lieutenants généraux, ont été désignés par l'auteur, qui est lui-même un excellent officier. Le mot SINCÈRE forme un article bien important pour nous ; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général et le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essayé à la fois la persécution et le ridicule.

1. Le 14 mai 1780, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude, et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

2. C'est ce qu'on appelle la *Gazette ecclésiastique*. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des porte-Dieu, des thèses de théologie, des refus de sacrements, des billets de confession : c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourants qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la *Gazette ecclésiastique* alors dans un grand crédit : elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

3. Le *Journal chrétien* ou du chrétien fut d'abord composé par un récollet nommé Hayer, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouard, un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice ; en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur *Mercure chrétien* à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écri-

N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous ?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites si rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares

Hélas ! en leur faveur mon esprit abusé

Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;

C'est un Scythe grossier voyageant dans Athènes

Qui vous conjure ici, timide et curieux,

De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.

Les modernes talents que je cherche à connaître

Devant un étranger craignent-ils de paraître ?

Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,

Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux

Leurs disciples, nourris de leur vaste science,

N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé

Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé :

Nous avons parmi nous des Pères de l'Eglise.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet,

Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,

Et le doux Caveyrac, et Nonnotte, et tant d'autres :

vains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de Saint-Foix, qui leur fit un procès criminel, et les obligea à se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le *Journal de Trévoux*, il a subi le sort des jésuites, ses auteurs, il est tombé avec eux.

1. Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier, et, s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête. Le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denys, vis-à-vis Saint-Lou et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le *Dictionnaire encyclopédique*. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le *Journal chrétien*; le jésuite Berthier, par le *Journal de Trévoux*, et surtout par une facétie plaisante intitulée *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*.

2. Le doux Caveyrac est ici par antiphrase; il n'y a rien de si peu doux que son *Apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-*



Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres  
 Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :  
 De leur siècle profane instructeurs généreux<sup>1</sup>,  
 Cachant de leur savoir la plus grande partie,  
 Écrivant sans esprit par pure modestie,  
 Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs :  
 Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.  
 Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;  
 J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ;  
 Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.  
 Ce peintre ingénieux de la nature humaine,  
 Qui fit voir en riant la raison sur la scène,  
 Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé ?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière : oh ! son règne est passé ;  
 Le siècle est bien plus fin ; notre scène épurée  
 Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.  
 Nous avons les *Remparts*<sup>2</sup>, nous avons *Ramponneau*.  
 Au lieu du *Misanthrope* on voit Jacques Rousseau,  
 Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue<sup>3</sup>,

*Barthélemy*. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthélemy, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé, qu'on n'attrape point ; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est, au bout du compte, que du papier perdu et de l'honneur perdu ; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonnotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

1. Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur*, qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de *coukaski*, qui est très-énergique en slavon.

2. Les comédies qu'on joue sur les boulevards.

3. Ramponneau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret ; des princes du sang même allèrent voir M. Ramponneau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponneau de se produire sur la scène ; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie ; qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier ; qu'il y allait de son salut. La conscience de Ramponneau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulait point le rendre, de peur de se damner. Il y eut procès. M. Elie de Beaumont, célèbre avocat, daigna plaider contre Ramponneau ; notre poète philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponneau rendit l'argent, et sauva son âme.

4. La même année 1760, on joua sur le théâtre de la Comédie-Française la comédie des *Philosophes*, avec un concours de monde prodigieux.

Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.  
Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos succès,  
Et l'honneur éternel de l'empire français.  
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

## LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie,  
Je vous entends assez ; mais parlons sans détour :  
Votre nuit est venue après le plus beau jour.  
Il en est des talents comme de la finance ;  
La disette aujourd'hui succède à l'abondance :  
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.  
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris ?  
Minerve de ces lieux serait-elle bannie ?  
Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie ?

## LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand Dieu ! puisqu'il faut m'expliquer,  
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,  
Tant de témérité serait bientôt punie.  
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.  
Les Berthiers, les Chaumeix, et jusques aux Frérons,  
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.  
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie ;  
Les chiens de Saint-Médard ' s'élancent sur leur proie ;  
Un petit magistrat à peine émancipé,  
Un pédant sans honneur, à Bicêtre échappé,  
S'il a du bel esprit la jalouse manie,  
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,  
En crimes odieux travestit les vertus :  
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.  
On cabale à la cour ; on ameute, on excite  
Ces petits protecteurs sans place et sans mérite,  
Ennemis des talents, des arts, des gens de bien,  
Qui se sont faits dévots, de peur de n'être rien.  
N'osant parler au roi, qui hait la médisance,  
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,  
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,  
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :

giens. On voyait sur le théâtre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du *Misanthrope*, ni dans celui du *Tartuffe* ; mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac qui est poursuivi par des lave-mains et des fils de p.....

Le reste de la pièce ne parut pas assez gai ; mais on ne pouvait pas dire que ce fût là de la comédie larmoyante. On reprocha à l'auteur d'avoir attaqué de très-honnêtes gens dont il n'avait pas à se plaindre.

1. Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

« Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.  
 Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !  
 Il n'a pas demandé notre protection !  
 Sans doute il est sans mœurs et sans religion ;  
 Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,  
 Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.  
 Dans le fond de son âme il se rit des Fantins <sup>1</sup>,  
 De *Marie Alacoque* <sup>2</sup> et de *la Fleur des saints* <sup>3</sup>.  
 Aux erreurs indulgent, et sensible aux misères,  
 Il a dit, on le sait, que les humains sont frères ;  
 Et, dans un doute affreux lâchement obstiné,  
 Il n'osa convenir que Newton fût damné.  
 Le brûler est une œuvre et sage et méritoire. »

Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.  
 Des vieilles à ces mots, au ciel levant les yeux,  
 Demandent des fagots pour cet homme odieux,  
 Et des petits péchés commis dans leur jeune âge  
 Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation  
 Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte.  
 Mais n' imaginez pas que, tristement éteinte,  
 La raison sans retour abandonne Paris :  
 Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,  
 Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,  
 Ramener au droit sens ma patrie égarée.  
 Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu ; je reviendrai quand ils seront changés

1. Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, et qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait ; il n'était pourtant pas philosophe.

2. *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de Languet, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité et l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus-Christ quatre vers pour Marie Alacoque.

3. *La Fleur des saints*, compilation extravagante du jésuite Ribade-neira ; c'est un extrait de *la Légende dorée*, traduit et augmenté par le frère Girard, jésuite.

Nota bene que ce n'était pas ce frère Girard condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, et pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilège aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philosophe.

## LES CHEVAUX ET LES ANES, OU ÉTRENNES AUX SOTS.

(1761.)

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,  
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,  
Jeux solennels, écoles des héros,  
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,  
Assez connu par sa crasse ignorance,  
Par sa lésine et son impertinence,  
D'ambition tout comme un autre épris,  
Voulut paraître, et prétendit au prix.  
C'était la course. Un beau cheval de Thrace,  
Aux crins flottants, à l'œil brillant d'audace  
Vif et docile, et léger à la main,  
Vint présenter son dos à mon vilain.  
Il demandait des housses, des aigrettes,  
Un beau harnais, de l'or sur ses bossettes.  
Le bon Bathos quelque temps marchanda.  
Un certain âne alors se présenta.  
L'âne disait : « Mieux que lui je sais braire,  
Et vous verrez que je sais mieux courir ;  
Pour des chardons je m'offre à vous servir :  
Préférez-moi. » Mon Bathos le préfère.  
Sûr du triomphe, il sort de sa maison.  
Voilà Bathos monté sur son grison.  
Il veut courir. La Grèce était railleuse :  
Plus l'assemblée était belle et nombreuse,  
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps  
N'imposaient pas silence aux bons plaisants.

Profitez bien de cette belle histoire,  
Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;  
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,  
Distinguez bien les ânes des coursiers.  
En tout état et dans toute science,  
Vous avez vu plus d'un Bathos en France ;  
Et plus d'un âne a mangé quelquefois  
Au râtelier des coursiers de nos rois.

L'abbé Dubois, fameux par sa vessie,  
Mit sur son front, très-atteint de folie,  
La même mitre, hélas ! qui décora  
Ce Fénelon que l'Europe admira.  
Au Cicéron des oraisons funèbres<sup>1</sup>,

<sup>1</sup>, Jacques-Bénigne Bossuet. (Éd.)

Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,  
 Qui succéda dans l'emploi glorieux  
 De cultiver l'esprit des demi-dieux?  
 Un théatin, un Boyer<sup>1</sup>. Mais qu'importe,  
 Quand l'arbre est beau, quand sa sève est bien forte,  
 Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer?  
 De très-bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris, dans notre immense ville,  
 En grands esprits, en sots toujours fertile,  
 Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder  
 Des charlatans qui viennent l'inonder.  
 Les vrais talents se taisent, ou s'enfuient,  
 Découragés des dégoûts qu'ils essuient.  
 Les faux talents sont hardis, effrontés,  
 Souples, adroits, et jamais rebutés.  
 Que de frelons vont pillant les abeilles!  
 Que de Pradons s'érigent en Corneilles!  
 Que de Gauchats<sup>2</sup> semblent des Massillons!  
 Que de Le Dains<sup>3</sup> succèdent aux Bignons!  
 Virgile meurt, Bavius le remplace.  
 Après Lulli nous avons vu Colasse;  
 Après Le Brun, Coypel obtint l'emploi  
 De premier peintre ou barbouilleur du roi.  
 Ah! mon ami, malgré ta suffisance,  
 Tu n'étais pas premier peintre de France.  
 Le lourd Crevier<sup>4</sup>, pédant, crasseux et vain,  
 Prend hardiment la place de Rollin,  
 Comme un valet prend l'habit de son maître.  
 Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.

C'est un plaisir de voir ces polissons  
 Qui du bon goût nous donnent des leçons;  
 Ces étourdis calculants en finance,  
 Et ces bourgeois qui gouvernent la France  
 Et ces gredins qui, d'un air magistral,  
 Pour quinze sous griffonnant un journal,  
 Journal chrétien, connu par sa sottise,

1. Évêque de Mirepoix, chargé de la feuille des bénéfices. (Ép.)

2. Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

3. Un avocat avait soutenu que les comédiens ne devaient pas être excommuniés. Dains prétendit que, pour avoir émis cette opinion, cet avocat devait être rayé du tableau. Il le fut en effet, et ce fut Dains, son confrère, qui plaida contre lui pour obtenir cette radiation. (Ép.)

4. Crevier, mauvais auteur d'une *Histoire romaine* et d'une *Histoire de l'Université*, et beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme! La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

Vont se carrant en princes de l'Eglise;  
Et ces faquins, qui, d'un ton familier,  
Parlent au roi du haut de leur grenier.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,  
Dans son métier, ni dans son caractère;  
Et, parmi ceux qui briguent quelque nom,  
Ou quelque honneur, ou quelque pension,  
Qui des dévots affectent la grimace,  
L'abbé La Coste<sup>1</sup> est le seul à sa place.

Le roi, dit-on, bannira ces abus :  
Il le voudrait; ses soins sont superflus.  
Il ne peut dire en un arrêt en forme :  
« Impertinents, je veux qu'on se réforme,  
Que le *Journal de Trévoux* soit meilleur,  
Guyon<sup>2</sup> moins plat, Moreau plus fin railleur.  
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe<sup>3</sup>  
De courir moins après le paradoxe;  
Je lui défends de jamais dénigrer  
Des arts charmants qui peuvent l'honorer;  
Je veux, j'entends que, sous mon règne auguste,  
Tout bon Français ait l'esprit sage et juste;  
Que nul robin ne soit présomptueux,  
Nul moine fier, nul avocat verbeux.  
Où le rapport, dans mon conseil j'ordonne  
Que la raison s'introduise en Sorbonne,  
Que tout auteur sache me réjouir,  
Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir. »

Un tel édit serait plus inutile  
Que les sermons prêchés par La Neuville<sup>4</sup>.  
Donc on aurait grande obligation  
A qui pourrait par exhortation,  
Par vers heureux, et par douce éloquence,  
Porter nos gens à moins d'extravagance,  
Admonéter par nom et par surnom  
Ces ennemis jurés de la raison.  
On pourrait dire aux malins molinistes,  
A leurs rivaux les rudes jansénistes,  
Aux gens du greffe, aux universités,  
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités.  
Je les dirai, n'en soyez point en peine;

1. L'abbé La Coste, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

2. Guyon, auteur de l'*Oracle des philosophes*, Moreau, auteur du *Catéchisme des Cacouacs*, pamphlets contre Voltaire et les philosophes. (Éd.)

3. Jean-Jacques Rousseau. (Éd.)

4. Jésuite dont les sermons étaient pleins d'antithèses. (Éd.)

Chacun de vous obtiendra son étrenne.  
Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,  
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

Par M. le ch. DE M....RE (Molmire, Éd.), cornette de cavalerie, et, en cette qualité, ennemi juré des ânes. A Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1762, pour vos étrennes.

## ÉLOGE DE L'HYPOCRISIE.

(1766.)

Mes chers amis, il me prend fantaisie  
De vous parler ce soir d'hypocrisie.  
Grave Vernet, soutiens ma faible voix :  
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.

Si quelque belle à la démarche fière  
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,  
Étale aux yeux ses robustes appas,  
Les rimailleurs la nommeront Pallas.  
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,  
S'appelle Hébé; Vénus est reconnue  
A son sourire, à l'air de volupté  
Qui de son charme embellit la beauté.  
Mais si j'avise un visage sinistre,  
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,  
Un cou jauni sur un moignon penché,  
Un œil de porc à la terre attaché  
(Miroir d'une âme à ses remords en proie,  
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie),  
Sans hésiter, je vous déclare net  
Que ce magot est Tartuffe, ou Vernet.

C'est donc à toi, Vernet, que je dédie  
Ma très-honnête et courte rapsodie  
Sur le sujet de notre ami Guignard,  
Fesse-matthieu, dévot, et grand paillard.

Avant-hier advint que de fortune  
Je rencontrais ce Guignard sur la brune,  
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,  
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.  
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,  
Par sa jaquette, et je lui criai : « Masque,  
Je te connais; l'argent et les catins  
Sont à tes yeux les seuls objets divins :  
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.  
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorisme  
Nous étalant le dehors imposteur,  
Tromper le monde, et mentir à ton cœur;

Et, tout pétri d'une douce luxure,  
Parler en Paul, et vivre en Epicure ? »

Le sycophante alors me répondit  
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,  
Que la franchise est toujours dangereuse,  
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,  
La fourbe utile, et que la vérité  
Est un joyau peu connu, très-vanté,  
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.

Je répliquai : « Ton discours paraît sage.  
L'hypocrisie a du bon quelquefois;  
Pour son profit on a trompé des rois.  
On trompe aussi le stupide vulgaire  
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire,  
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,  
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,  
Ou, si l'on veut, de la triple couronne  
Que quelquefois l'ami Belzébut donne,  
En pareil cas peut-être il serait bon  
Qu'on employât quelques tours de fripon.  
L'objet est beau, le prix en vaut la peine.  
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,  
Mais s'imposer le fardeau détesté  
D'une inutile et triste fausseté,  
Du monde entier méprisée et maudite,  
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.  
Que Peretti<sup>1</sup> se déguise en chrétien  
Pour être pape, il se conduit fort bien.  
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,  
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilège  
Il te revient de ton maintien cagot.  
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.  
Le monde est fin. Aisément on devine,  
On reconnaît le cafard à la mine,  
Chacun le hue : on aime à décrier  
Un charlatan qui fait mal son métier.  
— Mais convenez que du moins mes confrères  
M'applaudiront. — Tu ne les connais guères.  
Dans leur tripot on les a vus souvent  
Se comporter comme on fait au couvent.  
Tout penailon y vante sa besace,  
Son institut, ses miracles, sa crasse;  
Mais, en secret l'un de l'autre jaloux,

1. Sixte-Quint. Il est vrai qu'il fit longtemps semblant d'être humble et doux, lui qui était si fier et si dur. Voilà pourquoi M. Robert Covelle dit que Sixte-Quint se déguise en chrétien : avec sa permission, je trouve ce terme un peu hardi. (*Note posthume.*)



Modestement ils se détestent tous.  
 Tes ennemis sont parmi tes semblables.  
 Les gens du monde au moins sont plus traitables.  
 Ils sont railleurs ; les autres sont méchants.  
 Crains les sifflets, mais crains les malfaisants.  
 Crois-moi, renonce à la cagoterie ;  
 Mène uniment une plus noble vie ;  
 Rougissant moins, sois moins embarrassé.  
 Que ton cou tors, désormais redressé,  
 Sur son pivot garde un juste équilibre.  
 Lève les yeux, parle en citoyen libre :  
 Sois franc, sois simple ; et, sans affecter rien,  
 Essaie un peu d'être un homme de bien. »  
 Le mécréant alors n'osa répondre.  
 J'étais sincère, il se sentait confondre.  
 Il soupira d'un air sanctifié ;  
 Puis détournant son œil humilié,  
 Courbant en voûte une part de l'échine,  
 Et du menton se battant la poitrine,  
 D'un pied cagneux il alla chez Fanchon  
 Pour lui parler de la religion.

## LE MARSEILLOIS ET LE LION.

PAR M. DE SAINT-DIDIER, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE  
 DE MARSEILLE.

(1768.)

### AVERTISSEMENT<sup>1</sup>.

Feu M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, auteur du poème de *Clovis*, s'amusa, quelque temps avant sa mort, à composer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie anglaise. Ces traits sont en effet imités de la fable des abeilles de Mandeville, mais tout le reste appartient à l'auteur français. Comme il était de Marseille, il n'a pas manqué de prendre un Marseillois<sup>2</sup> pour son héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage sur une copie très-exacte.

Dans les sacrés cahiers, méconnus des profanes,  
 Nous avons vu parler les serpents et les ânes.

1. Cet avertissement est de Voltaire. (Én.)

2. Voltaire a conservé cette orthographe, sans doute parce qu'elle était conforme à la prononciation de son temps. (Én.)

Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam<sup>1</sup>,  
 Un âne avec esprit gourmanda Balaam<sup>2</sup>.  
 Le grand parleur Homère, en vérités fertile,  
 Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille<sup>3</sup>.  
 Les habitants des airs, des forêts et des champs,  
 Aux humains chez Esope enseignent le bon sens.  
 Descartes n'en eut point quand il les crut machines<sup>4</sup> :  
 Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines;  
 Il en jugea fort mal, et noya sa raison

1. Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément qu'il était le plus rusé de tous les animaux. La Genèse ne dit point que Dieu lui donna alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Eve; elle rapporte la conversation du serpent et de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent, et qui parlent la même langue. Cela même est si évident, que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit et de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'avant il marchait sur ses pieds. Flavien Josèphe dans ses *Antiquités*, Philon, saint Basile, saint Ephrem, n'en doutent pas. Le révérend père dom Calmet, dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi : « Toute l'antiquité a reconnu les ruses du serpent, et on a cru qu'avant la malédiction de Dieu cet animal était encore plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'Écriture parle de ses fineses en plusieurs endroits; elle dit qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jésus-Christ, dans l'Évangile, nous conseille d'avoir la prudence du serpent. »

2. Il n'en était pas ainsi de l'âne ou de l'ânesse qui parla à Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole, car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse; et même saint Pierre, dans sa seconde épître, dit que cet animal muet parla d'une voix humaine. Mais remarquons que saint Augustin, dans sa quarante-huitième question, dit que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la chose est très-ordinaire. « L'âne de Bacchus, dit-il, le béliet de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'Apollonius de Thyane, ont parlé distinctement. » Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de Saint-Didier.

3. La remarque de Mme Dacier sur cet endroit d'Homère est également importante et judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xante, et Balie, fils de Podagre, sont d'une race immortelle, et qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer.

4. Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit : mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie, qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois éléments, son système sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées, sont regardées, par tous les philosophes, comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience.

Dans ses trois éléments, au coin d'un tourbillon.  
 Le pauvre homme ignore, dans sa physique obscure,  
 Et l'homme, et l'animal, et toute la nature.  
 Ce romancier hardi dupa longtemps les sots :  
 Laissons là sa folie, et suivons nos propos.

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,  
 Aborda le rivage où fut jadis Utique.  
 Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,  
 Il trouva nez à nez un énorme lion,  
 A la longue crinière, à la gueule enflammée,  
 Terrible, et tout semblable au lion de Némée.  
 Le plus horrible effroi saisit le voyageur :  
 Il n'était pas Hercule; et, tout transi de peur,  
 Il se mit à genoux, et demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,  
 Mais qui faisait encor trembler le Provençal,  
 Lui dit en bon français : « Ridicule animal,  
 Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe ?  
 Ecoute, j'ai diné : je veux te faire grâce,  
 Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois  
 Que le soir un lion soupe d'un Marseillois. »

Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.  
 Il avait eu jadis un grand fonds de science;  
 Et, pour devenir prêtre, il apprit du latin;  
 Il savait Rabelais et son saint Augustin<sup>1</sup>.

1. Il est rapporté, dans l'histoire de l'Académie, que La Fontaine demanda à un docteur s'il croyait que saint Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, et que le docteur répondit à La Fontaine : « Prenez garde, monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers ; » ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que ce saint Augustin et Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant, et tournait la science en ridicule. Saint Augustin n'était pas si savant; il ne savait ni le grec ni l'hébreu; mais il employa ses talents et son éloquence à son respectable ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses; saint Augustin s'égarait dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit dans son sermon sur le psaume vi :

« Il est clair et indubitable que le nombre de quatre a rapport au corps humain, à cause des quatre éléments et des quatre qualités dont il est composé; savoir, le chaud et le froid, le sec et l'humide : c'est pourquoi aussi Dieu a voulu qu'il fût soumis à quatre différentes saisons; savoir, l'été, le printemps, l'automne, et l'hiver.... Comme le nombre de quatre a rapport au corps, le nombre de trois a rapport à l'âme parce que Dieu nous ordonne de l'aimer d'un triple amour; savoir, de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre esprit.

« Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois, dont le premier a rapport au corps c'est-à-dire au vieil homme et au Vieux Testament, et le second a rapport à l'âme, c'est-à-dire au nouvel homme et au Nouveau Testament, seront écoulés et passés, comme le nombre de sept jours passe et s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne se fasse dans le temps et par la distribution du nombre quatre au corps, et du nombre

D'abord il établit, selon l'usage antique,  
 Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;  
 Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux  
 L'homme est mis pour régner sur tous les animaux<sup>1</sup>;  
 Que la terre est son trône, et que dans l'étendue  
 Les astres sont formés pour réjouir sa vue.  
 Il conclut qu'étant prince, un sujet africain  
 Ne pouvait sans péché manger son souverain  
 Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire;  
 Et, voulant par plaisir connaître cet empire,  
 En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu  
 De l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge  
 Un corps faible monté sur deux fesses de singe,  
 A deux minces talons deux gros pieds attachés,  
 Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,  
 Deux mamelles sans lait, sans grâce, sans usage,  
 Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,  
 Tristement dégarni du tissu de cheveux  
 Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.  
 Tel était en effet ce roi sans diadème,

trois à l'âme; lors, dis-je, que ce nombre de sept sera passé, on verra arriver le huitième, qui sera celui du jugement. »

Plusieurs savants ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à saint Joseph, l'une par saint Matthieu, et l'autre par saint Luc, il dise, dans son sermon si, « qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un père peut avoir deux enfants. »

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans son livre contre les manichéens, que les puissances célestes se déguisaient ainsi que les puissances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler ensemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ces contradictions. Ce grand saint était homme; il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts, comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, et Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son temps, éloquent, plaisant, et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un Père de l'Eglise très-vénérable et Rabelais, mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'esprit; et un bas à l'envers n'est pas une réponse.

1. Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détrôner notre orgueil et notre ignorance; mais aussi plusieurs philosophes, et Platon entre autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. Saint Clément d'Alexandrie et Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des âmes capables de bien et de mal : ce sont des choses très-curieuses et très-instructives.

Privé de sa parure, et réduit à lui-même.  
Il sentit en effet qu'il devait sa grandeur  
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.

« Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature  
Me fait faire en ce monde une triste figure :  
Je pensais être roi ; j'avais certes grand tort.  
Vous êtes le vrai maître, en étant le plus fort  
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère ;  
Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire.  
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois :  
Jadis en Arménie il vous donna des lois,  
Lorsque dans un grand coffre, à la merci des ondes,  
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,  
Par Noé mon aïeul enfermés si longtemps',  
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs  
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,  
Un pacte solennel. — Oh ! la plate impudence  
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?  
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ! — Oui, seigneur,  
Il vous recommanda d'être clément et sage,  
De ne toucher jamais à l'homme, son image'.  
Et si vous me mangez, l'Éternel irrité

1. Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniathon n'en a point parlé ; s'il en avait dit un mot, Eusèbe, son abrégiateur, en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le *Zend-Avesta* de Zoroastre. Le *Sadder*, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, Flavien Josèphe, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs, et il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le *Veidam*, ni dans le *Shasta*, ni dans les cinq *Kings* ; et il est très-remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

2. Au chapitre ix de la *Genèse*, verset 10 et suivants, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu près comme les hommes ; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat (Exod., ch. xxiii). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort (Exod., ch. xxi). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Lévit., ch. xx). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Ecclés., chap. iii et ix). Dans les plaies d'Égypte, les premiers-nés des hommes et des animaux sont également frappés (Exod., ch. xii et xiii). Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand Josué prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment : leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

Fera payer mon sang à votre majesté

— Toi l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !

Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?

Montre l'original de mon pacte avec Dieu.

Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ?

Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable :

De mes quarante dents vois la file effroyable<sup>1</sup> ;

Ces ongles, dont un seul pourrait te déchirer ;

Ce gosier écumant, prêt à te dévorer ;

Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes :

Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.

Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;

C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.

Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,

Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.

Toi-même as fait passer sous tes chétives dents

D'imbéciles dindons, des moutons innocents,

Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.

Ton débile estomac, honte de la nature,

Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,

Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.

Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite ;

Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,

Conduit par la nature, attentive à mon bien,

Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.

Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.

Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.

Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,

Être avalé par moi que rongé par les vers.

— Sire, les Marseillois ont une âme immortelle :

Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.

— La mienne apparemment est immortelle aussi.

Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.

Je ne veux point manger ton âme raisonneuse.

Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse.

C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras :

Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas.

— Vous avez sur ce corps une entière puissance ;

1. Le grand Newton, Samuël Clarke, prétendent que le *Pentateuque* fut écrit du temps de Saül. D'autres savants hommes pensent que ce fut sous Osias ; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison, qui trompe si souvent les hommes.

2. Ceux qui ont écrit l'histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions : mais ils ont oublié cette particularité aussi bien qu'Aris tote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de Saint-Didier, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

Mais quand on a diné, n'a-t-on point de clémence ?  
 Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays :  
 Je laisse dans Marseille une femme et deux fils ;  
 Mes malheureux enfants, réduits à la misère,  
 Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père.  
 — Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?  
 Mon petit lionceau ne peut encor courir,  
 Ni saisir de ses dents ton espèce craintive :  
 Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.  
 Eh ! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,  
 D'olives, de citrons, de pampres couronné ?  
 Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare  
 Où tu fétais en paix Madeleine et Lazare ?  
 Dominé par le gain, tu viens dans mon canton  
 Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon ;  
 Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse  
 De ta sottie imprudence et de ton avarice ?  
 Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu,  
 Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.  
 Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.  
 Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre :  
 Ainsi Dieu le voulut ; et c'est pour notre bien.

1. Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume, où se retira sainte Marie-Madeleine, est fort connue ; mais peu de gens savent à fond cette histoire. *La Fleur des saints* peut en donner quelques notions ; il faut lire son article, tome II de *la Fleur des saints*, depuis la page 59. Ce fut Marie-Madeleine à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui Notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira, le savant auteur de *la Fleur des saints*, dit expressément que, si cela n'est pas dans l'Evangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge Marie, avec son frère Lazare que Jésus avait ressuscité, et Marthe sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque Jésus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé Cœdène, à qui Jésus donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et Joseph d'Arimateie, étaient de la société intime de Madeleine. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur saint Maximin, l'un des soixante et dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider saint Etienne, les Juifs se saisirent de Marie-Madeleine, de Marthe, de leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, et de Joseph d'Arimateie. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames, et sans marinière ; le vaisseau aborda à Marseille, comme l'atteste Baronius. Dès que Madeleine fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marseille, Maximin eut l'évêché d'Aix ; Joseph d'Arimateie alla prêcher l'Evangile en Angleterre ; Marthe fonda un grand couvent ; Madeleine se retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute sa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits elle pria toujours toute nue ; mais ses cheveux crurent jusqu'à ses talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé longtemps une fiole remplie de son sang, et ses cheveux ; et tous les ans, le jour du vendredi saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable.

Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien.  
 Pour de l'argent comptant, qu'aux hommes on préfère,  
 Se racheter d'un Turc, et payer un corsaire.  
 Je comptais à Tunis passer deux mois au plus;  
 A vous y bien servir mes vœux sont résolus;  
 Je vous ferai garnir votre charnier auguste  
 De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.  
 Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,  
 Par vos correspondants chaque jour présentés;  
 Et mon valet, chez vous, restera pour otage.

— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage  
 Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.  
 Viens signer le traité; suis-moi chez le cadi;  
 Donne des cautions : sois sûr, si tu m'abuses,  
 Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses;  
 Et que sans raisonner tu seras étranglé,  
 Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé. »

Le marché fut signé; tous les deux l'observèrent,  
 D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.  
 Ainsi dans tous les temps nos seigneurs les lions  
 Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

## LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE,

PAR M. L'ABBÉ CAILLE.

(1768.)

### AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL

En 1767, la faculté de théologie de Paris censura le roman philosophique intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur Justinien que l'on n'éclairait point les esprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que Dieu n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Grèce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui lui déplaisent; et comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les sifflets.

La censure de *Bélisaire* eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes et aux magistrats, de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion théologique très-moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers siècles de



l'Eglise. On n'avance de pareilles opinions que lorsqu'on est le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que, si le fond de la croyance doit toujours rester le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonstances n'avaient point permis à notre Seigneur Jésus-Christ et aux saints apôtres de s'occuper.

Cette assertion parut aussi ridicule que scandaleuse ; et lorsqu'on vit que le mauvais français de la Sorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement son mauvais latin, et qu'en se traduisant eux-mêmes ces sages maîtres avaient fait des contre-sens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition plusieurs pièces en prose sur cette facétie théologique. M. de Voltaire s'est plu à attaquer souvent l'opinion que tout infidèle est damné, quelles que soient ses vertus et l'innocence de sa vie. Ce n'est point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de persuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompense la vertu, indépendamment de la croyance, et qu'il ne punit que les méchants.

Cette opinion de la nécessité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un supplice éternel réservé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, est le premier fondement du fanatisme et de l'intolérance. Tout non-conformiste devient un ennemi de Dieu et de notre salut. Il est raisonnable, presque humain, de brûler un hérétique, et d'ajouter quelques heures de plus à un supplice éternel, plutôt que de s'exposer soi et sa famille à être précipités par les séductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'est à cette seule opinion qu'on peut attribuer l'abominable usage de brûler les hommes vivants ; usage qui, à la honte de notre siècle, subsiste encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les Etats de la famille impériale. Heureusement cette opinion est aussi ridicule qu'atroce, et plus injurieuse à la Divinité que tous les contes des païens sur les aventures galantes des dieux immortels. Aussi, parmi ceux qui sont intéressés au maintien de la théologie, les gens raisonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juste six mille ans.

On suivrait la même marche à mesure que certains dogmes deviendraient trop révoltants, ou trop clairement absurdes ; et au bout d'un certain temps on soutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela est arrivé déjà plus d'une fois, et l'Eglise s'en est bien trouvée.

Il est juste d'observer ici que Riballier, syndic de Sorbonne, dont on parle dans cette satire, est un homme de mœurs douces, assez tolérant, qui céda malgré lui, dans cette circonstance, au délire théologique de ses confrères. Il avait à se faire pardonner sa modération à l'égard des jansénistes ; et pour l'expier, il se mit à persécuter un peu les gens raisonnables.

---

L'héritier de Brunswick et le roi des Danois.

Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes

Qu'un désir curieux mena dans nos provinces,  
 Et qui des bons esprits ont réuni les voix :  
 Nous avons vu Trajan, Titus et Marc Aurèle,  
 Quitter le beau séjour de la gloire immortelle,  
 Pour venir en secret s'amuser dans Paris  
 Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place :  
 C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.  
 L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse :  
 Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,  
 Loin du monde et du bruit choisit son domicile  
 Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.  
 Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.  
 Les galants de la cour, et les beautés qui règnent,  
 Tous les gens du bel air, ignoraient leur séjour :  
 A de semblables saints il ne faut que des sages;  
 Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,  
 Gens instruits et profonds qui n'ont rien de pédant,  
 Qui ne prétendent point être des personnages;  
 Qui, des sots préjugés paisiblement vainqueurs,  
 D'un regard indulgent contemplant nos erreurs;  
 Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie;  
 Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,  
 Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs  
 Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.  
 A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent;  
 Moins ils cherchaient l'esprit, et plus ils en montrèrent.  
 Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris  
 D'être sur tous les points toujours du même avis.  
 Ils ne perdirent point leurs moments en visites;  
 Mais on les rencontra aux arsenaux de Mars,  
 Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.  
 Ils les encourageaient en prisant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux  
 Aux chefs-d'œuvre brillants d'*Andromaque* et d'*Armide*  
 Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Élide :  
 Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois césars jouirent,  
 Lorsqu'à l'Observatoire un verre industrieux  
 Leur fit envisager la structure des cieux,  
 Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.

De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois  
 Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,  
 Marc Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,  
 Ce prince, ce héros célébré tant de fois,  
 Des Français inconstants le vainqueur et le père :  
 « Le voilà, disait-il, nous le connaissons tous;

Il boit au haut des cieux le nectar avec nous. »  
 Un des sages leur dit : « Vous savez son histoire.  
 On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté;  
 Quand il était au monde, il fut persécuté;  
 Bury même à présent lui conteste sa gloire<sup>1</sup> :  
 Pour dompter la critique, on dit qu'il faut mourir :  
 On se trompe; et sa dent, qui ne peut s'assouvir,  
 Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire. »

Après ces monuments si grands, si précieux,  
 A leurs regards divins si dignes de paraître,  
 Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.

Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître :  
 Les boulevards, la Foire, et l'Opéra-Bouffon;  
 L'école où Loyola corrompt la raison;  
 Les quatre facultés, et jusqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés  
 Ruminaient saint Thomas, et prenaient leurs degrés.  
 Au séjour de l'Ergo, Ribaudier en personne  
 Estropiait alors un discours en latin.

Quel latin, juste ciel! les héros de l'empire  
 Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.  
 Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin  
 Du concile gaulois lut tout haut les censures.

Il disait anathème aux nations impures  
 Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,  
 Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.

« O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices<sup>2</sup>;

1. On dit qu'un écrivain, nommé M. de Bury, a fait une *Histoire de Henri IV*, dans laquelle ce héros est un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers sa patrie; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme : mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme! Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégagait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française; qui criait, dans la victoire d'Ivry : « Epargnez les compatriotes! » et qui, au faite de la puissance et de la gloire, disait à son ministre : « Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches? »

2. Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé Riballier, principal du collège Mazarin, et un régent nommé Cogé, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Belisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an, ils firent imprimer cette censure en latin et en français : elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme : *Censure de la faculté de théologie contre le*

Princes, sages, héros, exemples des vieux temps,  
 Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,  
 Vos belles actions, des péchés éclatants.  
 Dieu, juste selon nous, frappe de l'anathème  
 Épictète, Caton, Scipion l'Africain,  
 Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,  
 Marc Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même<sup>1</sup>,  
 Tous créés pour l'enfer, et morts sans sacrements.  
 Mais, parmi ses élus, nous plaçons les Cléments<sup>2</sup>,  
 Dont nous avons ici solennisé la fête;

livre, etc. On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum*, est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* est un barbarisme insupportable; et ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler *Bélicaire* un libelle, en faisant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint Paul, qui dit expressément dans son épître aux Juifs tolérés à Rome: «Lorsque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.» Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison et sans humanité qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée; nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons, pour leur justification, qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacræ faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*.

1. En effet le sieur Riballier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc Aurèle. Ce Riballier est un peu dur.

2. On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément, assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne; et que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la royauté, et Henri IV incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide Jacques Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints; et que Henri III, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communie l'avant-veille, de la main de son prieur Bourgoing son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi Clément, muni des sacrements, fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Macchabée; sainte Judith, qui coupait si bien les têtes des amants avec lesquels elle couchait; saint Salomon, qui assassina son frère Adonias; saint David, qui assassina Urie, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; sainte Jahel, qui assassina le capitaine Sizara; saint Aod, qui assassina son roi Églon; et tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui contester

De beaux rayons dorés nous ceignons sa tête :  
 Ravallac et Damiens, s'ils sont de vrais croyants<sup>1</sup>,  
 S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfants.  
 Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face<sup>2</sup>;  
 Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,  
 Brûle éternellement chez les anges maudits.  
 Tel est notre plaisir, telle est la loi de grâce. »

Les divins voyageurs étaient bien étonnés  
 De se voir en Sorbonne, et de s'y voir damnés :  
 Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.  
 Marc Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire<sup>3</sup> :

l'espérance d'aller au paradis, au jardin; de la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné.

1. Selon les mêmes principes, Ravallac doit être dans le paradis, dans le jardin, et Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de Condé : Ravallac, au contraire, n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, et qui fait un élu de Ravallac et de ses semblables ! Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

2. M. Caille a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un Fréron tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. Caille oppose un de ses saquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand Turenne, qui fut tué d'un coup de canon sans les secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de Mme de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

3. On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la *Censure contre Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; et dans Marc Antonin, ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Welches, inconnus aux honnêtes gens, aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme sommes-nous descendus ! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cul, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cent mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de Cucufin, sous le nom de saint Séraphin; et Ribaudier damne Marc Aurèle ! O Ribaudier ! la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sottises.

Lecteur éclairé et judicieux (car je ne parle pas aux bégueules imbéciles qui n'ont lu que l'*Année sainte* de Le Tourneur, ou le *Pédagogue chrétien*), de grâce apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des *Offices* de Cicéron, du *Manuel* d'Epictète, des *Maximes* de l'empereur Antonin, à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtarde de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous seulement, dans tous les livres faits depuis six

« Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;  
Les facultés parfois sont assez mal instruites  
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés.  
Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites. »

Ribaudier, à ces mots roulant un œil bagard,  
Dans des convulsions dignes de Saint-Médard,  
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,  
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,  
Et lui fit intenter un procès criminel.

Ces Romains cependant sortent de l'écurie.

« Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,  
Pour un docteur français, me semble bien grossier. »  
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France.

« Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance :  
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.  
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne :  
Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne,  
Et l'on vous a conduits aux Petits-Maisons. »

## LES DEUX SIÈCLES.

Siècle où je vis briller un un suivi d'un quatre,  
Siècle où l'on sut écrire aussi bien que combattre,  
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?  
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,  
Qui, fier dans l'indigence et grand dans ses misères,  
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères ?  
Non; d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé :  
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.  
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire,  
Que nous avons perdu la faculté de rire.  
C'est dommage : autrefois Molière était plaisant;  
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant.  
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,  
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.  
Que je plains un Français quand il est sans gaieté !  
Loin de son élément le pauvre homme est jeté.  
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène  
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.  
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton :  
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.  
Molière en rit là-bas; et Racine en soupire.

cents ans, rien de comparable à une page de Sénèque ? Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous osons nous élever contre nos maîtres.

Il ne peut supporter l'insipide délire  
De tous ces plats romans mis en vers boursoufflés,  
Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,  
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,  
Et la scène française en proie à des barbares.

« Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,  
Qui gouverne l'État du haut de son grenier;  
La chute des beaux-arts est un bien pour la France :  
Des revenus du roi ma main tient la balance.

Je verrai des impôts les Français affranchis;  
Vous ennuyez l'État, et moi je l'enrichis.  
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume;  
J'ai fait contre Colbert un excellent volume.  
Le public n'en sait rien; mais la postérité  
M'attend pour me conduire à l'immortalité :  
Et, pour prix des calculs où mon esprit se tue,  
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue<sup>1</sup>.

— Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,  
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier.  
Vous gouvernez l'État ! quelle triste manie  
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?  
Prenez un plus haut vol : gouvernez l'univers;  
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers;  
Jetez les Apennins dans l'abîme de l'onde;  
Descendez par un trou dans le centre du monde<sup>2</sup>.  
Pour bien connaître l'âme et nos sens inégaux,  
Allez des Patagons disséquer les cerveaux,  
Et, tandis que Nedham a créé des anguilles,  
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.  
Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond.  
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.  
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange :  
Ce trait a ses beautés : moi je parle, et tout change.  
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,  
Viens-t'en créer un monde, et sois dieu comme moi. »  
A ces discours brillants, saisi d'un saint scrupule,  
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule;  
Et, pour charmer la cour, qui s'y connaît si bien,  
Avec un récollet fait le *Journal chrétien*.  
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,  
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Eglise.  
Ils travaillent longtemps : leur libraire conclut  
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.

1. On a déjà vu que Jean-Jacques Rousseau le Genevois s'avisa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une statue, à lui Jean-Jacques.

2. Allusion à Maupertuis. (Ed.)

Un autre fou<sup>1</sup> parait, suivi de sa sorcière;  
 Il veut réduire au gland l'Académie entière.  
 « Renoncez aux cités, venez au fond des bois,  
 Mortels; vivez contents sans secours et sans lois;  
 Ou, si vous persistez dans l'abus effroyable  
 De goûter les plaisirs d'un être sociable,  
 A mes soins vigilants osez vous confier :  
 Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.  
 Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,  
 Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.  
 Rien n'est mal, rien n'est bien; je mets tout de niveau.  
 Je marie au dauphin la fille du bourreau :  
 Les Petites-Maisons, où toujours j'étudie,  
 Valent bien la Sorbonne et sa théologie. »  
 Ainsi sur le pont Neuf, parmi les charlatans,  
 L'échappé de Genève ameuté les passants,  
 Grimpé sur les tréteaux qui jadis dans Athènes  
 Avaient servi de loge au chien de Diogène.  
 Si la philosophie a pris ce noble essor,  
 L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.  
 Des riens approfondis dans un long répertoire,  
 Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'insolents imprimeurs,  
 Petits abbés crottés, faméliques auteurs,  
 Ressassez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;  
 De tous nos vieux écrits compilez le mélange.  
 Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,  
 A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.  
 Mais surtout écrivez en prose poétique;  
 Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;  
 Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.  
 Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots;  
 Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,  
 Nous fasse de Racine oublier le langage.

Jadis en sa volière un riche curieux  
 Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;  
 Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,  
 De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite :  
 Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.  
 Ils n'osaient approcher : ce temps ne dura pas.  
 Un nouveau maître vint. Ses gens se négligèrent;  
 La volière tomba; les rats s'en emparèrent.  
 Ils dirent aux lézards : « Illustres compagnons,  
 Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régignons. »



## LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, souviens-toi bien que la philosophie  
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.  
Archimède autrefois gâta le genre humain;  
Newton dans notre temps fut un franc libertin;  
Locke a plus corrompu de femmes et de filles  
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.  
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé :  
Bénéissons les mortels qui n'ont jamais pensé.  
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonnotte !  
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote  
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissants !  
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens ;  
Et, de peur de l'abus, vous bannissez l'usage ;  
Ah ! fuyons saintement le danger d'être sage.  
Pour faire ton salut, ne pense point, Jeannot ;  
Abrutis bien ton âme ; et fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne ;  
Je bâille, et de vos soins je me crois déjà digne.  
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.  
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,  
Qui, prêchant, confessant les dames de Versailles,  
Caressait tour à tour et volait ses ouailles ;  
Ce cher monsieur Billard et son ami Grisel,  
Grands porteurs de cilice et chanteurs de missel,  
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies  
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies !

LE PÈRE NICODÈME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé ;  
Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,  
Brûla de tous les feux de la concupiscence.  
Dans les bosquets d'Éden l'arbre de la science  
Portait un fruit de mort et de corruption ;  
Notre bon père en eut une indigestion :  
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,  
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit : mais souffrez que Jeannot l'hébété  
Propose avec respect une difficulté.  
De tous les écrivains dont la pesante plume  
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,  
Le plus ignare en grec, en français, en latin,

C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin.  
 Sa grosse âme pourtant dans le vice est plongée;  
 De cent mortels poisons Belzébut l'a rongée.  
 Je conclurais de là, si j'osais raisonner,  
 Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche;  
 C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche;  
 Quand le démon d'orgueil et celui de la faim  
 Saisissent à la gorge un maudit écrivain :  
 Le déloyal alors est possédé du diable.  
 Chez tout sot bel esprit le vice est incurable;  
 Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,  
 Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.  
 Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,  
 Si dans son humble état il eût su se connaître;  
 Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit  
 D'allier la sottise avec le bel esprit.

Autrefois un hibou, formé par la nature  
 Pour fuir l'astre du jour au fond de sa mesure,  
 Lassé de sa retraite, eut le projet hardi  
 De voir comment est fait le soleil à midi.  
 Il pria, de son antre, une aigle sa voisine  
 De daigner le conduire à la sphère divine,  
 D'où le blond Apollon de ses rayons dorés  
 Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.  
 L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes;  
 Mais bientôt, ébloui des clartés immortelles,  
 Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,  
 Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.  
 Les oiseaux, accourus à ses plaintes funèbres,  
 Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.  
 Profite de sa faute; et, tapi dans ton trou,  
 Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,  
 On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.  
 J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit;  
 Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit;  
 Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,  
 A l'inquisition vient de rogner les ailes<sup>1</sup>.  
 Chez les Italiens les yeux se sont ouverts,  
 Une auguste cité, souveraine des mers,

1. L'arrêt contre l'inquisition est du 7 février 1770. Sur l'inquisition espagnole, voyez la *Liberté de conscience*, par M. Jules Simon, 2<sup>e</sup> édit., p. 96 et suiv. (Ed.)

Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.  
 Le souverain chéri qui naquit dans Versailles  
 Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux  
 Que les morts aux enfers emportaient avec eux !  
 Avec discrétion la sage Tolérance  
 D'une éternelle paix nous permet l'espérance.  
 D'abord, avec effroi, j'entendais ces discours ;  
 Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,  
 Ils réveillent enfin mon âme appesantie ;  
 Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah ! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.  
 Tous les cœurs sont gâtés.... l'esprit bannit la foi !  
 L'esprit s'étend partout.... O divine bêtise !  
 Versez tous vos pavots ; soutenez mon Église.  
 A quel saint recourir dans cette extrémité ?

O mon fils ! cher enfant de la Stupidité,  
 Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère ?  
 On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire !  
 Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.  
 Courage, allons, rends-toi ; lis le *Journal chrétien*.  
 De Jean-George<sup>1</sup>, crois-moi, lis le discours sublime :  
 C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.  
 Tu peux guérir encore. Oui, Paris dans ses murs  
 Voit encor, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,  
 D'arguments rebattus déterminés copistes,  
 Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.  
 Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons :  
 Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.  
 Fais des phrases, Jeannot ; ma douleur t'en conjure :  
 Par ce palliatif adoucis ta blessure.  
 Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah ! vous percez mon cœur.  
 Allons, ne voyons goutte, et chérissons l'erreur.  
 C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je  
 De demeurer un sot au sortir du collège ?

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, je te promets un bon canoncat :  
 Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

1. L'archevêque Christophe de Beaumont exigeait des billets de confession pour administrer les sacrements, afin d'exclure les confesseurs jansénistes. Le parlement ordonnait par arrêt aux curés d'administrer les sacrements aux mourants. (Ed.)

2. Jean-George Lefranc de Pompignan, depuis archevêque de Vienne, et membre de l'Assemblée constituante. (Ed.)

## LES SYSTÈMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,  
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,  
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,  
De sa vaste machine il cacha les ressorts,  
Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabbin que cet être ineffable  
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,  
Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;  
Le bon Thomas d'Aquin<sup>1</sup>, Scot<sup>2</sup>, et Bonaventure<sup>3</sup>,  
Et jusqu'au Provençal élève d'Épicure<sup>4</sup>,  
Et ce maître René<sup>5</sup>, qu'on oublie aujourd'hui,  
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;  
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice  
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

« Ça, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret :  
Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait;  
Et, dans un supplément, dites-moi qui vous êtes,

1. *Notes de M. de Morza.* (Voltaire.) — Nous n'avons de saint Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'Albert : aussi celui-ci a été surnommé *le Grand*.

2. Scot.... Scot est le fameux rival de Thomas. C'est lui qu'on a cru mal à propos l'instituteur du dogme de l'*Immaculée conception*; mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose*.

3. Bonaventure.... Nous avons de saint Bonaventure *le Miroir de l'âme, l'Itinéraire de l'esprit à Dieu, la Diète du salut, le Rossignol de la passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Six chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jésus*, etc.

4. Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le système d'Épicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois âmes : la végétative, qui fait circuler toutes les liqueurs; la sensitive, qui reçoit toutes les impressions; et la raisonnable, qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses; et c'est beaucoup pour un philosophe.

5. Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres, et des mers? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences; ils se moquaient d'Aristote, et ils disaient : « Nous avons de la méthode. » On peut comparer le système de Descartes à celui de Lass; tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un temps où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années; ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plus tôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes  
 Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal  
 Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.  
 Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,  
 Des prix sont proposés par les académies :  
 J'en donnerai. Quiconque approchera du but  
 Aura beaucoup d'argent, et fera son salut. »  
 Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole ;  
 Thomas le jacobin, l'ange de notre école,  
 Qui de cent arguments se tira toujours bien,  
 Et répondit à tout sans se douter de rien.

« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence<sup>1</sup>,  
 Simple avec attributs, acte pur et substance,  
 Dans les temps, hors des temps, fin, principe, et milieu,  
 Toujours présent partout, sans être en aucun lieu. »  
 L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,  
 Dit : « Courage, Thomas ! » et se mit à sourire.  
 Descartes prit sa place avec quelque fracas,  
 Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,  
 Et le front tout poudreux de matière subtile,  
 N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :

« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bonhomme Thomas  
 Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.  
 Voici mon argument, qui me semble invincible :  
 Pour être, c'est assez que vous soyez possible<sup>2</sup>.  
 Quant à votre univers, il est fort imposant :  
 Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant<sup>3</sup>;

1. Ce sont les propres paroles de saint Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

2. Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Être nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité ; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde ; donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose sonder la nature de cet être éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnements abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice, et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre humain de quelques arguments que les neuf dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prendront pas garde tant de scolastiques orgueilleux et peu sensés qui osent enseigner et menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement ; c'est ainsi qu'en usait Marc Aurèle et même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonnotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, à Paulian l'ex-jésuite, et à tant d'autres polissons !

3. Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires ; elles n'auraient pas

Et je puis vous former, d'un morceau de matière,  
Éléments, animaux, tourbillons, et lumière,  
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. »  
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,  
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,  
Et proposait à Dieu ses atomes crochus <sup>1</sup>,  
Quoique passés de mode, et dès longtemps déchus :  
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,  
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,  
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,  
Caché sous le manteau de Descartes, son maître,  
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être :

été permises à Platon. Passe qu'Archimède ait dit : « Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enlèverai la terre ; » il ne s'agissait plus que de trouver le levier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on fasse des organes sentants et des têtes pensantes, sitôt que Dieu y aura mis une âme, cela est bien fort. Je doute même que Descartes et le P. Mersenne ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matière et du mouvement ; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il ? que ne faisait-il un petit automate de monde ? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfants qui se jouent.

1. Démocrite, Epicure, et Lucrèce, avec leurs atomes déclinant dans le vide, étaient pour le moins aussi enfants que Descartes avec ses tourbillons tournoyant dans le plein ; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaïses par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, et pour se détourner ensuite à gauche ; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées ? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raisonnables ? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer : mais quelle explication ! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut ; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, et non en la langue des serpents ; et Eve devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés longtemps tous les commentaires et tous les systèmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant et de couchant ; et sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savants se sont distillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec ; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé ; comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée et de Thyeste ; par quel secret Hercule était resté trois jours et trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine ; par quel art, au son d'un instrument, les murs de .... Enfin on a compilé et empli des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes et les plus insipides fables.

« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,  
 Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas !  
 Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.  
 J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques :  
 Jugez-nous.... » A ces mots, tout le globe trembla,  
 Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula.  
 Mais Dieu, clément et bon, plaignant cet infidèle,  
 Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.  
 Ne pouvant désormais composer pour le prix,  
 Il partit, escorté de quelques beaux esprits.  
 Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence  
 Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,  
 Étalerent bientôt cent belles visions,

1. Spinoza, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu ; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de Straton, c'est le dieu des stoïciens :

*Jupiter est quodcumque vidēs, quocumque moveris.*

LUCAIN, *Pharsale*, ch. ix, v. 580.

C'est le dieu d'Aratus, dans le sens d'une philosophie audacieuse. « In deo vivimus, movemur et sumus. » (*Actes des Apôtres*, chap. xvii, v. 28).

La marche de Spinoza est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinoza à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, destructeur et détruit ?

Bayle paraît opposer à Spinoza une dialectique très-supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes ! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que celles de Spinoza ; Arnauld et ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde ; les jésuites accusaient Arnauld d'être au fond un ennemi de la religion ; et tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinoza, tout le monde en parlait, et personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes :

Il ne peut exister qu'une substance ; car qui est par soi doit être un, et ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre, sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite : donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre, puisque étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini ; donc tout est mode.

L'intelligence et la matière existent ; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs : donc l'infinité d'attributs est Dieu ; donc Dieu est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain Fénelon, par le subtil Lami, et surtout de nos jours par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire

De leur esprit pointu nobles inventions;  
 Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble.  
 Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble  
 Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,  
 Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,  
 La maison retentit des cris de la cohue;  
 Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savants et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres et ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son *Anti-Lucrèce*; le second, en beaux vers français, dans une épître instructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

*Dogmata complexus, partim vesana Stratonis  
 Restituit commenta, rursus erroribus auxit  
 Omnigeni Spinoza Dei fabricator, et orbem  
 Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,  
 Tanquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.  
 Sic rediit nova sese munimina cinxit  
 Impietas, tumidumque alta caput exulit arce.  
 Scilicet ex toto rerum glomeramine numen  
 Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta  
 Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni  
 Pro vita atque ævo, fuga temporis ipsa caduci  
 Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.  
 Pana putes.*

*Anti-Lucrèce*, liv. III, vers 805 et suiv.

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :  
 Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.  
 Spinoza le premier connut mon existence :  
 Je suis l'être complet et l'unique substance ;  
 La matière et l'esprit en sont les attributs :  
 Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.  
 Principe universel, je comprends tous les êtres.  
 Je suis le souverain de tous les autres maîtres ;  
 Les membres différents de ce vaste univers  
 Ne composent qu'un tout dont les modes divers,  
 Dans les airs, dans les cieus, sur la terre, et sur l'onde,  
 Embellissent entre eux le théâtre du monde.

BERNIS, *Discours sur la poésie*.

Le livre du *Système de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent; c'est une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes; mais Hobbes se borne à la supposer, il ne l'affirme pas: il dit que des philosophes savants ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. « Qui corpora omnia « sensu esse prædita sustinuerunt. »

Depuis Brama, Zoroastre, et Thaut, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa



D'un air persuadé, Malebranche assura  
Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra <sup>1</sup>.

Arnauld dit que de Dieu la bonté souveraine  
Exprès pour nous damner forma la race humaine <sup>2</sup>.

Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien  
Que sans son harmonie on ne comprendra rien <sup>3</sup>,  
Que Dieu, le monde, et nous, tout n'est rien sans monades.

raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puissants ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorants se partageaient la terre.

1. Par quelle fatalité le système de Malebranche paraît-il retomber dans celui de Spinoza, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

« Dieu, dit Malebranche, est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre âme ne peut se donner d'idées.... Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que Dieu.... Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité. » (Livre III, de *l'Esprit pur*, part. II.)

Voilà les propres paroles de Malebranche. Or si nous ne pouvons avoir des perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Malebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint Paul et de saint Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise! je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très-volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

2. Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'Être tout-puissant et tout bon a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

3. Notre âme étant simple (car on suppose que son existence et sa simplicité sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du Nord ou du petit Chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'âme a des idées là-haut, et notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'âme est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; et l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre Newton, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties et sans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce

Le courrier des Lapons<sup>1</sup>, dans ses turlupinades<sup>2</sup>,  
 Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,  
 Pour se former l'esprit, disséquer un géant.  
 Notre consul Maillet<sup>3</sup>, non pas consul de Rome,  
 Sait comment ici-bas naquit le premier homme :  
 D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal  
 Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal;  
 Et les mers des Chinois sont encore étonnées  
 D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.  
 Chacun fit son système; et leurs doctes leçons  
 Semblaient partir tout droit des Petites-Maisons.

Dieu ne se fâcha point : c'est le meilleur des pères;  
 Et, sans nous engourdir par des lois trop austères,  
 Il veut que ses enfants, ces petits libertins,  
 S'amuse en jouant de l'œuvre de ses mains.  
 Il renvoya le prix à la prochaine année;  
 Mais il vous fit partir, dès la même journée,  
 Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,  
 Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.

Le ministre emplumé vola dans vingt provinces;  
 Il visita des saints, des papes, et des princes,  
 De braves cardinaux et des inquisiteurs,  
 Dans le siècle passé dévots persécuteurs.  
 « Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne  
 De vous bien divertir, sans molester personne.

qu'il y a entre les corps dont ces *monades* font l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades simples, inclindues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

1. Moreau de Maupertuis. De son vivant, on le peignit aplatisant, avec un air d'orgueil, la terre qu'il semblait mépriser; après sa mort, la piété de sa famille lui a érigé dans l'église de Saint-Roch un petit mausolée.

2. On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'âme; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles et des infortunes.

3. On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette, et les poulies, étaient des dieux bienfaisants, en comparaison de tous ces rêveurs; et il est vrai qu'un opéra-comique vaut mieux que le système de Cudworth, de Wiston, de Burnet, et de Wodward. Car ces systèmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des *Gueux* et le *Déserteur* ont fait passer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

Il a su qu'en ce monde on voit certains savants  
 Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants;  
 Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire :  
 Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?  
 Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux,  
 Et votre signature est plus funeste qu'eux.  
 En Sorbonne, aux charniers<sup>1</sup>, tout se mêle d'écrire :  
 Imitiez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire. »

## LES CABALES.

(1772.)

« Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,  
 Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?  
 S'agit-il d'un emploi de fermier général,  
 Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?

1. Charniers des Saints-Innocents, belle place de Paris, près du Palais-Royal, et non loin du Louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amants, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé longtemps à l'*Année littéraire*. Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les *Imaginations de M. Oufle*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, les *Soliloques d'une âme dévote*; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèse à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin « que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée et diverse quant à sa forme et quant à la clarté de la révélation, et que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance; » que ces belles choses, dis-je, partent des charniers des Saints-Innocents, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal : *Imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire*.

Concluons surtout qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive. (1772.)

\* *Veram religionem, etsi quantum ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, etc., page 21 d'un livre latin rempli de solécismes et de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne; il est intitulé *Determinatio sacræ facultatis Parisiensis in libellum cui titulus Bélisaire; Parisiis, 1767*: Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre *Bélisaire*; à Paris, 1767, chez la veuve Simon, etc.

Voyez aussi *Les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste*.

— L'auteur de cet ouvrage (Turgot) était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes et un des premiers hommes d'Etat de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de Sorbonne et de Navarre. (*Note des Ed. de Kehl*.)

Etes-vous au conclave ? aspirez-vous au trône<sup>1</sup>  
 Où l'on dit qu'autrefois monta Simon Barjone ?  
 Ça, que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ah, gredin !  
 Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?  
 Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines  
 Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,  
 Pour avoir une place au haut du mont sacré,  
 De sultan Moustapha pour jamais ignoré ?  
 Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse  
 Eût pu, dans son boursier, s'enfler de tant d'audace.

— Monsieur, écoutez-moi : j'arrive de Dijon,  
 Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.  
 J'ai fait de méchants vers, et vous pouvez bien croire  
 Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;  
 Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.  
 Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit.  
 Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;  
 Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.  
 Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis ;  
 Mais le besoin présent nous tient encore unis.  
 Je me forme sous eux dans le bel art de nuire :  
 Voilà mon seul talent ; c'est la gloire où j'aspire. »  
 Laissons là de Dijon ce pauvre garnement<sup>2</sup>,  
 Des bâtards de Zoïle imbécile instrument ;  
 Qu'il coure à l'hôpital, où son destin le mène.  
 Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....  
 Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés :  
 Léon dix et Luther étaient moins divisés.  
 L'un claque, l'autre siffle ; et l'autre du parterre<sup>3</sup>

1. *Notes de M. de Morza.* — Ce trône est très-respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très-grand saint ; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées ; et dans la suite des temps le trône devint la récompense de l'humilité passée.

2. Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre MM. de Saint-Lambert, Delille, de Watelet, Dorat, et plusieurs autres personnes. L'auteur des *Cabales* fut maltraité dans ce livre, où règne un air de suffisance, un ton décisif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui est le comble de l'insolence et du ridicule dans un jeune provincial sans expérience et sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme Clément, La Beaumelle, Sabatier natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre Diable*, qui est si naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

3. C'est principalement au parterre de la Comédie-Française, à la

Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chansons.

J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons !,  
Êtes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ?

— Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie

Vous tient ici debout sans vouloir écouter ?

Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer ? »

Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue

Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.

Je me sauve avec peine aux jardins si vantés

Que la main de Le Nostre avec art a plantés.

D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête.

Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....

« Avez-vous lu sa pièce ? il tombe, il est perdu ;

Par le dernier journal je le tiens confondu.

— Qui ? de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?

Quel est votre ennemi ? — C'est un vil téméraire,

Un rumeur insolent qui cause nos chagrins :

Il croit nous égaler en vers alexandrins.

— Fort bien : de vos débats je conçois l'importance. »

Mais un gros de bourgeois vers ce côté s'avance.

« Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. »

Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,

Et qu'on examinait si les gourmets de France

D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;

représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'empportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent : « Venez-vous pour siffler ? mettez-vous là ; venez-vous pour applaudir ? mettez-vous ici. » On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si longtemps la gloire de la nation.

1. La même manie a passé à l'Opéra, et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au Théâtre-Français ont un avantage que les cabales de l'Opéra n'ont pas ; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'Opéra critiquer que des sons : quand on a dit : « Cette chaconne, cette courre me déplaît, » on a tout dit. Mais à la Comédie on examine des idées, des raisonnements, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous ; il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique ; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien ; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talents de l'esprit, au contraire, tout le monde est jaloux en secret ; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

Ou que des érudits balançaient doctement  
 Entre la loi nouvelle et le vieux Testament.  
 Un jeune candidat, de qui la chevelure  
 Passait de Clodion la royale coiffure<sup>1</sup>,  
 Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :  
 « Ce sont nos parlements dont il s'agit ici ;  
 Lequel préférez-vous ? — Aucun d'eux, je vous jure.  
 Je n'ai point de procès, et, dans ma vie obscure,  
 Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,  
 Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.  
 Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,  
 N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage<sup>2</sup>,  
 Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.  
 Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;  
 Ils raniment l'État, le peuplent, l'enrichissent :  
 Leurs marchands de papiers sont les seuls qui gémissent.  
 Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi  
 M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.  
 Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,  
 Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;  
 Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérés ;  
 Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.  
 La campagne, en tout temps, par un travail utile,  
 Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.  
 On est un peu fâché ; mais qu'y faire ?... Obéir.  
 A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?  
 — Mais, monsieur, des Capets les lois fondamentales,  
 Et le grenier à sel, et les cours féodales,

1. Il n'y a pas longtemps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés de blanc, ou blanc poudrés.

2. L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque Etat voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps ; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Bois-Guillebert, qui écrivit contre le grand Colbert, et qui ensuite osa attribuer sa *Dixième royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorants pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que, si on suivait ces beaux systèmes, le royaume serait aussi misérable que lui\*. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'Etat*, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit La Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Telles sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banque-route, et ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infâmes plagiat ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

\* On sait que Voltaire se trompe ici, et sur l'auteur du livre, et sur la valeur du livre. Consultez sur la *Dixième royale*, les *Mémoires du duc de Saint-Simon*, édition in-8° de L. Hachette, t. V, p. 363 et suiv. (Ed.)

Et le gouvernement du chancelier Duprat ?

— Monsieur, je n'entends rien aux matières d'État :

Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.

La Fronde était plaisante <sup>1</sup>, et la guerre civile

Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.

Barricadez-vous bien ; je m'enfuis ; serviteur. »

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,

Qu'un groupe de savants m'enveloppe et m'entraîne.

D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....

« Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard <sup>2</sup>

Vous crayonniez gaiement la cabale grossière,

1. La Fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président Le Coigneux, qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue ; Bachaumont qui lui dit : « Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, » et qui, de raillerie en raillerie, fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin, proscrit par le parlement ; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui, trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : « Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal de Mazarin ; » et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre ; ce même coadjuteur qui prêche, et qui fait pleurer des femmes ; un de ses convives qui leur dit : « Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage ; » ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : « C'est son bréviaire ! » et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots ; et les chansons qui ne finissaient point ; tout cela serait bon sans doute pour un opéra-comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la Ligue et des farces d'Arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *pères conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de Retz dit, dans ses Mémoires, « que le parlement faisait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglants. »

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le *Siècle de Louis XIV* : un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : « Un empereur de la Chine dit un jour à l'historiographe de l'empire : « Je suis averti que vous mettez par écrit mes fautes ; tremblez. » L'historiographe prit sur-le-champ des tablettes. « Qu'osez-vous écrire là ? — Ce que Votre Majesté vient de me dire. » L'empereur se recueillit, et dit : « Ecrivez tout, mes fautes seront réparées. »

2. On connaît le fanatisme des convulsions de Saint Médard, qui durèrent si longtemps dans la populace, et qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré, et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte et de plus avilissante. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien, et d'Apollonius de Tyane, etc., n'ont pas été plus authentiques.

Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière;  
 Les billets au porteur des chrétiens trépassés;  
 Les fils de Loyola sur la terre éclipsés.  
 Nous applaudîmes tous à votre noble audace,  
 Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace,  
 Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,  
 S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.  
 Jouissez d'une gloire avec peine achetée;  
 Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

- Ah ! vous êtes trop bon : je sens au fond du cœur  
 Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.  
 Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle;  
 Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule.  
 L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer  
 Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger<sup>1</sup>.  
 Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Église;  
 Fleury le confesseur en parle avec franchise<sup>2</sup>.  
 J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin :  
 Eh ! quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?  
 De saint Ignace encore on me voit souvent rire ;  
 Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire.

1. Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel géomètre ? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les éléments, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricant intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes, dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre : des ridicules ! on croit nous en donner en nous appelant cause-finaliers ; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinoza lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence ; et Virgile avant lui, et après tant d'autres, avait dit : *Mens agitât molem*. C'est ce *Mens agitât molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu ; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de Locke.

2. Fleury, célèbre par ses excellents discours, qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son *Histoire ecclésiastique*, qui ressemble trop en plusieurs endroits à la *Légende dorée*.



— Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.

Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,

Alors que de Maillet insultant la mémoire<sup>1</sup>,

Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire....

Ignorant, vois l'effet de mes combinaisons :

Les hommes autrefois ont été des poissons ;

La mer de l'Amérique a marché vers le Phase ;

Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase :

Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné

Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.

Lâche ! oses-tu bien croire une essence suprême ?

— Mais, oui. — *De la nature* as-tu lu le *Système* ?

Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?

Que dis-tu de ce livre ? — Il m'a fort ennuyé<sup>2</sup>.

— C'en est assez, ingrat : ta perfide insolence

1. Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversements avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

2. Il y a des morceaux éloquentes dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il est diffus et quelquefois déclamateur ; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, et surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article, qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé Needham, crut avoir faite, de jus de mouton et de blé pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Needham que cela n'était bon que du temps d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Josèphe, et de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon d'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourrisse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pourri et son jus de mouton faisaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jésus-Christ daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites ; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe ; que son système était aussi dangereux qu'extravagant ; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix ; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu, et que les athées s'empareraient de la place. Needham n'en démordait point ; et, aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista longtemps à se croire créateur d'anguilles ; de sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de Jésus-Christ pour établir son opinion ridicule, et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Needham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles, à Bruxelles, il y avait un lapin qui faisait tous les mois des enfants à une poule. Enfin l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était ; et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

- Dans mon premier concile aura sa récompense.  
 Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,  
 Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant;  
 Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Être  
 Que tu prends bassement pour ton unique maître.  
 De mes amis, de moi, tu seras méprisé.  
 — Soit. — Nous insultons à ton génie usé.  
 — J'y consens. — Des fatras de brochures sans nombre  
 Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre.  
 — Je n'en sentirai rien. — Nous t'abandonnerons  
 Aux puissants Langlevieux, aux immortels Frérons<sup>1</sup>.  
 — Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence :  
 Nous avons, vous et moi, besoin de tolérance.  
 Que deviendraient le monde et la société,  
 Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité ?  
 Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.  
 J'avouerai qu'Épicure avait une âme honnête,  
 Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.  
 Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.  
 Spinoza pardonnait à ceux dont la faiblesse<sup>2</sup>

1. C'est ce même Langlevieux La Beaumelle, dont il est parlé dans les notes sur l'épître à M. Dalember, et ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron ; et, malgré tant d'horreurs et tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules ; mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, et que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures et les calomnies des Rollets de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que La Beaumelle a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste et plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'Etat, et tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord ; qu'il y en a de toute espèce ; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liège ; que la faim et la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infâmes, écrits quelquefois avec assez d'artifice ; que la curiosité les dévore ; qu'ils font pendant un temps une impression dangereuse ; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales ; et que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, et qui se rendent si indignes de leur patrie.

2. Baruch Spinoza, théologien circonspect, et fort honnête homme ; nous l'appelons ici Baruch, parce que c'est son véritable nom ; on ne lui a donné celui de Benoît que par erreur ; il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poème sur les *Systèmes*.

— Vers 1771, les querelles sur les deux parlements, les révolutions du ministère, et les disputes sur la cause universelle, augmentèrent le nombre des ennemis de M. de Voltaire ; les philosophes parurent un

D'un moteur éternel admirait la sagesse.

Je crois qu'il est un Dieu; vous osez le nier :

Examinons le fait sans nous injurier.

« J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,  
De voir notre saint Père, au sortir de la messe,  
Avec le grand lama dansant en cotillon;  
Bossuet le funèbre embrassant Fénelon;  
Et, le verre à la main, Le Tellier et Noailles  
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.  
Je préférerais Chaulieu, coulant en paix ses jours  
Entre le dieu des vers et celui des amours,  
A tous ces froids savants dont les vieilles querelles  
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

« Des charmes de la paix mon cœur était frappé;  
J'espérais en jouir : je me suis bien trompé.  
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;  
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre;  
Ils y seront toujours. La Discorde autrefois,  
Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois,  
Puis dans l'Église sainte établit son empire,  
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.  
Chacun vantait la paix, que partout on chassa.  
On dit que seulement par grâce on lui laissa  
Deux asiles fort doux : c'est le lit et la table.  
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable !  
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;  
Cabalons pour Chloris, et faisons des chansons. »

## LA TACTIQUE.

(1773.)

J'étais lundi passé chez mon libraire Caille,  
Qui, dans son magasin, n'a souvent rien qui vaille.  
« J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,  
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau.  
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;  
Il fait seul nos destins : prenez, c'est la *Tactique*.  
— La *Tactique* ! lui dis-je : hélas ! jusqu'à présent

moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui ; mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison et de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de Voltaire fait allusion à la fin des *Cabales*. (Note de l'Ed. de Kehl.)

1. Caille fut piqué de ce vers, et afficha sur son magasin « qu'il ne vendait que les ouvrages de M. de Voltaire. » (Ed.)

J'ignorais la valeur de ce mot si savant.

— Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France, Veut dire le grand art, ou l'art par excellence<sup>1</sup> ; Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. »

J'achetai sa *Tactique*, et je me crus heureux.

J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,  
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,  
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,  
D'asservir mes désirs au joug de la raison,  
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.  
Je m'enferme chez moi, je lis; je ne m'occupe  
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.

Mes amis ! c'était l'art d'égorger son prochain.

J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre<sup>2</sup>

Pétrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre;  
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,  
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;  
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole

1. *Tactique* vient originairement du verbe *tasso*, j'arrange. *Tactique* est proprement l'art d'aller par rangs ; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que Pyrrhus, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares.

2. On ne sait encore qui employa le premier des canons dans les batailles et dans les sièges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre, dans toute la terre connue, méritait plus de recherches ; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau ? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'animal, et d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout ? qui inventa la navette, les fours, les moulins ? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, et la faisaient servir à leurs divertissements ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites Shall et Verbiest fondissent du canon pour les conquérants tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre Allemand, nommé Schwartz, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable au XIV<sup>e</sup> siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger, quise trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford..... « Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfants qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le rugissement du tonnerre, et il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre. »

Il y a bien loin sans doute de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très-faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans

Dans la direction qui fait la parabole',  
 Et renverse en deux coups prudemment ménagés,  
 Cent automates bleus, à la file rangés.  
 Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,  
 Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,  
 Qui, dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,  
 Discrètement chargés de sabres et d'échelles,  
 Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles;  
 Puis, montant lestement aux murs de la cité,  
 Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,  
 Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,  
 Poignardent les maris, couchent avec les dames,  
 Écrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,  
 Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.  
 Le lendemain matin, on les mène à l'église

après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1501, et que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à M. le comte de Holstein de Bavière, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons, nommé Martin, assez fameux pour son temps, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau, avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301; mais les historiens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froissart, qui avait plus de « cinquante pieds de long, et qui menoit si grande noise au décliquer, qu'il sembloit que tous les diables d'enfer fussent en chemin. » C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du registre de Du Dracht, trésorier des guerres en 1338: « A Henri Faumechon, pour avoir poudre et autres choses nécessaires aux canons devant Puisguillaume. » Du Cange rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguiliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie; et en ajoutant à ces trois moines les jésuites Shall et Verbiest, cela fera cinq.

1. Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,  
 Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,  
 Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,  
 Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,  
 Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Etrangement surpris de cet art si vanté,  
 Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté,  
 Je lui rends son volume, et lui dis en colère :  
 « Allez, de Belzébut détestable libraire !  
 Portez votre *Tactique* au chevalier de Tot ;  
 Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.  
 C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,  
 A tuer les chrétiens instruit les infidèles.  
 Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,  
 Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof ;  
 A Frédéric surtout offrez ce bel ouvrage,  
 Et soyez convaincu qu'il en sait davantage.  
 Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur<sup>1</sup> ;  
 Il est maître passé dans cet art plein d'horreur ;  
 Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.  
 Allez ; je ne crois pas que la nature humaine  
 Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur,  
 Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,  
 Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.  
 L'homme, avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,  
 N'a point été formé pour abrégér des jours  
 Que la nécessité rendait déjà si courts.  
 La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie  
 Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,  
 La fièvre, le catarrhe, et cent maux plus affreux,  
 Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,  
 Auraient suffi sans doute au malheur de la terre,  
 Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.

« Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus  
 Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus<sup>2</sup> :  
 On a beau me vanter leur conduite admirable,  
 Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable. »

En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin  
 Un jeune curieux m'observait avec soin.  
 Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,  
 De son grade à la guerre éclatants interprètes ;

1. Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince Eugène et du grand Gustave. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'Allemand.

2. Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,  
Annonçaient ses talents sans marquer de courroux :  
De *la Tactique*, enfin, c'était l'auteur lui-même.

« Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême  
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,  
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier :  
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.  
L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frère,  
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,  
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,  
N'auraient point désolé les rives de la Seine,  
Si nous avions mieux su la tactique romaine.  
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui  
L'art de garder son bien, non de voler autrui.  
Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre !  
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre  
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux ?  
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.  
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes,  
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.  
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois  
Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;  
Il soutenait le droit de sa naissance auguste :  
La Ligue était coupable, Henri quatre était juste.  
Mais, sans vous retracer les faits de ce grand roi,  
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoy,  
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,  
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?  
Trop fortuné badaud !.... dans les murs de Paris  
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits ;  
De la douce Gaussin le centième idolâtre,  
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre,  
Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.  
Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous, et tous les auteurs ;  
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis, en personne,  
N'eût passé, le matin, sur le pont de Calonne ;  
Et si tous vos césars à quatre sous par jour  
N'eussent bravé l'Anglais, qui partit sans retour ?  
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire ,  
Avec quatre canons ramena la victoire.  
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,  
Et du sage Lutteurs, et du jeune Craon,  
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues  
Composaient les chansons qui couraient dans les rues ;  
Ou qu'ils venaient gaiement, avec un ris malin,

Siffler *Sémiramis*, *Néroe*, et *l'Orphelin*<sup>1</sup>.

Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes.

L'Eglise, le barreau, la cour, ont leurs alarmes.

Au fond d'un galetas, Clément et Savatier<sup>2</sup>

Font la guerre au bon sens sur des tas de papier

Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense

D'un art qui fit longtemps la grandeur de la France,

Et qui des citoyens assure le repos. »

Monsieur Guibert se tut après ce long propos :

Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.

De la droite raison je sentis tout l'empire;

Je conçus que la guerre est le premier des arts,

Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards<sup>3</sup>,

En dictant leurs leçons, était digne peut-être

De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais je vous l'avouerai, je formai des souhaits

Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,

Et qu'enfin l'équité fût régner sur la terre

L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre<sup>4</sup>.

1. La bataille de Fontenoy eut lieu en 1745. *Sémiramis* ne s'est représentée qu'en 1748. (Ed.)

2. Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase et du Vieillard*.

3. M. Guibert a fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choses admirables.

4. L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec presque toutes les religions; et cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre est quelque chose de si exécrable, que plus nos nations barbares, qui sont venues envahir, ensanglanter, ravager toute notre Europe, se sont un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'est point assurément l'ouvrage immense de Grotius, sur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne sont point ses citations de Carnéade, de Quintilien, de Porphyre, d'Aristote, de Juvénal, et du *Pentateuque*; ce n'est point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur âme et leur sang, comme le rapporte Barbeirac son commentateur; ce n'est point, en un mot, par tous les arguments profondément frivoles de Grotius et de Puffendorf; c'est uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes sauvages et affamées sortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des sénateurs, des bourgmestres, ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui sont leurs troupeaux paissent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau, et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voisin dans l'occasion. Ces chiens se battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes, ne se battent pas: ils attendent patiemment la décision, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau appartiendront.

Quand le prince Eugène assiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le siège; et dès que la capitulation fut faite,



## DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

(1774.)

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs, au coin d'une mesure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature ;

Je défriche un désert, je sème, et je bâtis<sup>1</sup>.

le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage, comme du temps des Huns, des Alains, des Visigoths, des Francs.

Le duc de Marlborough faisait garder très-soigneusement tous les domaines de ce Fénelon, archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre humain ; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoy, tous les habitants de Tournay et des environs s'empressèrent de loger chez eux les prisonniers blessés ; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables, que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbach, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés ; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : « Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français. »

Quelle humanité, quelle belle âme le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de Gisors, ce fils du maréchal de Belle-Isle, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable ! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, et l'exemple des autres. Voyons un comte Alexis Orlof prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux, du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes ; il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. « Avez-vous, dit-il, à votre tête un nommé Orlof ? — Non ; que lui voudriez-vous ? — Me jeter à ses pieds, » répliqua le Turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présents, les bienfaits, que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse, et la générosité ?

Nous ne voyons point de telles leçons dans Grotius. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur ; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

1. *Note de M. de Morza.* — En effet, notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuse, et ils ont produit le plus beau froment ;

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !  
 Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace !  
 Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse ?  
 Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,  
 Comme moi, dans son temps fut berger et maçon.

PÉGASE.

Oui ; mais rendu bientôt à sa grandeur première,  
 Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;  
 Il reprit sa guitare ; il fit de nouveaux vers ;  
 Des filles de Mémoire il régla les concerts.  
 Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple :  
 Les doctes Sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple ;  
 Tu pourrais, dans la foule heureusement guidé,  
 Et suivant d'assez loin le sublime Vadé<sup>1</sup>,  
 Retrouver une place au séjour du génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.  
 D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,  
 Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,  
 Et comme on bafoua mes grandes entreprises :  
 A peine j'abordai, les places étaient prises.  
 Le nombre des élus au Parnasse est complet ;  
 Nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait :  
 Quand l'œillet, le narcisse, et les roses vermeilles,  
 Ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,  
 Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain  
 Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.

Ton Parnasse d'ailleurs, et ta belle écurie,  
 Ce palais de la Gloire, est l'ancre de l'Envie.  
 Homère, cet esprit si vaste et si puissant,  
 N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cime  
 Où la mesure antique a fait place à la rime,  
 Où Melpomène en pleurs étale en ses discours  
 Des rois du temps passé la gloire et les amours.  
 Pour contempler de près cette grande merveille,  
 Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille.  
 Bientôt Martin Fréron<sup>2</sup>, prompt à me corriger,

mais ces tentatives très-longues et très-dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât, qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, et qu'on fit venir de la cavalerie sur les lieux.

1. Vadé, écrivain de la Foire, sous le nom duquel l'auteur de l'*Écos-saise* se cacha par modestie.

2. Martin Fréron ; Martin n'est pas son nom de baptême, ce n'est que

M'aperçut dans ma niche, et m'en fit déloger.  
 Par ce juge équitable exilé du Parnasse,  
 Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrâce,  
 Je voulus adoucir par des égards flatteurs,  
 Par quelques soins polis, mes frères les auteurs.  
 Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle  
 A connu rarement l'amitié fraternelle :  
 Je n'ai pu désarmer Sabotier<sup>1</sup> mon rival.

son nom de guerre. Il s'est déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. « Qua mensura mensi fueritis, eadem remetietur vobis. » Il s'est attiré l'*Ecoissais*, et nous en sommes bien fâchés.

1. L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, et le peintre qui a dessiné le *Siècle de Louis XIV et de Louis XV*; ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était adonné aux mêmes études, il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé *les Trois Siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. Dalember, de Saint-Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Beauzée, La Harpe, Delille, et vingt autres gens de lettres vivants, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. Sabotier et Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très-injuste d'accuser l'auteur de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de la perfection désespérante du style de Racine (comme s'exprime M. de La Harpe), de la perfection non moins désespérante de l'*Art poétique*, et de plusieurs belles épîtres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'*Eloge* raisonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine, qui a surpassé Phèdre par sa naïveté et par ses grâces; celui de Quinault, qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéras. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fénelon, à tous les hommes de génie, à tous les savants.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes, inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang *Cinna* et *Pertharite*, *Polyeucte* et *Théodore*, et d'admirer également les excellentes fables de La Fontaine, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes : c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs, dont il ignore l'équité et le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentiments odieux : il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en

Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval :  
 Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.  
 J'ai vu les beaux-esprits, je sais ce qu'il en coûte.  
 Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans  
 Les plus grands écrivains, les plus profonds savants,  
 Toujours en faction, toujours en sentinelle :

propres mots que l'auteur de la *Henriade* nie l'immortalité de l'âme. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'*Alsiro*, de *Zaïre*, de *Mé-  
 rope*, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, et dont il ne prend  
 point le parti. Il est trop dur de dépouiller une âme de quatre-vingts ans  
 de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce procédé  
 est injuste et maladroît, et d'autant plus maladroît qu'il nous met dans  
 la nécessité de révéler quelle est l'âme de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinoza  
 commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de  
 M. l'abbé Sabotier, natif de Castres; et nous déposerons ce monument  
 chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la per-  
 mission : car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de  
 l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poésies légères de ce grand critique et de ce grand mission-  
 naire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la  
 piété de cet abbé, qui est si peu indulgent pour les péchés de son pro-  
 chain; voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de  
 MM. de Saint-Lambert, Delille, de La Harpe, si mauvais :

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait ren-  
 fermer à Strasbourg, il s'amusa pour se dissiper, à faire un conte inti-  
 tulé *le... mauvais lieu*. Ce conte commence ainsi; et remarquez bien que  
 nous l'avons écrit de sa main, de la même main que *le Spinoza*.

Du temps que la dame Pâris  
 Tenait école florissante  
 De jeux d'amour à juste prix,  
 D'une écolière assez savante  
 Sur le bord de la Seine un jour le pied glissa;  
 La chose assurément n'était pas merveilleuse,  
 Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,  
 Lorsqu'un mousquetaire passa.  
 Il crut que ce serait une perte publique  
 Que la perte de tant d'appas :  
 Aussi, plein d'ardeur héroïque,  
 Mit-il, sans hésiter, chemise et pourpoint bas, etc.

Nous épargnons sans hésiter, aux yeux de nos chastes lecteurs, la  
 suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante  
 poésie de M. l'abbé des *Trois Siècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa  
 prose, bien plus touchant et bien plus décisif (et toujours de sa main, et  
 signé Sabotier de Castres) :

« On n'aime ici que les processions, les sermons, et les messes. Les  
 gens qui ont eu la force de secouer le joug des préjugés de l'enfance,  
 du fanatisme et de l'erreur, en un mot les hommes qui pensent bien,  
 n'osent se faire connaître, etc., etc. »

Nous donnerons le reste, si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter  
 un secrétaire d'une de nos académies d'impie et de scélérat, et d'en dire  
 autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura inces-  
 samment un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal  
 qui lui a fait obtenir une permission tacite d'outrager la vertu et le bon  
 goût ?

On dit qu'il est tonsuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de

Ici c'est l'abbé Guyon<sup>1</sup>, plus bas c'est La Beaumelle<sup>2</sup>.  
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais  
Les languissants plaisirs d'une insipide paix.

Il faut que je te fasse une autre confidence :  
La poste, comme on sait, console de l'absence;  
Les frères, les époux, les amis, les amants,  
Surchargent les courriers de leurs beaux sentiments.  
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime;  
J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime.

On y joint méchamment le recueil clandestin  
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.  
Candide, emprisonné dans mon vieux secrétaire,  
En criant : *Tout est bien*, s'enfuit chez un libraire<sup>3</sup>;  
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,  
Courent en étourdis de Genève à Breslau.

Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,  
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.  
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,  
Avec ce gros bagage à la postérité.

Pour comble de malheur, une troupe importune  
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,  
Nés le long du *charnier* nommé *des Innocents*,  
Se glisse<sup>4</sup> sous la presse avec mes vrais enfants.

C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles :

l'Eglise, il croira en Dieu, ne fût-ce que par reconnaissance; car, malgré son spinosisme, il saura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un Etre suprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de Voltaire :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait il n'y a pas longtemps, à un grand prince : « C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre et celui dont je suis le moins mécontent. »

Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique; car si le fanatique est un loup enragé qui égorge et qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, et comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs Locke et Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Pensylvanie, en ont formellement exclu les athées.

1. L'abbé Guyon, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philosophes*.

2. Langleviel (Angliviel), dit La Beaumelle, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en exposant simplement leurs calomnies.

3. On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs; cela est encore moins honnête; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

4. On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de Fabricius, qui est de M. Bigex; un dialogue de *Pericles et d'un Russe*, fort estimé,

J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles;  
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin.  
Va, vole au mont sacré; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin, tes chagrins sont injustes.  
Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes  
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier  
Qui coiffa Chapelain, Desmarests, Saint-Didier<sup>1</sup>.  
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,

dont l'auteur est M. Suard; des vers sur la mort de Mlle Lecouvreur, moins estimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraste frappe nos yeux ?  
Melpomène ici désolée  
Elève, avec l'aveu des dieux,  
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du sieur Bonneval, jadis précepteur chez M. de Montmartel : s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de Voltaire de prétendus vers de M. Clairaut, qui n'en fit jamais; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime; une épître à Mlle Sallé, qui est de M. Thieriot; une épître à l'abbé de Rothelin, qui est de M. de Formont; des vers sur la mort de Mme du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur;

Des vers au duc d'Orléans, régent, qu'il n'a jamais faits;  
Une ode intitulée *le vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé Lefèvre;  
Une épître de l'abbé de Grécourt, platement licenciense, qui commence par ces mots : *Belle maman, soyez l'arbitre*; des vers au médecin Silva et à l'oculiste Gendron; une réponse à un M. de B....., qui commence ainsi :

Oui, mon cher B...., il est l'âme du monde;  
Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde,  
Effets d'une même action.  
Sa plus belle production  
Est cette lumière éthérée  
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,  
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers! et que les gens qui les attribuent à M. de Voltaire ont le goût fin, et que leur main est *inspirée*!

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade :

Tout est en mouvement : la terre, suspendue,  
En atome léger nage dans l'étendue;  
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité  
Balance sur son poids l'univers agité.  
Les travaux de la nuit, les phases, sont prédites.  
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaïses barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyablement vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art et la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : « On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort; et chacun y glisse ses meubles pour les vendre. »

<sup>1</sup> M. Clément et M. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poème de la *Henriade* d'un poème intitulé *Clovis*, par M. Saint-

Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,  
 Et l'éloquent Lekain, le premier des acteurs,  
 De tes drames rampants ranimant les langueurs,  
 Corriger, par des tons que dictait la nature,  
 De ton style ampoulé la froide et sèche enflure ?  
 De quoi te plaindrais-tu ? Parle de bonne foi :  
 Cinquante bons esprits, qui valent mieux que toi,  
 N'ont-ils pas, à leurs frais, érigé la statue  
 Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due ?  
 Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal  
 Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal ;  
 Sa main creusa les traits de ton visage étique,  
 Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.  
 Je vis Martin Fréron, à le mordre attaché,  
 Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché.  
 Je vis ton buste rire à l'énorme grimace  
 Que fit, en le rongéant, cet apostat d'Ignace.  
 Viens donc rire avec nous ; viens fouler à tes pieds  
 De tes sots ennemis les fronts humiliés.  
 Aux sons de ton sifflet, vois rouler dans la crotte  
 Sabatier sur Clément <sup>1</sup>, Patouillet sur Nonnotte ;

Didier. Cela est encore peu honnête, car ce *Clovis* ne parut que trois ans après *la Henriade* ; mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé Sabotier ; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de Saint Pierre ; mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de Saint-Pierre en 1767 (en 1757) ; sur quoi un mauvais plaisant, se souvenant mal à propos que Sabatier est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, et d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

1. Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de *Charles I<sup>er</sup>*, et sa tragédie de *Médée*. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait ; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de Saint-Lambert donnait alors ses *Saisons*, M. Delille sa traduction de Virgile, M. Dorat son poème sur la déclamation, M. Watelet son poème sur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule, on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu ; mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêle des traits personnels ; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le For-l'Évêque. M. de Saint-Lambert a la générosité de solliciter sa grâce, et d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors ? il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, et qu'il est, comme Fréron, victime de ses grands talents.

Sorti de prison, il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand-chambre, fils d'un magistrat de la chambre des

Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.  
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?  
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.  
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,  
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,  
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles  
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.  
Il regarde de loin, sans dire son avis,  
Trois États polonais doucement envahis;  
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,  
Ou Clément dans Paris acharné sur Le Mierre.  
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,  
Le sage vit tranquille, et ne fait point de vers.  
Monsieur l'abbé Terray, pour le bien du royaume,  
Préfère un laboureur, un prudent économiste,

comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, et ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier, et à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment :

« Jugez, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas ! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres ! Ah, monsieur ! ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre grandeur d'âme, peuvent en conserver et en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens, ils sont tous à vous, et ils y seront toujours, etc. A Dijon, ce sixième décembre 1769. Voici mon adresse : A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les Minimes. »

Il a eu depuis l'intention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui faisait dire à M. Duclos, secrétaire de l'Académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. Clément s'étant marié deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomnierait plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infâme.

Patouillet est un ex-jésuite qui débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège nommées *mandements*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis Garasse.

Nonnotte est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il



A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.  
 Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.  
 Un bon cultivateur est cent fois plus utile  
 Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.  
 Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter  
 A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter;  
 J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,  
 Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah, doyen des ingrats ! ce triste et froid discours  
 Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.  
 Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.  
 Eh bien, tu te sens faible, écris avec faiblesse;  
 Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,  
 Quand en croupe avec lui je portais Attila;  
 Je suis tout fier encor de sa course dernière.  
 Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière,  
 Et je ne puis souffrir un changement grossier.  
 Quoi ! renoncer aux arts, et prendre un vil métier !  
 Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,  
 N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,  
 Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons  
 Que n'en eut Mirabeau par ses doctes leçons ?  
 Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,  
 Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre :  
 Songe que tu naquis pour mon sacré vallon;

aurait pu intituler *Erreurs de Nonnotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, d'avoir dit que l'ignorance chrétienne regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthélemy continuelle; et l'auteur n'a point dit cela. Nonnotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs; il parle du seul Dioclétien que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne; il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés, et factieux. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonnotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonnotte est convaincu. M. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonnotte. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Et Nonnotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect, à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

1. Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé *l'Ami des hommes*.

Chante encore avec Pope, et pense avec Platon ;  
 Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,  
 Et ce *Système* heureux qu'on dit *de la nature*.  
 Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout système offense ma raison.  
 Plus de vers, et surtout plus de philosophie.  
 A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie ;  
 J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau  
 Hélas ! voit-on plus clair au bord de son tombeau ?  
 A quoi peut nous servir ce don de la pensée,  
 Cette lumière faible, incertaine, éclipse ?  
 Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité  
 Ont au fond de leur puits noyé la Vérité  
 Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.  
 Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien, végété et meurs. Je revole à Paris  
 Présenter mon service à de profonds esprits ;  
 Les uns, dans leurs greniers fondant des républiques ;  
 Les autres ébranchant les verges monarchiques ;  
 J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,  
 Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,  
 Émules fortunés de l'essence éternelle,  
 Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.  
 Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.  
 J'avais porté René<sup>1</sup> parmi ses tourbillons ;  
 Son disciple plus fou<sup>2</sup>, mais non pas moins superbe,  
 Était monté sur moi quand il parlait au Verbe.  
 J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés  
 Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés ;  
 Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères<sup>3</sup> !

1. René Descartes. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

2. On sait aussi que Malebranche s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

3. Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systèmes de physique. Burnet et Woodwart n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. Malebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière et les couleurs ; et cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son *Optique*. Maillet a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète ; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe

## LE TEMPS PRÉSENT,

PAR M. JOSEPH LAFFICHARD, DE PLUSIEURS ACADEMIES.

(1775.)

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,  
 Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,  
 En vers assez communs, d'utiles vérités  
 Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.  
 De nos pédants fourrés j'esquissais la satire,  
 Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,  
 Des vieillards, des enfants, qui dansaient aux chansons.  
 Aux transports du plaisir ils se livraient en proie :  
 J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.  
 J'en demandai la cause; un d'eux me répondit :  
 « Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.  
 — Heureux ! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être  
 Par vos travaux constants vous méritez de l'être.  
 Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté  
 A Mécène, à Beauvau, votre félicité;  
 Mais ce sont, entre nous, des discours de poètes,  
 De douces fictions, d'élégantes sornettes.  
 Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.  
 Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas :  
 Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.  
 C'est en vain qu'on a dit en pleine Académie :  
*Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier*<sup>1</sup>,  
 L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.  
 Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,  
 Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,  
 Qu'un fripon persécute, et qui dans son hameau  
 Rit encore des Frérons au bord de son tombeau.  
 Songez à vous, amis; contemplez les misères  
 Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires  
 Subalternes tyrans munis d'un parchemin,  
 Ravissant les épis qu'a semés votre main,  
 Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;

très-doux, très-modeste, très-judicieux, et point jaloux\*, a eu le secret d'enduire les hommes de poix résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquait des géants pour connaître la nature de l'âme, et qu'il prédisait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont imposé.

1. Voltaire résume dans ce vers un passage de *l'Homme des champs*, de l'abbé Delille, lu à l'Académie le jour de la réception de Malesherbes. (Ed.)

\* Maupertuis. (Ed.)

Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées  
 Pressent en vain vos fils mourants entre leurs bras.  
 Travaillez, succombez, invoquez le trépas,  
 Mourez sur un fumier, le seul bien qui vous reste :  
 Ou, si vous survivez à cet état funeste,  
 Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,  
 Sans vêtements, sans pain, dansez si vous l'osez. »  
 A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent ;  
 Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent :  
*Ce temps affreux n'est plus ; on a brisé nos fers*<sup>1</sup>.

Justement étonné de ces nouveaux concerts :  
 « Quel Hercule, disais-je, a fait ce grand ouvrage ?  
 Quel dieu vous a sauvés ? » On répond : « C'est un sage.  
 — Un sage ! Ah, juste ciel ! à ce nom je frémis.  
 Un sage ! il est perdu : c'en est fait, mes amis.  
 Ne les voyez-vous pas ces monstres scolastiques,  
 Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques,  
 Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps  
 Du vrai qui les irrite ennemis si constants,  
 Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue ?  
 Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë. »

Dans mon profond chagrin je restais éperdu  
 Je plaignais le génie, et surtout la vertu.  
 Ariston mon ami<sup>2</sup> survint dans mes bocages,  
 Que j'avais attristés par ces sombres images.  
 On connaît Ariston, ce philosophe humain,  
 Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,  
 De la vérité simple ami noble et fidèle ;  
 Son esprit réunit Euclide et Fontenelle :  
 Il rendit le courage à mon cœur affligé.  
 « Ne vois-tu pas, dit-il, que le siècle est changé ?  
 Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre :  
 Quand un Sully renaît, espère un Henri quatre. »

Ce propos ranima mes esprits languissants ;  
 La gaieté renoua le fil de mes vieux ans ;  
 Et, revenant chez moi, je repris mes tablettes  
 Pour écrire à loisir ces rimes indiscretes.

1. Le roi Louis XVI venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on poursuivît arbitrairement les débiteurs du fisc. Ces deux opérations si simples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le salut du peuple.

2. M. le marquis de Condorcet.

# POÉSIES MÊLÉES.

---

## I. — A M. DUCHÉ<sup>1</sup>.

Dans tes vers, Duché, je te prie,  
Ne compare point au Messie  
Un pauvre diable comme moi;  
Je n'ai de lui que sa misère,  
Et suis bien éloigné, ma foi,  
D'avoir une vierge pour mère.

## II. — SUR UNE TABATIÈRE CONFISQUÉE<sup>2</sup>.

Adieu, ma pauvre tabatière;  
Adieu, je ne te verrai plus;  
Ni soins, ni larmes, ni prière,  
Ne te rendront à moi; mes efforts sont perdus.  
Adieu, ma pauvre tabatière;  
Adieu, doux fruit de mes écus!  
S'il faut à prix d'argent te racheter encore,  
J'irai plutôt vider les trésors de Plutus.  
Mais ce n'est pas ce dieu que l'on veut que j'implore :  
Pour te revoir, hélas! il faut prier Phébus....  
Qu'on oppose entre nous une forte barrière!  
Me demander des vers! hélas! je n'en puis plus.  
Adieu, ma pauvre tabatière;  
Adieu, je ne te verrai plus.

## III. — SUR NÉRON.

De la mort d'une mère exécration complice,  
Si je meurs de ma main, je l'ai bien mérité;  
Car, n'ayant jamais fait qu'actes de cruauté,  
J'ai voulu, me tuant, en faire un de justice.

## IV. — LE LOUP MORALISTE.

Un loup, à ce que dit l'histoire,  
Voulut donner un jour des leçons à son fils,  
Et lui graver dans la mémoire,  
Pour être honnête loup, de beaux et bons avis.

1. On croit que Voltaire n'avait que douze ans quand il composa ce sixain. (Ed.)

2. Porée, régent de rhétorique de Voltaire, qui promit de la lui rendre, s'il la demandait en vers. (Ed.)

« Mon fils, lui disait-il, dans ce désert sauvage,  
A l'ombre des forêts vous passerez vos jours;  
Vous pourrez cependant avec de petits ours  
Goûter les doux plaisirs qu'on permet à votre âge.  
Contentez-vous du peu que j'amasse pour vous;  
Point de larcin; menez une innocente vie;

Point de mauvaise compagnie;

Choisissez pour amis les plus honnêtes loups;  
Ne vous démentez point, soyez toujours le même :  
Ne satisfaites point vos appétits gloutons :  
Mon fils, jeûnez plutôt l'avent et le carême,  
Que de sucer le sang des malheureux moutons;  
Car enfin quelle barbarie!

Quels crimes ont commis ces innocents agneaux?  
Au reste, vous savez qu'il y va de la vie :

D'énormes chiens défendent les troupeaux.

Hélas! je m'en souviens, un jour votre grand-père  
Pour apaiser sa faim entra dans un hameau.

Dès qu'on s'en aperçut : « O bête carnassière!

« Au loup! » s'écria-t-on; l'un s'arme d'un hoyau,  
L'autre prend une fourche; et mon père eut beau faire,

Hélas! il y laissa sa peau :

De sa témérité ce fut là le salaire.

Sois sage à ses dépens, ne suis que la vertu,

Et ne sois point battant, de peur d'être battu.

Si tu m'aimes, déteste un crime que j'abhorre. »

Le petit vit alors dans la gueule du loup

De la laine, et du sang qui dégouttait encore :

Il se mit à rire à ce coup.

« Comment, petit fripon, dit le loup en colère,

Comment, vous riez des avis

Que vous donne ici votre père!

Tu seras un vaurien, va, je te le prédis :

Quoi! se moquer déjà d'un conseil salutaire! »

L'autre répondit en riant :

« Votre exemple est un bon garant;

Mon père, je ferai ce que je vous vois faire. »

Tel un prédicateur sortant d'un bon repas

Monte dévotement en chaire,

Et vient, bien fourré, gros et gras,

Prêcher contre la bonne chère.

## V. — ÉPITAPHE.

Ci-gît qui toujours babilla,  
Sans avoir jamais rien à dire;

Dans tous les livres farfouilla,  
Sans avoir jamais pu s'instruire,  
Et beaucoup d'écrits barbouilla,  
Sans qu'on ait jamais pu les lire.

## VI. — ÉPIGRAMME.

(1712.)

Danchet si méprisé jadis  
Fait voir aux pauvres de génie  
Qu'on peut gagner l'Académie  
Comme on gagne le paradis.

## VII. — SUR LA MOTTE.

(1744.)

La Motte, présidant aux prix  
Qu'on distribue aux beaux esprits,  
Ceignit de couronnes civiques  
Les vainqueurs des jeux olympiques :  
Il fit un vrai pas d'écolier,  
Et prit, aveugle agonothète,  
Un chêne pour un olivier,  
Et Dujarry pour un poète.

VIII. — COUPLET A M<sup>LE</sup> DUCLOS.

(1744.)

Belle Duclos,  
Vous charmez toute la nature!  
Belle Duclos,  
Vous avez les dieux pour rivaux;  
Et Mars tenterait l'aventure,  
S'il ne craignait le dieu Mercure,  
Belle Duclos.

## IX. — ÉPIGRAMME.

(1745.)

Terrasson, par lignes obliques,  
Et par règles géométriques,  
Prétend démontrer avec art  
Qu'Homère prend toujours l'écart;  
Que ses images poétiques,  
Que tant de richesses antiques,  
Ne nous charment que par hasard.

Il s'en avise sur le tard :  
 Mais quoique ce docteur décide,  
 D'un ton à gagner son procès,  
 Gacon avec même succès  
 Peut faire un rondeau contre Euclide.

## X. — NUIT BLANCHE DE SULLY.

(1716.)

## A MADAME DE LA VRILLIÈRE.

Quelle beauté, dans cette nuit profonde,  
 Vient éclairer nos rivages heureux ?  
 Serait-ce point la nymphe de cette onde  
 Qu'amène ici le satyre amoureux ?  
 Je vois s'enfuir la jalouse dryade,  
 Je vois venir le faune dangereux ;  
 Non, ce n'est point une simple naïade ;  
 A tant d'attraits dont nos cœurs sont frappés,  
 A tant de grâce, à cet art de nous plaire,  
 A ces amours autour d'elle attroupés,  
 Je reconnais Vénus, ou La Vrillière.  
 O déité ! qui que ce soit des deux,  
 Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,  
 Heureux cent fois, heureux l'aimable asile  
 Qui vers minuit possède vos appas !  
 Et plus heureux les rimeurs qu'on exile  
 Dans ces jardins honorés par vos pas !

## A MADAME DE LISTENAY.

Aimable Listenay, notre fête grotesque  
 Ne doit point déplaire à vos yeux :  
 Les Amours en chie-en-lit déguisés dans ces lieux,  
 Sont toujours les Amours, et l'habit romanesque  
 Dont ils sont revêtus ne les a pas changés :  
 Vous les voyez encore autour de vous rangés ;  
 Ces guenillons brillants, ces masques, ce mystère,  
 Ces méchants violons dont on vous étourdit,  
 Ce bal, et ce sabbat maudit,  
 Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

## A MADAME DE LA VRILLIÈRE.

Venez, charmant moineau<sup>1</sup>, venez dans ce bocage  
 Tous nos oiseaux, surpris et confondus,

1. Dans la société du château de Sully, où se trouvait Voltaire, Mme de La Vrillière était appelée le *Moineau*.



Admireront votre plumage;  
 Les pigeons du char de Vénus  
 Viendront même vous rendre hommage.  
 Joli moineau, que vous dire de plus?  
 Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre!  
 Vous plaisez par la voix, vous charmez par les yeux;  
 Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux,  
 Si vous étiez un peu plus tendre.

XI. — SUR M. LE DUC D'ORLÉANS ET MME DE BERRY.  
 SA FILLE.

(1716.)

Ce n'est point le fils, c'est le père;  
 C'est la fille, et non point la mère;  
 A cela près tout va des mieux.  
 Ils ont déjà fait Étéocle;  
 S'il vient à perdre les deux yeux,  
 C'est le vrai sujet de Sophocle.

XII. — A MME LA DUCHESSE DE BERRY, FILLE DU RÉGENT

(1716.)

Enfin votre esprit est guéri  
 Des craintes du vulgaire;  
 Belle duchesse de Berry,  
 Achevez le mystère.  
 Un nouveau Lot vous sert d'époux,  
 Mère des Moabites :  
 Puisse bientôt naître de vous  
 Un peuple d'Ammonites!

XIII. — AU RÉGENT.

(1716.)

Non, monseigneur, en vérité,  
 Ma muse n'a jamais chanté  
 Ammonites ni Moabites.  
 Brancas vous répondra de moi.  
 Un rimeur sorti des jésuites,  
 Des peuples de l'ancienne loi  
 Ne connaît que les Sodomites.

## XIV. — A M. L'ABBÊ DE CHAULIEU.

(1716.)

Cher abbé, je vous remercie  
 Des vers que vous m'avez prêtés :  
 A leurs ennuyeuses beautés,  
 J'ai reconnu l'Académie.  
 La Motte n'écrit pas fort bien.  
 Vos vers m'ont servi d'antidote  
 Contre ce froid rhétoricien ;  
 Danchet écrit comme La Motte :  
 Mais surtout n'en dites rien.

## XV. — SUR M. DE FONTENELLE.

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière ;  
 Des mondes infinis autour de lui naissants,  
 Mesurés par ses mains, à son ordre croissants,  
 A nos yeux étonnés il traça la carrière ;  
 L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :  
 Que voulez-vous de plus ? il fit un opéra.

## XVI. — AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD, ET A MME LA DUCHESSE SON ÉPOUSE,

En leur présentant la tragédie d'*Œdipe*.

(1719.)

O vous, de vos sujets l'exemple et les délices !  
 Vous qui réglez sur eux en les comblant de biens,  
 De mes faibles talents acceptez les prémices :  
 C'est aux dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

## XVII. — ÉPIGRAMME.

(1719.)

De Beausse et moi, criaillours effrontés,  
 Dans un souper clabaudions à merveille,  
 Et tour à tour épluchions les beautés  
 Et les défauts de Racine et Corneille.  
 A piailler serions encor, je croi,  
 Si n'eussions vu sur la double colline  
 Le grand Corneille et le tendre Racine,  
 Qui se moquaient et de Beausse et de moi.

XVIII. — A M<sup>LE</sup> LECOUVREUR.

(1719.)

Adieu, divinité du parterre adorée,  
 Vous, Iris, que le ciel envoya parmi nous  
 Pour unir à jamais Minerve et Cythérée,  
 Et la vertu sincère aux plaisirs les plus doux !  
 Faites le bien d'un seul et le désir de tous ;  
 Et puissent vos amours égaler la durée  
 De la pure amitié que mon cœur a pour vous !

## XIX. — SUR LA MÉTAPHYSIQUE DE L'AMOUR.

(1720.)

De l'amour la métaphysique  
 Est, je vous jure, un froid roman.  
 Fanchon, reprenons la physique :  
 Mais, las ! que j'y suis peu savant !

## XX. — CHANSON.

(1720.)

Connaissez-vous Saint-Disant,  
 Soi-disant  
 Gentilhomme ?  
 C'est le plus insuffisant  
 Suffisant  
 Qui soit de Paris à Rome.

## XXI. — IMPROMPTU

A M<sup>LE</sup> DE CHAROLOIS, PEINTE EN HABIT DE CORDELIER.

Frère Ange de Charolois,  
 Dis-nous par quelle aventure  
 Le cordon de saint François  
 Sert à Vénus de ceinture ?

XXII. — A M<sup>ME</sup> DE \*\*\*,

En lui envoyant les Œuvres mystiques de Fénelon.

Quand de la Guion le charmant directeur  
 Disait au monde : « Aimez Dieu pour lui-même,  
 Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur, »  
 On ne crut point à cet amour extrême,  
 On le traita de chimère et d'erreur :

On se trompait; je connais bien mon cœur,  
Et c'est ainsi, belle Eglé, qu'il vous aime.

## XXIII. — A LA MÊME.

De votre esprit la force est si puissante,  
Que vous pourriez vous passer de beauté;  
De vos attrait la grâce est si piquante,  
Que sans esprit vous auriez enchanté.  
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,  
Ces dons charmants sont des dons superflus :  
Un sentiment est cent fois au-dessus  
Et de l'esprit et de la beauté même.

XXIV. — A M. LE DUC DE RICHELIEU,  
SUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE. (DÉCEMBRE 1720.)

Vous que l'on envie et qu'on aime,  
Entrez dans la savante cour;  
L'on vous prend pour Apollon même  
Sous la figure de l'Amour.  
Déjà vers vous l'Académie  
A député l'abbé Gédoyen,  
Directeur de la compagnie,  
Pour avoir en son nom le soin  
De ..... Votre Seigneurie.  
Heureux ceux qu'en pareil besoin  
On traite avec cérémonie!

## XXV. — A LA MARQUISE DE RUPELMONDE.

Quand Apollon, avec le dieu de l'onde,  
Vint autrefois habiter ces bas lieux,  
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,  
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux :  
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieus,  
Vénus comme eux veut se cacher 'au monde;  
On la connaît au pouvoir de ses yeux,  
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

## XXVI. — A MME DE \*\*\*.

(VERS 1722.)

Si ton amour n'est qu'une fantaisie,  
Qu'un faible goût qui doit passer un jour;  
Si tu m'as pris pour me quitter, Sylvie,  
Cruelle, hélas! que je hais ton amour!

Ton changement me coûtera la vie.  
Viens dans mes bras te livrer sans retour :  
Que tes baisers dissipent mes alarmes ;  
Que la fureur de tes embrassements  
Ajoute encore à mes emportements ;  
Que ton amour soit égal à tes charmes.

## XXVII. — A M. LOUIS RACINE.

(1722.)

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques  
De ton Jansénius les leçons fanatiques.  
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.  
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien :  
Tu m'en fais un tyran ; je veux qu'il soit un père ;  
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire ;  
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix :  
Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.  
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :  
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce.  
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,  
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

XXVIII. — IMPROMPTU A M. LE COMTE DE VINDISGRÄTZ<sup>1</sup>.

(1722.)

Seigneur, le congrès vous supplie  
D'ordonner tout présentement  
Qu'on nous donne une tragédie

1. M. de Voltaire passant à Cambrai avec Mme la marquise de Rupelmonde pendant le congrès de 1722, et soupant chez Mme de Saint-Contest, toute la compagnie marqua le désir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'*Œdipe* en présence de son auteur. Mais la comédie des *Plaideurs* ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de Vindisgrätz, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de Voltaire de lui demander la représentation d'*Œdipe*. Le poète, sans sortir de table, fit cette espèce de placet impromptu, qu'il se chargea de porter lui-même à M. de Vindisgrätz. Il obtint facilement ce qu'on demandait, et rapporta le placet à Mme de Rupelmonde, avec cette apostille au bas :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,  
Pour décider de nos plaisirs :  
Je n'en sais pas de plus parfait au monde  
Que de répondre à vos désirs.  
Sitôt que vous parlez, on n'a point de réplique :  
Vous aurez donc *Œdipe*, et même sa critique\*.  
L'ordre est donné pour qu'en votre faveur  
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

(Note des éditeurs de Kehl.)

\* La parodie d'*Œdipe*, que Voltaire avait demandée lui-même.

Demain pour divertissement,  
 Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde  
 Rien ne résiste à ses désirs;  
 Et votre prudence profonde  
 Doit commencer par nos plaisirs  
 A travailler pour le bonheur du monde.

XXIX. — SUR LES FÊTES GRECQUES ET ROMAINES<sup>1</sup>.

(1723.)

Chantez, petit Colin,  
 Chantez une musette;  
 Pauvre petit Colin,  
 Chantez un air badin.  
 Quelque Mélophilète,  
 Quelque nymphe à lunette  
 Vous applaudira;  
 Mais à l'Opéra  
 L'on vous sifflera.

XXX. — IMPROMPTU A M<sup>ME</sup> LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG,

Qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,  
 A souper vous sont destinés :  
 On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,  
 Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez.

## XXXI. — LES DEUX AMOURS.

A MADAME LA MARQUISE DE RUPELMONDE.

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,  
 Et qu'on connaît à son malin souris,  
 Court en tous lieux, précédé par les Ris,  
 Mais trop souvent suivi de la Tristesse;  
 Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,  
 Habite avec fierté, s'envole avec mépris.  
 Il est un autre Amour, fils craintif de l'Estime,  
 Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,  
 Que la vertu soutient, que la candeur anime,  
 Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs.  
 De cet Amour le flambeau peut paraître  
 Moins éclatant, mais ses feux sont plus doux :  
 Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,  
 Et je ne veux le servir que pour vous.

1. Opéra dont la musique est de Colin de Blamont. (Ép.)

## XXXII. — A MME DE LUXEMBOURG,

En lui envoyant *la Henriade*.

(1724.)

Mes vers auront donc l'avantage  
 D'attirer vos regards sur eux :  
 Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux  
 Sur l'auteur comme sur l'ouvrage ?

## XXXIII. — SUR UN CHRIST HABILÉ EN JÉSUI TE.

(1724.)

Admirez l'artifice extrême  
 De ces moines industriels ;  
 Ils vous ont habillé comme eux,  
 Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

## XXXIV. — TRIOLET A M. TITON DU TILLET.

Dépêchez-vous, monsieur Titon,  
 Enrichissez votre Hélicon ;  
 Placez-y sur un piédestal  
 Saint-Didier, Danchet et Nadal ;  
 Qu'on voie armés du même archet  
 Nadal, Saint-Didier, et Danchet ;  
 Et couverts du même laurier  
 Danchet, Nadal et Saint-Didier.

## XXXV. — A MME DE \*\*\*.

Oui, Philis, la coquetterie  
 Est faite pour vos agréments :  
 Croyez-moi, la galanterie,  
 Malgré tous les grands sentiments,  
 Est sœur de la friponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :  
 Ce serait être injuste et les mal reconnaître  
 Que de vous obstiner à faire un seul heureux,  
 Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'est-ce que la constance ? un vieux mot rebattu,  
 Des amants ennuyeux languissant apanage ;  
 Mais l'infidélité devient une vertu,  
 Quand on a vos attraits, votre esprit, et votre âge.

## XXXVI. — IMPROMPTU

Écrit sur un cahier de lettres de Mme la duchesse du Maine  
et de M. de La Motte-Houdart, qui avait perdu la vue.

Dans ses filets elle savait vous prendre  
Sitôt qu'elle se laissait voir :  
Un pauvre aveugle aussi ressentit son pouvoir :  
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

## XXXVII. — A MADEMOISELLE \*\*\*,

Qui avait promis un baiser à celui qui ferait les meilleurs vers  
pour sa fête.

Quoi ! pour le prix des vers accorder au vainqueur  
D'un baiser la douce caresse !  
Céphise, quelle est votre erreur !  
Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.  
Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,  
Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don :  
Les habitants du Pinde en leur plus grande ivresse  
N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.  
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;  
Ils riment mieux que moi, mais je sais mieux aimer :  
Que le laurier soit leur partage,  
Et le mien sera le baiser.

## XXXVIII. — ÉPIGRAMME.

N'a pas longtemps, de l'abbé de Saint-Pierre  
On me montrait le buste tant parfait,  
Qu'onc ne sus voir si c'était chair ou pierre,  
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait.  
Adonc restai perplexe et stupéfait,  
Craignant en moi de tomber en méprise ;  
Puis dis soudain : « Ce n'est là qu'un portrait ;  
L'original dirait quelque sottise. »

## XXXIX. — A MME LA MARÉCHALE DE VILLARS,

En lui envoyant la *Henriade*.

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables ;  
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus ;  
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables :  
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.



## XL. — IMPROMPTU A LA MARQUISE DE CRILLON,

A souper dans une petite maison de M. le duc de Richelieu.

Dans le plus scandaleux séjour  
La vertu même est amenée;  
Et la débauche est étonnée  
De respecter ici l'amour.

## XLI. — A M. L'ABBÉ COUET,

GRAND VICAIRE DU CARDINAL DE NOAILLES,

En lui envoyant la tragédie de *Mariamne*.

(20 AOÛT 1725.)

Vous m'envoyez un mandement,  
Recevez une tragédie,  
Afin que mutuellement  
Nous nous donnions la comédie.

## XLII. — A M. DE LA FAYE.

(1729.)

Pardon, beaux vers, La Faye et Polymnie :  
Las ! je deviens prosateur ennuyeux.  
Non, ce n'était qu'en langage des dieux  
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.  
Donnez-le-moi cet aimable génie,  
Cet art charmant de savoir enfermer  
Un sens précis dans des rimes heureuses;  
Joindre aux raisons des grâces lumineuses;  
En instruisant savoir se faire aimer;  
A la dispute, autrefois si caustique,  
Oter son air pédantesque et jaloux;  
Être à la fois juste, sincère et doux,  
Ami, rival, et poète, et critique :  
A ce grand art vainement je m'applique;  
Heureux La Faye, il n'est donné qu'à vous.

## XLIII. — INSCRIPTION

POUR UNE STATUE DE L'AMOUR DANS LES JARDINS DE MAISONS.

Qui que tu sois, voici ton maître;  
Il l'est, le fut, ou le doit être.

XLIV. — A M. DE CIDEVILLE,  
Écrits sur un exemplaire de *la Henriade*.  
(1730.)

Mon cher confrère en Apollon,  
Censeur exact, ami facile,  
Solide et tendre Cideville,  
Accepte ce frivole don :  
Je ne serai pas ton Virgile,  
Mais tu seras mon Pollion.

XLV. — A MME DE NOINTEL.  
A ses écarts Nointel allie  
L'amour du vrai, le goût du bon  
En vérité, c'est la Raison,  
Sous le masque de la Folie.

XLVI. — VERS  
Envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait  
de l'auteur.

Au temple d'Épidaure on offrait les images  
Des humains conservés et guéris par les dieux :  
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux,  
Mérite les mêmes hommages.  
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,  
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

XLVII. — A MME LA MARQUISE D'USSÉ.  
(1730.)

L'Art dit un jour à la Nature :  
« Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main ;  
Vous agissez sans choix, vous créez sans dessein :  
Que feriez-vous sans ma parure ?  
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard ;  
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse ;  
Des coquettes beautés je conduis la finesse,  
Et mène sous mon étendard  
Et les beaux esprits et les belles ;  
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles,  
Et les fables du sieur Houdart. »  
Ainsi, belle d'Ussé, l'art se croyait le maître,  
Et le monde à son char paraissait s'attacher ;  
Mais la Nature vous fit naître,  
Et l'Art confus s'alla cacher.

XLVIII. — CHANSON POUR M<sup>LE</sup> GAUSSIN,

LE JOUR DE SA FÊTE, 25 AOÛT 1731.

Le plus puissant de tous les dieux,  
 Le plus aimable, le plus sage,  
 Louison, c'est l'Amour dans vos yeux.  
 De tous les dieux le moins volage,  
 Le plus tendre et le moins trompeur,  
 Louison, c'est l'Amour dans mon cœur.

## XLIX. — PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite  
 Et d'Horace et de Pollion,  
 Tantôt protégeant Apollon,  
 Et tantôt chantant à sa suite.  
 Il reçut deux présents des dieux,  
 Les plus charmants qu'ils puissent faire :  
 L'un était le talent de plaire ;  
 L'autre, le secret d'être heureux.

## L. — ÉPIGRAMME SUR L'ABBÉ TERRASSON.

(1731.)

On dit que l'abbé Terrasson,  
 De Lass et de La Motte apôtre,  
 Va du b..... à l'Hélicon,  
 N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.  
 Pour avoir un léger prurit,  
 Il se fait chatouiller la fesse.  
 Manon le fouette, il la caresse ;  
 Mais il b.... comme il écrit.  
 Un jour, dans la cérémonie,  
 On l'étrillait, il frétilait ;  
 Notre p..... se travaillait  
 Dessus sa fesse raccornie.  
 Entre monsieur l'abbé Dubos,  
 Qui, voyant fesser son confrère,  
 Dit tout haut, approuvant l'affaire :  
 « Frappez fort, il a fait *Séthos*. »

LI. — RÉPONSE A M. DE FORMONT<sup>1</sup>.

On m'a conté (l'on m'a menti, peut-être)  
 Qu'Apelle un jour vint entre cinq et six

1. M. de Formont de Rouen étant allé chez M. de Voltaire, qui faisait

Confabuler chez son ami Zeuxis;  
 Mais, ne trouvant personne en son taudis,  
 Fit, sans billet, sa visite connaître :  
 Sur un tableau par Zeuxis commencé  
 Un simple trait fut hardiment tracé.  
 Zeuxis revint; puis, en voyant paraître  
 Ce trait léger, et pourtant achevé,  
 Il reconnut son maître et son modèle.  
 Ne suis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé  
 Des traits formés de la main d'un Apelle.

LII. — A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

En lui envoyant plusieurs pièces détachées.

(1734.)

Que de ces vains écrits, enfants de mes beaux jours,  
 La lecture au moins vous amuse :  
 Mais, charmant Richelieu, ne traitez point ma muse  
 Ainsi que vos autres amours;  
 Ne l'abandonnez point, elle sera plus belle :  
 Votre aimable suffrage animera sa voix.  
 Richelieu, soyez-lui fidèle;  
 Vous le serez pour la première fois.

LIII.—SUR L'ESTAMPE DU R. P. GIRARD ET DE LA CADIÈRE.

Cette belle voit Dieu; Girard voit cette belle :  
 Ah! Girard est plus heureux qu'elle!

LIV. — MADRIGAL.

(JANVIER 1732.)

Ah! Camargo<sup>1</sup>, que vous êtes brillante!  
 Mais que Sallé<sup>2</sup>, grands dieux, est ravissante!

alors son séjour en cette ville, et ne le trouvant pas, avait laissé sur son bureau cet impromptu :

Assis devant votre pupitre,  
 Avec votre plume j'écris,  
 Cela semble d'abord un titre  
 Pour façonner des vers polis;  
 Aussi je voulais vous en faire;  
 Mais Apollon m'a reconnu;  
 J'eus beau vouloir vous contrefaire  
 De lui je n'ai rien obtenu.  
 Je vois trop que c'est temps perdu,  
 Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

1. Marie-Anne de Cupis de Camargo, de la même famille que le cardinal de ce nom, était née à Bruxelles en 1710, entra comme danseuse à l'Opéra en 1730, et se retira après 1750. (Ed.)

2. Sallé se retira en 1741. (Ed.)

Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !  
 Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :  
 Les Nymphes sautent comme vous,  
 Mais les Grâces dansent comme elle.

## LV. — ÉPIGRAMME.

Néricault dans sa comédie  
 Croit qu'il a peint le glorieux ;  
 Pour moi, je crois, quoi qu'il nous die,  
 Que sa préface le peint mieux.

LVI. — POUR LE PORTRAIT DE M<sup>LE</sup> SALLÉ.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,  
 Elle allume des feux qui lui sont inconnus :  
 De Diane c'est la prêtresse,  
 Dansant sous les traits de Vénus.

LVII. — A M<sup>LE</sup> AÏSSÉ,

En lui envoyant du ratafia pour l'estomac<sup>1</sup>.

(1732.)

Va, porte dans son sang la plus subtile flamme ;  
 Change en désirs ardents la glace de son cœur ;  
 Et qu'elle sente la chaleur  
 Du feu qui brûle dans mon âme.

## LVIII. — IMPROMPTU

Écrit chez M<sup>me</sup> du Deffand.

(1732.)

Qui vous voit et qui vous entend  
 Perd bientôt sa philosophie ;  
 Et tout sage avec du Deffand  
 Voudrait en fou passer sa vie.

LIX. — A M<sup>ME</sup> DE FONTAINE-MARTEL,

En lui envoyant *le Temple de l'Amitié*.

(1733.)

Pour vous, vive et douce Martel,  
 Pour vous, solide et tendre amie,

1. M<sup>lle</sup> Aïssé, née en Circassie, fut élevée avec Pont-de-Veyle et d'Argental ; elle mourut âgée de trente-huit ans, en 1733. (Eh.)

J'ai bâti ce temple immortel.  
 Mon cœur est digne de l'autel  
 Où rarement on sacrifie.  
 C'est vous que j'y veux encenser,  
 Et c'est là que je veux passer  
 Les jours les plus beaux de ma vie.

## LX. — A M. BERNARD.

Ma muse épique, historique et tragique,  
 Sur un vieux luth, qu'il faut monter toujours,  
 S'en va raclant quelque air mélancolique;  
 Ton flageolet enchante les Amours.  
 Lorsqu'Apollon régla notre apanage,  
 Il nous dota de présents inégaux :  
 J'eus les sifflets, les tourments, les travaux;  
 Toi, les plaisirs. Garde bien ton partage.

## LXI. — ÉPITAPHE.

(1732.)

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,  
 Un mortel longtemps abusé :  
 Pour vivre pauvre et méprisé  
 Il se donna bien de la peine.

LXII. — A M<sup>LE</sup> DE GUISE,

DEPUIS DUCHESSE DE RICHELIEU, SŒUR DE MADAME DE BOUILLON

Vous possédez fort inutilement  
 Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise :  
 Qu'y manque-t-il ? quelqu'un qui vous le dise,  
 Et quelque ami dont on en dise autant.

LXIII. — A M<sup>LE</sup> DELAUNAY.

(1732.)

Qui vous voit un moment voudrait vous voir toujours;  
 Et, si d'un doux regard le sort me favorise,  
 De mes jours près de vous je bornerai le cours.  
 Mon cœur vous parle avec franchise,  
 Et des vains compliments que la mode autorise  
 Ne connaît point les faux détours.  
 Avec vous le plaisir arrive :  
 A table, à vos côtés, cet aimable convive  
 Ne manque guère de s'asseoir.

Il verse avec le vin cette gaieté naïve  
 Qui brille en mots plaisants, sans jamais les prévoir,  
 Donne aux traits du bon sens une pointe plus vive,  
 Et rend, en unissant les grâces au savoir,  
 La science agréable et la joie instructive.

Sous la lyre d'Anacréon  
 Ainsi s'exprimait la Sagesse,  
 Ou tantôt, sur un plus haut ton,  
 Faisait admirer à la Grèce  
 Ses augustes traits dans Platon.  
 De l'une et de l'autre leçon  
 Faisant usage avec adresse,  
 A la plus austère raison  
 Vous ôtez son air de rudesse  
 Votre art, sans affectation,  
 Unit la vigueur de Lucrèce  
 Au tour, à la délicatesse  
 De la maîtresse de Phaon.

#### LXIV. — A LA MÊME.

J'ai deux ressources dans ma vie,  
 Le sommeil et l'oisiveté.  
 J'aime mieux la tranquillité  
 De cette douce léthargie  
 Qu'une inutile activité.  
 L'ennuyeuse Uniformité,  
 Que de Paris on a bannie,  
 Dans ces climats est établie;  
 Et sa rivale si jolie,  
 La piquante Diversité,  
 Jamais dans notre Normandie  
 N'apporta sa légèreté.  
 Sous les lois de son ennemie,  
 On y prend pour solidité  
 Ce qu'ailleurs, avec vérité,  
 On nomme froideur de génie;  
 Et le jugement escorté  
 De quelque brillante saillie  
 Y passerait pour la folie.  
 De ces sottises dégoûté,  
 Je cours, de la Philosophie.  
 Contre les efforts de l'ennui  
 Implorer le solide appui.  
 Descarte, en sa nouvelle école,  
 Surprit, éclaira les esprits  
 Sur Aristote et ses débris

Nous élevâmes son idole.  
 L'Anglais, en tout notre rival,  
 Veut abattre aujourd'hui ce culte.  
 Le Français, toujours inégal,  
 Lui-même approuve cette insulte.  
 Moi, dans mon petit tribunal,  
 Dn préjugé national  
 Et des passions en tumulte  
 Evitant le ton magistral,  
 Philosophe, jurisconsulte,  
 Soit que je juge bien ou mal,  
 Je suis au moins impartial.  
 Par la clarté la plus brillante  
 Dissipant une affreuse nuit,  
 Locke, en sa démarche un peu lente  
 Vers la vérité nous conduit;  
 Mais, dans sa route fatigante,  
 Avec peine un lecteur le suit.  
 D'un air trop sombre il nous instruit,  
 Et des fleurs la couleur riante  
 Chez lui n'annonce pas le fruit.  
 Par ces fleurs Malbranche sait plaire :  
 Tout chez lui n'est pas vérité;  
 Mais, de ses grâces enchanté,  
 L'esprit ne peut être sévère,  
 Quand le cœur est si bien traité.  
 S'il dort, c'est du sommeil d'Homère;  
 Son sommeil même est respecté.  
 Eh! qu'importe qu'il nous éclaire,  
 Puisqu'ici-bas tout est chimère?  
 N'écoutons point un vain désir  
 Pour un secret impénétrable;  
 Et, satisfaits du vraisemblable,  
 Cherchons seulement le plaisir.

#### LXV. — A LA MÊME.

Cette tête ne s'emplit pas  
 De chiffons ni de babioles,  
 Et comme celles de nos folles  
 N'est grenier à nicher des rats;  
 Mais logis meublé haut et bas,  
 Plus orné que palais d'idoles,  
 Où sont rangés sans embarras  
 L'astrolabe et les falbalas,  
 Et l'éventail et le compas;  
 Où, sous bons et sûrs cadenas,



Sont trésors plus chers que pistoles;  
 Ces précieux et longs alas  
 De vérités de tous états,  
 Cette richesse de paroles,  
 Sans le clinquant des hyperboles,  
 Ces tours heureux et délicats  
 Qui font des riens les plus frivoles  
 Des choses dont on fait grand cas.

## LXVI. — A LA MÊME.

Un des quarante peut arranger un volume;  
 Quelquefois le bon sens fait un livre précis.  
 C'est là le fort de nos esprits.  
 Mais chez vous, comme en vos écrits,  
 Sexe aimable, l'Amour tient-il toujours la plume?

## LXVII. — A LA MÊME.

Vous prêchez pour la liberté  
 Bien mieux que Locke en son grimoire  
 Mais, prouvant à votre auditoire  
 Le droit de choix si contesté,  
 Vous l'en privez en vérité :  
 Car qui peut ne pas vous en croire?

## LXVIII. — ÉPITAPHE.

(1733.)

Ci-gît dont la suprême loi  
 Fut de ne vivre que pour soi.  
 Passant, garde-toi de le suivre;  
 Car on pourrait dire de toi :  
 « Ci-gît qui ne dut jamais vivre. »

## LXIX. — A M. LINANT.

(1733.)

Connaissez mieux l'oisiveté :  
 Elle est ou folie ou sagesse;  
 Elle est vertu dans la richesse,  
 Et vice dans la pauvreté.  
 On peut jouir en paix dans l'hiver de sa vie  
 De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie.  
 Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,  
 Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

LXX. — VERS PRÉSENTÉS A LA REINE<sup>1</sup>,

Sur la seconde élection du roi Stanislas au trône de Pologne.

(1733.)

Il fallait un monarque aux fiers enfants du Nord  
 Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire;  
 Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire  
 Menaient la Pologne, et maîtrisaient le sort  
 De la France aussitôt, son trône et sa patrie,  
 La Vertu descendit aux champs de Varsovie.  
 Mars conduisait ses pas; Vienne en frémit d'effroi :  
 La Pologne respire en la voyant paraître.  
 « Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,  
 De nos mains à jamais recevez votre maître. »  
 Stanislas à l'instant vint, parut, et fut roi.

## LXXI. — A M. DE FORCALQUIER,

Qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siège de Kehl.

(OCTOBRE 1733.)

Des boulets allemands la pesante tempête  
 A, dit-on, coupé vos cheveux :  
 Les gens d'esprit sont fort heureux  
 Qu'elle ait respecté votre tête.  
 On prétend que César, le phénix des guerriers,  
 N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers :  
 Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.  
 Si César nous était rendu,  
 Et qu'en servant Louis il eût été tondu,  
 Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

## LXXII. — A M. LEFEBVRE,

En réponse à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.

N'attends de moi ton immortalité,  
 Tu l'obtiendras un jour par ton génie :  
 N'attends de moi ta première santé;  
 Ton protecteur, le dieu de l'harmonie,  
 Te la rendra par son art enchanté :  
 De tes beaux jours la fleur n'est point flétrie.  
 Mais je voudrais, de tes destins pervers  
 En corrigeant l'influence ennemie,  
 Contribuer au bonheur d'une vie  
 Que tu rendras célèbre par tes vers.

1. Marie Lecksinska. (Éd.)

LXXIII. — A M<sup>LE</sup> DE GUISE,

Dans le temps qu'elle devait épouser M. le duc de Richelieu

(1734.)

Guise, des plus beaux dons assemblage céleste,  
Vous dont la vertu simple et la gaieté modeste  
Rend notre sexe amant, et le vôtre jaloux;

Vous qui ferez le bonheur d'un époux

Et les désirs de tout le reste,

Quoi ! dans un recoin de Monjeu,

Vos doux appas auront la gloire

De finir l'amoureuse histoire

De ce volage Richelieu !

Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie;

C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours :

Il vaut mieux être amis tout le temps de sa vie

Que d'être amants pour quelques jours.

## LXXIV. — A M. DE CORLON,

Qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guise, alors malade.

(1734.)

Je sais ce que je dois, et n'en fais jamais rien :

Au lieu d'aller tâter le pouls de Son Altesse,

J'abandonne son lit sans dormir dans le mien ;

Je renonce aux dîners, au piquet, à la messe,

Très-mauvais courtisan, bien plus mauvais chrétien,

Libertin dans l'esprit, et rempli de paresse.

Ah ! monsieur de Corlon ! que vous êtes heureux !

Plus libertin que moi sans être paresseux,

On vous trouve à toute heure, et vous savez tout faire.

De grâce, enseignez-moi ce secret précieux

De vous lever matin, de dîner et de plaire.

## LXXV. — A M. LE DUC DE GUISE,

Qui prêchait l'auteur à l'occasion des vers précédents.

(1734.)

Lorsque je vous entends et que je vous contemple,

Je profite avec vous de toutes les façons :

Vous m'instruisez par vos leçons,

Et me gâtez par votre exemple.

## LXXVI. — A MME LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

(1734.)

Plus mon œil étonné vous suit et vous observe,  
 Et plus vous ravissez mes esprits éperdus;  
     Avec les yeux noirs de Vénus  
     Vous avez l'esprit de Minerve.  
 Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis;  
     Il faut bien que je vous en donne :  
 Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,  
     Et de votre père à personne<sup>1</sup>.

## LXXVII. — A MME DU CHATELET,

En lui envoyant un traité de métaphysique.

L'auteur de la *Métaphysique*  
 Que l'on apporte à vos genoux,  
 Mérita d'être cuit dans la place publique;  
 Mais il ne brûla que pour vous.

## LXXVIII. — A MME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Qui vantait son portrait fait par Clinchetet.

Cesse, Bouillon, de vanter davantage  
 Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :  
 Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,  
 Dans tous nos cœurs a tracé ton image,  
 Et cependant tu n'en parles jamais.

## LXXIX. — A LA MÊME.

Deux Bouillon tour à tour ont brillé dans le monde  
 Par la beauté, le caprice et l'esprit :  
 Mais la première eût crevé de dépit,  
 Si, par malheur, elle eût vu la seconde<sup>2</sup>.

## LXXX. — CONTRE LES PHILOSOPHES.

SUR LE SOUVERAIN BIEN.

(1734.)

L'esprit sublime et la délicatesse,  
 L'oubli charmant de sa propre beauté,

1. Mme de Richelieu ne parlait que d'elle-même; et son père, le duc de Guise, trichait au jeu. (*Note de M. Beuchot.*)

2. La première est Marie-Anne Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et la seconde est Louise-Henriette-Françoise de Lorraine. (Ed.)

L'amitié tendre et l'amour emporté,  
Sont les attraits de ma belle maîtresse  
Vieux rêveurs, vous qui ne sentez rien,  
Vous qui cherchez dans la philosophie  
L'être suprême et le souverain bien,  
Ne cherchez plus, il est dans Uranie.

**LXXXI. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET,**  
Faisant une collation sur une montagne appelée Saint-Blaise,  
près de Monjeu.

(1734.)

Saint Blaise a plus d'attraits encor  
Que la montagne du Thabor.  
Vous valez le fils de Marie;  
Mais lorsqu'il s'y transfigura,  
Souvenez-vous qu'il y gagna,  
Et vous y perdriez, Sylvie.

**LXXXII. — A LA MÊME.**

Nymphe aimable, nymphe brillante,  
Vous en qui j'ai vu tour à tour  
L'esprit de Pallas la savante  
Et les grâces du tendre Amour,  
De mon siècle les vains suffrages  
N'enchanteront pas mes esprits;  
Je vous consacre mes ouvrages :  
C'est de vous que j'attends leur prix.

**LXXXIII. — A LA MÊME.**

Vous m'ordonnez de vous écrire,  
Et l'Amour, qui conduit ma main,  
A mis tous ses feux dans mon sein,  
Et m'ordonne de vous le dire.

**LXXXIV. — A LA MÊME.**

Allez, ma muse, allez vers Émilie;  
Elle le veut : qu'elle soit obéie.  
De son esprit admirez les clartés,  
Ses sentiments, sa grâce naturelle,  
Et désormais que toutes ses beautés  
Soient de vos chants l'objet et le modèle.

## LXXXV. — A LA MÊME,

Qui soupait avec beaucoup de prêtres.

Un certain dieu, dit-on, dans son enfance,  
Ainsi que vous, confondait les docteurs;  
Un autre point qui fait que je l'encense,  
C'est que l'on dit qu'il est maître des cœurs.  
Bien mieux que lui vous y réglez, Thémire;  
Son règne au moins n'est pas de ce séjour;  
Le vôtre en est, c'est celui de l'amour :  
Souvenez-vous de moi dans votre empire.

## LXXXVI. — A LA MÊME,

Lorsqu'elle apprenait l'algèbre.

Sans doute vous serez célèbre  
Par les grands calculs de l'algèbre  
Où votre esprit est absorbé :  
J'oserais m'y livrer moi-même;  
Mais, hélas !  $A + D - B$   
N'est pas  $=$  à je vous aime.

## LXXXVII. — IMPROMPTU.

(1735.)

Sais-tu que celui dont tu parles  
D'Apollon est le favori,  
Qu'il est le Quint-Curce de Charles  
Et l'Homère du grand Henri ?

## LXXXVIII. — VERS

Écrits au bas d'une lettre de Mme du Chatelet à Mme de Chamillon.

(1735.)

C'est l'architecte<sup>1</sup> d'Émilie  
Qui ce petit mot vous écrit;  
Je me sers de sa plume, et non de son génie  
Mais je vous aime, aimable amie :  
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

1. On bâtissait alors le château de Cirey, et Voltaire dirigeait l'ouvrage. (Ed.)

## LXXXIX. — RÉPONSE A M. DE FORMONT,

AU NOM DE MADAME DU CHATELET<sup>1</sup>.

(1735.)

Chacun cherche le paradis :  
 Je l'ai trouvé, j'en suis certaine.  
 Les vrais plaisirs, la raison saine  
 La liberté, tous gens maudits  
 Par la sainte Église romaine  
 Habitent dans ce beau pays;  
 Les préjugés en sont bannis;  
 Le bonheur est notre domaine.  
 Vous, heureux proscrit du jardin  
 Qu'a chanté la Bible chrétienne,  
 Venez au véritable Eden,  
 Si vous m'en croyez souveraine;  
 Venez; de cet aimable lieu  
 Les plaisirs purs ouvrent l'entrée :  
 Vous savez qu'il est plus d'un dieu  
 Et plus d'un rang dans l'empyrée.

## XC. — A MME DE FLAMARENS,

Qui avait brûlé son manchon, parce qu'il n'était plus à la mode.

Il est une déesse inconstante, incommode,  
 Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,  
 Qui paraît, fuit, revient, et naît en tous les temps :  
 Protée était son père, et son nom est *la Mode*.  
 Il est un dieu charmant, son modeste rival,  
 Toujours nouveau comme elle, et jamais ihégal,  
 Vif sans emportement, sage sans artifice :  
 Ce dieu, c'est *le Mérite*. On l'adore dans vous  
 Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice;  
 Et ce dieu si prudent, que nous admirions tous,  
 A la Mode à son tour a fait un sacrifice.  
 Vous que pour Flamarens nous voyons soupirer,  
 Vous qui redoutez sa sagesse,  
 Amants, commencez d'espérer :  
 Flamarens vient enfin d'avoir une faiblesse.

INSCRIPTION POUR L'URNE QUI RENFERME LES CENDRES DU MANCHON.

Je fus manchon, je suis cendre légère :  
 Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter;

1. Formont avait adressé à Mme du Châtelet vingt-trois vers sur *le Mondain* de Voltaire. (Ed.)

Et l'on doit cesser d'exister  
Quand on commence à lui déplaire.

XCI. — A M.<sup>\*\*\*</sup>,  
Qui était à l'armée d'Italie.

(1735.)

Ainsi le bal et la tranchée,  
Les boulets, le vin et l'amour,  
Savent occuper tour à tour  
Votre vie, aux devoirs, aux plaisirs attachée.  
Vous suivez de Villars les glorieux travaux,  
A de pénibles jours joignant des nuits passables.  
Eh bien, vous serez donc le second des héros,  
Et le premier des gens aimables.

XCII. — A M<sup>ME</sup> DU CHATELET.

Lorsque Lintus chante si tendrement,  
Crois-tu que l'amour seul l'anime?  
Non, il sait l'art d'exprimer dans son chant  
Plus d'amour que son cœur n'en sent;  
Et j'en sens plus qu'il n'en exprime.

XCIII. — A M. GRÉGOIRE,  
DÉPUTÉ DU COMMERCE DE MARSEILLE.

Voyageur fortuné, dont les soins curieux  
Ont emporté les pas aux confins de la terre,  
Vous avez vu Paphos, Amathonte et Cythère,  
Et vous pouvez voir en ces lieux  
Hébé, Mars et Vénus<sup>1</sup>, réunis sous vos yeux.

XCIV. — QUATRAIN

POUR LE PORTRAIT DE MADemoiselle LECOUVREUR.

Seule de la nature elle a su le langage;  
Elle embellit son art, elle en changea les lois.  
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage;  
L'Amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix.

XCV. — DEVISE POUR M<sup>ME</sup> DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,  
Peu de livres, point d'ennuyeux,

1. La duchesse de Villars, le maréchal et la maréchale de Villars. (Ed.)



Un ami dans la solitude,  
Voilà mon sort; il est heureux.

XCVI. — A MME DU CHATELET,

En lui envoyant *l'Histoire de Charles XII.*

Le voici, ce héros si fameux tour à tour  
Par sa défaite et sa victoire :  
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,  
Il n'aurait jamais joint (et vous pouvez m'en croire)  
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire  
Le défaut d'ignorer l'amour.

XCVII. — ÉPIGRAMME.

Quand les Français à tête folle  
S'en allèrent dans l'Italie,  
Ils gagnèrent à l'étourdie  
Et Gène, et Naple, et la v.....  
Puis ils furent chassés partout,  
Et Gène et Naple on leur ôta :  
Mais ils ne perdirent pas tout;  
Car la v..... leur resta.

XCVIII. — A M. CLÉMENT, DE MONTPELLIER,

• Qui avait adressé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas  
abandonner la poésie pour la physique.

Un certain chante abandonnait sa lyre;  
Nouveau Képler, un télescope en main,  
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,  
Et décider sur le vide et le plein.  
Un rossignol, du fond d'un bois voisin,  
Interrompit son morne et froid délire;  
Ses doux accents l'éveillèrent soudain  
(A la nature il faut qu'on se soumette);  
Et l'astronome, entonnant un refrain,  
Reprit sa lyre, et brisa sa lunette.

XCIX. — ÉPIGRAMME.

On dit que notre ami Coypel  
Imite Horace et Raphaël :  
A les surpasser il s'efforce;  
Et nous n'avons point aujourd'hui  
De rimeur peignant de sa force,  
Ni peintre rimant comme lui.

## C. — EPIGRAMME.

(JANVIER 1736.)

On dit qu'on va donner *Alzire*.  
 Rousseau va crever de dépit,  
 S'il est vrai qu'encore il respire :  
 Car il est mort quant à l'esprit;  
 Et s'il est vrai que Rousseau vit,  
 C'est du seul plaisir de médire.

## CI. — SUR M. DE LA CONDAMINE,

Qui était occupé de la mesure d'un degré du méridien au Pérou,  
 lorsque Voltaire faisait *Alzire*.

(1736.)

Ma muse et son compas sont tous deux au Pérou :  
 Il suit, il examine; et je peins la nature.  
 Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure :  
 Qui de nous deux est le plus fou?

## CII. — SUR LE CHATEAU DE CIREY.

(FÉVRIER 1736.)

Un voyageur qui ne mentit jamais  
 Passe à Cirey, l'admire, le contemple;  
 Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais;  
 Mais il voit Emilie : « Ah ! dit-il, c'est un temple. »

## CIII. — A MME DU CHATELET.

De Cirey, où il était pendant son exil, et où il lui avait écrit de Paris.

On dit qu'autrefois Apollon,  
 Chassé de la voûte immortelle,  
 Devint berger et puis maçon,  
 Et laissa là son violon  
 Pour la houlette et la truëlle.  
 Je suis cent fois plus malheureux :  
 Votre présence m'est ravie;  
 Je ne vois donc plus vos beaux yeux;  
 Je vous perds, charmante Emilie;  
 C'est moi qui suis chassé des cieux.  
 Pour vous, dans ce triste séjour,  
 Je m'adonne à l'architecture;  
 Les talents ne sont pas enfants de la nature,  
 Ils sont tous enfants de l'Amour.

CIV. — A M<sup>LLE</sup> GAUSSIN.

(1736.)

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,  
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;  
Et vous damnez, charmante Alzire,  
Tous ceux que Guzman convertit.

## CV. — A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

(1736.)

Pope l'Anglais, ce sage si vanté,  
Dans sa morale au Parnasse embellie,  
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,  
Sont le repos, l'aisance et la santé.  
Il s'est mépris : quoi ! dans l'heureux partage  
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,  
Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour !  
Que je le plains ! il n'est heureux ni sage.

## CVI. — A M. DE LA CHAUSSÉE,

En réponse à son *Épître à Cléo*.

(1736.)

Lorsque sa muse courroucée  
Quitta le coupable Rousseau,  
Elle te donna son pinceau,  
Sage et modeste La Chaussée.

## CVII. — A M. DE VERRIÈRES.

(1736.)

Elève heureux du dieu le plus aimable,  
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,  
Voudriez-vous être encor plus louable ?  
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.  
Le plus bel arbre a besoin de culture :  
Emondez-moi ces rameaux trop épars ;  
Rendez leur sève et plus forte et plus pure.  
Il faut toujours, en suivant la nature,  
La corriger : c'est le secret des arts.

## CVIII. — SONNET A M. LE COMTE ALGAROTTI.

(1736.)

On a vanté vos murs bâtis sur l'onde,  
 Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.  
 Venise et lui semblent faits pour les dieux,  
 Mais le dernier sera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous dans ce dieu merveilleux  
 Qui, dans sa course éternelle et féconde,  
 Embrasse tout, et traverse à nos yeux  
 Des vastes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir sur les mers  
 Bâti ces murs que la cendre a couverts,  
 Cet Ilion caché dans la poussière?

Ainsi que vous il est le dieu des vers,  
 Ainsi que vous il répand la lumière :  
 Voilà l'objet des vœux de l'univers.

## CIX. — IMPROMPTU A M. THIERIOT,

Qui s'était fait peindre *la Henriade* à la main

(1736.)

Si je voyais ce monument,  
 Je dirais, rempli d'allégresse :  
 « Messieurs, c'est mon plus cher enfant  
 Que mon meilleur ami caresse. »

## CX. — A M. DE LA BRUÈRE,

Sur son opéra intitulé *les Voyages de l'Amour*.

(1736.)

L'Amour t'a prêté son flambeau;  
 Quinault, son ministre fidèle,  
 T'a laissé son plus doux pinceau :  
 Tu vas jouir d'un sort si beau  
 Sans jamais trouver de cruelle,  
 Et sans redouter un Boileau.

## CXI. — A M. BERNARD,

AUTEUR DE L'ART D'AIMER.

LES TROIS BERNARDS.

En ce pays trois Bernards sont connus :  
 L'un est ce saint, ambitieux reclus,

Prêcheur adroit, fabricant d'oracles;  
 L'autre Bernard est celui de Plùtus,  
 Bien plus grand saint, faisant plus de miracles;  
 Et le troisième est l'enfant de Phébus,  
 Gentil Bernard, dont la muse féconde  
 Doit faire encor les délices du monde,  
 Quand des deux saints l'on ne parlera plus.

## CXII. — SIXAIN.

De ces trois Bernards que l'on vante,  
 Le premier n'a rien qui me tente :  
 Il dînait mal, et souvent tard ;  
 Mais mon plaisir serait extrême  
 De dîner chez l'autre Bernard ;  
 Si j'y rencontrais le troisième.

## CXIII. — INVITATION AU MÊME.

Au nom du Pinde et de Cythère,  
 Gentil Bernard, sois averti  
 Que l'art d'aimer doit samedi  
 Venir souper chez l'art de plaire<sup>1</sup>.

## CXIV. — A MME DE BASSOMPIERRE,

ABBESSE DE POUSSAI.

Avec cet air si gracieux  
 L'abbesse de Poussai me chagrine, me blesse.  
 De Montmartre la jeune abbesse  
 De mon héros<sup>2</sup> combla les vœux ;  
 Mais celle de Poussai l'eût rendu malheureux :  
 Je ne saurais souffrir les beautés sans faiblesse.

## CXV. — POUR LE PORTRAIT DE JEAN BERNOUILLI.

Son esprit vit la vérité,  
 Et son cœur connut la justice ;  
 Il a fait l'honneur de la Suisse,  
 Et celui de l'humanité.

1. Mme la marquise du Châtelet. On sait que Bernard a fait un poème de *l'Art d'aimer*. (Ed.)

2. Le maréchal de Richelieu. (Éb.)

## CXVI. — LE PORTRAIT MANQUÉ.

A MADAME LA MARQUISE DE B\*\*\*.

On ne peut faire ton portrait :  
 Folâtre et sérieuse, agaçante et sévère,  
 Prudente avec l'air indiscret,  
 Vertueuse, coquette, à toi-même contraire,  
 La ressemblance échappe en rendant chaque trait.  
 Si l'on te peint constante, on t'aperçoit légère :  
 Ce n'est jamais toi qu'on a fait.  
 Fidèle au sentiment avec des goûts volages,  
 Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour :  
 Tu plais aux libertins, tu captives les sages,  
 Tu domptes les plus fiers courages,  
 Tu fais l'office de l'Amour.  
 On croit voir cet enfant en te voyant paraître ;  
 Sa jeunesse, ses traits, son art,  
 Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être :  
 Serais-tu ce dieu par hasard ?

## CXVII. — VERS

Mis au bas d'un portrait de Leibnitz.

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,  
 Et dans son pays même il se fit respecter ;  
 Il éclaira les rois, il instruisit les sages :  
 Plus sage qu'eux, il sut douter.

## CXVIII. — SUR J. B. ROUSSEAU.

(1736.)

Rousseau, sujet au camouflet,  
 Fut autrefois chassé, dit-on,  
 Du théâtre à coups de sifflet,  
 De Paris à coups de bâton :  
 Chez les Germains chacun sait comme  
 Il s'est garanti du fagot ;  
 Il a fait enfin le dévot,  
 Ne pouvant faire l'honnête homme.

## CXIX. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET.

Tout est égal, et la nature sage  
 Veut au niveau ranger tous les humains :  
 Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,  
 Fleur de santé, doux loisir, jours sereins,

Vous avez tout, c'est là votre partage.  
 Moi, je parais un être infortuné,  
 De la nature enfant abandonné,  
 Et n'avoir rien semble mon apanage :  
 Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

## CXX. — ÉPIGRAMME.

Certain émérite envieux,  
 Plat auteur du *Capricieux*,  
 Et de ces *Aïeux chimériques*<sup>1</sup>,  
 Et de tant de vers germaniques,  
 Et de tous ces sales écrits,  
 D'un père infâme enfants proscrits,  
 Voulait d'une audace hautaine  
 Donner des lois à Melpomène,  
 Et régenter ses favoris,  
 Quand du sifflet le bruit utile,  
 Dont aux pièces de ce Zoïle  
 Nous étions toujours assourdis,  
 Pour notre repos a fait taire  
 La voix débile et téméraire  
 De ce doyen des étourdis.

CXXI. — RÉPONSE A M. DE LINANT<sup>2</sup>.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté  
 De minois rond, de croupe rebondie,  
 Et, qui plus est, de cet art enchanté  
 Par qui l'esprit se joint à l'harmonie,  
 Votre Apollon, dieu de la poésie,  
 Est bien aussi le dieu de la santé.

## CXXII. — A MME DU CHATELET,

A qui l'auteur avait envoyé une bague où son portrait était gravé.

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux;  
 Avec quelque plaisir daignez les reconnaître :  
 Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,  
 Mais ce fut par un plus grand maître.

1. Titres de deux comédies de J. B. Rousseau.
2. Voici les vers de Linant auxquels Voltaire répondait :

Le nom qu'au prix de ta santé  
 T'ont fait tes vers et ton histoire,  
 Crois-moi, n'est pas trop acheté :  
 Tu te portes, en vérité,  
 Encor trop bien pour tant de gloire.

## CXXIII. — IMPROMPTU

Fait dans les jardins de Cirey, en se promenant au clair de la lune.

Astre brillant, favorable aux amants,  
 Porte ici tous les traits de ta douce lumière :  
 Tu ne peux éclairer, dans ta vaste carrière,  
 Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants.

## CXXIV. — A MME DU CHATELET,

EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Traits charmants, image vivante  
 Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur,  
 L'image que l'amour a gravée en mon cœur  
 Est mille fois plus ressemblante.

## CXXV. — A MME DU CHATELET.

Mon cœur est pénétré de tout ce qui vous touche;  
 De la félicité je vous fais des leçons;  
 Mais j'y suis peu savant : un mot de votre bouche  
 Vaut bien mieux que tous les sermons.

CXXVI. — POUR LE PORTRAIT DE MME LA PRINCESSE  
DE TALMONT.

Les dieux, en lui donnant naissance  
 Aux lieux par la Saxe envahis,  
 Lui donnèrent pour récompense  
 Le goût qu'on ne trouve qu'en France,  
 Et l'esprit de tous les pays.

## CXXVII. — A MME D'ARGENTAL,

LE JOUR DE SAINTE JEANNE SA PATRONNE.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire  
 De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,  
 D'un rocher creux faisait son réfectoire,  
 Et tristement soupait avec du miel.  
 Jeanne, au rebours, sainte sans prud'homie,  
 Au sentiment unissait la raison,  
 Sans opulence avait bonne maison  
 Et de l'esprit était la bonne amie :  
 On l'adorait, et c'était bien raison.  
 Or vous, grand saint, mangeur de sauterelle,  
 Dans vos déserts vivez avec les loups,



Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,  
Quand vous voudrez, j'irai souper chez vous.

## CXXVIII. — A M. JORDAN, A BERLIN.

(1738.)

Un prince jeune, et pourtant sage,  
Un prince aimable, et c'est bien plus,  
Au sein des arts et des vertus,  
Jordan, vous donne son suffrage;  
Ses mains mêmes vous ont paré  
De ces fleurs que la poésie  
Sous ses pas fait naître à son gré.  
Par vous ce prince est adoré,  
Et chaque jour de votre vie  
A Frédéric est consacré.  
Si je n'étais pas à Cirey,  
Que je vous porterais d'envie!

## CXXIX. — ÉPIGRAMME SUR L'ABBÉ DESFONTAINES,

Qui se prononçait contre l'attraction.

(1738.)

Pour l'amour antiphysique  
Desfontaines flagellé  
A, dit-on, fort mal parlé  
Du système newtonique.  
Il a pris tout à rebours  
La vérité la plus pure;  
Et ses erreurs sont toujours  
Des péchés contre nature.

## CXXX. — L'ABBÉ DESFONTAINES ET LE RAMONEUR,

OU LE RAMONEUR ET L'ABBÉ DESFONTAINES.

CONTE PAR FEU M. DE LA FAYE.

(1738.)

Un ramoneur à face basanée,  
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,  
S'allait glissant dans une cheminée,  
Quand de Sodome un antique bedeau,  
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,  
Vint endosser son échine inclinée.  
L'Amour cria : le quartier accourut.  
On verbalise; et Desfontaine en rut

Est encagé dans le clos de Bicêtre.  
 On vous le lie, on le fait dépouiller.  
 Un bras nerveux se complait d'étriller  
 Le lourd fessier du sodomite prêtre.  
 Filles riaient, et le cuistre écorché  
 Criait : « Monsieur, pour Dieu, soyez touché;  
 Lisez, de grâce, et mes vers et ma prose. »  
 Le fesseur lut; et soudain, plus fâché,  
 Du renégat il redoubla la dose,  
 Vingt coups de fouet pour son vilain péché,  
 Et trente en sus pour l'ennui qu'il nous cause.

## CXXXI. — VERS

ÉCRITS A LA MARGE D'UN MANUSCRIT DE MADAME DU CHATELET  
 SUR NEWTON.

Penser avec solidité,  
 Et d'un style brillant et sage  
 Oser écrire avec courage  
 Ce que le génie a dicté;  
 Être femme, avoir en partage  
 Et la grandeur et la beauté,  
 Sans être vaine ni volage :  
 Sur les hommes, en vérité,  
 C'est avoir par trop d'avantage.

## CXXXII. — A M. H...., ANGLAIS,

Qui avait comparé l'auteur au Soleil.

Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,  
 C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,  
 Celui de la patrie et de la liberté :  
 Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.  
 Le feu que Prométhée au ciel avait surpris  
 N'est point dans les climats, il est dans les esprits;  
 Le nord n'en éteint point les flammes immortelles;  
 Partout vous en portez les vives étincelles.  
 Vous brillerez partout, dans la chaire, au sénat;  
 Vous servirez le prince, et beaucoup mieux l'État;  
 Et, né pour instruire et pour plaire,  
 Ce feu que vous tenez de votre illustre père  
 A dans vous un nouvel éclat.

## CXXXIII. — A MME DE BOUFFLERS,

En lui envoyant un exemplaire de *la Henriade*.

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle;  
 Vous êtes simple et naturelle,

Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous  
 Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,  
 Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,  
 Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

## CXXXIV. — A MME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE DE\*\*\*,

En lui envoyant une navette.

L'emblème frappe ici vos yeux :  
 Si les Grâces, l'Amour, et l'Amitié parfaite,  
 Peuvent jamais former des nœuds,  
 Vous devez tenir la navette.

## CXXXV. — A MME DU BOCCAGE.

J'avais fait un vœu téméraire  
 De chanter un jour à la fois  
 Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,  
 Le talent d'unir sous ses lois  
 Les dieux du Pinde et de Cythère :  
 Sur cet objet fixant mon choix,  
 Je cherchais ce rare assemblage,  
 Nul autre ne put me toucher;  
 Mais hier je vis du Boccage,  
 Et je n'eus plus rien à chercher.

## CXXXVI. — LES SOUHAITS.

SONNET.

Il n'est mortel qui ne forme des vœux :  
 L'un de Voisin<sup>1</sup> convoite la puissance;  
 L'autre voudrait engloutir la finance  
 Qu'accumula le beau-père d'Èvreux<sup>2</sup>.

Vers les quinze ans, un mignon de couchette  
 Demande à Dieu ce visage imposteur,  
 Minois friand, cuisse ronde et douillette  
 Du beau de Gesvre, ami du promoteur.

Roy versifie, et veut suivre Pindare;  
 Du Bousset chante, et veut passer Lambert.  
 En de tels vœux mon esprit ne s'égare :

Je ne demande au grand dieu Jupiter  
 Que l'estomac du marquis de La Fare,  
 Et les c.....ons de monsieur d'Aremberg.

1. Le chancelier Voisin. (Éd.) — 2. Crozat. (Éd.)

## CXXXVII. — A M. L'ABBÉ DEPUIS CARDINAL DE BERNIS.

Votre muse vive et coquette,  
 Cher abbé, me parait plus faite  
 Pour un souper avec l'Amour  
 Que pour un souper de poète.  
 Venez demain chez Luxembourg,  
 Venez la tête couronnée  
 De lauriers, de myrte et de fleurs;  
 Et que ma muse, un peu fanée  
 Se ranime par les couleurs  
 Dont votre jeunesse est ornée.

## CXXXVIII. — AU ROI DE PRUSSE.

BILLET DE CONGÉ.

(1740.)

Non, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,  
 Mon âme n'est pas satisfaite;  
 Non, vous n'êtes qu'une coquette  
 Qui subjuguez les cœurs, et ne vous donnez pas<sup>1</sup>.

## CXXXIX. — L'ÉPIPHANIE DE 1741.

Stuart, chassé par les Anglais,  
 Dit son rosaire en Italie;  
 Stanislas, ex-roi polonais,  
 Fume sa pipe en Austrasie;  
 L'empereur, chéri des Français,  
 Vit à l'auberge en Franconie;  
 La belle reine des Hongrais  
 Se rit de cette épiphanie.

## CXL. — A M. DE LA NOUE,

AUTEUR DE MAHOMET II, TRAGÉDIE,

En lui envoyant celle de Mahomet le prophète.

(1741.)

Mon cher La Noue, illustre père  
 De l'invincible Mahomet,  
 Soyez le parrain d'un cadet

1. Le roi écrivit au bas :

Mon âme sent le prix de vos divins appas;  
 Mais ne présumez pas qu'elle soit satisfaite.  
 Traître, vous me quittez pour suivre une coquette:  
 Moi, je ne vous quitterais pas.

Qui sans vous n'est point sûr de plaire.  
 Votre fils est un conquérant;  
 Le mien a l'honneur d'être apôtre,  
 Prêtre, fripon, dévot, brigand :  
 Faites-en l'aumônier du vôtre.

CXLI. — SUR LA BANQUEROUTE D'UN NOMMÉ MICHEL,

RECEVEUR GÉNÉRAL.

Michel, au nom de l'Éternel,  
 Mit jadis le diable en déroute;  
 Mais, après cette banqueroute,  
 Que le diable emporte Michel!

CXLII. — VERS

GRAVÉS AU BAS D'UN PORTRAIT DE MAUPERTUIS.

(1741.)

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,  
 Devient un monument où sa gloire se fonde;  
 Son sort est de fixer la fortune du monde,  
 De lui plaire et de l'éclairer.

CXLIII. — SUR LES DISPUTES EN MÉTAPHYSIQUE.

(1744.)

Tels, dans l'amas brillant des rêves de Milton,  
 On voit les habitants du brûlant Phlégéon,  
 Entourés de torrents de bitume et de flamme,  
 Raisonner sur l'essence, argumenter sur l'âme,  
 Sonder les profondeurs de la fatalité,  
 Et de la prévoyance et de la liberté.  
 Ils creusent vainement dans cet abîme immense.

CXLIV. — A M. MAURICE DE CLARIS,

Qui avait envoyé à l'auteur un poème sur la grâce.

(1744.)

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles  
 Du héros votre commandant<sup>1</sup>,  
 Et de la déité qu'on adore à Bruxelles<sup>2</sup>,  
 C'est un langage qu'on entend.

1. Le duc de Richelieu. (Ép.)

2. La marquise du Châtelet était alors à Bruxelles. (Ép.)

La grâce du Seigneur est bien d'une autre espèce;  
 Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien :  
 Je l'adore, et n'y comprends rien.  
 L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.  
 Tout docteur, il est vrai, sait le secret de Dieu;  
 Elus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie.  
 Mais qui vit auprès d'Émilie,  
 Ou bien auprès de Richelieu,  
 Est un élu dans cette vie.

CXLV. — SUR LE MARIAGE DU FILS DU DOGE DE VENISE.

AVEC LA FILLE D'UN ANCIEN DOGE.

Venise et la mère d'Amour  
 Naquirent dans le sein de l'onde;  
 Ces deux puissances tour à tour  
 Ont été la gloire du monde.  
 C'est pour éterniser un triomphe si beau  
 Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau  
 Unit deux cœurs qu'il favorise;  
 Et c'est un triomphe nouveau  
 Et pour Vénus et pour Venise.

CXLVI. — A MME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE.

Souvent un peu de vérité  
 Se mêle au plus grossier mensonge,  
 Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,  
 Au rang des rois j'étais monté.  
 Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!  
 Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté;  
 Je n'ai perdu que mon empire.

CXLVII. — LA MUSE DE SAINT MICHEL.

(1744.)

Notre monarque, après sa maladie<sup>1</sup>,  
 Était à Metz, attaqué d'insomnie.  
 Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!  
 Le poète Roy<sup>2</sup> dans Paris versifie :  
 La pièce arrive, on la lit, le roi dort.  
 De saint Michel la muse soit bénie!

1. Louis XV commença à entrer en convalescence le 19 août 1744. (Éd.)

2. Roy était chevalier de Saint-Michel. (D.)

## CXLVIII. — VERS

GRAVÉS AU-DESSUS DE LA PORTE DE LA GALERIE DE VOLTAIRE, A CIREY.

(1744.)

Asile des beaux-arts, solitude où mon cœur  
 Est toujours demeuré dans une paix profonde,  
 C'est vous qui donnez le bonheur  
 Que promettrait en vain le monde.

## CXLIX. — PORTRAIT DE MME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Être femme sans jalousie,  
 Et belle sans coquetterie;  
 Bien juger sans beaucoup savoir,  
 Et bien parler sans le vouloir;  
 N'être haute, ni familière;  
 N'avoir point d'inégalité :  
 C'est le portrait de La Vallière;  
 Il n'est ni fini, ni flatté.

## CL. — IMPROMPTU.

(1745.)

Mon *Henri quatre*, et ma *Zaïre*,  
 Et mon Américaine *Alzire*,  
 Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi :  
 J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire.  
 Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,  
 Pour une farce de la Foire<sup>1</sup>.

## CLI. — A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE ÉLISABETH PETROWNA,

En lui envoyant un exemplaire de *la Henriade*, qu'elle avait  
 demandé à l'auteur.

Sémiramis du Nord, auguste impératrice,  
 ■ Et digne fille de Ninus;  
 Le ciel me destinait à peindre les vertus,  
 Et je dois rendre grâce à sa bonté propice :  
 Il permet que je vive en ces temps glorieux  
 Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.  
 Au trône de Russie il plaça mon modèle;  
 C'est là que j'élève mes yeux.

1. *La Princesse de Navarre*. (Éd.)

## CLII. — ÉPIGRAMME.

Connaissez-vous certain rimeur obscur,  
 Sec et guindé, souvent froid, toujours dur,  
 Ayant la rage et non l'art de médire,  
 Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire;  
 Pour ses méfaits dans la geôle encagé,  
 A Saint-Lazare après ce fustigé,  
 Chassé, battu, détesté pour ses crimes,  
 Honni, berné, conspué pour ses rimes,  
 Cocu, content, parlant toujours de soi?  
 Chacun s'écrie : « Ehl c'est le poète Roy. »

## CLIII. — IMPROMPTU

SUR LA FONTAINE DE BUDÉE, A YÈRE.

Toujours vive, abondante et pure,  
 Un doux penchant règle mon cours :  
 Heureux l'ami de la nature  
 Qui voit ainsi couler ses jours!

## CLIV. — A MME DE POMPADOUR,

Alors Mme d'Étiole, qui venait de jouer la comédie aux petits  
 appartements.

Ainsi donc vous réunissez  
 Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire :  
 Pompadour, vous embellissez  
 La cour, le Parnasse et Cythère.  
 Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,  
 Qu'un sort si beau soit éternel!  
 Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes!  
 Que la paix dans nos champs revienne avec Louis  
 Soyez tous deux sans ennemis,  
 Et tous deux gardez vos conquêtes.

## CLV. — A MME DE BOUFFLERS,

QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air des *Folies d'Espagne*.

Votre patronne en son temps savait plaire;  
 Mais plus de cœurs vous sont assujettis.  
 Elle obtint grâce, et c'est à vous d'en faire,  
 Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.  
 Votre patronne, au milieu des apôtres,



Baisa les pieds du maître le plus doux :  
 Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,  
 Et saint Jean même en eût été jaloux.

## CLVI. — QUATRAIN SUR LE MARÉCHAL DE SAXE.

Ce héros que nos yeux aiment à contempler  
 A frappé d'un seul coup l'envie et l'Angleterre;  
 Il force l'histoire à parler,  
 Et les courtisans à se taire.

## CLVII. — A MME DE POMPADOUR,

En lui envoyant *l'Abrégé de l'Histoire de France*, du président Hénault.

(1745.)

Le voici ce livre vanté.  
 Les Grâces daignèrent l'écrire  
 Sous les yeux de la Vérité;  
 Et c'est aux Grâces de le lire.

## CLVIII. — INSCRIPTIONS

Mises sur la nouvelle porte de Nevers, élevée en l'honneur de Louis XV.

(1746.)

(Du côté de Paris.

Au grand homme modeste, au plus doux des vainqueurs,  
 Au père de l'État, au maître de nos cœurs.

(En dedans de la ville.)

A ce grand monument, qu'éleva l'abondance,  
 Reconnaissez Nevers, et jugez de la France.

(En dedans de la porte.)

Dans ces temps fortunés de gloire et de puissance,  
 Où Louis, répandant les bienfaits et l'effroi,  
 Triomphait des Anglais aux champs de Fontenoy,  
 Et faisait avec lui triompher sa clémence;  
 Tandis que tous les arts, armés et soutenus,  
 Embellissaient l'État que sa main sut défendre;  
 Tandis qu'il renversait les portes de la Flandre  
 Pour fermer à jamais les portes de Janus,  
 Les peuples de Nevers, dans ces jours de victoire,  
 Ont voulu signaler leur bonheur et sa gloire.  
 Étalez à jamais, augustes monuments,  
 Le zèle et la vertu de ceux qui vous fondèrent;  
 Instruisez l'avenir : soyez vainqueurs du temps,  
 Ainsi que le grand nom dont leurs mains vous ornèrent.

## CLIX. — A M. CLÉMENT DE DREUX

Qui lui avait envoyé des lentilles.

(1746.)

On voit sans peine, à vos rimes gentilles  
Dont vous ornez ce salutaire don,  
Que dans vos champs les lauriers d'Apollon  
Sont cultivés ainsi que vos lentilles.  
Si, dans son temps, ce gourmand d'Esau  
Pour un tel mets vendit son droit d'aînesse,  
C'est payer cher, il faut qu'on le confesse;  
Mais de surcroît si ce Juif eût reçu  
D'aussi bons vers, il n'aurait jamais eu  
De quoi payer les fruits de cette espèce.

## CLX. — COUPLETS

Chantés par Polichinelle, et adressés à M. le comte d'Eu, qui avait  
fait venir les marionnettes à Sceaux.

(1746.)

Polichinelle, de grand cœur,  
Prince, vous remercie :  
En me faisant beaucoup d'honneur  
Vous faites mon envie;  
Vous possédez tous les talents,  
Je n'ai qu'un caractère;  
J'amuse pour quelques moments,  
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir  
De plus belles machines<sup>1</sup>;  
Vous fîtes sentir leur pouvoir  
A Bruxelles, à Malines :  
Les Anglais se virent traiter  
En vrais polichinelles;  
Et vous avez de quoi dompter  
Les remparts et les belles.

## CLXI. — A MME DUMONT,

Qui avait adressé des vers à l'auteur en lui demandant d'entrer avec sa  
fille aux fêtes de Versailles pour le mariage du dauphin.

(1747.)

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmants :  
De notre paradis il sera le saint Pierre;

1. L'artillerie, dont le comte d'Eu était grand-maître. (Éd.)

Il aura les clefs; et j'espère  
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

## CLXII.

Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire,  
que Mme la duchesse du Maine appelait son berger.

(1747.)

J'ai la chambre de Saint-Aulaire,  
Sans en avoir les agréments;  
Peut-être à quatre-vingt-dix ans  
J'aurai le cœur de sa bergère :  
Il faut tout attendre du temps,  
Et surtout du désir de plaire.

## CLXIII. — A MME LA DUCHESSE DU MAINE.

Vous en qui je vois respirer  
Du grand Condé l'âme éclatante,  
Dont l'esprit se fait admirer  
Lorsque son aspect nous enchante,  
Il faut que mes talents soient protégés par vous,  
Ou toutes les vertus auront lieu de se plaindre;  
Et je dois être à vos genoux,  
Puisque j'ai des vertus et des grâces à peindre.

## CLXIV. — A MME LA MARQUISE DU CHATELET,

LE JOUR QU'ELLE A JOUÉ A SCEAUX LE RÔLE D'ISSÉ.

(1747.)

Être Phébus aujourd'hui je désire,  
Non pour régner sur la prose et les vers,  
Car à du Maine il remet cet empire;  
Non pour courir autour de l'univers,  
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire;  
Non pour tirer des accords de sa lyre,  
De plus doux chants font retentir ces lieux;  
Mais seulement pour voir et pour entendre  
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,  
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

## CLXV. — A LA MÊME.

PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

(1747.)

Charmante Issé, vous nous faites entendre  
Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs;

Ils vont droit à nos cœurs :  
 Leibnitz n'a point de monade plus tendre,  
 Newton n'a point d'æz plus enchanteurs ;  
 A vos attrait on les eût vus se rendre ;  
 Vous tourneriez la tête à nos docteurs :  
     Bernouilli dans vos bras,  
     Calculant vos appas,  
     Eût brisé son compas

## CLXVI. — A MME DU CHATELET,

Qui dînait avec l'auteur dans un collège, et qui avait soupé la veille  
 avec lui dans une hôtellerie.

M'est-il permis, sans être sacrilège,  
 De révéler votre secret ?  
 Vénus vint, sous vos traits, souper au cabaret,  
 Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collège.

## CLXVII. — A UN BAVARD.

Il faudrait penser pour écrire ;  
 Il vaut encor mieux effacer.  
 Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,  
 Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

## CLXVIII. — IMPROMPTU.

Écrit sur la feuille du suisse de M. le duc de La Vallière, à qui l'auteur  
 allait demander la romance de *Gabrielle de Vergy*.

Envoyez-moi par charité  
 Cette romance qui sait plaire,  
 Et que je donnerais par pure vanité,  
 Si j'avais eu le bonheur de la faire.

## CLXIX. — A MME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

Qui demandait des vers pour une de ses dames d'atour.

Que pourrait-on dire de plus  
 De la nymphe qui suit vos traces ?  
 Un jeune objet qui suit Vénus  
 Doit être mis au rang des Grâces.

## CLXX. — A MME DE POMPADOUR.

Les esprits et les cœurs, et les remparts terribles,  
 Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi ;  
 Et Berg-op-Zoom et vous, vous êtes invincibles ;

Vous n'avez cédé qu'à mon roi :  
 Il vole dans vos bras, du sein de la victoire;  
 Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;  
 Rien ne peut augmenter sa gloire,  
 Et vous augmentez son bonheur.

CLXXI. — SUR LE SERIN DE M<sup>LE</sup> DE RICHELIEU.

J'appartiens à l'Amour; non, j'appartiens aux Grâces;  
 Non, j'appartiens à Richelieu;  
 L'un dans ses yeux, les autres sur ses traces,  
 A la méprise ont donné lieu.

## CLXXII. — A M. DE LA POPELINIÈRE,

En lui envoyant un exemplaire de *Sémiramis*.

(1748.)

Mortel de l'espèce très-rare  
 Des solides et beaux esprits,  
 Je vous offre un tribut qui n'est pas de grand prix :  
 Vous pourriez donner mieux, mais vos charmans écrits  
 Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

## CLXXIII. — VERS

Récités par une pensionnaire du couvent de Beaune, avant la représentation de *la Mort de César*, pour la fête de la prieure.

(1748.)

Osons-nous retracer de féroces vertus  
 Devant des vertus si paisibles?  
 Osons-nous présenter ces spectacles terribles  
 A ces regards si doux, à nous plaire assidus?  
 César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,  
 Tout héros qu'il était, fut un injuste maître;  
 Et vous réglez sur nous par le plus saint des droits :  
 On détestait son joug, nous adorons vos lois.  
 Pour nous et pour ces lieux quelle scène étrangère  
 Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,  
 Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,  
 Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené!  
 Toutefois des Romains on aime encor l'histoire;  
 Leur grandeur, leurs forfaits, vivent dans la mémoire.  
 La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants;  
 Dieu lui-même a conduit ces grands événements;  
 Adorons de sa main ces coups épouvantables,  
 Et jouissons en paix de ces jours favorables

Qu'il fait luire aujourd'hui sur les peuples soumis,  
Eclairés par sa grâce, et sauvés par son Fils.

CLXXIV. — SUR LE PANÉGYRIQUE DE LOUIS XV.

(1748.)

Cet éloge a très-peu d'effet;  
Nul mortel ne m'en remercie :  
Celui qui le moins s'en soucie  
Est celui pour qui je l'ai fait.

CLXXV. — ÉPIGRAMME

SUR BOYER, THÉATIN, ÉVÊQUE DE MIREPOIX,  
Qui aspirait au cardinalat.

En vain la Fortune s'apprête  
A t'orner d'un lustre nouveau;  
Plus ton destin deviendra beau,  
Et plus tu nous paraîtras bête.  
Benott donne bien un chapeau,  
Mais il ne donne point de tête.

CLXXVI. — IMPROMPTU A MME DU CHATELET,

Déguisée en Turc, et conduisant au bal Mme de Boufflers, déguisée  
en sultane.

Sous cette barbe qui vous cache,  
Beau Turc, vous me rendez jaloux !  
Si vous ôtiez votre moustache,  
Roxane le serait de vous.

CLXXVII. — AU ROI STANISLAS.

Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.  
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune ;  
Mais mon héros fit changer la fortune,  
Que votre vertu sait braver.

CLXXVIII. — A M. DE PLEEN,

Qui attendait l'auteur chez Mme de Graffigny, où l'on devait lire  
*la Pucelle*.

Comment, Écossais que vous êtes,  
Vous voilà parmi nos poètes !  
Votre esprit est de tout pays.  
Je serai sans doute fidèle

Au rendez-vous que j'ai promis ;  
 Mais je ne plains pas vos amis :  
 Car cette veuve aimable et belle,  
 Par qui nous sommes tous séduits,  
 Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

## CLXXIX. — A MME DU CHATELET.

Il est deux dieux qui font tout ici-bas,  
 J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime :  
 Si ce n'est tout, du moins je ne crois pas  
 Être le seul qui suive ce système.  
 Ces deux divinités sont l'Esprit et l'Amour,  
 Qui rarement vivent ensemble ;  
 L'intérêt les sépare, et chacun a sa cour.  
 Heureux celui qui les rassemble !  
 Assez d'ouvrages imparfaits  
 Sont les fruits de leur jalousie.  
 Ils voulurent pourtant un jour faire la paix :  
 Ce jour de paix fut unique en leur vie ;  
 Mais on ne l'oubliera jamais,  
 Car il produisit Émilie.

## CLXXX. — ÉTRENNES A LA MÊME,

AU NOM DE MADAME DE BOUFFLERS.

Une étrenne frivole à la docte Uranie !  
 Peut-on la présenter ? oh ! très-bien, j'en réponds.  
 Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :  
 Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,  
 Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,  
 L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,  
 L'opéra, les procès, le bal, et la physique !

## CLXXXI. — A MME DE BOUFFLERS.

Le nouveau Trajan des Lorrains,  
 Comme roi, n'a pas mon hommage ;  
 Vos yeux seraient plus souverains ;  
 Mais ce n'est pas ce qui m'engage.  
 Je crains les belles et les rois :

## RÉPONSE DE MADAME DU CHATELET.

Hélas ! vous avez oublié,  
 Dans cette longue kyrielle,  
 De placer la tendre amitié :  
 Je donnerais tout le reste pour elle.

Ils abusent trop de leurs droits;  
 Ils exigent trop d'esclavage.  
 Amoureux de ma liberté,  
 Pourquoi donc me vois-je arrêté  
 Dans les chaînes qui m'ont su plaire?  
 Votre esprit, votre caractère,  
 Font sur moi ce que n'ont pu faire  
 Ni la grandeur ni la beauté.

## CLXXXII. — VERS SUR L'AMOUR.

(1749.)

L'Amour règne par le délire  
 Sur ce ridicule univers :  
 Tantôt aux esprits de travers  
 Il fait rimer de mauvais vers;  
 Tantôt il renverse un empire.  
 L'œil en feu, le fer à la main,  
 Il frémit dans la tragédie;  
 Non moins touchant et plus humain,  
 Il anime la comédie;  
 Il affadit dans l'élégie,  
 Et dans un madrigal badin  
 Il se joue aux pieds de Sylvie.  
 Tous les genres de poésie,  
 De Virgile jusqu'à Chaulieu,  
 Sont aussi soumis à ce dieu  
 Que tous les états de la vie.

## CLXXXIII. — A M. DESTOUCHES.

(1749.)

Auteur solide, ingénieux,  
 Qui du théâtre êtes le maître,  
 Vous qui fîtes *le Glorieux*,  
 Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :  
 Je le serai, j'en suis tenté,  
 Si mardi ma table s'honore  
 D'un convive si souhaité;  
 Mais je sentirai plus encore  
 De plaisir que de vanité.



## CLXXXIV. — COMPLIMENT

Adressé au roi Stanislas et à Mme la princesse de La Roche-sur-Yon,  
sur le théâtre de Lunéville, par Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle  
de l'assesseur dans *l'Étourderie*.

O roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,  
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,  
Nous devons chercher à vous plaire;  
Puisque vous nous rendez heureux.  
Et vous, fille des rois, princesse douce, affable,  
Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,  
De la société, vous, le charme adorable,  
Pardonnez au pauvre assesseur.

## CLXXXV. — CHANSON

Composée pour la marquise de Boufflers.

Pourquoi donc le Temps n'a-t-il pas,  
Dans sa course rapide,  
Marqué la trace de ses pas  
Sur les charmes d'Armide?  
C'est qu'elle en jouit sans ennui,  
Sans regret, sans le craindre.  
Fugitive encor plus que lui,  
Il ne saurait l'atteindre.

## CLXXXVI. — AU ROI STANISLAS,

A LA CLÔTURE DU THÉÂTRE DE LUNÉVILLE.

Des jeux où présidaient les Ris et les Amours  
La carrière est bientôt bornée;  
Mais la vertu dure toujours :  
Vous êtes de toute l'année.  
Nous faisons vos plaisirs, et vous les aimiez courts;  
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,  
Et vous nous donnez, tous les jours,  
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours :  
C'est celui d'un roi que l'on aime.

## CLXXXVII. — A MME DU BOCCAGE.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,  
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;  
Dans vos écrits, embellis par les Grâces,  
On croit revoir un temps trop tôt passé.  
Vivre avec vous dans le temple des muses,

Lire vos vers, et les voir applaudis,  
Malgré l'enfer, le serpent et ses ruses,  
Charmante Eglé, voilà le *Paradis*.

## CLXXXVIII. — A LA MÈME,

SUR SON PARADIS PERDU.

Par le nouvel essai que vous faites briller,  
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes :  
Continuez, Iris, à nous humilier;  
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

## CLXXXIX. — ÉPITAPHE DE MME DU CHATELET.

L'univers a perdu la sublime Émilie!  
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.  
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,  
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

## CXC. — A MME DE POMPADOUR,

Qui trouvait qu'une caille servie à son dîner était grassouillette.

Grassouillette, entre nous, me semble un peu caillette.  
Je vous le dis tout bas, belle Pompadourette.

## CXCI. — A M. D'ARNAUD,

Qui lui avait adressé des vers très-flatteurs.

Mon cher enfant, tous les rois sont loués  
Lorsque l'on parle à leur personne;  
Mais ces éloges qu'on leur donne  
Sont trop souvent désavoués.

J'aime peu la louange, et je vous la pardonne;  
Je la chéris en vous, puisqu'elle vient du cœur.

Vos vers ne sont pas d'un flatteur;  
Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître,  
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.  
Poursuivez, et croissez en grâces, en vertus :  
Si vous me louez moins, je vous louerai bien plus.

## CXCII. — A MME DE POMPADOUR,

DESSINANT UNE TÊTE.

Pompadour, ton crayon divin  
Devait dessiner ton visage :  
Jamais une plus belle main  
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

## CXCH. — A LA MÊME,

APRÈS UNE MALADIE.

Lachésis tournait son fuseau,  
 Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle :  
 J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,  
 Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.  
 J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,  
 Et du mouvement de son aile  
 Il étourdit la Parque, et brisa son ciseau.

## CXCV. — IMPROMPTU A LA MÊME,

En entrant à sa toilette, le lendemain d'une représentation d'*Alzire* au théâtre des petits appartements, où elle avait joué le rôle d'*Alzire*.

Cette Américaine parfaite  
 Trop de larmes a fait couler.  
 Ne pourrai-je me consoler,  
 Et voir Vénus à sa toilette ?

## CXCV. — VERS.

Faits en passant au village de Lawfelt.

(1750.)

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,  
 Vasta tombeau de nos guerriers,  
 J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,  
 Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.  
 Fallait-il, justes dieux ! pour un maudit village,  
 Répandre plus de sang qu'aux bords du Simois ?  
 Ah ! ce qui paraît grand aux mortels éblouis  
 Est bien petit aux yeux du sage !

## CXCVI. — AU ROI DE PRUSSE.

O fils aîné de Prométhée,  
 Vous eûtes, par son testament  
 L'héritage du feu brillant  
 Dont la terre est si mal dotée.  
 On voit encor, mais rarement,  
 Des restes de ce feu charmant  
 Dans quelques françaises cervelles.  
 Chez nous, ce sont des étincelles ;  
 Chez vous, c'est un embrasement.  
 Pour ce Boyer, ce lourd pédant,  
 Diseur de sottise et de messe,

Il connaît peu cet élément;  
 Et, dans sa fanatique ivresse,  
 Il voudrait brûler saintement  
 Dans les flammes d'une autre espèce.

## CXC VII. — IMPROMPTU

SUR UNE ROSE DEMANDÉE PAR LE MÊME ROI.

Phénix des beaux esprits, modèle des guerriers,  
 Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

## CXC VIII. — PLACET

POUR UN HOMME A QUI LE ROI DE PRUSSE DEVAIT DE L'ARGENT

Grand roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,  
 Vos sujets vous doivent leurs cœurs;  
 Vous recevez partout un tribut légitime  
 D'amour, de respect, et d'honneurs.  
 Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière  
 O vous qui me devez quelque mille ducats,  
 Prince, si bien payé de la nature entière,  
 Pourquoi ne me payez-vous pas?

## CXC IX. — AU ROI DE PRUSSE.

J'ai vu la beauté languissante  
 Qui par lettres me consulta  
 Sur les blessures d'une amante :  
 Son bon médecin lui donna  
 La recette de l'inconstance.  
 Très-bien, sans doute, elle en usa,  
 En use encore, en usera  
 Avec longue persévérance :  
 Le tendre Amour applaudira;  
 Certain prince aimable en rira,  
 Mais le tout avec indulgence.  
 Oui, grand prince, dans vos États  
 On verra quelques infidèles :  
 J'entends les amants et les belles;  
 Car pour vous seul on ne l'est pas.

## CC. — A LA MÉTRIE,

Qui était malade.

Je ne suis point inquieté,  
 Si notre joyeux La Métrie

Perd quelquefois cette santé  
 Qui rend sa face si fleurie.  
 Quelque peu de gloutonnerie,  
 Avec beaucoup de volupté,  
 Sont les doux emplois de sa vie.  
 Il se conduit comme il écrit;  
 A la nature il s'abandonne;  
 Et chez lui le plaisir guérit  
 Tous les maux que le plaisir donne.

## CCI. — IMPROMPTU A M. DE MAUPERTUIS,

Qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince,  
 encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des che-  
 veux blancs.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs  
 Sur une tête que j'adore?  
 Ils ressemblent à ses talents :  
 Ils sont venus avant le temps,  
 Et comme eux ils croîtront encore.

## CCII. — AUTRE IMPROMPTU

Sur un carrousel donné par le roi de Prusse, et où présidait  
 la princesse Amélie.

Jamais dans Athènes et dans Rome  
 On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.  
 J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Paris,  
 Et Vénus qui donnait la pomme.

## CCIII. — AUX PRINCESSES ULRIQUE ET AMÉLIE.

Si Paris venait sur la terre  
 Pour juger entre vos beaux yeux,  
 Il couperait la pomme en deux,  
 Et ne produirait plus de guerre.

## CCIV. — AUX MÊMES.

Pardon, charmante Ulric, pardon, belle Amélie;  
 J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,  
 Et ne servir que sous vos lois;  
 Mais enfin j'entends et je vois  
 Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces<sup>1</sup>.  
 Ah! ce n'est pas outrager les trois Grâces  
 Que de les aimer toutes trois.

1. Mme la margrave de Bareuth, sœur de Frédéric. (Ép.)

## CCV.

SUR LE DÉPART DU ROI DE PRUSSE DE POTSDAM POUR BERLIN.

(1750.)

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,  
 Retraite du vrai sage, et temple du vrai juste!  
 J'y voyais Horace et Salluste,  
 J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.  
 Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,  
 D'un peuple qui l'attend contenter les désirs;  
 Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs.  
 Que j'aimais l'homme en lui! pourquoi faut-il qu'il règne?

## CCVI. — A M. DARGET.

(1751.)

Bonsoir, monsieur le secrétaire,  
 De la part d'un vieux solitaire  
 Qui de penser fait son emploi,  
 Et pourtant n'y profite guère.  
 O désert, puissiez-vous me plaire,  
 Et puissé-je y vivre avec moi!  
 Sans-Souci, beaux lieux qu'on renomme,  
 Je suis encor trop près d'un roi,  
 Mais trop éloigné d'un grand homme.

## CCVII.

A monsieur, monsieur le joyeux de La Métrie,  
 Fléau des médecins et de la mélancolie.

(1751.)

Allez, courez, joyeux lecteur,  
 Et le verre à la main, coiffé d'une serviette,  
 De vos désirs brûlants communiquez l'ardeur  
 Au sein de Phyllis et d'Annette.  
 Chaque âge a ses plaisirs : je suis sur mon déclin ;  
 Il me faut de la solitude,  
 A vous des amours et du vin.  
 De mes jours trop usés j'attends ici la fin  
 Entre Frédéric et l'étude,  
 Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,  
 Sans compter sur le lendemain.

## CCVIII. — AU ROI DE PRUSSE.

(1751.)

Je baise avec transport un livre si charmant :  
 Le seigneur de Saint-Jame et celui de Versailles

Ne peuvent faire un tel présent :  
 Et je m'écrie en vous lisant,  
 Comme en parlant de vos batailles :  
 « Non, il n'est point de roi qui puisse en faire autant. »

## CCIX. — AU MÊME.

(1751.)

On dit que tout prédicateur  
 Dément assez souvent ce qu'il annonce en chaire :  
 Grand roi, soit dit sans vous déplaire,  
 Vous êtes de la même humeur.  
 Vous nous annoncez avec zèle  
 Une importante vérité;  
 Et vous allez pourtant à l'immortalité,  
 En nous prêchant l'âme mortelle.

## CCX. — AU MÊME.

(1751.)

Affublé d'un bonnet qui couvre de ses bords  
 Le peu que les destins m'ont donné de visage,  
 Sur un grabat étroit où gît mon maigre corps,  
 Oublié des plaisirs, et mis au rang des morts,  
 Que fais-je, à votre avis? J'enrage.

Il est vrai, Salomon, que dans un bel ouvrage  
 Vous m'avez enseigné qu'il faut savoir vieillir,  
 Souffrir, mourir, s'anéantir.  
 Faute de mieux, grand roi, c'est un parti fort sage.

Je fais assez gaiement ce triste apprentissage,  
 Du mal qui me poursuit je brave en paix les coups.  
 Je me sens assez de courage  
 Pour affronter la nuit du ténébreux rivage,  
 Mais non pas pour vivre sans vous.

CCXI. — SUR LA NAISSANCE DU DUC DE BOURGOGNE<sup>1</sup>.

(1751.)

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre  
 D'un héros adoré de nous,  
 Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre  
 Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

1. Né le 13 septembre 1751, mort le 22 mars 1761, frère aîné de Louis XVI. (En.)

## CCXII. — AU ROI DE PRUSSE.

(1752.)

Je n'ai point cultivé votre terre fertile,  
 J'en ai vu les progrès, et j'en goûte les fruits.  
 O séjour des neuf Sœurs, où Mars même est tranquille,  
 Paré des dons divers qu'à mes yeux tu produis,  
 Tu seras mon dernier asile !

Je renvoie au héros dont je suis enchanté  
 Cet ampoulé fatras d'un ministre entêté,  
 Triomphe du faux goût plus que de l'innocence;  
 Et je garde la vérité,  
 Que vous daignez m'offrir des mains de l'éloquence.

CCXIII. — ÉPIGRAMME SUR LA MORT DE M. D'AUBE<sup>1</sup>.

NEVEU DE M. DE FONTENELLE.

« Qui frappe là ? dit Lucifer.  
 — Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer,  
 A ce nom, fuit et l'abandonne.  
 « Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays  
 On me reçoit comme à Paris :  
 Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

## CCXIV. — A M. MINGARD,

Qui demandait un billet pour voir *Nanine* au spectacle de la cour  
 à Berlin.

Qui sait si fort intéresser  
 Mérite bien qu'on le prévienne;  
 Oui, parmi nous viens te placer;  
 Nous dirons tous : « Qu'il y revienne ! »

## CCXV. — AU ROI DE PRUSSE,

En lui renvoyant la clef de chambellan et la croix de son ordre.

(1753.)

Je les reçus avec tendresse,  
 Je vous les rends avec douleur,  
 Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,  
 Rend le portrait de sa maîtresse.

<sup>1</sup>. Ancien intendant de Soissons, homme fort instruit, mais si contredisant que tout le monde le fuyait. (Ed.)



## CCXVI. — A MME LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

(1753.)

Grand Dieu, qui rarement fais naître parmi nous  
 De grâces, de vertus, cet heureux assemblage,  
 Quand ce chef-d'œuvre est fait, sois un peu plus jaloux  
 De conserver un tel ouvrage :  
 Fais naître en sa faveur un éternel printemps;  
 Etends dans l'avenir ses belles destinées,  
 Et raccourcis les jours des sots et des méchants  
 Pour ajouter à ses années.

## CCXVII. — A LA MÊME.

Loin de vous et de votre image,  
 Je suis sur le sombre rivage;  
 Car Plombière est, en vérité,  
 De Proserpine l'apanage.  
 Mais les eaux de ce lieu sauvage  
 Ne sont pas celles du Léthé;  
 Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage;  
 Je m'occupe toujours de ce charmant voyage  
 Que dès longtemps j'ai projeté :  
 Je veux vous porter mon hommage;  
 Je n'attends rien des eaux et de leur triste usage :  
 C'est le plaisir qui donne la santé.

## CCXVIII. — A MME LA MARQUISE DE BELESTAT,

Qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, et qui choisit  
 l'auteur pour arbitre.

(1754.)

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris;  
 C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix,  
 Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.  
 Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;  
 Et la mère des Jeux, des Grâces, et des Ris,  
 Vous condamne à le laisser prendre.

## CCXIX. — A MLE DE LA GALAISIERE,

Jouant le rôle de Lucinde dans *l'Oracle*.

J'allais pour vous au dieu du Pinde,  
 Et j'en implorais la faveur.  
 Il me dit : « Pour chanter Lucinde  
 Il faut un dieu plus séducteur. »

Je cherchai loin de l'Hippocrène  
 Ce dieu si puissant et si doux;  
 Bientôt je le trouvai sans peine,  
 Car il était à vos genoux.  
 Il me dit : « Garde-toi de croire  
 Que de tes vers elle ait besoin;  
 De la former j'ai pris le soin,  
 Je prendrai celui de sa gloire. »

## CCXX. — A M. DE CIDEVILLE.

SUR LES LIVRES DE DOM CALMET.

(1754.)

Ses antiques fatras ne sont point inutiles;  
 Il faut des passe-temps de toutes les façons,  
 Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,  
 Quoiqu'on adore les Virgiles.

## CCXXI. — AUX HABITANTS DE LYON.

(1764.)

Il est vrai que Plutus est au rang de vos dieux,  
 Et c'est un riche appui pour votre aimable ville :  
 Il n'est point de plus bel asile;  
 Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.  
 Il n'était autrefois que dieu de la richesse;  
 Vous en faites le dieu des arts :  
 J'ai vu couler dans vos remparts  
 Les ondes du Pactole et les eaux du Permesse.

## CCXXII. — INSCRIPTION

POUR LE PORTRAIT DE M. DE LAMOTTE.

(1754.)

Il eut un cœur sensible et d'un vif intérêt commun;  
 Il fut par ses biens et par ses vœux son bonheur :  
 Ce bonheur dispa- rait avec l'infortune.  
 Pour l'homme de bien n'est point de malheur.

## CCXXIII. — IMPROMPTU A M. DE CHENEVIÈRES,

A qui Voltaire avait demandé sa confession,  
 et qui lui avait récité quelques vers.

Vous êtes dans la saison  
 Des plus aimables faiblesses :

Puissiez-vous servir vos maîtresses  
Comme vous servez Apollon !  
Entre des vers et vos Lisettes  
Goûtez le destin le plus doux :  
Votre confesseur est jaloux  
Des jolis péchés que vous faites.

## CCXXIV. — AU ROI DE PRUSSE.

(4756.)

O Salomon du Nord, ô philosophe roi,  
Dont l'univers entier contemplant la sagesse !  
Les sages, empressés de vivre sous ta loi,  
Retrouvaient dans ta cour l'oracle de la Grèce :  
La terre en t'admirant se baissait devant toi ;  
Et Berlin, à ta voix sortant de la poussière,  
À l'égal de Paris levait sa tête altière,  
À l'ombre des lauriers moissonnés à Molvitz !  
Appelés sur tes bords des rives de la Seine,  
Les arts encouragés défrichaient ton pays ;  
Transplantés par leurs soins, cultivés et nourris,  
Le palmier du Parnasse et l'olive d'Athènes  
S'élevaient sous tes yeux enchantés et surpris ;  
La Chicane à tes pieds avait mordu l'arène,  
Et ce monstre, chassé du palais de Thémis,  
Du timide orphelin n'excitait plus les cris.  
Ton bras avait dompté le démon de la guerre ;  
Son temple était fermé, tes États agrandis,  
Et tu mettais Bourbon au rang de tes amis.  
Mais parjure à la France, ami de l'Angleterre,  
Que deviendront les fruits de tes nobles travaux ?  
L'Europe retentit du bruit de ton tonnerre ;  
Ta main de la Discorde allume les flambeaux ;  
Les champs sont couverts de tes frères cohortes,  
Et déjà de l'Éclaircissement on ouvre les portes.  
Malheureux ! sous tes pas s'écroulent des tombeaux.  
Tu viens de provoquer deux (1759) guerres.  
Le fer est aiguisé, la flamme est allumée, le jésuite  
Et la foudre en éclats va tomber sur son front.  
Tu vécus trop d'un jour, monarque infortuné !  
Tu perds en un instant ta fortune et ta gloire ;  
Tu n'es plus ce héros, ce sage couronné,  
Entouré des beaux arts, suivi de la victoire !  
Je ne vois plus en toi qu'un guerrier effréné,

1. Bataille de Molvitz, gagnée par le roi de Prusse, le 10 avril 1741. (Ed.)  
2. 29 août 1756. (Ed.)

Qui, la flamme à la main, se frayant un passage,  
 Désole les cités, les pille, les ravage,  
 Foule les droits sacrés des peuples et des rois,  
 Offense la nature, et fait taire les lois.

## CCXXV. — VERS

POUR ÊTRE MIS AU BAS DU PORTRAIT DE DOM CALMET.

(1757.)

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,  
 Son travail assidu perça l'obscurité :  
 Il fit plus; il les crut avec simplicité,  
 Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

## CXXVI. — VERS

POUR ÊTRE MIS AU BAS DU PORTRAIT DU DUC DE ROHAN, GÉNÉRAL  
 DES GRISSONS, QUI CONQUIT LA VALTELINE.

(1758.)

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :  
 Il agit en héros, en sage il écrivit.  
 Il fut même un grand homme en combattant son maître,  
 Et plus grand lorsqu'il le servit.

## CCXXVII. — A MME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

Sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur<sup>1</sup>.

(1758.)

Votre énigme n'a point de mot.  
 Expliquer chose inexplicable  
 Est d'un docteur, ou bien d'un sot;  
 L'un à l'autre est assez semblable :  
 Mais si l'on donne à deviner  
 Quelle est la princesse adorable  
 Qui sur les sœurs sait dominer  
 Sans chercher cet empire aimable,  
 Pleine de goût sans raisonner,

1. Voici cette énigme, que Voltaire appelait une *attrape Foncemagne* :

Je suis des musulmans l'horreur et le modèle;  
 J'ai suivi les Césars, et suis encor pucelle;  
 Soit qu'il pleuve, soit qu'il tonne,  
 Je vais à l'abreuvoir;  
 Et la place que j'abandonne  
 Ne sera prise par personne  
 Qu'il n'ait pissé sur son mouchoir. (Etc.)

Et d'esprit sans faire l'habile;  
 Cette énigme peut étonner,  
 Mais le mot n'est pas difficile.

## CCXXVIII. — A MME LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

Dont l'époux avait chanté les sept péchés mortels.

(1758.)

Les sept péchés que mortels on appelle  
 Furent chantés par monsieur votre époux :  
 Pour l'un des sept nous partageons son zèle,  
 Et pour vous plaire on les commettrait tous.  
 C'est grand'pitié que vos vertus défendent  
 Le plus chéri, le plus digne de vous,  
 Lorsque vos yeux malgré vous le demandent.

## CCXXIX. — INSCRIPTION POUR LA TOMBE DE PATU.

(SEPTEMBRE 1758.)

Tendre et pure amitié, dont j'ai senti les charmes,  
 Tu conduisis mes pas dans ces tristes déserts;  
 Tu posas cette tombe et tu gravas ces vers,  
 Que mes yeux arrosent de larmes.

## CCXXX. — A MME LULLIN,

En lui envoyant un bouquet, le 6 janvier 1759, jour auquel elle avait  
 cent ans accomplis.

Nos grands-pères vous virent belle;  
 Par votre esprit vous plaisez à cent ans :  
 Vous méritiez d'épouser Fontenelle,  
 Et d'être sa veuve longtemps.

## CCXXXI. — ÉPIGRAMME SUR GRESSET.

(1759.)

Certain cafard, jadis jésuite,  
 Plat écrivain, depuis deux jours  
 Ose gloser sur ma conduite,  
 Sur mes vers et sur mes amours :  
 En bon chrétien je lui fais grâce,  
 Chaque pédant peut critiquer mes vers;  
 Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace  
 Ne glosera que de travers.

## CCXXXII. — EPIGRAMME.

Savez-vous pourquoi Jérémie  
A tant pleuré pendant sa vie ?  
C'est qu'en prophète il prévoyait  
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

## CCXXXIII. — LES POUR.

(1760.)

Pour vivre en paix joyeusement,  
Croyez-moi, n'offensez personne :  
C'est un petit avis qu'on donne  
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément  
Tous vos préceptes assaisonne :  
Le sieur Le Franc de Pompignan  
Pense-t-il donc être en Sorbonne ?

Pour instruire il faut qu'on raisonne,  
Sans déclamer insolemment ;  
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne  
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent ;  
Digne des bords de la Garonne,  
Paris offre cette couronne  
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Dédié par le sieur A....

## CCXXXIV. — LES QUE.

Que Paul Le Franc de Pompignan  
Ait fait en pleine académie  
Un discours fort impertinent,  
Et qu'elle en soit tout endormie ;

Qu'il ait bu jusques à la lie  
Le calice un peu dégoûtant  
De vingt censures qu'on publie,  
Et dont je suis assez content ;

Que, pour comble de châtiment,  
Quand le public le mortifie,  
Un Fréron le béatifie,  
Ce qui redouble son tourment ;

Qu'ailleurs un noir petit pédant  
Insulte à la philosophie,

Et qu'il serve de truchement  
A Chaumeix qui se crucifie;

Que l'orgueil et l'hypocrisie  
Contre ces gens de jugement  
Étalent une frénésie  
Que l'on siffle unanimement;

Que parmi nous à tout moment  
Cinquante espèces de folie  
Se succèdent rapidement,  
Et qu'aucune ne soit jolie;

Qu'un jésuite avec courtoisie  
S'intrigue partout sourdement,  
Et reproche un peu d'hérésie  
Aux gens tenant le parlement;

Qu'un janséniste ouvertement  
Fronde la cour avec furie :  
Je conclus très-patiemment  
Qu'il faut que le sage s'en rie.

Prononcé par le sieur F.

#### CCXXXV. — LES QUI.

Qui pilla jadis Métastase,  
Et qui crut imiter Maron ?  
Qui, bouffi d'ostentation,  
Sur ses écrits est en extase ?

Qui si longuement paraphrase  
David en dépit d'Apollon,  
Prétendant passer pour un vase  
Qu'on appelle d'élection ?

Qui, parlant à sa nation,  
Et l'insultant avec emphase,  
Pense être au haut de l'Hélicon  
Lorsqu'il barbote dans la vase ?

Qui dans plus d'une périphrase  
A ses maîtres fait la leçon ?  
Entre nous, je crois que son nom  
Commence en V, finit en *axe*.

Offert par Ramponneau.

#### CCXXXVI. — LES QUOI.

Quoi! c'est Le Franc de Pompignan,  
Auteur de chansons judaïques,

Barbouilleur du *Vieux Testament*,  
Qui fait des discours satiriques?

Quoi! dans des odes hébraïques,  
Qu'il translata si tristement,  
A-t-il pris ces propos caustiques  
Qu'il débite si lourdement?

Quoi! verrait-on patiemment  
Tant de pauvretés emphatiques?  
L'ennui, dans nos temps véridiques,  
Ne se pardonne nullement.

Quoi! Pompignan dans ses répliques  
M'ennuiera comme ci-devant?  
Nous le poursuivrons très-gaïement  
Pour ses fatras mélancoliques.

Présenté par Arnoud.

#### CCXXXVII. — LES OUI.

Oui, ce Le Franc de Pompignan  
Est un terrible personnage;  
Oui, ses psaumes sont un ouvrage  
Qui nous fait bâiller longuement.

Oui, de province un président  
Plein d'orgueil et de verbiage  
Nous paraît un pauvre pédant,  
Malgré son riche mariage.

Oui, tout riche qu'il est, je gage  
Qu'au fond de l'âme il se repent.  
Son mémoire est impertinent;  
Il est bien fier, mais il enrage.

Oui, tout Paris, qui l'envisage  
Comme un seigneur de Montauban,  
Le chansonne, et rit au visage  
De ce Le Franc de Pompignan.

Essayé par Matthieu Ballot.

#### CCXXXVIII. — LES NON.

Non, cher Le Franc de Pompignan,  
Quoi que je dise et que je fasse,  
Je ne peux obtenir ta grâce  
De ton lecteur peu patient

Non, quand on a maussadement  
Insulté le public en face,



On ne saurait impunément  
Montrer la sienne avec audace.

Non, quand tu quitteras la place  
Pour retourner à Montauban,  
Les sifflets partout sur ta trace  
Te suivront sans ménagement.

Non, si le ridicule passe,  
Il ne passe que faiblement.  
Ces couplets seront la préface  
Des ouvrages de Pompignan.  
Répondu par Jacques Agard.

## CCXXXIX. — LES FRÉRON.

D'où vient que ce nom de Fréron  
Est l'emblème du ridicule ?  
Si quelque maître Aliboron,  
Sans esprit comme sans scrupule,  
Brave les mœurs et la raison ;  
Si de Zoïle et de Chaussou  
Il se montre le digne émule,  
Les enfants disent : « C'est Fréron. »

Sitôt qu'un libelle imbécile  
Croqué par quelque polisson  
Court dans les cafés de la ville :  
« Fi, dit-on, quel ennui ! quel style !  
C'est du Fréron, c'est du Fréron ! »

Si quelque pédant fanfaron  
Vient étaler son ignorance,  
S'il prend Gillot pour Cicéron,  
S'il vous ment avec impudence,  
On lui dit : « Taisez-vous, Fréron. »

L'autre jour un gros ex-jésuite,  
Dans le grenier d'une maison,  
Rencontra fille très-instruite  
Avec un beau petit garçon.  
Le bouc s'empara du giron.  
On le découvre, il prend la fuite.  
Tout le quartier à sa poursuite  
Criait : « Fréron, Fréron, Fréron ! »

Lorsqu'au drame de monsieur Hume<sup>1</sup>  
On bafouait certain fripon,

1. C'est sous le nom de Hume que Voltaire a donné *l'Écossaise* (Ép.)

Le parterre, dont la coutume  
Est d'avoir le nez assez bon,  
Se disait tout haut : « Je présume  
Qu'on a voulu peindre Fréron. »

Cependant, fier de son renom,  
Certain maroufle se rengorge;  
Dans son antre à loisir il forge  
Des traits pour l'indignation.  
Sur le papier il vous dégorge  
De ses lettres le froid poison,  
Sans songer qu'on serre la gorge  
Aux gens du métier de Fréron.

Pour notre petit embryon,  
Délateur de profession,  
Qui du mensonge est la trompette,  
Déjà sa réputation  
Dans le monde nous semble faite :  
C'est le perroquet de Fréron.

## CCXL. — RONDEAU.

(1760.).

En riant quelquefois on rase  
D'assez près ces extravagants  
A manteaux noirs, à manteaux blancs,  
Tant les ennemis d'Athanase,  
Honteux ariens de ces temps,  
Que les amis de l'hypostase,  
Et ces sots qui prennent pour base  
De leurs ennuyeux arguments  
De Baïus quelque paraphrase.  
Sur mon bidet, nommé Pégase,  
J'éclabousse un peu ces pédants;  
Mais il faut que je les écrase  
En riant.

## CCXLI. — VERS

Gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à brair  
en regardant une lyre suspendue à un arbre.

Que veut dire  
Cette lyre?  
C'est Melpomène ou Clairon.  
Et ce monsieur qui soupire  
Et fait rire,  
N'est-ce pas Martin Fréron?

## CCXLII. — A M. LE COMTE DE SAINT-ÉTIENNE,

Qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de *l'Écossaise*.

(1760.)

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante;  
 En philosophe vous pensez.  
 Lindane est dans vos vers plus belle et plus charmante;  
 Et c'est vous qui l'embellissez.

## CCXLIII. — VERS

POUR UNE ESTAMPE DE PIERRE-LE-GRAND.

(1764.)

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;  
 Il fit tout pour son peuple, et sa fille l'imita :  
 Zoroastre, Osiris, vous eûtes des autels,  
 Et c'est lui seul qui les mérite.

## CCXLIV. — AU PÈRE BETTINELLI.

Compatriote de Virgile,  
 Et son secrétaire aujourd'hui,  
 C'est à vous d'écrire sous lui :  
 Vous avez son âme et son style.

## CCXLV. — SUR LA MORT DE L'ABBE DE LA COSTE.

QUI ÉTAIT CONDAMNÉ AUX GALÈRES.

(1764.)

La Coste est mort; il vague dans Toulon  
 Par ce trépas, un emploi d'importance :  
 Ce bénéfice exige résidence,  
 Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

## CCXLVI. — A M. LE COMTE DE\*\*\*,

Au sujet de l'impératrice-reine.

Marc-Aurèle, autrefois des princes le modèle,  
 Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux;  
 Et Thérèse fait à nos yeux  
 Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

## CCXLVII. — CHANSON

EN L'HONNEUR DE MAÎTRE LE FRANC DE POMPIGNAN, ET DE RÉVÉREND  
PÈRE EN DIEU, SON FRÈRE, L'ÉVÊQUE DU PUY, LESQUELS ONT ÉTÉ  
COMPARÉS, DANS UN DISCOURS PUBLIC, A MOÏSE ET A AARON.

*Nota bene* que maître Le Franc est le Moïse, et maître du Puy, l'Aaron;  
et que maître Le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit  
Fréron, pour être préconisé dans ses belles feuilles.

Sur l'air de la musette de Rameau : *Suivez les lois*, etc.  
(dans les *Talents lyriques*.)

(1764.)

Moïse, Aaron,  
Vous êtes des gens d'importance;  
Moïse, Aaron,  
Vous avez l'air un peu gascon.  
De vous on commence  
A ricaner beaucoup en France;  
Mais en récompense  
Le veau d'or est cher à Fréron.  
Moïse, Aaron,  
Vous êtes des gens d'importance;  
Moïse, Aaron,  
Vous avez l'air un peu gascon.

## CCXLVIII. — IMPROMPTU

Sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le  
Rhône, en 1762, pour une infidèle qui n'en valait pas la peine.

Eglé, je jure à vos genoux  
Que s'il faut, pour votre inconstance,  
Noyer ou votre amant ou vous,  
Je vous donne la préférence.

## CCXLIX. — ÉPIGRAMME IMITÉE DE L'ANTHOLOGIE

L'autre jour, au fond d'un vallon,  
Un serpent piqua Jean Fréron  
Que pensez-vous qu'il arriva?  
Ce fut le serpent qui creva.

## CCL.—IMPROMPTU A MME LA PRINCESSE DE VIRTEMBERG,

Qui avait appelé le vieillard *papa* dans un souper.

O le beau titre que voilà!  
Vous me donnez la première des places :  
Quelle famille j'aurais là!  
Je serais le père des Grâces.

## CCLI. — HYMNE

CHANTÉ AU VILLAGE DE POMPIGNAN.

Sur l'air de *Béchemel*.

Nous a-vons vu ce beau vil - la - ge

#3 7 3  $\frac{4}{6}$   $\frac{2}{4}$   $\frac{b5}{6}$

De Pom-pignan, Et ce mar-quis bril - lant et

$b7$  3 #6 #3 -5-3  $\frac{4}{6}$   $\frac{2}{4}$

*dolce.*

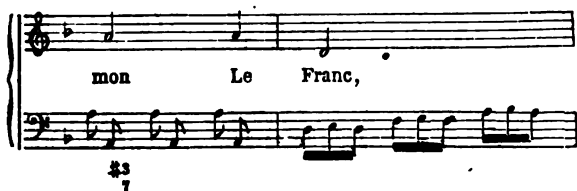
sa - - ge, Modeste et grand; Deses ver - tus pre -

6  $\frac{b5}{6}$  3  $b7$  6 5 6

**F**

mier ga-rant. Et vi - ve le roi, et Si -

#7 6 6 3 5 6



Il a recrépi sa chapelle  
Et tous ses vers ;  
Il poursuit avec un saint zèle  
Les gens pervers.  
Tout son clergé s'en va chantant :  
Et vive le roi, etc.

En aumusse un jeune jésuite  
Allait devant ;  
Gravement marchait à sa suite  
Sir Pompignan,  
En beau satin de président.  
Et vive le roi, etc.

Je suis marquis, robin, poète,  
Mes chers amis ;  
Vous voyez que je suis prophète  
En mon pays.  
A Paris, c'est tout autrement.  
Et vive le roi, etc.

J'ai fait un psautier judaïque,  
On n'en sait rien ;  
J'ai fait un beau panégyrique.  
Et c'est le mien :  
De moi je suis assez content.  
Et vive le roi, etc.

Je retourne à la cour en poste  
Charmer les grands ;

Je protège l'abbé La Coste  
 Et mes parents;  
 Je suis sifflé par les méchants.  
 Et vive le roi, etc.

Bientôt il revient à Versaille,  
 D'un air humain,  
 Aux ducs et pairs, à la canaille,  
 Serrant la main;  
 Récitant ses vers dignement.  
 Et vive le roi, et Simon Le Franc,  
 Son favori,  
 Son favori!

## CCLII. — A MME LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

Auteur du livre intitulé : *Le Danger des liaisons.*

J'ai lu votre charmant ouvrage :  
 Savez-vous quel est son effet ?  
 On veut se lier davantage  
 Avec la muse qui l'a fait.

## CCLIII. — LES RENARDS ET LES LOUPS.

FABLE<sup>1</sup>.

(1763.)

Les renards et les loups furent longtemps en guerre :  
 Nos moutons respiraient; les bergers diligents  
 Ont chassé par arrêt les renards de nos champs;  
 Les loups vont désoler la terre :  
 Nos bergers semblent, entre nous,  
 Un peu d'accord avec les loups.

## CCLIV. — CHANSON,

Sur l'air *D'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,  
 Traduit en vers tout le *Vieux Testament* :  
 Simon les forge  
 Très-durement;  
 Mais pour la prose, écrite horriblement,  
 Simon le cède à son puîné Jean-George.

1. Sur l'expulsion des Jésuites. (Ép.)

CCLV. — A LA SIGNORA JULIA URSINA DE VENISE,  
Qui avait adressé une lettre très-flatteuse et très-agréable à Voltaire,  
sans se faire connaître.

Êtes-vous la déesse Isis,  
Sous son grand voile méconnue ?  
Êtes-vous la mère des Ris ?  
Mais quelquefois elle était nue.  
Nous voyons de vous un écrit  
Plein de raison, brillant et sage ;  
Mais, en nous montrant tant d'esprit  
Ne cachez plus votre visage.

CCLVI. — IMPROMPTU A UNE DAME DE GENÈVE,  
Qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité  
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;  
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :  
Vous confondez mon incrédulité.

CCLVII. — INSCRIPTION  
POUR LA STATUE DE LOUIS XV A REIMS.  
(1763.)

Esclaves qui tremblez sous un roi conquérant,  
Que votre front touche la terre.  
Levez-vous, citoyens, sous un roi bienfaisant  
Enfants, bénissez votre père.

CCLVIII. — AUTRE SUR LE MÊME SUJET.  
Peuple fidèle et juste, et digne d'un tel maître,  
L'un par l'autre chéri, vous méritez de l'être.

CCLIX. — AUTRE.  
Il chérit ses sujets comme il est aimé d'eux ;  
C'est un père entouré de ses enfants heureux.

CCLX. — A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE CATHERINE II,  
Qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses États.  
Dieux qui m'ôtez les yeux et les oreilles,  
Rendez-les-moi, je pars au même instant.  
Heureux qui voit vos augustes merveilles,



O Catherine ! heureux qui vous entend !  
 Plaire et régner, c'est là votre talent ;  
 Mais le premier me touche davantage.  
 Par votre esprit vous étonnez le sage ,  
 Qui cesserait de l'être en vous voyant.

## CCLXI. — SUR LE BUSTE DE MME DE BRIONNE.

(1764.)

Brionne, de ce buste admirable modèle,  
 Le fut de la vertu comme de la beauté :  
 L'amitié le consacre à la postérité,  
 Et s'immortalise avec elle.

## CCLXII. — A MME ÉLIE DE BEAUMONT.

(1764.)

L'histoire dit ce qu'on a fait ;  
 Un bon roman ce qu'il faut faire.  
 Vous nous avez peint trait pour trait  
 Les vertus avec l'art de plaire :  
 Et l'on peut dire en cette affaire  
 Que le peintre a fait son portrait.

## CCLXIII. — A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAYE,

SUR LA RELATION EN VERS ET EN PROSE DE SON VOYAGE D'ITALIE.

Ce Chapelle, ce Bachaumont,  
 Ont fait un moins heureux voyage ;  
 Tout est épigramme ou chanson  
 Dans leur renommé badinage.  
 Vous parlez d'un plus noble ton ;  
 Et je crois entendre Platon  
 Qui, revenant de Syracuse,  
 Dans Athènes emprunte la muse  
 De Pindare et d'Anacréon.

## CCLXIV. — AU MÊME.

Ce beau lac de Genève, où vous êtes venu,  
 Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres :  
 Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu  
 Pour venir enchanter les ombres.

## CCLXV. — A MME DU BOCCAGE,

APRÈS SON VOYAGE D'ITALIE.

Sur ces bords, fameux dans l'histoire,  
 Que vous venez de parcourir,  
 Qu'avez-vous admiré? des débris pleins de gloire,  
 Où rien n'a pu vous retenir,  
 Des noms d'éternelle mémoire.  
 Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous;  
 Ils ont mérité vos suffrages;  
 Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,  
 Ni de plus beau que vos ouvrages.

## CCLXVI. — COUPLETS A M. DE LA MARCHE,

PREMIER PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE BOURGOGNE,

Qui avait fait des vers pour sa fille.

Plus d'un amant sur sa lyre a formé  
 Les tendres sons qui charment les amantes.  
 Un père a fait des chansons plus touchantes :  
 Pourquoi cela? c'est qu'il a mieux aimé.

Je suis bien loin de blasphémer l'Amour;  
 C'est un grand dieu; je le sers, et je jure  
 De le servir jusqu'à mon dernier jour :  
 Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

## CCLXVII. — PARODIE D'UNE ANCIENNE ÉPIGRAMME.

(1765.)

Voici donc mes *Lettres secrètes*;  
 Si secrètes, que pour lecteur  
 Elles n'ont que leur imprimeur,  
 Et ces messieurs qui les ont faites.

## CCLXVIII. — ÉPIGRAMME.

Aliboron, de la goutte attaqué,  
 Se confessait; car il a peur du diable :  
 Il détaillait, de remords suffoqué,  
 De ses méfaits une liste effroyable;  
 Chrétiennement chacun fut expliqué.  
 Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie,  
 Basse impudence, et noire hypocrisie :  
 Il ne croyait en oublier aucun.  
 Le confesseur dit : « Vous en passez un.

- Un ? de par Dieu ! j'en dis assez, je pense.  
 — Eh, mon ami, le péché d'ignorance ! »

## CCLXIX. — A M. MARMONTEL.

(1765.)

On nous écrit que maître Aliboron,  
 Étant requis de faire pénitence :  
 « Est-ce un péché, dit-il, que l'ignorance ? »  
 Un sien confrère aussitôt lui dit : « Non ;  
 On peut très-bien, malgré l'*An littéraire*,  
 Sauver son âme en se faisant huer :  
 En conscience il est permis de braire ;  
 Mais c'est péché de mordre et de ruer. »

## CCLXX. — A M. DE LA HARPE,

Qui avait prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney,  
 avant une représentation d'*Alzire*.

(1765.)

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile,  
 Il s'embellit de vos talents :  
 C'est Sophocle dans son printemps,  
 Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

CCLXXI. — COUPLETS D'UN JEUNE HOMME<sup>1</sup>,

Chantés à Ferney, le 11 août 1765, veille de Sainte-Claire,  
 à Mlle Clairon.

Sur l'air : *Annette, à l'âge de quinze ans*.

Dans la grand' ville de Paris  
 On se lamente, on fait des cris,  
 Le plaisir n'est plus de saison ;  
     La comédie  
     N'est plus suivie :  
     Plus de Clairon.

Melpomène et le dieu d'Amour  
 La conduisirent tour à tour ;  
 En France elle donne le ton.  
     Paris répète :  
     « Que je regrette  
     Notre Clairon ! »

1. Ce jeune homme était Voltaire, alors dans sa soixante-douzième année. (Ed.)

Dès qu'elle a paru parmi nous  
 Nos bergers sont devenus fous :  
 Tircis vient de quitter Fanchon.  
     Si l'infidèle  
     Laisse sa belle,  
     C'est pour Clajron.

Je suis à peine en mon printemps,  
 Et j'ai déjà des sentiments :  
*Vous êtes un petit fripon.*  
     Sois bien discrète  
     La faute est faite,  
     J'ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs;  
 Tu vas en ternir les couleurs :  
 Ton sort est de tout effacer.  
     La rose expire;  
     Mais ton empire  
     Ne peut passer.

CCLXXII. — VERS A MMES D. L. C. ET G.,

Présentés par un enfant de dix ans, en 1765.

A tout âge il est dangereux  
 De vous voir et de vous entendre :  
 Sans faire un choix entre vous deux,  
 A toutes deux il faut se rendre.

A MADAME D. L. C.

Par vous l'Amour sait tout dompter.  
 Songez que je suis de son âge;  
 Et, si vous avez son visage,  
 Dans mon cœur il peut habiter.

A MADAME G.

Avec tant de beauté, de grâce naturelle,  
 Qu'a-t-elle affaire de talents?  
 Mais avec des sons si touchants,  
 Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

CCLXXIII. — A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

Qui avait adressé une épître à l'auteur.

Puisqu'il faut croire quelque chose,  
 J'avouerai qu'en lisant vos séduisants écrits  
 Je crois à la métempsychose.

Orphée, aux bords du Tanaïs,  
 Expira dans votre pays.  
 Près du lac de Genève il vient se faire entendre;  
 En vous il renaît aujourd'hui;  
 Et vous ne devez pas attendre  
 Que les femmes jamais vous battent comme lui.

## CCLXXIV. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'*Isabelle et Gertrude*, tiré du conte  
 intitulé : *l'Éducation d'une fille*.

(1765.)

J'avais un arbuste inutile  
 Qui languissait dans mon canton;  
 Un bon jardinier de la ville  
 Vient de greffer mon sauvageon :  
 Je ne recueillais de ma vigne  
 Qu'un peu de vin grossier et plat;  
 Mais un gourmet l'a rendu digne  
 Du palais le plus délicat.  
 Ma bague était fort peu de chose,  
 On la taille en beau diamant :  
 Honneur à l'enchanteur charmant  
 Qui fait cette métamorphose!

## CCLXXV. — COUPLET A MME CRAMER,

POUR M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

(1766.)

Mars l'enlève au séminaire;  
 Tendre Vénus, il te sert;  
 Il écrit avec Voltaire;  
 Il sait peindre avec Hubert;  
 Il fait tout ce qu'il veut faire,  
 Tous les arts sont sous sa loi :  
 De grâce, dis-moi, ma chère,  
 Ce qu'il sait faire avec toi.

CCLXXVI. — A M. DUMOURIEZ<sup>1</sup>,

AUTEUR DU POÈME DE RICHARDET.

(1766.)

Vous ne parlez que d'un moineau,  
 Et vous avez une volière :  
 Il est chez vous plus d'un oiseau

1. Père du général Dumouriez. (Ép.)

Dont la voix tendre et printanière  
 Plait par un ramage nouveau.  
 Celui qui n'a plumes qu'aux ailes,  
 Et qui fait son nid dans les cœurs,  
 Répandit sur vous ses faveurs :  
 Il vous fait trouver des lecteurs,  
 Comme il vous a soumis des belles.

## CCLXXVII. — AU PRINCE DE BRUNSWICK.

Vers prononcés à Ferney par Mlle Corneille.

(JANVIER 1766.)

Quoi ! vous venez dans nos hameaux !  
 Corneille, dont je tiens le sang qui m'a fait naître,  
 Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être :  
 Il aurait pu vous plaire ; il peignait vos égaux.  
 On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage :  
 Les respects à la fin deviennent ennuyeux.  
 Votre gloire vous suit ; mais il faut davantage ;  
 Et , si j'avais quinze ans, je vous recevrais mieux.

## CCLXXVIII. — A MME DE SCALLIER,

Qui jouait parfaitement du violon.

(AUGUSTE 1766.)

Sous tes doigts l'archet d'Apollon  
 Étonne mon âme, et l'enchanté ;  
 J'entends bientôt ta voix touchante,  
 J'oublie alors ton violon ;  
 Tu parles, et mon cœur plus tendre  
 De tes chants ne se souvient plus :  
 Mais tes regards sont au-dessus  
 De tout ce que je viens d'entendre.

## CCLXXIX. — A MME DE SAINT-JULIEN,

Qui était à Ferney.

(AUGUSTE 1766.)

J'étais dans ma solitude  
 Sans espoir et sans lien,  
 Et de n'aspirer à rien  
 C'était ma pénible étude :  
 Je vous vois : je sens très-bien  
 Qu'il faut que mon cœur désire ;  
 Et vous me forcez à dire  
 L'oraison de saint Julien.

CCLXXX. — SUR LA MORT DU DAUPHIN<sup>1</sup>.

(1766.)

Connu par ses vertus plus que par ses travaux,  
Il sut penser en sage, et mourut en héros.

## CCLXXXI. — A MME LA MARQUISE DE M.,

Pendant son voyage à Ferney.

On dit que les dieux autrefois  
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :  
On put souvent les méconnaître,  
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

## CCLXXXII. — A M. DESRIVIÈRES,

SERGENT AUX GARDES FRANÇAISES,

Qui avait adressé à l'auteur le livre intitulé : *Loisirs d'un soldat*.

Soldat digne de Xénophon,  
Ou d'un César, ou d'un Biron<sup>2</sup>,  
Ton écrit dans les cœurs allume  
Le feu d'une héroïque ardeur :  
Ton régiment sera vainqueur  
Par ton courage et par ta plume.

## CCLXXXIII. — SUR J. J. ROUSSEAU

Cet ennemi du genre humain,  
Singe manqué de l'Arétin,  
Qui se croit celui de Socrate;  
Ce charlatan trompeur et vain,  
Changeant vingt fois son mithridate;  
Ce basset hargneux et mutin,  
Bâtard du chien de Diogène,  
Mordant également la main  
Ou qui le fesse, ou qui l'enchaîne,  
Ou qui lui présente du pain.

CCLXXXIV. — RÉPONSE A MM. DE LA HARPE ET DE  
CHABANON,

Qui lui avaient donné des vers à l'occasion de saint François  
son patron, en octobre 1767.

« Ils ont berné mon capuchon ;  
Rien n'est si gai ni si coupable.

1. Père de Louis XVI. (Ép.)

2. Le maréchal de Biron, colonel des gardes françaises. (Ép.)

Qui sont donc ces enfants du diable ? »  
 Disait saint François, mon patron.  
 C'est La Harpe, c'est Chabanon :  
 Ce couple agréable et fripon  
 A Vénus vola sa ceinture,  
 Sa lyre au divin Apollon,  
 Et ses pinceaux à la Nature.  
 « Je le crois, dit le penaillon ;  
 Car plus d'une fille m'assure  
 Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon. »

## CCLXXXV. — A M. LE COMTE DE FÉKÉTÉ.

(1767.)

Un descendant des Huns veut voir mon drame scythe ;  
 Ce Hun, plus qu'Attila rempli d'un vrai mérite,  
 A fait des vers français qui ne sont pas communs.  
 Puissiez-vous dans les miens en trouver quelques-uns  
 Dont jamais au Parnasse Apollon ne s'irrite !  
 Ceux qu'on rime à présent dans la Gaule maudite  
 Sont bien durs et bien importuns.  
 Il faut que désormais la France vous imite :  
 Nos rimeurs d'aujourd'hui sont devenus des Huns.

## CCLXXXVI. — VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. DE LA BORDE.

(1768.)

Avec tous les talents le Destin l'a fait naître,  
 Il fait tous les plaisirs de la société :  
 Il est né pour la liberté,  
 Mais il aime bien mieux son maître.

## CCLXXXVII. — LE HUITAIN BIGARRÉ.

AU SIEUR DE LA BLETTERIE,

Aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant.

(1768.)

On dit que ce nouveau Tacite  
 Aurait dû garder le *tacet* :  
 Ennuyer ainsi, *non licet*.  
 Ce petit pédant prestolet  
*Movet bilem* (la bile excite).  
 En français le mot de sifflet



Convient beaucoup (*multum decet*)  
A ce translateur de Tacite.

## CCLXXXVIII. — A L'ABBÉ DE LA BLETTERIE,

Auteur d'une *Vie de Julien*, et traducteur de Tacite.

(1768.)

Apostat comme ton héros,  
Janséniste signant la bulle,  
Tu tiens de fort mauvais propos  
Que de bon cœur je dissimule;  
Je t'excuse, et ne me plains pas :  
Mais que t'a fait Tacite, hélas !  
Pour le tourner en ridicule ?

## CCLXXXIX. — REMERCIEMENT D'UN JANSÉNISTE

AU SAINT DIACRE FRANÇOIS DE PARIS.

Dans un recueil divin par Montgeron formé,  
Jadis le pieux La Blettrie  
Attesta que la toux d'un saint prêtre enrhumé  
Par le bienheureux diacre en trois mois fut guérie.  
L'espoir d'un vain fauteuil d'académicien  
A ce traître depuis fit accepter la bulle :  
Tu punis l'apostat, saint diacre, et tu fis bien.  
Chez le dévot, chez l'incrédule  
Il n'est qu'un renégat méprisé de tous deux ;  
Chez les grands il rampe et mendie ;  
Il transforme Tacite en un cuistre ennuyeux,  
Et n'est point de l'Académie.

## CCXC. — A M. SAURIN,

SUR LA TRADUCTION DE TACITE PAR LA BLETTERIE.

(1768.)

Un pédant dont je tais le nom,  
En inlisible caractère  
Imprime un auteur qu'on révère,  
Tandis que sa traduction  
Aux yeux, du moins, a de quoi plaire.  
Le public est d'opinion  
Qu'il eût dû faire  
Tout le contraire

## CCXCI. — A M. MARIN.

Sur ce que La Bletterie disait que Voltaire avait oublié de se faire  
enterrer.

Je ne prétends point oublier  
Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;  
Mais je suis très-poli ; je dis à La Bletterie :  
« Ah! monsieur, passez le premier! »

## CCXCII. — LA CHARITÉ MAL REÇUE.

Un mendiant poussait des cris perçants ;  
Choiseul le plaint, et quelque argent lui donne.  
Le drôle alors insulte les passants ;  
Choiseul est juste : aux coups il l'abandonne.  
Cher La Bletterie, apaise ton courroux ;  
Reçois l'aumône, et souffre en paix les coups.

## CCXCIII. — A UNE JEUNE DAME DE GENÈVE,

Qui avait chanté dans un repas.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre!  
Que j'ai senti le danger de la voir!  
Dans tous ses traits l'Amour mit son pouvoir ;  
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :  
Je suis venu trop tard pour y prétendre,  
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

## CCXCIV. — A MME DU BOCCAGE,

Qui avait adressé à l'auteur un compliment en vers, à l'occasion  
de sa fête,

(1768.)

Qui parle ainsi de saint François?  
Je crois reconnaître la sainte  
Qui de ma retraite autrefois  
Visita la petite enceinte.  
Je crus avoir sainte Vénus,  
Sainte Pallas, dans mon village :  
Aisément je les reconnus,  
Car c'était sainte Du Boccage.  
L'Amour même aujourd'hui se plaint  
Que, dans mon cœur étant fêtée,  
Elle ne fut que respectée :  
Ah! que je suis un pauvre saint!

## CCXCV. — PORTRAIT DE MME DE SAINT-JULIEN.

L'esprit, l'imagination,  
 Les grâces, la philosophie,  
 L'amour du vrai, le goût du bon,  
 Avec un peu de fantaisie;  
 Assez solide en amitié,  
 Dans tout le reste un peu légère :  
 Voilà, je crois, sans vous déplaire,  
 Votre portrait fait à moitié.

## CCXCVI. — ÉPITAPHE DU PAPE CLÉMENT XIII.

(1769.)

Ci-gît des vrais croyants le mufti téméraire,  
 Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :  
 De Jésus sur la terre il s'est dit le vicaire;  
 Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

## CCXCVII. — A MME LA COMTESSE DE B....

A quoi peut-on servir sur la fin de sa vie?  
 Ah! croyez-moi, choisissez mieux :  
 Sans doute un vieil aveugle ennuie;  
 C'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

## CCXCVIII. — A M. \*\*\*.

Beau rossignol de la belle Italie,  
 Votre sonnet cajole un vieux hibou,  
 Au mont Jura retiré dans un trou,  
 Sans voix, sans plume, et surtout sans génie.  
 Il veut quitter son pays morfondu;  
 Auprès de vous, à Naples il va se rendre :  
 S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,  
 Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

## CCXCIX. — SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la Superstition  
 Fit ce présent à la Sottise :  
 Ne le dis pas à la Raison;  
 Ménageons l'honneur de l'Église.

CCC. — A M.<sup>\*\*\*</sup>,

## SUR L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Tu cherches sur la terre un vrai héros, un sage,  
 Qui méprise les sots et leur fasse du bien,  
 Qui parle avec esprit, qui pense avec courage :  
 Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CCCI. — A MME DE<sup>\*\*\*</sup>,

Qui avait fait présent d'un rosier à l'auteur.

Vous embellissez la retraite  
 Où, loin des sots et de leur bruit,  
 Dans le sein d'une étude abstraite,  
 De la paix je goûte le fruit.  
 C'est par vos bienfaits qu'il arrive  
 Que le plus charmant arbrisseau  
 Au verger que ma main cultive  
 Va prêter un éclat nouveau :  
 De ce don mon âme est touchée  
 Ainsi, dans l'âge heureux d'Astrée,  
 La main brillante des talents,  
 En dépit des traits de l'envie,  
 Sur les épines de la vie  
 Sema les roses du printemps.

## CCCII. — SUR CATHERINE II.

Ses bontés font ma gloire, et causent mon regret;  
 Elle daigne à mes vers accorder son suffrage :  
 Si j'étais né plus tard, elle en serait l'objet;  
 Je réussirais davantage.

## CCCIII. — A Mlle DE VAUDEUIL.

(1769.)

La figure un peu décrépite  
 D'un vieux serviteur d'Apollon  
 Était dans la barque à Caron,  
 Prête à traverser le Cocyte.  
 Le maître du sacré vallon  
 Dit à sa muse favorite :  
 « Écrivez à ce vieux barbon. »  
 Elle écrivit; je ressuscite.

## CCCIV. — A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

(1774.)

Je veux bien croire à ces prodiges  
 Que la fable vient nous conter ;  
 A ces héros, à leurs prestiges,  
 Qu'on ne cesse de nous citer ;  
 Je veux bien croire à ce fier Diomède  
 Qui ravit le palladium ;  
 Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède ;  
 A tous ces fous qui bloquaient Ilium ;  
 De tels contes pourtant ne sont crus de personne :  
 Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois  
 Ait su retirer la couronne,  
 Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois ;  
 Voilà ce que je sais, voilà ce qui m'étonne.  
 J'avoue avec l'antiquité  
 Que ses héros sont admirables :  
 Mais par malheur ce sont des fables,  
 Et c'est ici la vérité.

## CCCV. — SUR MME LA MARQUISE DE MONTFERRAT,

Assise à table entre un jésuite et un ministre protestant.

Les malins qu'Ignace engendra,  
 Les raisonneurs de jansénistes,  
 Et leurs cousins les calvinistes,  
 Se disputent à qui l'aura.  
 Les Grâces, dont elle est l'ouvrage,  
 Ont dit : « Elle est notre partage,  
 C'est à nous qu'elle restera. »

## CCCVI. — A M. LE PRÉSIDENT DE FLEURIEU,

Qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres  
 et d'avoir écrit à son fils, M. de La Tourette.

Également à tous je m'intéresse ;  
 Je vois partout les vertus, les talents.  
 Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfants,  
 C'est au mérite qu'est l'adresse.

## CCCVII — AU LANDGRAVE DE HESSE,

Au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de son  
 portrait.

J'ai baisé ce portrait charmant.  
 Je vous l'avouerai sans mystère :

Mes filles en ont fait autant;  
 Mais c'est un secret qu'il faut taire :  
 Une fille dit rarement  
 Ce qu'elle fit, ou voulut faire.  
 Vous trouverez bon qu'une mère  
 Vous parle un peu plus hardiment;  
 Et vous verrez qu'également  
 En tous les temps vous savez plaire.

CCCVIII. — A M.<sup>\*\*\*</sup>,

OFFICIER RUSSE QUI AVAIT SERVI CONTRE LES TURCS

Sur un présent que lui avait fait l'impératrice de Russie.

Reçois de cette amazone  
 Le noble prix de tes combats;  
 C'est Vénus qui te le donne  
 Sous la figure de Pallas.

## CCCIX. — IMPROMPTU

Fait devant un rigoriste qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le dieu des dieux assez mal raisonna  
 Lorsqu'à Vénus le bonhomme ordonna  
 D'être à jamais de grâces entourée :  
 C'est à Minerve, et pédante et sucrée,  
 Que ces conseils devaient être adressés  
 Écoutez bien, gens à morale austère :  
 Sans nos avis la beauté songe à plaire.  
 Et la vertu n'y songe pas assez.

CCCX. — A M<sup>LE</sup> CLAIRON.

(1772.)

Les talents, l'esprit, le génie,  
 Chez Clairon sont très-assidus;  
 Car chacun aime sa patrie :  
 Chez elle ils se sont tous rendus  
 Pour célébrer certaine orgie<sup>1</sup>  
 Dont je suis encor tout confus  
 Les plus beaux moments de ma vie  
 Sont donc ceux que je n'ai point vus!

1. L'inauguration de la statue de Voltaire, fête célébrée chez M<sup>le</sup> Clairon, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de *Zaïre*, et récita une ode de Marmontel en son honneur. (Eh.)

Vous avez orné mon image  
Des lauriers qui croissent chez vous  
Ma gloire, en dépit des jaloux,  
Fut en tous les temps votre ouvrage.

## CCCXI. — A M.\*\*\*.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères  
Qui m'ont pu séduire autrefois.  
Les faveurs du public, et les faveurs des rois,  
Aujourd'hui ne me touchent guères.  
Le fantôme brillant de l'immortalité  
Ne se présente plus à ma vue éblouie.  
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie  
Dans le sein de la liberté;  
Je l'adorai toujours, et lui fus infidèle.  
J'ai bien réparé mon erreur;  
Je ne connais le vrai bonheur  
Que du jour que je vis pour elle.

## CCCXII. — A MME LA COMTESSE DE BRIONNE,

Que l'auteur reconduisait à Genève.

Oui, vous avez raison, j'applaudis à vos yeux :  
J'en suis plus satisfait cent fois que vous ne l'êtes.  
Je vous vois, il suffit : un autre fera mieux.  
Je voudrais voir ce que vous faites.

## CCCXIII. — QUATRAIN

Écrit au crayon chez Mme Mallet, de Ferney, au bas d'un portrait  
que la nièce de cette dame envoyait à sa famille.

Si le Sort injuste et jaloux  
Condamne votre Adèle aux tourments de l'absence,  
Tous ses traits vous diront que, malgré la distance,  
Son cœur est au milieu de vous.

## CCCXIV. — SUR LE VOL

Fait par le contrôleur des finances de tout l'argent mis en dépôt par  
des particuliers chez Magon, banquier du roi.

(1772.)

Au temps de la grandeur romaine,  
Horace disait à Mécène :  
« Quand cesserez-vous de donner ? »  
Ce discours peut nous étonner .

Chez le Welche on n'est pas si tendre  
 Je dois dire, mais sans douleur,  
 A monseigneur le contrôleur :  
 « Quand cesserez-vous de me prendre? »

CCCXV. — SUR LA DESTRUCTION DES JESUITES

EN 1773.

C'en est donc fait, Ignace, un moine<sup>1</sup> vous condamne :  
 C'est le lion qui meurt d'un coup de pied de l'âne.

CCCXVI. — A M. GUÉNEAU DE MONTBELLARD.

Dans le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,  
 Par des vers délicats, pleins d'esprit et de grâce,  
 Veut en vain ranimer mes esprits languissants :  
 Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.  
 Que votre épouse et vous me prêtent leurs talents,  
 Alors je pourrai vous répondre.

CCCXVII. — A L'ABBÉ DE VOISENON.

(1773.)

Il est bien vrai que l'on m'annonce  
 Les lettres de maître Clément :  
 Il a beau m'écrire souvent,  
 Il n'obtiendra point de réponse ;  
 Je ne serai pas assez sot  
 Pour m'embarquer dans ces querelles :  
 Si c'eût été Clément Marot,  
 Il aurait eu de mes nouvelles.

CCCXVIII. — IMPROMPTU

Écrit de Genève à messieurs mes ennemis, au sujet de mon portrait  
 en Apollon.

(1774.)

Oui, messieurs, c'est ma fantaisie  
 De me voir peint en Apollon ;  
 Je conçois votre jalousie,  
 Mais vous vous plaignez sans raison :  
 Si mon peintre, par aventure,  
 Tenté d'égayer son pinceau,  
 En Silène eût mis ma figure,  
 Vous auriez tous place au tableau :  
 Messieurs, vous seriez ma monture.

1. Clément XIV avait été franciscain. (Éd.)



## CCCXIX. — AU ROI DE PRUSSE.

Sur le mot *immortali*, que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya en 1773.

Vous êtes généreux; vos bontés souveraines  
Me font de trop riches présents :  
Vous me donnez dans mes vieux ans  
Une terre dans vos domaines.

## CCCXX. — SUR L'ESTAMPE

Mise par le libraire Le Jay à la tête d'un commentaire sur *la Henriade*, où le portrait de Voltaire est entre ceux de La Beaumelle et de Fréron.

(1774.)

Le Jay vient de mettre Voltaire  
Entre La Beaumelle et Fréron :  
Ce serait vraiment un Calvaire,  
S'il s'y trouvait un bon larron.

CCCXXI. — A M. DECROIX<sup>1</sup>,

SUR DES VERS PRÉSENTÉS LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS.

Pourquoi vous plaisez-vous, avec ce doux langage,  
A me reprocher mon patron ?  
Ne me raillez pas davantage,  
Monsieur, et gardez son cordon.

## CCCXXII. — INSCRIPTION SUR L'ÎLE DE MALTE.

Ce rocher sourcilleux, que défend la vaillance,  
Est le rempart de Rome et l'écueil de Byzance.

## CCCXXIII. — ÉPITAPHE DE L'ABBÉ DE VOISENON.

(1776.)

Ici gît, ou plutôt frétille  
Voisenon, frère de Chaulieu.  
A sa muse vive et gentille  
Je ne prétends point dire adieu;  
Car je m'en vais au même lieu,  
Comme un cadet de la famille.

1. L'un des éditeurs de l'édition de Kehl. (Éd.)

CCCXXIV. — A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX,  
Qui avait envoyé à l'auteur son discours de réception à l'Académie  
française, lequel traitait du goût.

(1775.)

Dans ma jeunesse, avec caprice,  
Ayant voulu tâter de tout,  
Je bâtis un Temple du Goût;  
Mais c'était un mince édifice.  
Vous en élevez un plus beau;  
Vous y logez auprès du maître  
Et le Goût est un dieu nouveau  
Qui vous a nommé son grand prêtre.

CCCXXV. — IMPROMPTU SUR M. TURGOT.

Je crois en Turgot fermement :  
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,  
Mais je sais que c'est le contraire  
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

CCCXXVI. — A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

(1775.)

Dans des climats glacés Ovide vit un jour  
Une fille du tendre Orphée;  
D'un beau feu leur âme échauffée  
Fit des chansons, des vers, et surtout fit l'amour.  
Les dieux bénirent leur tendresse,  
Il en naquit un fils orné de leurs talents;  
Vous en êtes issu : connaissez vos parents,  
Et tous vos titres de noblesse.

CCCXXVII. — RÉPONSE A M<sup>LE</sup>\*\*\*,

De Plaisance (département du Gers), âgée de onze ans.

(1775.)

A l'âge de douze ans faire d'aussi beaux vers  
Pour un vieillard octogénaire,  
C'est lui donner, Eglé, le plus charmant salaire  
Que puissent briguer ses concerts.  
Je crois votre estime sincère;  
Mais quittez les moutons, les bois et la fougère;  
Allez sur des bords plus heureux  
Charmer les beaux esprits, et captiver les dieux :  
Quand on a vos talents, on naquit pour leur plaire.

## CCCXXVIII. — A M. L'ABBÉ DELILLE.

Vous n'êtes point savant en *us*;  
 D'un Français vous avez la grâce;  
 Vos vers sont de *Virgilius*,  
 Et vos épîtres sont d'Horace.

## CCCXXIX. — A M. LEKAIN.

Acteur sublime, et soutien de la scène,  
 Quoi! vous quittez votre brillante cour,  
 Votre Paris, embelli par sa reine!  
 De nos beaux-arts la jeune souveraine!  
 Vous fait partir pour mon triste séjour!  
 On m'a conté que souvent elle-même,  
 Se dérochant à la grandeur suprême,  
 Sèche en secret les pleurs des malheureux :  
 Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.  
 Ah! laissons là les héros fabuleux :  
 Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

## CCCXXX. — A MME DE FLORIAN,

Qui voulait que l'auteur vécût longtemps.

(SEPTEMBRE 1776.)

Vous voulez arrêter mon âme fugitive :  
 Ah! madame, je le vois bien,  
 De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien;  
 On veut que son esclave vive.

## CCCXXXI. — VERS AU CHEVALIER DE RIVAROL.

(1777.)

En vain ma muse surannée  
 Voudrait, ainsi que vous, rimer des vers aisés;  
 Je sens que ma force est bornée,  
 Ma chaleur est éteinte, et mes sens sont usés :  
 Mais vous brillez à votre aurore;  
 Vous êtes l'ami des neuf Sœurs,  
 Et je vois vos talents éclore  
 Avec les plus belles couleurs.  
 Seize lustres brisent mon être;  
 Je respire avec peine l'air;  
 Mais vous commencez à paraître,  
 Et l'on voit le printemps renaître  
 Des tristes débris de l'hiver.

## CCCXXXII. — A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne un vieux hibou  
 Prétendait aux dons du génie;  
 Il fredonnait dans son vieux trou  
 Quelques vieux airs sans harmonie :  
 Un charmant cygne, au cou d'argent,  
 Aux sons remplis de mélodie,  
 Se fit entendre au chat-huant,  
 Et le triste oiseau sur-le-champ  
 Mourut, dit-on, de jalousie.  
 Non, beau cygne, c'est trop mentir,  
 Il n'avait pas tant de faiblesse :  
 Il eût expiré de plaisir,  
 Si ce n'eût été de vieillesse.

## CCCXXXIII. — A M. NECKER,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

(1777.)

On vous damne comme hérétique;  
 On vous damne bien autrement  
 Pour votre plan économique,  
 Fruit du génie et du talent :  
 Mais ne perdez point l'espérance,  
 Allez toujours à votre but  
 En réformant notre finance.  
 On ne peut manquer son salut,  
 Quand on fait celui de la France.

## CCCXXXIV. — A M. D'HERMENCHES,

BARON DE CONSTANT, ETC.

Qui avait joué la comédie à Ferney, et chanté des couplets à la louange  
 de l'auteur, sur l'air *Vive la sorcellerie*, à la suite d'une petite pièce  
 où il faisait le rôle d'un magicien.

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur;  
 De mes écrits vous voilez la faiblesse;  
 Vous y mettez, par un art séducteur,  
 Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la noblesse.  
 C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur  
 Pour son épouse ait une enchanteresse.

## CCCXXXV. — A MME DE SAINT-JULIEN.

Dans un désert un vieux hibou  
 Tombait sous le fardeau de l'âge :  
 Un serin fit près de son trou

Briller sa voix et son plumage.  
 Que faites-vous, serin charmant ?  
 Pourquoi prodiguer vos merveilles,  
 Sans pouvoir à ce chat-huant  
 Rendre des yeux et des oreilles ?

CCCXXXVI. — A MME DENIS.

Si par hasard, pour argent ou pour or,  
 A vos boutons vous trouviez un remède,  
 Peut-être vous seriez moins laide ;  
 Mais vous seriez bien laide encor.

CCCXXXVII. A M.\*\*\*.

Je le ferai bientôt, ce voyage éternel  
 Dont on ne revient point au séjour de la vie :  
 En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël  
 Daignera me prêter, comme au bonhomme Élie,  
 Un beau cabriolet des remises du ciel,  
 Avec quatre chevaux de sa grande écurie ;  
 Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :  
 Le luxe était permis dans le Vieux Testament ;  
 De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;  
 Tout change sur la terre et dans le firmament :  
 Élie eut un carrosse, et Jésus n'eut qu'un âne.

CCCXXXVIII. — SUR LE MARIAGE DE M. LE MARQUIS  
 DE VILLETTE.

(1777.)

Il est vrai que le dieu d'amour,  
 Fatigué du plaisir volage,  
 Loin de la ville et de la cour,  
 Dans nos champs a fait un voyage.  
 Je l'ai vu, ce dieu séducteur :  
 Il courait après le bonheur,  
 Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCCXXXIX. — A M. PIGALLE, SCULPTEUR,

Chargé par le roi de faire les statues du maréchal de Saxe et de Voltaire

Le roi connaît votre talent :  
 Dans le petit et dans le grand  
 Vous produisez œuvre parfaite :  
 Aujourd'hui, contraste nouveau,  
 Il veut que votre heureux ciseau  
 Du héros descende au trompette.

## CCCXL. — A MME DU DEFFAND,

Pour s'excuser de ne pouvoir aller avec elle voir l'opéra de *Roland*.

(FÉVRIER 1778.)

De ce Roland que l'on nous vante  
Je ne puis avec vous aller, ô Du Deffand,  
Savouer la musique et douce et ravissante !  
Si Tronchin le permet, Quinault me le défend<sup>1</sup>.

CCCXLI. — A MME HÉBERT<sup>2</sup>.

(1778.)

Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé;  
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.  
Si vous m'avez deux fois sauvé,  
Grâce ne vous soit point rendue;  
Vous en faites autant pour la foule inconnue  
De cent mortels infortunés;  
Vos soins sont votre récompense :  
Doit-on de la reconnaissance  
Pour les plaisirs que vous prenez ?

## CCCXLII. — A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

Sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au  
Théâtre-Français.

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,  
D'un vieillard affaibli les efforts impuissants :  
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,  
Étaient nés dans votre domaine.  
On sait que de son bien tout mortel est jaloux ;  
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne :  
Le Parnasse n'a vu que vous  
Qui sût partager sa couronne.

## CCCXLIII. — A M. GRÉTRY,

Sur son opéra du *Jugement de Midas*, représenté sans succès devant  
une nombreuse assemblée de grands seigneurs, et très-applaudi  
quelques jours après sur le théâtre de Paris.

La cour a dénigré tes chants,  
Dont Paris a dit des merveilles.

1. Marmontel avait retouché l'opéra de Quinault. (Ép.)

2. Cette dame avait conseillé à Voltaire de prendre de la purée de fèves, à cause de son crachement de sang, et lui avait indiqué un remède contre une fluxion sur les yeux. (Ép.)

Hélas! les oreilles des grands  
Sont souvent de grandes oreilles.

## CCCXLIV. — ÉPITAPHE DE M. JAYEZ,

MINISTRE DE L'ÉVANGILE A NOYON,

Demandée par sa veuve à Voltaire.

(1778.)

Sans superstition ministre des autels,  
Il fut plus citoyen que prêtre :  
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,  
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

## CCCXLV. — ADIEUX A LA VIE.

(1778.)

Adieu; je vais dans ce pays  
D'où ne revint point feu mon père .  
Pour jamais adieu, mes amis,  
Qui ne me regretterez guère.  
Vous en rirez, mes ennemis;  
C'est le *requiem* ordinaire.  
Vous en tâterez quelque jour;  
Et lorsqu'aux ténébreux rivages  
Vous irez trouver vos ouvrages,  
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde  
Chaque homme a joué son rôle ,  
En partant il est à la ronde  
Reconduit à coups de sifflet.  
Dans leur dernière maladie  
J'ai vu des gens de tous états,  
Vieux évêques, vieux magistrats,  
Vieux courtisans à l'agonie :  
Vainement en cérémonie  
Avec sa clochette arrivait  
L'attirail de la sacristie;  
Le curé vainement oignait  
Notre vieille âme à sa sortie;  
Le public malin s'en moquait;  
La satire un moment parlait  
Des ridicules de sa vie;  
Puis à jamais on l'oubliait;  
Ainsi la farce était finie.  
Le purgatoire ou le néant  
Terminait cette comédie.

Petits papillons d'un moment,  
Invisibles marionnettes,  
Qui volez si rapidement  
De Polichinelle au néant,  
Dites-moi donc ce que vous êtes.  
Au terme où je suis parvenu,  
Quel mortel est le moins à plaindre ?  
C'est celui qui ne sait rien craindre,  
Qui vit et qui meurt inconnu.

COMMENCEMENT DU XVI<sup>e</sup> LIVRE DE L'ILIADÉ<sup>1</sup>.

*Traduction littérale de la rapsodie<sup>2</sup> de l'Iliade intitulée :*  
PATROCLÉE.

C'est ainsi qu'ils combattaient autour des vaisseaux garnis de bancs de rameurs. Mais Patrocle était auprès d'Achille pasteur des peuples, pleurant à chaudes larmes, comme une fontaine noire qui, du haut d'un rocher, répand son eau noire. Le divin Achille, puissant des pieds, eut pitié de lui ; et élevant la voix avec des paroles qui avaient des ailes, lui dit : « Patrocle, pourquoi pleures-tu comme une petite fille qui, courant avec sa mère, la prie de la prendre entre ses bras, la retient par sa robe, tandis que sa mère se hâte de marcher, et qui la regarde en pleurant, jusqu'à ce que la mère l'ait mise dans ses bras ? Semblable à elle, ô Patrocle, tu répands des larmes molles ! Apportes-tu des nouvelles aux Myrmidons ou à moi-même ? As-tu écouté quelque messager de Phthie ? Ils disent pourtant que Ménésthée ton père, fils d'Actor, est vivant, et qu'Éacide Pélée est parmi les Myrmidons. Certes, s'ils étaient morts, nous nous attristerions. Pleures-tu pour les Grecs, parce qu'on les tue vers leurs vaisseaux creux, à cause de leur injustice ? Parle, ne me cache rien ; nous ne sommes que nous deux. »

Tu soupiras alors profondément, ô Patrocle, bon écuyer ! tu lui dis : « O Achille, fils de Pélée, le plus vaillant des Grecs ! une douleur cruelle oppresse les Grecs ; car tous ceux qui étaient les plus forts sont couchés dans leurs vaisseaux, blessés de loin et de près ; le fort Diomède, fils de Tydée, a été blessé de loin ; et Ulysse, fameux par sa lance, a été blessé de près ; et Eurypyle l'est à la cuisse par une flèche. Les médecins sont occupés à leur préparer des médicaments et à guérir leurs blessures.

1. Ce fragment de traduction en prose, et la traduction en vers qui le suit, sont de Voltaire. Le marquis de Villette, après la mort de Voltaire, se les appropriés, les envoya au concours pour le prix de poésie à l'Académie française, où ils ne furent pas couronnés, et les publia sous son nom. (En.)

2. C'est le titre qui fut donné à l'Iliade dans toutes les anciennes éditions,



« Mais vous êtes inexorable, ô Achille ! Dieu me préserve de ressentir jamais une colère comme la vôtre ! Vous êtes fort pour le mal. Qui secourrez-vous donc dorénavant, si vous n'avez pas pitié des Grecs, et si vous les abandonnez à leur ruine ? Non, Pélée, le dompteur de chevaux, n'était point votre père, ni Thétis votre mère ; mais les flots bleus de la mer et les rochers escarpés vous ont engendré ; car votre âme est cruelle.

« Mais si vous craignez quelques prédications, et si votre vénérable mère vous a dit quelque chose de la part de Jupiter, prêtez-moi du moins au plus vite les troupes de vos Myrmidons : je pourrai servir de lumière et de secours aux Grecs. Mettez aussi vos armes sur mes épaules, afin que je m'arme. Peut-être en me prenant pour vous, à cause de la ressemblance, les Troyens renonceront à la bataille, et les enfants de la Grèce respireront devant Mars. Ils sont accablés actuellement : ils reprendront haleine ; nous repousserons facilement les ennemis fatigués ; nous leur ferons regagner la ville loin de nos navires et de nos tentes. »

C'est ainsi qu'il parla en suppliant, et c'était avec beaucoup d'imprudence ; car il demandait une mort fatale. Achille au pied léger lui répondit avec de profonds soupirs : « Hélas ! illustre Patrocle, que m'as-tu dit ? je ne crains point les prédications. Ma respectable mère ne m'en a jamais fait de la part de Jupiter : mais une douleur cruelle occupe mon âme. Un homme dont je suis l'égal m'a voulu priver de mon partage, parce qu'il est plus puissant que moi ; il m'a ravi le prix que j'avais gagné : cette injure tourmente mon esprit.

« Cette fille que les Grecs m'avaient donnée pour ma récompense, et que j'avais méritée avec ma lance en renversant une ville très-forte, Agamemnon, fils d'Atrée, l'a ravie de mes mains, et m'a traité comme un homme sans honneur. Mais cet outrage est fait, n'en parlons plus. Il ne faut pas que la colère soit toujours dans le cœur. J'avais résolu de ne vaincre mon ressentiment que quand les ennemis et le danger seraient venus jusqu'à mes vaisseaux. Endosse mes armes brillantes sur tes épaules, et conduis mes belliqueux Myrmidons au combat : car une nuée de Troyens environne les vaisseaux ; le danger augmente ; notre flotte est enfermée sur le bord de la mer dans un espace fort étroit, et la ville entière de Troie fond sur nous, pleine de confiance ; car les Troyens ne voient pas encore mon casque resplendissant ; ils auraient bientôt couvert nos fossés de leurs cadavres, si le roi Agamemnon avait été plus doux envers moi ; mais à présent ils assiègent notre armée enfermée.

« La lance de Diomède, fils de Tydée, ne peut écarter la mort qui fond sur les Grecs. Je n'ai point entendu la voix du fils d'Atrée mon ennemi ; mais j'ai entendu la voix tonnante d'Hector, qui exhorte les Troyens ; ils répondent par des frémisse-

ments guerriers. Les vainqueurs sont dans tout notre camp. Mais qu'ainsi ne soit; Patrocle, va chasser au loin cette peste; attaque-les vaillamment; qu'ils ne portent point la flamme dans nos vaisseaux; qu'ils ne nous privent point d'un doux retour. Fais périr tous les Troyens, mais abstiens-toi d'attaquer Hector. Obéis à ma remontrance; qu'elle soit présente à ton esprit : conserve-moi le grand honneur et la gloire que j'attends de tous les Grecs; qu'ils me rendent la belle fille qu'on m'a enlevée, et qu'ils me fassent de riches présents.

« Dès que tu auras repoussé les ennemis des vaisseaux, reviens à moi, si tu veux que le tonnant mari de Junon te donne de la gloire. Ne cède point à l'ambition de combattre sans moi contre les belliqueux Troyens; car tu m'exposerais à la honte. Ne te laisse point emporter à la chaleur du combat, en tuant les Troyens jusqu'aux murs d'Ilion, de peur que quelque dieu ne descende de l'éternel Olympe; car Apollon, qui tire de très-loin, protège Troie. Reviens dès que tu auras mis en sûreté les vaisseaux. Laisse aller les Troyens dans la campagne. Plût à Dieu que le père Jupiter, et Minerve, et Apollon, nous livrassent tous les Troyens! qu'aucun n'évitât la mort, et qu'aucun des Grecs n'échappât! que nous évitassions la mort nous deux seuls. et que nous pussions tous deux seuls renverser les murs sacrés de Troie! »

C'est ainsi qu'Achille et Patrocle parlaient ensemble. Ajax cependant ne pouvait plus résister. Il était accablé de traits. Les décrets de Jupiter et les illustres archers troyens l'oppressaient. Son casque brillant rendait un son terrible autour de ses tempes; car il était frappé sans cesse sur les clous très-bien arrangés de son casque. Il repoussait les traits ennemis de l'épaule gauche, tenant toujours d'une main ferme son bouclier; et les Troyens, qui le pressaient, ne pouvaient, à coups de javelots, le faire remuer de sa place. Il haletait; la sueur coulait de tous ses membres, il ne pouvait plus respirer : mal sur mal fondait sur lui.

Dites-moi à présent, muses, habitantes des maisons de l'Olympe, comment le feu prit d'abord aux vaisseaux des Grecs.

Hector, qui était tout auprès, frappa avec sa grande épée la lance de bois de frêne (la lance d'Ajax), et la coupa juste à l'endroit par lequel le bois tenait à la hampe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement sa pique mutilée. La hampe d'airain était tombée à terre loin de lui, en retentissant.

Ajax, d'un esprit éclairé, reconnut l'ouvrage des dieux; et comme Jupiter, foudroyant d'en haut, renversait tous les desseins des Grecs dans la bataille, et discernait la victoire aux Troyens, il se retira donc de la mêlée; et les Troyens jetèrent de tous côtés des feux sur les vaisseaux agiles; et la flamme inextinguible s'étendit soudain partout, car le feu environna la poupe.

Alors Achille, s'étant frappé les cuisses, parla ainsi : « Hâte-toi, illustre Patrocle, dompteur de chevaux; car je vois sur les vaisseaux l'impétuosité d'un feu ennemi : crains que les flammes ne les embrasent tous, et qu'il n'y ait plus ensuite moyen de s'enfuir. Prends les armes incessamment; et moi j'assemblerai les troupes. »

Il parla ainsi, et Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ses belles jambes. Ensuite il attachait autour de sa poitrine la cuirasse du prompt Achille, peinte de couleurs diverses, et semée d'étoiles. Il pendit à ses épaules l'épée d'airain enrichie de clous d'argent, et le bouclier vaste et solide. Il mit sur sa forte tête le casque bien battu, dont l'aigrette était de crins de cheval; et une crête terrible flottait au-dessus d'eux. Il mit dans ses mains deux forts javelots carrés, propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille, grande, pesante, forte, qu'aucun autre des Grecs ne put manier, et que le seul Achille sut lancer. C'était un bois de frêne péliaque, que Chiron avait donné à Pélée, père d'Achille, coupé sur le haut du mont Pélion, pour donner un jour la mort aux héros.

Il ordonne à Automédon d'atteler sur-le-champ les chevaux. Il honorait Automédon, après Achille, comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis; car il était fidèle et attentif dans la bataille à soutenir les efforts menaçants des ennemis. Automédon lui amena donc sous le joug Xante et Balie, chevaux impétueux qui égalaient les vents à la course. La harpie Podarge les avait conçus du vent Zéphyre, un jour qu'elle paissait dans un pré sur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illustre Pédase. Achille avait pris ce cheval au sac de la ville d'Eétion. Ce Pédase, quoique mortel, allait fort bien avec les chevaux immortels.

Achille fit prendre les armes à ses Myrmidons, allant par toutes les tentes avec des armes. Ils étaient comme des loups, dévorant de la chair crue, exerçant une grande force dans leurs entrailles, qui déchirent et mangent dans les montagnes un cerf aux grandes andouillées, après l'avoir tué. Leur mâchoire est toute rouge de sang; et ils s'en vont en troupe, d'une fontaine aux eaux noires, boire à petites gorgées la superficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeleaux de sang. Leur poitrine est intrépide, et leur large ventre est tendu fortement.

C'est ainsi que les chefs des Myrmidons, et les princes, accompagnaient le courageux serviteur d'Achille au pied léger; et ils allaient d'un grand courage. Achille était au milieu d'eux, semblable à Mars, les exhortant, eux, et leurs chevaux, et leurs boucliers<sup>1</sup>.

1. Ce sont là les 167 vers sur lesquels l'Académie a voulu qu'on travaillât; si l'auteur a poussé son travail jusqu'au 217<sup>e</sup> vers, ce n'est que pour parvenir au moment où Patrocle va combattre.

TRADUCTION LIBRE<sup>1</sup>.

Tandis que les héros défenseurs du Scamandre  
 Mettaient la Grèce en fuite et ses vaisseaux en cendre,  
 Patrocle aux pieds d'Achille apportait ses douleurs.  
 Ses yeux étaient baignés de deux ruisseaux de pleurs;  
 Il éclate en sanglots. Le fils de la déesse  
 D'un regard dédaigneux contemple sa faiblesse;  
 Mais dans son fier courroux respectant l'amitié,  
 Indigné de ses pleurs, attendri de pitié :  
 « Quoi ! c'est l'ami d'Achille ! il m'apporte des larmes  
 N'est-il qu'un faible enfant dont la mère en alarmes,  
 En pleurant avec lui, le serre entre ses bras ?  
 Est-ce avec des sanglots qu'on revient des combats ?  
 Qui peux-tu regretter ? Tes parents ni mon père  
 N'ont point de leurs vieux ans terminé la carrière.  
 Alors, certes, alors ma juste pitié  
 Egalerait du moins ta sensibilité.  
 Qui pleures-tu ? dis-moi : des Grecs qui me trahissent,  
 Qui n'ont pas su combattre, et que les dieux punissent;  
 Les esclaves d'un roi qui m'a persécuté ?  
 Va, s'ils sont malheureux, ils l'ont bien mérité. »  
 Patrocle lui répond d'une voix lamentable :

1. L'Académie française avait, en 1777, proposé, pour sujet du prix de poésie pour 1778, la traduction en vers du seizième livre de l'*Illiade*. Voici ce qu'on lit dans la *Correspondance* de La Harpe, tome II, p. 273 :  
 « Une anecdote très-remarquable, et dont j'ai la certitude, c'est que M. de Voltaire avait envoyé au concours une pièce sous le nom du marquis de Villette. Cette pièce s'est trouvée la cinquième du concours, et a été jugée très-faible, quoique facile. On n'en sera pas étonné si on fait réflexion que le talent de la haute poésie demande une force qui n'est pas celle de quatre-vingt-quatre ans. Mais quelle étrange avidité de gloire de venir à cet âge disputer le prix de l'Académie aux jeunes poètes ! Ce trait, peut-être unique, peint bien le caractère de cet homme, en qui tout a été un excès, et surtout l'amour de la gloire. Dépouillé de ce secret, que m'avait confié le marquis de Villette, et qui aujourd'hui n'en est plus un, j'observais avec curiosité, je l'avoue, l'effet que produirait la pièce de Voltaire sur des juges qui n'en connaîtraient pas l'auteur : elle ne fit aucune sensation. A peine y vit-on un beau vers, et on eut peine à aller jusqu'à la fin. Elle n'aurait pas même obtenu une mention, si je n'avais, en opinant, ramené mes confrères à mon avis, et si je ne leur eusse représenté qu'elle était écrite du moins assez purement, mérite que l'Académie doit toujours encourager. Mais je me disais à moi-même : « Si vous saviez quel homme vous jugez en ce moment ! si vous saviez que vous balancez à relire un ouvrage qui est de l'auteur de *Zaïre* et de la *Henriade* ! » Voilà ce que je pensais intérieurement, et je plaignais le sort de l'humanité qui méconnaît sa faiblesse, et le sort du génie qui s'avilit. »

Le point le plus important du récit de La Harpe se trouve confirmé par une note de Wagnière, secrétaire de Voltaire.

L'Académie française ne donna point de prix ; on le réserva pour augmenter la valeur de celui de l'année suivante, et dont le sujet était l'éloge de Voltaire. (*Note de M. Beuchot.*)

« Grand et cruel Achille, Achille inexorable !  
 Malheur à qui serait, dans ce mortel effroi,  
 Dans ce malheur public, aussi ferme que toi !  
 La mort est sur nos pas : Diomède, Eurypyle,  
 Ulysse, sont blessés, et tu restes tranquille !  
 Le sang du puissant roi qui t'osait outrager,  
 Le sang d'Agamemnon coule pour te venger.  
 Crois-moi, voilà le temps où les grands cœurs pardonnent.  
 A quels affreux loisirs tes chagrins s'abandonnent !  
 A perdre tes amis quels dieux t'ont animé ?  
 O ciel ! Hector triomphe ! Achille est désarmé !  
 Il voit d'un œil content la Grèce désolée... !  
 Non, tu n'es pas le fils du généreux Pélée ;  
 Non, la tendre Thétis n'a point formé ton cœur,  
 Ce cœur que j'implorais, et qui me fait horreur,  
 Qui dédaigne Patrocle et qui hait sa patrie.  
 Les autans déchaînés, les vagues en furie,  
 T'ont formé, t'ont vomé dans les antres affreux,  
 Pour être plus terrible et plus funeste qu'eux.  
 Pardonne, j'en dis trop : mais si vers cette rive  
 Ton éternel courroux tient ta valeur captive,  
 Ou si de nos devins quelque oracle menteur  
 Enchaîne ton courage et nous ôte un vengeur,  
 Souffre au moins qu'un ami puisse tenir ta place.  
 Prête-moi ton armure, et j'aurai ton audace.  
 Autour de nos vaisseaux Ajax combat encor,  
 Ton casque sur mon front fera trembler Hector ;  
 Et ton nom préparant un triomphe facile,  
 Les Troyens sont vaincus s'ils pensent voir Achille. »

C'est ainsi qu'il parlait : ainsi, par sa vertu,  
 Il ébranle un courroux de pitié combattu ;  
 Il l'assiège, il le presse. Ah ! malheureux, arrête ;  
 Hélas ! tu ne vois point ce que le ciel t'apprête :  
 Ta vertu te trompait ; tu courais au trépas.

Achille cependant ne le rebutait pas ;  
 Mais dans sa bonté même éclatait sa colère.  
 « Je méprise, dit-il, cette erreur populaire  
 Qui croit que l'avenir au prêtre est révélé,  
 Et qu'il nous faut mourir lorsque Delphe a parlé.  
 Je ne m'occupe point d'une chimère vaine ;  
 J'écoute mon dépit, je me livre à ma haine ;  
 Elle est juste, il suffit. Je n'ai point pardonné  
 A cet indigne roi par mes mains couronné,  
 A cet Atride ingrat, au rival que j'abhorre,  
 Qui m'ôta Briséis, et la retient encore,  
 Qui devant tous les Grecs osa m'humilier :  
 Non, jamais tant d'affronts ne pourront s'oublier.

« Mais enfin j'ai prescrit un terme à ma vengeance;  
 J'ai promis, si jamais, poursuivis, sans défense,  
 Les Argiens, tremblants aux bords du Ximoïs,  
 Fuyaient jusqu'aux vaisseaux par nous-mêmes conduits,  
 Qu'alors de ces vaincus j'aurais pitié peut-être;  
 Que je pourrais souffrir qu'on secourût leur maître;  
 Qu'on le couvrit de honte en conservant ses jours.  
 Ce temps est arrivé; va, marche à son secours.  
 Je vois d'Agamemnon la fuite avilissante;  
 D'Hector qui le poursuit j'entends la voix tonnante.  
 Il t'appelle à la gloire, arme-toi contre lui;  
 Et si le ciel vengeur te seconde aujourd'hui,  
 N'abuse point surtout du bonheur qu'il t'envoie;  
 Ne tente point les dieux, ne va point jusqu'à Troie :  
 Modère ta valeur; c'est assez d'écarter  
 Cet Hector insolent qui nous ose insulter;  
 C'est assez d'arracher aux flammes, au pillage,  
 Nos vaisseaux exposés sur cet affreux rivage.  
 Puissent ces fils de Tros, et ces Grecs odieux,  
 Ces communs ennemis, en horreur à mes yeux,  
 S'égorger l'un par l'autre et tomber nos victimes!  
 Que leur sang détestable efface enfin leurs crimes!  
 Qu'il ne reste que nous pour détruire à jamais  
 Les lieux qu'ils ont souillés d'opprobre et de forfaits ! »

Tandis que, d'une voix si terrible et si fière,  
 Achille à sa pitié mêlait tant de colère,  
 Ajax versait son sang. Ce fils de Télamon,  
 Défenseur de la Grèce et terreur d'Ilion,  
 Combattait une armée, Hector, et les dieux mêmes.  
 Sa force défailloit; ses périls sont extrêmes :  
 L'immense bouclier dont le poids le défend  
 Va bientôt échapper à son bras languissant.

O muse ! apprenez-moi, muse fière et sensible,  
 Qui gardez de nos maux la mémoire terrible,  
 Dites aux nations quel mortel ou quel dieu,  
 Lançant avec la mort et le fer et le feu,  
 Sur les vaisseaux des Grecs apporta l'incendie.

C'est le fils de Priam; c'est cette main hardie  
 Qui, d'un glaive tranchant, fit tomber en éclats  
 La lance dont Ajax armait encor son bras  
 Apollon dirigeait un coup si redoutable.  
 Ajax périra-t-il sous le dieu qui l'accable ?  
 Il a trop reconnu qu'il ne peut résister  
 A ce dieu qui s'obstine à le persécuter;  
 Il pâlit, il succombe, il cède, il se retire.

Les Troyens acharnés, que son absence attire,  
 Lancent sur les vaisseaux des brandons allumés.

Quelles voiles, quels bois, sont déjà consumés ?  
 C'est le vaisseau d'Ajâx : il périt à sa vue ;  
 La flamme en tourbillons monte et fuit dans la nue.  
 Achille en est témoin ; il se frappe les flancs ;  
 Il s'écrie : « Arme-toi, cher Patrocle, il est temps ;  
 Va combattre et sauver la flotte menacée. »

De Patrocle déjà la valeur empressée  
 Du bouclier-d'Achille avait chargé son bras ;  
 Il essayait sa lance, et ne s'en servit pas :  
 Le seul fils de Thétis en pouvait faire usage.  
 Mais il saisit le glaive, instrument du carnage,  
 Dont l'argent le plus pur est le simple ornement.  
 Il a couvert son front du casque étincelant  
 Dont le flottant panache inspirait l'épouvante ;  
 Sa poitrine soutient la cuirasse pesante ;  
 Deux puissants javelots brillaient entre ses mains,  
 Tout prêts à se plonger dans le sang des humains.

Le brave Automédon, digne écuyer d'Achille,  
 Déjà d'une main prompte, et ferme autant qu'habile,  
 Attelait du héros les coursiers écumants,  
 Des amours du Zéphyre impétueux enfants ;  
 Ils prouvent leur naissance, et leur course légère  
 Dans les champs des combats a devancé leur père.  
 Patrocle impatient sur le char est monté.

Enfin, maître de soi, quoique encore irrité,  
 A ses Thessaliens Achille se présente.  
 Sur cinquante vaisseaux aux rivages du Xante  
 Il les avait conduits pour venger Ménélas :  
 Trop longtemps en ces lieux il enchaîna leurs bras.

Cinq héros commandaient leur troupe partagée.  
 Sous le fier Ménésthus la première est rangée ;  
 Ménésthus est le fils d'un des dieux ignorés  
 Qu'aux champs thessaliens le temps a consacrés,  
 Et qui sut captiver la belle Polydore.  
 La seconde phalange est sous les lois d'Eudore,  
 Héros que Polymèle, hélas ! a mis au jour  
 Quand le flatteur Mercure eut trompé son amour.  
 Phénix, de qui la Grèce a vanté la prudence,  
 Qui du fils de Pélée a gouverné l'enfance,  
 Conduisait aux combats un autre bataillon.  
 Les derniers ont suivi Pisandre, Alcimédon,  
 Alcimédon, parent du dangereux Ulysse.

Non loin de ses vaisseaux, dans une vaste lice,  
 Achille les rassemble, et leur parle en ces mots :  
 « Assez et trop longtemps mon funeste repos,  
 Braves Thessaliens, excita vos murmures.  
 Du fier Agamemnon l'outrage et les injures,

Mes affronts, mes malheurs, ne vous ont point touchés;  
 Ma vengeance est un droit que vous me reprochez.  
 Vous me disiez toujours : « Impitoyable Achille,  
 « Jusqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile ?  
 « Aux vallons de Tempé renvoyez vos soldats,  
 « Si votre dureté les tient loin des combats,  
 « Si vous leur défendez de servir la patrie. »  
 Eh bien ! vous le voulez ? j'entends la voix qui crie :  
 « Aux armes ! aux assauts ! aux périls ! à la mort ! »  
 Vous l'emportez : marchez ; je me rends sans effort.  
 Marchez avec Patrocle, et laissez votre maître  
 Dévorer ses chagrins, qu'il combattra peut-être :  
 Ma main ne peut servir l'indigne roi des rois. »  
 Ses guerriers cependant se pressent à sa voix ;  
 Tout obstiné qu'il est, lui-même il les arrange.  
 En bataillons serrés il unit sa phalange ;  
 Les soldats aux soldats paraissent s'appuyer ;  
 Le bouclier d'airain se joint au bouclier ;  
 Le casque joint le casque ; une forêt mouvante  
 De panaches brillants porte au loin l'épouvante.  
 Tel d'un vaste palais l'habile ordonnateur  
 Par des marbres épais en soutient la hauteur,  
 Les unit l'un à l'autre ; et le superbe faite  
 S'élève inaccessible aux coups de la tempête.

---

## VERS LATINS.

---

### I. — INSCRIPTION

GRAVÉE SUR UNE PORTE DU CHATEAU DE CIRÉY.

(1736.)

Hæc ingens incepta domus fit parva ; sed ævum  
 Degitur hic felix et bene, magna sat est.

### II. — AUTRE,

GRAVÉE AUSSI A CIRÉY.

Hic virtutis amans, vulgi contemptor et aulæ,  
 Cultor amicitiae vates latet abditus agro.



## III. — VERS SUR LE FEU.

(1738.)

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,  
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

## IV. — VERS

POUR LE PORTRAIT DU PAPE BENOÎT XIV.

(1745.)

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,  
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

## V. — AU CARDINAL QUIRINI.

(1745.)

Sic veneranda suis plaudebat Roma Quirinis,  
Laus antiqua redit, Romaque surgit adhuc;  
Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis :  
Plus mulcere orbem quam domuisse fuit.

## VI. — A M. AMMAN,

SECRÉTAIRE DE M. L'AMBASSADEUR DE NAPLES A PARIS, QUI AVAIT ADRESSÉ  
DE JOLIS VERS LATINS A M. DE VOLTAIRE.

(1746.)

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas.  
Concedisque tua decerptas fronte coronas.  
Carminibus nostram petis ad certamina musam :  
O utinam videar tibi respondere paratus !  
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore  
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,  
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,  
Te miror, victus; non invidus, arma repono.

## VII. — INSCRIPTION

PROPOSÉE POUR L'ÉCOLE DE CHIRURGIE.

Arte manus regitur, genius præluet utrique.

## VIII. — VERS POUR LE PORTRAIT DE\*\*\*.

Musarum amicus, judex, patronus fuit.

**VERS ANGLAIS.**

---

**I. — TO LAURA HARLEY.**

(1727.)

Laura, would you know the passion  
You have kindled in my breast?  
Trifling is the inclination  
That by words can be express'd.  
In my silence see the lover;  
True love is by silence known :  
In my eyes you 'll best discover  
All the power of your own.

**II. — SUR LES ANGLAIS.**

Capricious, proud, the same axe avails  
To chop off monarchs' heads or horses' tails.

**FIN DU SIXIÈME VOLUME.**

# TABLE.

## POÈMES.

(SUITE.)

	Pages.
La Guerre civile de Genève, ou les Amours de Robert Covelle, poème héroïque, avec des notes instructives (1768). — Avertissement des éditeurs de Kehl.....	1
Prologue.....	2
Premier postscript.....	4
Second postscript.....	4
Troisième postscript.....	5
Chant I.....	5
Chant II.....	12
Chant III.....	19
Chant IV.....	25
Chant V.....	30
Épilogue.....	35
Jean qui pleure et qui rit (1772).....	38
Le Temple du Goût (1734). — A M. Cideville.....	39
Lettre à M. Cideville sur le Temple du Goût.....	40
Variantes.....	66
Voyage à Berlin. — A Mme Denis.....	84

## ODES.

I.	Sur sainte Geneviève. Imitation d'une ode latine par le R. P. Lejai (1709).....	89
II.	Sur le Vœu de Louis XIII (1712).....	91
III.	Sur les Malheurs du temps (1713).....	94
IV.	Le vrai Dieu.....	96
V.	La Chambre de justice, établie au commencement de la régence, en 1715.....	99
VI.	A M. le duc de Richelieu. Sur l'Ingratitude (1736).....	101
VII.	Sur le Fanatisme.....	104
	Notes et variantes.....	104
VIII.	A MM. de l'Académie des Sciences, qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude.....	107
IX.	Sur la Paix de 1736.....	110
X.	Au roi de Prusse. Sur son avènement au trône (1740)...	113
XI.	Sur la mort de l'empereur Charles VI (1740).....	115
XII.	A la reine de Hongrie Marie-Thérèse d'Autriche (1742)...	116
XIII.	La Clémence de Louis XIV et de Louis XV dans la victoire.	118
XIV.	La Félicité des temps, ou l'Éloge de la France (1746)...	120
XV.	Sur la mort de S. A. S. Mme la princesse de Bareith (1759).	123
	Note de M. Morza sur l'ode précédente.....	127
XVI.	A la Vérité.....	136
XVII.	Galimatias pindarique sur un carrousel donné par l'impératrice de Russie (1766).....	139
XVIII.	Sur la Guerre des Russes contre les Turcs, en 1768....	140

	Pages.
XIX. Ode pindarique, à propos de la guerre présente en Grèce.....	142
XX. L'anniversaire de la Saint-Barthélemy pour l'année 1772.....	144
XXI. Sur le Passé et le Futur. Juin 1775.....	145

## STANCES.

I.	Stances sur les poètes épiques. A Mme la marquise du Châtelet.....	148
II.	A M. de Forcalquier.....	148
III.	Au même, au nom de Mme la marquise du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.....	149
IV.	A Mgr le prince de Conti. Pour un neveu du P. Sarrasin, jésuite.....	149
V.	Au président Hénault, en lui envoyant le manuscrit de <i>Méropé</i> .....	150
VI.	Au roi de Prusse. Sur M. Hony, marchand de vin....	151
VII.	Au même.....	152
VIII.	A Mme du Châtelet (1741).....	152
IX.	A M. Van-Haren, député des États-Généraux (1743)...	153
X.	A Frédéric, roi de Prusse, pour en obtenir la grâce d'un Français détenu depuis longtemps dans les prisons de Spandau (1743).....	154
XI.	A Mme la marquise de Pompadour.....	154
XII.	Stances irrégulières. A. S. A. R. la princesse Ulrique de Prusse, sœur de Frédéric le Grand.....	155
XIII.	A Mme du Bocage (1744).....	156
XIV.	Sur le Louvre (1749).....	157
XV.	Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne.	157
XVI.	Au roi de Prusse.....	158
XVII.	Au même (1751).....	158
XVIII.	Au même (1751).....	158
XIX.	Au même (1751).....	159
XX.	Au même (1751).....	160
XXI.	Au même (1751).....	161
XXII.	Au même, qui l'avait invité à dîner (1752).....	161
XXIII.	A Mme Denis.....	161
XXIV.	Les Tortis (1757).....	162
XXV.	A M. le chevalier de Boufflers, qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée <i>Le Cœur</i> .....	163
XXVI.	A M. Deodati de Tovazzi.....	163
XXVII.	A M. Blin de Saintmore (1761).....	164
XXVIII.	A l'impératrice de Russie Catherine II, à l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769.....	164
XXIX.	A Mme la duchesse de Choiseul, sur la fondation de Versoy (1769).....	165
XXX.	A M. Saurin, de l'Académie française, sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur à l'ordre de saint François, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines (1770)...	166
XXXI.	A Mme Necker.....	167
XXXII.	A M. Harnischmémé (1770).....	167

	Pages.
XXXIII. A M. De <sup>***</sup> , en réponse à des vers que la Société de Bordeaux lui avait envoyés.....	468
XXXIV. A Mme Lullin, de Genève.....	468
XXXV. Les désagréments de la vieillesse.....	469
XXXVI. Au roi de Prusse, sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par sa majesté, en janvier 1776.....	470
XXXVII. Stances sur l'alliance renouvelée entre la France et les cantons helvétiques, jurée dans l'église de Solcure, le 15 août 1777.....	470
XXXVIII. Stances ou Quatrains, pour tenir lieu de ceux de Plébrac, qui ont un peu vieilli.....	474

## ÉPIQUES.

I.	A Monseigneur, fils unique de Louis XIV (1706 ou 1707).....	474
II.	A Mme la comtesse de Fontaines, sur son roman de <i>La comtesse de Savoie</i> (1713).....	474
III.	A M. l'abbé Servien, prisonnier au château de Vincennes (1714).....	476
IV.	A Mme de Montbrun-Villefranche (1714).....	476
V.	A M. le prince de Vendôme, grand prieur de France (1715).....	479
VI.	A M. l'abbé de <sup>***</sup> , qui pleurait la mort de sa maîtresse (1715).....	481
VII.	A une dame un peu mondaine et trop dévote (1715).....	482
VIII.	A M. le duc d'Artemberg.....	483
IX.	A M. le prince Eugène (1716).....	484
X.	A Mme de Gondrin, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire (1716).....	488
XI.	A Mme de <sup>***</sup> (1716).....	487
XII.	A Samuel Bernard, au nom de Mme de Fontaine-Martel.....	488
XIII.	A Mme de G <sup>***</sup> (1716).....	489
XIV.	A M. le duc d'Orléans, régent (1716).....	490
XV.	A S. A. R. Mgr le prince de Conti (1718).....	493
XVI.	A M. de La Faluère de Genonville, conseiller au parlement, et ami intime de l'auteur. Sur une maladie (1719).....	494
XVII.	Au roi d'Angleterre, George I <sup>er</sup> , en lui envoyant la tragédie d' <i>OEdipe</i> (1719).....	498
XVIII.	A Mme la maréchale de Villars (1719).....	498
XIX.	A M. le duc de Sully (1720).....	497
XX.	A M. le maréchal de Villars (1724).....	499
XXI.	Au cardinal Dubois (1724).....	500
XXII.	A M. le duc de La Feuillade (1722).....	501
XXIII.	A Mme de <sup>***</sup> .....	502
XXIV.	A M. de Gervasi, médecin.....	503
XXV.	A la reine, en lui envoyant la tragédie de <i>Mariamne</i> (1725).....	504
XXVI.	A M. Pallu, conseiller d'État.....	505
XXVII.	A Mlle Le Couvreur.....	505
XXVIII.	A M. Pallu.....	506

	Pages.
XXIX.	Aux mânes de M. de Genonville (1729)..... 206
XXX.	A M. de Formont, en lui envoyant les OEuvres de Descartes et de Malebranche..... 209
XXXI.	A M. de Cideville (1731)..... 210
XXXII.	Épître connue sous les noms des Vous et des Tu.... 211
XXXIII.	A M. le comte de Tressan..... 212
XXXIV.	A Mlle de Lubert, qu'on appelait Muse et Grâce (1732). 213
XXXV.	A une dame, ou soi-disant telle (1732)..... 214
XXXVI.	A Mme de Fontaine-Martel (1732)..... 216
XXXVII.	A Mlle Gaussin, qui a représenté le rôle de Zaire avec beaucoup de succès (1732)..... 218
XXXVIII.	A Mme la marquise du Châtelet, sur sa liaison avec Maupertuis..... 219
XXXIX.	A M. Clément de Dreux..... 219
XL.	A Mme la marquise du Châtelet. Sur la Calomnie.... 220
XLI.	A Mlle de Guise, sur son mariage avec le duc de Ri- chelieu..... 224
XLII.	A M.***..... 225
XLIII.	A M. le comte de Tressan (1734)..... 226
XLIV.	A Uranie (1734)..... 227
XLV.	A Uranie (1734)..... 227
XLVI.	A Mme du Châtelet (1734)..... 228
XLVII.	A M. le comte Algarotti (1735)..... 229
XLVIII.	A M. de Saint-Lambert (1736)..... 230
XLIX.	A Mlle de Lubert..... 231
L.	A Mme la marquise du Châtelet..... 232
LI.	Au prince royal, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes..... 234
LII.	A Mlle de T.... de Rouen, qui avait écrit à l'auteur, conjointement avec M. de Cideville (1738)..... 237
LIII.	Au prince royal de Prusse (1738)..... 237
LIV.	Au même, au nom de Mme la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle faisait à Cirey (1738). 239
LV.	A M. Helvétius (1738)..... 240
LVI.	Au roi de Prusse, Frédéric le Grand, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avènement à la couronne (1740)..... 241
LVII.	A un ministre d'État. Sur l'encouragement des arts (1740)..... 243
LVIII.	Au roi de Prusse..... 245
LIX.	Au même (1741)..... 246
LX.	Au même (1742)..... 247
LXI.	Réponse aux premiers vers du marquis de Ximènes, du 31 décembre 1742 (1743)..... 248
LXII.	Au roi de Prusse. Fragment..... 248
LXIII.	Au même (1744)..... 249
LXIV.	Au même (1744)..... 252
LXV.	Au roi. Présentée à sa majesté, au camp devant Fri- bourg (1744)..... 254
LXVI.	Au roi de Prusse. Fragment..... 255
LXVII.	Au même..... 256
LXVIII.	Au même, qui avait adressé des vers à l'auteur sur des rimes redoublées (1745)..... 256

	Pages.
LXIX.	Au duc de Richelieu (1745)..... 257
LXX.	A M. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre (1747)..... 258
LXXI.	A S. A. S. Mme la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfeld (1747)..... 260
LXXII.	A M. le duc de Richelieu..... 262
LXXIII.	A M. le maréchal de Saxe, en lui envoyant les OEu- vres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)..... 263
LXXIV.	A Mme Denis, nièce de l'auteur. La Vie de Paris et de Versailles (1748)..... 264
LXXV.	A M. le président Hénault (1748)..... 268
LXXVI.	A M. le duc de Richelieu, à qui le sénat de Gènes avait érigé une statue (1748)..... 270
LXXVII.	A M. de Saint-Lambert (1749)..... 274
LXXVIII.	A M. Darget (1750)..... 273
LXXIX.	A M. Desmahis (1750)..... 273
LXXX.	A M. le cardinal Quirini (1751)..... 274
LXXXI.	A M. Darget (1751)..... 275
LXXXII.	Au roi de Prusse (1751)..... 276
LXXXIII.	Au même (1751)..... 276
LXXXIV.	Au même..... 277
LXXXV.	L'auteur arrivant dans sa terre près du lac de Ge- nève (1755)..... 278
LXXXVI.	A l'empereur François 1 <sup>er</sup> et l'impératrice, reine de Hongrie. Sur l'inauguration de l'université de Vienne (1756)..... 281
LXXXVII.	A M. le duc de Richelieu. Sur la conquête de Ma- hon (1756)..... 282
LXXXVIII.	A M. l'abbé de La Porte (1759)..... 283
LXXXIX.	A une jeune veuve..... 284
XC.	A M. le président Hénault, sur son ballet du <i>Temple des Chimères</i> , mis en musique par M. le duc de Nivernais, et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760..... 285
XCI.	A Daphné, célèbre actrice (1761)..... 285
XCH.	A Mme Denis. Sur l'Agriculture (1761)..... 288
XCH.	A Mme Élie de Beaumont, en réponse à une épitre en vers au sujet de Mlle Cornelle..... 292
XCIV.	Au duc de La Vallière, grand fauconnier de France (1761)..... 292
XCV.	A Mlle Clairon (1765)..... 293
XCVI.	A Henri IV. Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince pendant la maladie du dauphin (1766)..... 295
XCVII.	A M. le chevalier de Boufflers (1766)..... 296
XCVIII.	A M. François de Neufchâteau (1766)..... 297
XCIX.	A M. de Chabanon; qui, dans une pièce de vers, exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphy- sique pour la poésie (1766)..... 298

	Pages.
C. A Mme de Saint-Julien, née comtesse de la Tour-du-Pin.	298
CI. A Mme de Saint-Julien (1768).....	300
CH. A mon vaisseau (1768).....	301
CHH. A Boileau, ou mon testament (1769).....	302
CV. A l'auteur du livre des <i>Trois Imposteurs</i> (1769).....	306
CV. A M. de Saint-Lambert (1769).....	309
CVI. A M. de La Harpe (1769).....	311
CVII. A M. Pigal (1770).....	312
CVIII. Au roi de la Chine, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer (1771).....	313
CIX. Au roi de Danemark, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses États (1771).....	321
CX. A M. Dalember (1771).....	326
CXI. A l'impératrice de Russie, Catherine II (1774).....	332
CXII. Au roi de Suède, Gustave III (1774).....	335
CXIII. Benaldaki à Caramoufée, femme de Glafar le Barmécide (1774).....	336
CXIV. A Horace (1772).....	337
CXV. Au roi de Suède, Gustave III (1772).....	342
CXVI. A M. Marmontel (1773).....	343
CXVII. A M. Guys (1776).....	344
CXVIII. A un homme (1776).....	345
CXIX. A Mme Necker (1776).....	346
CXX. A M. le marquis de Villette (1777).....	347
CXXI. A M. le marquis de Villette, sur son mariage. Traduction d'une épître de Propertius à Tibulle, qui se mariait avec Délie (1777).....	348
CXXII. A M. le prince de Ligne sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.....	349
CXXIII. A M. le marquis de Villette. Les Adieux du vieillard (1778).....	349

## CONTES.

Préface des <i>Contes de Kehl</i> .....	351
L'Anti-Giton. A Mlle Lecouvreur (1774).....	352
Le Caducée, envoyé en 1716 à Mme de B.....	354
Le Coconage (1716).....	357
La Mule du pape (1733).....	358
Préface de Catherine Vadé, pour les contes de Guillaume Vadé (1784).....	360
Ce qui plaît aux dames.....	368
L'Éducation d'un prince.....	373
Gertrude, ou l'Éducation d'une fille.....	377
Les Trois Manières.....	380
Thélème et Macare.....	388
Azolan, ou le Bénédictin.....	391
L'Origine des métiers.....	393
La Bégueule, conte moral (1772).....	394
Les Finances (1776).....	399
Le Diamant, ou les Filles de Minée. A Mme Arnandine (1776).....	401
Sésostris.....	407
Le Songe creux.....	409



## SATIRES.

	Pages.
Le Bourbier (1714).....	404
La Crépinade.....	402
Le Mondain (1736).....	404
Avertissement des éditeurs de Kehl.....	414
Défense du Mondain, ou l'Apologie du luxe (1737).....	410
Lettre de M. Melon, ci-devant secrétaire du régent du royaume, à Mme la comtesse de Verrue, sur l'Apologie du luxe.....	410
Sur l'Usage de la vie. Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.....	423
Le pauvre Diable, ouvrage en vers aisés, de feu M. Vadé, mis en lumière par Catherine Vadé, sa cousine (1758).....	425
A maître Abraham Chaumeix.....	425
La Vanité (1760).....	437
Le Russe à Paris; petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris, au mois de mai 1760, par M. Van Alsthoef, secrétaire de l'ambassade russe.....	440
Dialogue d'un Parisien et d'un Russe.....	440
Les Chevaux et les Anes, ou Étrennes aux sois (1764).....	450
Éloge de l'Hypocrisie (1766).....	453
Le Marseillais et le Lion (1768), par M. de Saint-Didier, secré- taire perpétuel de l'académie de Marseille.....	455
Avertissement.....	455
Les Trois Empereurs en Sorbonne (1768).....	462
Avertissement des éditeurs de Kehl, sur <i>Les Deux Siècles</i> .....	462
Les Deux Siècles.....	468
Le Père Nicodème et Jeannot.....	471
Les Systèmes.....	474
Les Cabales (1772).....	484
La Tastique (1773).....	489
Dialogue de Pégase et du Vieillard (1774).....	495
Le Temps présent, par M. Joseph Laffichard, de plusieurs acadé- mies (1775).....	505

## POÉSIES MÊLÉES.

I.	A M. Duché.....	507
II.	Sur une tabatière confisquée.....	507
III.	Sur Néron.....	507
IV.	Le Loup moraliste.....	507
V.	Épithaphe.....	508
VI.	Épigramme (1712).....	509
VII.	Sur La Motte (1714).....	509
VIII.	Couplet à Mme Duclos (1714).....	509
IX.	Épigramme (1715).....	509
X.	Nuit blanche de Sully (1716).....	510
XI.	Sur M. le duc d'Orléans et Mme de Berry, sa fille (1716).....	511
XII.	A Mme la duchesse de Berry, fille du régent (1716).....	511
XIII.	Au régent (1716).....	511
XIV.	A M. l'abbé de Chanlon (1716).....	512
XV.	Sur M. de Fontenelle.....	512
XVI.	Au duc de Lorraine Léopold, et à Mme la duchesse son épouse, en leur présentant la tragédie d'Œdipe (1719).....	512

	Pages.
XVII. Épigramme (1719).....	512
XVIII. A Mlle Lecouvreur (1719).....	513
XIX. Sur la métaphysique de l'amour (1720).....	513
XX. Chanson (1720).....	513
XXI. Impromptu à Mlle de Charolois, peinte en habit de cordelier.....	513
XXII. A Mme de***, en lui envoyant les Œuvres mystiques de Fénelon.....	513
XXIII. A la même.....	514
XXIV. A M. le duc de Richelieu, sur sa réception à l'Académie. (Décembre 1720).....	514
XXV. A la marquise de Rupelmonde.....	514
XXVI. A Mme de***, vers 1722.....	514
XXVII. A M. Louis Racine (1722).....	515
XXVIII. Impromptu à M. le comte de Vindisgratz (1722).....	515
XXIX. Sur les fêtes grecques et romaines (1723).....	516
XXX. Impromptu à Mme la duchesse de Luxembourg, qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.....	516
XXXI. Les deux Amours. A Mme la marquise de Rupelmonde.....	516
XXXII. A Mme de Luxembourg, en lui envoyant la <i>Henriade</i> (1724).....	517
XXXIII. Sur un Christ habillé en jésuite (1724).....	517
XXXIV. Triolet à M. Titon du Tillet.....	517
XXXV. A Mme de***.....	517
XXXVI. Impromptu écrit sur un cahier de lettres de Mme la duchesse du Maine et de M. de La Motte-Houdard, qui avait perdu la vue.....	518
XXXVII. A Mlle***, qui avait promis un baiser à celui qui ferait les meilleurs vers pour sa fête.....	518
XXXVIII. Épigramme.....	518
XXXIX. A Mme la maréchale de Villars, en lui envoyant la <i>Henriade</i> .....	518
XL. Impromptu à la marquise de Crillon, à souper dans une petite maison de M. le duc de Richelieu.....	519
XLI. A M. l'abbé Couet, grand vicaire du cardinal de Noailles, en lui envoyant la tragédie de <i>Mariamne</i> (20 août 1725).....	519
XLII. A M. de La Faye (1729).....	519
XLIII. Inscription pour une statue de l'Amour dans les jardins de Maisons.....	519
XLIV. A M. de Cideville, écrit sur un exemplaire de la <i>Henriade</i> (1730).....	520
XLV. A Mme de Nointel.....	520
XLVI. Vers envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.....	520
XLVII. A Mme la marquise d'Ussé (1730).....	520
XLVIII. Chanson pour Mlle Gausson, le jour de sa fête, 25 août 1731.....	521
XLIX. Portrait de M. de La Faye.....	521
L. Épigramme sur l'abbé Terrasson (1734).....	521
LI. Réponse à M. de Formont.....	521
LII. A M. le maréchal de Richelieu, en lui envoyant plusieurs pièces détachées 1734.....	521

	Pages.
LIII. Sur l'estampe du R. P. Girard et de La Cadière....	522
LIV. Madrigal (Janvier 1732) .....	522
LV. Épigramme.....	523
LVI. Pour le portrait de Mlle Sallé.....	523
LVII. A Mlle Aissé, en lui envoyant du ratafia pour l'esto- mac (1732).....	523
LVIII. Impromptu écrit chez Mme du Deffand (1732).....	523
LIX. A Mme de Fontaine-Martel, en lui envoyant <i>le Temple de l'Amitié</i> (1733).....	523
LX. A M. Bernard.....	524
LXI. Épitaphe (1732).....	524
LXII. A Mlle de Guise, depuis duchesse de Richelieu, sœur de Mme de Bouillon.....	524
LXIII. A Mlle Delaunay (1732).....	524
LXIV. A la même.....	525
LXV. A la même.....	526
LXVI. A la même.....	527
LXVII. A la même.....	527
LXVIII. Épitaphe (1733).....	527
LXIX. A M. Linant (1733).....	527
LXX. Vers présentés à la reine, sur la seconde élection du roi Stanislas au trône de Pologne (1733).....	528
LXXI. A M. de Forcalquier, qui avait eu ses cheveux cou- pés par un boulet de canon au siège de Kehl (Oc- tobre 1733).....	528
LXXII. A M. Lefebvre, en réponse à des vers qu'il avait en- voyés à l'auteur.....	528
LXXIII. A Mlle de Guise, dans le temps qu'elle devait épou- ser M. le duc de Richelieu (1734).....	529
LXXIV. A M. de Corlon, qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guise, alors malade (1734)... ..	529
LXXV. A M. le duc de Guise, qui prêchait l'auteur à l'occa- sion des vers précédents (1734).....	529
LXXVI. A Mme la duchesse de Richelieu (1734).....	530
LXXVII. A Mme du Châtelet, en lui envoyant un traité de mé- taphysique.....	530
LXXVIII. A Mme la duchesse de Bouillon, qui vantait son por- trait fait par Clinchetet.....	530
LXXIX. A la même.....	530
LXXX. Contre les philosophes. Sur le souverain bien (1734). ..	530
LXXXI. A Mme la marquise du Châtelet, faisant une collation sur une montagne appelée Saint-Blaise, près de Monjeu (1734).....	531
LXXXII. A la même.....	531
LXXXIII. A la même.....	531
LXXXIV. A la même.....	531
LXXXV. A la même, qui soupait avec beaucoup de prêtres..	532
LXXXVI. A la même, lorsqu'elle apprenait l'algèbre.....	532
LXXXVII. Impromptu (1735).....	532
LXXXVIII. Vers écrits au bas d'une lettre de Mme du Châtelet à Mme de Champonin (1735).....	532
LXXXIX. Réponse à M. de Formont, au nom de Mme du Cha- telet (1735).....	533

	Pages.
XC.	A Mme de Flamarens, qui avait brulé son manchon, parce qu'il n'était plus à la mode..... 533
XCI.	A M. ***, qui était à l'armée d'Italie (1735)..... 534
XCH.	A Mme du Châtelet..... 534
XCIII.	A M. Grégoire, député du commerce de Marseille.... 534
XGIV.	Quatrain pour le portrait de Mlle Lecoeur..... 534
XCV.	Devise pour Mme du Châtelet..... 534
XCVI.	A Mme du Châtelet, en lui envoyant l' <i>Histoire de Charles XII</i> ..... 535
XCVII.	Épigramme..... 535
XCVIII.	A M. Clément, de Montpellier, qui avait adressé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poésie pour la physique..... 535
XCIX.	Épigramme..... 535
C.	Épigramme. (Janvier 1736)..... 536
CI.	Sur M. de La Condamine, qui était occupé de la mesure d'un degré du méridien au Pérou, lorsque Voltaire faisait <i>Alzire</i> (1736)..... 536
CH.	Sur le château de Cirey. (Février 1736)..... 536
CH.	A Mme du Châtelet, de Cirey, où il était pendant son exil, et où il lui avait écrit de Paris..... 536
CIV.	A Mlle Gaussein (1736)..... 537
CV.	A M. Pallu, intendant de Moulins (1736)..... 537
CVI.	A M. de La Chaussée, en réponse à son Épître à Cléo (1736)..... 537
CVII.	A M. de Verrière (1736)..... 537
CVIII.	Sonnet à M. le comte Algarotti (1736)..... 538
CIX.	Impromptu à M. Thieriot, qui s'était fait peindre la <i>Henriade</i> à la main (1736)..... 538
CX.	A M. de La Bruère, sur son opéra intitulé <i>les Voyages de l'Amour</i> (1736)..... 538
CXI.	A M. Bernard, auteur de <i>l'Art d'aimer</i> . Les trois Bernards..... 538
CXII.	Sixain..... 539
CXIII.	Invitation au même..... 539
CXIV.	A Mme Bassompierre, abbesse de Poussai..... 539
CXV.	Pour le portrait de Jean Bernoulli..... 539
CXVI.	Le portrait manqué. A Mme la marquise de B***..... 540
CXVII.	Vers mis au bas d'un portrait de Leibnitz..... 540
CXVIII.	Sur J. B. Rousseau (1736)..... 540
CXIX.	A Mme la marquise du Châtelet..... 540
CXX.	Épigramme..... 541
CXXI.	Réponse à M. de Linant..... 541
CXXII.	A Mme du Châtelet, à qui l'auteur avait envoyé une bague où son portrait était gravé..... 541
CXXIII.	Impromptu fait dans les jardins de Cirey, en se promenant au clair de la lune..... 542
CXXIV.	A Mme du Châtelet, en recevant son portrait..... 542
CXXV.	A Mme du Châtelet..... 542
CXXVI.	Pour le portrait de Mme la princesse de Talmont..... 542
CXXVII.	A Mme d'Argental, le jour de sainte Jeanne sa patronne..... 542
CXXVIII.	A M. Jordan, à Berlin (1738)..... 543

CXXX.	Épigramme sur l'abbé Desfontaines, qui se prononçait contre l'attraction (1738).....	543
CXXX.	L'abbé Desfontaines et le Ramoneur, ou le Ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte, par feu M. de La Faye (1738).....	543
CXXXI.	Vers écrits à la marge d'un manuscrit de Mme du Châtelet sur Newton.....	544
CXXXII.	A M..., Anglais, qui avait comparé l'auteur au soleil.	544
CXXXIII.	A Mme de Boufflers, en lui envoyant un exemplaire de la <i>Henriade</i> .....	544
CXXXIV.	A Mme la duchesse de La Vallière, au nom de Mme la duchesse de***, en lui envoyant une navette....	545
CXXXV.	A Mme du Boccage.....	545
CXXXVI.	Les Souhais, sonnet.....	545
CXXXVII.	A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.....	546
CXXXVIII.	Au roi de Prusse. Billet de congé (1740).....	546
CXXXIX.	L'épiphanie de 1741.....	546
CXL.	A M. de La Noue, auteur de <i>Mahomet II</i> , tragédie, en lui envoyant celle de <i>Mahomet le prophète</i> (1741).	546
CXLI.	Sur la banqueroute d'un nommé Michel, receveur général.....	547
CXLII.	Vers gravés au bas d'un portrait de Maupertuis (1741).	547
CXLIII.	Sur les disputes en métaphysique (1741).....	547
CXLIV.	A M. Maurice de Claris, qui avait envoyé à l'auteur un poème sur la grâce (1741).....	547
CXLV.	Sur le mariage du fils du doge de Venise avec la fille d'un ancien doge.....	548
CXLVI.	A Mme la princesse Ulrique de Prusse.....	548
CXLVII.	La muse de Saint-Michel (1744).....	548
CXLVIII.	Vers gravés au-dessus de la porte de la galerie de Voltaire, à Cirey (1744).....	549
CXLIX.	Portrait de Mme la duchesse de La Vallière.....	549
CL.	Impromptu (1745).....	549
CLI.	A l'impératrice de Russie, Elisabeth Petrowna, en lui envoyant un exemplaire de la <i>Henriade</i> , qu'elle avait demandé à l'auteur.....	549
CLII.	Épigramme.....	550
CLIII.	Impromptu sur la fontaine de Budée à Yver.....	550
CLIV.	A Mme de Pompadour, alors Mme d'Étiolles, qui venait de jouer la comédie aux petits appartements.....	550
CLV.	A Mme de Boufflers, qui s'appelait Madeleine. Chanson sur l'air des <i>Folies d'Espagne</i> .....	550
CLVI.	Quatrain sur le maréchal de Saxe.....	551
CLVII.	A Mme de Pompadour, en lui envoyant l' <i>Abrégé chronologique de l'Histoire de France</i> , du président Hénault (1745).....	551
CLVIII.	Inscriptions mises sur la nouvelle poste de Nevers, en l'honneur de Louis XV (1746).....	551
CLIX.	A M. Clément de Dreux (1746).....	552
CLX.	Couplets chantés par Polichinelle, et adressés à M. le comte d'Eu, qui avait fait venir les marionnettes à Sceaux (1746).....	552
CLXI.	A Mme Dumont, qui avait adressé des vers à l'auteur,	

	Pages.
	on lui demandant d'entrer avec sa fille aux fêtes de Versailles pour le mariage du dauphin (1747). 552
CLXII.	Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que Mme la duchesse du Maine appelait son berger (1747)..... 553
CLXIII.	A Mme la duchesse du Maine..... 553
CLXIV.	A Mme la marquise du Châtelet, le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé (1747)..... 553
CLXV.	A la même. Parodie de la sarabande d' <i>Issé</i> (1747)..... 553
CLXVI.	A Mme du Châtelet, qui dînait avec l'auteur dans un collège, et qui avait soupé la veille avec lui dans une hôtellerie..... 554
CLXVII.	A un bavard..... 554
CLXVIII.	Impromptu écrit sur la feuille du suisse de M. le duc de La Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de <i>Gabrielle de Vergy</i> ..... 554
CLXIX.	A Mme la duchesse d'Orléans, qui demandait des vers pour une de ses dames d'atour..... 554
CLXX.	A Mme de Pompadour..... 554
CLXXI.	Sur le serin de Mlle de Richelieu..... 555
CLXXII.	A M. de La Popelinière, en lui envoyant un exemplaire de <i>Sémiramis</i> (1748)..... 555
CLXXIII.	Vers récités par une pensionnaire du couvent de Beaune avant la représentation de <i>la Mort de César</i> , pour la fête de la prieure (1748)..... 555
CLXXIV.	Sur le <i>Panegyrique de Louis XIV</i> (1748)..... 556
CLXXV.	Épigramme sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aspirait au cardinalat..... 556
CLXXVI.	Impromptu à Mme du Châtelet, déguisée en Turc, et conduisant au bal Mme de Boufflers, déguisée en sultane..... 556
CLXXVII.	Au roi Stanislas..... 556
CLXXVIII.	A M. Pleen, qui attendait l'auteur chez Mme de Graffigny, où l'on devait lire <i>la Pucelle</i> ..... 556
CLXXIX.	A Mme du Châtelet..... 557
CLXXX.	Étrennes à la même, au nom de Mme de Boufflers..... 557
CLXXXI.	A Mme de Boufflers..... 557
CLXXXII.	Vers sur l'amour (1749)..... 558
CLXXXIII.	A M. Destouches (1749)..... 558
CLXXXIV.	Compliment adressé au roi Stanislas et à Mme la princesse de La Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur dans <i>l'Étourderie</i> ..... 559
CLXXXV.	Chanson composée pour la marquise de Boufflers..... 559
CLXXXVI.	Au roi Stanislas, à la clôture du théâtre de Lunéville..... 559
CLXXXVII.	A Mme du Bocage..... 559
CLXXXVIII.	A la même, sur son <i>Paradis perdu</i> ..... 560
CLXXXIX.	Épithaphe à Mme du Châtelet..... 560
CXC.	A Mme de Pompadour, qui trouvait qu'une caille servie à son dîner était grassouillette..... 560
CXCI.	A M. d'Arnaud, qui lui avait adressé des vers très-flatteurs..... 560
CXCII.	A Mme de Pompadour, dessinant une tête..... 560

	Pages.
CXCIII.	A la même, après une maladie..... 561
CXCIV.	Impromptu à la même, en entrant à sa toilette, le lendemain d'une représentation d' <i>Alzire</i> au théâtre des petits appartements, où elle avait joué le rôle d' <i>Alzire</i> ..... 561
CXCV.	Vers faits en passant au village de Lawfelt. (1750).. 561
CXCVI.	Au roi de Prusse..... 561
CXCVII.	Impromptu sur une rose demandée par le même roi. 562
CXCVIII.	Placet pour un homme à qui le roi de Prusse devait de l'argent..... 562
CXCIX.	Au roi de Prusse..... 562
CC.	A La Métrie, qui était malade..... 562
CCI.	Impromptu à M. de Maupertuis, qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince, encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs..... 563
CCII.	Autre impromptu sur un carrousel donné par le roi de Prusse, et où présidait la princesse Amélie.... 563
CCIII.	Aux princesses Ulrique et Amélie..... 563
CCIV.	Aux mêmes..... 563
CCV.	Sur le départ du roi de Prusse de Postdam pour Berlin (1750)..... 564
CCVI.	A M. Darget (1754)..... 564
CCVII.	A monsieur, monsieur le joyeux de La Métrie, fléau des médecins et de la mélancolie (1754)..... 564
CCVIII.	Au roi de Prusse (1754)..... 564
CCIX.	Au même (1754)..... 565
CCX.	Au même (1754)..... 565
CCXI.	Sur la naissance du duc de Bourgogne (1754)..... 565
CCXII.	Au roi de Prusse (1752)..... 566
CCXIII.	Épigramme sur la mort de d'Aube, neveu de M. de Fontenelle..... 566
CCXIV.	A M. Mingard, qui demandait un billet pour voir <i>Nanine</i> au spectacle de la cour à Berlin..... 566
CCXV.	Au roi de Prusse, en lui renvoyant la clef de chambellan et la croix de son ordre (1753)..... 566
CCXVI.	A Mme la duchesse de Saxe-Gotha (1753)..... 567
CCXVII.	A la même..... 567
CCXVIII.	A Mme la marquise de Belestat, qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, et qui choisit l'auteur pour arbitre (1754)..... 567
CCXIX.	A Mlle de La Galaisière, jouant le rôle de Lucinde dans <i>l'Oracle</i> ..... 567
CCXX.	A M. de Cideville, sur les livres de dom Calmet (1754). 568
CCXXI.	Aux habitants de Lyon (1754)..... 568
CCXXII.	Inscription pour le portrait de M. de Lutzelbourg (1754)..... 568
CCXXIII.	Impromptu à M. de Chenevières, à qui Voltaire avait demandé sa confession, et qui lui avait récité quelques vers..... 568
CCXXIV.	Au roi de Prusse (1756)..... 569
CCXXV.	Vers pour être mis au bas du portrait de dom Calmet (1757)..... 570

	Pages.
CCXXVI. Vers pour être mis au bas du portrait du duc de Rohan, général des Grisons, qui conquit la Vallée (1758).....	570
CCXXVII. A Mme la duchesse d'Orléans, sur une énigme intelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur (1758).....	570
CCXXVIII. A Mme la marquise de Chauvelin, dont l'époux avait chanté les sept péchés mortels (1758).....	571
CCXXIX. Inscription pour la tombe de Patu (septembre 1758).....	571
CCXXX. A Mme Lullin, en lui envoyant un bouquet, le 6 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.....	571
CCXXXI. Épigramme sur Gresset (1758).....	571
CCXXXII. Épigramme.....	572
CCXXXIII. Les Pour (1760).....	572
CCXXXIV. Les Que.....	572
CCXXXV. Les Qui.....	573
CCXXXVI. Les Quoi.....	573
CCXXXVII. Les Oui.....	574
CCXXXVIII. Les Non.....	574
CCXXXIX. Les Fréron.....	575
CCXL. Rondeau (1760).....	576
CCXLI. Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire en regardant une lyre suspendue à un arbre.....	576
CCXLII. A M. le comte de Saint-Etienne, qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Écos-saise (1760).....	577
CCXLIII. Vers pour une estampe de Pierre le Grand (1761).....	577
CCXLIV. Au P. Bettinelli.....	577
CCXLV. Sur la mort de l'abbé de La Coste, qui était condamné aux galères (1761).....	577
CCXLVI. A M. le comte de***, au sujet de l'impératrice-reine.....	577
CCXLVII. Chanson en l'honneur de maître Le Franc de Pom-pignan, et de révérend père en Dieu, son frère, l'évêque du Puy, lesquels ont été comparés, dans un discours public, à Moïse et à Aaron (1761)....	578
CCXLVIII. Impromptu sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône, en 1762, pour une infidèle qui n'en valait pas la peine.....	578
CCXLIX. Épigramme imitée de l'Anthologie.....	578
CCL. Impromptu à Mme la princesse de Virtemberg, qui avait appelé le vieillard <i>papa</i> dans un souper....	578
CCLI. Hymne chanté au village de Pompignan.....	579
CCLII. A Mme la marquise de Saint-Aubin, auteur du livre intitulé <i>le Danger des Italiens</i> .....	581
CCLIII. Les Remards et les Loups (1763).....	581
CCLIV. Chanson.....	581
CCLV. A la signora Julia Ursina, de Venise, qui avait adressé une lettre très-flatteuse et très-agréable à Voltaire sans se faire connaître.....	582



CCLVI.	Impromptu à une dame de Genève, qui présentait l'auteur sur la Trinité.....	582
CCLVII.	Inscription pour la statue de Louis XV à Reims (1763).....	582
CCLVIII.	Autre sur le même sujet.....	582
CCLIX.	Autre.....	582
CCLX.	A l'impératrice de Russie, Catherine II, qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses États.....	582
CCLXI.	Sur le buste de Mme de Brionne (1764).....	583
CCLXII.	A Mme Élie de Beaumont (1764).....	583
CCLXIII.	A M. le chevalier de La Tremblaye, sur la relation en vers et en prose de son voyage d'Italie.....	583
CCLXIV.	Au même.....	583
CCLXV.	A Mme Du Boccage, après son voyage d'Italie.....	583
CCLXVI.	Couplets à M. de La Marche, premier président au parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour sa fille.....	584
CCLXVII.	Parodie d'une ancienne épigramme (1765).....	584
CCLXVIII.	Épigramme.....	584
CCLXIX.	A M. Marmontel (1765).....	585
CCLXX.	A M. de La Harpe, qui avait prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d' <i>Alzire</i> (1765).....	585
CCLXXI.	Couplets d'un jeune homme, chantés à Ferney, le 41 août 1765, veille de Sainte-Claire, à Mlle Clairon.....	585
CCLXXII.	Vers à Mmes D. L. C. et G., présentés par un enfant de dix ans, en 1765.....	586
CCLXXIII.	A M. le comte de Schewalow, qui avait adressé une épître à l'auteur.....	586
CCLXXIV.	A M. l'abbé de Voisenon, qui lui avait envoyé l'opéra d' <i>Isabelle et Gertrude</i> , tiré du conte intitulé <i>L'Éducation d'une fille</i> (1765).....	587
CCLXXV.	Couplet à Mme Gramer, pour M. le chevalier de Boufflers (1766).....	587
CCLXXVI.	A M. Dumouriez, auteur du poème de <i>Richard</i> (1766).....	587
CCLXXVII.	Au prince de Brunswick. Vers prononcés à Ferney par Mlle Cornuille (Janvier 1766).....	588
CCLXXVIII.	A Mme de Scalliet, qui jouait parfaitement du violon (août 1766).....	588
CCLXXIX.	A Mme de Saint-Julien, qui était à Ferney (août 1766).....	588
CCLXXX.	Sur la mort du dauphin (1766).....	588
CCLXXXI.	A Mme la marquise de M., pendant son voyage à Ferney.....	589
CCLXXXII.	A M. Desrivères, sergent aux gardes françaises, qui avait adressé à l'auteur de vers intitulés <i>Loisirs d'un soldat</i> .....	589
CCLXXXIII.	Sur J. J. Rousseau.....	589
CCLXXXIV.	A M. de La Harpe et de Chabanon, qui lui avaient donné des vers à l'occasion de saint François son patron, un octobre 1767.....	589

	Pages.
OCLXXXV. A M. le comte de Fékété (1767).....	590
OCLXXXVI. Vers pour le portrait de M. de La Borde (1768)...	590
OCLXXXVII. Le Huitain bigarré. Au sieur de La Bletterie, aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant (1768).....	590
OCLXXXVIII. A l'abbé de La Bletterie, auteur d'une <i>Vie de Ju- lien</i> , et traducteur de Tacite (1768).....	591
OCLXXXIX. Remercement d'un janséniste au saint diacre Fran- çois de Paris.....	591
CCXC. A M. Saurin, sur la traduction de Tacite par La Bletterie (1768).....	591
CCXCI. A M. Marin, sur ce que La Bletterie disait que Voltaire avait oublié de se faire enterrer.....	592
CCXCII. La charité mal reçue.....	592
CCXCIII. A une jeune dame de Genève, qui avait chanté dans un repas.....	592
CCXCIV. A Mme Du Boccage, qui avait adressé à l'auteur un compliment en vers, à l'occasion de sa fête (1768).....	592
CCXCV. Portrait de Mme de Saint-Julien.....	593
CCXCVI. Épitaphe du pape Clément XIII (1769).....	593
CCXCVII. A Mme la comtesse de B.....	593
CCXCVIII. A M***.....	593
CCXCIX. Sur un reliquaire.....	593
CCC. A M***, sur l'impératrice de Russie.....	594
CCCI. A Mme de***, qui avait fait présent d'un rosier à l'auteur.....	594
CCCII. Sur la même.....	594
CCCIII. A Mlle de Vaudeuil (1769).....	594
CCCIV. A M. le chancelier de Maupeou (1771).....	595
CCCV. Sur Mme la marquise de Montferrat, assise à table entre un jésuite et un ministre protestant.....	595
CCCVI. A M. le président de Fleurieu, qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de La Tou- rette.....	595
CCCVII. Au landgrave de Hesse, au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de son portrait.....	595
CCCVIII. A M***, officier russe qui avait servi contre les Turcs, sur un présent que lui avait fait l'impé- ratrice de Russie.....	596
CCCIX. Impromptu fait devant un rigoriste qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.....	596
CCCX. A Mlle Clairon (1772).....	596
CCCXI. A M***.....	597
CCCXII. A Mme la comtesse de Brionne, que l'auteur re- conduisait à Genève.....	597
CCCXIII. Quatrain écrit au crayon chez Mme Mallet, de Fer- ney, au bas d'un portrait que la nièce de cette dame envoyait à sa famille.....	597
CCCXIV. Sur le vol fait par le contrôleur des finances de tout l'argent mis en dépôt par des particuliers chez Magon, banquier du roi (1772).....	597

	Pages.
CCCXV.	Sur la destruction des jésuites en 1773..... 598
CCCXVI.	A M. Guéneau de Monthelliard..... 598
CCCXVII.	A l'abbé de Voisenon (1773)..... 598
CCCXVIII.	Impromptu écrit de Genève à messieurs mes ennemis, au sujet de mon portrait en Apollon (1774). 599
CCCXIX.	Au roi de Prusse, sur le mot <i>immortali</i> , que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine, qui représente l'auteur, et qu'il lui envoyait en 1775..... 599
CCCXX.	Sur l'estampe mise par le libraire Le Jay à la tête d'un commentaire sur <i>la Henriade</i> , où le portrait de Voltaire est entre ceux de La Beaumelle et de Fréron (1774)..... 599
CCCXXI.	A M. Decroix, sur des vers présentés le jour de saint François..... 599
CCCXXII.	Inscription sur l'île de Malte..... 599
CCCXXIII.	Épithaphe de l'abbé de Voisenon (1775)..... 599
CCCXXIV.	A M. le chevalier de Chastellux, qui avait envoyé à l'auteur son discours de réception à l'Académie française, lequel traitait du goût (1775)... 600
CCCXXV.	Impromptu sur M. Turgot..... 600
CCCXXVI.	A M. le prince de Beloselski (1775)..... 600
CCCXXVII.	Reponse à Mlle ***, de Plaisance (département du Gers), âgée de onze ans (1775)..... 600
CCCXXVIII.	A M. l'abbé Delille..... 601
CCCXXIX.	A M. Lekain..... 601
CCCXXX.	A Mme de Florian, qui voulait que l'auteur vécût longtemps. (Septembre 1776)..... 601
CCCXXXI.	Vers au chevalier de Rivarol (1777)..... 601
CCCXXXII.	A M. le prince de Ligne..... 602
CCCXXXIII.	A M. Necker, directeur général des finances (1777). 602
CCCXXXIV.	A M. d'Hermenches, baron de Constant, etc., qui avait joué la comédie à Ferney, et chanté des couplets à la louange de l'auteur, sur l'air <i>Vive la sorcellerie</i> , à la suite d'une petite pièce où il faisait le rôle d'un magicien..... 602
CCCXXXV.	A Mme de Saint-Julien..... 602
CCCXXXVI.	A Mme Denis..... 602
CCCXXXVII.	A M ***..... 602
CCCXXXVIII.	Sur le mariage de M. le marquis de Villette (1777). 603
CCCXXXIX.	A M. Pigalle, sculpteur, chargé par le roi de faire les statues du maréchal de Saxe et de Voltaire.. 603
CCCXL.	A Mme du Deffand, pour s'excuser de ne pouvoir aller avec elle voir l'opéra de <i>Roland</i> (Février 1778)..... 604
CCCXLI.	A Mme Hébert (1778)..... 604
CCCXLII.	A M. le marquis de Saint-Marc, sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au Théâtre Français..... 604
CCCXLIII.	A M. Grétry, sur son opéra du <i>Jugement de Midas</i> , représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grands seigneurs et très-applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.... 603

	Pages.
CCCLIV. Épitaphe de M. Jayez, ministre de l'Évangile à Noyon, demandée par sa veuve à Voltaire (1778).....	605
CCCLV. Adieux à la vie (1778).....	605

## VERS LATINS.

I. Inscription gravée sur une porte du château de Cirey (1736).....	614
II. Autre, gravée aussi à Cirey.....	614
III. Vers sur la feu (1738).....	615
IV. Vers pour le portrait du pape Benoît XIV (1745).....	615
V. Au cardinal Quirini (1745).....	615
VI. A M. Amman, secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris, qui avait adressé de jolis vers latins à M. de Vol- taire (1746).....	615
VII. Inscription proposée pour l'école de chirurgie.....	615
VIII. Vers pour le portrait de ***.....	615

## VERS ANGLAIS.

I. To Laura Harley (1727).....	616
M. Sur les Anglais.....	616

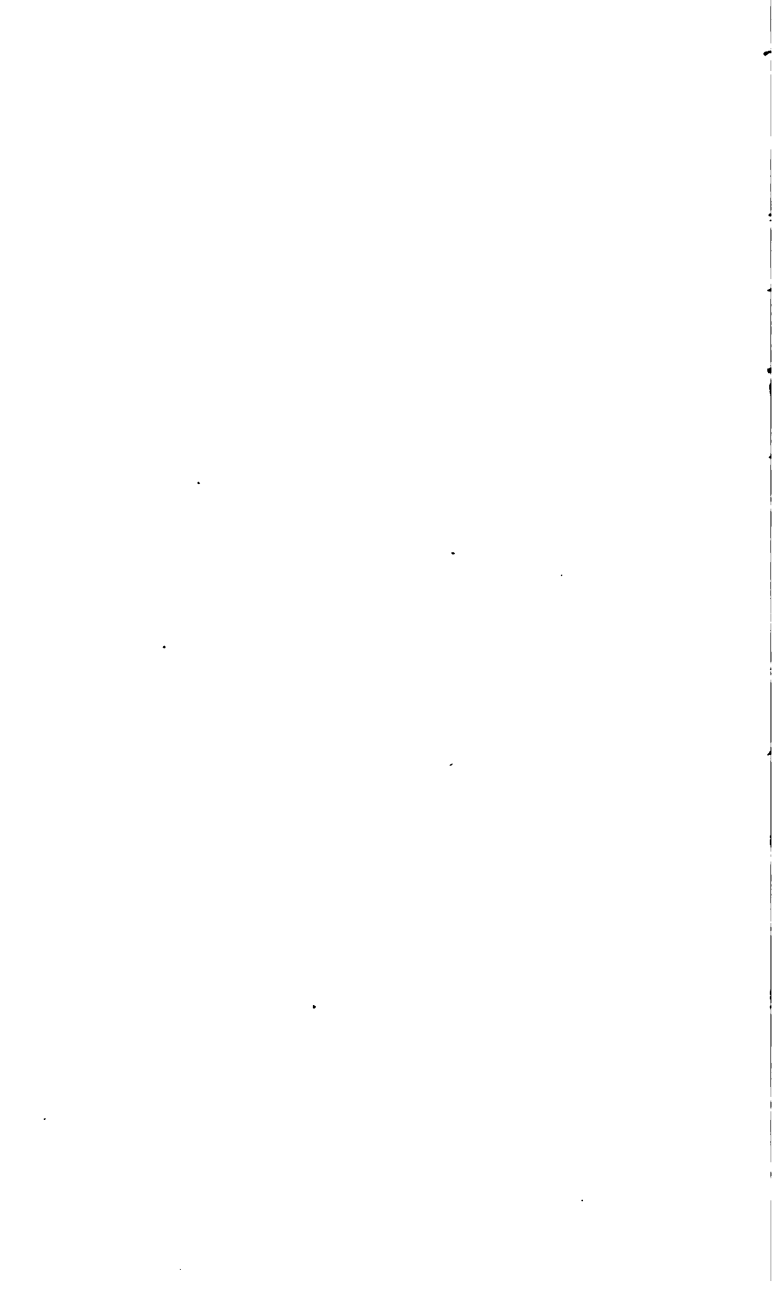
---

**PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>o</sup>**  
**Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21**

---







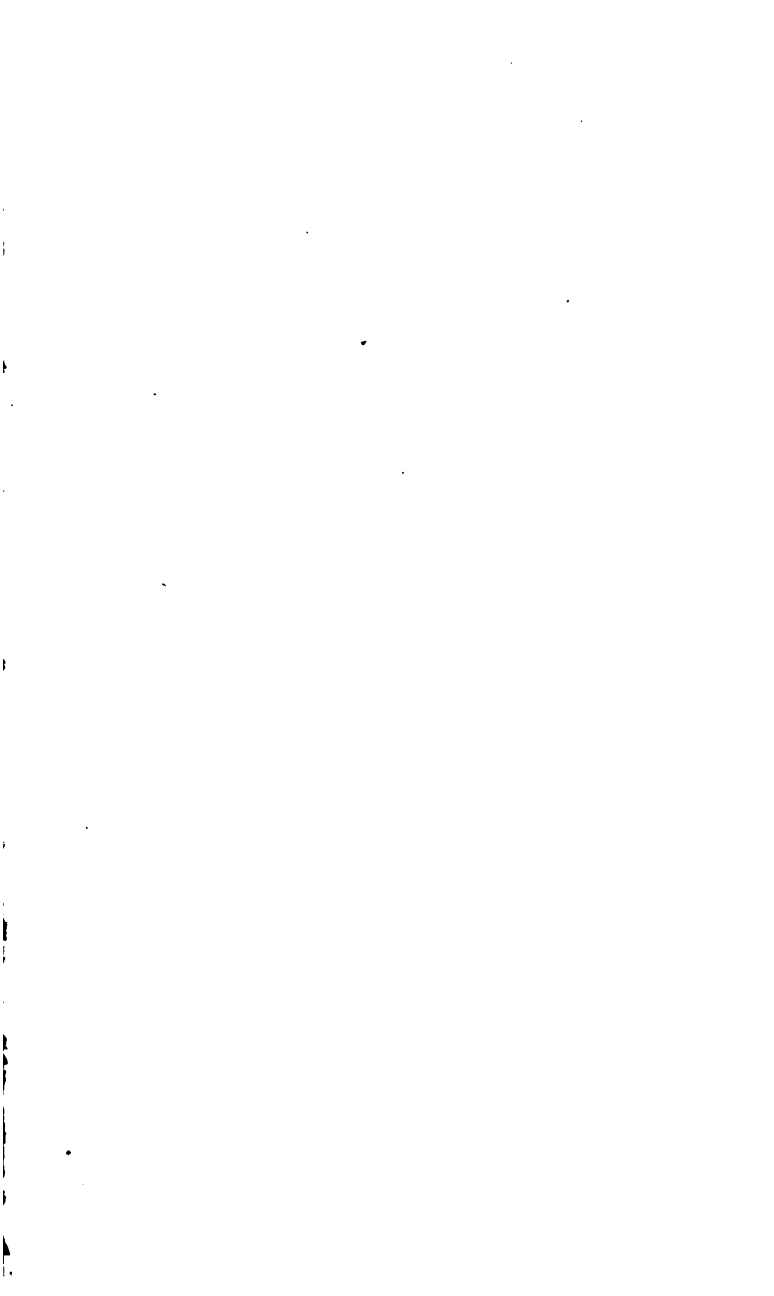




— July







—  
—  
—  
—





